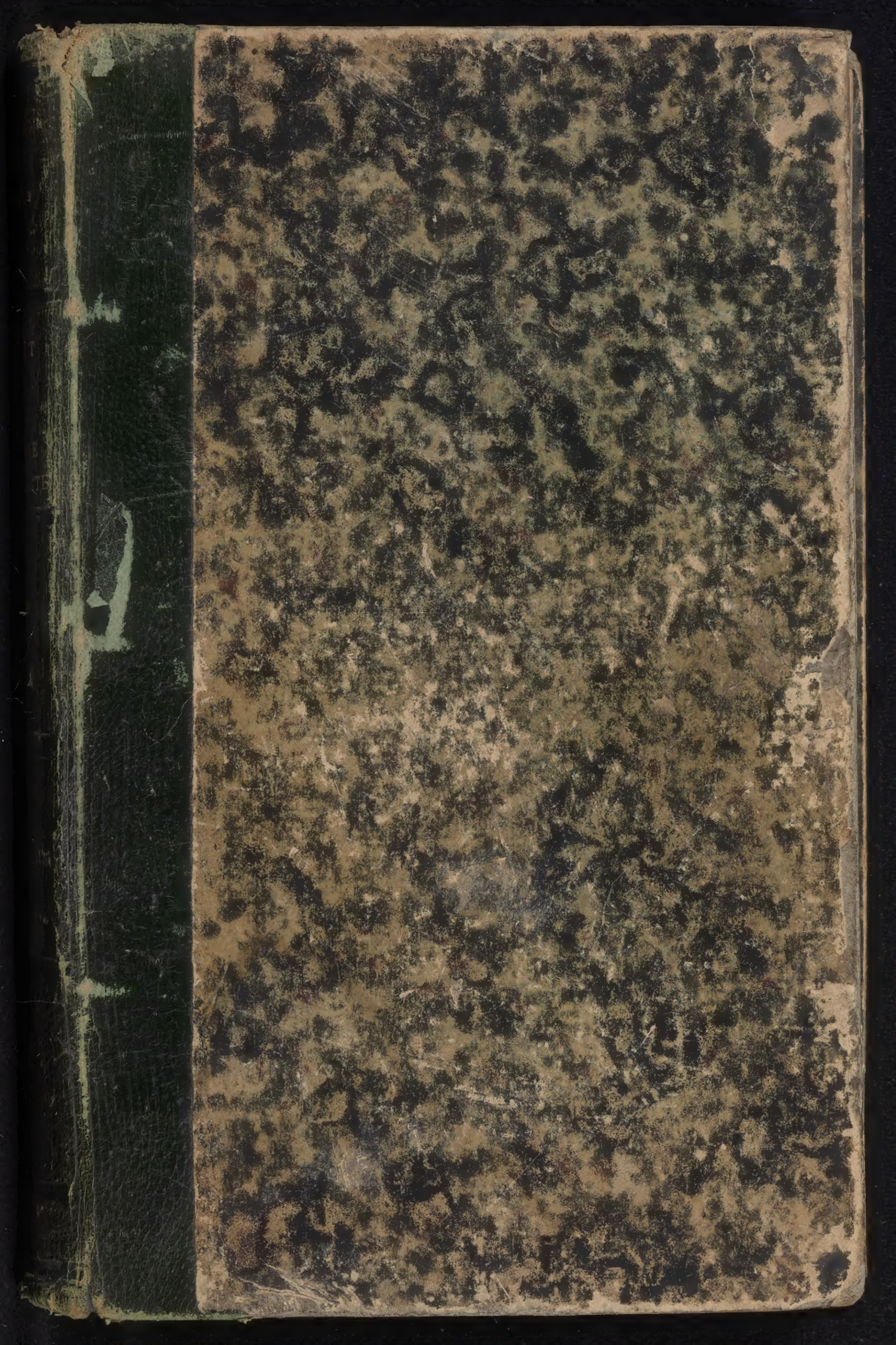
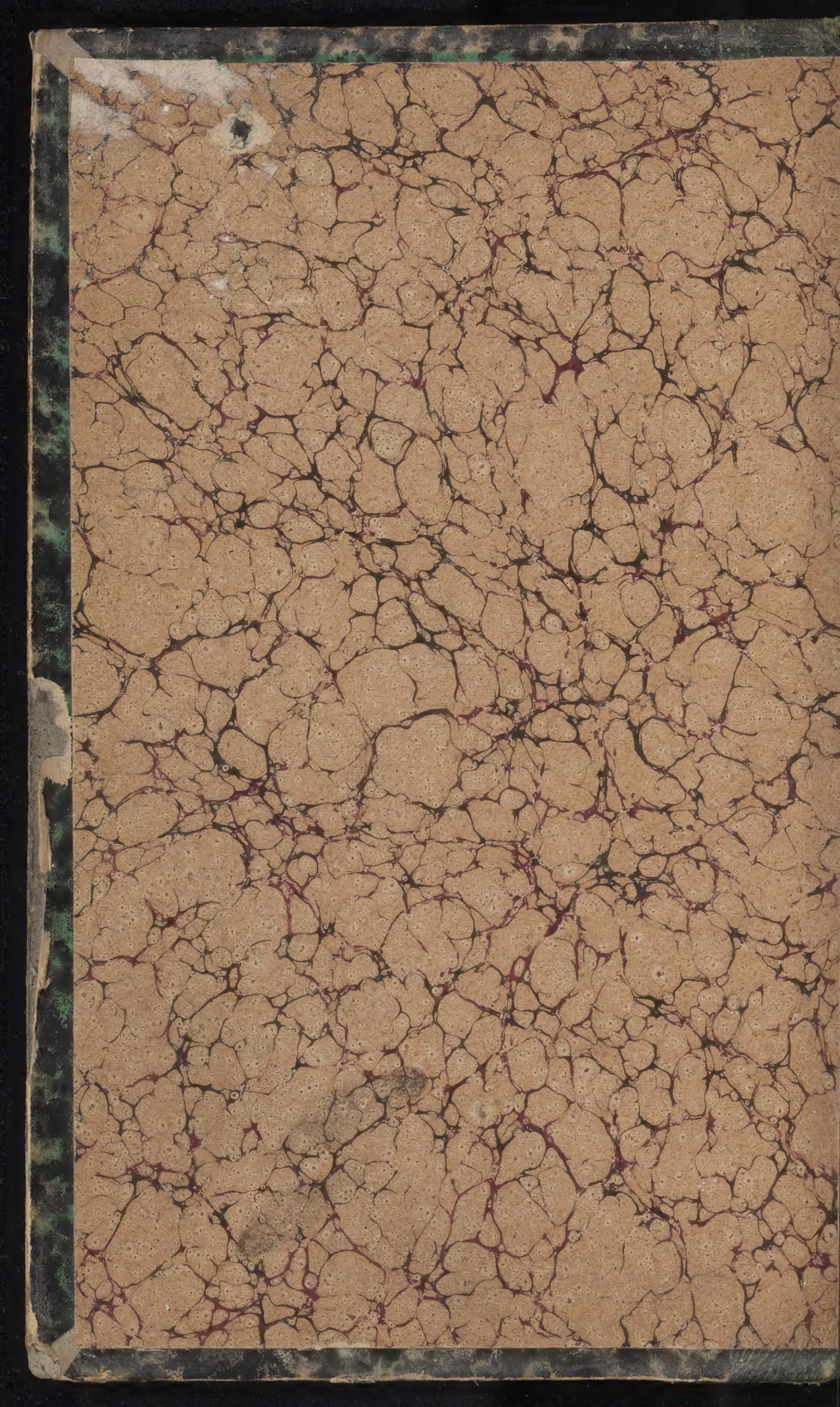
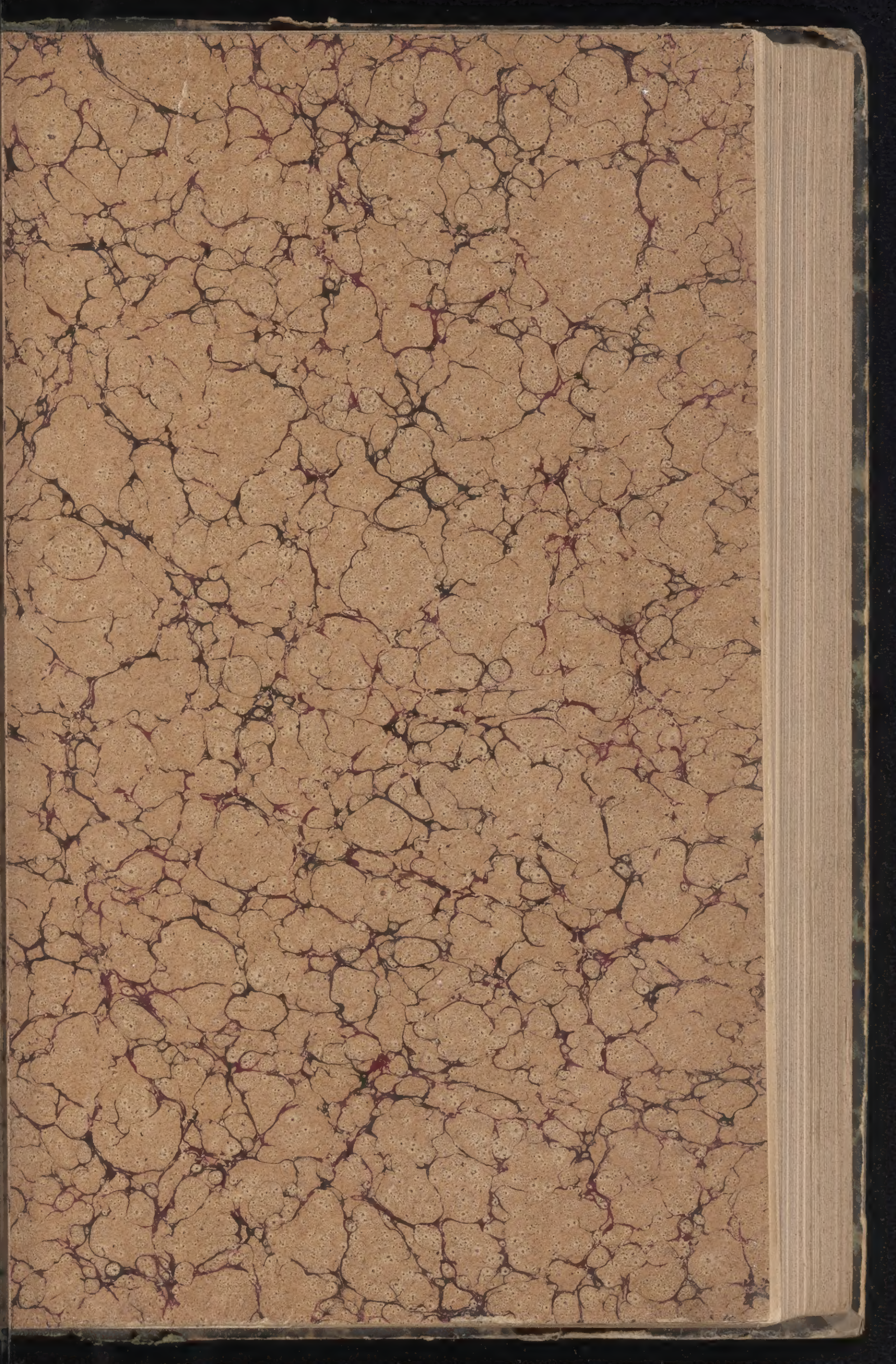






LE GUIDE

DE

L'AME EN RETRAITE

PROPRIÉTÉ.

LE GUIDE

DE

L'AME EN RETRAITE

PAR LE PÈRE JACQUES NOUET

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

NOUVELLE EDITION

Revue et mise dans un ordre nouveau

PAR LE PÈRE HENRI POTTIER

DE LA MÊME COMPAGNIE.

TOME PREMIER



PARIS

VICTOR PALMÉ, ÉDITEUR

25, RUE DE GRENELLE-SAINT-GERMAIN, 25.

1873.

NANTES, IMPRIMERIE JULES GRINSARD, SUCC^r DE M. CHARPENTIER.

APPROBATIONS

Nantes, le 2 *novembre* 1870.

Mon Révérend Père,

Le travail que vous avez fait en retouchant et refondant les œuvres pieuses du P. Nouët, est digne d'éloges de tout point.

Le P. Nouët est un maître des plus habiles de la vie spirituelle, ses œuvres sont exquises, pleines de la plus pure substance de la doctrine des Saints, et vous avez donné à ces œuvres comme un cachet nouveau. En retranchant des développements superflus, soit de pensées, soit de style, vous les avez rendues plus accessibles à tous et plus utiles.

Je fais, pour mon usage personnel, la lecture méditée de vos livres, et j'y puise une sérieuse édification que je ne trouve point au même degré dans une foule de livres nouveaux qui sont loin d'avoir la même plénitude de doctrine.

Dieu bénisse, mon Révérend Père, vos bons et pieux travaux, et puisse l'esprit de prière et de méditation s'étendre de plus en plus parmi les fidèles ! Ce serait pour chacun et pour tous le gage du salut.

Je vous prie d'agréer, mon Révérend Père, l'assurance de mon sincère attachement.

† FÉLIX, Évêque de Nantes.

Le Mans, le 1er novembre 1870.

Mon Révérend Père,

Les œuvres spirituelles du P. Jacques Nouët, ont joui pendant longtemps, d'une célébrité méritée. On trouve dans ses Méditations sur la vie de N.-S. J.-C., une doctrine toujours sûre, un style clair et plein d'onction, des vues élevées avec des applications pratiques très-variées. Vous avez rendu, en les publiant de nouveau, un vrai service au clergé, aux communautés religieuses et à toutes les âmes qui se livrent à la méditation du Saint Évangile.

Comme Évêque du Mans, je dois vous remercier aussi d'avoir remis en lumière les écrits d'un des meilleurs et des plus estimables écrivains de mon diocèse.

Veuillez agréer, mon cher Père, avec l'expression de ma reconnaissance, l'assurance de mon plus respectueux dévouement.

† CHARLES, Évêque du Mans.

Rennes, le 26 *décembre* 1870.

Mon Révérend Père,

Je ne louerai point l'ouvrage dont vous avez bien voulu m'envoyer un exemplaire, il est depuis longtemps trop connu et trop apprécié pour en avoir besoin. Mais je louerai de tout point la nouvelle forme que vous avez eu la bonne pensée de lui donner. Ces corrections, en effet, en le rajeunissant, sont de nature à le faire mieux goûter des personnes pieuses qui veulent sérieusement travailler à leur perfection, et sous ce rapport je crois fermement que vous avez rendu un véritable service, et fait une bonne

œuvre. Je ne puis donc qu'approuver votre nouvelle édition du P. Nouët, et lui souhaiter toute sorte de succès.

Veuillez, mon Révérend Père, croire à ma plus affectueuse estime en N. S.

✝ GODEFROY, ARCHEVÊQUE DE RENNES.

Poitiers, le 26 *mars* 1870.

MON RÉVÉREND PÈRE,

Les œuvres spirituelles du P. Nouët n'étaient pas assez généralement mises à profit, à cause de quelques imperfections qui s'y mêlent à d'incomparables mérites. Vous avez rendu un très-grand service en les rééditant ; et vous n'avez fait qu'user d'un droit de solidarité qui appartient aux membres de la Compagnie de Jésus en retouchant et en améliorant cet héritage de famille. Toutes les âmes fidèles à la pratique de la méditation vous sauront gré de ce secours et de cet aliment que vous leur procurez.

Croyez, mon Révérend Père, à mon respectueux et entier dévouement.

† S. E. ÉVÊQUE DE POITIERS.

Quimper, le 3 *janvier* 1870.

MON RÉVÉREND PÈRE,

J'ai reçu votre travail sur le P. Nouët : et sans avoir eu le temps de l'examiner à fond, je l'ai cependant assez parcouru pour avoir le droit de vous féliciter. Vous avez mis en relief les grandes qualités de votre auteur et lui avez ôté deux défauts : la

longueur et l'obscurité. Le P. Nouët est un de nos plus savants et de nos plus solides maîtres pour la vie spirituelle. Vous le rendrez accessible à beaucoup de personnes qui, sans vous, n'auraient pu puiser à cette source très-pure mais un peu profonde.

J'ai commencé une étude de ce genre sur le P. Hayneuve. Je n'aurai probablement pas le temps de la finir et je m'en consolerais facilement, si votre succès avec le P. Nouët vous portait à rendre le même service au P. Hayneuve. Au reste, je me tiendrai pour fort honoré, si vous me mettez à même de recommander, de quelque manière que ce soit, votre bon et utile travail.

Agréez, mon Révérend Père, tous mes vœux ainsi que le respect avec lequel je suis,

Votre dévoué serviteur,

† RENÉ, Évêque de Quimper.

PRÉFACE

Saint Ignace, brûlant du zèle de la gloire de Dieu, et du salut des âmes dès le commencement de sa conversion, et désirant les retirer des piéges du monde, dans lesquels il s'était trouvé lui-même engagé, pour les porter au plus haut degré de la perfection, fut inspiré de mettre par écrit les lumières qu'il avait reçues du ciel dans sa solitude de Manrèse, et de les réduire à certains exercices spirituels, qui sont comme autant de moyens excellents pour conduire une âme par les voies de la vie purgative, illuminative et unitive, jusqu'à la plus étroite union avec Dieu. C'est pourquoi il divisa son livre en quatre parties, dont la première, qui répond à la vie purgative, tend à purifier l'âme de ses péchés et de ses affections déréglées; la seconde, qui répond à la vie illuminative, la porte à la pratique des plus solides vertus, et lui en propose un parfait modèle dans la vie de Jésus-Christ, qui est le Roi des cœurs et le guide de l'éternité; la troisième lui ouvre le chemin pour passer de la vie illuminative à la vie unitive, en lui mettant devant les yeux la passion et la mort de cet aimable Sauveur, tant pour la fortifier dans la poursuite des vertus héroïques, que pour l'introduire dans le sacré cœur de Jésus, comme dans le sanctuaire de l'amour divin, par ses sacrées plaies et par l'ouverture de

son-côté qui en est la porte (1); la quatrième l'établit dans la vie unitive et dans l'amour divin, soit affectif ou effectif, en lui proposant les mystères de la vie glorieuse de Jésus-Christ, qui en est un parfait modèle. Pour tirer le fruit de ces exercices, ce n'est pas assez de les lire, mais il les faut pratiquer exactement, selon l'ordre que saint Ignace prescrit en chaque partie, qu'il appelle *Semaine,* parce que c'est à peu près le temps qu'on doit donner à chacune pour en tirer un profit considérable, quoiqu'on le puisse raccourcir, comme il dit lui-même, selon le loisir et la disposition de celui qui entreprend la retraite.

Mais, quelque temps qu'on y emploie, il veut que l'on congédie toute autre affaire, et qu'on se désoccupe de tout autre soin, se retirant, s'il est possible, en quelque lieu solitaire, où l'on ne soit point diverti, afin de ne pas perdre un moment de ces jours précieux que l'on consacre à Dieu, pour traiter avec lui de son salut éternel.

Et véritablement il a raison, car si vous donnez toute l'année aux affaires du monde et à l'entretien des créatures, pourquoi ne prendrez-vous pas au moins huit à dix jours pour converser avec le Créateur, et pour penser à l'éternité?

Si vous étiez dangereusement malade, il faudrait, malgré vous, vous priver de toutes visites actives et passives, renoncer aux divertissements, et bannir le soin des affaires; pourquoi ne ferez-vous pas la même chose pour guérir les maladies de votre âme? ne doit-elle pas vous être plus chère que le corps? et les maladies spirituelles ne sont-elles pas plus dangereuses que les maladies corporelles!

Durant tout le cours de l'année, vos affaires et vos occupations extérieures vous dissipent étrangement, et vous font tomber en mille défauts qui mettent votre âme en désordre, et troublent la paix intérieure que vous devriez préférer à toutes

(1) Joan. 10. 9.

choses; comment pouvez-vous y remédier, qu'en prenant sur elles quelques jours de solitude pour rentrer en vous-même, et pour vous remettre dans les voies du ciel, d'où vous vous êtes écarté?

Si vous ne vous éloignez de la foule et du tumulte du monde, pour ne penser qu'à Dieu seul, dit Origène, vous ne serez jamais saint ni vertueux (1). Je souscris volontiers à son avis, et j'ajoute que si vous n'aimez la retraite, vous ne serez jamais homme d'oraison.

Le père Balthazar Alvarez, ce grand directeur des âmes, dont le père Dupont a écrit la vie, disait qu'un homme d'oraison est dans un état violent, pendant qu'il n'est pas avec Dieu, parce que c'est l'élément où son cœur se porte par le poids de son amour; comme une pierre arrêtée par force et suspendue en l'air, n'y demeure que par violence; et quand on la laisse aller, elle tend aussitôt à son centre. Il était persuadé que celui qui est animé de cet esprit, expédie plus d'affaires en un jour, que les autres en plusieurs, soit parce que Dieu bénit son travail, soit parce qu'il ménage mieux son temps, et qu'il use d'une plus grande diligence, afin qu'étant désoccupé, il puisse jouir plus longtemps du seul bien qu'il désire, qui est de traiter et converser familièrement avec Dieu. C'est pourquoi il trouva le moyen de faire de toute sa vie un entretien continuel avec lui, sans préjudicier à ses autres devoirs; et de prolonger ses oraisons, sans rien ôter du temps qui était dû à ses fonctions ordinaires, prenant sur son sommeil ce qu'il en donnait aux affaires durant le jour, et achetant les délices de l'esprit par la mortification du corps; car outre les heures destinées, selon les règles de sa compagnie, à la méditation, à la lecture, à l'examen de conscience et aux autres pratiques de dévotion, il demeurait encore trois heures, et souvent même toute la nuit en oraison, lorsqu'il avait quelque affaire importante; suivant en cela

(1) Orig., hom. 8 in Leviticum.

l'exemple de Notre-Seigneur, et lui disant avec Isaïe : *Mon âme vous cherche et vous désire durant la nuit, et dès le matin je vous donnerai mon cœur pour veiller et pour prier en esprit* (1). De plus, il prenait réglement un jour par mois, et chaque semaine une matinée entière, pour se recueillir et pour s'appliquer à Dieu; mais dans ses retraites annuelles, au lieu de huit jours, il en prenait quinze; « parce que, disait-il, il voyait par expérience, qu'en ces longues solitudes l'esprit se réchauffe en parlant familièrement avec Dieu; que l'on acquiert plus avantageusement la grâce de la dévotion, que l'on obtient un accroissement notable de forces, pour aider les âmes, et pour pratiquer les bonnes œuvres; enfin, que ce fut par cette raison que Notre-Seigneur retint Moïse sept jours dans la nuée, et qu'il le fit ensuite demeurer quarante jours sur la montagne, afin de montrer par là que ceux qu'il honore de sa familiarité, et qu'il appelle à la contemplation, n'y parviennent régulièrement qu'après de longues retraites, où ils reçoivent de la force et de la lumière pour tout ce qui regarde son service. »

Et de vrai, c'est le sentiment de tous les saints, que l'oraison a une si étroite dépendance du recueillement et de la solitude, qu'elle ne peut subsister sans ce secours ; « parce que, dit saint Ignace, plus l'âme se trouve solitaire et séparée des créatures, plus elle se rend capable de chercher Dieu, et de le trouver par le moyen de l'oraison ; et d'ailleurs, plus elle s'approche de lui, plus elle se dispose à recevoir les grâces et les faveurs de sa bonté (2). »

Un jeune religieux demanda un jour à l'abbé Moïse un bon moyen pour avancer dans la vertu. Allez, lui dit-il, dans votre cellule, elle vous l'apprendra si vous l'aimez. Il voulait dire que la solitude est l'école de l'oraison, où l'on apprend la pratique de toutes les vertus dans la lumière du Saint-Esprit qui nous en inspire l'amour. C'est par cette raison que saint An-

(1) Isai. 26. 9. — (2) S. Ignat , annot. ad exerc.. annot. 20.

séparez-vous de vos amis, de vos intimes, et de celui même qui vous sert. Ne savez-vous pas quelle est la pudeur de votre divin époux, qui ne veut pas vous favoriser de sa présence, s'il en voit d'autres qui soient présents (1).

2. Vous avez en cela, outre le sentiment des saints, le commandement et l'exemple du Fils de Dieu, qui est le Saint des saints. *Lorsque vous prierez,* dit-il (2), *entrez dans un lieu retiré de votre maison, et, la porte fermée, priez votre Père dans le secret, et votre Père qui voit ce que vous faites en secret, vous rendra la récompense.*

Il ne s'est pas contenté de vous instruire par sa parole, il a voulu vous porter au recueillement par son exemple; il se retira dans le désert l'espace de quarante jours après son baptême. Il passait les nuits dans la prière étant tout seul, séparé non-seulement du peuple, mais encore de ses disciples. Il les menait eux-mêmes à l'écart en quelque lieu solitaire pour s'y recueillir, après qu'ils avaient longtemps vaqué à la prédication de l'Évangile; et c'est à leur imitation que saint François gardait la même pratique qu'il avait apprise de son maître; que saint Hugues, évêque de Langres, se retirait une fois l'année dans un monastère qu'il avait fondé pour traiter seul à seul avec Dieu, et pour s'appliquer extraordinairement à la vie de l'esprit; que Laurent, évêque de Dublin, faisait tous les ans quarante jours de retraite; et que tant de personnes vertueuses prennent cette sainte coutume de se retirer une ou deux fois l'année pour quelque temps, afin de penser plus sérieusement à leur salut et à leur avancement spirituel, sachant bien ce que dit l'auteur du livre de l'Imitation de Jésus-Christ, que quiconque aspire à la vie intérieure, doit se retirer avec Jésus du bruit et de la foule du peuple, et que nul n'est digne de la consolation céleste, s'il ne s'est auparavant exercé dans un saint recueillement.» Suivez donc avec eux l'exemple du Fils de Dieu,

(1) S. Bern. serm. 40 in Cant. — (2) Matth. 6.

toine disait à un seigneur qui le retenait plus longtemps qu'il ne voulait : Il faut nous retirer en diligence sur les montagnes, comme les poissons dans la mer, de peur que nous ne perdions le souvenir de la perfection que nous avons embrassée (1). Nous lisons dans la Vie des Pères, qu'un saint anachorète passa cinquante ans sur la montagne de Sion, sans jamais converser avec les hommes, s'enfuyant promptement et se retirant dans sa cellule, sitôt qu'on voulait s'approcher de lui. Enfin un jour, comme on lui demandait la raison de sa fuite, il répondit en peu de paroles : Ceux qui aiment la fréquentation des hommes, ne peuvent jouir de celle des anges.

Arsénius fit presque la même réponse à ses frères, qui trouvaient mauvais de ce qu'il se retirait de leur conversation, et lui disaient en se plaignant : Pourquoi nous fuyez-vous (2) ? Dieu sait, leur dit-il, que je vous aime, mais je ne puis me partager entre Dieu et les hommes. Le père Caraffe, septième général de notre compagnie, ne pouvait concevoir comment il était possible qu'un cœur se remplît de choses inutiles, de curiosités, d'occasions superflues, de soins et de nouvelles du monde, sans perdre la présence de Dieu. Pour le mien, disait-il, il est si petit, que sitôt que l'un y entre, l'autre en sort. Il disait encore, que nous devons aimer Dieu, comme il méritait d'être aimé avant qu'il y eût des créatures, parce qu'alors rien n'eût partagé notre cœur. Il avait appris ce sentiment de saint Jérôme : Si l'homme ne dit en son cœur, il n'y a que Dieu et moi dans le monde, il ne jouira point du repos (3). Il me semble, avec le respect que je dois à ce grand saint, que c'est encore trop, et qu'il faudrait dire absolument en s'oubliant soi-même : Il n'y a que Dieu dans le monde. O âme sainte, soyez seule, afin de garder tout votre cœur pour celui que vous avez choisi entre tous ; fuyez le public, fuyez même vos domestiques,

(1) Vit. SS. PP., 3 p., c. 10. — (2) Vit. SS. PP., 2 p. — (3) I par. vit. SS. PP.

suivez ses conseils, suivez son inclination, si vous désirez qu'il vous départe ses faveurs dans l'oraison ; souvenez-vous que les plus grandes choses se passent en secret et dans la solitude ; il s'y est transfiguré, il y a traité le salut du monde avec son Père. Les anges ont donné la manne dans le désert; Moïse y a vu le buisson ardent; Elie y a été nourri par miracle; les plus célèbres apparitions de l'ancien Testament ont été faites dans le silence de la nuit ou dans le repos de la solitude. Oh! si vous saviez vous tenir recueilli dans votre oratoire, que vous jouiriez d'une grande paix et tranquillité d'esprit! oh! si vous vouliez employer à la communication avec Dieu le temps que vous perdez en de vains entretiens, que le ciel verserait de grâces et de bénédictions sur vous! Savez-vous bien pourquoi le Fils de Dieu ne vous visite pas si souvent ni si familièrement? C'est qu'il vous trouve toujours dans le monde, ou qu'il trouve le monde chez vous ; c'est qu'il aime le secret, il vous veut parler seul à seul, et vous êtes toujours en compagnie; c'est qu'il aime le silence et le recueillement, et vous êtes toujours distrait. Il importe fort de savoir quand son divin esprit vous visite, afin de le recevoir avec amour; et quand il se retire, afin de le rappeler par vos vœux et par vos soupirs. Une âme qui est dissipée à l'extérieur, n'est pas capable de le faire; le tracas du monde où elle s'engage étouffe sa dévotion, efface les impressions divines, cause l'oubli et le dégoût des choses célestes, et épuise tellement son attention, qu'elle ne s'aperçoit ni des approches ni de l'éloignement de son époux. Voilà ce qui vous nuit infiniment, et ce qui vous empêche de faire aucun progrès dans l'oraison.

3. Écoutez ce que dit saint Laurent Justinien; il vous apprendra en peu de paroles les fruits de la solitude, et les puissants motifs qui doivent vous y exciter. Ceux qui veulent vaquer à la contemplation, doivent embrasser de grand cœur la solitude, et la garder avec une constance infatigable (1). Pour-

(1) S. Laur. Just., c. 2 de vit. solit.

quoi ? Parce que s'il faut avoir l'esprit calme pour faire oraison, c'est le port assuré qui nous éloigne du bruit et des orages du siècle (1). S'il faut avoir le cœur pur, c'est le moyen de fuir tous les vices. Elle nous délivre de trois grands ennemis, l'œil, la langue et l'oreille, qui nous font souffrir de grandes plaies ; il ne nous reste plus que le cœur à garder après cela. Si la grâce est nécessaire pour bien prier, c'est l'élément où elle se conserve, c'est là que l'époux céleste parle au cœur. Ceux qui ont une fois senti les parfums qu'il y répand, fuient les vanités du monde, comme les abeilles fuient la fumée. Il n'y a que la nécessité qui les oblige à sortir de leur cellule, comme les mouches à miel de leurs ruches. S'il faut monter jusqu'au troisième ciel, comme saint Paul, c'est la porte par où l'on y entre; et s'il faut de la ferveur, c'est la fournaise où l'âme prend des ailes de feu pour voler dans le sein de la divinité, et brûler tout ce qu'elle rencontre dans son chemin (2).

Que devez-vous conclure de là, sinon ce que disait Thomas à Kempis prenant congé de ses frères, lorsqu'il sentait les approches de Dieu : Mes très-chers frères, il faut que je me retire, il y a quelqu'un qui m'attend dans ma cellule. C'est Jésus-Christ qui vous attend, c'est lui qui vous rappelle; recueillez toutes vos pensées en vous-mêmes, pour l'entretenir, comme le ciel ramasse toute sa clarté, et ne laisse sortir hors de son enceinte aucun rayon de lumière.

Ne dites point qu'il y a de la peine à faire rentrer votre cœur et à recueillir vos pensées ; faites-vous un peu de violence (3), vous vaincrez tous les obstacles. Ce qui vous paraît difficile vous deviendra facile ; si votre cœur est plus grand que le monde, Dieu est plus grand que votre cœur. Comblez l'abîme de vos pensées de l'abîme de sa divinité ; un abîme rappellera l'autre. Si vous craignez la stérilité de votre esprit, les méditations et

(1) Vita SS. PP., 2 par., t. de quiete. — (2) S. Bern. ad frat. de monte Dei. — (3) Luc. 14, 23.

les entretiens que vous trouverez ici vous fourniront une assez ample matière pour vous occuper; il sera difficile que dans le nombre des différentes retraites que j'ai dressées, il n'y en ait quelqu'une qui soit à votre goût. Je vous en laisse le choix, et à la sage conduite de celui qui vous gouverne, et qui sait les besoins et la portée des âmes que Dieu lui a confiées. Pour le succès, vous et moi nous le devons attendre de Jésus-Christ, c'est son ouvrage; sans lui nous ne pouvons rien faire. Mais pour l'obtenir de lui tel que vous pouvez le souhaiter, il faut aussi lui accorder ce qu'il demande de vous, à savoir, l'exactitude et la constance à garder tout ce qui vous sera ordonné durant votre solitude.

C'est par l'exercice de ces deux vertus que le père Balthazar Alvarez, duquel j'ai déjà parlé, arriva au plus haut degré de l'oraison infuse, après avoir travaillé l'espace de seize ans à l'oraison méthodique et régulière; car, d'un côté, il ne peut se dire avec quelle ponctualité il gardait toutes les règles et les observations que saint Ignace prescrit dans le Livre des Exercices, sans en négliger aucune, si petite qu'elle fût, sachant bien ce que dit saint Bernard (1), que l'époux des âmes ne repose pas volontiers dans une âme qui prie ou qui contemple, si le lit de son cœur n'est pas semé des fleurs de l'obéissance et de l'humilité; et dans un autre lieu, qu'il est dangereux de vouloir monter tout à coup au plus haut degré de l'oraison sans y être appelé, et de demander le baiser de la bouche avant celui des mains et des pieds. D'ailleurs sa persévérance était tout à fait héroïque; car on ne se peut figurer combien il endura, durant tout ce temps, d'obscurités, d'aridités, de désolations, de peines d'esprit, et de semblables épreuves par où passent ceux qui cheminent dans cette voie; et néanmoins jamais il ne perdit un seul point de sa ferveur, jamais il ne souffrit aucun refroidissement dans son désir, jamais il ne se relâcha tant soit peu dans

(1) S. Bern. serm. 46 in Cant.

l'observation ponctuelle de la manière de prier qui lui était prescrite, persévérant avec autant d'ardeur et de fermeté, comme s'il eût toujours nagé dans les consolations, mettant toute sa confiance dans la miséricorde de Dieu, en la présence duquel il se tenait, suivant le sentiment de la Chananéenne, ainsi qu'un petit chien qui attend les miettes qui tombent de la table de son maître, nous laissant dans un si illustre exemple de fidélité et de constance, cette importante instruction que celui qui aspire à l'union avec Dieu, ne doit jamais se lasser, quelque rebut qu'il souffre, de frapper à la porte du ciel, jusqu'à ce qu'il soit exaucé, et que Notre-Seigneur, après beaucoup de rudes épreuves, l'admette enfin à sa conversation familière, dont une seule heure ne peut être assez payée par tous les travaux d'un siècle.

COUP-D'ŒIL

SUR LES

EXERCICES SPIRITUELS DE SAINT IGNACE

I.

QUE LA MÉTHODE QUE SAINT IGNACE GARDE DANS LE LIVRE DES EXERCICES EST EXCELLENTE POUR CONDUIRE L'HOMME D'ORAISON DANS TOUTES LES VOIES OU IL SE TROUVE.

Saint Grégoire dit que notre Seigneur enseigne plusieurs choses admirables aux saints, sans leur donner la lumière pour s'expliquer, parce que ce n'est que pour leur profit particulier qu'il les éclaire des rayons de sa sagesse (1). Mais quand il en veut faire des maîtres de la vie spirituelle, et qu'il les appelle à la conduite des âmes, il ne leur donne pas seulement la connaissance des vérités éternelles et des voies du ciel ; il les instruit encore de la manière qu'il les faut déclarer et communiquer aux autres. C'est la grâce que saint Paul reconnaissait en lui-même, lorsqu'il dit aux Corinthiens : *Dieu, qui a commandé que la lumière sortît des ténèbres, a fait luire sa clarté dans nos cœurs, afin que nous puissions vous éclairer par la con-*

(1) S. Greg. lib 171. Moral. cap. 14.

naissance de la gloire de Dieu, selon qu'elle paraît en Jésus-Christ (1).

Cette grâce apostolique a été donnée à saint Ignace dans un très-éminent degré : et quiconque voudra faire l'analyse du livre des Exercices qu'il nous a laissé comme un riche trésor du ciel, et remarquer avec attention la fin qu'il se propose, l'ordre qu'il garde, les règles qu'il prescrit, les voies de Dieu qu'il découvre, la brièveté, la clarté, la force de ses expressions jointe à l'universalité de sa doctrine et à l'esprit qui l'anime, avouera que sa méthode est admirable, et que le célèbre docteur Cochlée, le fléau des hérétiques d'Allemagne, ayant entendu le Père Lefèvre discourir sur ce sujet, eut raison de s'écrier de joie, et de dire en levant les yeux au ciel : « Je suis » ravi qu'il se trouve enfin des maîtres de la théologie affec» tive (2). »

Le dessein de saint Ignace dans le livre des Exercices, est d'enseigner l'art de ramener une âme à sa dernière fin, pour laquelle elle a été créée, en lui donnant une instruction pratique pour se retirer de ses égarements, se purifier de ses vices, choisir un état de vie exempt des affections déréglées, et conforme à la volonté divine ; s'y perfectionner ensuite, et s'élever par degré jusqu'à la plus intime union avec Dieu, qui est la vraie et l'unique béatitude de cette vie, au sentiment de tous ceux qui veulent vivre selon l'esprit de Jésus-Christ.

Il s'en explique lui-même dans les remarques qu'il fait au commencement des Exercices, en ces termes : « Préparer et » disposer l'âme à ôter toutes ses affections déréglées, et les » ayant ôtées, à rechercher et reconnaître la volonté de » Dieu sur l'état de notre vie, et sur le salut de notre âme, » c'est ce qu'on appelle Exercices spirituels (3). »

Le titre des exercices fait voir clairement la même chose.

(1) 2. Cor. 4. 6. — (2) P. Daniel Bartholi, de vitâ et instit. S. Ignatii l. 1. n. 18. — (3) Exercit. spirit. annot. 1.

Voici comme il est conçu : « Exercices spirituels qui conduisent » l'homme à pouvoir se vaincre soi-même, et à faire un choix » de vie exempt des affections déréglées. »

Mais le dessein de saint Ignace paraît encore plus visiblement par le commencement, le progrès et la fin de son ouvrage. Car il commence, comme nous verrons tout à cette heure, par une parfaite indifférence, et un entier détachement de toutes les créatures, et il finit par le pur amour de Dieu, qui est le centre de la vie de l'esprit, où il conduit l'âme par des voies si sûres et si convenables à toutes sortes d'états, qu'encore que tous les hommes n'aient pas une égale disposition ni capacité d'esprit, néanmoins nul n'en est exclus. Les plus faibles y trouvent des instructions proportionnées à leur portée ; et les plus parfaits, des adresses certaines pour marcher sûrement dans les voies les plus secrètes et les plus hautes de l'amour divin, soit affectif ou effectif.

L'ordre qu'il garde dans l'économie de son ouvrage est parfaitement conforme à son dessein. Il le divise en quatre parties, qu'il appelle *semaines ;* non qu'il les faille mesurer par les jours, car on les peut raccourcir, s'il est expédient ; mais parce que la retraite de ceux qui font les exercices ne dure pas ordinairement plus d'un mois. Les deux premières semaines servent pour préparer l'âme à rechercher et à reconnaître la volonté de Dieu sur le choix de son état, ou des moyens d'en corriger les défauts, et de s'y perfectionner. Les deux autres servent à la fortifier et à l'affermir dans la résolution qu'elle a prise pour son salut et sa sanctification, contre les deux écueils qui ont coutume d'en empêcher ou retarder l'exécution, à savoir la crainte des difficultés qui a coutume de nous retirer de la vertu, et le charme d'un bien trompeur qui nous attire au péché.

Pour la garantir du premier, on lui propose les mystères de la Passion de Notre-Seigneur dans la troisième semaine ; pour la préserver du second, on lui présente les mystères de sa vie glorieuse après sa résurrection : et enfin pour la délivrer de

tous les deux, on lui donne cette sublime contemplation tendant au pur amour, qui est un merveilleux raccourci de la perfection et le couronnement de cet ouvrage.

Remarquez que la première semaine, comme dit Saint Ignace, répond à la vie purgative, parce qu'elle contient des exercices propres à purifier l'âme de ses péchés et de ses affections déréglées. La seconde répond à la vie illuminative, parce qu'elle contient des exercices propres à acquérir les plus excellentes vertus dont elle nous propose l'original dans la vie de Jésns-Christ. La troisième est entre la vie illuminative et la vie unitive, parce qu'elle contient des exercices qui servent partie à fortifier l'amour dans la poursuite des vertus, partie à lui ouvrir le chemin à l'union avec Dieu par l'amour des souffrances et de Jésus-Christ crucifié. La quatrième répond à la vie unitive qui est une participation de la vie glorieuse de Jésus-Christ ressuscité, et un avant-goût de la béatitude céleste, où l'amour divin est dans une parfaite et éternelle jouissance. Par où vous voyez que saint Ignace enferme dans ce livre toutes les voies par lesquelles l'homme d'oraison peut passer, vu que les Théologiens mystiques les réduisent toutes à ces trois générales de la vie purgative, illuminative et unitive.

II.

LE FONDEMENT DES EXERCICES.

Tous les arts ont cela de commun qu'ils commencent par la fin qu'ils se proposent, pour rechercher après les moyens d'y arriver, et pour en faire un bon choix et un bon usage. C'est dans cette vue que saint Ignace, dans ses Exercices, propose d'abord à celui qui veut entrer dans les voies de Dieu, la considération de sa dernière fin, comme la règle générale et le principe universel de sa conduite, duquel dépend tout le

progrès qu'il fera dans la perfection. En effet tout le désordre de notre vie vient de l'oubli et du peu de réflexion que nous faisons sur la fin pour laquelle Dieu nous a mis au monde, et du mauvais usage des moyens qu'il nous a donnés pour y arriver. Nous estimons trop les biens de la vie présente, et nous en craignons trop les maux : nous fuyons ceux-ci, et nous poursuivons ceux-là avec des passions et des inquiétudes étranges. De là vient que nous quittons Diéu pour la créature; et par un aveuglement déplorable, nous prenons les moyens pour la fin, et nous laissons la fin pour les moyens.

Voilà la source de tous les vices, dont le souverain remède est la méditation profonde, et la pénétration intime de cette maxime importante, sur laquelle saint Ignace fonde toute la science des Saints, à savoir :

« Que l'homme a été créé pour louer Dieu son Seigneur, le respecter, et être enfin sauvé en le servant ;

» Que quant aux autres choses qui sont sur la terre, elles ont été toutes faites pour l'homme, afin qu'elles l'aident à poursuivre la fin de sa création ;

» Qu'il s'ensuit de là que l'homme ne doit user de ces choses ou s'en abstenir, qu'autant qu'elles l'aident, ou l'empêchent de poursuivre sa fin ;

» Que nous devons par conséquent regarder avec indifférence toutes les choses créées, en tant qu'elles sont soumises à notre liberté, et qu'elles ne nous sont point défendues : en sorte qu'autant que cela dépend de nous, nous ne cherchions point la santé, plutôt que la maladie, ni ne préférions point les richesses à la pauvreté, ni les honneurs au mépris, ni la longue vie à une courte ; étant de notre prudence et de notre devoir, de choisir entre toutes les choses, et de désirer celles qui nous acheminent à notre fin. »

Il ne se peut dire de quelle force et de quelle étendue est ce principe, lorsqu'il est bien conçu.

C'est un puissant ressort de la vie purgative, capable de

convertir les pécheurs les plus attachés à la terre. Le P. Everard Mercurien, un des premiers disciples de notre B. Père, et son troisième successeur au gouvernement de notre compagnie, disait souvent, qu'il avait reconnu par sa propre expérience et par celle des autres, que le seul fondement des exercices était suffisant pour opérer les plus merveilleux changements, et pour régler toute la vie d'un homme qui en pénétrera le sens, et l'approfondira comme il faut.

De vrai, les exemples qu'on en voit de jour en jour sont des preuves sensibles, qui montrent assez combien il y a de force pour arracher le cœur d'un pécheur de la terre, et le transplanter dans le sein de Dieu ; avec une grande différence de ce qu'il était auparavant, qu'à voir sa manière de vivre et d'agir si contraire à sa conduite précédente, on dirait qu'il a pris une nouvelle naissance, et, pour ainsi dire, une autre âme.

C'est un flambeau lumineux qui éclaire l'âme, et l'enflamme à la poursuite des plus solides vertus : d'où vient que ce célèbre docteur de Sorbonne, Martin Olave, disait qu'il avait plus acquis de connaissances et de lumières en une heure de méditation sur ce principe, qu'il n'avait fait en plusieurs années qu'il avait employées à l'étude de la Théologie (1).

C'est la clef de la vie unitive qui nous donne entrée dans les plaies et dans le cœur de Jésus-Christ, pour y prendre ce haut et sublime esprit de la croix, où le pur amour trouve sa consommation.

Aussi saint Ignace qui en connaissait la vertu, s'en servait en toutes occasions, et quand il ne pouvait faire peser à loisir cette grande maxime à ceux dont il était trop éloigné, il se contentait de la leur proposer tout simplement, sachant bien que pour peu qu'elle entrât dans leur esprit, elle n'y ferait pas peu de fruit. C'est ainsi qu'il en usa envers un illustre Prélat fort affligé, lui écrivant en ces termes :

(1) Lib. 1. de vitâ S. Ignatii, n. 16.

« Monseigneur, chaque chose vaut autant en cette vie qu'elle » est bonne pour l'éternelle ; et au contraire, autant qu'elle » nous en détourne, autant elle est nuisible. C'est pourquoi » l'homme spirituel, qui est touché des sentimens de l'éternité » et éclairé d'en haut, étant dans les traverses, se met au- » dessus du monde, et fait état de ne vouloir que Jésus-Christ » crucifié, avec lequel étant amoureusement crucifié durant » cette vie, il ressuscitera aussi glorieusement avec lui dans » l'autre (1). »

Il est donc important que celui qui veut se donner à Dieu, imprime fortement ce principe dans son cœur ; « parce que » comme le fondement d'un édifice en soutient toute la struc- » ture, de même cette vérité porte sa vertu dans toute la » suite de ses exercices, et principalement dans le choix de son » état, qui en dépend presque entièrement, et par conséquent « il réussira d'autant mieux en tout le reste, que cette consi- » dération lui aura plus heureusement succédé. »

III.

L'ORDRE ET L'ÉCONOMIE DE LA PREMIÈRE SEMAINE.

Après avoir proposé la fin pour laquelle nous sommes au monde, saint Ignace nous enseigne dans la première semaine à reconnaître nos égarements, et à détruire tout ce qui nous a éloignés de cette fin, à savoir, le péché, et les affections déréglées qui sont les sources fatales de tous les désordres de notre vie.

Pour cet effet, il prépare l'âme par la considération du péché, de la mort, du jugement et de l'enfer, au sentiment d'une véritable contrition conçue dans la vue de la bonté de Dieu, et

(1) Directorium in exercitia spirit. c. 16. n. 3 et 7.

de l'amour qu'il a pour elle, faisant en sorte que toute la force de son discours tende à lui donner de la confusion d'avoir commis un si grand nombre de crimes énormes contre un Dieu si grand et si bon, de l'avoir offensé avec tant d'ingratitude, après qu'il lui a si souvent pardonné, lui qui a puni si sévèrement le péché des Anges et de plusieurs réprouvés moins coupables qu'elle; et cependant de n'avoir fait aucune pénitence, nonobstant tout ce que Jésus-Christ a souffert pour son salut; au contraire de ne lui avoir rendu que du mal. Mais de peur que la multitude innombrable de ses crimes, leur malice horrible, et leur laideur abominable, jointe à la juste indignation des créatures qu'elle mérite pour avoir offensé leur Créateur, ne l'accablent et ne la portent au désespoir, il lui fait tourner sa considération vers la miséricorde infinie de Dieu par un colloque amoureux, admirant sa patience, et le remerciant, de toute l'étendue de ses affections, de ce qu'il lui a prolongé la vie, pour lui donner le temps de faire pénitence et de mettre ordre à ses dérèglements (1).

De plus, dans le troisième et quatrième exercice, il lui fait prendre pour ses médiateurs et intercesseurs Jésus-Christ et la B. Vierge, afin d'accroître sa confiance. Enfin dans le cinquième, qui est de l'enfer, au milieu des peines des damnés, qu'il lui fait comme toucher par une forte application des sens, il la porte à remercier Notre-Seigneur de ce qu'il n'a pas permis qu'elle tombât dans ce malheur, et qu'il l'a attendue avec une admirable patience.

Que si vous faites de nouveau réflexion sur la suite de tous les exercices précédents, vous verrez qu'ils servent tous à lui faire acquérir une très-parfaite connaissance d'elle-même, et par suite une très-profonde humilité, qui est la racine de tout bien, et le plus ferme appui de son avancement spirituel.

Car ils lui montrent qu'elle est tirée du néant, qu'elle s'est

(1) Exercit. spirit.

rendue plus criminelle que les démons et que plusieurs réprouvés qui n'ont pas commis tant de péchés ni tant de fois abusé des grâces du ciel, qu'elle a de beaucoup accru les mauvaises inclinations de la nature corrompue qu'elle avait contractées par le péché d'origine, qu'elle n'est plus qu'un ulcère envenimé, d'où le pus découle sans cesse et souille toutes ses actions, qu'elle mérite que toutes les créatures se soulèvent contre elle, qu'elle est digne des peines de l'enfer, pour avoir osé, n'étant rien, se révolter contre son souverain Seigneur, dont la grandeur est infinie.

De là naît encore en elle un désir efficace de faire pénitence, une forte résolution de mortifier toutes ses affections déréglées, et un propos sérieux de s'abstenir de toutes les choses mondaines qui la peuvent porter au mal, ou l'empêcher de faire le bien, vu principalement qu'elle s'est rendue indigne de tous les plaisirs, de tous les honneurs et de toutes les commodités de la vie.

De là l'amour de Dieu qui commence à s'allumer par la considération de sa bonté, qui daigne la regarder si favorablement, quoiqu'elle en soit tout-à-fait indigne.

De là les larmes d'une contrition amoureuse, qui va croissant de plus en plus.

De là ce repos, cette paix, et cette tranquillité de conscience, dont la douceur la dispose à mettre tout son contentement en Dieu seul, qui se montre si bon, si patient et si miséricordieux en son endroit.

De là cette vigilance, cette circonspection, cette vue continuelle de ce qu'elle a été, de ce qu'elle est, et de ce qu'elle doit être à l'avenir pour répondre à tant de bienfaits, en corrigeant tous ses défauts, et réglant sa vie selon la volonté divine (1).

Ce qui nous montre clairement combien il est utile, même

(1) In colloquio 3. exercitii.

aux plus parfaits, de s'occuper souvent aux exercices de la vie purgative, soit afin d'entretenir ces sentiments et ces dispositions si nécessaires pour acquérir et conserver la pureté de cœur, qui est le fondement de la perfection, soit enfin de rendre par ce mélange les exercices de la vie purgative et unitive plus accomplis, en faisant que leur contrition tire sa douceur de l'amour et que leur amour tire une nouvelle force de la contrition, et des justes sujets qu'ils ont de pleurer leurs péchés. Car comme lorsque nous descendons par la pensée jusqu'au fond des enfers, rien ne nous empêche d'aimer Dieu, qui nous en a préservés par sa souveraine bonté ; de même quand nous serions ravis jusqu'au troisième ciel, rien ne nous doit dispenser de la crainte de Dieu et de ses jugements, dont l'impression salutaire est un puissant préservatif contre la violence des plus dangereuses tentations (1).

IV

L'ORDRE ET L'ÉCONOMIE DE LA SECONDE SEMAINE.

Saint Ignace ayant retiré l'âme de ses égarements par les exercices de la première semaine, et l'ayant purifiée de ses péchés et de ses affections déréglées, la fait rentrer dans les voies du ciel par les exercices de la seconde, lui apprenant à régler sa vie selon la volonté de Dieu, et à se former une véritable idée de la perfection, avec un dessein généreux de faire tous ses efforts pour l'acquérir.

Pour cet effet il propose l'exemple de Jésus-Christ, qui dit lui-même *qu'il est la voie, et que personne ne vient à son Père que par lui* (2). Car c'est le modèle que le Père éternel nous a donné, sur lequel nous devons réformer nos mœurs, *et con-*

(1) Directorium. c. 11. n. 4. — (2) Joan. 14 6.

duire nos pas dans le chemin de la paix (1) C'est pourquoi sa vie étant le vrai original de la vertu et de la sainteté, plus nous y conformerons la nôtre par une fidèle imitation, plus elle sera parfaite; et joignant de plus près notre dernière fin, elle sera par conséquent plus heureuse.

C'est par cette raison que cette seconde semaine répond à la vie illuminative : parce que Jésus-Christ *est le Soleil de justice, qui illumine tout homme venant au monde* (2), et qui est venu lui-même *pour éclairer ceux qui étaient assis dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort* (3), et parce que les péchés et les affections déréglées sont des ténèbres qui offusquent l'esprit, et l'empêchent de recevoir la lumière, il était nécessaire de les bannir du cœur, avant que d'y tracer l'image du Fils de Dieu et le portrait de ses vertus.

Voici donc comme notre B. Père conduit l'âme dans cette voie de lumière et de clarté.

Le premier exercice qu'il lui propose est la contemplation du Royaume de Jésus-Christ, par la ressemblance d'un roi de la terre qui appelle ses sujets à la guerre. Cet exercice est comme le fondement de tous les autres, et l'abrégé de toute la vie de Jésus-Christ, qui est le Roi des rois, et l'original des saints, que nous devons toujours avoir sous les yeux afin de l'imiter, considérant attentivement ce qu'il est à notre égard; ce qu'il a dit, ce qu'il a fait, et ce qu'il a souffert pour achever ce grand ouvrage pour lequel son Père l'avait envoyé, c'est-à-dire, pour nous manifester ses volontés, et nous ouvrir le chemin du ciel; parce que l'exemple de sa vie n'est pas seulement un parfait modèle de sainteté, mais encore un motif et un ressort tout-puissant pour nous exciter à la poursuite de toutes les vertus. Car s'il est du devoir et de l'honneur des sujets de suivre leur roi légitime, lorsqu'il les invite à prendre part au fruit de ses victoires et à la gloire de ses conquêtes, selon qu'ils auront été

(1) Luc. 1. 79. — (2) Joan. 1. 9. — (3) Luc. 1. 79.

compagnons de ses peines et de ses fatigues ; combien est-il plus raisonnable de s'offrir de très-grand cœur à Jésus-Christ, de s'attacher entièrement à lui, de marcher sous sa conduite, de le suivre partout, et de le suivre fidèlement dans une entreprise aussi juste et glorieuse qu'est celle de réparer le Royaume de son Père, de se rendre maître de tout le monde, et de rentrer ainsi victorieux dans le ciel avec tous ceux qui auront tenu son parti ?

Certes, il n'y a point de chrétien qui ne doive suivre son exemple, s'il veut assurer son salut : chacun est obligé de l'imiter, et de tendre à la perfection qui est conforme à son état ; mais, comme dit saint Ignace, ceux qui ont envie de se consacrer à son service sans réserve, ne doivent pas seulement s'offrir à endurer des travaux, mais encore à des entreprises plus grandes et plus excellentes, après qu'ils auront entièrement vaincu la rébellion de la chair, des sens, de l'amour-propre, et de l'amour du monde. Ils doivent lui dire : « O roi souve-
» rain et seigneur absolu de toutes choses, quoique je sois
» très-indigne de vous servir, néanmoins m'appuyant sur votre
» grâce et sur votre secours, je m'offre totalement à vous, et
» je soumets à votre volonté tout ce qui m'appartient ; protes-
» tant devant votre infinie bonté, et en présence de la glorieuse
» Vierge, votre mère, et de toute la cour céleste, que mon
» dessein, mon désir, ma résolution très-constante et assurée,
» est de vous suivre le plus près que je pourrai (pourvu que
» vous en soyez plus glorifié et que je vous rende plus de ser-
» vice), et de vous imiter dans la souffrance des injures et de
» toute sorte d'adversités, avec une vraie pauvreté, tant de
» volonté que d'effet ; si, dis-je, c'est le bon plaisir de votre
» très-sainte majesté de me choisir et de me recevoir à cette
» sorte de vie. »

Voilà la disposition dans laquelle saint Ignace veut que l'âme se mette, sitôt qu'elle entre dans la seconde semaine : par où l'on voit qu'il la prépare déjà au choix de son état, et du degré

de sainteté qu'elle doit embrasser. Car d'abord « par un ad-
» mirable artifice du Saint-Esprit, elle est tellement excitée à la
» perfection, qu'elle va la cherchant et remarquant dans les
» méditations suivantes de l'Incarnation, de la Nativité, et des
» autres mystères de la vie de Jésus-Christ. Et ainsi les se-
» mences de la perfection qu'elle jette dans cette contempla-
» tion fondamentale, vont croissant secrètement dans les autres,
» jusques à ce qu'elles produisent à la fin leur fruit au temps
» de l'élection (1). » C'est pour cela que cet excellent maître de la vie spirituelle, ayant mis l'âme dans cette disposition générale de suivre son roi le plus près qu'elle pourra, ne lui suggère point ce qu'elle doit faire en particulier ; mais il lui propose seulement la vie de Jésus-Christ depuis son incarnation jusqu'à sa mort, afin que montant peu à peu les degrés de cette échelle mystique, elle reçoive d'en-haut les lumières et les attraits qu'il plaira au Saint-Esprit lui communiquer, tant sur l'état de sa vie, que sur son avancement dans la perfection, et qu'elle « demande à Dieu, selon l'affection qu'elle sentira en elle-même, tout ce qui l'aidera à imiter plus parfaitement Jésus-Christ. » Car tandis qu'elle conservera dans sa vigueur cette généreuse résolution de le suivre partout, il ne peut se faire qu'elle ne tire un profit considérable de la méditation de tous les mystères de sa vie.

Pour donc la maintenir dans ce désir, contre tous les efforts de Satan qui la pourraient affaiblir, il lui propose la méditation « des deux étendards, l'un de Jésus-Christ, notre très-bon roi,
» et l'autre, de Lucifer, notre capital ennemi, » dans laquelle il lui représente, d'un côté les piéges et les artifices malicieux dont l'esprit de ténèbres se sert pour attirer les hommes, premièrement à l'amour des richesses, puis à l'estime et au désir déréglé de l'honneur mondain, et enfin à l'orgueil, qui est un superbe sentiment qu'on a de soi-même, d'où l'on est aisé-

(1) Director. c. 19, n. 2.

ment précipité dans toute sorte de vices; et de l'autre, il lui montre comme le Fils de Dieu les porte au contraire au mépris des richesses, puis au désir des opprobres et des humiliations, d'où la vertu d'humilité prend sa naissance. « Et ainsi s'élèvent trois degrés de perfection qu'elle doit embrasser, savoir : la » pauvreté, soit d'esprit, ou même effective et réelle (si la » considération du service de Dieu, et l'inspiration du ciel l'y » attirent); l'amour du mépris et l'humilité, qui sont diamétra- » lement opposés aux richeses, à l'honneur et à l'orgueil, et » qui donnent entrée à toutes les vertus. » D'où l'on peut voir la liaison de la première et la seconde semaine, et combien il importe de s'être bien établi par les exercices de la première, dans la connaissance de son néant, et dans le mépris de tous les respects humains et de toutes les choses de la terre, pour se porter d'autant plus volontiers à l'imitation de Jésus-Christ par les degrés de perfection que nous venons de marquer dans la seconde.

Après avoir préparé et fortifié l'âme contre les attaques et les difficultés de la vie spirituelle qui viennent du dehors, il l'arme et l'affermit contre celles qui viennent du dedans et du fond de la nature corrompue, en lui proposant trois classes ou différences d'hommes, dont les uns se contentent des bons désirs de mieux vivre, sans se soucier des moyens de les exécuter. Les autres en veulent bien venir à l'exécution, mais ils ne veulent suivre en cela que leur propre sens, attirant la volonté de Dieu à la leur, et ne se portant au choix des moyens, quoique bons, que par leurs propres inclinations. Les autres se dégageant de toute affection moins pure et désintéressée, sont également prêts à tout, selon qu'ils connaîtront par l'inspiration divine, ou par la lumière de la raison éclairée de la foi, et instruite par les exemples et les maximes de Jésus-Christ, qu'il sera plus expédient pour le service de Dieu; et c'est en ce rang qu'il lui enseigne qu'elle doit être, ne cherchant et n'admettant autre raison pour se déterminer à quoi que ce soit, que la consi-

dération et le désir de la gloire de Dieu, la plus grande qui se pourra.

Et parce que cette droiture de cœur et cette parfaite pureté d'intention trouve souvent de grandes répugnances dans la nature corrompue, il lui donne un avis très-important, que, lorsqu'elle sent quelque affection contraire au renoncement effectif de ses biens (de même que pour les autres inclinations vicieuses), « il » est fort utile, pour l'étouffer, de demander à Dieu, non- » obstant la résistance que la chair y apporte, qu'il nous choisisse » pour embrasser cette pauvreté, ne laissant pas de garder la » liberté de prendre le parti qui sera le plus convenable au » service de Dieu. » Car par ce moyen elle se maintiendra mieux dans cette assiette d'esprit si nécessaire en toute délibération qui regarde avec indifférence toutes les choses créées, et ne les fuit ni ne les recherche que par rapport à sa dernière fin, prenant pour règle de toutes ses affections le seul bon plaisir de Dieu.

Enfin, pour la porter jusqu'au plus haut point de la vie illuminative, il lui met devant les yeux trois degrés d'humilité et de soumission à la volonté de Dieu, qui joignent par un merveilleux lien la vie illuminative à la vie purgative dans leur plus grande perfection. Le premier consiste dans une résolution ferme et constante de ne commettre jamais aucun péché qui soit mortel, pour aucun bien que ce soit, ni pour la crainte d'aucun mal qui puisse arriver, quelque grand qu'il soit. Le second consiste dans un ferme propos de ne commettre jamais de propos délibéré un seul péché, même véniel, quelques offres de plus grandes félicités humaines, et quelques menaces de mort qu'on nous puisse faire, et d'être également porté aux richesses et à la pauvreté, à l'honneur et à l'ignominie, à la longue et à la courte vie, quand l'occasion d'y louer Dieu et de nous y sauver sera égale. Le troisième, auquel il faut aspirer après avoir acquis les deux premiers, consiste à choisir plutôt et embrasser la pauvreté, le mépris et la réputation de la folie, que les riches-

ses, les honneurs et l'estime d'homme sage, seulement pour être plus semblable à Jésus-Christ, qui a été pauvre, méprisé et moqué, quand même la gloire de Dieu serait d'ailleurs égale de l'un et de l'autre côté, et que ni l'un ni l'autre n'ajouterait rien davantage que cette plus parfaite ressemblance.

Voilà le dernier terme et le plus haut point de la perfection où puisse monter une âme par tous les exercices de la vie purgative et illuminative. A quoi servent ces excellentes règles de l'élection, et cet admirable discernement des esprits que saint Ignace lui donne pour s'y conduire et s'y établir, dont elle doit faire un grand usage, non-seulement pour le choix de son état, si elle ne l'a pas encore fait; mais aussi pour le bon règlement de toutes ses actions, de toutes ses affaires, de tous ses emplois, et de tout ce qui regarde son avancement dans la vertu, si elle n'y veut faire des fautes considérables, et souvent difficiles à réparer.

V.

L'ORDRE ET L'ÉCONOMIE DE LA TROISIÈME ET QUATRIÈME SEMAINE.

L'âme s'étant élevée jusqu'à ce point, de préférer les souffrances, la pauvreté et les mépris, qui sont les livrées de Jésus-Christ, à toute la gloire et la félicité mondaine, s'y affermit tellement par les exercices de la troisième semaine, où saint Ignace lui propose les mystères de la Passion du Fils de Dieu, qu'elle ne peut plus penser qu'avec dédain, ni à l'honneur, ni aux délices, ni aux biens périssables du siècle; voyant son Sauveur mourant sur une croix parmi tant d'opprobres et de douleur. C'est ici un trésor *caché* (1), où les Saints trouvent des richesses inestimables.

(1) Exercit. spirit.

C'est pourquoi l'homme d'oraison doit s'instruire soigneusement de la manière de s'y exercer ; parce que ce doit être la nourriture ordinaire de l'âme (1). Elle doit en premier lieu ouvrir son cœur aux affections d'admiration de la sagesse et de la bonté de Dieu; de compassion, de douleur et de regret de ses péchés; de confiance, de tendresse et d'amour envers Jésus-Christ crucifié, selon que le Saint-Esprit lui en donnera le mouvement. Car la Passion est un sujet fort propre à émouvoir toutes sortes d'affections, soit de la vie purgative, ou de la vie illuminative et unitive, vu que tout y est plein d'épines, de clous, de tourments, d'ignominie, de plaies sanglantes de mort, qui sont des témoignages sensibles de son amour.

Secondement, elle doit joindre à la ferveur de l'amour affectif, la force de l'amour effectif, se portant à de généreuses résolutions de tendre aux plus héroïques vertus d'humilité, de patience, de zèle des âmes, qui éclatent toutes en Jésus-Christ crucifié, avec des attraits tout particuliers, pour nous y exciter ; et non-seulement de ne plus rougir de la croix de Jésus-Christ, mais d'en faire l'unique sujet de sa gloire et de son bonheur, suivant ce que dit l'Apôtre : *A Dieu ne plaise que je me glorifie en autre chose que dans la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ* (2). Car, en effet, y a-t-il rien de plus glorieux que d'être revêtu, comme autrefois Mardochée, des habits précieux de son roi, et de marcher en triomphe avec ces riches ornements, à la vue des hommes et des anges ?

En troisième lieu, il faut qu'elle commence à s'unir étroitement à Jésus-Christ son Rédempteur et souverain amateur de son salut, qui s'est totalement donné à elle, afin de l'attirer toute à lui. Car véritablement il faudrait être bien dur pour ne fondre pas en douceur et en amour à la vue d'un Dieu qui s'est anéanti pour nous réconcilier avec son Père, et nous faire vivre par sa mort, et même par la mort de la croix.

(1) Exercit. spirit. — (2) Galat. 6, 14.

Notre saint fondateur ayant introduit l'âme dans la vie unitive par les exercices de la troisième semaine, lui montre dans la quatrième en quoi consiste le pur amour qui consomme l'union déifique, et lui enseigne le chemin pour y arriver (1); à savoir, Jésus-Christ ressuscité et glorifié après sa mort. Si bien que cette semaine est toute dans l'amour de Dieu, et dans le désir de l'éternité : car comme l'amour a deux principaux effets, le premier, de s'affliger du mal de celui qu'on aime; le second, de se réjouir de son bien; aussi il y a deux choses qui nous enflamment dans l'amour de Jésus-Christ. La première est la considération de ce qu'il a fait et souffert pour nous, qui nous porte à l'imiter, et à souffrir avec lui et pour l'amour de lui. La seconde est la considération des fruits et de la gloire de ses souffrances, qui nous excite à prendre part à sa joie ; c'est dans cette vue que saint Ignace joint aux mystères de la Passion ceux de la Résurrection et de l'Ascension, avec les autres qui sont arrivés entre ces deux-ci, où il veut premièrement que l'on considère « comme sa divinité cachée au temps de sa Passion et de sa mort se montre à découvert à sa résurrection, et éclate après en beaucoup de miracles; secondement, que l'on pense bien avec quelle promptitude et largesse Notre-Seigneur s'est acquitté du devoir de consoler les siens, par la comparaison des tendresses avec lesquelles un intime ami peut consoler son ami ; en troisième lieu, que l'on s'efforce de se réjouir, avec les Disciples, de la joie de Notre-Seigneur, en dernier lieu, que l'on se souvienne des objets qui peuvent exciter en nous la joie spirituelle, » le mépris des joies de la terre, et le désir de l'éternité dont Jésus-Christ glorifié est la cause exemplaire, comme Jésus-Christ sacrifié en est la cause méritoire.

Mais parce que ces douces affections de l'âme, qui naissent d'un amour de complaisance, pourraient dégénérer en un repos

(1) Directorium, c. 36. n. 1.

oisif et stérile, semblable au sentiment de saint Pierre, qui disait, étant sur le Thabor : *Seigneur, nous sommes bien ici* (1), saint Ignace, pour lui montrer en quoi consiste le pur amour, établit deux maximes importantes, sur lesquelles roule toute la vie unitive : « La première, que l'amour dépend des œuvres » plus que des paroles ; la seconde, que l'amour consiste en » une communication mutuelle de facultés, de biens et d'œu- » vres, par exemple, de science, de richesse, d'honneur, et » de toute autre sorte de biens. »

Puis dans la contemplation de l'amour spirituel, il lui en propose un parfait modèle qui consiste en quatre points.

« Le premier est de rappeler en sa mémoire les bénéfices de » la création et de la rédemption, et de se représenter aussi les » faveurs particulières qu'elle a reçues préférablement à d'au- » tres, et de peser avec une affection cordiale combien le » très-béni Seigneur a fait et a souffert pour elle ; combien il » lui a élargi de trésors, et que, suivant son divin décret et » son bon plaisir, il veut se donner lui-même à elle autant » qu'il peut.

» Le second est de considérer que Dieu est en toutes les » créatures, donnant l'être aux éléments, la vie végétante aux » plantes, le sentiment aux animaux, et la raison par-dessus » tout cela aux hommes, entre lesquels elle a reçu en son par- » ticulier tous ces bénéfices de Dieu, qui a bien voulu la faire » son temple, et la créer à son image et ressemblance.

» Le troisième point est de considérer ce même Seigneur » agissant pour moi, et travaillant en quelque façon dans ses » créatures, en tant qu'il leur donne et qu'il leur conserve ce » qu'elles font, ce qu'elles possèdent, ce qu'elles peuvent et ce » qu'elles opèrent.

» Le quatrième est de considérer comme tous les présents » et tous les biens descendent du ciel, savoir : la puissance, la

(1) Matth. 17. 4.

» justice, la bonté, la science, et toutes les autres perfections
» humaines qui sont enfermées dans de certaines bornes, et
» qui émanent de ce trésor infini de tout bien comme la lu-
» mière du soleil, et l'eau de la fontaine.

» De toutes ces choses *l'âme étant ravie en admiration* doit
» réfléchir sur elle-même, et voir ce qu'elle est obligée de
» faire, et ce qu'elle doit raisonnablement offrir et donner à sa
» divine Majesté. Il est sans doute que Dieu, se donnant tout à
» elle, elle lui doit réciproquement offrir tout ce qui lui appar-
» tient, et tout ce qu'elle est elle-même ; toutes ses puissances,
» tous ses travaux, toutes ses actions, avec un grand amour,
» et tendre à ce but tous les moments de sa vie ; que n'étant
» rien de soi-même que ténèbres, qu'imperfection et qu'une
» source de tous maux, elle devienne par cet amoureux com-
» merce et communication avec Dieu, un ruisseau de béné-
» dictions et de grâces découlant de cet océan de bonté, et se ré-
» pandant pour l'amour de lui dans le prochain ; afin qu'étant
» comme transformée en Dieu par les mérites de Jésus-Christ,
» et par la joie de son divin Esprit, elle vive d'une vie divine,
» et qu'elle commence à posséder en terre la béatitude qu'elle
» espère dans l'éternité. »

Qu'elle dise donc souvent et de grand cœur la consécration suivante de l'âme à Dieu :

ACTE DE CONSÉCRATION.

Recevez, Seigneur, toute ma liberté. Recevez toute ma mémoire, tout mon entendement et toute ma volonté : vous m'avez donné tout ce que j'ai et tout ce que je possède ; je vous le rends tout, et je l'abandonne à votre volonté pour en disposer absolument. Donnez-moi seulement votre amour avec votre grâce, et je suis assez riche, je ne demande rien davantage.

LE GUIDE

DE

L'AME EN RETRAITE

PREMIÈRE RETRAITE

POUR TOUS CEUX QUI VEULENT RÉGLER LEUR VIE, ET PENSER SÉRIEUSEMENT A LEUR SALUT.

MÉDITATION

POUR LE JOUR QUI PRÉCÈDE LA RETRAITE.

« Qui me donnera des ailes de colombe, et je volerai, et je me reposerai. Je m'en suis enfui bien loin, et je suis demeuré dans la solitude. J'attendais celui qui m'a délivré du découragement et de la tempête. » Ps. 54. 6.

Premier Prélude. — Figurez-vous que votre ange tutélaire se présente à vous pour vous inviter à cette retraite, et pour vous y assister extraordinairement, vous proposant quatre vertus qui vous serviront comme d'ailes pour y voler; savoir, l'amour et l'espérance pour l'avenir; et à l'égard du passé, la crainte et la pénitence.

Deuxième Prélude. — Demandez la grâce de connaître le besoin que vous avez de cette solitude, l'esprit avec lequel vous devez y entrer, et le fruit que vous devez en espérer.

PREMIER POINT.

Considérez que vous devez vous porter à la retraite où vous entrerez demain, avec un esprit de crainte salutaire, à cause du pitoyable et dangereux état où vous avez vécu jusqu'ici. Les misères spirituelles qui vous environnent de tous côtés, les ténèbres de votre cœur, votre impuissance et votre lâcheté à faire le bien, votre inconstance à le poursuivre, vos passions déréglées qui vous ôtent la paix de l'âme, et vous engagent dans une horrible servitude; le nombre de vos péchés, qui surpasse celui des cheveux de votre tête, votre tiédeur au service de Dieu, et plusieurs autres maux que vous avez attirés sur vous par votre négligence, sont autant de motifs qui doivent vous convaincre du besoin que vous avez de penser sérieusement à votre salut, de peur que vous ne soyez surpris, et de recourir à Dieu comme le malade au médecin, l'aveugle à la lumière céleste, l'esclave à son libérateur, le pécheur au Saint des saints, et le plus indigent de tous les hommes à son trésor et à son souverain bien.

O mon âme! cesse de courir après les vanités et les folies du siècle, qui sont pleines de tromperies et de mensonges. Convertis-toi sans délai à ton Seigneur et à ton Dieu, qui est la source de toute consolation et de tout bien (1). Pourquoi te trompes-tu toi-même inutilement? C'est folie de demander l'aumône au pauvre, et de mépriser le riche qui peut te faire beaucoup de bien et qui le veut. Qu'attends-tu donc des créatures qui sont plus indigentes que toi? Il n'y a que Dieu qui soit riche en miséricorde et en grâce, et qui donne à

(1) Thomas à Kempis in sol. animæ, c. 10.

tous libéralement et sans reproche. Retourne, mon âme, retourne à Jésus-Christ dans le secret du cœur, comme la colombe dans l'arche vers Noé; il est dangereux de demeurer longtemps dehors. Renonce aux consolations extérieures, si tu veux être intérieurement consolée; ne t'arrête pas plus longtemps avec le corbeau hors de l'arche; fuis au plus tôt les corps morts. Retourne avec la faim, Jésus-Christ te donnera le pain de vie (1). Si la nécessité ou la faiblesse te pressent, pendant que tu es occupée au dehors, ne diffère point ta retraite; entre au plus vite en solitude, de peur que tu ne périsses dans le déluge, ou que tu ne tombes dans le piége de la tentation. Une âme qui s'épanche volontiers au dehors, est exposée à plusieurs dangers; la colombe qui n'y trouve point son repos, et qui rentre sans délai dans l'arche, est en assurance (2).

DEUXIÈME POINT.

Considérez, en second lieu, que vous devez vous porter à la retraite avec un esprit de pénitence. L'importance d'une affaire aussi considérable qu'est celle du salut, mérite bien que vous preniez le temps et le lieu propre pour y penser, et pour travailler efficacement à réparer tant de distractions que vos occupations ordinaires vous apportent, à réchauffer ces froideurs qui surviennent dans les emplois de la vie active, à recouvrer, par la pénitence, ce que vous avez perdu par la paresse, à rétablir et affermir ce qui chancelle, à rabaisser ce qui s'élève trop haut, et enfin à vous mettre dans l'état où vous désirez que la mort vous trouve lorsqu'il faudra sortir de ce monde. Votre vie durant tout le cours de l'année n'est qu'une triste suite d'imperfections et de défauts; n'est-il pas juste que vous en preniez quelques jours, pour pleurer vos offenses et en arrêter le cours? Quelle excuse pouvez-vous

(1) Ibid. — (2) Ibid.

alléguer, si vous négligez d'y apporter du remède, et quel remède plus salutaire pouvez-vous trouver que celui de la pénitence, « qui guérit, dit saint Augustin, ceux qui sont languissants, qui nettoie les lépreux, qui ressuscite les morts, qui augmente la sainteté et qui conserve la vie de la grâce? » Pesez ce que disait un saint abbé à ses religieux, et tâchez vous-même d'en profiter : « Malheur à nous, mes frères, si nous négligeons de faire pénitence, vu que nous ne sommes venus en religion que pour la faire toujours. Nous ne devons converser qu'avec Jésus-Christ crucifié, et pour cet effet il faut nous séparer entièrement de toutes les consolations du monde. Les contentements du monde ne sont point pour vous, âme religieuse, ni les délices, ni les jeux, ni les ris, ni les consolations de la chair; votre partage c'est la douleur, c'est la tristesse, ce sont les larmes de la pénitence; si vous ne les faites couler en abondance, vous perdez le nom de religieux, et vous n'êtes pas digne de le porter. Il ne vous est point permis de vous réjouir avec le siècle, puisque vous êtes mort au monde; et vous ne devez point chercher les consolations de la vie présente, vous qui avez promis au Seigneur de le servir dans la solitude, selon les règles de votre état. »

TROISIÈME POINT.

Considérez, en troisième lieu, que vous devez vous porter à la retraite avec un esprit de confiance et d'amour : entrez-y avec amour; car si vous aimez Jésus-Christ, vous n'irez point dans la solitude avec regret; vous y volerez sur les ailes de la charité, sachant bien que c'est là qu'on le trouve, et qu'il ne se plaît point ailleurs. Ce divin époux dont les plus chères délices étaient de converser parmi les hommes, fut néanmoins si amoureux de la solitude, que de trente-trois ans qu'il a vécu sur la terre, il voulut en passer trente dans une vie

cachée et retirée; et pendant les trois autres, combien passa-t-il de nuits tout seul dans la prière? Combien de jours se retira-t-il à l'écart? Pourquoi cela, je vous prie, sinon pour honorer et sanctifier vos retraites par sa présence? Allez donc où votre divin ami vous attend; mais allez-y tout seul, et faites sortir le monde d'avec vous; n'y portez point ces affections déréglées, ces désirs empressés, ces craintes vaines, ces joies trop sensuelles, ces tristesses superflues, ces amours volages, ces aversions qui blessent la charité, ces poursuites trop ardentes et ces complaisances trop naturelles, qui ne feraient que vous tourmenter; montrez par l'éloignement de tout ce qui pourrait troubler votre entretien avec Dieu, que toutes les créatures ne vous sont rien au prix de lui, et que vous l'avez choisi pour l'unique objet de vos pensées, de vos affections et de toutes vos délices.

Joignez la confiance à l'amour; allez dans la solitude avec un ardent désir et une ferme espérance d'y trouver le remède à tous vos défauts, et une source inépuisable de tous les biens spirituels qui vous sont nécessaires; car c'est là que Notre-Seigneur a coutume de faire des miracles de grâce; c'est là qu'il vous attend pour vous changer en un autre homme (1); et si vous y allez avec cette résolution d'en sortir tout autre que vous n'y serez entré, vous devez attendre de sa part toute sorte de faveur et de bénédiction.

Dites donc avec le Prophète roi : « *Je dormirai et je me reposerai paisiblement dans cette attente, parce que c'est vous, Seigneur, qui m'avez établi dans l'espérance de vous posséder lorsque je serai seul avec vous* (2). » Si nous voulons, dit saint Augustin, nous attacher à Dieu seul et à Notre-Seigneur, nous devons être solitaires et simples, c'est-à-dire séparés de la multitude et de la foule des choses mortelles, et amateurs de l'éternité et de l'unité, qui ramasse tout en un seul bien (3).

(1) Reg , 10. 6. — (2) Ps. 4. — (3) Aug., in Ps. 4.

souffrir le mal; vous ne pouvez regarder favorablement l'iniquité (1). *Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu* (2). *Qui montera sur la montagne du Seigneur, qui demeurera en sa présence dans son sanctuaire? celui dont les mains sont innocentes et le cœur pur* (3).

CINQUIÈME AVIS.

Gardez exactement l'ordre du jour qui vous est prescrit, et les pratiques qu'on vous donne pour bien faire vos actions, afin de vous y habituer. Vous n'avez point d'excuse si vous y manquez durant le temps de votre solitude. Vous ne pouvez vous excuser sur vos occupations, puisque votre unique emploi est de vaquer à Dieu et à votre salut; ni sur les occasions de distraction que vous avez dans le monde, puisque vous vous en êtes volontairement éloigné à dessein de les éviter ; vous ne pouvez donc vous en prendre qu'à votre lâcheté, que vous devez bannir loin de vous, si vous craignez ces terribles menaces : *Malheur à celui qui fait l'œuvre de Dieu avec négligence* (4).

SIXIÈME AVIS.

Représentez-vous d'abord ce que vous devez principalement rechercher durant votre retraite, et ce que vous devez y faire de plus important, qui est :

1° De réveiller et d'augmenter autant que vous pourrez le désir de votre salut et de votre perfection.

2° D'entrer bien avant dans la connaissance de vous-même, de ce qui vous fait plus de peine dans la vie spirituelle, de la pente que vous avez au mal, de votre faiblesse et de votre impuissance pour le bien, du peu de lumière que vous avez pour les choses du ciel, de vos passions, de vos

(1) Baruch., 1. 13. — (2) Matth., 5. — (3) Ps. 23. — (4) Jerem., 48. 10.

inclinations, de vos mouvements déréglés et des intentions trop basses que vous suivez en tout ce que vous faites, afin d'y apporter les remèdes nécessaires, et de prendre occasion de là d'anéantir votre orgueil, et de vous fonder solidement dans le mépris et dans la défiance de vous-même.

3° De connaître les obligations de votre état, les fautes que vous y faites, les moyens de vous corriger, et l'ordre que vous devez tenir pour régler votre vie selon votre vocation, et pour vous acquitter de vos devoirs.

4° De faire une revue de toutes vos actions tant de chaque jour, que de chaque semaine, de chaque mois et de chaque année, afin de connaître les manquements que vous commettez, causes de ce désordre, et le remède que vous devez y apporter.

5° De faire une sérieuse réflexion sur les mouvements les plus fréquents de la nature et de la grâce, qui font impression dans votre cœur, et sur les vertus qui vous sont plus nécessaires, ou que Dieu vous sollicite de pratiquer plus souvent, et sur les moyens de les acquérir ou de les exercer avec plus de perfection.

6° De régler vos pénitences et mortifications, en sorte que vous puissiez prévenir les peines du purgatoire, et en diminuer la rigueur et la durée. A quoi servira encore le bon usage des indulgences, pour suppléer au défaut de vos propres satisfactions, que le grand nombre de vos péchés surpasse de beaucoup. C'est à vous de voir comment vous en usez, et si vous les avez négligées jusqu'ici, de vous corriger à l'avenir, de peur que Dieu ne vous demande un jour un compte exact de la perte que vous faites d'un si riche trésor.

7° De rentrer en vous-même, et de voir si vous êtes bien préparé à la mort; s'il n'y a rien dans votre conscience qui pût vous faire peine, s'il fallait paraître maintenant devant votre juge; si vous n'avez point d'attache à la vie; si vous

avez mis ordre à vos affaires spirituelles et temporelles; si vous êtes prêt à sortir du monde quand il plaira à Dieu vous appeler à lui; si vous soupirez souvent après l'éternité; et enfin si vous avez prévu ce que vous devez faire au temps de la maladie et de la mort.

SEPTIÈME AVIS.

Si vous désirez conserver longtemps le fruit de votre retraite, écrivez chaque jour dans un cahier qui vous serve de mémorial, les bons sentiments que Dieu vous donnera, soit dans vos méditations, ou dans la lecture, ou dans les autres exercices de la journée. Dressez un réglement de vie qui soit conforme à votre état, et que vous puissiez facilement, mais aussi exactement observer à l'avenir. Si vous l'avez déjà fait, marquez seulement ce qui pourra vous être utile pour le garder plus parfaitement, ou pour corriger les fautes que vous y faites.

Le fruit de ces remarques que vous ferez par écrit, est qu'en les relisant de temps en temps, vous rentrerez dans la ferveur que vous aurez conçue durant les exercices; vous témoignerez l'estime que vous faites des bonnes pensées que Dieu vous a inspirées, et le désir que vous avez de les suivre et de ne les oublier jamais; vous recevrez de la consolation si vous les avez mises en pratique, vous en rendrez grâces au Fils de Dieu, et vous l'obligerez à vous départir plus libéralement ses grâces et ses lumières; et enfin, si vous trouvez que vous vous soyez relâché dans l'exécution de vos bonnes résolutions, la confusion que vous en aurez, excitera votre cœur à reprendre une nouvelle vigueur dans le service de Dieu.

HUITIÈME AVIS.

Comme toute votre industrie serait inutile sans le secours du ciel, employez ce jour à vous le procurer le plus soigneuse-

ment que vous pourrez. Dressez à cette fin votre méditation, vos pénitences, vos prières et vos bonnes œuvres. Offrez durant et avec le sacrifice de la messe, votre mémoire au Père, votre entendement au Fils, votre volonté au Saint-Esprit, afin qu'ils y mettent les dispositions qui vous sont nécessaires pour coopérer à la grâce. Unissez votre solitude à celle de Notre-Seigneur dans le désert, ou sur la montagne des Oliviers, ou sur la montagne du Thabor, ou dans le très-saint-Sacrement. Tenez-vous tout le jour avec lui dans l'une de ces solitudes, pour lui ouvrir votre cœur, et pour apprendre de lui ce que vous devez faire conformément à la fin que vous vous êtes proposée, soit à la générale, qui est la réformation totale de votre vie, soit à la particulière, qui est l'acquisition de quelque vertu ou de quelque grâce que vous désirez obtenir : par exemple, la conformité avec la volonté de Dieu, le sublime esprit de la croix, le pur amour et d'autres semblables.

Enfin, mettez-vous sous la protection de la bienheureuse Vierge, de saint Joseph, de votre ange tutélaire, de saint Ignace et des autres saints auxquels vous avez une singulière dévotion, implorant leur assistance, et réitérant souvent durant le jour quelques oraisons jaculatoires, qui expriment le désir ardent que vous avez de bien faire cette retraite, qui sera peut-être la dernière de votre vie.

ASPIRATIONS.

Qui me donnera une retraite dans la solitude (1) ? *Qui me donnera des ailes de colombe, et je volerai, et je me reposerai* (2)? *Mon âme brûle d'un désir ardent d'étancher la soif qu'elle a de jouir de Dieu, qui est la source de ma force et de ma vie; quand est-ce que j'irai paraître devant la face de*

(1) Jerem., 9. — (2) Ps. 54.

mon Dieu (1)? *Que vos tabernacles sont aimables, ô Seigneur des vertus ! mon âme se consume du désir d'entrer dans la maison du Seigneur, et ce désir la fait languir* (2). Lisez le reste du psaume.

PREMIER JOUR DES EXERCICES.

L'EMPLOI PARTICULIER DE CE JOUR.

Ayez un soin particulier de bien commencer cette retraite. Deux motifs principaux vous y obligent : l'importance de l'affaire que vous allez traiter avec Dieu, et l'emploi particulier de ce jour. L'affaire que vous avez à traiter avec Dieu dans cette retraite est de la dernière conséquence; car il s'agit de la réformation de votre vie et de votre salut éternel. C'est pourquoi il importe de bien le commencer.

L'emploi particulier de ce premier jour est de bien connaître la fin pour laquelle vous avez été créé, et de vous en former une haute et sublime idée, qui fasse naître en vous de vifs sentiments d'amour, d'admiration, de reconnaissance, de douleur de vous en être éloigné, et surtout d'un désir efficace d'y aspirer désormais, et d'employer tous les moyens que Dieu vous a donnés pour y parvenir.

Saint Ignace donne à cet exercice le nom de *principe et de fondement : de principe,* parce que la connaissance et la recherche de la fin sont dans les choses morales ce que les premiers principes sont dans les sciences spéculatives : on en tire toutes les lumières et toutes les affections et résolutions qui peuvent servir pour la conduite de la vie et le réglement

(1) Ps. 41. — (2) Ps 83.

des mœurs, comme les conclusions se tirent des premiers principes; *de fondement,* parce que comme le fondement d'un édifice porte tout le corps du bâtiment, de même la connaissance et la recherche de la fin portent tout l'édifice de la perfection chrétienne : si bien que toutes les actions de la vie spirituelle dépendent de ce principe, et tous les exercices de cette retraite sont appuyés sur ce fondement. Plus il sera solide, ce qu'on bâtit dessus sera plus fort et plus durable.

C'est pourquoi saint Ignace ne limite point le temps qu'on doit mettre à l'établir, parce que cela dépend de la vigueur et de la pénétration de celui qui fait les exercices, qui doit s'y appliquer sérieusement, jusqu'à ce que son cœur soit, pour ainsi dire, tout feu et tout zèle pour le service de Dieu et pour le salut de son âme.

Lisez sur ce sujet les neuvième et dixième chapitres du troisième livre de l'Imitation de Jésus-Christ. Vous trouverez les considérations de chaque jour à la fin de cette première retraite.

PREMIÈRE MÉDITATION

FONDAMENTALE.

Du salut éternel et de la dernière fin de l'homme.

« L'homme a été créé pour louer, honorer et servir le Seigneur son Dieu, et par ce moyen sauver son âme. »
IGNAT.

Remarque.

Vous devez apprendre de ces paroles trois choses considérables, qui feront les trois points de votre méditation. La pre-

mière, quelle est votre origine; la seconde, quelle est votre dernière fin; la troisième, quelle est votre souveraine béatitude. Votre origine est de sortir de Dieu, votre fin de retourner à Dieu, votre souveraine béatitude de jouir éternellement de Dieu. Par la première, vous êtes tout à Dieu; par la seconde, vous êtes tout pour Dieu; par la troisième, Dieu est réciproquement tout pour vous.

Premier Prélude. — Figurez-vous que votre ange tutélaire vous conduit devant le trône de Dieu, et que vous entendez ces paroles de la bouche du Très-Haut : *Je suis le premier principe et la dernière fin de toutes choses. J'en suis le créateur et le Seigneur. C'est à moi seul qu'on doit rendre tout service et tout honneur* (1).

Deuxième Prélude. — Demandez humblement la grâce de connaître la fin pour laquelle Dieu vous a créé, afin d'en faire la règle de votre vie et le principe de votre conduite (2).

PREMIER POINT.

Je suis tout à Dieu; Dieu m'a fait ce que je suis; il m'a donné l'être, la vie et tous les biens que je possède; je suis tout ensemble l'ouvrage de ses mains et l'image de toutes ses perfections. Si cela est ainsi, comme je le crois certainement, je suis d'une extraction bien noble, puisque j'ai Dieu pour père et pour auteur. La beauté et l'excellence de mon âme est incomparable, puisqu'elle porte les traits de la divinité. Mais aussi ma dépendance est extrême, puisque je suis tout à Dieu, et par conséquent je ne suis rien de moi-même; je dépends si absolument de lui, que s'il ne me conservait à tout moment, je retomberais aussitôt dans le néant.

Quel honneur, ô mon âme! d'appartenir à Dieu, d'avoir été une éternité dans sa pensée, d'avoir été une éternité dans

(1) Matth., 4. 10. — (2) Ps. 38. 5.

son cœur, comme l'objet de ses faveurs et de ses bonnes volontés; d'avoir été une éternité dans son sein et dans ses trésors, comme un diamant d'un grand prix, qu'il a mis enfin au jour pour manifester ses richesses! Quelle gloire d'être porté dans ses mains et soutenu par sa bonté, de vivre en Dieu, et de subsister en Dieu! — Que je suis grand, quand je considère ce que je tiens de vous, ô mon souverain Seigneur! Et que je suis petit, quand je regarde ce que je suis de moi-même! de quelque côté que je me considère, je ne trouve rien qui soit à moi : mon âme n'est pas à moi, mon corps n'est pas à moi, tout est à vous, mon Dieu. Et j'abuse de tout pour vous offenser. — Mais il n'en sera pas ainsi désormais; je veux être tout à vous, et je ne veux être qu'à vous; j'y suis tout par devoir, j'y veux être par fidélité et par amour. Je ne veux plus différer, je ne veux plus balancer. Que les autres mettent leur gloire et leur bonheur où ils voudront, toute ma gloire et mon bonheur est de vous appartenir et de n'être point esclave de mes vices (1). O mon Dieu! mon Seigneur et mon tout.

DEUXIÈME POINT.

Je suis tout pour Dieu. Dieu est ma dernière fin, je ne suis au monde que pour sa gloire. Il m'a créé pour le louer, pour le servir et pour l'honorer à jamais. Dieu étant une souveraine beauté, il ne devait pas être inconnu; il m'a donné un entendement pour le connaître. Etant une souveraine bonté, il méritait bien d'être aimé; il m'a donné un cœur pour l'aimer. Etant mon souverain Seigneur, il méritait d'être servi et obéi; il m'a donné toutes les puissances du corps et de l'âme pour lui rendre obéissance et service. Enfin étant éternel, il méritait d'être loué et glorifié à jamais; il m'a donné

(1) Sanct. Hilarius Arelat. in Panegyrico sanct. Honorat.

une âme immortelle pour l'honorer dans toute l'éternité. Si je considère les droits qu'il a sur ses créatures, fondés sur son souverain domaine et sur une infinité d'autres perfections qui entrent dans l'abîme de son essence très-simple et très-indivisible, il n'est rien de plus juste que l'honneur et le service qu'il exige de moi; et si j'ai égard à mes intérêts, rien ne m'est plus avantageux. — « Rien ne donne tant de joie à une âme pure et innocente, que d'avoir pour maître celui qu'elle sait être le roi de tout l'univers; car c'est le comble de la gloire que de servir Dieu. Cet honneur est plus précieux que la liberté, que les richesses, que les principautés et que tout ce que les hommes estiment et admirent (1). Quel honneur, en effet, d'être tout pour Dieu! d'être consacré à son service, comme un vase d'honneur capable de recevoir les plus riches dons de sa libéralité. L'emploi des anges, et la singulière joie des saints, est de louer Dieu de tout leur cœur, de le bénir sans cesse, de le glorifier et de publier éternellement ses grandeurs (2). Tout puissant qu'il est, il ne pouvait me créer pour un plus grand dessein.

O mon Dieu! que je suis obligé à votre bonté de m'avoir mis au monde pour une si noble fin! Vous m'avez en cela égalé aux anges, à votre Fils, et si je l'ose dire, à vous-même. Vous avez créé les anges pour vous servir, et moi aussi; vous avez envoyé votre Fils au monde pour réparer votre gloire, et moi aussi. Vous-même, mon Dieu, vous ne pouvez rien faire que pour votre gloire; je suis donc en cela semblable à vous, et plût à votre bonté que je puisse bien reconnaître mon bonheur et ma noblesse!

Il faut dorénavant que je pense plus sérieusement à mes obligations, autrement c'est en vain que je suis au monde; ma vie est tout à fait inutile, et moi-même je ne vaux rien

(1) Phil., lib. de Cherubim. — (2) Thom. à Kempis, c. 8, de laud. Dei.

et ne suis bon à rien, car c'est la fin qui donne le prix à toutes choses. Un palais ne vaut rien, si on ne peut s'y loger; un habit est inutile, si on ne peut le porter. Si donc je ne rends aucun service à Dieu, si je ne fais que l'offenser, si je ne cherche que mon plaisir et ma propre satisfaction, ma vie est une vie basse, terrestre et honteuse, qui mérite mieux de porter le nom de mort, puisqu'elle me fait perdre la source de de vie. En un mot, je ne vaux rien et je ne mérite pas de vivre, je ne suis bon qu'à jeter au feu. Si vous louez Dieu, vous faites votre devoir; car vous avez été créé pour cette fin; si vous y manquez, vous êtes un ingrat, et vous commettez un péché dont vous serez rigoureusement puni (1).

TROISIÈME POINT.

Dieu est tout pour moi. Dieu ne m'a pas fait pour me rendre misérable, mais pour me faire part de sa béatitude. Si je le sers fidèlement, je serai heureux comme lui, je le verrai dans sa gloire, je le posséderai comme un riche trésor, je serai tout à lui, et il sera tout à moi. O mon âme! n'admires-tu point la bonté de Dieu qui te prépare une gloire infinie, et qui te dit : *Je serai moi-même ta récompense.* Oh! quel bonheur de posséder Dieu. O bien par-dessus tout bien! ô fin sans fin! quand est-ce que je vous posséderai sans réserve et sans danger de vous perdre (2)? O mon cœur! comment n'aimes-tu un Dieu qui est si bon? Il est ton centre, ta félicité, ton souverain bien, et tu as tant de froideur pour lui!

Quelle honte d'avoir vécu comme s'il n'y avait point d'autres biens que ceux de la terre! d'avoir oublié Dieu, d'avoir mis ma béatitude au hasard. Quoi donc? mon Dieu

(1) Thom. à Kempis, c. 8, de laude Dei. — (2) Thom. à Kempis, in solil. animæ, c. 12.

veut bien se donner à moi, et je mépriserais un si grand bien. Si je le perds, où en trouverai-je un autre qui le vaille? Le bien qui m'est nécessaire pour être heureux est unique. C'est le seul que je cherche, c'est le seul que je désire. Si je possède un jour cet unique bien, je serai content; si je n'en jouis, je n'aurai point de repos, je serai toujours misérable; car la multitude peut bien multiplier mes désirs, mais elle ne peut pas les remplir (1). Quel est donc ce bien unique, qui seul peut me rendre heureux? Il est si grand, que je n'ai point de paroles pour l'exprimer; car qui des hommes et des anges en peut dignement parler? Mais je sens pourtant que mon cœur désire un bien si excellent, qu'on ne peut s'en imaginer un plus grand et qu'il ne peut y en avoir. Si donc les hommes prennent tant de peine pour acquérir des biens périssables, que dois-je faire pour jouir d'un bien qui est éternel et infini? c'est ma fin; il n'est pas en ma liberté d'en prendre un autre. Depuis que j'ai l'usage de la raison, je n'ai dû faire aucune action, ni proférer aucune parole, ni former aucune pensée libre qu'en vue de cette fin. Je n'ai pas dû faire un pas qui ne m'en approchât, ni employer un seul moment de ma vie, que pour aller à la bienheureuse éternité. L'ai-je fait ainsi? Eh! je m'en suis éloigné au lieu de m'en approcher. N'est-il pas temps de changer de vie, et de commencer dès maintement d'être ce qu'il faut que je sois pour être éternellement heureux, c'est-à-dire parfaitement uni à Dieu par connaissance et par amour (2).

Colloque. — O mon Seigneur! quoique vous méritiez d'être servi sans récompense, néanmoins puisque vous voulez bien vous donner vous-même à moi pour le prix de mes services, n'est-il pas juste que je me donne tout à vous pour jouir éternellement de vous? Aidez-moi, mon Sauveur, dans la résolution

(1) Thom. à Kempis. in solil. animæ, c. 12. — (2) S. Hieron., ep. 18, ad Eustochium.

que je prends de penser désormais sérieusement à mon salut, de me lier inséparablement à votre bonté, de m'assujettir à votre empire, et de n'avoir d'autre soin que de vous glorifier et de vous plaire en toutes les actions de ma vie (1).

DEUXIÈME MÉDITATION

FONDAMENTALE.

Moyens que Dieu a donnés à l'homme pour arriver à sa fin.

> « Et toutes les autres choses qui sont sur la terre, ont été créées pour l'homme, et pour l'aider à obtenir la fin que Dieu lui a marquée en le créant. » IGNAT.

PREMIER PRÉLUDE. — Représentez-vous ce monde comme l'échelle de Jacob, que Dieu vous a dressée pour vous élever à lui par autant de degrés qu'il y a de créatures, qui peuvent toutes vous servir de moyens excellents pour faire votre salut et parvenir à votre dernière fin. Figurez-vous qu'il est lui-même au haut, pour vous encourager, et que vous montrant le paradis et la couronne qu'il vous y a préparée, il vous dit amoureusement : *Montez ici* (2). *Sauvez votre âme; ne regardez point derrière vous; ne vous arrêtez en aucun lieu; mais sauvez-vous sur la montagne, de peur de périr avec les autres* (3).

DEUXIÈME PRÉLUDE. — Demandez à Dieu la grâce de vous servir avantageusement des moyens qu'il vous présente pour vous sauver.

(1) Thom. à Kempis. in valle liliorum, c. 34. — (2) Apoc., 4. 1. — (3) Genes., 19. 17.

PREMIER POINT.

Toutes les créatures sont des moyens de salut que Dieu nous a donnés pour arriver à notre fin.

Considérez la sagesse et la bonté infinies de Dieu, qui a donné à chaque créature les moyens qui lui sont nécessaires pour parvenir à sa fin : la lumière au soleil pour éclairer, les ailes à l'oiseau pour voler, la légèreté au feu et la pesanteur à la terre, pour aller à leur centre. Admirez la multitude et l'excellence des moyens qu'il a donnés à l'homme pour sauver son âme en servant sa divine Majesté, et lui rendant l'honneur et le respect qu'il lui doit. Eh! que de chemins ouverts pour vous conduire au salut! que de moyens dans l'ordre de la nature et de la grâce pour vous sanctifier! A quel degré de perfection ne sont pas arrivés ceux qui ont su s'en prévaloir? Quels fruits n'en eussiez-vous pas recueillis, si vous en aviez bien usé, et si vous vous étiez parfaitement donné à Dieu, comme vous le deviez et comme il l'attendait. Faites une réflexion particulière sur vous, et outre les moyens généraux qui vous sont communs avec tous les hommes, pesez les avantages que vous avez par dessus plusieurs autres, comme les biens de la fortune, les biens du corps et de l'esprit, les parents, la bonne éducation, les lumières et les grâces que Dieu vous a communiquées et les faveurs secrètes dont il vous a prévenu, et voyez comment vous en avez usé. Ne les avez-vous point négligées? ne les avez-vous point rendus inutiles? n'en avez-vous point perverti l'usage, vous en servant pour offenser Dieu? Oh! quel sujet de confusion, de regret et de douleur? Ne voulez-vous point réparer l'injure que vous lui avez faite, et le tort que vous vous êtes causé à vous-même.

O providence divine, que vous êtes magnifique envers

moi ! Je ne vous suis pas moins obligé, mon Dieu, que si vous n'aviez créé le monde que pour moi ; car il est aussi bien tout pour moi que s'il n'était point pour tous les autres. Quand je serais seul dans le monde, vous ne laisseriez pas de produire et de conserver tant et de si beaux ouvrages pour moi seul. Je veux donc désormais faire un saint emploi de toutes les créatures et de tous les moments du temps pour gagner l'éternité, tenant pour perdu tout ce qui ne sera pas pour la gloire de Dieu et pour mon salut.

DEUXIÈME POINT.

Toutes les créatures sont des moyens de salut, qui nous élèvent à la connaissance et à l'amour de Dieu.

Considérez que le premier service que vous rendent toutes les créatures, comme moyens de salut, est qu'elles vous élèvent à la connaissance et à l'amour de Dieu. *Les cieux racontent la gloire de Dieu ; le firmament publie l'excellence de ses ouvrages ; le jour en parle au jour qui le suit ; la nuit en instruit la nuit suivante* (1). Ce ne sont pas seulement les cieux qui nous apprennent à louer Dieu, la terre, dit saint Chrysostôme, entre aussi dans ce concert, et il n'y a point de si petite créature qui ne nous annonce la sagesse, la puissance et la bonté du Créateur. Les unes excitent à le louer par leur utilité, les autres par leur grandeur, les autres par leur beauté (2). Pourquoi pensez-vous qu'il ait embelli les fleurs d'une si agréable diversité de couleurs ? C'est pour manifester sa sagesse et son grand pouvoir, afin que nous apprenions quelle est sa gloire, en la voyant éclater de toutes parts. Car cela même nous découvre les richesses immenses de la sagesse de Dieu, qui a revêtu les plus petites choses d'une si grande beauté. C'est ce qui ravissait le Prophète

(1) Ps. 181. — (2) Ps. 181.

roi, et lui faisait déplorer la folie des pécheurs qui ne reconnaissent pas ces merveilles. *Vous m'avez,* dit-il, *rempli de joie, Seigneur, en considérant vos ouvrages, et je suis dans le ravissement, lorsque je contemple les œuvres de vos mains. Oh! que vos ouvrages sont grands, et que vos pensées sont profondes! l'insensé ne les connaît point, et le fou ne les comprend point* (1). De là vient qu'il en abuse, et qu'au lieu de s'élever vers vous par leur moyen, il se précipite aveuglément en toutes sortes de malheurs.

Le monde est comme l'échelle de Jacob, qui nous porte à Dieu par autant de degrés qu'il y a de créatures. Les grands saints montent au ciel par ces degrés, les pécheurs descendent par là dans les enfers (2).

Ne craignez-vous point d'être de ce nombre? Écoutez ce que vous dit saint Augustin : « N'avez-vous des yeux que pour voir ce qui plaît à vos sens, et non pas à l'esprit? Ayez des vues plus raisonnables; servez-vous en homme des yeux que Dieu vous a donnés. Contemplez le ciel et la terre; voyez la beauté de celui-là et la fécondité de celle-ci; admirez le vol des oiseaux, le mouvement des poissons qui nagent dans les eaux, la vertu secrète des semences, et l'ordre immuable des temps. Considérez ces ouvrages et cherchez l'ouvrier qui les a faits. Regardez ce qui est devant vos yeux, et cherchez celui que vous ne voyez pas (3). » Dites-lui avec le Prophète : Je vous louerai Seigneur, parce que vous faites paraître votre grandeur avec un éclat qui me donne de l'étonnement; vos ouvrages sont admirables, et quoiqu'ils soient infiniment au-dessus de moi, je n'en ai que trop de connaissance pour me confondre devant vous, si le respect et l'amour de mon cœur n'égalent les lumières de mon esprit (4).

(1) Ps. 92. — (2) Barradius, tom. 2, lib. 3, cap. 3 de nuptiis Canæ. — (3) S. Aug., lib. 50, Hom. 32. — (4) Ps. 238.

TROISIÈME POINT.

Toutes les créatures sont des moyens de salut, qui nous apprennent à servir Dieu par leur exemple.

Considérez que le second service que vous rendent toutes les créatures, comme moyens de salut, est qu'elles vous apprennent à servir Dieu, et vous y excitent par leur exemple; car elles font toutes avec plaisir, dit l'Écriture, ce que Dieu leur commande. *Les étoiles, qui veillent par son ordre à la garde du monde, ont donné leur lumière avec joie. Il les a appelées, et elles ont aussitôt répondu : Nous voici ; et elles ont fait briller leur clarté avec plaisir en la présence de leur auteur* (1).

Elles le font avec un profond respect. Il fait lever le soleil pour rendre le jour à la terre, et il part sans délai; il ne l'a pas plus tôt appelé, qu'il lui obéit avec une crainte respectueuse (2).

Elles le font avec une merveilleuse diligence. *Il marche sur les ailes des vents ; ses messagers vont comme l'éclair d'un pôle à l'autre, et ses ministres sont prompts et ardents comme le feu* (3).

Elles le font avec un ordre et une constance immuables. Il a dit une fois à la terre qu'elle produise des fruits et des herbes; et depuis plus de cinq mille ans elle ne cesse de les produire. Les cieux aussi bien que la terre gardent inviolablement la loi qu'il leur a donnée ; et les jours se suivent depuis tant de siècles, selon l'ordre qu'il leur a prescrit, sans l'outrepasser d'un moment, parce que toutes les créatures le servent (4).

Elles le font même parfois contre leur inclination natu-

(1) Baruch., 3, 34. — (2) Ibid., 33. — (3) Ps. 103. 4. — (4) Ps. 118, 91.

relle, par une obéissance miraculeuse, qui fait sauter les montagnes comme des agneaux, qui oblige la mer à s'enfuir, qui fait remonter les fleuves vers leur source, qui change les pierres en des torrents d'eaux, et les rochers en des fontaines. Eh ! n'y aura-t-il que vous qui refusiez de le servir, parce qu'il vous a fait plus de bien? n'est-il pas honteux que celui qui est le plus obligé à son Créateur, soit le moins reconnaissant ?

QUATRIÈME POINT.

Toutes les créatures sont des moyens de salut, qui nous donnent tous les secours nécessaires pour arriver à notre fin.

Considérez que le troisième service que vous rendent toutes les créatures, est qu'elles vous donnent tous les secours naturels qui vous sont nécessaires, soit pour le corps, soit pour l'esprit, afin de travailler utilement à votre salut. Jetez la vue sur tout ce qui est dans l'univers, vous trouverez qu'il n'y a rien qui ne puisse vous aider à vous sauver, soit en servant aux commodités et aux nécessités du corps, afin que l'âme puisse s'appliquer plus facilement à Dieu, soit en contribuant immédiatement au bien de l'âme, la retirant du péché, la portant à la vertu, l'instruisant de son devoir, la punissant et la consolant, la confondant et l'encourageant, selon qu'elle se porte au bien ou au mal.

Mais ce qui est plus surprenant, c'est que Dieu veut bien lui-même nous servir non-seulement dans ses créatures, qui ne peuvent agir sans son secours, mais encore en sa propre personne ; car il n'est venu au monde que pour procurer le salut des hommes par ses travaux. Il les a instruits par ses prédications et édifiés par ses exemples. Il a donné son sang pour leur rançon, son corps pour leur nourriture, ses mérites pour leur trésor, et ses sacrements pour leur sanctification et pour leur perfection. L'Écriture sainte, les livres spirituels,

les prières et les soins de l'Eglise, le ministère des apôtres, des prophètes, des prêtres et des docteurs ne tendent qu'à ce but, que les âmes se sauvent; si bien qu'on peut dire qu'à tout moment nous contractons de nouvelles obligations envers Dieu, et nous recevons de nouveaux moyens de salut. Mais nous sommes en cela si malheureux, que nous dissipons les biens qu'il nous a acquis, nous ruinons ses desseins, nous méprisons les conseils de sa sagesse, et des mêmes moyens qu'il nous a donnés pour parvenir à notre fin, nous prenons occasion de nous en éloigner. *Enfants des hommes, jusqu'à quand aurez-vous le cœur si pesant? Pourquoi aimez-vous la vanité, et pourquoi cherchez-vous le mensonge* (1)? O affections déréglées! que vous m'avez causé de désordres, et que vous m'avez éloigné de ma fin! il faut absolument que je prenne garde à moi, et si par malheur je m'étais attaché à quelque chose hors de Dieu, je dois m'en dégager dès à présent.

Colloque. — O mon Dieu! je le veux; mais mon cœur est lié comme un esclave, et ce qui est déplorable, il aime sa servitude et il a peine à se défaire de ses liens. Fortifiez ma faiblesse par votre grâce, et détruisez ma malice; faites-moi haïr ce que j'aime avec trop de passion, et aimer ce que je fuis avec trop de lâcheté.

(1) Ps. 4. 3.

TROISIÈME MÉDITATION

FONDAMENTALE.

Bon usage des moyens que Dieu nous a donnés pour parvenir à notre fin.

« Il résulte de la vérité précédente que l'homme doit faire usage des créatures, autant qu'elles peuvent l'aider à obtenir sa fin, et s'en abstenir autant qu'elles l'en éloignent.

» Pour cela, il est nécessaire de nous établir dans une indifférence parfaite par rapport à tous les objets créés, à tout ce qui est laissé au choix de notre libre arbître et ne nous est pas défendu; en sorte que, de notre côté, nous ne désirions pas plus la santé que la maladie, les richesses que la pauvreté, les honneurs que le mépris, une longue vie qu'une vie courte, et ainsi de tout le reste : nous bornant à désirer et à embrasser uniquement ce qui peut nous conduire plus sûrement à la fin pour laquelle nous sommes créés. » IGNAT.

PREMIER PRÉLUDE. — Représentez-vous sommairement cette grande diversité de moyens qui vous sont donnés pour vous sauver, et figurez-vous qne Notre-Seigneur vous dit : *J'ai mis devant vous le feu et l'eau; prenez lequel vous voudrez. La vie et la mort, le bien et le mal sont en la liberté de l'homme; il peut choisir ce qui lui plaira* (1).

DEUXIÈME PRÉLUDE. — Demandez à Dieu la grâce de connaître quel usage vous devez faire des moyens qu'il vous a donnés pour le servir et pour faire votre salut, afin d'en profiter.

(1) Eccl., 15. 15.

PREMIER POINT.

Considérez que Dieu ne refuse à personne les moyens de se sauver ; mais qu'il y en a peu qui sachent en faire un bon usage, et toutefois il n'est rien de plus important pour l'éternité bienheureuse ou malheureuse. C'est pourquoi il est de la dernière conséquence de remarquer avec soin, et de graver au fond de notre cœur les règles que saint Ignace prescrit sur ce sujet.

Première règle. — « *Dans l'usage des créatures et des moyens de salut, il ne faut estimer ni désirer que ce qui nous conduit à Dieu ;* » car il veut qu'on le regarde comme le souverain bien, le bien universel qui comprend tout, le bien unique qui seul peut contenter notre cœur. Il ne faut donc rien aimer, ni estimer, ni désirer que pour l'amour de lui ; car tout le reste n'est ni utile, ni nécessaire, parce que Dieu n'en tire point de gloire, ni l'homme de secours pour son salut.

Tous les hommes sont devenus inutiles, et pas un d'entre eux ne fait le bien, parce qu'ils ne cherchent pas le bien qui est en Dieu, mais le bien qui est dans l'estime des créatures. *Mon Dieu m'est tout,* disait saint François ; *tout ce qui n'est point Dieu, ne m'est rien.* O amour ineffable, qui unit ainsi le cœur à sa fin ! ô bonté admirable du Sauveur, qui favorise d'un don si précieux et si excellent ceux qui l'aiment uniquement (1) ! Eh ! Seigneur, que le monde est peu de chose au prix de vous ! Vous êtes ma dernière fin, les créatures ne sont que des moyens pour parvenir à vous. On se soucie peu des moyens, pourvu qu'on puisse arriver à la fin qu'on prétend. Qu'y a-t-il donc au ciel ou sur la terre que je doive aimer, sinon vous qui êtes le Dieu de mon cœur et mon partage pour l'éternité.

(1) S. Bonav., stim. divini amoris, p. 3, c. 1.

DEUXIÈME POINT.

DEUXIÈME RÈGLE. — « *Dans l'usage des créatures et des moyens de salut, il faut être déterminé absolument à fuir tout ce que Dieu nous défend, c'est-à-dire tout péché mortel qui ruine notre salut, tout péché véniel qui le met en danger, et toutes les occasions qui nous engagent dans le péché.* » *Craignez Dieu et gardez ses commandements; car c'est en cela que consiste toute la perfection de l'homme* (1)? Que pouvait-on dire de plus court, de plus vrai, de plus salutaire (2)? Ce commandement s'étend à tous; personne n'en est exempt, s'il ne cesse d'être homme (3); car c'est en cela que consiste l'accomplissement de son être, de son bien-être, de sa perfection et de son bonheur éternel (4). Par conséquent sans cela tout homme, dit saint Bernard, si grand qu'il soit, n'est qu'un néant. Bien davantage, il est plus malheureux que s'il était réduit au néant.

TROISIÈME POINT.

TROISIÈME RÈGLE. — « *Dans l'usage des créatures et des moyens de salut, il faut être déterminé absolument à la poursuite des vertus et de la sainteté qui est convenable à notre état;* » car cela est constamment nécessaire au salut, et nous sommes assurés que c'est la volonté de Dieu, et qu'autant qu'il désire que nous soyons tous sauvés, autant il veut que nous soyons tous des saints (5). Heureux celui qui ressent en soi cette ferme résolution; car il commence son paradis sur la terre, vu qu'un des priviléges des bienheureux dans le paradis est de ne pouvoir perdre l'amour, non plus que la

(1) Eccl., 12. 13. — (2) S. Aug., lib. 20, de C. D., cap. 3. — (3) S. Hieron., ep. ad Celantiam. — (4) Eccl., 12. 13. — (5) 1. Thess., 4.

jouissance de ces sortes de biens : *Heureux est l'homme qui met toute son affection en la loi du Seigneur, et qui la médite jour et nuit* (1). *Heureux celui qui en a rempli son désir ; il ne sera point confus, lorsqu'il parlera à ses ennemis devant le tribunal de son juge* (2). *Heureux tous ceux qui craignent le Seigneur, et qui marchent dans ses voies ; si vous êtes du nombre, vous serez repu du travail de vos mains. Vous êtes bienheureux dès à présent par l'espérance, et vous serez un jour en réalité comblé de toutes sortes de biens* (3). *Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice, parce qu'ils seront rassasiés* (4).

QUATRIÈME POINT.

QUATRIÈME RÈGLE. — « *Dans l'usage des créatures et des moyens de salut, hormis les biens surnaturels de grâce et de vertu, tout le reste doit nous être indifférent ;* » parce que toutes les autres choses peuvent nous nuire ou servir, selon que nous en usons bien ou mal. Par exemple, la pauvreté peut aussi bien nous servir à mon salut, et peut-être encore mieux que les richesses, l'humiliation que l'honneur, la maladie que que la santé, la mort que la vie, l'adversité que la prospérité temporelle. Je ne dois donc pas me porter plutôt à l'un qu'à l'autre, mais me tenir en repos, quoi qu'il m'arrive ; ni plus ni moins qu'un voyageur, trouvant deux chemins qui conduisent également au lieu où il va, n'est pas en peine lequel des deux il choisira, ou par lequel on le fera marcher, les tenant tous deux indifférents, et n'ayant en vue que d'arriver au lieu où il va. C'est un grand trait de prudence de n'estimer, ni rechercher les moyens, sinon autant qu'ils nous aident à atteindre la fin qu'on se propose. Voyez si vous êtes dans cette disposition à l'égard des choses que vous devez tenir pour indifférentes, ne les prisez-vous qu'autant

(1) Ps. 1. — (2) Ps. 126. — (3) Ps. 127. 15. — (4) Matth., 5. 6.

qu'elles peuvent servir à votre salut? ne les recherchez-vous que pour cela? n'avez-vous point plus de pente à l'honneur qu'au mépris, aux richesses qu'à la pauvreté, à cet emploi honorable qu'à un office bas et abject? Pouvez-vous dire deux fois comme David? *Mon cœur est prêt, Seigneur, mon cœur est prêt* (1) à la prospérité et à l'adversité, aux voies de douceur et de rigueur, à la vie et à la mort.

Cette parfaite indifférence est nécessaire en toutes sortes d'états, parce que bien que toutes les choses créées soient des moyens de salut dans les desseins de Dieu, néanmoins, à cause de la corruption de notre nature, elles peuvent toutes nous servir de piéges pour nous perdre. Elles ont toutes un certain charme qui attire notre cœur, qui débauche l'esprit et qui nous retire de Dieu. Il n'y a chose si sainte dont notre amour-propre ne puisse faire du venin; il faut donc s'en défier, et prendre garde que notre volonté ne s'attache à rien avec une affection déréglée. Hélas! Seigneur, qui pourra fuir tant de piéges si dangereux, si vous ne l'en préservez par votre bonté? Je dois tout craindre; mais je ne dois rien craindre plus que moi-même. Seigneur, délivrez-moi de mon amour-propre. Je me perdrai moi-même, si vous ne venez à mon secours.

CINQUIÈME POINT.

CINQUIÈME RÈGLE. — « *Dans l'usage des créatures, il faut que la volonté de Dieu soit la règle de toutes les affections de notre âme, qui se portent aux choses indifférentes, pour en faire un bon choix;* » parce que les créatures nous ayant été données comme des voies différentes pour arriver au souverain bien, nous ne savons pas laquelle sera la plus sûre pour nous, vu que ce qui est bon à l'un, peut nuire à l'autre; et de plus nous ne pouvons pas connaître celles que Dieu a lui-

(1) Ps. 56. 8.

même choisies, et qu'il a mises entre les ressorts de notre prédestination.

C'est pourquoi, pour ne point nous exposer au péril de nous tromper en une matière de cette importance, il faut nous détacher entièrement de l'affection déréglée des créatures, et nous tenir également prêts à les quitter ou retenir, à les prendre ou laisser, à nous en abstenir ou en user selon le bon plaisir de Dieu, qui doit être la règle de nos désirs et de notre estime, parce qu'il n'appartient qu'à lui de bien juger des choses. Souvent la passion nous aveugle, souvent l'amour-propre égare notre raison : d'où vient que nous estimons ce que nous devrions mépriser, et nous fuyons ce que nous devrions embrasser. *Il y a un chemin,* dit le Sage, *qui paraît droit au jugement humain, et néanmoins à la fin il nous conduit à la mort* (1). Mais Dieu, qui ne peut être trompé ni tromper personne, donne le juste prix à chaque chose ; et par conséquent nous devons nous abandonner à sa conduite, et prendre sa sainte volonté pour règle de la nôtre.

SIXIÈME POINT.

Dernière règle. — Dans l'usage des créatures et des moyens de salut, vous connaîtrez la volonté de Dieu par deux voies : l'une par les accidents qui ne dépendent point de vous ; car vous devez croire que c'est lui qui les permet ou les ordonne, et dans cette vue, prendre également de sa main la pauvreté et les richesses, le mépris et l'honneur, etc., puisqu'en toutes ces choses vous pouvez le louer, l'aimer et le servir avec le respect qu'il mérite, ce qui est la fin de cette vie présente, et par le bon usage que vous en ferez, procurer votre salut, qui est le but de la vie future.

La seconde se trouve dans la direction et le conseil de vos

(1) Prov. 6.

supérieurs, qui tiennent la place de Dieu et vous déclarent ses volontés; car il vous assure qu'il parle par leur bouche, *et que celui qui les écoute, l'écoute* (1). Embrassez donc dans les choses indifférentes qui dépendent de votre choix, celles que vos directeurs et supérieurs vous conseillent ou vous ordonnent, plutôt que celles qui vous plaisent et qui sont plus conformes à votre sens et à vos inclinations; car vous êtes sûr que là est le bon plaisir de Dieu, qui est votre souverain Seigneur et gouverneur, très-juste, très-saint, très sage, très-puissant et très-bon.

Je dois donc désormais régler mes inclinations et redresser la pente de mon cœur. Je veux à l'avenir me servir ou m'abstenir de l'usage des choses créées, en tant seulement qu'elles m'aideront ou qu'elles me nuiront à la recherche de ma fin. — Je veux embrasser courageusement tout ce que je verrai m'être utile pour faire mon salut et pour trouver Dieu, quelque difficile qu'il soit, et quelque répugnance naturelle que je ressente. Je veux fuir avec horreur tout ce qui peut préjudicier à ma béatitude et à la gloire de mon Dieu, fût-il le plus charmant et le plus agréable à mes sens. J'y renonce dès ce moment, et quoique la nature y résiste, quoique le monde en puisse dire, je le quitte de tout mon cœur pour l'amour de Dieu; car je ne veux pas l'offenser, ni je ne veux pas me damner. Je veux enfin me gouverner avec une grande indifférence à l'endroit de toutes les créatures, en tant qu'elles peuvent dépendre de la disposition de mon libre arbitre, et qu'elles ne lui sont point défendues; de sorte qu'autant qu'il me sera possible, je ne souhaite non plus la santé que la maladie, ni ne préfère les richesses à la pauvreté, l'honneur au mépris, ou une longue vie à une plus courte, étant raisonnable que je recherche et désire surtout ce qui m'achemine à ma fin, tenant au reste

(1) Luc., 10. 16.

mon cœur préparé à tout ce qu'il plaira à Dieu d'ordonner, soit par les supérieurs ou par lui-même.

Colloque. — O mon Dieu! mon cœur est prêt; je le dis encore une fois, mon cœur est prêt à la consolation ou à la désolation, aux voies de rigueur ou de douceur; la vie et la mort, la santé et la maladie, le mépris et l'honneur, ce m'est tout un, pourvu que je vous plaise et que je fasse mon salut. *Amen.*

QUATRIÈME MÉDITATION

FONDAMENTALE.

Application des trois précédentes Méditations à l'état religieux.

« Tout est à vous, soit Paul, soit Céphas, soit le monde, soit la vie, soit la mort, soit le présent, soit l'avenir... Mais vous-même, vous êtes à Jésus-Christ. »
I. Cor. 3. 22.

PREMIER POINT.

Dieu ayant créé tous les hommes pour les sauver, et voyant que presque tous les infidèles et un grand nombre de chrétiens avec eux se perdaient, abusant des créatures et se laissant aller aux appas de la chair et aux tromperies du monde, a établi l'état religieux comme un asile, c'est-à-dire comme le moyen le plus sûr et le plus aisé pour faire son salut, et laissant un million d'hommes à la merci des orages, au milieu des périls et des occasions du péché, quoiqu'ils fussent sans comparaison plus considérables que moi, soit par leur

vertu, ou par leur noblesse et par leur esprit, il m'a tiré miséricordieusement de cet abîme, pour me mettre en un paradis, c'est-à-dire en un état tout-à-fait angélique, où je ne puis me perdre que par une extraordinaire malice.

O Seigneur! que vos pavillons sont aimables et magnifiques! que je suis heureux de me voir dans votre sainte maison! un jour de repos en ce lieu vaut mieux que mille années dans toutes les félicités imaginaires du siècle.

O Dieu des vertus! qui aimez les âmes d'une manière admirable, comment avez-vous aimé la mienne? vous l'avez retirée de la prison du monde et de l'ordure des vices, pour la mettre en un lieu de pureté et d'innocence, et pour la rendre plus belle, plus parfaite, plus aimable à vos yeux; si j'avais mille cœurs pour vous aimer, ne devrais-je pas les consumer dans les flammes du Saint-Esprit, qui est le terme de votre amour et le principe du nôtre?

DEUXIÈME POINT.

Si la religion est un état plus relevé par sa noblesse au-dessus du monde, que le ciel ne l'est au-dessus de la terre, c'est principalement par l'excellence de sa fin. La fin de l'homme est d'aimer et servir Dieu en cette vie, et de se disposer par là à le bénir et posséder éternellement. La fin du chrétien est d'entrer en participation des mérites et des satisfactions de Jésus-Christ, de l'imiter et de le suivre dans les voies du salut, et de parvenir sous sa conduite et par son entremise au ciel, dont il m'a ouvert la porte et mérité la possession. La fin de l'état religieux est de servir Dieu d'une manière plus parfaite, dans un asile plus tranquille et plus éloigné des périls du monde, dans un état de pénitence, où l'on puisse régler ses passions, déraciner les mauvaises habitudes, retrancher les imperfections et les vices, et persévérer dans la grâce de Dieu plus constamment jusqu'à la

mort, et enfin dans un état de sainteté et de vertu, où l'on puisse pratiquer les conseils évangéliques, et se rendre saint dans la compagnie des saints et par les exercices des saints. Mais la fin de la religion, à laquelle Dieu m'a appelé par une rare et singulière faveur, est, outre ce que je viens de dire, de contribuer au salut et à la perfection de mon prochain, et de gagner beaucoup d'âmes pour les mener en triomphe dans le ciel.

Dieu m'a mis dans l'Eglise de son Fils ponr me sauver : qu'avais-je mérité pour être préféré à tant d'autres que Dieu a laissés dans leur infidélité? quel plus grand bonheur pouvait m'arriver que d'être nourri et élevé dans la foi catholique parmi les fidèles serviteurs de Jésus-Christ? Qu'a-t-il trouvé en moi qui l'ait porté à me faire une grâce si signalée que de m'appeler à la religion, qui est le séjour des prédestinés, afin d'être tout à lui, de le servir sans réserve et loin de tous les embarras du monde, et de n'avoir autre soin que de lui plaire?

O Seigneur! que je suis ingrat et méconnaissant en votre endroit! oh! que ma vie a été jusqu'ici peu conforme à l'excellence de ma vocation! quelle honte pour moi, que les mondains travaillent tant pour le monde, qu'ils font état de servir nonobstant sa tyrannie, et que j'aie vécu si lâchement au service d'un si bon maître, et dans des emplois si honorables! Quelle honte que je tienne la place, et que je mange le pain des saints, qui vous serviraient parfaitement, et qui rempliraient le ciel de leurs conquêtes!

TROISIÈME POINT.

Les moyens que Dieu m'a laissés dans la religion sont sans nombre; et si le nombre en est grand, l'efficace ne l'est pas moins. Les lumières, les inspirations, le fond des grâces qu'il y distribue, surpassent tout ce qu'on peut en penser; oh!

quels trésors de toutes sortes de vertus, d'humilité, de charité, de zèle, de mortification, de force et de toute perfection, dont la religion est la mère! Les exercices spirituels y sont continuels, toute la vie n'est qu'un tissu de saintes actions, confessions, méditations, communions, examens, prières vocales; et tout cela marqué dans les règles où je puis connaître la volonté de Dieu, exprimé par les supérieurs qui me gouvernent, et pratiqué par des saints qui m'animent par leurs exemples. Ajoutez, en troisième lieu, les commodités temporelles auxquelles la Providence divine pourvoit par sa bonté autant qu'elles sont nécessaires, afin que le corps puisse servir l'esprit, le superflu qui pourrait nuire étant retranché, et le nécessaire étant charitablement donné sans qu'on s'en mette en peine. Enfin les mortifications, les croix, les maladies, les humiliations y sont mêlées de tant d'onctions de grâce, qu'elles deviennent très-salutaires pour purifier les âmes, pour expier leurs offenses, pour guérir leurs maladies spirituelles, et pour les unir intimement à Dieu en les obligeant de recourir à lui.

Seigneur, je ne puis plus douter que vous ne m'aimiez, m'ayant donné de si puissants et de si doux moyens de mon salut. Je les prends comme un gage de votre amour, et une marque de ma prédestination, qui m'encourage et me console infiniment.

Colloque. — C'est vous, ô doux Jésus! qui avez établi l'état religieux sur votre exemple, qui l'avez cimenté de votre sang le plus chaud et le plus ardent, qui sortit de votre cœur sur la croix; c'est vous qui m'avez mérité la grâce de ma vocation par votre mort. Faites, mon Sauveur, que je n'en sois pas ingrat, mais que je meure à moi-même pour ne vivre plus que de votre esprit. *Amen.*

DEUXIÈME JOUR DES EXERCICES.

EMPLOI DE LA PREMIÈRE SEMAINE.

Après avoir formé une grande idée de la fin pour laquelle Dieu vous a créé, et conçu ensuite une forte et généreuse résolution de faire tous vos efforts, et d'employer tous les moyens les plus efficaces pour y parvenir, saint Ignace nous fait entrer dans la première semaine des exercices, qui répond à la vie purgative; parce qu'elle est destinée à détruire tout ce qui nous éloigne de Dieu, et à purifier l'âme de tout péché et de toute attache qu'on peut avoir au péché, qui est le seul empêchement du salut, et le grand obstacle que nous mettons aux lumières du ciel; c'est pourquoi il faut nécessairement le lever, si nous voulons travailler utilement à reconnaître la volonté de Dieu sur la réformation de nos mœurs et sur notre sanctification.

Que votre occupation principale, durant cette première semaine, soit donc de connaître l'énormité du péché, afin d'en concevoir de l'horreur; la sévérité avec laquelle Dieu le punit, afin de craindre sa colère et de l'apaiser par une véritable pénitence; la faiblesse et la corruption générale de votre nature, afin de vous confondre et de vous humilier; les principales sources de vos désordres, afin de les retrancher; les remèdes qu'on peut y apporter, afin de vous en servir; les raisons qui vous obligent à le faire promptement et à vous disposer à un prompt et parfait retour vers Dieu, de peur de mettre votre salut en danger si vous différez davantage.

Emploi particulier de ce jour.

L'occupation principale de ce jour est de concevoir une grande horreur et détestation du péché, par la considération de trois motifs que saint Ignace nous propose dans le premier exercice des péchés, savoir, de la chute effroyable des anges, de celle d'Adam dans le paradis terrestre, et de la réprobation de plusieurs pécheurs qui sont peut-être damnés pour de moindres péchés que ceux dont vous êtes coupable.

Lisez le vingt-unième chapitre du premier livre de l'Imitation de Jésus-Christ, et le cinquante-quatrième chapitre du troisième livre.

PREMIÈRE MÉDITATION.

Chute des Anges. — L'horreur du péché qu'elle doit nous causer.

« Je monterai au plus haut des cieux, j'établirai mon trône au-dessus des astres; je serai semblable au Très-Haut. »
Is. 14. 13.

Premier Prélude. — Représentez-vous que votre âme est dans son corps comme dans une prison, et qu'elle est chargée d'autant de chaînes qu'elle a commis de péchés; ou bien figurez-vous que vous êtes ici-bas comme dans un désert affreux, banni du paradis pour vos péchés qui vous ont éloigné de votre fin bienheureuse, relégué parmi les bêtes, sujet à une infinité de misères et obligé très-étroitement à faire pénitence, si vous voulez rentrer dans le chemin du ciel et assurer votre salut.

Deuxième Prélude. — Demandez à Dieu la grâce de connaître l'excès de vos péchés, et d'en concevoir de la confusion et de l'horreur, vous comparant aux anges qui ont été si sévèrement punis pour une seule offense.

PREMIER POINT.

Considérez les principales circonstances qui rendent la chute des anges terrible, et qui peuvent vous donner de la confusion et de la douleur d'avoir tant de fois offensé Dieu et de vous être si fort éloigné de votre souverain bien. Premièrement, ceux qui sont tombés du ciel étaient des anges, c'est-à-dire de purs esprits, élevés au-dessus de toutes les autres créatures par la noblesse de leur être, par l'éminence de leur dignité et par l'excellence des biens de nature et de grâce dont Dieu les avait avantagés. Lucifer était le premier des séraphins (1), dit Job, et ceux qui suivirent ce malheureux chef, n'étaient guère moins nobles que lui, et néanmoins ils se sont perdus.

Ils étaient pleins de sagesse et de lumière, il n'y avait rien de caché pour eux dans la nature; ils avaient un pouvoir merveilleux sur toutes les parties de l'univers; le ciel était leur domicile, la grâce leur apanage, toutes les vertus infuses leur patrimoine, et la béatitude même leur récompense, qui ne pouvait leur manquer s'ils eussent été fidèles, et néanmoins ils se sont perdus. Que peut-on ajouter à la magnificence et à la bonté du Créateur, qui avait épanché ses richesses avec tant de profusion sur ces esprits! Quel bonheur pour eux, s'ils eussent bien usé de ses dons, et néanmoins ils se sont perdus. Quel aveuglement et quelle ingratitude d'avoir ainsi méprisé leur bienfaiteur, de qui dépendait leur félicité! O Lucifer! *comment es-tu tombé du ciel* (2)? *Tu étais comme le cachet du Créateur* (3); tu portais les plus vifs caractères de la grandeur du Père, de la sagesse du Fils, de la bonté et de la beauté du Saint-Esprit; tu jouissais des délices du paradis; tu étais couvert d'un riche habillement

(1) Job., 40. 14. — (2) Is., 14. 12. — (3) Ezech., 28.

tout brillant de pierres précieuses, et tu as perdu tout cela par ton orgueil. Eh! qui ne tremblerait au bruit de cette chute et à la vue de ce malheur (1)? Si Dieu n'a point pardonné aux anges qui ont péché, mais s'il les a précipités dans l'abîme, chargés des chaînes de l'enfer, pour y être tourmentés et tenus comme en réserve jusqu'au jugement, que doivent craindre des hommes dont la condition est si ravalée au-dessous de ces sublimes intelligences (2)? *Si les cèdres tombent, que sera-ce des faibles arbustes* (3)? Le premier des anges se perd, le premier des apôtres tombe à terre; que dois-je craindre, moi qui ne suis qu'un peu de poussière? Que la ruine des grands serve de précaution aux petits, dit saint Grégoire (4).

DEUXIÈME POINT.

Considérez, en second lieu, qu'ils furent tous punis sur-le-champ et enveloppés dans le même malheur. La justice divine n'en égargna pas un; elle n'eut point d'égard ni à leur noblesse, ni à leurs excellentes qualités, ni à leur nombre, qui était si considérable; elle n'attendit point une seconde révolte pour les punir, elle les chassa du ciel à la première faute. Pour consommer leur béatitude, Dieu ne demandait d'eux qu'un acte d'obéissance; on ne sait pas assurément qu'elle était cette épreuve qu'il voulait tirer de leur fidélité. Il est probable qu'il leur déclara le mystère de l'incarnation qu'il avait projeté, et qu'il leur commanda de se soumettre à l'empire de l'Homme-Dieu, et de se charger du soin et de la conduite du reste des hommes qu'il voulait élever à la même béatitude que les anges; mais au lieu d'obéir, comme ils y étaient obligés, dédaignant d'avoir les hommes pour compagnons de

(1) Rup., lib. 1 de vict. verbi Dei, cap. 8. — (2) 2. Petr, 2. 4. — (3) Zach., 11. — (4) S. Greg. in 2 Reg., c. 2.

leur gloire, et l'Homme-Dieu pour leur roi, ils aimèrent mieux suivre le parti de Lucifer qui s'éleva insolemment contre son souverain, affectant l'indépendance, et se vantant, par une étrange folie, que malgré lui il régnerait sur l'aquilon, et qu'il serait semblable au Très-Haut. Quoi qu'il en soit, leur péché fut bientôt suivi de la peine qu'il méritait. Ils avaient péché par une opiniâtre malice, ils furent jugés sans miséricorde et sans ressource par une sévérité inexorable (1). *Mon fils,* dit le Sage, *êtes-vous malheureusement tombé en quelque péché, gardez-vous de la rechute* (2); relevez-vous promptement; faites pénitence sans délai; ne dites point que c'est la première fois; ceux qui se flattent de l'espérance du pardon sous ce prétexte, sont quelquefois prévenus, dit saint Fulgence, et la colère de Dieu les surprend de telle sorte, qu'ils n'ont ni le temps de se convertir, ni le bonheur de rentrer en grâce avec lui, et d'obtenir la rémission de leurs crimes (3). Que sera-ce donc de ceux qui ajoutent péché sur péché, et qui retombent si souvent dans les mêmes offenses? *Je voyais Satan tomber du ciel comme un éclair* (4). Rien de plus prompt que l'éclair, rien de plus violent que la foudre qui éclate et qui frappe en même temps Oh! que cette chute si subite, si inopinée, et néanmoins si horrible, devrait nous étonner! *Pensez-vous,* disait Notre-Seigneur à ses disciples, *que ces dix-huit hommes sur lesquels la tour de Siloë est tombée, et qu'elle a tués, fussent plus criminels que tous les habitants de Jérusalem? Non, je vous l'assure; mais je vous déclare que si vous ne faites pénitence, vous périrez tous de la même sorte* (5).

C'était une tour d'orgueil fort élevée que Lucifer, dont la chute accabla une multitude effroyable d'anges sous ses

(1) Is., 14. — Vide cætera apud S. Bern., Serm. 17 in Cant. — Ibid. — (2) Eccle., 21. 1. — (3) S. Fulg., de fide ad Petr., c. 3. — (4) Luc., 10. — (5) Luc., 4. 15.

ruines. Leur malheur doit nous servir d'instruction, et nous imprimer l'horreur du péché, la crainte des jugements de Dieu et le désir de changer de vie, parce que c'est à nous que ces paroles s'adressent : *Si vous ne faites pénitence, vous périrez tous* (1); comme ces esprits rebelles, la mort vous surprendra, et vous tomberez comme eux dans un abîme de malheurs, d'où vous ne sortirez jamais.

TROISIÈME POINT.

Considérez, en troisième lieu, la perte irréparable qu'ils ont faite, et l'éternité des peines qu'ils ont encourues pour un seul péché de pensée. *Il se donna,* dit saint Jean, *une grande bataille dans le ciel. Michel et ses anges combattaient contre le dragon; et le dragon et ses anges combattaient contre lui. Mais ceux-ci furent les plus faibles; et depuis ce temps-là ils ne parurent plus dans le ciel* (2). Oh! quelle perte! perdre Dieu, perdre le paradis, être banni du ciel pour jamais. *Ton orgueil t'a précipité dans les enfers, où tu souffriras des tourments éternels* (3). Oh! quel précipice! oh! quel abîme de malheurs! *Comment es-tu tombé de si haut* (4)? Comment es-tu tombé si bas? Tu t'es enorgueilli de ta beauté, tu t'es enivré jusqu'à la folie de l'amour de ta propre excellence : voilà pourquoi je t'ai jeté sur la poussière et je t'ai rendu misérable (5). Il faut bien dire que l'orgueil est un dangereux ennemi, puisqu'il a fait périr tout d'un coup tant de si excellents esprits et de si nobles créatures; il faut bien dire que c'est un monstre fort horrible, puisqu'il les a si honteusement défigurés; il faut bien dire qu'il est à craindre jusque dans les lieux les plus saints, puisqu'il est entré dans le ciel; enfin il faut bien dire qu'il est abominable

(1) Luc., 13. 5. — (2) Apoc., 12. — (3) Is , 14. — (4) Is., 14. 12. — (5) Ezech., 28.

devant Dieu, puisqu'il l'a si rigoureusement puni dans les premiers ministres de son royaume. Heureux celui qui vous a pour guide partout où il va, mon Seigneur Jésus, et non pas cet esprit apostat, qui voulut monter aussitôt que vous lui donnâtes l'être; mais il fut frappé à l'heure même de toute la force du bras de Dieu. Il était ange quand il monta; mais il devint démon lorsqu'il tomba.

Oh! qu'il est dangereux de se plaire dans ses perfections et dans ses belles qualités! oh! que c'est une grande folie! « Je ne veux point de beauté, dit saint Bernard, qui me fasse perdre la sagesse. Si vous demandez quelle est cette beauté si pernicieuse, je réponds que c'est la vôtre. Je le dis plus clairement; c'est la beauté dont vous vous rendez propriétaire. Je ne blâme pas le don, mais j'en condamme l'abus. Et si je ne me trompe, la sagesse même est la beauté de l'ange et de l'âme; car sans elle que seraient l'un et l'autre, qu'une honteuse misère? mais l'ange l'a perdue en se l'appropriant; et c'est une même chose à son égard, d'avoir perdu la sagesse par sa beauté que de l'avoir perdue par sa propre sagesse. Cette propriété est la cause de sa perte; il a perdu sa sagesse, parce qu'il se l'est appropriée, parce qu'il n'a pas donné la gloire à Dieu, parce qu'il en a été méconnaissant; c'est ce qui lui a fait perdre sa sagesse; c'est la sagesse même qu'il a perdue; car l'avoir ainsi, c'est la perdre (1). »

Colloque. — Seigneur, que j'ai sujet de me confondre, lorsque je considère combien de fois je me suis laissé tromper à la voix de ce serpent; vous m'avez imprimé votre image, et j'ai pris celle des démons; et même j'ai été si malheureux, que je me suis rendu plus vil et plus difforme que Lucifer. Il n'avait point vu le châtiment que vous imposez au péché avant de le commettre, mais moi je l'ai su et je l'ai méprisé; il n'a été

(1) S. Bern , Serm. 74. in Cant.

qu'une fois établi dans l'innocence, mais vous m'y avez rétabli plusieurs fois; il s'est élevé contre son créateur, et moi contre mon réparateur; il a laissé un Dieu qui l'a abandonné, et moi j'ai quitté un Dieu qui me cherchait; il demeure obstiné dans sa malice, Dieu l'ayant réprouvé, et moi je persiste dans mon égarement, Dieu m'ayant souvent rappelé. Enfin, si nous sommes tous deux contre Dieu, il est contre un Dieu qui ne l'a point recherché, et moi je suis contre un Dieu qui s'est livré pour moi aux douleurs de la mort (1).

DEUXIÈME MÉDITATION.

Chute d'Adam dans le paradis terrestre. — L'horreur du péché qu'elle doit produire en nous.

« L'homme, au milieu de sa grandeur, n'a pas compris sa destinée; il s'est comparé aux animaux, et s'est fait semblable à eux. » Ps. 48. 20.

Préludes de la Méditation précédente.

PREMIER POINT.

Considérez les avantages que Dieu fit au premier homme au point de sa création, et les rares dons de nature et de grâce dont il le favorisa. Il avait un empire absolu sur ses passions; il commandait en souverain à tous les animaux qui avaient du respect et de la soumission pour lui; sa santé était à l'épreuve de toutes les maladies, et sa vie était hors de tous les traits et de toutes les atteintes de la mort; il avait des communications intimes avec Dieu dans le plus dé-

(1) S. Bonav., de 4 ment. exercit.

licieux séjour de la terre, où il jouissait d'une tranquilité admirable. Quatre vertus qui font tout le bonheur des hommes, conspiraient à le rendre heureux : *la miséricorde et la vérité, la justice et la paix.* La miséricorde l'accompagnait et le suivait partout, afin de le protéger et de pourvoir, comme une bonne mère, à tous ses besoins ; la vérité lui donnait de grandes lumières, pour le conduire un jour jusqu'à la claire connaissance de la première vérité ; la justice réglait ses mœurs, de peur qu'il n'abusât de sa science pour faire le mal ; la paix s'étudiait à le rendre parfaitement content, en éloignant tout ce qui pouvait troubler son repos, afin que la concupiscence ne pût s'élever contre l'esprit, ni causer du désordre au dedans, et qu'aucune créature n'osât l'inquiéter au dehors (1). Qu'est-ce qui pouvait manquer, ajoute saint Bernard, à celui que la miséricorde couvrait de sa protection, que la vérité éclairait de ses lumières, que la justice gouvernait, et que la paix portait amoureusement dans son sein ?

Admirez la bonté et la libéralité du Créateur envers nos premiers parents. Qu'ils étaient heureux, s'ils eussent su jouir de leur bonheur ! Reconnaissez en même temps les bontés de Dieu sur vous, et les miséricordes dont il a usé en votre endroit, vous revêtant de sa grâce et de tous les ornements des vertus, et vous rétablissant dans l'innocence que vous avez si souvent perdue par vos péchés. Quel témoignage lui avez-vous rendu de votre reconnaissance ? serez-vous donc toujours ingrat ? Ne vous résoudrez-vous jamais à le servir avec plus de ferveur ? Ne craignez-vous point ce reproche : *Le bœuf a connu celui à qui il appartenait, et l'âne a connu l'étable de son maître ; mais Israël m'a méconnu et s'est oublié de mes bienfaits* (2) ?

(1) S. Bern , Serm. 1, de Annunt. B. Mariæ. — (2) Is., 1. 3.

DEUXIÈME POINT.

Considérez l'ingratitude, l'orgueil, la curiosité, la lâcheté et l'infidélité de nos premiers parents, dont la pitoyable chute vérifie ce que dit le Prophète-Roi. *Lorsque l'homme était en honneur, il ne l'a pas compris ; il a imité les bêtes qui sont sans raison, et il leur est devenu semblable* (1). Dieu avait défendu sous peine de mort au premier homme de toucher au fruit de l'arbre de la science du bien et du mal : le commandement n'était pas difficile à observer ; et quand il l'eût été, que ne devait pas faire Adam par respect pour son bienfaiteur, et pour son propre salut ? Et néanmoins, par un étrange aveuglement, il oublie ses obligations, pour complaire à une femme qui s'était laissée séduire par le serpent, et, mangeant du fruit défendu, il perd avec elle l'amitié de Dieu, les quatre dons d'où dépendaient son salut et celui de sa postérité. Il perd la miséricorde en devenant le meurtrier de tous les hommes ; il perd la vérité en affectant la science qui ne lui appartenait pas, et voulant cacher son crime ; il perd la justice en préférant la voix du serpent au commandement de son maître, et l'amour de la créature à celui du Créateur ; il perd la paix, parce qu'il n'y a point de paix pour les impies qui s'élèvent contre Dieu. Eh ! quelle indignité de faire si peu d'état de ses menaces, qu'on ne craigne point de hasarder pour une pomme le plus grand de tous les biens ! Hélas ! qu'il faut peu de chose pour ruiner le salut d'une âme, et pour perdre la grâce de Dieu ! Adam l'a perdue par une lâche complaisance, David par un regard, saint Pierre par une vaine peur, tant de grands hommes par un simple respect humain. Craignez, âme chrétienne, de tomber dans cet aveuglement ; défiez-vous de vous-même.

(1) Ps. 48.

Craignez de ne point coopérer à la grâce quand elle est présente, de ne point la recouvrer lorsque vous l'aurez perdue, et de la perdre derechef quand elle vous sera rendue.

O Dieu de miséricordes ! quelles larmes pourraient effacer les taches de mon âme ? et quelle punition serait capable de satisfaire à votre justice, que j'ai méprisée avec tant d'indignité ? Mon cœur, brisez-vous de douleur, et vengez sur moi l'offense que j'ai commise contre un Dieu qui m'est si bon. O mon Dieu ! je publierai éternellement l'excès de votre charité. Que n'ai-je tous les cœurs des saints pour vous aimer ! que toutes les puissances de mon âme et toutes les parties de mon corps ne sont-elles changées en autant de bouches pour vous bénir, en autant de victimes pour vous en faire un sacrifice (1) !

TROISIÈME POINT.

Considérez les maux effroyables que le péché du premier homme attira sur lui et sur tous ses descendants jusqu'à la fin du monde. On tient pour certain qu'aussitôt qu'il fut convaincu de sa faute, il en demanda pardon, et qu'il l'obtint de la bonté de Dieu, qui ne la lui découvrit que pour l'effacer par ses larmes ; et toutefois quelles peines ne souffrit-il pas durant sa vie et après sa mort ? Durant sa vie, il fut banni honteusement du paradis, et relégué dans la région du péché, dit saint Ambroise (2). Ile infortunée, région funeste et malheureuse, où il n'y a que troubles, que séditions, que guerres, que pestes, que famines, que maladies de corps et d'esprit, que morts sanglantes et cruelles, qui environnaient en foule ce criminel privé de la protection particulière de Dieu, et condamné à une pénitence très-rigoureuse de neuf cents ans ; après laquelle il passa dans une autre

(1) Ps. 102. 22. — (2) S. Amb., l. 1, de interpel.

région de ténèbres, où il demeura quatre mille ans, banni du ciel, privé de la vue de Dieu, tout proche de l'enfer, où une multitude innombrable de ses enfants tombent depuis sa chute, et tomberont jusqu'à la consommation des siècles, pour y être éternellement tourmentés à l'occasion de son péché. Qui eût jamais cru qu'une désobéissance eût pu causer tant de désordres et de malheurs? Que si un seul péché a été puni de la sorte, que sera-ce de ceux que j'ai commis, qui sont sans nombre? Si Dieu, qui est la bonté même, punit le péché d'une peine si épouvantable, ne faut-il pas dire que c'est un mal plus horrible qu'on ne saurait l'imaginer? Quelle obligation n'ai-je donc pas à la miséricorde divine qui m'a souffert et attendu jusqu'ici, pour me donner le loisir de faire pénitence? Si Adam a pleuré son péché et regretté la perte de la justice originelle l'espace de neuf cents ans, sans donner de trève à sa douleur, quelles larmes pourraient suffire pour expier mes crimes, et pour déplorer la perte que j'ai faite de l'innocence, qui m'avait été donnée par la grâce de mon baptême? Eh! qui me rétablira dans cet heureux état, où Dieu prenait autant de soin de moi que si j'eusse été l'unique objet de sa providence? Qui rappellera le temps où sa grâce luisant sur moi, comme un soleil, je vivais sans crainte parmi les dangers, et je marchais sans broncher au milieu des ténèbres de la nuit? Que mon bonheur n'est-il semblable à celui que je goûtais, lorsque Dieu traitait familièrement avec moi, et qu'il logeait dans le secret de mon cœur, comme dans le lieu de ses délices? Hélas! je l'en ai chassé, et depuis le triste moment qu'il m'a quitté, je n'ai éprouvé que des misères (1).

Colloque. — Ah! Seigneur, si je ne vous avais jamais offensé! quelle folie de vous quitter, ô mon Dieu! puisque je ne puis respirer sans vous? Quel aveuglement de me priver, pour

(1) Job., 29. 1, 2, 3 et 4.

des choses si viles, de votre inestimable amour! Eh! combien de fois vous ai-je perdu, vous qui êtes mon souverain bien, pour jouir d'une fumée de vanité? Combien de fois ai-je laissé l'héritage du ciel, pour prendre celui de l'enfer? Divine justice, qui a retenu votre main vengeresse de l'iniquité, et qui l'a empêchée de me punir au moment que je vous offensais? Qui m'a fait trouver tant de bonté auprès de vous, ô mon Dieu! que vous ayez bien voulu me souffrir si longtemps, m'attirer avec tant de douceur, et me recevoir si favorablement à mon retour? O mon très-doux Sauveur, oubliez le passé, et ne permettez plus que je sois séparé de vous. *Mon Dieu, créez un cœur pur en moi, et renouvelez un esprit droit au fond de mon âme. Ne me rejetez pas de devant votre visage, et ne m'ôtez pas votre Esprit-Saint* (1). Rendez-moi la joie de votre amour, qui est la source de mon salut, et fortifiez-moi des dons de votre Saint-Esprit, afin que je vous serve fidèlement, et qu'ayant mis ma confiance en vous, je ne sois point éternellement confondu.

TROISIÈME MÉDITATION.

Chute de plusieurs particuliers qui sont damnés pour un seul péché mortel. — L'horreur que nous devons en concevoir.

« Vous êtes juste, Seigneur, et vos jugements sont droits. » Ps. 118. 137.

Préludes de la Méditation précédente.

PREMIER POINT.

Considérez ce que dit saint Augustin, que comme il n'y a qu'un souverain bien, qui est lui seul infiniment plus dési-

(1) Ps. 50. 12.

rable que tous les autres ensemble ; aussi il n'y a qu'un souverain mal, qui est seul infiniment plus à craindre que tous les autres, quand même ils viendraient tous fondre sur nous à la fois (1). Ce souverain mal, c'est le péché, qui est en matière de mal ce que Dieu est en matière de bien. Étrange opposition ! Dieu est le bien, le péché est le mal ; Dieu est le vrai bien, le péché est le vrai mal ; Dieu est le seul bien, le péché est le seul mal ; Dieu est le souverain bien, en comparaison duquel tous les biens créés ne sont rien ; le péché est le souverain mal, en comparaison duquel toutes les misères du monde ne sont nullement considérables ; d'où il suit qu'autant Dieu est aimable, autant le péché est horrible et abominable.

C'est pourquoi tous les saints, qui étaient parfaitement convaincus de cette vérité, ont toujours choisi tout autre mal pour éviter celui-ci. Les uns se sont coupé la langue avec les dents, les autres se sont fait brûler les mains à petit feu, les autres se sont coupé le nez, les autres se sont arraché les yeux, les autres, par un mouvement extraordinaire, se sont précipités dans les eaux ou jetés au milieu des flammes pour fuir le péché, tant ils en avaient d'horreur. Et n'est-ce pas pour ce sujet que tous les martyrs ont souffert les roues, les chevalets et les machines ardentes, et qu'ils ont constamment enduré tout ce que la rage des démons et la cruauté des tyrans ont pu inventer pour les faire succomber au péché ?

C'est ce qui doit vous donner de la confusion, vu que pour de si légères occasions, pour un vain respect, pour la crainte d'un mépris, pour un fantôme, pour un rien, vous avez tant de fois offensé Dieu. N'êtes-vous point honteux de votre lâcheté ? ne voulez-vous pas changer de sentiment et vous affermir dans la résolution immuable de souffrir plutôt

(1) S. Aug., sentent. 159.

l'extrémité de tous les maux, que de commettre une seule offense mortelle ? Il le faut absolument, si vous voulez mettre votre salut en assurance.

DEUXIÈME POINT.

Considérez que le péché n'est pas seulement le souverain mal, mais qu'il est encore la source de tous les maux et la privation de tous les biens ; car, premièrement, il nous prive de la grâce qui est la vie de notre âme, et de tous les biens surnaturels qui l'accompagnent. Il nous enlève toutes les vertus théologales et cardinales, avec les sept dons du Saint-Esprit ; et ainsi il détruit, pour me servir des termes de saint Vincent Ferrier, quatorze très-excellentes qualités, dont la moindre est plus noble dans son genre que le ciel et la terre. Il est vrai qu'il n'éteint pas toujours la foi ni l'espérance, mais il les affaiblit de telle sorte, qu'elles demeurent comme mortes. Il nous ôte tout le mérite de nos bonnes œuvres, et tout le droit qu'elles nous avaient acquis à la gloire. Il trouble la paix de nos consciences ; il nous prive des caresses et des consolations du Saint-Esprit ; et enfin il nous fait perdre Dieu, ce qui est le comble de tous les malheurs.

Secondement, après nous avoir dépouillés de tous les biens du ciel, il nous accable de toutes sortes de misères. Il remplit l'entendement d'épaisses ténèbres, d'ignorance, de faussetés, d'extravagances, de folie, d'erreur ; la volonté de craintes, de frayeurs, d'aversions du bien et de Dieu même, d'endurcissement, d'obstination, de désespoir ; la mémoire de souvenirs fâcheux, importuns et dangereux ; l'imagination de fantômes impurs ; l'appétit de désirs déréglés ; le corps de pourriture ; l'âme de trouble, d'amertume et de désordre ; si bien que d'un vaisseau d'élection qu'elle était auparavant, il en fait un vaisseau d'abomination ; d'une héritière du ciel, l'esclave des démons, et du temple du Saint-Esprit, une Ba-

bylone pleine de confusion, une Sodome remplie d'impuretés, une Egypte couverte de ténèbres, un enfer plein de tourments et de supplices. Que si un seul péché fait tout cela, que sera-ce de tant de péchés que vous avez commis? Quelle obligation avez-vous de servir Dieu fidèlement, s'il vous a tiré d'un si déplorable état? Et si vous y êtes encore, que ne devez-vous pas faire pour en sortir? Ne craignez-vous point que la mort vous surprenne avant d'avoir fait pénitence? Ne la différez point, je vous prie; vous pouvez la faire aujourd'hui, peut-être que demain vous ne le pourrez plus.

TROISIÈME POINT.

Considérez que le péché ne borne pas ses funestes effets dans le temps de la vie présente, il passe dans l'éternité. Hélas! une méchante action est bientôt faite; mais on n'en a pas sitôt payé la peine, elle est d'une bien plus longue durée. Si le crime et le supplice finissaient en même temps, on croirait aisément qne le péché n'est pas un si grand mal (1). Mais il n'en est pas ainsi; il n'y a point de péché mortel qui ne mérite l'enfer, et pour lequel Dieu ne peut vous condamner aux flammes éternelles. Pesez bien ce que je dis; représentez-vous ce que c'est que l'enfer et l'éternité malheureuse; et puis considérez qu'un mal si effroyable est le juste châtiment d'un seul péché mortel; châtiment ordonné de Dieu, qui est la justice même, et par conséquent qui ne veut ni ne peut faire tort à personne; de Dieu, qui est la bonté même, et par conséquent qui est plus porté à la miséricorde qu'à la rigueur; de Dieu, qui est la sagesse même, et par conséquent qui ne peut se tromper dans ses jugements. Ne faut-il donc pas dire qu'un seul péché mortel est

(1) S. Aug., tract. 124, in Joann.

un mal extrême, puisque Dieu le punit d'une peine si effroyable?

Que si cela est vrai, combien lui êtes-vous obligé, quand il ne vous aurait pardonné qu'une seule offense mortelle? Peut-être que pour ce seul péché, il y en a plusieurs qui sont éternellement damnés. Vous pouviez l'être aussi bien qu'eux ; au moins vous avez sujet de croire qu'il y en a plusieurs dans les enfers, qui n'ont pas tant offensé Dieu que vous. Quelle grâce, quelle miséricorde, qu'on ne vous ait pas traité à la rigueur, et qu'on vous donne le temps de faire pénitence. Eh ! si ces misérables pouvaient revenir au monde pour pleurer leurs péchés, que ne feraient-ils pas pour se réconcilier avec Dieu ? Que ne devez-vous donc pas faire pendant que vous en avez le temps ? n'est-ce pas pour cela que Dieu vous prolonge la vie, et si vous en abusez, n'êtes-vous pas un ingrat indigne de ses miséricordes ? Considérez sérieusement la patience avec laquelle il vous attend, dit saint Bonaventure. Oh ! qu'il a longtemps attendu votre retour ! oh ! qu'il vous a longtemps souffert dans vos péchés ! oh ! combien en a-t-il damné avant votre conversion, et néanmoins il vous a miséricordieusement attendu, vous qui ne cessiez de l'offenser (1). O mon âme ! si tu pouvais penser, comme le sujet le mérite, combien de personnes, plus considérables sans comparaison que toi, ont été rejetées, et n'ont pas reçu la grâce qui t'a été accordée; ton époux t'a donc choisie par préférence, il t'a choisie entre toutes, il t'a prise d'entre toutes, il t'a aimée par dessus toutes (2).

(1) S. Bonav., de 4 ment. exercit. — (2) Bon., ibid.

TROISIÈME JOUR DES EXERCICES.

EMPLOI PARTICULIER DE CE JOUR.

Votre occupation sera de concevoir une grande horreur et détestation de vos péchés, par le motif de Jésus-Christ crucifié, que saint Ignace vous a marqué dans le colloque du premier exercice, et par la considération de quatre autres motifs qu'il a compris dans la seconde méditation des péchés.

Lisez le neuvième chapitre du quatrième livre de l'Imitation de Jésus-Christ.

PREMIÈRE MÉDITATION.

Horreur que nous devons concevoir du péché à la vue de Jésus-Christ crucifié.

« Il a été blessé lui-même à cause de nos iniquités, il a été brisé pour nos crimes : le châtiment qui doit nous donner la paix s'est appesanti sur lui ; nous avons été guéris par ses meurtrissures. » Is. 53. 5.

Premier Prélude. — Figurez-vous que vous êtes au pied de la croix, et que vous voyez Notre-Seigneur expirer parmi d'excessives douleurs pour vos péchés.

Deuxième Prélude. — Demandez humblement au Saint-Esprit la grâce de pénétrer dans le cœur et dans les sacrées plaies de

Jésus-Christ, pour concevoir à la vue de ce pitoyable objet une horreur mortelle de vos offenses, un regret sensible de les avoir commises, et une ferme résolution de n'y retomber jamais.

PREMIER POINT.

Considérez que Dieu n'a jamais montré plus clairement la haine qu'il portait au péché, que dans la mort de son Fils qu'il aimait uniquement, et dont il connaissait l'innocence; et néanmoins parce qu'il s'était chargé de nos crimes, et qu'il avait bien voulu s'obliger à satisfaire pour nous, vous savez avec quelle rigueur il a été traité. Eh! que n'a-t-il pas fait? eh! que n'a-t-il pas souffert, pour apaiser la colère de son Père? Il a voulu, dit saint Thomas, endurer autant de tourments que s'il eût lui-même commis tous les péchés du monde. Il a voulu, dit saint Bonaventure, endurer tout ce que la vie d'un Homme-Dieu pouvait souffrir sans mourir. Il a voulu endurer tout ce que son cœur déifié pouvait supporter sans se fendre de douleur. Il a voulu, selon saint Jérôme, souffrir et endurer ce que nul d'entre les hommes n'a jamais su, ni ne saura jamais avant le jour du jugement. Représentez-vous, je vous prie, un Dieu devenu enfant, exposé à toutes les rigueurs du temps, dénué de tout secours humain, réduit à une extrême pauvreté, inconnu durant l'espace de trente ans, lassé du chemin, tourmenté de la faim et de la soif, persécuté, trahi, livré à ses ennemis, lié de chaînes, brisé de coups, couvert de plaies, couronné d'épines, et enfin attaché à la croix, où il meurt accablé d'ignominies et de douleurs; et jugez de là quelle doit être l'horrible malice du péché, qui n'a pu être expié que par une telle bonté; quelle la plaie qui n'a pu être guérie que par un tel remède; quelle la servitude qu'on ne pouvait racheter que par une telle rançon; et quels l'orgueil et la désobéissance qui n'ont pu être réparés que par une telle humi-

liation. O bonté ineffable ! ô remède salutaire ! ô précieuse rançon ! ô profond anéantissement de mon Dieu ! ô la stupidité et l'aveuglement des hommes ! de commettre avec tant de liberté ce qui ne peut être réparé que par un châtiment si prodigieux, qui fait trembler les colonnes du ciel, et qui jette l'étonnement et la frayeur dans les esprits évangéliques.

DEUXIÈME POINT.

Considérez ce que vous avez fait jusqu'ici pour reconnaître un si charitable Rédempteur. Au lieu de lui rendre amour pour amour, souffrance pour souffrance, vie pour vie, vous lui avez donné la mort autant de fois que vous avez commis de péchés. Car il vivait en vous par le moyen de la grâce, qui est un des fruits de sa croix, et vous l'avez détruite chaque fois que vous avez péché mortellement, si bien que vous n'avez pas seulement été le meurtrier de votre âme, mais *vous avez crucifié de nouveau,* dit saint Paul, celui qui vous a aimé plus que sa propre vie ; vous avez renouvelé toutes ses douleurs, autant qu'il était en vous, vous les avez augmentées, vous les avez redoublées, et la douleur que lui causerait le moindre de vos péchés, s'il en était encore capable, serait incomparablement plus grande que celle que les épines, les clous, les fouets et tous les tourments de la croix ont pu lui causer durant sa passion. N'êtes-vous point confus de votre ingratitude ? avez-vous bien eu le courage d'offenser si cruellement celui qui s'est exposé pour vous à la mort, et de contracter de nouvelles dettes, comme si Jésus-Christ n'avait pas assez souffert pour payer les précédentes, et pour vous empêcher d'en faire d'autres à l'avenir ? Quelles peines n'avez-vous pas sujet de craindre, si Dieu vous punit comme vous méritez ? s'il a traité l'innocent avec tant de sévérité, que ne fera-t-il pas au coupable (1) ?

(1) Luc., 23. 31.

TROISIÈME POINT.

Considérez ce que vous devez et ce que vous voulez faire désormais pour récompenser le passé, et pour vous acquitter de vos devoirs. Jésus-Christ a pris vos péchés sur lui. *Il s'est chargé de nos péchés,* dit le prince des apôtres, *et s'est obligé d'en porter la peine en mourant pour nous sur la croix;* si bien qu'autant de fois que vous péchez, vous le chargez d'un fardeau qui l'accable et le fait mourir. Ne voulez-vous pas dorénavant épargner votre maître? Il a conçu une extrême douleur de vos offenses; *sa contrition a été profonde comme l'abîme de la mer; ses yeux, à force de pleurer, se sont comme éteints et amortis. Il a passé toute sa vie en regrets et en gémissements* (1). Voudriez-vous la passer en délices? cela n'est pas raisonnable. Il a prié pour vous, et, pour obtenir le pardon de vos péchés il en a fait une rigoureuse pénitence; ses prières ont été accompagnées d'une puissante clameur (2). Sa pénitence a été si rigoureuse, qu'il n'y a partie de son corps qui n'ait été couverte de plaies (3). N'est-il pas temps de commencer la vôtre, de pleurer vos péchés, de prier et de prendre quelques pénitences volontaires, pour témoigner à Dieu le regret que vous avez de lui avoir déplu? Enfin, pouvant vous racheter par une larme, par un soupir, par une seule parole, il a voulu attacher votre rédemption à sa mort, et endurer intérieurement dans son âme, et extérieurement dans son corps, des tourments et des douleurs incompréhensibles, pour vous faire appréhender l'énormité du péché et la haine que Dieu lui porte. Ne devriez-vous pas, s'il était possible, mourir par la force de la douleur de vos offenses, et lui faire un sacrifice de votre vie, pour celle qu'il a perdue à votre occasion? O mon âme! vous êtes à

(1) Thren, 2. — Ps. 30. — (2) Hebr., 5. 7. — (3) Is., 53, 5.

juste titre redevable de toute votre vie à Jésus-Christ, qui a donné la sienne pour vous, et qui a souffert de rudes tourments pour vous délivrer des peines éternelles. Que pouvez-vous trouver de fâcheux, si vous vous souvenez que celui qui est Dieu, dont la beauté est infinie, a voulu être défiguré sur la croix et mis à mort pour votre amour (1). Oh ! que j'avais peu mérité cette miséricorde ! oh ! que cette bonté est gratuite ! oh ! que cet amour est surprenant ! oh ! que cette douleur est admirable ! que le roi de gloire ait bien voulu souffrir la mort de la croix pour un très-vil vermisseau ! O l'ami du monde le plus doux ! ô le puissant protecteur ! ô bon Jésus ! ô bon Jésus ! ô bon Jésus (2) !

Colloque. — O Jésus, si toutes les vies des enfants d'Adam étaient réunies en moi, si je pouvais disposer de tous les jours qui se sont écoulés depuis la naissance des temps, et des travaux de tous les hommes qui ont été, qui sont et qui seront à l'avenir, tout cela ne serait rien en comparaison de ce que vous avez souffert pour moi. Quand donc je vous aurai donné tout ce que je suis et tout ce que je puis, ne sera-ce pas moins qu'une étoile en comparaison du soleil, une goutte d'eau en comparaison d'un fleuve, un grain de poussière en comparaison d'une montagne (3) ?

(1) S. Bonav., de 4 ment. exerc. — (2) Ibidem. — (3) Ibidem.

DEUXIÈME MÉDITATION.

Quatre autres puissants motifs qui doivent nous donner de l'horreur du péché, et nous porter à faire pénitence de ceux que nous avons commis.

« Si vous vous souvenez des iniquités, Seigneur; Seigneur, qui subsistera devant vous. » Ps. 129. 3.

Premier Prélude. — Figurez-vous que vous êtes au fond d'une obscure prison, chargé des chaînes d'un nombre infini de péchés, qui vous ont réduit à un très-misérable état.

Deuxième Prélude. — Demandez humblement la grâce de connaître les désordres de votre vie, afin de les détester et d'en faire pénitence.

PREMIER POINT.

Considérez, pour premier motif de votre pénitence, le prodigieux nombre des péchés que vous avez commis. Vous le reconnaîtrez aisément, si vous rappelez le souvenir des années de votre vie passée, des personnes avec lesquelles vous avez conversé, des lieux où vous avez été, des emplois que vous avez exercés, des affaires que vous avez faites, des mauvaises inclinations qui vous ont porté dans le vice, et des habitudes malheureuses que vous y avez contractées (1). Vous trouverez peut-être qu'il n'y a aucune sorte de péchés que nous n'ayez commis, aucun lieu saint où vous n'ayez péché, aucune compagnie où vous n'ayez fait beaucoup de fautes, aucune partie de votre vie qui soit exempte de crimes, aucune action que vous n'ayez remplie d'imperfections et de défauts.

(1) S. Ignat., in 2 exer. de peccatis.

Pesez la facilité incroyable avec laquelle vous avez offensé Dieu, la négligence que vous avez apportée à son service, l'infidélité avec laquelle vous avez empêché ses desseins sur vous, et le peu de sujet qui vous a fait perdre le respect et oublier votre devoir. Il sera difficile que la vue de tant de vices monstrueux qui s'élèveront contre vous, ne vous en donne de l'horreur, et que, touché d'une vive appréhension des jugements de Dieu, vous ne disiez avec le Prophète roi : *Seigneur, ne me reprenez pas dans votre fureur, et ne me châtiez pas dans votre colère. Mes iniquités se sont élevées par-dessus ma tête, et m'ont accablé comme un fardeau très-pesant* (1). *Si vous examinez nos péchés, Seigneur, qui pourra subsister* (2)?

DEUXIÈME POINT.

Considérez, pour second motif de pénitence, quelle est la nature du péché, sa difformité, sa bassesse, sa brutalité, sa cruauté et son énormité, quand même il ne serait point défendu (3). Quand vous seriez assuré que votre péché ne viendrait point à la connaissance des hommes, et que Dieu ne le punirait point, vous devriez avoir horreur de le commettre, seulement à cause de sa laideur. C'est la mort des vertus, la destruction de la grâce, la ruine des hommes et des anges, le plus horrible de tous les monstres, qui souille votre âme d'une tache qui la rend abominable, tache que toutes les créatures ensemble ne sauraient effacer dans toute l'éternité, et qui ne peut être lavée que dans le sang du Fils de Dieu. O mon âme! que tu t'es avilie par tes fréquentes rechutes (4)! Oh! si tu voyais ta laideur, tu te fuirais toi-même, effrayée de te voir si monstrueuse, et tu ne pourrais souffrir l'horreur que tu aurais de toi-même, sans gémir et

(1) Ps. 37. — (2) Ps. 129. 3. — (3) S. Ignatius, ibidem. — (4) Jerem. 2. 36.

soupirer du plus profond de ton cœur. Si tu peux te supporter, tu ne te connais pas; ce n'est pas une marque de ta force, mais de ta stupidité; ce n'est pas un signe d'une bonne disposition, mais d'une malice obstinée et endurcie. Hélas! que je suis malheureux; si je vois mes péchés, c'est un objet d'horreur qui m'est insupportable, et si je ne les vois pas, la mort m'est inévitable (1).

TROISIÈME POINT.

Considérez, pour troisième motif de pénitence, ce que vous êtes, vous qui avez tant offensé Dieu, et vous servant de comparaisons qui vous donnent du mépris de votre inutilité, de votre indignité, de votre bassesse et de votre néant, dites en vous-même : Que suis-je en comparaison de tous les hommes du monde? que sont tous les hommes en comparaison des anges? que sont tous les anges en comparaison de Dieu? Eh! que suis-je donc devant cette Majesté infinie, devant laquelle les anges tremblent? Moins qu'un grain de poussière, moins qu'un atome, moins qu'un néant. Comment est-ce donc que j'ai eu la hardiesse de pécher contre Dieu? Ne suis-je pas bien insolent et téméraire de m'être élevé contre le Tout-Puissant? Ne suis-je pas bien injuste, de lui avoir ravi l'honneur et la gloire qui lui appartiennent par tant de titres? Ne suis-je pas bien ingrat d'avoir abusé de tant de bienfaits dont il m'a prévenu? Ne suis-je pas bien insensé d'avoir préféré un fantôme à mon souverain bien? Ne suis-je pas bien méchant et misérable de m'être souillé de tant de crimes qui me rendent abominable devant ses yeux? J'avoue, Seigneur, que je ne suis qu'un ulcère et une source inépuisable de vices. Ayez pitié de moi, mon Sauveur, la pourriture et la corruption s'est mise dans mes plaies, et ma

(1) S. Bon., de 4 mental. exercit.

folie m'a réduit à un si pitoyable état, qu'il n'y a plus rien de sain dans ma chair (1). Seigneur mon Dieu, ne m'abandonnez pas, ne vous éloignez pas de moi (2); car je suis préparé à tous les châtiments qu'il vous plaira m'ordonner, et ma douleur sera toujours présente devant mes yeux. Je confesserai mon iniquité, et je ne perdrai jamais le souvenir de mes péchés.

QUATRIÈME POINT.

Considérez, pour quatrième motif de votre pénitence, qui est celui que vous avez offensé. C'est Dieu, qui mérite d'être souverainement adoré et respecté de toutes les créatures; Dieu, qui a tous les attraits possibles qui peuvent gagner l'amour de tous les cœurs; Dieu, qui est une bonté infinie, une puissance infinie, une sainteté infinie, une patience, une douceur, une majesté, une grandeur infinies; Dieu, qui est votre souverain Créateur, votre conservateur, votre bienfaiteur, votre rédempteur, votre père, votre juge, votre souverain bien et votre dernière fin. Toutes ces qualités qu'il a sur vous, et toutes ces perfections qui le relèvent infiniment au-dessus de vous, qui n'êtes qu'impuissance, qu'ignorance, que malice, que faiblesse, que laideur et que misère, ne devaient-elles pas vous tenir dans le respect (3)? Et néanmoins il n'y en a pas une que vous n'ayez violée avec outrage. Vous avez offensé sa bonté, que vous avez postposée à l'amour d'une très-vile créature; vous avez offensé sa sagesse, dont vous avez laissé la conduite pour vous abandonner à votre propre sens; vous avez offensé sa toute-puissance, abusant de son concours, sans lequel vous ne pouvez rien faire, pour agir contre sa sainte volonté; vous avez offensé sa miséricorde qui vous a tendu les bras, et qui a souffert vos délais et vos mépris avec tant de patience; vous avez

(1) S. Ignat., ibidem. — (2) Ps. 37. — (3) S. Ignat., ibid.

offensé son immensité qui vous porte dans son sein, en perdant le respect en sa présence; vous l'avez offensé comme votre Créateur, en employant contre lui toutes les forces et toutes les puissances de votre âme et de votre corps, que vous tenez de ses mains; vous l'avez offensé comme votre bienfaiteur, en oubliant ses bienfaits, et rejetant avec mépris ses divines grâces; vous l'avez offensé comme votre rédempteur, en foulant aux pieds son sang précieux, avec lequel il vous a racheté; vous l'avez offensé comme père, en lui refusant l'amour que vous lui deviez; vous l'avez offensé comme juge, en méprisant ses menaces, comme s'il n'avait pas le pouvoir de vous punir; vous l'avez offensé comme votre souverain Seigneur, en violant ses lois, et aimant mieux servir au démon, que de vivre sous la douceur de son empire; vous l'avez offensé comme votre dernière fin, et l'objet unique de votre éternelle béatitude, ne vous souciant point de perdre à jamais un si grand bien pour jouir d'un petit gain temporel ou d'un infâme plaisir. O malice! ô aveuglement étrange!

Étonnez-vous comment les créatures vous ont souffert, après avoir ainsi offensé leur Créateur; comment les anges qui portent l'épée de la justice divine, ne vous ont point exterminé (1); comment le ciel ne vous a point foudroyé; comment les saints ont daigné employer leurs prières pour une si méchante créature; comment le soleil et les astres du firmament vous ont éclairé de leur lumière, et assisté de leurs favorables influences; comment tous les éléments vous ont servi, au lieu de conjurer votre ruine; comment la terre ne s'est point ouverte pour vous engloutir et pour vous faire souffrir mille enfers que vous avez mérités.

Admirez la miséricorde divine qui vous a si longtemps attendu, et qui a suspendu la vengeance, que toutes les créa-

(1) S. Ignat., ibid.

tures devaient prendre de l'injure que vous lui avez faite? Rendez-lui grâces d'une si grande faveur, ayez horreur de vous-même; traitez-vous comme le plus grand de tous vos ennemis; priez Notre-Seigneur qu'il vous aide à faire une entière conversion, pour vivre désormais selon la fin bienheureuse pour laquelle il vous a créé, savoir, pour le connaître, pour le louer et le respecter, pour le servir fidèlement et pour jouir éternellement de lui (1).

TROISIÈME MÉDITATION.

Répétition de tous les motifs précédents qui peuvent nous donner de l'horreur du péché, recueillis sous trois considérations, du nombre, du poids et de la mesure de ceux que nous avons commis.

« Seigneur, ne me reprenez pas dans votre colère, ne me châtiez pas dans votre fureur... Mes iniquités ont monté au-dessus de ma tête; elles sont devenues un poids qui m'accable. » Ps. 37. 14.

Préludes de la Méditation précédente.

PREMIER POINT.

Considérez le nombre effroyable de vos péchés, dont peut-être la moindre partie est celle que vous connaissez. Il sera difficile que vous n'en conceviez de l'horreur, si vous y faites une sérieuse réflexion, les regardant tous non en détail et en particulier, de peur que le souvenir de quelques-uns ne salisse votre imagination, mais en gros et en masse, raisonnant ainsi en vous-même à la vue de tant de crimes.

(1) S. Ignat, ibid.

1. Si un seul péché mérite l'enfer, combien d'enfers ai-je mérités par un si prodigieux nombre d'offenses?

2. Si chaque péché est une plaie, de combien de plaies suis-je couvert, moi qui en ai tant commis?

3. Si chaque péché est une injure atroce que j'ai faite à Dieu, combien d'outrages lui ai-je faits? et quelle pénitence pourra les réparer, le nombre en étant presque infini? O patience divine! comment avez-vous pu me supporter?

4. Si chaque péché est un fardeau que le ciel ni la terre n'ont pu porter, quelle est la pesanteur de tant de lourds fardeaux dont je me suis chargé? n'est-elle pas capable de m'accabler et de me faire tomber dans le plus profond de l'abîme?

5. Si chaque péché est une chaîne avec laquelle le démon tient le pécheur esclave, combien longue est celle de ma servitude, tissue de tant de péchés énormes? n'ira-t-elle pas jusqu'aux enfers?

6. Enfin si chaque péché est une dette si grande, qu'il n'y a que le sang de l'agneau sans tache qui puisse la payer, oh! que mon état est misérable! ne suis-je pas un débiteur insolvable, et n'ai-je pas sujet de craindre qu'on ne me condamne, comme ce mauvais serviteur, aux ténèbres extérieures, où l'on n'entend que des cris et des grincements de dents, si Dieu ne me fait miséricorde? Oh! que sa bonté est grande envers moi! Il faut qu'elle soit infinie; il n'y a qu'une bonté infinie qui puisse tant endurer.

DEUXIÈME POINT.

Considérez le poids de vos péchés, et pour en concevoir de l'horreur, pesez dans la balance du sanctuaire, c'est-à-dire des jugements divins, le tort que vous faites à Dieu, lui ravissant l'honneur et l'anéantissant dans votre estime; le tort que vous faites à l'Église triomphante, la privant de la

joie qu'elle attendait de votre bonne conduite; à l'Église souffrante, la privant du secours que vous lui deviez ; à l'Église militante, la déshonorant par l'infamie de vos déportements, scandalisant ses enfants par vos mauvais exemples ; le tort que vous faites à toutes les créatures, les faisant servir à vos passions déréglées contre l'honneur de leur Créateur ; et enfin le tort que vous vous faites à vous-même, et les malheurs étranges que vous attirez sur vous.

1. La chute de l'ange fait voir clairement l'extrême misère du pécheur, qui tombe du plus haut des cieux et du faîte de la gloire dans un abîme d'ignominie et de confusion, qui d'enfant de Dieu devient esclave du démon, et s'il meurt en cet état, se prive de la gloire éternelle et de toutes les délices de la béatitude, se rend indigne de toutes les grâces de Dieu, et incapable de pouvoir jamais produire une seule bonne pensée, et s'engage à de cruels tourments qu'il souffrira éternellement dans les enfers en toutes les puissances de son âme et en tous les sens de son corps.

2. La chute du premier homme nous montre sensiblement les ravages, les dégats et les désordres épouvantables que cause le péché qui, comme un torrent de feu, a désolé et désole la nature, détruit la justice originelle, l'innocence de l'âme, la grâce et les vertus infuses qui l'accompagnent, blesse toutes les puissances de l'homme, corrompt toutes ses facultés naturelles, et le rend sujet à toutes sortes de misères.

3. La punition éternelle que Dieu fait d'un seul péché mortel, à l'égard de plusieurs particuliers, montre que tous les maux du monde, les pertes, les privations, les tourments, les maladies, les peines et les disgrâces que l'amour-propre fuit avec le plus d'horreur, ne sont rien en comparaison d'une seule offense qui rend l'âme abominable devant le Saint des saints, et que pour s'en défaire il ne faut rien refuser, si difficile qu'il soit, mais qu'on doit être en la disposition de ne rien omettre de ce qui est nécessaire pour l'évi-

ter, quand même il faudrait perdre tout l'honneur, tous les biens et tous les plaisirs de la vie, vu que tout cela n'est nullement considérable au prix de la perte de Dieu et de l'éternité bienheureuse, que vous auriez déjà faite sans ressource si vous eussiez été traité à la rigueur.

4. Que si Dieu par sa bonté ne vous a pas encore abandonné à sa justice, combien devez-vous vous humilier et vous confondre d'avoir si souvent offensé un Dieu si miséricordieux, qui vous a épargné par préférence à beaucoup d'autres moindres pécheurs que vous, qui brûlent à cette heure dans les enfers.

TROISIÈME POINT.

Considérez qu'en même temps que Dieu comble la mesure de ses miséricordes, vous comblez celle de vos péchés, et pour en connaître l'excès, mesurez-les premièrement à la grandeur de Dieu que vous avez offensé. Quelle insolence de vous élever contre le Saint des saints, que les anges adorent avec tremblement, contre le Tout-Puissant qui peut vous anéantir, contre votre Créateur, votre souverain Seigneur, votre père, votre protecteur, votre juge, qui tient entre ses mains votre bonheur et votre malheur éternel !

Secondement, mesurez-les aux faveurs et aux bienfaits que vous avez reçus de Dieu. Ingrat et insensé que vous êtes, est-ce ainsi que vous reconnaissez votre Seigneur ? N'est-il pas votre père ? n'est-ce pas lui qui vous a créé ? n'êtes-vous pas l'ouvrage de ses mains ? Et vous avez quitté celui qui vous a donné l'être et la vie ; vous avez oublié votre Seigneur, votre Créateur, votre souverain bienfaiteur, qui vous a préservé de tant de malheurs où vous étiez près de tomber, qui vous a fait tant de bien, qui vous a donné tant de lumières, d'inspirations et de moyens pour vous sauver ; et enfin qui vous réserve une éternité de gloire et de délices

pour un moment que vous aurez employé à son service (1). Quelle est donc votre ingratitude d'avoir ainsi abusé de ses faveurs, n'estimant ni les dons, ni le donateur, ni les biens qu'il vous a faits, ni les biens qu'il vous promet?

En troisième lieu, mesurez-les à la croix et aux souffrances de votre très-doux et très-aimable Rédempteur. Écoutez les plaintes qu'il fait de vous en mourant : Que vous a fait cet innocent agneau qui s'est immolé pour vous, et qui pouvant vous ôter la vie vous a donné la sienne? Quel sujet avez-vous de le persécuter et de renouveler toutes ses plaies?

En quatrième lieu, mesurez-les à l'excès de son amour et de sa bonté. Il est infiniment bon, vous ne pouvez en douter; par conséquent vous devriez, s'il était possible, l'aimer infiniment, puisqu'il est infiniment aimable. D'ailleurs, il vous a aimé de toute éternité, et par le seul mouvement de cet amour que vous n'aviez point mérité, il vous a tiré du néant pour vous combler de toutes sortes de biens. Vos péchés mêmes n'ont pu éteindre le feu de sa charité, ni empêcher qu'il ne vous ait prévenu de mille bénédictions, commandant au ciel et à la terre de vous servir; et comme il vous aime de toute éternité d'un amour jamais interrompu, aussi il vous aime pour l'éternité d'un amour qui ne finira jamais si vous lui êtes fidèle, ne désirant rien plus que de vous rendre semblable à lui-même, et de vous faire participant de tous ses biens. Quelle indignité, quelle injustice et quelle perversité d'avoir passé une grande partie de votre vie dans la haine et dans l'aversion de celui que vous deviez aimer d'un amour éternel? Comment avez-vous pu continuer si longtemps à offenser un tel ami, qui n'a pas laissé de continuer à vous faire du bien? Comment avez-vous abusé de sa bonté même, pour l'offenser avec plus de liberté, sans appréhender le danger de mourir dans sa disgrâce, et de

(1) Deut., 32.

haïr éternellement dans l'enfer celui qui voulait vous aimer éternellement dans le ciel ?

Après avoir considéré sérieusement le nombre, le poids et la mesure de vos péchés, pour en concevoir de l'horreur, condamnez-vous vous-même devant Dieu, et confessez humblement que vous méritez qu'il vous ôte tous les biens dont vous avez abusé, et qu'il exerce sur vous toutes les rigueurs de sa justice vengeresse.

Concevez un sensible regret de l'avoir offensé, un désir sincère de ne l'avoir jamais fait, une ferme résolution de ne le faire jamais à l'avenir, une horreur extrême des plus légères offenses, et une juste haine de vous-même, qui vous porte à venger sur vous le tort que vous avez fait à Dieu.

Portez une sainte envie au bonheur de ceux qui n'ont jamais perdu leur innocence baptismale ; souhaitez de pouvoir les servir, et de baiser leurs pieds par respect ; n'estimez rien à l'égal de ce bonheur ; protestez devant Dieu que l'ayant perdu par votre faute, vous voudriez avoir toutes les larmes et toute la douleur des plus grands pénitents pour effacer vos péchés.

Enfin, pour suppléer à vos défauts, priez la bienheureuse Vierge qu'elle intercède pour vous auprès de son Fils ; priez le Fils qu'il offre ses sacrées plaies au Père éternel, pour obtenir votre pardon qu'il a mérité par sa mort. Offrez au Père éternel les mérites et les vertus de ce cher Fils opposés à vos péchés ; présentez-lui son humilité pour détruire votre orgueil, sa charité pour étouffer l'envie que vous portez au prochain, sa pureté pour faire mourir en vous l'amour des plaisirs déréglés, sa pauvreté pour guérir votre avarice, etc., lui disant avec saint Augustin : Regardez votre Fils, et pardonnez à votre esclave (1).

(1) S. August., in Medit.

QUATRIÈME JOUR DES EXERCICES.

EMPLOI PARTICULIER DE CE JOUR.

Votre emploi sera de chercher les moyens de remédier aux désordres de votre vie, et de vous en préserver à l'avenir. Saint Ignace en insinue trois dans le colloque du troisième exercice des péchés, qui est la répétition des deux précédents.

Le premier est de vous connaître vous-même; le second, de vous former une bonne conscience; le dernier, de faire un divorce éternel avec le monde.

Lisez les chapitres premier et vingt-deuxième du premier livres de l'Imitation de Jésus-Christ, et le sixième chapitre du deuxième livre.

PREMIÈRE MÉDITATION.

CONNAISSANCE DE SOI-MÊME.

Premier moyen de réformer sa vie, et de mettre ordre à son salut.

« Qu'avez-vous que vous n'ayez point reçu? Mais si vous l'avez reçu, pourquoi vous en glorifiez-vous, comme si vous ne l'aviez point reçu? » I. Cor. 4. 7.

Premier Prélude. — Figurez-vous que vous entendez une voix du ciel qui vous dit : *Nosce teipsum :* Connaissez-vous vous-même.

Deuxième Prélude. — Priez la sainte Vierge qu'elle vous obtienne de son Fils la grâce de vous connaître, pour concevoir du mépris, de la défiance et de la haine de vous-même.

PREMIER POINT.

Nosce teipsum : Connaissez-vous vous-même. Si vous vous connaissez bien, vous n'aurez que du mépris pour vous-même, et vous ne trouverez point étrange que tout le monde vous méprise.

Pesez bien ces vérités, et dites-les souvent à vous-même.

1° *Je ne suis rien.* Si quelqu'un, dit l'Apôtre, croit être quelque chose n'étant rien en effet, il se trompe lui-même.

2° *Je ne puis rien.* Sans moi, dit Notre-Seigneur, vous ne pouvez rien faire.

3° *Je ne sais rien.* Je suis aveugle, si la lumière du ciel ne m'éclaire.

4° *Je n'ai rien.* Qu'avez-vous, que vous n'ayez reçu? Et si vous l'avez reçu, de quoi vous glorifiez-vous? Vous dites : Je suis riche, je suis comblé de biens et je n'ai besoin de rien, et vous ne savez pas que vous êtes malheureux, et misérable, et aveugle, et nu (1).

5° *Je ne suis utile à rien.* Quand vous aurez fait tout ce qui vous a été commandé, dites que vous êtes des serviteurs inutiles.

6° *Je ne vaux rien.* Si le sel perd sa force, il ne vaut plus rien qu'à être jeté dehors et à être foulé aux pieds (2).

7° *Je ne mérite rien.* Je suis indigne de tout bien.

Il est vrai, mon Dieu, je suis indigne de vous servir, indigne d'être exaucé de vous, indigne de vos grâces et de vos inspirations célestes, indigne du pain que je mange et de l'air que je respire, indigne d'être parmi vos serviteurs dans votre sainte maison, et s'ils voulaient me traiter comme je le mérite, je ne devrais recevoir que des injures et de la confusion. Je voudrais même qu'ils connussent ma bassesse et ma

(1) Apoc., 3. — (2) Matth., 5. 13.

misère, afin qu'ils me traitassent comme le plus abominable pécheur digne de mille enfers. O Seigneur! je crie vers vous du plus profond abîme de mes misères, et j'invoque l'abîme de vos miséricordes et de votre bonté, vous suppliant de me donner vos lumières pour croître toujours de plus en plus dans la connaissance de moi-même, et m'abaisser au-dessous de tous les hommes.

DEUXIÈME POINT.

Nosce teipsum. : Connaissez-vous vous-même. Si vous vous connaissez bien, vous n'aurez pour vous que de la défiance. Il n'est rien de plus léger ni de plus inconstant que votre cœur. Il n'est jamais d'accord avec lui-même, il change à tout moment de volonté; il n'a pas plus tôt formé un dessein, qu'il le détruit, et puis aussitôt il le reprend, et jamais il ne demeure en même assiette; s'il se repent d'avoir failli, un moment après il commet la même faute; s'il se relève, un moment après il retombe; s'il se propose de mieux faire, un moment après il oublie sa résolution (1).

2. Il n'est rien de plus inquiet. Il cherche partout son repos et ne le trouve point, parce qu'il le cherche hors de Dieu qui est son centre. C'est pourquoi il est toujours en mouvement, parce qu'il s'éloigne toujours de sa fin, et il se taille plus de besogne en une heure, que tous les hommes ne sauraient en achever en une année (2).

3. Il n'est rien de plus faible ni de plus fragile. Tout peut lui nuire, tout peut le troubler, tout peut le pervertir et dérégler, et s'il ne prend garde à lui, la moindre chose peut lui être un écueil et mettre son salut en danger.

4. Enfin il n'est rien de plus dépravé ni de plus enclin au mal. Toutes ses pensées sont basses et terrestres, tous ses

(1) S. Bern., in Medit., c. 9. — (2) Ibidem.

désirs désordonnés, toutes ses passions déréglées, toutes ses habitudes vicieuses, toutes ses inclinations perverses et corrompues; et quoique la grâce du baptême le purifie parfaitement, et en bannisse le péché originel et actuel, elle ne lui ôte pas pourtant cette pente et cette facilité malheureuse qu'il a à pécher, soit pour le tenir dans l'humilité, soit pour lui faire voir le besoin qu'il a de Jésus-Christ, soit pour l'obliger à recourir souvent à la prière, soit pour lui donner sujet d'accroître ses mérites, soit pour le rendre plus soigneux d'éviter les occasions dangereuses, et de veiller sur tous ses mouvements; soit pour lui apprendre cette importante vérité, que toute sa force, son assurance et son salut dépendent de la confiance en Dieu et de la défiance continuelle de lui-même. Il est donc expédient que vous vous examiniez avec sincérité, et que vous reconnaissiez combien vous êtes vil, fragile et sujet à faillir; et après avoir connu toutes vos misères, il faut que vous vous attachiez fortement à celui par qui vous subsistez, et sans lequel vous n'êtes rien et vous ne pouvez rien (1).

O Père des miséricordes! si vous daignez prendre ma protection et m'assister de votre grâce, je mortifierai ma chair avec plus de vigueur, et j'éviterai le péché avec plus de circonspection et de prudence. Vous avez lié le prince des ténèbres, qui est le premier auteur du péché dans les enfers; liez aussi ma volonté, et tenez toutes mes passions enchaînées au fond de mon cœur, qui ne serait sans vous qu'un lieu de ténèbres plus triste que l'enfer même. Les lions respectèrent Daniel, parce qu'il était protégé de vous, et quoiqu'ils fussent pressés de la faim, ils n'osèrent le toucher. Soyez donc aussi mon protecteur, et mes appétits déréglés, quelque fureur qui les transporte, n'oseront s'élever contre moi, ou s'ils s'élèvent, ils ne pourront me porter aucun préjudice.

(1) Ibidem.

Vous avez autrefois commandé aux vents et aux orages, et ils vous ont obéi; apaisez les mouvements de mon âme, rendez-lui la paix et la tranquillité, afin qu'elle vous serve sans crainte dans la sainteté et dans la justice, se voyant délivrée du danger où elle est à tout moment de faire naufrage sans le secours de votre grâce.

O Dieu! que ceux-là sont heureux, qui sont déjà arrivés au port du salut et de la béatitude! Ils vous voient clairement et sans nuages; ils vous possèdent paisiblement et sans trouble; ils vous aiment souverainement et sans interruption; ils vous louent continuellement sans ennui et sans dégoût. Quand est-ce que vous me ferez la grâce de me tirer de ce fâcheux exil, où tous les moments me peuvent être funestes, et où je ne suis jamais en assurance ?

TROISIÈME POINT.

Nosce teipsum : Connaissez-vous vous-même. Si vous vous connaissez bien, vous n'aurez pour vous que de l'aversion et de la haine; car vous êtes le plus grand de tous vos ennemis, il n'y en a aucun qui vous nuise tant que vous-même; d'autant que le péché est le plus grand de tous les maux qui puissent vous arriver, et néanmoins il ne peut vous arriver que par vous-même et parce que vous le voulez. Le démon peut bien vous solliciter et vous exciter au péché, mais vous n'y succomberez jamais, si vous ne voulez et si vous n'y consentez. Dieu peut bien vous punir si vous péchez, mais toutes les peines qu'il peut vous faire souffrir ne sont rien en comparaison du péché, dont vous êtes le seul auteur.

Traitez-vous donc en ennemi, et haïssez à mort tout ce qui est en vous qui s'oppose à Dieu, et qui vous met en sa disgrâce. Haïssez votre propre volonté, qui consent si facilement au péché, et qui trahit votre âme en la livrant au démon; haïssez votre sensualité qui la débauche; haïssez

vos sens qui ouvrent les portes à la tentation; haïssez votre chair qui la fomente; haïssez surtout votre amour-propre qui est la source de tous les vices dont vous êtes coupable, et la ruine de toutes les vertus. Par conséquent, si vous en jugez sainement, vous direz qu'il est digne de mort et qu'il faut le crucifier. Ne dissimulez donc plus, n'usez plus de délai, ne lui pardonnez point. Crucifiez-le, crucifiez-le; mais sur quelle croix? Sur la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ, où nous trouvons notre salut, notre vie et notre résurrection (1).

DEUXIÈME MÉDITATION.

LA BONNE CONSCIENCE.

Second moyen de réformer sa vie et de mettre ordre à son salut.

« Mes frères, jusqu'à cette heure, je me suis conduit devant Dieu avec toute la droiture d'une bonne conscience. »
Act. 23. 1.

Premier Prélude. — Figurez-vous que vous entendez le divin Apôtre qui vous exhorte à vous former, à son exemple, une bonne conscience, et qui vous dit, comme il fit autrefois devant tout le conseil des Juifs : *Jusqu'à cette heure je me suis conduit devant Dieu en toute bonne conscience.*

Deuxième Prélude. — Demandez à Dieu la grâce de régler votre conscience et d'en ôter les désordres.

PREMIER POINT.

Considérez qu'entre toutes les consolations il n'y en a point de plus solide que celle de la bonne conscience, qui

(1) S. Bon., de 4 ment. exer.

est un *paradis de bénédiction,* et un asile assuré contre toutes les disgrâces de la vie.

1° On y trouve l'innocence qui est une forte défense contre tous nos ennemis. Ordonnez ce qu'il vous plaira, tous les supplices sont peu de chose à qui a la conscience pure, disait saint Tiburce, martyr, au préfet Fabien.

2° On y trouve les bonnes œuvres, dont le souvenir nous console et nous relève le courage. Oh ! qu'heureux est celui qui peut dire dans son affliction, ce que dit Ezéchias se voyant menacé de la mort : *De grâce, Seigneur, souvenez-vous, je vous prie, comment je me suis conduit devant vous en vérité et dans une entière sincérité de cœur, faisant ce qui est agréable à vos yeux* (1). Ce n'est pas le souvenir de ses grandeurs, ni des délices de sa fortune royale qui le console, ce sont ses bonnes œuvres et le témoignage de sa conscience, dit saint Jérôme, qui se souvient de ses bonnes œuvres au temps de son affliction.

3° On y trouve les vertus qui fortifient l'esprit. L'humilité le soutient contre la confusion et le mépris des hommes; la patience contre la douleur; la charité contre les défauts et les importunités du prochain.

4° On y trouve Dieu, de qui on espère le secours en ce monde et en l'autre, et cette confiance est capable d'essuyer tous les déplaisirs de la vie et toutes les frayeurs de la mort. C'est pourquoi saint Bernard (2) dit qu'il n'y a rien de plus constant, ni de plus assuré, ni de plus riche qu'une bonne conscience ; elle ne craint point les douleurs du corps, ni les malheurs du monde, ni les terreurs du démon ; elle envisage la mort avec joie, et va se présenter avec assurance devant le tribunal de la justice divine, quoiqu'il n'y ait rien de plus terrible.

(1) Is., 38. 3. — (2) De inter. domo, c. 22.

DEUXIÈME POINT.

Considérez qu'entre toutes les misères du monde il n'y a rien qui approche du tourment que la mauvaise conscience nous fait souffrir.

1° C'est un témoin et un accusateur inévitable que vous ne sauriez récuser, car il est sans reproche; ni gagner, car il est incorruptible; ni intimider, car il est intrépide; ni faire taire, car il parle toujours; ni fuir, car il est toujours présent. « Il n'y a point d'œil plus fâcheux au pécheur, que le sien propre; il n'y en a point qu'il désire plus fuir, et qu'il puisse moins éviter, dit saint Bernard. »

2° C'est un juge inexorable, qui ne peut vous manquer quand vous n'en auriez point d'autre. Il vous fait voir vos fautes malgré vous, il vous les reproche avec confusion, il vous convainc sans réplique, il vous condamne sans appel.

3° C'est un bourreau impitoyable qui exécute lui-même sa sentence, et qui vous tourmente jour et nuit (1). Quiconque est méchant est mal avec soi. Il est tourmenté par nécessité, parce qu'il est son tourment lui-même; car celui que sa conscience tourmente, est lui-même sa peine et son supplice. Il va où il peut pour fuir un ennemi; mais pour se fuir lui-même, où est-ce qu'il peut aller?

4° C'est un enfer commencé, quand il n'y aurait point d'autre peine. Une conscience chargée de crimes est une dure prison, dit saint Bernard; c'est quelque chose de pire que la prison, c'est un enfer (2).

Pesez ces paroles de Moïse : Si vous n'observez et n'accomplissez tout ce que la loi vous prescrit, Dieu vous donnera un cœur timide, toujours agité de terreurs paniques. Vous serez tellement confus et honteux de vos désordres, que

(1) S. Aug., in Ps. 36, conc, 2. — (2) S. Bern., Serm. 4, in Assump.

vous n'oserez lever les yeux. Vous serez toujours plongé dans un profond chagrin, qui consumera votre vie. Vous aurez toujours la mort devant les yeux, et vous croirez à tout moment qu'on va vous mener au supplice. Vous serez le jour et la nuit dans une défiance et une inquiétude continuelles. Dès le matin il vous ennuiera que la nuit ne vienne; et sitôt qu'elle sera venue, vous soupirerez après le jour (1), tant il est vrai qu'il n'y a point de paix, ni de vraie joie pour les impies.

TROISIÈME POINT.

Considérez ce qui est requis pour former une bonne conscience.

Fuyez l'ignorance, l'erreur, le libertinage et le scrupule. Ne soyez pas du nombre de ceux qui, par une ignorance affectée, ne veulent pas être instruits de leurs obligations, ni avertis de leurs fautes. Ne tombez pas aussi dans l'autre extrémité qui, sous prétexte d'exactitude et de sévérité, vous fasse croire qu'il y a du mal où il n'y en a point. Une conscience erronée ne peut faire sans péché ce qu'elle croit être mal, quoiqu'il ne le soit pas en effet. Ayez une conscience timorée qui ne soit ni scrupuleuse, ni téméraire, ni trop hardie.

Une conscience nette, qui ne s'enveloppe ni ne s'embarrasse point, et qui ne se cache point, ni à son directeur, ni à elle-même.

Une conscience droite, qui se conforme entièrement aux lumières de la raison et de la foi, et qui se règle sur les maximes de l'Evangile.

Une conscience tendre et délicate, qui soit très-sensible aux moindres fautes, et qui les pleure amèrement.

Gardez-vous bien d'étouffer les remords de votre cons-

(1) Deut., 28.

cience qui vous reprend lorsque vous avez failli. C'est le remède le plus prompt, le plus efficace, le plus excellent et le plus naturel de toutes les maladies de votre âme. C'est le plus prompt, car il est présent et appliqué sur le champ; c'est le plus naturel, car il est appliqué à la plaie; c'est le plus efficace, car il guérit sans bruit, sans délai et sans dommage; c'est le plus excellent, parce que c'est la main de Dieu qui l'applique et qui lui donne une vertu surnaturelle, pour réveiller en vous le désir de votre salut et de votre perfection. Heureuse la conscience qui ne souffre qu'aucun autre amour règne sur le trône de son cœur, que celui de Jésus-Christ, qui est l'auteur de la sagesse, de la pureté, de la justice et de toutes les autres vertus (1)!

TROISIÈME MÉDITATION

Divorce éternel avec le monde, et mépris de tous les biens qu'il estime et qu'il recherche.

TROISIÈME MOYEN DE RÉFORMER SA VIE ET DE METTRE ORDRE A SON SALUT

« N'aimez point le monde, ni ce qui est dans le monde. » I. JOAN. 2. 15.

PREMIER PRÉLUDE. — Vous étant mis en la présence de notre Seigneur Jésus-Christ, figurez-vous qu'il vous avertit de mettre ordre au salut de votre âme par un éternel divorce avec le monde qui est son ennemi, et qu'il vous dit ces paroles : *Que sert à un homme de gagner tout le monde pour un moment, s'il perd son âme pour l'éternité* (2)?

DEUXIÈME PRÉLUDE. — Demandez lui, par l'intercession de sa

(1) S. Hyeron. ad Demetr. — (2) Marc, 8. 36.

bienheureuse mère, la grâce de reconnaître la vanité et la malignité du monde, et de vous en séparer par un généreux mépris de tous les biens que les mondains estiment et recherchent au préjudice de leur salut.

PREMIER POINT.

N'aimez point le monde, ni ce qui est dans le monde, c'est à-dire les plaisirs, les richesses, les honneurs et tous les biens périssables du siècle, que les mondains aiment et recherchent avec des passions déréglées, jusqu'à se perdre eux-mêmes et ruiner le salut de leur âme. Pour en concevoir du mépris, il ne faut que considérer leur peu de durée. Hélas! que la jouissance en est courte!

Car, premièrement, elle ne peut être plus longue que la vie. Or, *qu'est-ce que votre vie? Une vapeur qui paraît pour un peu de temps, et puis qui disparaît aussitôt* (1). Souvenez-vous, dit Job, que ma vie est comme le vent, qui passe vite et ne retourne jamais; lorsqu'on m'aura une fois fermé les yeux, je ne pourrai plus les ouvrir pour voir encore les biens que j'aurai quittés, et pour en goûter la douceur (2).

Secondement, bien que la vie soit si courte, la jouissance des biens du monde l'est encore plus. Je veux qu'un prince soit né roi, et qu'il l'ait été jusqu'à la mort, on ne peut pas dire qu'il ait régné autant qu'il a vécu. Il faut en ôter tout le temps de son enfance et celui qu'il a employé au sommeil et à ses divertissements. Que sera-ce donc de celui qui ne sera arrivé à la couronne qu'après plusieurs années, et que la mort fera descendre du trône dans le tombeau presqu'aussitôt qu'il y sera monté? Si vous voulez en croire ceux qui l'ont expérimenté, ils vous diront que tous les biens dont ils

(1) Jacob., 4. — (2) Job., 7.

ont joui durant leur vie *ont passé comme l'ombre;* qu'y a-t-il de plus vain? *comme un courrier qui va en diligence;* qu'y a-t-il de plus prompt? *comme un vaisseau que le vent emporte;* qu'y a-t-il de plus vite (1)?

En troisième lieu, si les biens du monde sont si courts en comparaison de la vie qui ne fait que passer, ils sont encore infiniment plus courts en comparaison de l'éternité qui dure toujours. Car si mille ans ne sont devant les yeux de Dieu, qui les mesure à la durée éternelle de son être, que comme le jour d'hier qui est passé, que doit-on dire d'un bien qui ne dure que peu de jours? *Ne faut-il pas avouer avec Job que la joie de l'hypocrite n'est qu'un point* (2)? Et pour un point perdre son âme à jamais, pour un moment perdre l'éternité, perdre Dieu pour un néant! n'est-ce pas une étrange folie, et ne faut-il pas être bien aveugle pour s'attacher à des choses périssables, et mépriser le souverain bien dont la durée est infinie? O vie présente! que tu trompes de monde! quand tu fuis, tu n'es plus; quand on te voit, tu n'es qu'une ombre; quand tu montes, tu n'es qu'un peu de fumée, tu sembles douce à ceux qui sont insensés, mais tu n'as que de l'amertume pour les sages. Ceux qui t'aiment ne te connaissent pas; tu n'es connue qu'à ceux qui te fuient; tu parais longue à quelques-uns pour les tromper par cette fausse espérance; tu parais courte aux autres pour les mettre au désespoir (3).

DEUXIÈME POINT.

« *N'aimez point le monde, ni ce qui est dans le monde.* » Pour concevoir encore plus de mépris de toutes les choses du monde, joignez à leur peu de durée leur peu de prix et de valeur.

1. Oh! que c'est peu de chose que tous les biens qui sont

(1) Sap., 5 — (2) Job., 20. 5. — (3) S. Bonav., de 4. ment. exercit.

dans le monde! Dieu les donne à ses plus grands ennemis. Voyez qui sont ceux qui possèdent les grandes richesses, les grands honneurs, les grandes charges, les grands plaisirs; de grands pécheurs, de grands coupables, des réprouvés pour la plupart. Qui voudrait de tels biens à cette condition? qui ne craindrait le partage des réprouvés?

2. Oh! que c'est peu de chose que tous les biens du monde! ils ne peuvent pas remplir la prunelle de l'œil qui est si petite; comment pourraient-ils remplir l'esprit qui est capable de posséder Dieu (1)?

3. Oh! que c'est peu de chose que tous les biens du monde! Toute la terre comparée au ciel n'est qu'un point. Et néanmoins c'est pour avoir une petite partie de ce point que l'on navigue, que l'on travaille le jour et la nuit, que l'on se tue, que l'on donne de sanglantes batailles; quelle folie!

4. Oh! que c'est peu de chose encore une fois que tous les biens du monde! Ils ne méritent pas le nom qu'ils portent. On appelle bien ce qui nous rend bons; et c'est ce que ces faux biens ne peuvent faire. Les richesses nous font riches, les grandeurs nous font grands, le crédit nous rend puissants; mais ni les richesses, ni le crédit, ni les grandeurs du siècle ne peuvent nous rendre meilleurs; souvent même de bons ils nous font devenir méchants, et de méchants encore pire et plus endurcis dans le mal. Donc, ô mon âme! si tu es sage, si tu as quelque rayon de lumière, cesse de poursuivre des biens qu'on ne peut acquérir sans devenir misérable, des biens qui sont à charge quand on les possède, qui souillent quand on les aime, qui affligent quand on les perd. Aime un bien dans lequel sont tous les biens, et cela suffit; désire un bien tout simple et sans mélange, et c'est assez. Quoi! ma chair; quoi! mon âme, que veux-tu? Tout ce que tu aimes est là; tout ce que tu désires y est. Que cherches-tu davantage (2)?

(1) Eccl, 1. — (2) S. Bonav., de 4. ment. exercit.

TROISIÈME POINT.

« *N'aimez pas le monde, ni ce qui est dans le monde.* » Ce n'est pas assez de concevoir un saint mépris du monde, il faut en avoir de la haine et faire un divorce éternel avec lui.

1. C'est un trompeur qui n'est pas ce qu'il paraît. La montre en est belle; mais le fond n'en vaut rien. C'est un fumier couvert de neige; c'est un sépulcre blanchi; c'est une prison dorée, mais pleine de criminels destinés et condamnés à la mort.

2. C'est un menteur qui promet ce qu'il ne peut donner, et qui donne souvent tout le contraire de ce qu'il promet. Il promet une vie heureuse et nous donne la mort; il promet la liberté et il nous rend esclaves; il promet de l'appui pour nous faire tomber dans le précipice.

3. C'est un ennemi de Dieu et de votre salut qui vous perdra si vous l'aimez, et qui pour récompense de vos services attirera sur vous la malédiction que le Fils de Dieu a si souvent jetée sur lui et sur tous ceux qui le suivent.

4. Le moyen de vous garantir de ce malheur, ce serait d'avoir un ami fidèle qui vous découvrît le danger où vous êtes; mais, comme dit le Sage, *qui sera assez heureux pour trouver un homme fidèle* (1)? Oh! qu'il y a d'amis du temps, qui ne vous parlent que des prospérités du siècle, et jamais de l'éternité! Oh! qu'il y a d'amis de chair et de sang, qui vous portent à faire fortune dans le monde, sans se soucier de mettre votre salut en danger. Oh! qu'il y a d'amis de table et de débauche, qui vous entraînent avec eux dans le vice, et qui ne veulent pas vous avertir du péril où ils vous engagent!

(1) Prov., 20. 6.

Écoutez donc le conseil du dernier des sages des Hébreux : *Séparez-vous de vos ennemis*, c'est-à-dire du monde, de la chair et du démon; *et donnez-vous de garde de vos amis* (1). Défiez-vous de ceux qui ne vous aiment que pour le monde, et selon l'esprit du monde; tenez pour véritable ami celui qui vous aime pour Dieu, et dont tous les conseils, conformes à l'Évangile, ne vous portent qu'à l'amour de la vertu et au soin de votre salut. Il y en a peu de cette sorte; mais si vous craignez Dieu, vous en trouverez toujours quelqu'un.

CINQUIÈME JOUR DES EXERCICES.

EMPLOI PARTICULIER DE CE JOUR.

Votre occupation sera d'apprendre les motifs qui vous obligent à un prompt et parfait retour vers Dieu, par la considération de la vie qui est le temps de le chercher, de la mort qui est le temps de le trouver, et de l'éternité qui est destinée pour le posséder. Vous suivrez en cela la conduite de saint Ignace, qui vous donne pour cinquième exercice la contemplation de l'enfer, et vous permet d'y ajouter d'autres méditations qui aient du rapport aux précédentes, comme celles du jugement et de la mort.

Lisez le premier livre de l'Imitation de Jésus-Christ (2).

(1) Eccl., 6. 16. — (2) Chap. 23 et 24.

PREMIÈRE MÉDITATION.

Malheur de l'âme qui ne cherche pas Dieu durant sa vie, et qui néglige son salut.

PREMIER MOTIF D'UN PROMPT ET PARFAIT RETOUR VERS DIEU.

« Ne tardez pas à vous convertir au Seigneur, et ne différez pas de jour en jour. » ECCL. 5. 8.

PREMIER PRÉLUDE. — Représentez-vous l'enfant prodigue, qui étant sorti de la maison de son père, et menant une vie honteuse, pauvre et misérable, rentre en lui-même pour reconnaître le pitoyable état où il se trouve, et se résout de le quitter promptement, disant en lui-même : Je ne puis plus vivre dans ces misères, *il faut que je me lève et que j'aille trouver mon père* (1).

DEUXIÈME PRÉLUDE. — Demandez humblement la grâce de rentrer en vous-même, et de bien connaître le triste état où vous êtes, et la misérable vie que vous menez pour la quitter sans délai.

PREMIER POINT.

Ne tardez point à vous convertir au Seigneur, et ne différez point de jour en jour. Pour vous obliger à ce prompt retour, souvenez-vous que la vie vous a été donnée pour chercher Dieu, la mort pour le trouver, l'éternité pour le posséder. Par conséquent, malheur à vous, si vous oubliez Dieu durant la vie, et si vous négligez de le chercher ! Malheur à vous, si vous ne le trouvez point à l'heure de la

(1) Lucæ, 15, 18.

mort! Malheur à vous, si vous le perdez pour toute l'éternité !

Arrêtez-vous à la première de ces trois vérités, et considérez premièrement le malheureux état où vous êtes, et la misérable vie que vous menez dans l'oubli de votre dernière fin et de votre salut. Voyez comment vous vous comportez avec Dieu : le peu de respect que vous avez pour lui ; le peu de reconnaissance que vous lui témoignez de ses bienfaits ; le peu de soin que vous avez de lui plaire ; le peu de plaisir que vous prenez à converser avec lui dans l'oraison ; le peu de douleur que vous ressentez de tant d'offenses que vous commettez contre lui, et de tant d'injures qui lui sont faites ; le peu de fidélité que vous apportez à correspondre à ses inspirations ; le peu de profit que vous tirez des sacrements ; l'indévotion, la lâcheté, l'irrévérence, la tiédeur et la négligence avec lesquelles vous faites vos exercices continuels. Quelle vie ! quels désordres ! quelle confusion !

Voyez comment vous vivez avec votre prochain : le peu de charité, de douceur et de support que vous avez pour vos égaux et pour vos inférieurs ; le peu d'obéissance que vous rendez à vos supérieurs ; le peu de consolation et de satisfaction que vous donnez aux uns et aux autres ; l'aversion, l'indignation, la froideur, l'amertume de cœur que vous avez contre quelques-uns, ne les voyant qu'avec peine, ne leur parlant qu'avec dissimulation, soit par envie, ou par défiance, ou par mépris ; les soupçons que vous formez, et les jugements téméraires que vous faites de leurs actions ; les ombrages que vous en prenez pour peu de chose ; la liberté que vous vous donnez de parler de leurs défauts ; le plaisir que vous ressentez quand on parle à leur désavantage, bien loin de détourner le discours ; le préjudice que vous leur portez, soit en leurs biens ou en leur honneur, et le scandale que vous leur causez par votre mauvais exemple. Quelle vie ! quelle confusion ! quel désordre !

Voyez comment vous êtes avec vous-même : l'attache que vous avez aux commodités du corps ; l'estime que vous faites de l'honneur, de la faveur et de la réputation parmi les hommes; le peu de modestie extérieure et d'humilité intérieure que vous gardez dans votre conduite; le peu d'abnégation, de mépris et de haine de vous-même ; le peu de mortification de vos passions ; le peu de vigilance que vous apportez à garder vos sens, à réprimer vos sensualités, et à fuir les occasions qui vous engagent en mille piéges dangereux, dont vous n'avez pas assez d'horreur. Quelle vie encore une fois ! quels désordres ! quelle confusion ! N'avez-vous point de regret de voir vos années si inutilement et si misérablement passées ? Combien peu avez-vous pensé à votre fin? Avec quelle lâcheté vous êtes-vous servi des moyens pour y arriver? Oh ! si Dieu avait fait à un autre les grâces qu'il vous a si libéralement accordées, quelles bonnes œuvres n'aurait-il pas faites? quelles vertus n'aurait-il pas acquises? quelle gloire n'aurait-il pas donnée à Dieu? quelle joie aux anges, quelle édification aux hommes, quelle estime et quel honneur à toute l'Eglise? Quel moyen de réparer toutes ces pertes, si vous ne recourez à la miséricorde de votre Père céleste pour lui demander pardon comme l'enfant prodigue, et pour lui offrir les trente-trois années de la vie de son fils, avec celles de la vie admirable de sa bienheureuse mère et de tous les saints, afin de suppléer à vos défauts, et de réparer la perte de tant de précieux moments que vous deviez employer pour gagner l'éternité?

DEUXIÈME POINT.

Considérez, en second lieu, les principales sources d'où viennent tant de péchés que vous avez commis, afin d'y apporter du remède.

1° C'est peut-être que vous ne pensez guère à la fin pour

laquelle Dieu vous a donné la vie ; et par suite, ou vous n'avez pas assez d'estime de la vertu, ou vous n'avez que de faibles désirs de travailler à votre salut, et de vaines complaisances pour la sanctification de votre âme, qui demeurent sans fruit et sans effet. Faites-y réflexion, et ne vous contentez pas de mettre par écrit les résolutions que vous prenez dans vos retraites annuelles, si elles ne sont suivies de l'exécution ; car le ciel n'est que pour les bonnes œuvres ; le salut de votre âme dépend de là. Ce n'est pas assez de dire : Je m'en vais commencer ; il faut en venir à la pratique.

2° Peut-être que les respects humains ont pris un trop grand empire sur vous. Vous craignez trop le mépris, vous désirez trop de plaire aux hommes, vous tombez en plusieurs imperfections par une lâche complaisance, même souvent contre le remords de votre conscience. Enfin, vous ne vivez que par opinion, vous ne prenez pour règle de vos actions et pour excuse de vos imperfections, que ce que le monde a coutume de dire et de faire. Vous suivez ses lois et ses maximes ; vous ne regardez point ce que Dieu vous commande, ni ce que Jésus-Christ vous enseigne, ni ce que les saints ont fait à son exemple ; vous ne vous arrêtez qu'aux exemples des imparfaits, au lieu de prendre vos règles et vos mesures de l'immuable et éternelle vérité. Ce n'est pas merveille que votre vie soit une vie d'erreur, et que votre conduite soit fautive et défectueuse en tout.

3° Peut-être que vous êtes accoutumé à faire vos actions comme par manière d'acquit ou par mouvement naturel, ne considérant pas que votre perfection et votre salut dépendent de chaque action, qui ne peut être bonne, si elle n'est bien faite, ni bien faite, si l'extérieur n'est animé de l'intérieur, si l'intention n'est pure, et si toutes les autres circonstances qui contribuent à sa perfection ne s'y trouvent.

4° Peut-être que vous êtes trop inconstant dans vos

bonnes résolutions. La moindre difficulté vous arrête dans le chemin de la perfection chrétienne; tout vous lasse et vous dégoûte; vous voudriez que la vertu ne vous coûtât rien à acquérir. C'est pourquoi vous ne continuez pas longtemps vos exercices; vous n'avez pas fait un pas en avant que vous reculez aussitôt. Ainsi c'est toujours à refaire et à recommencer.

5° Peut-être que vous n'avez pas jeté d'assez bons fondements de la vie spirituelle, ne l'ayant pas commencée par la mortification de vos passions, ou n'ayant pas longtemps continué cet exercice, ou l'ayant fait si lâchement, qu'elles ont pris l'ascendant sur la raison, qui ne peut plus les fléchir ni les modérer. De là vient que vous succombez à la moindre résistance, et que prenant une manière de vivre licencieuse sans combattre votre humeur, et sans vous faire violence ni vous contraindre en rien, vous êtes toujours vaincu, toujours esclave, suivant en tout les désirs de votre cœur.

6° Peut-être que vous ne faites pas assez d'état des choses qu'on appelle petites, quoiqu'elles soient de grande conséquence, comme des petites fautes, des petites règles, des petites observances, des petites pratiques de dévotion et de vertu, sans lesquelles néanmoins les plus considérables ne peuvent pas subsister; parce que ces légers manquements disposent aux plus grands, quand on les néglige, étant certain que les grandes chutes ont d'ordinaire de petits commencements, et qu'on ne devient pas méchant tout à coup, mais par degré.

7° Enfin, vous avez peut-être une forte attache à quelque chose qui est hors de vous, à quelque personne, à quelque emploi ou à vous-même; c'est-à-dire à votre propre jugement, à vos commodités, à votre propre estime; ce qui fait que toutes vos pensées et vos affections ne visent qu'à vos intérêts, et que vous rapportez tout à vous-même. Car ces af-

fections déréglées épuisent votre cœur, et vous empêchent de vous abandonner entièrement à Dieu. Vous n'êtes à lui qu'à demi, vous n'allez à la perfection qu'avec réserve; vous avez peur qu'il ne vous fasse trop de bien et qu'il ne vous mène trop loin, et ainsi en lui liant les mains vous vous rendez indigne des faveurs qu'il vous ferait s'il n'y trouvait point d'obstacle. Examinez-vous bien sur ces chefs, et tirez-en des motifs de contrition, de confusion, de recours à la prière et de désir d'amendement pour la plus grande gloire de Dieu.

TROISIÈME POINT.

Après avoir reconnu vos égarements et les principales sources des désordres de votre vie, considérez les mauvaises suites que vous en devez craindre, si vous ne sortez au plus tôt d'un si déplorable état. Malheur à celui qui néglige l'œuvre de Dieu! N'avez-vous pas sujet d'appréhender que la bonté divine ne se lasse de vous attendre? ne vous lassez-vous point vous-même de mener une vie si lâche, si misérable et si indigne d'un homme qui est né pour le ciel, et qui tient un si honorable rang parmi les enfants de Dieu? Croyez-moi, ne différez plus votre retour vers Dieu. Pensez sérieusement à l'éternité, où tous les moments du temps vous portent, et où vous arriverez plus tôt que vous ne croyez. Mais comment pouvez-vous espérer qu'elle soit heureuse à votre égard, si vous ne vivez autrement que vous ne faites? oh! que vous avez sujet de vous humilier devant Dieu! et de lui dire avec saint Bernard : O mon Seigneur! toute ma vie m'épouvante et me fait trembler, vu que l'examinant soigneusement je n'y vois que péché ou stérilité, où s'il y paraît quelque fruit, il est si peu solide ou si défectueux, ou même si corrompu, qu'il n'y a rien qui puisse vous plaire, ou pour mieux dire, qui ne puisse vous déplaire. Et néanmoins, quoique cela soit

véritable, je vis comme si cela ne l'était point, ce qui est la plus grande de toutes les misères (1).

DEUXIÈME MÉDITATION.

Malheur de l'âme qui ne trouve point Dieu à l'heure de la mort.

DEUXIÈME MOTIF D'UN PROMPT ET PARFAIT RETOUR VERS DIEU.

« Ne tardez pas à vous convertir au Seigneur, et ne différez pas de jour en jour. Car sa colère viendra soudain, et au jour de la vengeance il vous perdra. »
Eccle. 5. 8.

Premier Prélude. — Figurez-vous que vous êtes au lit de la mort, abandonné des médecins, le visage tout changé, le crucifix devant les yeux, prêt à rendre les derniers soupirs, et que vous entendez cette voix si surprenante et si terrible aux folles vierges qui ont négligé leur salut : *Voici l'Époux qui vient, allez au-devant de lui* (2).

Deuxième Prélude. — Demandez humblement la grâce de concevoir une si forte pensée et une si vive appréhension de la mort, qu'elle vous oblige à retirer promptement votre affection de toutes les choses de la terre, pour la mettre totalement en Dieu.

PREMIER POINT.

Ne tardez point à vous convertir au Seigneur, et ne différez point de jour en jour; car sa colère viendra tout à coup fondre sur vous, et vous perdra sans ressource au jour de la

(1) Lib. de interior. domo. — (2) Matth., 25, 8.

vengeance. Souvenez-vous que la mort est proche, et qu'il est temps d'y penser et de changer de vie, autrement vous mettez votre salut en danger (1).

Considérez donc, en premier lieu, que l'heure de la mort n'est pas le temps de chercher Dieu, mais de le trouver. *Cherchez Dieu,* dit le Prophète, *pendant que vous pouvez le trouver* (2). Si vous ne le cherchez durant la vie, en vain vous le chercherez à la mort, vous ne le trouverez plus. A la vérité, vous ne devez jamais désespérer, pendant qu'il vous reste un moment de vie pour implorer la miséricorde de Dieu ; mais si vous négligez de mettre ordre à votre salut de bonne heure, vous le mettez en grand danger, et plus vous différez, plus votre retour vers Dieu devient difficile ; vous vous éloignez de lui toujours de plus en plus ; vous vous rendez esclave du péché, et la mauvaise habitude que vous contractez dans le vice, passe insensiblement dans une espèce de nécessité morale qu'il est presque impossible de vaincre ; vous tombez sans y penser dans un aveuglement dangereux, qui fait que vous perdez avec la connaissance, le sentiment et le regret de vos fautes ; et de plus, vous vous rendez indigne de la miséricorde de Dieu, qui menace d'abandonner à la mort ceux qui l'ont quitté durant la vie. Je vous ai appelés, leur dit-il, et vous avez refusé de venir ; je vous ai tendu les mains, et personne n'a daigné me regarder ; vous avez méprisé tous mes conseils, et vous n'avez fait aucun état de mes menaces (3). Et moi, à mon tour, je me moquerai de vous à l'heure de votre mort, et quand le malheur que vous craignez vous sera arrivé, j'en ferai des risées. Oh ! qu'heureux et sage est celui qui tâche d'être maintenant durant la vie tel qu'il veut qu'on le trouve à la mort ! Il arrivera peut-être que vous désirerez avoir un jour ou une heure pour vous amender, et vous ne savez si vous l'obtien-

(1) Eccl., 14 — (2) Isaiæ, 55. — (3) Prov., 1.

drez (1). Les trêves de cette vie mortelle ne sont pas longues, dit saint Léon, la licence avec laquelle on jouit de ces folles voluptés, est de peu de durée ; elle sera bientôt suivie de la douleur des peines éternelles, si l'on ne cherche le remède de la pénitence, pendant que Dieu suspend l'arrêt de sa justice (2).

Que faut-il donc dire ? que faut-il conclure de cette importante vérité ? Que tout périsse, n'importe. Abandonnons ces choses vaines et inutiles, et donnons tous nos soins à la recherche de la vérité. Cette vie est misérable et la mort est incertaine. Si elle nous surprend sans y avoir pensé, en quel état sortirons-nous de ce monde ? ou apprendrons-nous ce que nous aurons négligé d'apprendre en cette vie ? Ou plutôt ne serons-nous pas obligés de subir la peine de cette négligence ? Pourquoi donc différons-nous de renoncer à toutes les espérances du siècle, pour nous employer tout entiers à chercher Dieu, et la vie bienheureuse pour laquelle nous sommes créés (3) ?

DEUXIÈME POINT.

Représentez-vous les peines et les angoisses que ressent une âme à l'heure de la mort, après avoir vécu dans l'oubli de Dieu et de son salut. Voulez-vous savoir ce qui l'afflige ? *Le passé, le présent et l'avenir.*

Le passé ; c'est-à-dire le souvenir de tant de péchés qu'elle a commis, le mépris qu'elle a fait des inspirations divines, la dissipation des grâces qu'elle a reçues en vain, la perte du temps qui lui était donné pour ménager son éternité, qu'elle ne peut réparer, l'amusement et l'illusion des choses du monde qu'elle reconnaît trop tard, l'aveugle-

(1) Th. à Kemp., 1 de Imit. Christi. — (2) S. Leo, serm. 5, de Quadrag. — (3) S. Aug., lib. 6, cap. 13. Confes.

ment volontaire et la négligence criminelle dans laquelle elle a passé toute sa vie.

Le présent ; c'est-à-dire la rigueur du mal qui la presse, la nouvelle qu'on lui apporte de la mort prochaine qu'elle redoute, et dont toute sa nature frémit ; la pourriture et la corruption de son corps, l'abandon de toutes les créatures qui la délaissent, la perte de tous les biens du monde, les tentations du démon, les remords de sa conscience, et enfin le coup de la mort, qui la sépare de tout ce qu'elle a de plus cher malgré ses répugnances et ses attaches.

L'avenir ; c'est-à-dire le jugement de Dieu très-rigoureux, l'examen de toutes ses pensées, de ses paroles et de ses actions ; le compte qu'il faudra rendre des plus légères fautes, dont le nombre paraîtra effroyable, et la malice tout autre qu'elle ne s'était imaginé ; l'enquête exacte qu'on fera de ses bonnes œuvres, qui étant pesées dans la balance de la justice divine, seront trouvées plus dignes de châtiment que de récompense ; l'arrêt immuable et sans appel qu'on doit prononcer contre elle, qui décidera de son salut éternel ; l'exécution de la sentence qui sera faite sans délai, et sans qu'elle y puisse former opposition. O abîme inscrutable et sans fond ! qui ne tremblerait au bruit de ce redoutable tonnerre : *Retirez-vous de moi, maudits, allez au feu éternel?* Oh ! qu'une âme lâche et criminelle jugera bien autrement des choses du monde qu'elle ne fait maintenant ! oh ! qu'elle aura de confusion et de regret de s'être si mal servie des moyens qu'elle avait de faire son salut ! oh ! qu'elle aura de frayeur se voyant sur le bord du précipice, destituée de tout secours, accompagnée seulement des bonnes ou des mauvaises œuvres de toute sa vie, attendant son jugement, sans savoir quel doit en être le succès, sinon qu'elle a sujet de tout craindre, vu ses infidélités et ses mauvais déportements. Ne vaut-il pas mieux prendre un peu de peine pour mettre ordre aux affaires de votre conscience, et pourvoir *au*

passé par la pénitence, *au présent* par votre diligence, *à l'avenir* par votre prévoyance, que de vous engager dans un effroyable danger de perdre l'éternité pour éviter un moment de mortification et de travail ?

TROISIÈME POINT.

Considérez que le vrai moyen d'éviter la mauvaise mort, et de trouver le port du salut, où tant d'âmes lâches font naufrage, c'est de chercher Dieu de bonne heure, et de vous tenir prêt à tout moment de passer du temps à l'éternité, pour paraître devant votre juge et recevoir de lui la couronne qu'il vous réserve dans le ciel. Mettez-vous donc dès maintenant entre la vie présente et la vie future, entre le temps et l'éternité, et voyez si vous êtes prêt à passer de l'un à l'autre.

1. Ne tenez-vous plus au monde ? Si vous y avez encore quelque attache, vous n'êtes pas digne du royaume de Dieu. *Celui qui aime le monde, n'aime point Dieu,* dit saint Jean (1), et qui n'aime point Dieu, n'est point digne de Dieu. « Elie se hâtant d'aller au royaume des cieux, ne peut y aller avec son manteau ; il faut qu'il quitte avec le monde les dépouilles du monde (2). » On ôte le manteau à l'Épouse qui cherche son Époux, afin qu'elle aille voir Dieu avec un cœur pur et libre de toute affection déréglée (3). Pouvez-vous dire comme sainte Monique ? Pour ce qui me regarde, il n'y a plus rien dans la vie qui soit capable de me plaire ; je ne sais plus ce que je fais ici, et pourquoi je suis plus longtemps sur la terre (4).

2. Votre conscience ne vous reproche-t-elle rien ? n'est-elle point coupable de quelque péché, avec lequel vous ne voudriez pas mourir ? Mettez-y ordre au plus tôt ; faites mourir le péché devant vous, si vous voulez mourir en assurance.

(1) Joann., 1. — (2) S. Hieron., ep. 34 ad Julian. — (3) S. Ambros , lib. 3 de Virginibus. — (4) S. Aug., lib. 9. Conf , cap. 10.

3. Avez-vous fait pénitence? avez-vous acquitté toutes vos dettes ? ne reste-t-il rien à payer à la justice divine, qui pût vous arrêter au passage de la mort dans les flammes du purgatoire? Sainte Euphrasie, après avoir mené une vie très-innocente dans la religion, disait à Notre-Seigneur aux approches de la mort : Mon Seigneur Jésus, donnez-moi encore une année pour pleurer mes péchés; je n'ai point fait pénitence; je n'ai rien fait pour mon salut (1). Eh ! que sera-ce de vous, qui vivez si lâchement ?

4. Avez-vous mis ordre à vos affaires temporelles et spirituelles? avez-vous pourvu à votre domestique, à vos serviteurs, à vos héritiers, à vos créanciers, à votre testament? Le patriarche Jacob songeant à sa retraite, après avoir servi quatorze ans dans la maison de son beau-père, disait en lui-même : *Il est juste de pourvoir aussi à ma maison* (2). Votre maison, à proprement parler, c'est le ciel; celle de la terre est peu de chose en comparaison, ce n'est qu'un lieu de passage. Le paradis est votre demeure éternelle; y avez-vous bien pourvu? Avez-vous bien acquis des mérites ? N'est-il pas juste d'y penser? Après avoir si longtemps servi le monde, servi ce misérable corps, travaillé pour une chétive vie, n'est-il pas temps de songer au salut de votre âme ? Si vous étiez près de mourir, en vérité quel jugement feriez-vous de toutes les choses du monde ? Seriez-vous bien aise d'avoir vécu selon ses maximes? voudriez-vous pour lors avoir suivi votre humeur et vos inclinations vicieuses ? Eh! que ne faites-vous maintenant par respect pour le Seigneur, ce que la crainte vous fera un jour désirer d'avoir fait ! O Dieu ! ouvrez-nous les yeux et nous montrez clairement une fois ce qui se passe tous les jours devant nous, afin que nous ne soyons point surpris.

(1) Surius, 13 mart , n. 31, et in vitis PP., lib. 1. — (2) Genes , 30.

TROISIÈME MÉDITATION.

Malheur d'une âme qui perd Dieu pour toute l'éternité.

TROISIÈME MOTIF D'UN PROMPT ET PARFAIT RETOUR VERS DIEU.

« Retirez-vous de moi, maudits, allez au feu éternel. » MATTH. 25. 41.

PREMIER PRÉLUDE. — Représentez-vous l'enfer qui est le lieu destiné à la punition des réprouvés. Mesurez sa longueur, sa largeur et sa profondeur (1).

DEUXIÈME PRÉLUDE. — Demandez humblement la grâce de concevoir une profonde appréhension des peines que les damnés souffrent dans cette horrible prison, afin que si vous vous oubliez quelquefois de l'amour divin, au moins la crainte du châtiment vous retire du péché.

PREMIER POINT.

Considérez toutes les circonstances qui rendent le malheur des réprouvés effroyable, pour vous retirer du péché et vous résoudre à un prompt retour vers Dieu, par la crainte du danger où vous êtes de tomber dans cet abîme, si vous ne changez de vie. Guillaume d'Auvergne (2), évêque de Paris, les réduit à six principales, qu'il faut peser à loisir.

La première est la rigueur des peines que souffrent les réprouvés, qui surpasse tout ce qu'on peut s'imaginer. Les vrais biens, dit ce savant évêque, et les vrais maux sont ceux de la vie future; les biens et les maux de la vie présente n'en sont que les ombres. Car ceux qui sont dans l'enfer

(1) S. Ignat., in 5 exercit., 1 hebd. — (2) Dom. 1 post. Pent., Serm. 2.

disent, au chapitre huitième de la Sagesse, que toutes ces choses ont passé comme une ombre (1). Et saint Paul dit que la figure de ce monde passe, pour nous apprendre que tous les biens et les maux de cette vie ne sont que des biens et des maux en peinture, en comparaison des biens du ciel et des peines de l'enfer. N'est-ce pas une grande folie de craindre tant les misères de cette vie, qui ne sont que des ombres, et d'appréhender si peu celles de l'autre vie, qui sont les vraies misères dont la seule pensée devrait nous faire trembler? Que diriez-vous d'un homme qui craindrait l'ombre ou la figure d'un lion, et qui ne se mettrait pas en peine de fuir le lion même qui va le déchirer et dévorer? Ne jugeriez-vous pas qu'il aurait perdu le sens?

DEUXIÈME POINT.

La seconde est la diversité des peines qui tourmentent les damnés, le ver qui ne meurt point, le feu qui ne s'éteint point, la puanteur intolérable du soufre qui brûle toujours et ne se consume point, la faim enragée qui ne se rassasie point, la pauvreté qui manque de toutes choses, et ne les trouve point, l'horreur des ténèbres que le jour n'éclaire point, l'effort continuel que les malheureux font pour sortir de ces flammes, et le désespoir continuel de ne pouvoir jamais en sortir qui ne les quitte point; car ce n'est pas seulement la diversité, mais encore la contrariété de leurs peines, qui contribue à leur tourment. Là les misérables éprouvent tout ensemble la douleur avec la crainte, le feu avec l'obscurité, et les tourments à leur mort prennent des qualités contraires pour les punir, parce que durant leur vie ils ont contrarié la volonté de leur Créateur. Ils souffrent, les malheureux, une mort sans mort, une fin sans fin, une défaillance sans

(1) Guil., Paris. ep., Serm. 11, dom. 2 post. Pent.

défaillance, parce que leur mort est toujours vivante, leur fin recommence toujours, et leur défaillance ne peut défaillir. La mort les tue, mais elle n'éteint pas la vie; la douleur les presse, mais elle ne chasse pas la crainte; le feu les brûle, mais il ne dissipe pas les ténèbres; parce que s'étant accordées avec le démon contre leur Créateur, les créatures les plus contraires conspirent ensemble pour leur en faire porter la peine (1).

TROISIÈME POINT.

La troisième est la durée des peines qui sera éternelle. *Retirez-vous de moi, maudits, allez au feu éternel* (2). Il est de la justice du juge sévère, que ceux dont la volonté n'a jamais voulu être séparée du péché durant leur vie, ne soient jamais exempts de peine; car les méchants eussent volontiers souhaité de ne point mourir, afin de vivre toujours dans leurs iniquités. On punit, dit saint Augustin, la volonté qui a voulu jouir éternellement du plaisir de pécher; c'est pourquoi elle éprouvera la rigueur d'une éternelle vengeance.

Jamais elle ne pourra, quoi qu'elle souffre, satisfaire à la justice divine, ni réparer l'injure qu'elle a faite à la majesté de Dieu, qui est infinie. Elle ne sera plus en état de faire pénitence, et demeurant éternellement criminelle, elle sera toujours digne d'une haine et d'une peine éternelles. Eh! que cette vérité est étonnante! Il est aisé, dit l'évêque de Paris (3), de coucher dans un lit de plume ou de rose; mais si l'on vous disait : « Vous y demeurerez cent ans sans en sortir, » vous répondriez assurément : « Qu'on me fasse plutôt mourir. » Que sera-ce donc d'être couché sur des brasiers ardents, non-seulement pour un siècle ou pour un million de

(1) S. Gregorius apud Guil. Paris. loco prius citato. — (2) S. Bonav., de 4 ment. exercit. — (3) Dom. 1 post Pent., Serm. 2.

siècles, mais pour une éternité? *Qui de vous pourra demeurer dans ce feu dévorant,* dit Isaïe (1)? Cette pensée convertit Fouques, qui fut depuis évêque de Toulouse. Pourquoi ne vous convertira-t-elle pas? Donnez-vous le loisir de peser cette vérité : Je vais à l'éternité, et je ne sais pas si c'est à l'éternité bienheureuse ou malheureuse. Je suis entre le ciel et l'enfer; dans le ciel, on me prépare des couronnes; dans l'enfer, on me prépare des flammes éternelles; et je m'amuse à la vue de l'un et de l'autre, je m'endors entre ces deux éternités, et je me joue du salut de mon âme! O éternité! que tu entres peu dans la pensée des hommes.

QUATRIÈME POINT.

La quatrième est l'universalité des peines qui tourmenteront toutes les parties du corps et toutes les puissances de l'âme. Car, après le jour du jugement, l'homme sera tout entier dans le feu, qui agira avec une si grande force sur son corps et sur son âme, qu'il ne pourra penser qu'au mal qu'il endurera. La violence de la douleur sera si grande, que l'âme ne sera plus capable de recevoir d'autres mouvements que ceux que la douleur la forcera de produire. Ne vaut-il pas mieux méditer cette pensée dans le temps, que de ne pouvoir s'en défaire dans toute l'éternité? Faites ici l'application des sens, que saint Ignace vous marque dans le cinquième exercice de la première semaine. Imaginez-vous voir dans ces vastes gouffres de feu et de soufre, les âmes réprouvées enfermées en des corps de flammes comme en autant de prisons. Leur laideur est si prodigieuse, aussi bien que celle des démons, que la vue d'une seule serait capable de vous faire mourir d'horreur. Que sera-ce d'en voir des millions et ne pouvoir jamais en perdre la vue? Fi-

(1) Is., 33. 14.

gurez-vous que vous entendez leurs cris, leurs hurlements, leurs gémissements et leurs plaintes, leurs grincements de dents et leurs horribles blasphèmes contre Dieu et les saints. Flairez l'odeur du soufre et de la fumée, la pourriture et les ordures de cette sentine et la puanteur de ce cachot. Goûtez l'amertume des larmes que versent ces misérables, du ver qui les ronge, de la haine qu'ils nourrissent dans leur cœur, du fiel et de l'absinthe qui leur servent de boisson; touchez le feu qui les brûle sans les éclairer, sinon d'une lumière lugubre, qui ne leur découvre que des spectres horribles et des visages affreux, dont le seul regard leur est insupportable. Enfin, ramassez dans votre esprit l'universalité de leurs tourments, et tremblez dans la pensée que les chrétiens lâches et imparfaits comme vous, ont tout sujet de craindre qu'ils ne les expérimentent un jour, s'ils ne mettent ordre à leur salut.

CINQUIÈME POINT.

La cinquième et la sixième circonstances regardent l'inutilité de ces peines, jointe à une privation totale de soulagement et de consolation. La peine que vous prenez maintenant pour servir Dieu, et pour vous vaincre vous-même est courte et néanmoins très-utile : pour un moment de travail une éternité de récompense; mais celle des réprouvés est extrême, et néanmoins très-inutile : pour un moment de plaisir une éternité de peines sans consolation, sans fruit et sans remède. Quand chacun d'entre eux verserait autant de larmes qu'il en faudrait pour remplir tout le ciel et la terre, il ne pourrait pas effacer le moindre de ses péchés; une seule larme qu'il pouvait donner durant qu'il était en ce monde, eût eu plus de force pour laver ses taches que ce déluge de pleurs. Qui peut donc penser quelle est la douleur et le regret des damnés de n'avoir pas évité leur malheur

éternel, pouvant le faire avec si peu de peine. *L'été est passé*, peuvent-ils dire, *la moisson est faite, et nous n'avons point pourvu à notre salut* (1). Nous sommes perdus sans ressource. O triste et inutile repentir! ô malavisé pécheur! si quelqu'un des réprouvés pouvait racheter un de ces précieux moments que tu perds, que ne donnerait-il pas? Et cependant tu le perds de gaîté de cœur, et tu te ris de ta perte.

SIXIÈME POINT.

Quoique toutes les circonstances que vous avez considérées jusqu'ici fassent voir clairement que l'enfer est un mal souverain, il est vrai néanmoins que toutes ces peines si effroyables ne sont point comparables à celle de perdre Dieu pour une éternité. Plusieurs ont horreur de l'enfer, dit saint Chrysostôme, mais pour moi j'estime que d'être privé de la gloire, c'est un mal beaucoup plus grand que l'enfer même. L'enfer est un mal intolérable, je l'avoue; mais si quelqu'un me proposait mille enfers, il ne dirait rien qui égalât, à mon sens, le malheur de déchoir de la gloire, d'être haï de Jésus-Christ, et d'entendre de sa bouche ces tristes paroles : *Je ne vous connais point.* Il vaudrait mieux être frappé de mille foudres, que de tomber dans sa disgrâce, et que d'être assez malheureux pour qu'il nous bannisse à jamais de sa présence, pour qu'il détourne de nous son visage plein de douceur et pour que son œil, dont les regards font le repos et le bonheur des bienheureux, ne puisse nous souffrir dans toute l'éternité (2). Oh! qui pourrait comprendre ce que porte cette effroyable sentence : *Qu'on chasse l'impie, et qu'il ne voie jamais la gloire de Dieu.* O malheur incompréhensible! *ne voir jamais Dieu, ne l'aimer jamais, ne le posséder jamais!* Sondez ici

(1) Jerem., 1. — (2) S. Chrys. apud Guill. Paris. episc., domin. 8 post Pentec., Serm. 2., et apud S Bonav. de 4 ment. exercit.

votre cœur, et voyez s'il est aussi sensible à la perte de Dieu, que le fut autrefois celui des auditeurs de saint Augustin, lorsqu'il leur fit cette terrible proposition de la part de Dieu : « Si vous êtes résolus de vivre toujours dans le péché et dans l'impénitence, si vous aimez si éperdument vos plaisirs, que vous ne puissiez les quitter pour l'amour de moi, jouissez-en tant qu'il vous plaira, mais vous ne me verrez jamais. » A ces foudroyantes menaces, ils commencèrent tous à pleurer, et à battre leur poitrine avec des gémissements et des sanglots qui allaient jusqu'au ciel, et qui montraient bien que l'amour de Dieu était le maître de leur cœur. Le vôtre est-il de cette trempe? La crainte de perdre Dieu vous touche-t-elle davantage que ne fait l'appréhension des flammes éternelles? Ah! si vous n'êtes pas encore arrivé à ce point de perfection, tremblez au moins si vous n'aimez pas encore assez, et rendez grâce à Jésus-Christ de ce qu'ayant exercé sa justice sur tant de millions de réprouvés, il a étendu sur vous avec tant de douceur les effets de sa souveraine miséricorde.

Colloque. — Mon Seigneur Jésus, souverain arbitre de ma félicité, juge très-équitable et très-clément des vivants et des morts, je vous supplie de me remettre les péchés que j'ai commis, et les peines que j'ai méritées par l'excès de mes crimes; faites paraître sur moi les merveilles de votre miséricorde; puissé-je retirer de la pensée de l'enfer, les fruits d'une digne pénitence; que la vue des flammes et des ténèbres éternelles devienne pour moi comme une vive source de larmes, qui éteigne l'ardeur des convoitises qui ont désolé mon âme. Faites que je retrouve la vie dans le sein même de la mort, en regrettant de l'avoir tant de fois méritée, et craignant de retomber une autre fois dans ce malheur. Accordez-moi cette grâce, que je puisse par le feu de l'enfer éteindre toutes ses flammes; car ce sont là les miracles de votre toute-puissance et de votre

miséricorde, de changer la mort à leur égard en un puissant remède de l'immortalité par la grâce de la pénitence.

CONCLUSION DE LA PREMIÈRE SEMAINE.

Saint Ignace, sur la fin de la première semaine, nous donne d'excellentes instructions sur le sujet de la pénitence, qui est un souverain remède contre le péché, et contre tout ce qui s'oppose à notre salut.

1° Il enseigne premièrement que la pénitence peut être ou intérieure ou extérieure. L'intérieure est une douleur sincère des péchés qu'on a commis, avec une ferme résolution de les éviter à l'avenir, et de fuir tout ce qui peut déplaire à Dieu. L'extérieure est un fruit de l'intérieure, et consiste en quelque peine que l'on s'impose pour ses propres fautes.

2° Que l'on peut pratiquer la pénitence extérieure en trois manières. La première, touchant le vivre, non-seulement en retranchant ce qui est superflu (car cela appartient à la tempérance, et non pas à la pénitence), mais encore en s'abstenant d'une partie de la nourriture qu'on pourrait prendre raisonnablement pour l'entretien du corps. Et plus on pourra en retrancher, plus la pénitence sera salutaire et louable, pourvu qu'on se garde de tout excès capable d'altérer la complexion et de ruiner la santé, ou d'affaiblir notablement les forces du corps. La seconde, touchant le coucher et le dormir, non-seulement en retranchant toute délicatesse, mais encore en se privant de ce qui serait commode, autant qu'il

se peut faire sans un notable intérêt de la santé ou de la vie. C'est pourquoi il ne faut rien ôter du sommeil qui est nécessaire, sinon pour le modérer, et pour corriger la mauvaise coutume qu'on aurait prise de trop dormir. La troisième, touchant la macération de la chair, en lui faisant sentir de la douleur. Par exemple, en portant la haire ou le cilice, ou quelque ceinture, ou en prenant la discipline, ou bien en usant de quelque autre austérité; en quoi, néanmoins, il semble beaucoup plus expédient que le sentiment de la douleur s'arrête à la chair, et ne pénètre pas jusqu'aux os avec danger de quelque maladie. C'est pourquoi il vaut mieux user de quelque discipline à petites cordelettes, qui causent des douleurs cuisantes, mais qui ne fassent point de si profondes blessures, qu'elles puissent nuire à la santé.

3° Que la pénitence extérieure produit trois bons effets, et quelle peut servir à trois fins, savoir, pour satisfaire en quelque manière à Dieu pour les fautes passées; pour se vaincre soi-même, en assujétissant la sensualité à la raison; et enfin pour se procurer auprès de Dieu, et obtenir de lui quelque grâce que l'on souhaite, comme par exemple une grande contrition, ou bien une abondance de larmes, soit pour pleurer ses péchés, soit pour compatir aux souffrances de Jésus-Christ ou bien la résolution de quelque doute qui fait de la peine et qui donne de l'inquiétude.

4° Que si celui qui fait les exercices ne réussit point à obtenir les bons sentiments qu'il recherche, soit de douleur ou de consolation, il est bon qu'il change de fois à autres les pénitences qu'il pratique touchant le vivre et le dormir, et les autres austérités semblables; n'en pratiquant que d'une sorte durant trois jours, et puis la quittant deux ou trois autres jours, selon qu'il aura besoin de faire plus ou moins de pénitence, eu égard à sa disposition et à son état.

5° Que souvent nous laissons ces pénitences, ou par trop de tendresse que nous avons pour notre corps, ou par une

erreur de jugement, qui nous fait croire que notre complexion naturelle ne peut pas les porter sans intéresser la santé. Et tout au contraire que nous excédons quelquefois dans ces mortifications corporelles, parce que nous présumons trop de nos forces. Que pour éviter ces deux écueils, il est expédient de nous éprouver nous-mêmes, tantôt en quittant certaines pénitences pour un temps, et puis les reprenant, tantôt en les changeant pour en essayer d'autres; et qu'il arrive pour l'ordinaire qu'en usant de ces pratiques Notre-Seigneur, qui a des bontés infinies, et qui connaît parfaitement notre nature, fait voir à chacun de nous ce qui est plus convenable à son salut et à sa perfection.

6° Il ne reste plus après cela que de conclure votre réconciliation avec Dieu, qui est votre dernière fin, et de signer les articles de paix que vous faites avec lui pour toute l'éternité.

Figurez-vous donc pour fruit et pour résultat de cette première semaine, que vous traitez de votre accord avec Dieu, et de votre retour vers lui, comme un pauvre enfant prodigue, et que la bienheureuse Vierge, qui s'entremet elle-même pour faire votre paix, vous présente les articles suivants de sa part.

1° *Article.* Si vous voulez retourner à Dieu, faites état de vous donner à lui totalement et non à demi; car il veut tout ou rien. Sa majesté suprême ne souffre point de rival, et son amour ne veut point de partage ni de réserve. O mon âme! considère qu'il ne faut qu'un filet pour arrêter ton vol vers le ciel, quoique tu aies déjà brisé de grosses chaînes. Eh! qu'il y en a peu qui se donnent à Dieu parfaitement! mais cela ne t'excuse pas. Vois donc ce qui te reste encore à donner, et que tu aurais peine à quitter. Il faut en faire un sacrifice, ou renoncer à ton salut.

2° Si vous voulez retourner à Dieu, faites état de vous porter désormais à son service avec une ferveur extraordinaire; car elle vous est absolument nécessaire pour plusieurs

raisons : 1° Pour mortifier vos passions ; 2° pour résister aux tentations du démon, qui ne nous attaque jamais avec plus de force qu'au point qu'on se résout à se dégager de sa tyrannie; 3° pour supporter certaines opérations de la grâce toutes contraires à la nature corrompue, et par suite difficiles et pénibles aux sens; 4° pour se porter soi-même, et se soutenir dans les désolations et dans les sécheresses de la vie spirituelle.

3° Si vous voulez rentrer dans les voies du salut, et vous mettre bien avec Dieu, faites d'abord profession ouverte de la vertu, pour vous engager tout à fait dans le parti de Notre-Seigneur, et ne laisser à l'amour du monde et de vous-même aucune espérance de retour.

4° Si vous voulez retourner à Dieu, faites état d'éviter jusqu'aux plus petites imperfections, et d'avoir une conscience fort tendre et délicate, qui ressente au vif la moindre blessure du péché véniel.

5° Enfin déterminez-vous à mortifier continuellement vos inclinations et vos affections déréglées, sans donner aucune trève à l'amour-propre, auquel vous devez faire une guerre à mort, et étouffer tous ses mouvements, dès qu'ils s'élèvent dans votre cœur ; à quoi vous devez veiller à tout moment.

Si vous n'avez pas assez de courage pour signer tous ces articles, n'allez pas plus loin, vous ne serez pas bien reçu. Mais si vous voulez les accomplir de point en point, voici ce que Dieu vous promet de sa part :

1° De vous rendre dès à présent la grâce sanctifiante avec toutes les vertus infuses et les dons du Saint-Esprit, dont le péché vous a dépouillé.

2° De faire revivre tous les mérites de vos bonnes œuvres que vous aviez perdus par votre faute.

3° De vous rétablir dans tous les droits que ses enfants ont à l'héritage du ciel.

4° De vous rendre la paix de l'âme et le calme de votre conscience.

5° De vous remettre en faveur et en honneur auprès de lui et des saints; d'effacer entièrement le souvenir de vos péchés, et de vous traiter aussi favorablement que si vous ne les aviez jamais commis. « Voyez, dit saint Chrysostôme. combien Dieu est bon et miséricordieux. Nos péchés ne sont que pourriture et puanteur, et néanmoins si nous en faisons pénitence, il les change en parfums d'une très-douce odeur (1). »

Ces promesses si avantageuses ne doivent-elles pas vous obliger à passer par dessus toutes les difficultés qui pourraient retarder votre retour? Dites donc courageusement avec l'enfant prodigue : Quoi qu'il m'en coûte, je veux retourner à mon père. Approchez-vous de lui, il s'approchera de vous. Allez à lui, afin qu'il vous éclaire de ses lumières, et qu'il vous découvre les voies du salut, d'où vous étiez sorti.

C'est l'emploi de la seconde semaine où vous allez entrer, qui répond à la vie illuminative.

SIXIÈME JOUR.

LA SECONDE SEMAINE DES EXERCICES.

LA FIN ET L'EMPLOI DE CETTE SEMAINE.

La fin et l'emploi de la première semaine était de purifier notre âme : premièrement, en détruisant les péchés que nous avons commis par une sincère contrition ; secondement, en

(1) S. Chrysost., Homil. 6, in Marcum.

prenant la résolution de nous défaire de nos inclinations déréglées et de nos mauvaises habitudes par un esprit de pénitence, et par un véritable désir de bannir tout ce qui peut nous détourner de notre dernière fin.

Dans la seconde semaine nous cherchons la volonté de Dieu sur le choix de notre état, si nous ne l'avons pas encore fait, ou sur la conduite que nous devons tenir désormais pour sanctifier nos actions et nos emplois, et pour arriver au degré de perfection qu'il demande de nous.

Or, nous ne pouvons mieux le faire qu'en jetant les yeux sur Notre-Seigneur Jésus-Christ, pour deux raisons : la première, parce qu'il nous a tracé dans sa vie et dans sa mort le parfait modèle de notre sanctification ; la seconde, parce qu'il nous a mérité par l'une et par l'autre les grâces nécessaires pour connaître le degré de sainteté auquel il nous appelle, et pour y parvenir. Pour cet effet, il veut que nous ayons toujours son exemple devant les yeux, comme le plus puissant motif et le moyen le plus efficace de notre perfection (1).

C'est dans cette vue que saint Ignace nous le donne pour notre guide, qui sait mieux que tous le chemin du ciel, et qui peut nous y conduire plus sûrement, parce qu'il *est la lumière du monde ;* et par conséquent *celui qui le suit ne marche point dans les ténèbres.* Votre emploi sera donc, durant cette semaine, de regarder la vie de Jésus comme le plus excellent modèle de toutes les vertus, et de former de saintes résolutions de l'imiter le plus parfaitement que vous pourrez, principalement dans la pauvreté, dans les travaux et dans les mépris qu'il a soufferts pour la gloire de son Père et pour le salut des hommes.

(1) S. Ignat.

Emploi particulier de ce jour.

Pour imiter le Fils de Dieu il faut l'aimer, et pour l'aimer il faut le connaître et l'estimer. C'est à quoi tend la contemplation du royaume de Jésus-Christ, que saint Ignace vous propose aujourd'hui sous la figure d'un grand roi, qui invite tous les hommes à le suivre, chacun selon la condition et l'état auquel il l'appelle, dans le dessein qu'il a de rétablir la gloire de Dieu, et de lui regagner l'empire des cœurs que le péché a débauchés. Prenez-le donc pour le sujet de tous vos entretiens de ce jour, comme le plus digne objet de votre estime, de votre amour et de votre imitation, et tâchez d'entrer dans le grand dessein pour lequel il est venu au monde, qui est de rétablir la gloire de Dieu et le salut des hommes.

Lisez sur ce sujet les premier et huitième chapitres du premier livre de l'Imitation de Jésus-Christ.

PREMIÈRE MÉDITATION.

Du royaume de Jésus-Christ. — Qualités divines de ce roi céleste qui nous appelle à son service.

« Au roi des siècles, au Dieu qui est immortel, l'invisible et l'unique, honneur et gloire dans les siècles des siècles. »
TIMOT. 1. 13.

Remarque.

La fin de cette Méditation et des deux suivantes est de considérer les qualités également aimables et admirables de la personne de Jésus-Christ, et l'excellence du dessein pour

lequel il est venu au monde, qui est de rétablir la gloire de Dieu, et de regagner l'empire des cœurs dont il est le roi légitime, afin de nous offrir à lui pour le suivre partout où il lui plaira, dans la résolution de nous consumer entièrement pour ce sujet, et de consacrer toute notre vie à sa gloire et à son service.

Premier Prélude. — Représentez-vous les villes et les bourgs, les synagogues et les autres lieux de la Palestine, que le Fils de Dieu a parcourus en prêchant.

Deuxième Prélude. — Demandez à Dieu la grâce de ne point fermer l'oreille à la voix et aux invitations de Jésus-Christ, s'il lui plaît vous appeler à son service; mais au contraire de vous disposer à le suivre promptement et avec générosité.

PREMIER POINT.

Proposez-vous un roi choisi de Dieu, à qui tous les princes chrétiens et tous les peuples doivent respect et obéissance. Figurez-vous que ce roi fait convoquer ses états, et que dans l'assemblée de ses sujets il leur déclare qu'il a dessein de subjuguer tous les infidèles, et de les assujettir à son empire; que quiconque désire de le suivre, doit se résoudre à l'imiter; qu'il ne reçoit personne qu'à condition qu'il fasse ce qu'il lui verra faire; qu'il sera lui-même le premier aux périls et aux occasions, et qu'il ne commandera rien aux siens, dont il ne leur montre l'exemple; qu'au reste, il mesurera la récompense au mérite, et que chacun aura part au bonheur de la victoire, selon qu'il se sera bien comporté dans le combat (1). Après cela, considérez ce que de fidèles sujets sont obligés de répondre à un roi si aimable et si magnifique, et avec quelle allégresse ils doivent s'offrir à son service, prêts à exécuter avec courage tous ses commande-

(1) Apoc., 3.

ments ; et au contraire, s'il se trouvait quelqu'un qui refusât d'obéir, et d'accepter des offres si avantageuses et des conditions si honorables, combien de reproches il attirerait sur lui, et quelle impression il donnerait à tout le monde de sa lâcheté.

DEUXIÈME POINT.

Appliquant ceci par comparaison au Fils de Dieu, représentez-vous qu'il est ce roi venu du ciel, à qui tous les hommes doivent une obéissance très-soumise ; que son royaume consiste en ce que toutes les créatures raisonnables soient librement et volontairement sujettes à ses lois et à ses conseils, et qu'elles travaillent fidèlement pour sa gloire et pour son service ; qu'au lieu de conspirer ainsi qu'elles devaient à ce dessein si juste et si glorieux, elles se sont révoltées contre lui dès le commencement du monde ; que pour remédier à ce désordre, et venger l'injure qui lui était faite par l'injustice ou par l'aveuglement des hommes, il a bien voulu descendre sur la terre, et apporter au monde la connaissance et l'amour de Dieu ; afin de réparer par sa venue le lustre et la gloire de son royaume.

Admirez cette grande bonté de votre Dieu et de votre roi, lequel pouvant punir sans pitié ses sujets rebelles, a mieux aimé les ramener à leur devoir par les attraits de son amour et par les adorables conseils de sa souveraine miséricorde. Remerciez-le amoureusement de ce qu'il a choisi un moyen si doux et si convenable à sa gloire pour réparer son royaume.

Apprenez enfin combien vous devez faire état d'un emploi aussi honorable qu'est celui de procurer la gloire de Dieu, et de lui regagner le cœur des pécheurs ; puisque le Fils de Dieu a jugé qu'il était digne de sa personne, de ses travaux et de sa mort.

TROISIÈME POINT.

Considérez comme Jésus-Christ, durant l'espace de trente-trois ans, n'a pas seulement procuré la gloire de son Père d'une manière admirable, employant à ce seul dessein tous les travaux de sa vie et de sa mort ; mais vous y a invité vous-même par des exemples et par des motifs extrêmement puissants, afin qu'un faible sujet comme vous eût cet honneur incomparable de suivre son roi, de marcher sur ses pas, de participer à son noble dessein, et de se rendre semblable à lui, en procurant comme lui la plus grande gloire de Dieu, par les mêmes moyens qu'il a choisis. Arrêtez-vous ici à considérer les principales circonstances de cette vocation.

1. Celui qui vous appelle est le Roi des rois, dont l'excellence, la dignité et la sainteté ne peuvent monter plus haut, puisqu'il est vrai Fils de Dieu, qui a une sagesse admirable pour conduire ses sujets, une douceur merveilleuse pour gagner leurs cœurs, un amour non pareil pour les chérir, une patience invincible pour souffrir leurs défauts, une puissance souveraine pour les protéger.

2. Son dessein est grand et héroïque : réparer la gloire de Dieu, rétablir son royaume, renverser celui de Satan, délivrer les hommes de sa tyrannie, détruire les vices et réformer la vie malheureuse du monde.

3. Il pouvait exécuter ce dessein tout seul, ou se servir du ministère des anges qui sont les princes de sa cour ; mais il a voulu vous associer à cette entreprise, afin que vous eussiez l'honneur d'y être employé, et de coopérer à votre salut et à celui du prochain.

4. Dans cette importante affaire il ne cherche point son intérêt, mais le vôtre ; votre souverain bien est d'être soumis

à Dieu ; votre dernier malheur est d'être esclave du démon et du péché.

5. Il ne vous commande rien qu'il n'ait pratiqué lui-même ; et si c'est un *grand honneur au serviteur de suivre son maître,* quelle gloire est-ce de suivre Jésus-Christ, et d'être traité comme lui ?

6. Il gouverne ses sujets avec une douceur qui gagne les cœurs des plus obstinés et des plus rebelles.

7. Il pourvoit avec un grand soin à tous les besoins de ceux qui le suivent, et les anime au combat par sa présence, par son exemple et par sa grâce.

8. Il récompense libéralement ceux qui l'ont suivi, leur donnant la gloire éternelle pour des services et des travaux d'un moment. O bonté infinie ! ô magnificence digne de Dieu.

Admirez la faveur qu'il vous a faite de vous incorporer à lui par la foi et par la grâce de votre baptême, comme un membre de son corps mystique, afin de ne vivre et de ne respirer que pour une si noble fin. Faites réflexion sur les fréquentes instances qu'il vous a faites depuis ce temps-là pour vous encourager à son service, et le peu de correspondance que vous y avez apporté, vu que vous êtes encore si imparfait, et si rempli d'amour-propre et de mauvaises habitudes. Représentez-vous qu'à cet instant il vous appelle de nouveau, et rentrant en vous-même, voyez avec quelle force il vous presse tous les jours par des lumières et des inspirations secrètes, et par des exemples domestiques de vertu qu'il vous met devant les yeux, lui qui pourrait avec justice vous jeter hors de sa maison, comme un serviteur inutile, et vous chasser de sa milice. Et cependant il vous invite tendrement à renouveler vos efforts, et à reprendre un nouveau courage de le servir plus fidèlement, comme si vous lui étiez nécessaire. Ne devez-vous donc pas vous donner à lui avec plénitude de cœur, vous résoudre à l'imiter désormais plus parfaitement, et à graver son image dans

votre cœur par une fréquente méditation et par un fervent amour, afin de la reproduire dans toutes les actions de votre vie ? Oui, certainement il le faut, et vous ne pouvez ignorer que ceux qui se vouent à son service, ne doivent pas se contenter d'un médiocre travail, mais qu'ils doivent s'animer à faire de grandes choses pour la gloire d'un si bon maître, en combattant les ennemis de son royaume, et en s'opposant généreusement aux révoltes des sens et de la chair, et aux suggestions de l'amour-propre et de l'amour du monde, qui sont la source de tous les vices. Dites-lui donc avec un dessein formé de vous consacrer entièrement à son service :

Colloque. — Glorieux monarque de l'univers, quoique je m'estime très-indigne de votre faveur, me confiant toutefois en votre grâce, et m'appuyant sur le secours de votre bras tout-puissant, je me voue entièrement à vous, et j'assujettis tout ce qui est en mon pouvoir à votre bon plaisir, protestant devant votre infinie bonté, en la présence de la glorieuse Vierge votre mère, et de toute la cour céleste, que mon dessein, ma résolution, ma volonté constante et immuable est de vous suivre, pour le seul mérite de votre plus grande gloire ; de vous suivre dis-je, le plus près que je pourrai, et de souffrir pour vous imiter toutes sortes d'injures et d'adversités, avec un véritable esprit de pauvreté et de dénûment de toutes choses. *Faites tout ce qu'il vous semblera bon ; allez où il vous plaira ; je vous suivrai partout où vous voudrez* (1). *Vive mon Seigneur et mon roi ! en quelque lieu que vous soyez, soit à la vie ou à la mort, votre serviteur sera toujours avec vous, mon Seigneur et mon roi* (2).

On doit réitérer cette méditation, jusqu'à ce qu'on ressente un véritable désir d'être tout à Jésus-Christ, de ne plus vivre

(1) 1 Reg., 14. — (2) 2 Reg., 15.

que pour sa gloire ; parce que c'est le fondement de tous les exercices de cette semaine et des deux autres qui la suivent.

DEUXIÈME MÉDITATION.

Du royaume de Jésus-Christ.— Les Droits qu'il a sur nous, et le bonheur des sujets qui vivent sous la douceur de son empire.

« Jésus-Christ doit régner jusqu'à ce que Dieu ait mis tous ses ennemis sous ses pieds. » I. Cor. 15. 25.

Premier Prélude. — Représentez-vous que Jésus-Christ vous communique le grand dessein qu'il a de rétablir la gloire de son Père, en lui regagnant l'empire des cœurs; et qu'il vous invite à le suivre, et à travailler avec lui à l'exécution de cette haute entreprise.

Deuxième Prélude. — Priez-le de vous faire connaître la grandeur de ce dessein, et de vous remplir le cœur et l'esprit de l'éclat de sa gloire et de la splendeur de son royaume.

PREMIER POINT.

Jésus-Christ est le roi des cœurs; il est descendu du ciel pour y rétablir son empire que le péché avait renversé. Il vous somme de lui rendre le vôtre, et de le consacrer à son service pour le suivre partout, et l'aider même à regagner les autres. Considérez les droits qu'il a sur vous, et par quels titres il vous demande votre cœur.

1° Il est votre Dieu, Fils du Père éternel, qui a formé votre cœur de ses propres mains. A qui appartient la créature, si ce n'est à son Dieu, l'ouvrage à son ouvrier, les biens du

Père à son Fils unique? 2° Il est votre rédempteur, il a racheté votre cœur au prix de son sang; pouvez-vous lui refuser ce qui lui a coûté si cher? 3° Il est votre souveraine béatitude, votre cœur n'est fait que pour l'aimer et pour le servir : hors de lui, il n'aura jamais de repos; voulez-vous qu'il soit toujours inquiet et misérable? 4° Souvent vous lui avez donné ce cœur ; souvent vous avez protesté devant le ciel et la terre, que vous vouliez le choisir pour votre roi, et lui mettre votre âme entre les mains, avec dessein de lui en gagner beaucoup d'autres; si vous la reprenez, n'est-ce pas fausser votre foi et violer votre promesse? 5° Enfin, vous n'avez qu'une âme à sauver; si vous ne la donnez à Jésus-Christ, elle n'est pas en assurance; votre béatitude est inséparable de sa gloire. A qui donnerez-vous votre cœur, si vous le lui refusez? Au monde, qui le rend esclave? à la chair, qui le souille? au démon, qui veut le perdre pour toute éternité?

DEUXIÈME POINT.

Jésus ne vous appelle à son service que pour vous rendre heureux et vous faire part de sa gloire. Considérez les avantages et le bonheur de ses sujets. 1° Dans le royaume de Jésus-Christ il n'y a point de pécheurs; tous ses serviteurs sont saints et vertueux, il est le chef de tous les gens de bien, il est le roi des vertus, et il les donne libéralement à ceux qui le servent. 2° Dans le royaume de Jésus-Christ il n'y a point de pauvres; tous ses serviteurs sont riches et nobles : nobles, car ils sont tous enfants de Dieu; riches, car ils ont les biens spirituels en abondance. 3° Dans le royaume de Jésus-Christ il n'y a point d'esclaves; tous ses serviteurs sont rois; ils ont la gloire même pour diadème, tout le monde les admire et les honore; ils ont pour sceptre l'empire de leurs passions, qu'ils soumettent à la raison. Leur trône est élevé au-dessus du monde, parce qu'ils méprisent géné-

reusement tout ce que le monde estime, et ils ne respirent que l'air du paradis. Leur pourpre royale est plus éclatante que le soleil, parce que la grâce dont leur âme est revêtue est la beauté même, qui ravirait les yeux et les cœurs, si elle pouvait être vue. 4° Enfin, dans le royaume de Jésus-Christ il n'y a point de mécontents, parce qu'ils sont tous bienheureux, ou du moins ils espèrent l'être un jour. Les souffrances mêmes leur semblent aimables, et ils se tiennent trop honorés de pouvoir endurer quelque chose pour un si bon maître. O mon roi et mon souverain Seigneur ! ô céleste et divin Salomon ! qu'heureux sont ceux qui ont l'honneur de vous approcher, et de combattre sous vos enseignes pour étendre les bornes de votre empire, et faire éclater partout votre gloire!

TROISIÈME POINT.

Que ne devrait-on pas donner pour être admis au nombre des sujets d'un si grand roi? Quelles conditions ne devrait-on pas accepter ? Mais admirez la bonté de votre maître, il ne désire de vous autre chose, sinon que vous entriez avec lui dans ce grand dessein qu'il a pris de glorifier son Père, et de le faire connaître, aimer et servir de tout le monde, et de vous tout le premier. Il ne veut pas que vous soyez plus mal que lui, ou que vous travailliez davantage; faites seulement ce que vous lui verrez faire. Seriez-vous assez lâche pour refuser cette offre, et pour vouloir être plus à votre aise, plus considéré et mieux traité que le Fils de Dieu? Pesez ces vérités : Il faut être semblable à Jésus-Christ, si vous voulez qu'il vous aime, vu que la ressemblance est la condition de l'amour. Etant aussi humble qu'il est, pourrait-il vous aimer, si vous êtes si fier et orgueilleux? Etant si débonnaire et patient, pourrait-il vous souffrir dans vos promptitudes, et dans vos emportements? Etant si amoureux du

travail, pourrait-il voir de bon œil vos lâchetés ? Il faut tâcher d'imiter Jésus, autrement vous montrez que vous ne l'aimez pas ; car nous imitons volontiers ce que nous aimons ; par conséquent si vous n'aimez comme lui la pauvreté, l'humilité, l'obéissance, la pureté, qui sont ses plus chères délices, c'est en vain que vous vous vantez de l'aimer. Vous n'êtes pas son ami, il ne vous avouera jamais pour tel. Il faut imiter Jésus-Christ, et mener la vie qu'il a menée, si vous voulez être parfait, et même si vous voulez être sauvé ; car c'est la marque des prédestinés ; et quand vous serez jugé au moment de la mort, on ne vous demandera pas si vous avez été riche, puissant, sage selon le monde, et employé avec estime ; mais si vous avez été humble comme Jésus, obéissant et charitable comme Jésus, zélé pour la gloire de Dieu, ardent à la conquête des âmes, infatigable dans le service de Dieu comme Jésus.

TROISIÈME MÉDITATION.

Royaume de Jésus-Christ. — Devoir de ses sujets, et obligation qu'ils ont de rapporter toutes leurs actions à sa gloire.

« Le Roi des rois, et le Seigneur des seigneurs, qui seul possède l'immortalité. » I. Timot. 6 16.

Premier Prélude. — Comme à la précédente Méditation.

Deuxième Prélude. — Demandez à Dieu la grâce de vous affectionner toujours davantage à ce noble dessein de la gloire de Dieu et du rétablissement du royaume de Jésus-Christ, afin d'y rapporter toutes vos actions.

PREMIER POINT.

Considérez que le chrétien qui aime vraiment Jésus-Christ, son maître et son roi, est poussé, par la force de cet amour, à faire et à souffrir tout ce qu'il juge être de son devoir et de sa vocation, par le seul désir qu'il a de la gloire de Dieu. Ce désir est ce que nous appelons intention, qui est un acte de la volonté, par lequel elle tend au bien divin, comme à son centre; et quand elle regarde cette gloire de Dieu sans mélange, c'est-à-dire sans aucun intérêt ni amour-propre, c'est ce que nous appelons pureté d'intention; mais quand elle s'y porte avec ardeur et véhémence, malgré tous les obstacles qui s'opposent à son désir, alors ce désir s'appelle zèle. De sorte que le zèle de la gloire de Dieu comprend trois choses. La première est un désir presque continuel de la gloire de Dieu en toutes ses actions; la seconde est la pureté de ce désir, qui est dégagé de tout intérêt de l'amour-propre; la troisième est la ferveur de ce désir, qui surmonte toutes les difficultés qui peuvent se présenter.

Voici les raisons qui nous obligent à former ce beau dessein, à brûler de ce beau feu, à aimer ardemment cette gloire de Dieu, à désirer qu'il règne en nous absolument et en tous les cœurs par la connaissance de ses grandeurs, par l'amour de ses bontés et par une soumission parfaite à toutes ses volontés.

1° L'objet de ce zèle est le bien de Dieu; par conséquent il est infini en quelque façon. 2° C'est le bien que Dieu prétend en toutes ses œuvres de nature, de grâce et de gloire. 3° C'est le seul bien que Jésus-Christ a prétendu et recherché en ce monde, n'ayant autre but en toutes ses œuvres que de glorifier son père, et de lui donner tout le contentement possible, par l'excellente perfection de toutes ses actions et par celle de toutes les œuvres des saints et des justes. 4° C'est

la fin pour laquelle nous avons été créés, et le seul bien que nous pouvons rendre à Dieu pour tous les bénéfices dont il nous a prévenus. 5° C'est ce que tous les saints ont souhaité ardemment, et ce qu'ils ont poursuivi de toutes leurs forces, n'ayant en vue que la plus grande gloire de Dieu. Voyez si votre cœur est comme celui de ces fidèles serviteurs de Jésus-Christ, ou plutôt comme celui de Jésus-Christ même, c'est-à-dire s'il est pénétré de cette divine flamme et tout embrasé de ce désir.

DEUXIÈME POINT.

Considérez que si vous voulez que ce zèle règne dans votre cœur, et que ce soit le poids qui tire uniquement votre volonté et qui lui donne le mouvement, il faut que le désir de plaire à Dieu, de le glorifier, de le contenter, de faire ses volontés (car c'est la même chose) anime toutes vos paroles, vos pensées, vos affections et vos œuvres, soit bonnes ou indifférentes, et que vous ayez soin de les imprimer de la bonté de ce motif. Cela peut se faire en deux manières, l'une virtuelle et l'autre actuelle. Par exemple, si le matin en offrant vos actions à Dieu, par un désir de lui plaire, la force de ce désir est si grande, qu'elle s'étende et s'écoule dans toutes les actions de la journée: alors c'est une intention virtuelle qui anime et relève toutes vos œuvres, quand même, lorsque vous les faites, vous ne penseriez pas seulement à les rapporter à Dieu. Mais parce que la vanité de votre cœur est si grande, que vous faites souvent des actions toutes contraires, et qu'au lieu de plaire à Dieu vous ne pensez qu'à vous satisfaire vous-même, ou bien à plaire aux hommes, empêchant ainsi que la vertu de votre première intention du matin ne s'étende aux autres actions suivantes du jour, il est très à propos, et en quelque façon nécessaire, de ne pas vous contenter de cette première sorte de direction, qui est seule-

ment virtuelle; mais d'user de la seconde qui est actuelle, renouvelant, pour le moins au commencement de chaque action, le désir de plaire à Dieu et de procurer sa gloire, ainsi que faisait saint Ignace, qui d'heure en heure examinait l'action précédente qu'il avait faite, et rapportait à la gloire de Dieu celle qu'il allait faire; voyez si vous avez le même soin, et faites un ferme propos de ne plus manquer à une si sainte et si nécessaire pratique.

TROISIÈME POINT.

Considérez qu'outre ce poids qui tire continuellement votre cœur vers la gloire de Dieu, il faut que ce désir, qui relève toutes vos actions, soit très-pur, c'est-à-dire qu'il ne soit mêlé d'aucun autre désir qui puisse le souiller par quelque tache d'impureté; ce qui peut arriver en plusieurs manières, qui demandent que vous y fassiez réflexion, afin de les éviter. La première est de faire vos actions par vanité, pour être estimé et loué des hommes, ce qui est un venin dangereux qui corrompt le mérite de toute votre vie. La seconde, de chercher d'être aimé singulièrement des autres, de sorte que tous les mouvements de votre cœur, vos paroles, vos œuvres tendent secrètement à leur complaire, étant bien aise quand ils témoignent vous aimer, et au contraire triste lorsqu'il vous arrive de leur déplaire, recherchant avec inquiétude d'être bien en leur esprit et de les contenter; cela fait tort à Dieu, qui seul veut posséder votre cœur. La troisième est quand vous cherchez la faveur des hommes, pour vous avancer par leur moyen, et pour parvenir au but que vous prétendez; c'est un esprit d'ambition qui vous porte à faire toutes vos actions pour être estimé, respecté et préféré aux autres; ce qui est la source de mille flatteries, hypocrisies, mensonges, médisances et mépris des autres. La quatrième, lorsque vous cherchez vos commodi-

tés par une sensualité qui passe quelquefois si avant, qu'elle infecte toute la vie d'un homme, et paraît dans toute sa conduite, principalement dans le boire et le manger, dans les habits, la chambre et le lit; de sorte qu'il ne parle que de cela et ne fait que se plaindre quand il manque de quelque chose, à cause des soins excessifs qu'il a de sa santé. La cinquième, lorsque vous cherchez partout votre propre satisfaction, ne faisant que ce qui vous plaît et parce que vous y trouvez du goût; ce qui passe même jusqu'aux actions les plus saintes, comme sont les oraisons, les prières, les lectures et les communions. La sixième, lorsque, par respect humain ou par une crainte de quelque mal et de quelque incommodité, vous laissez à faire le bien que Dieu désire de vous. Faites-y attention, et prenez une forte résolution de purifier désormais vos intentions en toutes vos œuvres.

QUATRIÈME POINT.

Considérez, en dernier lieu, qu'il ne suffit pas que le désir que vous avez conçu de donner de la gloire à Dieu par toutes vos actions soit pur, mais qu'il faut encore qu'il soit très-fervent et très-élevé; si bien qu'ayant toujours Dieu présent et agissant en vous, vous unissiez si parfaitement votre intention à la sienne, que comme il agit avec toutes les créatures par l'amour continuel et souverain qu'il se porte, de même vous opériez et agissiez avec lui en l'aimant continuellement, ne cherchant en tout ce que vous faites que ce qu'il cherche, et vous sentant plus occupé à lui plaire, à l'aimer et à le contenter, qu'à faire ce que vous faites; vu que cet extrême amour et ce désir ardent de lui être agréable, est ce qu'il y a de plus important en votre office, en vos actions et en vos occupations, lesquelles sans cet amour qui est leur forme, leur fin, leur subsistance et leur valeur, ne serait qu'un corps sans âme. C'est à ce degré de perfec-

tion que vous porte l'union avec Dieu, soit passive ou active. Tâchez de bien concevoir cette vérité, voyez combien vous en êtes éloigné, excitez en votre âme un désir généreux d'y parvenir, et priez Notre-Seigneur qu'il vous accorde cette grâce.

SEPTIÈME JOUR DES EXERCICES.

EMPLOI PARTICULIER DE CE JOUR.

Après avoir considéré quel est le grand dessein de Jésus-Christ, et quel doit être le nôtre, savoir, de faire connaître, aimer et servir Dieu parfaitement, de lui assujettir toutes les volontés, de le faire régner dans tous les cœurs, et surtout dans le nôtre par un ardent amour de sa gloire, il faut tâcher de découvrir en particulier dans les mystères et dans les actions de sa vie, ce qu'il a fait pour exécuter son entreprise, quels moyens il a pris et de quel esprit il s'y est porté, afin de nous disposer à le suivre le plus parfaitement que nous pourrons. Pour cet effet, saint Ignace distingue la vie du Fils de Dieu en deux parties, dont la première, qui s'étend jusqu'à l'âge de douze ans, et qui comprend ce que l'Évangile nous apprend de sa vie cachée, peut servir de modèle à tout le monde, même à ceux qui mènent une vie commune; l'autre, qui commence après le retour du temple à l'âge de douze ans, et qui comprend tout le temps de sa conversation avec les hommes, est le modèle d'une vie plus parfaite, comme doit être celle des ecclésiastiques, des religieux soumis à l'obéissance, et de plusieurs personnes vertueuses qui vivent au milieu du siècle dans un grand dé-

tachement de toutes choses. Aussi est-ce en cette partie qu'il conseille de commencer l'élection, lorsqu'on est arrivé au baptême de Jésus-Christ, supposant qu'on est suffisamment disposé par les précédentes méditations à reconnaître les volontés de Dieu sur l'état de vie ou sur le degré de perfection qui nous est convenable, et que la bonté divine demande de nous pour sa gloire. Suivant cet ordre, nous considérerons aujourd'hui les trois principaux mystères de la première partie de sa vie : l'Incarnation, la Nativité et la Circoncision, pour y reconnaître quelle a été sa conduite durant sa vie cachée, et de quelle manière nous devons l'imiter dans l'exécution de ce grand dessein du rétablissement de la gloire de Dieu que nous avons entrepris, et qui ne doit plus jamais sortir de notre pensée. Et parce qu'il y a des ouvriers évangéliques qui sont obligés par leur vocation de procurer la gloire de Dieu, non-seulement en veillant soigneusement à leur propre perfection, mais encore en travaillant à la conversion et à la perfection de leur prochain ; joignant ces deux choses ensemble, de telle sorte que les moyens qu'ils prennent pour leur avancement servent aussi au salut des âmes, et réciproquement que ceux qu'ils emploient au bien des âmes contribuent à leur propre perfection, ils doivent tâcher, dans ces méditations, de faire en sorte que les résolutions qu'ils y prennent soient conformes à ces deux fins subalternes, qui se réunissent dans la dernière et souveraine fin de la plus grande gloire de Dieu.

Lisez le onzième chapitre du second livre de l'Imitation de Jésus-Christ, le troisième chapitre du premier livre, et le dix-huitième chapitre du troisième livre.

PREMIÈRE MÉDITATION.

Incarnation du Fils de Dieu.

« Le Verbe s'est fait chair. »
JOAN. 1. 14.

PREMIER PRÉLUDE. — Représentez-vous l'entrée admirable que Notre-Seigneur fait dans le monde par son incarnation, en qualité de roi et de conquérant. Voyez comme son Père éternel commande aux anges de l'adorer au point de sa conception; joignez vos respects et vos hommages à ceux qu'ils lui rendent avec une allégresse incroyable. Jetez-vous en esprit à ses pieds pour l'adorer avec eux, et prêtez l'oreille à l'invitation qu'il vous fait de le suivre.

DEUXIÈME PRÉLUDE. — Demandez la grâce d'être si vivement touché et persuadé par la considération de ce qu'il a fait pour vous, que dorénavant vous l'aimiez du fond de votre âme, et que vous imitiez de tout votre pouvoir ses divins exemples.

PREMIER POINT.

Considérez l'état pitoyable où le monde était réduit lorsque Jésus-Christ descendit du ciel. Déplorez l'aveuglement des hommes, leur oubli de Dieu, leurs crimes, leurs misères et leurs désordres. Admirez la bonté du Verbe éternel qui, après avoir dans son éternité concerté avec son Père et avec le Saint-Esprit le dessein amoureux de notre salut, descend du ciel, qui est le lieu de ses délices, quitte la compagnie des anges pour rétablir son royaume sur la terre, et pour nous témoigner l'ardeur du zèle qui l'oblige à s'anéantir de la sorte. Si vous concevez bien ce que c'est que l'anéantissement du Créateur pour l'amour de sa créature, quel sera votre éton-

nement, voyant ce que Jésus-Christ a fait pour vous? Quels témoignages ne lui rendrez-vous pas de votre reconnaissance? quelle confusion n'aurez-vous pas d'avoir si mal reconnu un si grand amour, et si peu correspondu à ses desseins? quelle résolution ne prendrez-vous pas de l'imiter désormais plus fidèlement, de vous anéantir et de vous quitter vous-même pour son amour, de vous mettre au-dessous de toutes les créatures, de commencer comme lui une vie méprisée et inconnue, et d'abandonner toutes les consolations humaines. O Jésus! comment ne serais-je pas ravi de vous voir ainsi abaissé pour mon salut? Quelle ingratitude a pu jusqu'ici me faire oublier si lâchement une telle faveur? Que j'en suis confus, mon doux Sauveur, et que j'ai de désir de réparer cette faute par un changement parfait de ma vie, et par un anéantissement total de mon amour-propre.

DEUXIÈME POINT.

Considérez comment le Fils de Dieu s'offre au même instant de son incarnation, à porter le joug d'une obéissance très-parfaite à toutes les volontés de son Père, acceptant avec joie tout ce qu'il prévoit dès lors devoir lui arriver par les ordres de la divine justice, qui lui sont clairement signifiés, avec une exacte déclaration de tout ce qu'il doit faire et souffrir pour la gloire de son Père et pour notre salut, jusqu'à la mort de la croix. Écoutez ce qu'il dit à la vue de toutes ces choses: *Me voici prêt d'accomplir tout ce qui est écrit de moi au commencement de votre livre; je le désire, mon Dieu, de tout mon cœur, et le commandement que vous m'en donnez m'est si cher, que je veux le graver dans le plus intime de mon âme* (1). Enfin, voyez avec quelle fidélité il a accompli toute sa vie ce qu'il avait promis, continuant jus-

(1) Ps. 39. 8.

qu'à la mort cette oblation qu'il fait de lui-même, et vous ayant toujours présent à sa pensée.

Après une humble reconnaissance d'un si signalé bienfait, et un ardent amour pour votre bienfaiteur, offrez-vous avec lui et par lui-même à faire et à souffrir pour sa gloire tout ce qu'il lui plaira ordonner de vous, sans aucune réserve et dans un dessein inviolable de ne vous départir jamais de son bon plaisir, quoi qu'il puisse vous arriver, jusqu'à ce que vous ayez consommé votre vie à son service.

TROISIÈME POINT.

Considérez comme à ce même moment il choisit le sein virginal de sa bienheureuse mère, comme une prison amoureuse où il veut bien être enfermé pour votre sujet, et y souffrir une mortification continuelle et générale de tous ses sens, avec un renoncement absolu de toutes les choses créées, pour s'élever par là aux plus sublimes exercices de l'oraison et de la contemplation. Surtout adorez ses trois regards dans cet état. Le premier, d'amour sur la gloire de son Père; le second, de compassion sur vos misères; le troisième, d'obéissance sur la croix qu'il porte déjà dans son cœur; si bien que si vous pouviez le voir à son entrée dans le monde, vous verriez qu'il y entre tout crucifié, et qu'il ne se séparera jamais de la souffrance jusqu'à la fin de sa vie, durant laquelle il continuera de faire ce qu'il a commencé, se privant de toute consolation humaine, mortifiant son corps et ses sens, et renonçant pour la gloire de son Père à toutes les créatures.

Voilà votre modèle : faites pour lui ce qu'il a fait pour vous. C'est pour vous qu'il est descendu du ciel; c'est pour vous qu'il s'est fait homme ; c'est pour vous qu'il s'est offert à la mort de la croix. Qu'avez-vous fait pour lui? qu'avez-vous fait pour vous ? Quelle incommodité, quelle peine avez-

vous soufferte pour sa gloire et pour votre salut? Pensez-vous arriver au ciel par la vanité, par le luxe et par les délices du monde? Ce n'est pas là ce que le Verbe incarné vous apprend par son exemple.

Colloque. — O très-sainte et très-heureuse mère de Dieu! souffrez que je prenne part à la joie que vous avez reçue au moment de l'incarnation de votre Fils, puisque vous êtes ma souveraine maîtresse, et que je suis votre esclave. Permettez que je l'adore avec vous, que je me donne à lui pour accomplir toutes ses volontés, que je m'humilie devant lui, et que je m'assujettisse à tous ses pouvoirs; offrez-lui tout ce que je suis; offrez-lui tout ce que je puis. Priez-le qu'il soit mon Sauveur, et que je trouve accès auprès de lui, pour jouir des fruits de son incarnation, et pour tirer ma force de ses faiblesses, ma consolation de ses peines, ma gloire de ses abaissements et ma félicité de ses souffrances.

DEUXIÈME MÉDITATION

Nativité de Notre-Seigneur.

> « Et elle enfanta son fils premier né : elle l'enveloppa de langes et le coucha dans une crèche, parce qu'il n'y avait point de place pour eux dans l'hôtellerie. »
> Luc. 2. 7.

Premier Prélude. — Représentez-vous sommairement le sujet que vous avez à méditer, savoir, comment la bienheureuse Vierge étant arrivée à Bethléem, accoucha d'un fils qui devait être le Sauveur des hommes et le réparateur du royaume de Dieu; et comment ce divin enfant voulant faire son entrée visible dans le monde, choisit, pour son palais, une étable.

DEUXIÈME PRÉLUDE. — Demandez à Dieu la grâce de bien concevoir ce qui se passe dans ce lieu si pauvre, et ce que Jésus-Christ a fait pour vous, afin de l'imiter.

PREMIER POINT.

Considérez que le Fils de Dieu venant réparer la gloire de son Père, et rétablir son royaume, au lieu de prendre un corps glorieux et impassible, et de paraître avec pompe et magnificence, comme il semblait devoir faire à raison de son excellence suprême, voulut entrer visiblement dans le monde avec une chair passible, infirme, mortelle, sans aucune marque de la gloire intérieure dont son âme jouissait, prenant dès lors pour ses quatre compagnes inséparables, le mépris, la pauvreté, la sujétion et la souffrance, afin de souffrir et de travailler davantage pour le service de Dieu et pour votre salut.

Certes vous avez grand sujet, à la vue de cet enfant, d'être couvert de confusion de ce que vous aimez tant votre corps, et que vous ne voulez rien quitter de vos commodités, ni de l'honneur que vous pensez vous être dû. Corrigez donc vos sentiments, et proposez-vous désormais de cacher ce qui peut tourner à votre gloire, et de renoncer à vos commodités, lors même qu'il sera en votre pouvoir d'en jouir.

DEUXIÈME POINT.

Considérez un peu plus attentivement la compagnie qui environne votre roi ; vous y verrez une mère Vierge qui, étant la reine du ciel, est réduite à une extrême indigence. Vous y verrez saint Joseph qui, étant le tuteur de ce pupille, et l'époux de sa mère, n'a pas même où les loger. Vous y verrez des pasteurs qui viennent lui rendent hommage, pendant que les grands et les sages du siècle le méconnaissent.

Vous y verrez ces quatre sœurs qui lui feront compagnie toute sa vie, la pauvreté, l'humilité, l'obéissance et la patience. Sa pauvreté est admirable; car il naît en un lieu emprunté, dans une étable, dans une crèche, en des langes vils et pauvres, en un mot dans une extrême nudité. Son humilité est toute divine; car il vient au monde la nuit, sans qu'on s'en aperçoive, sans bruit, sans appareil, inconnu de tous, et même délaissé, méprisé, abandonné. Son obéissance ne peut être plus grande; car il est en cet état soumis à toutes les créatures par l'ordre de son Père; il reconnaît l'empereur Auguste, et veut être mis au nombre de ses sujets; il est réchauffé de l'haleine des bêtes; il est sujet à toutes les injures de l'air; il est soumis à sa mère, sa vie dépendant du soin qu'elle en prend, ne pouvant autrement vivre sans miracle. Sa patience est extrême; car il naît en une saison rigoureuse, dans un lieu ouvert à toutes les injures du temps; et ce qui est à considérer, c'est que bien qu'il soit enfant, il a le jugement des hommes faits, ce qui lui fait ressentir vivement toutes ces humiliations et ces incommodités.

TROISIÈME POINT.

Rendez-vous attentif au cantique des anges qui donnent la gloire à Dieu, et la paix aux hommes de bonne volonté. Considérez que l'humilité, la pauvreté et la souffrance de Notre-Seigneur annoncées aux pauvres et aux humbles, glorifient Dieu d'une manière excellente, remplissent toute la terre de ses miséricordes, et donnent la paix aux hommes de bonne volonté, tant avec Dieu qu'avec leur prochain et avec eux-mêmes. Pesez que cette paix est un fruit de l'anéantissement du Fils de Dieu, qui procède de sa bonté et de son bon plaisir, et qui est apporté par les anges, à qui? A de pauvres pasteurs, non à des hommes intelligents, non aux riches, non aux nobles, mais aux hommes d'une bonne volonté, qui

les rend contents de leur petite condition, fervents et diligents en leur travail; voyez comme ils sont prompts à obéir à l'ange, fervents à chercher le Fils de Dieu, fidèles à l'adorer et à lui rendre leurs hommages, reconnaissants de la grâce qu'ils reçoivent, s'en retournant à leur travail, et racontant aux autres les merveilles qu'ils ont vues, sans pouvoir se lasser de louer Dieu qui en est l'auteur.

Admirez la force de la grâce de Dieu, quand elle n'est point empêchée ni étouffée par des désirs et des affections mondaines. Voyez comme elle va toujours croissant, et d'une simple inspiration elle conduit à l'exécution, augmentant la lumière, échauffant la volonté, et la poussant à des actes héroïques d'une dévotion parfaite. Imitez les pasteurs faisant un bon usage de la grâce, lorsque Dieu vous attire, ou que le temps vous permet de laisser vos actions extérieures pour traiter avec sa divine Majesté. Mais aussi après avoir satisfait à votre dévotion, retournez volontiers à votre office, ne perdez pas le temps, mais louez et glorifiez Dieu en votre cœur, et entretenez-vous avec plaisir de ses grandeurs, quand vous en trouverez l'occasion.

Colloque. — O Dieu! que vos pensées sont adorables! que vos conseils sont secrets et profonds! qui pourrait assez vous aimer et vous bénir, ô mon Sauveur? aimable exemple de pauvreté et d'obéissance? Je ne puis plus estimer l'éclat ni la pompe du monde, vous voyant en un état si vil et si méprisable. Oh! que j'aime cet état! oh! que votre humilité me rend l'abjection précieuse! Seigneur, si j'avais à choisir, je la préférerais à tous les honneurs imaginables. Mais en quelque condition que votre providence me mette, je suis résolu d'aimer toute ma vie ces chères compagnes de votre sainte humanité, l'obéissance, l'humilité, la pauvreté et la souffrance; c'est la compagnie de Jésus, dans laquelle je veux vivre et mourir.

AUTRE MÉDITATION.

Sur le mystère de la Nativité de Jésus.

« Un petit enfant nous est né, un fils nous est donné. » Is. 9. 6.

Remarque.

Il est fort utile d'appliquer de la manière qui suit, les cinq sens de l'imagination, au sujet de la première et de la seconde contemplation (c'est-à-dire de l'incarnation et de la nativité), selon que la matière pourra le permettre. *S. Ignace dans la seconde semaine,* 5[e] *contemplation.*

Premier Prélude. — Représentez-vous la bienheureuse Vierge, comme l'arbre du paradis terrestre, qui produit le fruit de vie.

Deuxième Prélude. — Demandez grâce pour honorer ce mystère, pour en goûter la douceur et pour en tirer du profit.

PREMIER POINT.

Entrez en esprit dans l'étable de Bethléem, et voyez des yeux de l'âme ce qui s'y passe. Regardez avec étonnement ce petit enfant nouvellement né, couché dans une crèche avec les bêtes. Quelle humilité! quelle abjection pour celui qui est le vrai Fils de Dieu! Admirez sa beauté, et faites fondre votre cœur en douceur par la tendresse de son amour. Voyez les précieuses larmes qui coulent de ses yeux, pour laver les taches de votre âme. Oh! que vous êtes dur, si ces pleurs ne vous attendrissent! Voyez sa pauvreté, sa douceur, sa patience, son humilité : voilà l'exemple que vous devez imiter. Tournez vos regards sur la mère de cet enfant,

admirez sa modestie, sa pureté, son amour ardent pour son Fils, le profond respect qu'elle lui porte, et les douces larmes qu'elle mêle avec les siennes. Priez-les tous deux de vous en donner une goutte pour guérir vos plaies, et ramollir la dureté de votre cœur.

DEUXIÈME POINT.

Écoutez avec attention les entretiens du Fils et de la mère. L'enfant parle à sa mère par les larmes de ses yeux, par les soupirs de son cœur et par les cris que la douleur tire de sa bouche; la mère parle à son Fils d'un langage divin, qui part d'un cœur plein de compassion, de révérence et d'amour. L'enfant et la mère ne vous parlent-ils point en secret? S'ils vous font cette faveur, écoutez bien ce qu'ils vous disent, recevez avec respect les enseignements qu'ils vous donnent, et sans délai tâchez de les exécuter fidèlement. S'ils ne vous parlent point, écoutez ce que vous dit tout ce qui est autour d'eux, car tout parle autour du Verbe; pendant qu'il demeure muet, l'étable, la crèche, la paille, le fumier et les langes de son enfance vous crient d'une voix intelligible que le monde se trompe, et condamnent ouvertement la vanité de vos pensées, l'aveuglement de votre esprit et l'attachement que vous avez à l'intérêt et à l'honneur.

TROISIÈME POINT.

Appliquez-vous, par un sentiment intérieur de l'odorat, à flairer le doux parfum de la divinité, enfermé dans le corps de ce petit enfant, et l'odeur des vertus qui résident dans son âme. Le monde avant sa naissance n'était qu'un cloaque infâme de toutes sortes de vices, qui infectaient l'air et la terre et corrompaient les mœurs de tous les peuples. Mais sa présence a corrigé cette puanteur, et l'odeur de sa sainteté

a attiré les âmes à l'imitation de ses vertus. Quand est-ce que vous lui direz avec l'Épouse des cantiques : *Tirez-moi après vous, nous courrons après l'odeur de vos parfums* (1). Le lis de sa pure virginité ne vous donne-t-il point envie de le suivre? Son humilité ne fait-elle point d'impression sur votre esprit? Sa charité ne vous convie-t-elle point à vous défaire de tout ce qui lui déplaît? Oh! si vous saviez quelle est la puanteur de vos crimes, vous auriez horreur de vous-même, vous vous étonneriez comment vous avez pu jusqu'ici souffrir une telle infection.

QUATRIÈME POINT.

Goûtez et voyez que le Seigneur est doux. Voici le lieu où les cieux font tomber la manne, qui a toutes sortes de saveurs. Voici la maison où l'on trouve le pain de vie, qui nourrit nos âmes à l'immortalité. C'est dans ce pain céleste qu'il faut chercher les vraies délices (2), et non pas dans les plaisirs de la terre. *Celui qui mangera de ce pain, vivra éternellement* (3). O la belle vie, qui a pour aliment le pain des anges, qui élève l'âme au-dessus de la nature, et lui fait prendre des qualités toutes divines! Qui peut dire les bonnes pensées, les affections saintes, les ferveurs et les consolations qu'elle reçoit en mangeant ce pain délicieux qui est plus doux que le miel. Faites-en l'expérience; prenez le rayon de miel que le Fils de Dieu vous présente. Cette abeille mystique, ce Verbe raccourci dans un petit corps, qui n'était pas plus grand au point de sa conception que celui d'une abeille, a tiré cette céleste liqueur des fleurs aromatiques de toutes les vertus, qu'il a cueillies dans le sein de sa mère, qui est le paradis de la terre et le lieu de ses délices. Goûtez la douceur de son humilité, de son innocence, de sa charité, et

(1) Cant., 1. 3. — (2) S. Bern. — (3) Joan., 6. 52.

rempli de la suavité de son esprit, dites-lui avec saint Augustin : Je vous prie, Seigneur, que toutes choses me deviennent amères, et que mon âme ne trouve de la douceur qu'en vous seul; car vous êtes une douceur inestimable, qui rendez les choses les plus amères douces et agréables (1). Loin de moi donc, plaisirs du monde; délices sensuelles, ne pensez plus m'attirer par vos charmes, vous êtes trop insipides, vous n'avez plus pour moi que du fiel et du venin. Je ne veux plus d'autre douceur que celle de Jésus, car c'est la mamelle du Père éternel, dont le lait est meilleur que le vin de tous les plaisirs de la terre.

CINQUIÈME POINT.

Priez la bienheureuse Vierge qu'elle vous permette de vous approcher de son Fils, de le prendre entre vos bras, de le mettre sur votre cœur, afin de le purifier par ce divin attouchement. Baisez avec humilité ses petits pieds, qui seront un jour percés avec des clous pour votre amour; baisez ses petites mains, qui ressusciteront les morts, et reformeront tout l'univers; baisez son sacré côté, qui sera ouvert du fer de la lance pour vous montrer la grandeur de son amour; maniez la dureté de la crèche, touchez les drapeaux qui l'enveloppent, et la paille sur laquelle il est gisant; et, pénétré d'un sentiment de compassion et de tendresse, écriez-vous : Oh! quelle confusion pour moi que mon Dieu soit si mal couché, si mal couvert, si maltraité du froid et des rigueurs de l'hiver, et que je ne puisse rien endurer!

Faites toutes vos actions de dévotion cette journée, comme si vous étiez près de la crèche en présence de Jésus, de Marie et de Joseph; unissez toutes vos bonnes œuvres à celles que font les anges et la bienheureuse Vierge autour de son Fils;

(1) S. Aug. in Solil., c. 22.

priez ce cher Fils qu'il vous applique le mérite de ses souffrances et de ses actions, pour bénir les vôtres, et remédier à vos défauts par la grâce de sa naissance. Suppliez-le humblement qu'il soit la règle de votre vie, et le cachet qui marque tout ce que vous faites et tout ce que vous souffrez du sceau de sa ressemblance (1). Remerciez-le souvent du bénéfice de l'incarnation, et de sa venue au monde.

TROISIÈME MÉDITATION.

De la Circoncision.

« Au bout de huit jours l'enfant fut circoncis, et on lui donna le nom de Jésus. » Luc. 2. 21.

Premier Prélude. — Renfermez-vous en esprit dans le lieu où ce mystère s'accomplit.

Deuxième Prélude. — Demandez la grâce de comprendre ce que Jésus-Christ souffre dans cette douloureuse circoncision, et les vertus dont il vous donne l'exemple, afin de l'aimer davantage, et de l'imiter avec plus de ferveur.

PREMIER POINT

Considérez que Jésus souffre les douleurs de la circoncision en son corps, qui est encore extrêmement tendre et délicat, afin de vous inspirer la haine de votre chair, sans la mortification de laquelle vous ne pouvez avancer dans la perfection, beaucoup moins y porter efficacement les autres, ni par conséquent glorifier et contenter Dieu, qui est néan-

(1) Cant., 8. 6.

moins votre unique dessein ou qui doit l'être. Faites réflexion sur la vie de tous les saints, vous n'en trouverez point qui n'ait été saintement cruel en cet endroit, et qui n'ait même fait quelque excès, tant cette sainte haine du corps est le propre de l'esprit de Jésus-Christ. Voyez quelle était la mortification de saint Ignace, et comment il mâtait sa chair au commencement de sa conversion. Saint François Xavier l'épargnait-il dans les voyages et dans les travaux incroyables parmi lesquels il a consumé sa vie? Ne fallait-il pas modérer la ferveur de saint François de Borgia et du bienheureux Louis de Gonzague, qui était excessive? Pesez ces paroles étonnantes de l'Apôtre : *Ceux qui appartiennent à Jésus-Christ ont crucifié leur chair avant d'être reçus en sa faveur* (1). Voilà la marque de ses amis et de ses bons serviteurs. Êtes-vous de ce nombre? N'êtes-vous point trop sensuel, trop porté aux divertissements, âux plaisirs et aux commodités corporelles? Faites état désormais de retrancher toutes les superfluités et toutes les aises de votre corps, et de régler vos pénitences, afin que vous soyez digne d'être avoué et reconnu pour disciple et pour vrai imitateur de Jésus-Christ.

DEUXIÈME POINT.

Considérez que Jésus-Christ endure les douleurs de la circoncision, non comme les autres enfants, qui n'ont pas l'usage de la raison, mais avec une pleine connaissance, et avec un parfait exercice de plusieurs excellentes vertus. C'est ici vraiment un parfait modèle de la vie apostolique, où les qualités d'un ouvrier évangélique paraissent dans un degré d'excellence très-héroïque, tel qu'il doit être dans un homme qui fait état de sauver les âmes avec Jésus. Sa pauvreté est une pauvreté pleine de souffrances et de douleurs, pour vous

(1) Gal., 5. 24.

apprendre que la pauvreté d'un vrai disciple de Jésus-Christ n'est pas une pauvreté aisée, délicate, accommodée. Un pauvre qui ne veut pas travailler, ne mérite pas de vivre. Sa pureté est un lis épineux tout rouge de son sang; il veut, dit saint Ambroise, être circoncis, pour purifier les ordures de la chair dans un déluge de sang, ainsi quelles furent autrefois noyées dans un déluge d'eau. Faites ici une circoncision spirituelle, et voyez ce qu'il y a en vous qui mérite d'être purifié. Lavez-vous dans ce sang, mêlez-le avec vos larmes, et s'il faut donner du vôtre pour éteindre le feu de la concupiscence, n'épargnez point votre corps pour sauver votre âme. Son obéissance est douloureuse, elle lui coûte déjà du sang; mais à la fin elle lui coûtera la vie. Voyez par où il commence, et par où il doit finir. Il obéira jusqu'à la mort, et jusqu'à la mort de la croix. C'est ainsi qu'il faut pratiquer l'obéissance; il n'est pas malaisé d'obéir au commandement des supérieurs, quand il est agréable et qu'on vous ordonne ce qui vous plaît, ou ce qui ne répugne pas à vos inclinations; aussi n'y a-t-il pas grande louange ni grand mérite. Il faut obéir nonobstant toutes vos peines; il faut vaincre vos répugnances, étouffer vos murmures, et accomplir la volonté de Dieu déclarée par la bouche des hommes, ou mourir à la peine. Enfin, son humilité est profonde, elle le couvre d'ignominie et de confusion, le faisant passer pour un pécheur, dont la circoncision était la marque, quoiqu'il fût l'innocence même, pour vous apprendre que vous ne devez point fuir les humiliations et les confusions, si vous prétendez acquérir l'humilité, sans laquelle vous ne ferez jamais rien pour la gloire de Dieu ni pour l'honneur de l'Église.

TROISIÈME POINT.

Considérez qu'au même temps que Jésus-Christ donne les prémices de son sang, on l'appelle Jésus, c'est-à-dire Sau-

veur. Ne l'aurait-il point été autrement? Non certes, cette qualité était attachée à ses souffrances et à sa mort; il devait, pour être appelé Sauveur du monde à juste titre, en avoir la puissance et le mérite. La puissance venait de la gloire de sa divinité, le mérite de l'anéantissement de son humanité. Renouvelez ici votre dévotion envers ce sacré nom, que vous devez avoir gravé dans le cœur, si vous avez de l'amour pour votre salut. Persuadez-vous que la vraie dévotion envers le nom de Jésus, est d'aimer son Sauveur, d'aimer son propre salut, d'aimer le salut de tous les hommes; mais que pour avoir un amour solide pour ces trois choses, il faut en aimer une quatrième, qui est la mortification continuelle en toutes rencontres et en toutes occasions.

Colloque. — Hé! doux Jésus, que votre nom vous a coûté cher! fallait-il tant endurer pour être Sauveur d'une faible et vile créature comme moi? Et quelle honte pour moi, si je refuse de souffrir pour être sauvé ce que vous avez voulu endurer pour me sauver? Comment est-ce que je puis espérer mon salut, ou travailler utilement à celui des âmes, si je n'ai pas le courage de porter la croix avec vous? N'est-ce pas par la croix que vous avez sauvé le monde, et je prétends le sauver en prenant mes aises, et en fuyant toutes les occasions de me mortifier. O doux nom de Jésus! qui m'obligez pour assurer mon salut, à porter la croix de mon maître, faites que je l'aime, afin que je la porte avec plus de force et de mérite que je n'ai fait jusqu'ici.

AUTRE MÉDITATION.

Amour que Jésus-Christ nous témoigne, en nous donnant les prémices de son précieux sang dans la Circoncision.

« Au bout de huit jours l'enfant fut circoncis, et on lui donna le nom de Jésus. » Luc. 2. 21.

PREMIER POINT.

Considérez le précieux gage que le Fils de Dieu vous donne de l'amour qu'il vous porte, en versant pour vous les prémices de son sang. Si vous donnez vos soins à quelqu'un pour veiller à ses affaires, vous pensez lui donner par là un témoignage de votre affection; si vous lui donnez votre temps et vos pas pour le visiter et le consoler dans son affliction, vous prenez cela pour une marque d'amité; si vous lui donnez de vos biens pour le secourir dans sa nécessité, vous croyez avec raison que c'est l'aimer. Que serait-ce donc si vous lui donniez votre sang? Les hommes n'ont rien de plus cher, rien qu'ils épargnent davantage. Ils ne le donnent que par nécessité, parce que la vie en dépend. Quel est donc l'amour de Jésus pour vous, qui le porte à vous donner le sien, dont la valeur est infinie? On dit que le sang devient inutile, quand il est hors des veines. Mais le sang royal de Jésus n'est jamais plus plus salutaire que lorsqu'il est répandu. C'est ce sang divin qui efface nos péchés, c'est lui qui blanchit nos âmes, c'est lui qui les fait vivre. C'est vraiment le sang de l'amour; soit à raison de son principe, car c'est le Saint-Esprit qui l'a formé; soit à raison de son sujet, car c'est le sang de Jésus-Christ qui en

a fait le prix de notre rançon ; soit à raison de sa fin, car il ne l'a pris qu'à dessein de le répandre pour nous.

O bonté infinie de mon Sauveur, que vous êtes admirable ! le sang est donné à l'homme pour entretenir sa vie, et vous n'avez pris le vôtre que pour mourir. O mon Sauveur ! faites que votre précieux sang ne soit pas inutile pour moi. O mon cœur ! quand serez-vous un vaisseau digne de recevoir cette précieuse liqueur ? Bienheureuse Vierge, qui avez recueilli avec respect ce précieux sang, appliquez-le, s'il vous plaît, sur toutes les puissances de mon âme, sur toutes les affections de mon cœur, et sur tous les sens et les organes de mon corps, afin d'en ôter tous les défauts, et me donner toutes les dispositions nécessaires pour le recevoir dans la sainte communion, et en tirer le fruit que désire votre bien-aimé Fils.

DEUXIÈME POINT.

Considérez les circonstances qui rendent le don que Jésus-Christ nous fait de son sang très-considérable, et qui font voir l'excès de son amour. La première est qu'il nous le donne avec beaucoup de douleur, tant à cause de la délicatesse de sa complexion qui le rendait fort sensible à la moindre plaie, qu'à raison de la tendresse de son âge qui l'exposait au danger de la mort. Outre que sa douleur recevait un notable accroissement par la connaissance qu'il avait de cette peine qui lui causait une violente appréhension, pareille à celle de la montagne des Oliviers ; mais son amour surmonta la crainte, et son grand cœur suppléa à la faiblesse de son petit corps, qu'il immolait déjà à la justice divine comme une victime innocente pour le salut de tous les hommes.

La seconde est qu'il nous le donne avec une grande humiliation et confusion de sa part ; car il prend la marque du pécheur sur lui, ce qui est le dernier degré de la bassesse et de l'anéantissement.

La troisième circonstance est qu'il le donne de bonne heure et avec une grande ferveur. Il ne peut différer, tant son amour le presse ; cette diligence relève de beaucoup le don qu'il nous fait et l'amour qu'il a pour nous. Il commence la vie par le combat. Tout petit qu'il est, il n'aspire point au repos, ni aux consolations humaines, ni aux honneurs, ni à la liberté, mais à la circoncision, aux plaies et à la croix ; parce que le royaume des cieux, qu'il est venu nous donner, souffre violence, on ne l'emporte qu'avec de grands efforts (1). Selon la signification de son nom, la gloire *de cet enfant,* son inclination, son esprit, *est d'enlever promptement les dépouilles de ses ennemis* (2). O lâcheté du cœur humain ! que tardez-vous à vous défaire de vos mauvaises habitudes, et à renoncer aux vanités et aux plaisirs qui empêchent votre avancement spirituel ? L'esprit de Jésus n'approuve point ces longueurs, parce qu'il vous aime avec ardeur (3).

TROISIÈME POINT.

Considérez par quelles mains il vous donne son sang dans la circoncision. C'est par les mains de sa mère, qu'il porte lui-même, par de secrètes inspirations, à vous rendre cet office, qui leur coûte si cher à tous deux. Voyez avec quelle tendresse de cœur elle ressent la plaie de ce divin enfant, et comme elle pleure avec lui entendant ses cris et ses gémissements innocents. Pesez avec quel respect elle reçoit le sang qu'il répand, sachant qu'il est vrai Fils de Dieu et Sauveur de tous les hommes. Regardez avec quel soin elle s'efforce de le soulager et d'adoucir le sentiment de sa douleur. Ah ! que volontiers elle la prendrait sur elle ! elle la souffrirait avec joie, au lieu que c'est pour elle, une espèce de

(1) P. Henricus Morus. in vita Christi Domini, Myst. 16. — (2) Is., 8. 3. — (3) Idem., Myst. 15.

martyre de le voir souffrir. Enfin représentez-vous qu'elle vous offre ce précieux sang, et qu'elle vous demande si vous êtes prêt de donner le vôtre pour la gloire de son Fils avec autant d'affection qu'il a de zèle pour votre salut.

Colloque. — O divin enfant! que je vous suis obligé de m'avoir donné de si beaux exemples d'obéissance, d'amour, d'humilité, de patience dans votre circoncision. Eh! qui osera s'élever par orgueil, vous voyant humilié jusqu'à la forme, non-seulement de serviteur, mais encore de pécheur? Qui osera se dispenser de son devoir, vous voyant soumis à une loi si rigoureuse à laquelle vous n'étiez point obligé? et qui fera difficulté d'endurer un peu de peine pour votre service, vous voyant verser votre sang de si bonne heure pour laver les taches de son âme? O mon très-aimable Rédempteur! en vue de votre charité et de votre infinie bonté envers moi, je m'offre et me donne à vous pour souffrir tout ce qu'il vous plaira ordonner de moi; je veux porter pour l'amour de vous toutes les peines qui m'arriveront, ou immédiatement par vous-même, ou par l'entremise des créatures, et particulièrement celles qui viendront de la part de mes supérieurs, ainsi que vous avez bien voulu souffrir la circoncision de la main de votre bienheureuse mère, ou de celle de saint Joseph, qui vous a donné ce sujet de peine avec une si sainte intention.

HUITIÈME JOUR DES EXERCICES.

EMPLOI PARTICULIER DE CE JOUR.

L'emploi de ce jour est de considérer la conduite de Jésus-Christ durant les années de sa conversation avec les hommes, afin de vous affermir dans la résolution que vous avez prise le jour précédent de suivre Notre-Seigneur Jésus-Christ par la voie étroite de la pauvreté évangélique, des souffrances et des mépris que vous avez remarqués en sa vie cachée, et de vous préparer à faire un bon choix, ou de l'état de vie que vous devez embrasser, si vous ne l'avez pas encore fait, ou du vice que vous devez corriger et de la vertu que vous devez acquérir pour vous sanctifier en celui que vous avez déjà choisi; pour cet effet, saint Ignace vous donne trois méditations excellentes qui doivent précéder votre élection.

La première, nommée *des deux étendards,* pour vous faire voir d'un côté quel a été l'esprit et la conduite de Jésus-Christ durant qu'il conversait parmi les hommes, afin de l'imiter, et de l'autre pour vous fortifier contre les ennemis de votre salut, et pour vous faire connaître leur malice et leurs artifices, afin de les éviter. La seconde, dite *des trois classes,* pour vous découvrir les ruses de votre amour-propre, qui affaiblit et corrompt toutes vos bonnes résolutions, si vous n'y prenez garde. La troisième, appelée *des trois degrés de l'humilité,* qui vous montre jusqu'où doit aller la généreuse résolution d'un parfait imitateur de Jésus-Christ. Si quelqu'un désire faire une quatrième méditation sur la conduite de Jésus-Christ durant les trois années de sa conversation avec les hommes, il la trouvera après celle des trois classes.

Lisez de l'Imitation de Jésus-Christ les chapitres vingt-septième et trente-deuxième du troisième livre, et le chapitre treizième du premier livre.

PREMIÈRE MÉDITATION.

Des deux étendards sous lesquels tous les hommes combattent en cette vie, les uns sous l'empire du prince des ténèbres, les autres sous l'empire de Jésus-Christ. — Divers moyens dont chacun d'eux se sert pour nous attirer à son parti.

« Nul ne peut servir deux maîtres. »
MATTH., 6. 24.

PREMIER PRÉLUDE. — Représentez-vous d'abord ces deux chefs de parti qui tâchent d'attirer tous les hommes à leur service, l'un du côté de Jérusalem, qui est un séjour tranquille et paisible, l'autre du côté de Babylone, lieu de confusion et de désordre.

DEUXIÈME PRÉLUDE. — Demandez à Dieu la lumière pour connaître le bon parti et la grâce pour le suivre.

PREMIER POINT.

Considérez, en premier lieu, la malignité et la fureur de l'esprit de ténèbres qui règne sur les pécheurs et sur ceux qui aiment le monde, son orgueil insupportable, son visage affreux, son cœur plein de rage contre Dieu et de haine contre les hommes qui portent l'image de la divinité. Remarquez soigneusement le dessein qu'il a de les perdre et les artifices malicieux dont il se sert pour les rendre également méchants et malheureux, en les portant premièrement à se faire riches et à amasser de grands biens, puis en leur inspirant la pensée de se rendre considérables dans le monde, et se distinguer du commun ; ensuite en les remplissant d'une

aveugle présomption et d'un superbe sentiment d'eux-mêmes, qui les engage insensiblement en toutes sortes de vices et de désordres.

Écoutez le discours qu'il tient à ses suppôts et à ses émissaires, qu'il envoie de tous côtés pour tendre des piéges partout, jusqu'aux lieux les plus saints, afin de surprendre les âmes et les envelopper dans leurs filets. Figurez-vous qu'il leur parle d'un lieu éminent, assis sur un trône de feu et de fumée, et qu'il leur dit avec une mine fière et arrogante : *Venez, suivez-moi, n'épargnons point le sang ; tendons des piéges à l'innocent, engloutissons-le tout vivant et entraînons-le dans les enfers. Attaquons les plus saints, enlevons ce qu'ils ont de plus précieux et remplissons nos cachots de leurs dépouilles* (1). Quand ils seraient plus élevés que les cieux, j'irai les trouver jusque-là, et j'établirai mon trône au-dessus des astres (2). Concevez une sainte indignation contre ce furieux et insolent ennemi ; regrettez la perte de tant d'âmes qui s'abandonnent lâchement à sa discrétion ; pleurez leur ignorance, leur fragilité, leur inclination au mal, leur aveuglement et les extrêmes misères où ils tombent en punition de leurs péchés. Faites réflexion sur vous, voyez combien de temps vous avez été esclave de ce tyran, et dites avec saint Augustin : Si la mort m'eût surpris en cet état, l'enfer se fût saisi de mon âme. *Je vous rends grâces, mon cher libérateur ; je vous glorifierai, Seigneur, parce que vous m'avez protégé, et que vous n'avez pas donné à mes ennemis le plaisir de m'avoir vaincu* (3).

DEUXIÈME POINT.

Considérez, en second lieu, la douceur et la charité de notre Sauveur Jésus-Christ qui vous appelle à son service. Figurez-vous que vous le voyez au milieu de ses disciples,

(1) Prov., 1, 11. — (2) Isaiæ, 14, 13. — (3) Ps. 29, 2

dans une agréable vallée que son humilité a choisie, pour traiter avec eux de la conversion du monde et des moyens de sauver les âmes qui périssent misérablement par la malice du démon. Vous ne trouverez rien en sa personne qui ne soit infiniment aimable : son port majestueux, son visage plein d'attraits, ses vertus, ses pouvoirs, ses grandeurs divines et humaines, sont de puissants motifs pour vous obliger à l'aimer et à suivre fidèlement les mouvements de sa grâce et les desseins qu'il a sur vous.

Écoutez donc attentivement ce qu'il dit à ses apôtres et à tous les ouvriers apostoliques qui marchent sur leurs pas : « *Je vous envoie comme mon Père m'a envoyé* (1). *Allez donc, prêchez l'Évangile à toutes les créatures* (2). » Comme s'il voulait dire : Vous avez été témoins de ma vie ; vous savez la doctrine que j'ai prêchée ; vous avez vu les exemples que j'ai donnés, les œuvres que j'ai faites, les contradictions que j'ai souffertes, les injures, les tourments et la mort même que j'ai endurés pour la réparation du monde. Allez donc par toute la terre, avec la bénédiction de mon Père céleste, et prêchez l'Évangile à toutes les créatures. Annoncez-leur qu'étant vrai Fils de Dieu, je me suis fait homme pour que les hommes deviennent des dieux ; que je suis mort pour détruire leur mort ; que je suis ressuscité pour réparer leur vie, et que je monte aux cieux pour leur préparer des trônes de gloire. Je vous envoie en la même manière que mon Père m'a envoyé. Désabusez les hommes, recevez-les à pénitence et faites-les participants de mes mérites. Dites-leur qu'ils n'aiment point la vanité, qu'ils méprisent les richesses et les biens périssables, qu'ils craignent Dieu, qu'ils se souviennent qu'il y a un jugement, un paradis pour les bons, un enfer pour les méchants, et que je suis le juge de toutes les actions humaines.

(1) Joan., 20, 21. — (2) Marc., 16, 15.

Faites ici une sérieuse réflexion sur ce que le Fils de Dieu commande à ceux qui veulent le suivre, sur ce qu'il leur conseille et sur ce qu'il leur promet. Ce qu'il leur commande, c'est la charité : *Je vous donne un commandement nouveau, c'est que vous vous aimiez les uns les autres, comme je vous ai aimés* (1). Ce qu'il leur conseille, c'est la perfection évangélique comprise dans les béatitudes : *Bienheureux sont les pauvres volontaires ; bienheureux ceux qui sont doux ; bienheureux ceux qui pleurent* (2). Ce qu'il promet, c'est l'éternité bienheureuse dans le royaume des cieux.

Cela considéré, voyez quel parti vous voulez suivre, ou celui du démon qui ne peut vous donner pour récompense qu'une éternité de malheurs, ou celui de Jésus-Christ qui vous promet une éternelle béatitude pour un moment de peine et de travail (3). Sans doute, si vous en jugez sainement, vous vous donnerez à Jésus-Christ. Il n'y a point à délibérer ; vous choisirez un état de vie qui vous soit convenable, et où vous puissiez le servir selon sa sainte volonté ; que si vous l'avez déjà choisi, vous penserez sérieusement aux moyens les plus efficaces pour arriver à la perfection de votre état.

TROISIÈME POINT.

Vous voudriez bien peut-être vous adonner à la vertu et vous consacrer au service de Jésus-Christ ; mais vous avez peine à renoncer au monde et à vous-même, pour embrasser la croix qui est l'enseigne sous laquelle tous les saints et tous les serviteurs de Dieu se rangent. Vous devez néanmoins vous y résoudre nonobstant toutes les difficultés qui vous arrêtent. Vous ne pouvez pas servir à deux maîtres qui ne s'accordent point ensemble. Considérez donc ce que

(1) Joan., 13, 34. — (2) Matth., 5. — (3) S. Leo, serm. 5, de jejunio septembris mens.

dit saint Léon : « Que nul esprit raisonnable ne peut être sans amour ; qu'il faut par nécessité qu'il aime Dieu ou le monde; que s'il aime le monde, il est citoyen de Babylone; s'il aime Dieu, il est citoyen de Jérusalem. » Par conséquent il faut qu'il se prononce : et comme dit saint Augustin, s'il ne veut pas servir à la charité, il faut qu'il serve à l'iniquité (1); s'il ne veut pas être serviteur de Dieu, il faut qu'il soit esclave du démon. Mais si vous êtes assez malheureux pour vous donner à un si mauvais maître, dites-moi que pouvez-vous en attendre (2)? Ce qui vous porte au bien, c'est l'amour de Dieu et la crainte de Dieu ; ce qui vous porte au mal, c'est l'amour du monde et la crainte du monde. Mais quoi que le monde vous promette, si vous êtes méchant, peut-il vous donner autant que Dieu vous donnera, si vous êtes juste? Et quelque menace que le monde vous fasse, si vous êtes juste, peut-il vous faire autant de mal que Dieu vous en fera, si vous êtes méchant? Ah! que les plaintes de saint Chrysostôme sont justes ! Jésus-Christ nous promet des biens innombrables, et personne ne l'écoute. Satan ne promet rien de semblable, au contraire il précipite ceux qui le suivent dans les enfers, et néanmoins tout le monde se soumet à sa tyrannie. Qui pourrait sans indignation souffrir l'insulte qu'il fait à Notre-Seigneur en disant : Je n'ai point reçu de soufflets, ni de coups de fouet pour tous ceux-ci, je n'ai point souffert la croix, je n'ai point répandu de sang, je n'ai point racheté les miens au prix de ma passion et de ma croix ; je ne leur promets point aussi de paradis ; je ne les rétablis point dans l'immortalité en les ramenant au royaume des cieux ; et néanmoins ils me servent jusqu'à se lasser dans les voies de l'iniquité, ils m'écoutent volontiers et ils suivent tous mes conseils. N'est-il donc pas juste qu'ils soient compagnons de mon malheureux sort, puisqu'ils sont com-

(1) S. August., in Ps. 18. — (2) S. Hieron., lib. 2 in Jovinian.

plices de mes crimes (1)? Adressez votre premier colloque à la Vierge, pour avoir accès à son Fils, le second au Fils, pour avoir part à ses mérites et trouver accès auprès de son Père, le troisième au Père éternel, afin qu'il vous reçoive à la suite de son Fils.

DEUXIÈME MÉDITATION.

Des trois classes, c'est-à-dire des trois états où se trouvent ceux qui délibèrent des moyens de leur salut et de leur perfection.

« Le royaume des cieux souffre violence, et il n'y a que ceux qui se font violence qui le ravissent. »

MATTH., 11. 12.

PREMIER PRÉLUDE. — Représentez-vous trois sortes de personnes qui ont acquis des richesses dans le monde par des motifs humains, sans considérer le service de Dieu, ni l'amour et le respect qu'ils lui devaient, mais qui veulent à présent gagner sa faveur, et sauver leur âme, en bannissant de leur cœur l'affection déréglée de ces biens temporels, comme un empêchement à leur salut et à leur perfection.

DEUXIÈME PRÉLUDE. — Figurez-vous que vous êtes en la présence de Dieu et des saints, avec un désir ardent et constant de connaître de quelle manière vous pourrez vous rendre plus agréable à la divine Majesté.

TROISIÈME PRÉLUDE. — Demandez-lui qu'il vous accorde ce que vous désirez le plus à présent, savoir, la grâce de faire un bon choix de l'état de vie que vous devez embrasser, ou du degré de perfection qui vous est plus nécessaire et qui lui sera plus agréable, dans l'état où vous êtes déjà engagé.

(1) S. Cyp., serm. de Eleemosyn.

PREMIER POINT.

Considérez la disposition différente de ces trois sortes de personnes, dont les uns ont bien quelque volonté de se défaire de l'affection déréglée de leurs biens pour plaire à Dieu ; mais se contentant d'entretenir dans leur cœur de vains désirs et des projets imaginaires du bien qu'ils veulent faire, ils négligent toute leur vie de prendre les moyens qui pourraient leur servir pour en venir à l'effet; semblables aux malades qui désirent la santé, mais qui ne veulent point de remèdes. Les autres veulent bien aussi quitter l'attache qu'ils ont aux richesses, mais ils seraient bien aises d'attirer la volonté de Dieu à la leur, se retenant toujours la propriété de leurs biens, et le pouvoir d'en disposer comme ils voudraient; semblables au malade qui choisit lui-même les remèdes qui lui sont plus agréables, mais qui ne lui sont pas si salutaires, et veut que son médecin les lui ordonne. Les derniers, prenant une résolution plus sincère d'effectuer leur dessein et de suivre parfaitement la volonté de Dieu, se dépouillent entièrement de leurs propres inclinations, prêts à quitter ou à retenir leurs biens, selon ce qu'ils connaîtront être plus expédient pour le service de Dieu, sans se déterminer encore de part ni d'autre, mais demeurant dans une parfaite indifférence, et n'ayant d'autre désir ni d'autre vue que la plus grande gloire de Dieu.

DEUXIÈME POINT.

Considérez que les deux premiers états sont défectueux, et qu'ils ne suffisent pas pour faire une bonne élection. Ceux qui sont dans le premier, n'ont que des désirs inefficaces et des complaisances trompeuses qui les rendent semblables au paresseux *qui veut et ne veut pas,* comme dit le Sage, *et qui*

trouve la mort dans ses désirs, parce que ses mains ne veulent rien faire (1).

Ceux qui sont dans le second, semblent être un peu mieux disposés, parce qu'ils font quelque chose, et ne se contentent pas de vains désirs ; mais comme ils sont attachés à leur propre sens, et qu'ils ne font rien que selon leur inclination, ils se rendent incapables de recevoir les lumières du ciel.

Il est donc nécessaire que vous vous établissiez fortement dans le troisième par les trois actes suivants. Le premier est un désir efficace de la fin pour laquelle Dieu vous a créé, qui est sa gloire et votre propre salut, que vous devez préférer à toutes choses, faisant plus d'état de votre perfection et du service de Dieu, que de toute autre chose, si grande qu'elle soit, méprisant tout ce qui ne le regarde pas, et y assujettissant tous vos desseins, tous vos soins, tous vos emplois et toute votre industrie. Le second est une parfaite indifférence à tout ce qu'il plaira à Dieu d'ordonner de vous, ne tenant à rien, ne penchant pas plus vers un état que vers l'autre, sans préférer la santé à la maladie, l'honneur au mépris que le monde peut faire de vous, la vie à la mort. Le troisième est une volonté déterminée à suivre sans hésiter, et à accomplir avec une fidélité inviolable toutes les volontés de Dieu sur vous, dès que vous les aurez reconnues. Que si vous n'êtes pas encore dans ce parfait dégagement, et que vous sentiez quelque attachement à la créature, ou quelque répugnance à ce qui est contraire à vos inclinations, il sera bon pour les affaiblir et pour les vaincre, de demander à Notre-Seigneur, en demeurant toujours soumis à son bon plaisir, qu'il n'ait point égard à vos désirs, ni aux difficultés que vous sentez, ni aux résistances de la nature corrompue; mais plutôt qu'il vous choisisse pour tout ce qui est plus contraire à la chair et aux sens. Dites-lui donc de grand cœur :

(1) Prov., 21. 25.

Mon Seigneur Jésus, parce que votre vie est fort pénible et méprisée du monde, faites-moi la grâce de vous imiter en méprisant le monde, et souffrant volontiers qu'il me méprise; car le serviteur n'est pas plus grand que son seigneur, ni le disciple que son maître (1).

TROISIÈME POINT.

Pour affermir cette généreuse résolution, considérez que si votre cœur n'est entièrement détaché, s'il n'est prêt à tout quitter pour suivre la volonté de Dieu, lorsqu'il vous la fera connaître, s'il tient encore à quelque chose, et s'il ne surmonte toutes ses répugnances, vous ne devez point espérer de progrès dans la vertu, ni de paix et de tranquillité dans votre vie. Vous aurez peine à garder les commandements de Dieu, et plus encore à pratiquer les conseils. Tous les grands saints sont arrivés à la perfection par ce chemin, et toutes les actions héroïques qu'ils ont faites ont été des fruits de cette sainte indifférence, qui leur faisait dire avec Notre-Seigneur : *Ma vie est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé, et d'accomplir son œuvre* (2).

Dites donc aussi avec eux : J'ai reçu, mon Sauveur, j'ai reçu la croix de votre main, je la porterai jusqu'à la mort. Puisque j'ai commencé une fois à marcher dans ce chemin, il n'est plus permis de retourner en arrière, il ne faut point le quitter (3).

(1) Gerson, lib. 3., cap. 56. — (2) Joan., 4. 34. — (3) Gers., lib. 3 , cap. 56.

TROISIÈME MÉDITATION.

Conduite de Jésus-Christ durant les trois années de sa conversation avec les hommes.

« Venez tous à moi, vous tous qui êtes fatigués et qui êtes chargés; et je vous soulagerai. » MATTH., 11. 28.

PREMIER PRÉLUDE. — Représentez-vous Notre-Seigneur Jésus-Christ conversant avec les hommes, et disant amoureusement à tous sans limiter les effets de sa bonté : *Venez tous à moi, vous qui travaillez et qui êtes chargés, et je vous soulagerai; prenez mon joug sur vous, et apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos de vos âmes; car mon joug est doux et mon fardeau est léger.*

DEUXIÈME PRÉLUDE. — Demandez la grâce de connaître l'esprit et la conduite de Jésus-Christ, durant le temps de sa conversation parmi les hommes, afin de vous conformer à son exemple.

PREMIER POINT.

Considérez l'admirable bonté avec laquelle Notre-Seigneur recevait tous ceux qui venaient à lui. Il traitait indifféremment avec les grands et les petits, avec les sages et les ignorants, sans rebuter même les enfants. Il était toujours prêt à faire du bien à tous, à les consoler, à adoucir leurs ennuis, à essuyer leurs larmes, et à les décharger de leur misère. Il était de très-facile accès pour tous ceux qui le recherchaient. Il prévenait ceux qui désiraient le voir. Il cherchait ceux qui se rendaient dignes de ses entretiens, et il allait au-devant d'eux avec un visage serein, qui portait la

joie dans le cœur des plus affligés (1). Quelle bonté, quelle affabilité, quelle condescendance, quelle privauté d'un Dieu avec sa créature! qu'heureux étaient ceux qu'il honorait de son amitié, et qui jouissaient de sa présence! Vous pouvez encore à présent jouir de ce bonheur; car il conserve la même tendresse de cœur et la même familiarité avec nous dans le Saint-Sacrement. Il est toujours prêt à nous recevoir, à écouter nos plaintes, à satisfaire à nos désirs et à nous distribuer ses grâces et ses faveurs. O amour incomparable! ô bonté de mon Dieu, que vous êtes peu connue!

DEUXIÈME POINT.

Considérez sa conduite avec ses ennemis. Ils épiaient toutes ses actions; ils contrôlaient toutes ses paroles; ils décriaient sa doctrine, sa personne et ses miracles; ils s'opposaient à tous ses desseins; ils attentaient même à sa vie. Et néanmoins il était toujours sans fiel, et son esprit demeurant toujours dans la même tranquillité, conservait une incroyable douceur, quoiqu'il eût tous les sujets du monde de s'aigrir. Eh! que notre conduite est éloignée de la sienne! Nous nous emportons si aisément; nous perdons sitôt la paix; nous ressentons si vivement la moindre résistance et le moindre tort qu'on nous fait. Apprenons à nous modérer, à son exemple, dans les occasions que Dieu nous envoie de pratiquer la patience; étant disciples d'un agneau, n'ayons pas la fierté et la colère des lions.

TROISIÈME POINT.

Considérez sa conduite avec ses parents et avec ses disciples. Ses parents le traitaient indignement et voulaient le

(1) S. Bonav., de inform. novit., p. 1, c. 32.

lier comme un furieux; ses disciples étaient si grossiers, qu'ils eussent lassé la patience de tout autre que d'un Dieu. Et néanmoins il supportait leurs défauts avec une charité pleine de tendresse; il leur parlait avec une affabilité merveilleuse; s'il les reprenait quelquefois, c'était avec une douceur qui gagnait leurs cœurs, et les guérissait sans les blesser. Si vous pouviez imiter cet exemple, rien ne vous fâcherait, les affaires couleraient doucement, et votre esprit s'entretiendrait dans un aimable repos.

QUATRIÈME POINT.

Considérez sa conduite dans ses voyages, lorsqu'il allait par les villes et par les bourgs de la Palestine, pour apprendre aux peuples les voies du salut, remplissant tous les lieux de la lumière de sa doctrine, de l'éclat de ses miracles, de l'odeur de ses vertus et de la multitude innombrable de ses bienfaits. Que la Judée était heureuse, si elle eût connu le bien qu'elle possédait! Elle n'avait qu'à ouvrir son sein, et à tendre les mains pour recevoir les bénédictions du ciel et les richesses inestimables de sa grâce. Il avait des paroles si charmantes, et une bonté si obligeante, qu'il y a sujet de s'étonner de l'aveuglement et de l'insensibilité des Juifs. Mais n'avez-vous pas autant de sujet de vous plaindre de vous-même, vous à qui les sources de sa bonté sont toutes ouvertes dans les sacrements de l'Église, dans l'oraison, dans la prédication et dans la lecture de la parole de Dieu, à toute heure, en tout lieu et à toute occasion Et toutefois. où sont les fruits de cette grande libéralité? où le changement de votre vie? où la mortification de vos appétits? où l'imitation de ses vertus? Pensez à ceci, il y va de votre intérêt. Quelle obligation n'avez-vous pas au Père éternel de vous avoir donné un modèle si parfait de toutes les vertus? Quel plus grand malheur peut vous arriver, que de ne pas en avoir

la connaissance? Mais que vous sert cette connaissance, si vous ne l'imitez pas, sinon à vous confondre et à vous rendre plus coupable? Prenez donc une entière résolution de former votre vie sur cet original, puisque c'est à ce dessein qu'il vous a été donné du ciel. Ayez-le continuellement présent devant vos yeux, et employez tous vos soins et toute votre sagesse à vous tenir toujours occupé de quelque pensée qui vous porte à l'imiter, ou qui vous excite à l'aimer. Plus vous lui serez semblable en cette vie, plus vous serez près de lui, et vous tiendrez un rang plus considérable parmi les élus dans le royaume des cieux (1).

QUATRIÈME MÉDITATION.

Des trois degrés d'humilité.

« Apprenez de moi que je suis humble de cœur. » MATTH., 11. 29.

PREMIER PRÉLUDE. — Figurez-vous que vous êtes entre les disciples de Jésus-Christ, et que vous entendez ce bon maître qui vous dit : *Apprenez de moi que je suis humble de cœur.*

DEUXIÈME PRÉLUDE. — Demandez-lui la grâce de pouvoir apprendre de sa bouche la vraie humilité.

PREMIER POINT.

Considérez que le premier degré d'humilité consiste à vous assujettir si parfaitement aux saintes volontés de Dieu, que vous soyez prêt à mourir plutôt que de l'offenser; et que s'il était question de violer un seul de ses commande-

(1) Hactenus S. Bonav., de Inform. Novit., p. 1, c. 32.

ments, comme par exemple d'ôter l'honneur au prochain, ou de lui procurer un mal notable, ou de profaner les sacrements par un abus sacrilége, et par là tomber en sa disgrâce, vous aimiez mieux, à l'exemple de tous les saints, perdre tous les biens du monde, quitter toutes les grandeurs, vous priver de tous les plaisirs, déchirer votre corps et le rouler avec saint Benoît sur les épines, et même souffrir la mort du monde la plus cruelle, que de manquer à la fidélité que vous devez à un maître si saint et si puissant. Pesez les raisons qui vous obligent à vous soumettre à Dieu de la sorte.

Premièrement, il est juste et raisonnable qu'un chrétien qui croit tenir la vie et le salut de son souverain Seigneur, s'assujettisse volontairement à sa loi et à sa volonté qui est infiniment sainte, et d'ailleurs si puissante et absolue, que malgré lui il faudra enfin qu'il s'y rende. Certes, il doit en faire plus d'état que de la sienne propre et même que de tous ses intérêts et de sa propre vie; vu qu'il n'y a rien qui mérite de lui être comparé, beaucoup moins préféré. Si les rois de la terre sont si jaloux de leur autorité, et s'ils veulent qu'on garde soigneusement leurs lois et leurs ordonnances, et qu'on n'ait jamais la hardiesse d'y contrevenir, sous peine de la vie, le roi du ciel n'a-t-il pas le même droit et le même pouvoir de se faire obéir?

Secondement, c'est une chose très-glorieuse et très-utile à l'homme de se soumettre parfaitement à Dieu, qui est son premier principe et sa dernière fin. Craindre Dieu, dit le Sage, et garder ses commandements, c'est proprement être homme, c'est être raisonnable. La raison dicte que c'est l'ordre légitime, et si nous ne le faisons pas, nous sommes déraisonnables, nous ne sommes pas dans l'ordre, nous dégénérons de notre état, nous ne sommes pas hommes.

(1) S. Ignat.

D'ailleurs ceux qui se tiennent soumis aux volontés de Dieu, jouissent d'un grand repos et d'une paix incroyable. Qui a jamais résisté à Dieu, qui n'ait perdu la paix de l'âme et qui ne soit tombé dans le désordre? Voyez ce qui est arrivé au premier des anges pour s'être élevé contre lui; voyez ce qui arriva à David et à tant d'autres pour avoir violé ses lois.

En quatrième lieu, cette humilité soumise aux volontés de Dieu, nous met en bonne intelligence avec lui, et nous y conserve; elle nous fait participants de la nature divine et nous comble ensuite de toutes sortes de bénédictions.

En cinquième lieu, son amitié qui dépend absolument de cette soumission vaut mieux incomparablement que tout ce que vous pouvez perdre ou quitter pour son amour. Considérez l'obéissance de Jésus-Christ, et voyez comment, pour réparer l'orgueil du premier homme et la désobéissance de tous ses enfants héritiers de la rébellion de leur père, il s'anéantit sous le bon plaisir de Dieu, qui lui commandait de mourir. Avec quelle révérence accepta-t-il cet ordre, dont l'exécution paraissait si rude, afin de nous donner l'exemple et de faire voir à tout le monde combien cette vertu lui était agréable, et avec quelle ferveur nous devons la pratiquer. *Afin*, dit-il, *que le monde connaisse combien j'aime mon Père, et avec quel zèle j'accomplis ses commandements, levez-vous promptement et allons où il nous appelle* (1). Et où, Seigneur? A la colonne, à la croix, à la mort. Les martyrs l'ont imité en ce point, et ils ont mieux aimé mourir que de perdre le respect et l'obéissance qu'ils lui devaient. Ils avaient appris de ce bon maître que celui qui n'a en haine son père et sa mère, ne mérite pas d'être son disciple. Ils se souvenaient de ces paroles de saint Paul : *Qui nous séparera de l'amour de Jésus-Christ? sera-ce la faim, la persécution, la mort* (2)? Les saints ont tous été dans la même résolution :

(1) Joan, 14. 31. — (2) Rom, 8. 35.

plusieurs pour cet effet ont quitté le monde et ses richesses, et se sont retirés dans les déserts, de peur d'offenser Dieu. Saint François s'est jeté dans la neige, saint Benoît sur les épines, saint Ignace dans un marais en plein hiver, pour empêcher que Dieu ne fût déshonoré.

Enfin, cette disposition est absolument nécessaire pour le salut; car celui qui aime sa vie plus que Dieu, n'est pas digne de Dieu; et que *profitera-t-il à l'homme de gagner tout le monde, s'il vient à perdre son âme* (1)? Voilà le sentiment de tous les vrais serviteurs de Dieu. Leur unique soin est que Dieu ne soit point offensé, mais au contraire qu'il soit glorifié. La fin qu'ils se proposent en toutes leurs actions, est non-seulement de fuir les occasions de péché, mais encore de faire leur possible pour procurer de la gloire à leur souverain Seigneur. Voilà le devoir essentiel d'un chrétien; et si vous êtes religieux, c'est pour cela que vous êtes sorti du monde, et vous devez infiniment remercier Dieu de vous avoir mis en un état où il vous est aisé de conserver la fidélité que vous lui devez.

DEUXIÈME POINT.

Le second degré d'humilité est de vous soumettre si profondément à votre Créateur, que vous soyez résolu de mourir plutôt que de lui déplaire en la moindre chose de propos délibéré, quand ce ne serait qu'un mensonge léger, une parole indiscrète, une petite raillerie. Et en effet, n'est-il pas très-raisonnable qu'un fils bien-aimé ne donne jamais le moindre déplaisir à son père, et qu'il ne viole en rien le respect qu'il lui doit? Le moindre degré de la gloire de Dieu vaut mieux infiniment que votre vie et que tous les biens du monde; parce que c'est votre fin, et la fin est toujours pré-

(1) Matth., 16. 26.

férable aux moyens. Or, la gloire de Dieu consiste en ce que la créature s'assujettisse à ses volontés et s'efforce de lui plaire; combien donc doit-elle s'éloigner du péché véniel qui lui déplaît infiniment, et qui est si contraire à son honneur ?

2° Certes le malheur de ceux qui tombent volontairement et de propos délibéré dans le péché véniel n'est pas petit. A peine ont-ils jamais de repos, à peine sont-ils jamais assurés de l'amitié de Dieu, qu'ils hasardent si facilement et qu'ils prostituent à leur passion avec tant d'indignité; souvent même ils sont privés de l'assistance particulière de Dieu et des consolations célestes, sans lesquelles il est difficile de résister aux tentations; et d'ailleurs, leur vie étant déréglée, faute de ce particulier secours du ciel, ils exposent non-seulement leur salut, mais encore celui du prochain, qu'ils scandalisent par la licence qu'ils se donnent.

3° De là vient que tous les saints se sont toujours gardés avec un soin extrême de ces libertés dangereuses; et sainte Catherine de Gênes disait que si elle eût été dans une mer de flammes, et qu'elle eût cru devoir rencontrer au bord l'ombre seule du péché, jamais elle n'eût osé en sortir.

Il faut remarquer que ceux qui sont arrivés à ce degré de perfection, sont indifférents à tout ce qui n'est point contraire à la gloire de Dieu, qui est le but unique de tous leurs désirs. Mais ils ne sont pas toujours si dégagés de tout ce qui est créé, qu'ils n'aiment encore l'honneur et la satisfaction des sens, quand elle est innocente, et qu'elle ne deplaît point à Dieu. De là vient que ceux qui se contentent de cela et qui ne passent pas plus avant, tombent souvent en des péchés de surprise et en des imperfections qu'il est difficile d'éviter parmi tant d'occasions qui arrivent en cette misérable vie; d'où vient qu'ils sont moins propres à recevoir les caresses de Dieu, et qu'ils laissent beaucoup de belles actions de vertu. C'est pourquoi, si vous y êtes déjà parvenu,

bénissez Dieu, mais ne vous y arrêtez pas ; il faut encore monter plus haut.

TROISIÈME POINT.

Le troisième degré d'humilité consiste en ce que votre cœur s'éloigne tellement de tout ce que le monde prise et de ce que vous aimez naturellement, que vous préfériez toujours le mépris, l'humiliation, la pauvreté et la sujétion, à leur contraire, seulement par ce motif, que vous voulez être semblable à Jésus-Christ, quand même il pourrait se faire que la gloire de Dieu fût égale en l'un et en l'autre. Que s'il arrive que Dieu vous mette dans l'honneur et dans un état qui contente plus la nature, vous devez toujours conserver dans votre âme une pente secrète à la croix de Jésus-Christ ; et quand il vous est libre de choisir, ou que vous doutez de la volonté de Dieu, il faut toujours aller de ce côté-là ; car c'est votre centre, hors duquel vous ne serez jamais dans une assiette tranquille et assurée. Avez-vous cette disposition ? Eh ! que vous en êtes encore éloigné ! à peine êtes-vous arrivé au second. Quand est-ce que vous serez tout à Jésus-Christ, et que vous porterez ses livrées ?

RÈGLES DE L'ÉLECTION.

Les règles de l'élection que saint Ignace propose dans les exercices, et le bon usage qu'on doit en faire ne regarde pas seulement le changement de condition, ni le choix de tout l'état général de notre vie ; il faut encore s'en servir dans toutes les rencontres où nous sommes en peine de nous

déterminer, faute de connaître clairement la volonté de Dieu.

Cette pratique doit nous être très-familière, soit à raison de son excellence et de sa nécessité, soit parce que saint Ignace s'en servait comme d'un admirable secret pour arriver à la perfection, mettant tous ses desseins et toutes ses entreprises à l'épreuve de la volonté de Dieu, qu'il recherchait ordinairement par la prière, et par les règles de l'élection, qui sont les véritables règles de la sagesse chrétienne. Servez-vous-en donc à présent pour vous déterminer au choix de l'imperfection, dont vous tâcherez de vous défaire durant le cours de cette année, et de la vertu qui lui est contraire, que vous prétendez acquérir. C'est là le centre des exercices, et la fin principale que vous devez vous proposer; parce que bien que vous soyez obligé de vous renouveler ou de vous enflammer de plus en plus à la conquête de toutes les vertus pendant le temps de votre retraite, il faut néanmoins borner l'exécution de cette entreprise à la destruction de quelque vice particulier, et à l'acquisition de quelque vertu contraire, dont vous trouverez que l'usage vous est pour le présent plus nécessaire. Il importe donc d'en faire un bon choix, et il ne peut être que très-bon, si vous suivez exactement les règles et la méthode que saint Ignace vous donne.

Sur quoi il faut remarquer qu'il y a trois voies par lesquelles nous pouvons connaître la volonté de Dieu. La première est extraordinaire, quand notre volonté est tout embrasée, et poussée avec tant de force à quelque bonne œuvre, qu'il est évident que cette ferveur et ce transport ne peuvent venir que de Dieu, ainsi qu'il arriva à saint Paul dans sa conversion.

La seconde est plus ordinaire : c'est lorsque l'âme se trouve remplie de bons désirs et de consolations, et qu'elle se porte par là à quelque bien où elle sent de l'attrait.

La troisième est la plus sûre, et il faut s'en servir non-

seulement pour suppléer au défaut des deux premières, mais encore pour les rectifier et assurer : c'est quand on se trouve dans la paix et tranquillité de l'esprit, et qu'après avoir considéré attentivement la fin de notre vocation, nous usons de la lumière de notre esprit, éclairé par la foi, pour rechercher sérieusement ce que nous devons résoudre et arrêter, comme le plus expédient pour la gloire de Dieu et pour notre propre perfection, afin que la volonté s'y porte, et qu'elle suive la conduite de l'entendement. C'est pourquoi il faut l'employer ici, bien que dans les oraisons précédentes Dieu nous ait donné peut-être déjà de suffisantes lumières pour connaître ce qu'il désire de nous ; parce que cette méthode régulière servira à nous fortifier dans nos bonnes résolutions. En voici la pratique.

1° Mettez-vous premièrement devant les yeux les principales sources des imperfections ordinaires, où peut tomber une âme chrétienne, telles que sont celles qui suivent. *Impureté d'intention.* Lorsqu'on n'agit point purement pour la gloire de Dieu, mais qu'on fait ses actions par coutume, par mouvement de nature, y cherchant sa satisfaction, son honneur, son avancement, ses intérêts. *Indévotion et négligence* dans ses exercices spirituels, lorsqu'on les quitte sans scrupule, ou qu'on les fait sans ferveur, sans préparation, sans attention, sans révérence, sans fruit. *Peu d'union* avec les supérieurs, lorsqu'on agit avec eux sans confiance, sans sincérité, sans esprit de religion, obéissant seulement par crainte et respect humain, ou par complaisance et intérêt. *Absence de charité et d'union avec nos frères,* lorsque nous donnons lieu aux aversions naturelles, et refroidissements d'amour, ou qu'au contraire nous nous lions avec eux par des amitiés particulières, nous laissant aller à des confidences, à des ligues secrètes, d'où naissent mille détractions, jalousies et autres désordres semblables. *Faute de recueillement,* lorsqu'on se répand tout au dehors, se dis-

sipant à l'extérieur, sans aucun soin de l'intérieur. *Esprit de liberté* qui ne tient compte des petites choses, pour vivre au large sans se contraindre en aucune chose. *Attache excessive* aux commodités du corps, qui fait qu'on ne veut rien souffrir, et qu'on néglige même les mortifications les plus communes par trop de tendresse sur soi, ou par trop de soin de sa santé. *Esprit curieux*, brouillon, suffisant, qui veut tout savoir, se mêle de tout, et donne de la peine aux autres et de l'inquiétude à soi-même. *Esprit rude*, épineux, difficile, chagrin, et sans condescendance, trouvant tout mauvais et prenant ombrage ou scandale de tout. *Enfin indiscrétion de la langue,* qui fait qu'on offense souvent les autres et qu'on blesse souvent la charité. De ces défauts ou d'autres semblables, auxquels vous êtes sujet, choisissez-en deux ou trois des plus notables, afin que vous délibériez lequel vous entreprendrez de combattre.

2° Considérez attentivement la fin de votre vocation, qui est de procurer votre plus grande perfection et peut-être encore celle du prochain, pour la plus grande gloire de Dieu, et dans cette vue forte et efficace, résolu et déterminé à vous y porter de toutes vos forces, tenez-vous cependant indifférent quant au choix de l'une de ces trois imperfections, dans la disposition sincère de prendre celle que vous jugerez selon Dieu devoir combattre après l'avoir bien examinée.

3° Demandez à Dieu la grâce et la lumière nécessaires pour faire une bonne élection, sans vous laisser tromper par l'amour-propre ou par l'artifice du démon, ou par la pente de vos mauvaises inclinations, qui vous empêchent de connaître ce qui est plus utile pour la gloire de Dieu et pour votre perfection.

4° Dans cette disposition, commencez à examiner la première des trois imperfections que vous avez prises, et voyez l'empire qu'elle a sur vous, les mauvais effets qu'elle cause,

ce que vous pouvez aisément connaître par le désordre qu'elle met dans vos pensées, désirs, paroles et actions, et par les fautes qu'elle vous fait commettre, soit contre Dieu, soit contre votre prochain. Remarquez le temps qu'il y a que vous y êtes sujet, et si elle a toujours régné en vous, si elle prend tous les jours de nouvelles forces, si vous vous servez de quelques moyens pour la combattre, si elle vous emporte lors même que vous êtes sur vos gardes, et selon que vous aurez reconnu son fort et votre faible, écrivez distinctement toutes ces circonstances. Ensuite considérez les dangers où elle peut vous jeter eu égard à votre naturel, aux offices où l'on vous emploie, et aux occasions où vous pouvez vous rencontrer. Par exemple, si elle peut vous faire perdre la paix de l'âme et la familiarité avec Dieu en l'oraison, ou vous brouiller avec vos supérieurs, ou avec vos frères, ou vous rendre inutile et empêcher le fruit de vos travaux, ou même quelquefois vous faire douter si vous n'avez point péché notablement. Après avoir ainsi examiné ce qui regarde la première imperfection, faites de même de la seconde, et consécutivement de la troisième.

5° Cela étant exactement accompli, vous les prendrez toutes trois ensemble pour voir laquelle présentement est la plus dangereuse et la plus préjudiciable à votre perfection, par conséquent celle qui demande un plus prompt remède ; considérez de quelle vertu, de quels moyens, de quelles pratiques vous pourrez vous servir pour la combattre avec plus de force et de succès.

Au reste, dans ce choix qui se fait par la comparaison des unes avec les autres, ayez toujours devant les yeux la fin pour laquelle Dieu vous a créé, qui est sa plus grande gloire, et pour vous déterminer entièrement servez-vous de quatre avis que saint Ignace vous donne. Le premier est de reconnaître que le bon choix que vous ferez est un don de Dieu, et d'avoir ce sentiment bien avant imprimé dans

l'esprit. Le second, que vous preniez pour vous le même conseil que vous donneriez à votre ami s'il était en votre place. Le troisième, que vous fassiez le même choix que vous feriez ou que vous voudriez avoir fait à l'heure de votre mort. Le quatrième, que vous preniez la même résolution que vous voudriez avoir prise, si vous étiez prêt de paraître devant le tribunal de Dieu.

6° Votre élection étant conclue de la manière que nous venons de dire, offrez-la à Dieu à l'heure même, le priant qu'il l'agrée et qu'il vous confirme dans votre dessein, vous donnant la grâce de l'exécuter, ainsi qu'il vous a donné celle de la concevoir.

OBSERVATIONS

SUR LES RÈGLES QUE SAINT IGNACE DONNE POUR DISCERNER LES ESPRITS.

1. Remarquez, en premier lieu, que le cœur de l'homme, dit saint Augustin, est entre le bon et le mauvais esprit, qui tâchent de l'attirer chacun de son côté, et qui lui donnent des mouvements fort contraires, comme ils tendent aussi à des fins fort différentes. La fin du bon esprit est de nous unir au souverain bien qui est Dieu, et de nous éloigner du péché qui est le souverain mal, et de l'enfer qui est la souveraine misère. La fin du mauvais esprit est de nous séparer de Dieu et de nous porter à toutes sortes de crimes, afin de nous rendre éternellement misérables. Car jamais il ne nous porte au péché véniel (ce qu'il faut bien observer), qu'à dessein de nous engager insensiblement dans le péché

mortel, et jamais il ne nous porte au péché mortel, que pour nous faire tomber dans l'enfer (1).

2. Remarquez, en second lieu, que comme leurs fins sont fort opposées, aussi les moyens qu'ils emploient pour y arriver sont entièrement contraires; ceux dont l'esprit malin se sert sont en grand nombre, car il a mille artifices pour nous nuire; mais on peut les réduire presque tous à six chefs.

1. Le premier (2) est de nous porter au péché et de nous y retenir par le plaisir des sens, et par les appas de la chair et du monde; et c'est ce qui arrive ordinairement à ceux qui tombent facilement dans le péché mortel, et qui accumulent crimes sur crimes; car il les empêche de faire pénitence, et les retient aisément dans ses liens par les charmes des voluptés sensuelles et par l'amour du monde et de la chair.

2. Le second (3) est de nous détourner du chemin de la vertu et de la perfection, par les scrupules et par les peines d'esprit, qu'il remplit de ténèbres et de tristesse, et qu'il embarrasse par mille fausses raisons, pour le lasser et le dégoûter du bien; et c'est de cet artifice dont il se sert contre ceux qui s'efforcent de se retirer du vice et de s'avancer dans le service de Dieu.

3. Le troisième (4) est de nous porter au relâchement, à la tiédeur et à la négligence. Car c'est alors qu'il devient impérieux et insolent, quand il voit une âme lâche et pusillanime, qui s'imagine qu'il est trop difficile de résister à la tentation et qui plaint trop sa peine, comme au contraire il perd cœur, quand il nous voit fervents et résolus à combattre.

Le quatrième (5) est de nous fermer le cœur et la bouche, pour nous empêcher de découvrir nos tentations, parce que

(1) Regula 3. secund. hebd., conven. ad plen. spir. discret. — (2) 1. Reg. ad sp dignoscendos. — (3) 2. Reg. ad sp. dign. — (4) 12. Reg. ad sp. dignos. — (5) Reg. 13. ad spir. dignos.

tandis que ses piéges demeurent cachés, il espère nous vaincre facilement en combattant seul à seul. Mais quand il est découvert, il est à demi vaincu; et souvent même il prend la fuite, dès là que nous avons recours à celui qui gouverne notre conscience, et qui prend soin de notre conduite.

Le cinquième (1) est de nous attaquer par l'endroit qu'il voit le plus faible, épiant pour cet effet nos inclinations, nos habitudes, nos passions prédominantes et les vertus qui nous manquent; car c'est en cela que consiste sa force, et en vain il nous attaquerait au dehors, s'il n'avait quelque intelligence au-dedans.

Le sixième (2) est de nous accabler de désolations spirituelles, et de nous jeter en de grandes défiances de notre salut, et en des appréhensions excessives des jugements de Dieu, pour affaiblir notre espérance en sa bonté, et pour nous refroidir dans son amour.

Que si vous demandez par quelle raison Dieu permet ces désolations, saint Ignace en apporte trois (3). La première est pour punir notre tiédeur dans son service, qui nous rend indignes de ses faveurs et de ses délices spirituelles. La seconde, pour éprouver notre fidélité, et nous donner occasion de le servir pour ainsi dire à nos dépens. Vous diriez qu'il veut voir, ou plutôt qu'il veut nous faire voir si nous l'aimons, et si nous sommes bien aises de souffrir quelque chose pour son service. La troisième est pour nous apprendre par notre propre expérience qu'il n'est pas en notre pouvoir d'acquérir ni de conserver par notre seule industrie la ferveur de la dévotion, ni les saintes ardeurs de l'amour, ni l'abondance des larmes, ni les autres consolations intérieures; mais que ce sont des dons gratuits qui dépendent

(1) Reg. 14. ad spir. dignos. — (2) 4. Reg. ad spir. dignos. — (3) Reg. 9. ad spir. dignos.

de sa seule bonté, et que nous ne pouvons nous attribuer sans nous rendre coupables d'un orgueil extrême, qui attire sa colère et met notre salut en danger.

Remarquez, en troisième lieu (1), que le bon esprit se sert de moyens tout contraires pour nous porter à la vertu.

Premièrement, il étonne l'âme qui est dans le vice, et l'agite par les remords de sa conscience, pour la retirer du péché en troublant la fausse paix et le malheureux plaisir qu'elle y trouve.

Deuxièmement (2), il lui fait trouver de la douceur et de la joie dans la pratique des bonnes œuvres; il l'encourage, il la calme, il la fortifie, il l'éclaire, il lui facilite l'exercice de la vertu, et lui lève tous les obstacles.

Troisièmement (3), il entretient sa ferveur, et soutient son courage dans les tentations, et quand elle se relâche, il la réveille aussitôt et la fait marcher à grands pas vers la perfection.

En quatrième lieu, il lui donne de la facilité pour découvrir ses tentations, en lui ôtant la honte, ou la crainte, ou la difficulté qu'elle a à s'expliquer.

En cinquième lieu, il l'avertit intérieurement de se munir et précautionner du côté par où l'ennemi l'attaque plus fréquemment.

Et enfin (4), par un merveilleux surcroît de bonté, il la comble de consolations, de lumières, de délices et d'illustrations célestes.

Remarquez, en quatrième lieu (5), ce que c'est que désolation spirituelle, et comment il faut s'y comporter. Saint Ignace comprend sous ce nom les obscurités et les ténèbres où l'âme se trouve, la peine et le trouble qu'elle sent, les

(1) 1. Reg. ad spir. dignos. — (2) 2. Reg. ad spir. dignos. — (3) 2. Reg. ad spir. dignos. — (4) Reg. 1. ad ple. et 7. — (5) Reg. 4. ad spir. dignos

mouvements et les impressions qui la portent à la recherche des choses basses et terrestres, les inquiétudes et les agitations qu'elle souffre, et enfin toutes les tentations qui lui causent de la défiance de son salut, et qui tendent à lui ôter l'espérance et l'amour, en sorte qu'elle se trouve toute remplie de tristesse, d'ennui des choses spirituelles, de lâcheté, de froideur, jusqu'à désespérer presque de la miséricorde de Dieu.

Or, dans cet état (1) il ne faut jamais délibérer, ni changer les bonnes résolutions que l'on a prises auparavant dans la lumière de Dieu; il est bon néanmoins de chercher pour lors les moyens de nous défendre contre les assauts de l'ennemi, comme par exemple, de recourir à la prière, de faire quelque pénitence, et de s'examiner sur les causes qui pourraient avoir donné lieu à la désolation. De plus, il faut se souvenir que c'est une épreuve de Dieu, et que bien que nous soyons privés de la ferveur, de la charité et de la dévotion que nous sentions auparavant, néanmoins il nous laisse toujours le secours nécessaire de sa grâce, qui nous soutient d'une manière d'autant plus forte, qu'elle est plus imperceptible et secrète. Surtout il faut s'armer d'une patience invincible, qui est directement opposée à ces sortes de vexations, attendant cependant le retour de la lumière et de la consolation divine qui viendra quand Notre-Seigneur le jugera à propos, et récompensera abondamment la peine que nous aurons soufferte pour son amour.

Remarquez, en cinquième lieu (2), ce que saint Ignace entend par le mot de consolation, et les avis qu'il donne pour bien se comporter dans cet état. On connaît que l'âme jouit de la consolation divine, lorsqu'elle se sent embrasée de l'amour de Dieu par des mouvements intérieurs, et qu'elle ne peut plus aimer aucune chose créée que pour Dieu, ou

(1) Reg. 5, 6, 7, 8. ad spir. dignos. — (2) 3. Reg. ad spir. dignos.

bien lorsqu'elle répand beaucoup de larmes qui provoquent et excitent cet amour, soit qu'elles viennent de la douleur et du regret qu'elle a de ses péchés, ou de la méditation de la passion de Notre-Seigneur, ou de quelque autre cause qui tend au culte et à l'honneur de Dieu. On comprend encore sous le nom de consolation, l'accroissement de la foi, de l'espérance et de la charité, quel qu'il soit, et de plus toute sorte de joie spirituelle, qui nous porte à la méditation des choses célestes, au soin de notre salut, à la tranquillité et à la paix du cœur avec le Seigneur.

Or, quand vous êtes dans cet état (1), c'est alors que vous devez vous humilier davantage, considérant combien vous seriez lâche et pusillanime au temps de la désolation, si Dieu par sa bonté ne venait bientôt à votre secours, pour vous fortifier ou pour vous rendre le calme et la joie de l'esprit. Il faut encore, par une sage prévoyance de l'avenir, penser sérieusement aux moyens de résister à la désolation, lorsque la grâce de la consolation présente vous sera soustraite, et vous y préparer de bonne heure, vous souvenant que l'esprit de Dieu vient et se retire comme il lui plaît, que sa grâce a son flux et son reflux, et que notre vie est sujette à ces vicissitudes, afin que nous soyons dans une continuelle dépendance de la bonté et de la miséricorde de notre Père céleste.

Remarquez, en dernier lieu (2), que l'esprit malin a coutume de se cacher, de peur d'être reconnu, et que pour cet effet il prend les apparences du bon, et se transfigure en ange de lumière pour nous tromper. C'est pourquoi nous avons besoin d'une grande circonspection et d'un grand discernement pour découvrir ses finesses et nous garantir de ses piéges. A quoi serviront les règles suivantes. La première (3), qu'il n'y a que Dieu qui puisse s'écouler immé-

(1) Reg. 10 et 11. ad spir. dignos. — (2) Reg. ad ple. sp. disc. — (3) 2. Reg. ad ple. sp. dis., et reg. 8.

diatement dans notre âme, et y porter la consolation, sans qu'il y ait rien eu auparavant, ni dans les sens, ni dans l'entendement, ni dans la volonté, qui ait pu l'exciter. Quand donc cela arrive, nous sommes assurés que c'est le bon esprit qui opère; mais il faut prendre garde au temps qui suit incontinent après, où l'âme est encore dans la ferveur et conserve quelques restes précieux d'une grâce si signalée; car alors il arrive souvent qu'elle reçoit des impressions qui peuvent venir du bon ou du mauvais esprit, ou de son propre mouvement, ou des habitudes qu'elle a acquises, ou de son raisonnement, et par conséquent qui ont besoin d'une grande discussion. La seconde règle (1) est, que, pour n'être point trompés dans le discernement du bon et du mauvais esprit dans ces rencontres, il faut examiner le commencement, le progrès et la fin des pensées et des mouvements de notre cœur, pour voir s'il n'y a rien qui tende au mal; car c'est le propre de l'esprit malin de seconder au commencement nos bonnes intentions, ou de nous porter de lui-même à quelque bien, pour faire glisser plus facilement son venin sous cette belle apparence, et pour nous attirer dans ses filets. La troisième règle (2) est que le bon esprit laisse l'âme dans la lumière et dans la joie, au lieu que l'esprit malin fait tous ses efforts pour éteindre l'une et détruire l'autre par ses prestiges, parce qu'il ne règne que dans l'obscurité et dans le trouble. La quatrième règle (3) est que le bon esprit a coutume d'entrer dans les bonnes âmes avec douceur, à cause de la conformité qu'il y trouve, au lieu que l'esprit malin y entre avec bruit, avec force et avec impétuosité, à cause de l'opposition qu'il a avec elles. Mais au sujet des pécheurs adonnés aux vices, il arrive tout le contraire; parce que les bonnes pensées les alarment, et les remords de leur cons-

(1) Reg. 5 ad ple. sp. dign. — (2) 1. Reg. ad ple. sp. dignos. — (3) 7. Reg. ad ple. sp. dignos.

cience qui viennent troubler leurs plaisirs les importunent. La cinquième et la dernière règle (1) est, que, lorsqu'on s'aperçoit de la tromperie de l'esprit malin, et qu'on reconnaît le serpent par la queue, il est important de réfléchir sur les pensées et sur les mouvements précédents de notre cœur, pour voir comment ce serpent y est entré, de quel prétexte il s'est servi pour le séduire, et comment il a tâché peu à peu d'offusquer la lumière de l'âme, de troubler sa joie, de refroidir sa dévotion et de l'infecter de son haleine, afin d'apprendre par cette expérience à nous défendre une autre fois de ses embûches.

NEUVIÈME JOUR

TROISIÈME SEMAINE DES EXERCICES.

LA FIN ET L'EMPLOI DE CETTE SEMAINE.

Après avoir appris la volonté de Dieu sur le degré de perfection qu'il demande de nous, tant par les oraisons de la première et de la seconde semaine, que par les règles de l'élection, il faut employer les méditations de la troisième et quatrième semaine à nous confirmer dans le dessein de tendre à la perfection, et dans l'exécution des moyens que nous avons choisis pour cet effet, en évitant les deux plus dangereux écueils de la persévérance ; savoir, la peine qu'on appréhende dans le service de Dieu, et l'attrait du plaisir qu'on cherche dans les créatures. Les méditations de la troisième semaine qui regardent Jésus-Christ crucifié, nous armeront contre les peines et les difficultés qui ont coutume

(1) 6. Reg. ad ple. sp. dig.

d'ébranler notre constance, ou de refroidir notre ferveur, et nous feront concevoir un généreux désir de souffrir courageusement à son exemple toutes les croix qu'il lui plaira de nous envoyer pour sa plus grande gloire.

Lisez le chapitre douzième du livre deuxième de l'Imitation de Jésus-Christ.

PREMIÈRE MÉDITATION.

Jésus-Christ crucifié.

EXEMPLE DE LA PATIENCE DANS LES SOUFFRANCES.

> « Jésus-Christ a souffert pour vous, vous laissant un exemple, afin que vous marchiez sur ses pas. » I. PETR. 2. 21.

PREMIER PRÉLUDE. — Jetez les yeux sur le Fils de Dieu attaché à la croix pour votre amour, et vous exhortant à souffrir pour sa gloire ce qu'il a enduré pour votre salut.

DEUXIÈME PRÉLUDE. — Demandez-lui la grâce de ressentir ses douleurs avec abondance de larmes, et de concevoir une sainte confusion, une tristesse amère, une indignation extrême contre vous-même, de ce que vos péchés lui causent de si grands tourments, avec une forte et constante résolution de souffrir à son exemple toutes les croix qui viendront de sa part (1).

PREMIER POINT.

Pour tirer de la force et du courage de la passion de Jésus-Christ crucifié, quatre choses sont nécessaires : la première est de le regarder souvent des yeux de l'esprit élevé en

(1) S. Ignat. id 3 hebd.

croix, et d'y attacher nos plus fréquentes pensées et nos plus tendres affections, tantôt en produisant un acte de foi, et croyant fermement que celui que vous voyez mourant est votre Dieu, votre Créateur et souverain Seigneur; tantôt en considérant avec étonnement l'horrible supplice qu'il endure pour un pécheur aussi vil et misérable que vous, lui qui est le Dieu du ciel et de la terre; tantôt en le regardant avec un sensible regret et une intime douleur de vos péchés; tantôt avec une grande confiance d'en obtenir le pardon et tous les secours nécessaires pour votre perfection; tantôt avec une très-profonde adoration et une reconnaissance très-amoureuse de ce qu'il souffre pour vous. Exercez présentement tous ces actes, et surtout remerciez-le de ce qu'il a bien voulu mourir pour sauver votre âme qui lui a été si chère et si précieuse. Servez-vous de sa passion même, et de ses plaies pour les lui offrir en témoignage de reconnaissance, et priez-le par son cœur si amoureusement ouvert, que son sang ne soit pas inutilement répandu pour vous, mais qu'il assure pour jamais votre salut et votre persévérance dans son saint service. Secondement, il faut vous accoutumer à recourir aux plaies de Jésus-Christ et à la croix, en tous vos besoins, comme à votre asile et à votre refuge. Quand un homme est tenté, ou désolé, ou infirme, il se plaint aisément, il devient chagrin, il parle avec aigreur, il se décourage, il s'abat. Mais s'il jette les yeux sur Jésus-Christ crucifié, se souvenant de son admirable patience, il est tout consolé, ou du moins fortifié par son exemple et par la grâce de la croix. En troisième lieu, il faut vous accoutumer à unir toutes vos actions et vos travaux aux mérites de Jésus-Christ crucifié, afin d'en relever la valeur et la dignité. Cachez-vous s'il est possible, dans le cœur de Jésus, enfermez-y toutes vos bonnes œuvres, afin de les faire toutes pour son amour et par son esprit.

En quatrième lieu, il faut y unir toutes vos souffrances,

non-seulement pour en tirer de la force et du courage, mais encore pour concevoir par la considération de ses plaies une haute estime, et, s'il est possible, un ardent amour de la croix. Considérez qu'il y en a qui fuient la croix, d'autres qui la cherchent, mais qu'il n'y en a point qui ne la rencontrent. La fuite de la croix est la plus grande de toutes les croix ; c'est la croix des pécheurs, c'est la source de toutes nos imperfections ; car si nous offensons Dieu, pour l'ordinaire, c'est que nous ne voulons pas nous mortifier et souffrir quelque chose pour son amour. Le désir de la croix est le désir des saints, et leur vie, dit saint Chrysostôme, est une vie de crucifiés. Voyez de quel parti vous voulez être ; mais sachez que, bien que vous soyez résolu de fuir la croix tant que vous pourrez, vous ne laisserez pas de la rencontrer, et peut-être plus fâcheuse et plus pesante que n'est la croix de ceux qui la cherchent partout. S'il faut souffrir nécessairement, ne vaut-il pas mieux souffrir pour Jésus-Christ que pour le monde, et pour vous sauver plutôt que pour vous perdre? Faites donc un ferme propos de souffrir pour Dieu, et afin que la croix vous devienne plus aimable, accoutumez-vous à prendre toutes celles qui vous arrivent de la main amoureuse de votre bon maître.

DEUXIÈME POINT.

Considérez que sur la croix Jésus-Christ souffre de la part de toutes sortes de personnes : de son Père, car il se plaint amoureusement de ce qu'il l'a délaissé ; de lui-même, car, outre les agonies mortelles du jardin des Oliviers, il contribue encore à son martyre en mourant, parce qu'il refuse à ses sens toute la consolation qu'il lui serait aisé de leur donner, s'il n'avait un extrême désir d'endurer la douleur pour vous ; enfin, il n'y a pas jusqu'à sa propre mère qui lui perce le cœur, se tenant devant lui au pied de la croix noyée dans un abîme de douleurs.

Apprenez de son exemple, premièrement, qu'il vous faut vous supporter vous-même dans vos mauvaises humeurs, dans vos chagrins, dans vos craintes et dans vos impatiences; quand il vous arrivera d'être dans quelque amertume ou mélancolie, recourez à l'âme affligée de Jésus-Christ et à l'ange qui le conforta, surtout quand vous craignez d'entreprendre quelque mortification, ou quelque affaire dont vous appréhendez la difficulté et le mauvais succès. Secondement, apprenez à ne point vous décourager quand tout le monde semble vous délaisser, que les uns vous méprisent, que les autres parlent mal de vous, que d'autres vous tournent en risée. Il faut, en quelque état que vous soyez, endurer beaucoup de choses de vos égaux, de vos inférieurs et de vos supérieurs. Mais prenez garde qu'ils ne souffrent encore davantage de vous. Enfin, apprenez à ne point quitter vos dévotions, parce que vous n'y trouvez pas la satisfaction que vous désirez, et que Dieu retire sa grâce et sa présence. Prenez garde de tomber dans une faute qui est aussi dangereuse qu'elle est ordinaire, savoir, de mendier la consolation des créatures, quand la divine vous manque. L'esprit malin est le prince des ténèbres, il règne dans l'obscurité, et quand il vous voit abattu de tristesse, c'est alors qu'il fait son coup et qu'il essaie de vous nuire.

TROISIÈME POINT.

Considérez que les douleurs de Jésus-Christ crucifié sont accompagnées d'ignominies; il est attaché à un infâme poteau au milieu de deux larrons, chargé d'opprobres et de moqueries, pour vous montrer que les meilleures mortifications sont celles qui touchent votre honneur, et cette estime des créatures dont vous faites tant d'état. Il faut aimer l'ignominie dans la souffrance, et souvent c'est une secrète

vanité de demander les croix honorables, parce qu'il en revient de l'estime.

Secondement, ses douleurs sont accompagnées de calomnies, quoiqu'il soit le Saint des saints et le miroir de l'innocence, pour vous enseigner deux vérités importantes : la première, que l'innocence est ordinairement calomniée, et qu'il faut se résoudre à le souffrir, si l'on veut être saint ; la seconde, que tel qui souffre à tort et qui est injustement traité, se prive de tous les fruits de la croix par son impatience. Vous vous plaignez de ce qu'on vous persécute à tort, ne voyez-vous pas que dès là que vous éclatez en plaintes et en murmures, vous n'êtes plus innocent, et que vous rendant coupable, ce n'est plus à tort que vous êtes maltraité, puisque vous le méritez?

En troisième lieu, ses douleurs sont accompagnées de l'anéantissement de sa propre volonté, car il souffre malgré toutes les répugnances de la nature. il prie son Père de détourner la croix qu'il lui envoie ; mais en même temps il se résigne à la souffrir, si c'est son bon plaisir, et avant de mourir par la main de ses ennemis, il fait mourir tous les désirs et les inclinations de la nature par les mains de l'amour divin, pour vous apprendre que ce qui honore et glorifie davantage son Père éternel, ce n'est pas la croix, mais l'abandon et la résignation parfaite à la croix. Ne dites pas : Je souffrirais volontiers toute autre chose, mais je ne puis me résoudre à endurer ce qu'un tel dit contre moi, à souffrir cette mortification et cette abjection, j'y ai trop de répugnance. Plus elle est contraire à vos inclinations, plus elle est méritoire. Fiez-vous à la bonté de Dieu qui vous la présente ; c'est un père aussi tendre que sage qui connaît votre mal et le remède. Voilà justement ce qu'il vous faut. Si vous savez vaincre vos résistances, et résigner votre volonté à l'imitation de Jésus-Christ, vous verrez en vous un changement merveilleux. Il n'attend que le moment où vous aurez

embrassé la croix pour vous remplir de grâces et de bénédictions. Prenez-la donc avec respect, baisez la main qui vous la présente, et dites avec saint André :

Colloque. — O sainte et précieuse croix ! je vous honore comme une relique vivante de Jésus-Christ crucifié, comme les livrées et les couleurs de mon maître, comme le plus cher gage de son amour. Que je me sens honoré de voir son image gravée sur mon cœur avec la lance qui lui perça la poitrine ! C'est maintenant que je conçois quelque espérance d'être un jour au nombre de ses disciples qui se renoncent eux-mêmes et qui se chargent de la croix pour le suivre. Ainsi soit-il.

DEUXIÈME MÉDITATION

Bonheur de ceux qui souffrent en cette vie, à l'exemple de Jésus-Christ crucifié.

« Vous êtes bienheureux, si vous souffrez des injures et des diffamations pour le nom de Jésus-Christ ; parce que l'honneur, la gloire, la vertu de Dieu et son esprit reposent sur vous. »

I. PETR. 2. 14.

Préludes de la Méditation précédente.

PREMIER POINT.

Considérez, en premier lieu, que l'homme juste plaît à Dieu, et mérite par toutes ses bonnes œuvres une récompense éternelle ; mais qu'il n'y en a pas une par laquelle il se rende plus agréable, et mérite plus que par la souffrance, lorsqu'il embrasse volontiers pour l'amour qu'il porte à Dieu

toutes les afflictions et les croix qu'il lui envoie par les conseils secrets de sa providence. Car l'amour que l'âme porte à son Dieu, s'exerce d'une manière sublime et se découvre sensiblement quand elle souffre de bon cœur. Elle pratique par là l'obéissance, la fidélité, le respect, la résignation et la soumission qu'elle lui doit, accomplissant sa sainte volonté dans le point qui est le plus difficile; puisqu'elle s'offre à toutes les peines qu'il lui plaira d'ordonner, sans en refuser aucune; et plus les peines que l'on accepte sont grandes, plus l'acte de la volonté par lequel on les agrée, pour l'amour de Dieu, lui est agréable et a de mérite devant sa divine Majesté. La raison en est que la nature qui a quelque inclination au bien, aide beaucoup à faire les autres bonnes œuvres; mais pour endurer les croix et les afflictions, elle y sent une grande répugnance, et par conséquent elle a besoin de faire plus d'effort, et d'avoir plus de grâce et plus d'amour pour souffrir les maux que pour faire le bien.

Deuxièmement, souffrir quelque peine avec patience pour l'amour de Dieu, c'est lui être plus semblable, et par suite plus agréable. Car, bien que Dieu nous ait découvert son infinie bonté en créant le ciel et la terre pour le service de l'homme, et en lui départant une infinité d'autres biens, néanmoins il nous l'a montré d'une manière plus sensible, en ce que nonobstant nos ingratitudes et les déplaisirs qu'il avait reçus de nous, il nous a soufferts et attendus avec tant de douceur jusqu'à se faire homme et à mourir pour nous. Si donc cet homme pour lequel il a tant enduré venant à souffrir quelque injure de son prochain, ne le fait qu'avec peine, s'il en témoigne tant de ressentiment, qu'il semble beaucoup obliger Dieu de lui pardonner, qu'elle ingratitude et qu'elle méconnaissance des bienfaits divins ne témoigne-t-il pas? au lieu que s'il souffrait patiemment, il se rendrait plus semblable à son Créateur que par tous les autres exercices de vertu.

En troisième lieu, saint Chrysostôme dit qu'il n'y a chose plus excellente que d'endurer quelque mal pour Notre-Seigneur. C'est plus, dit ce père, que d'être monarque de toute la terre; c'est plus que d'avoir la dignité d'apôtre, et d'être le maître du monde; c'est plus que de faire des miracles et de ressusciter les morts; c'est plus que d'avoir la sagesse des anges. Bien davantage, dit-il, endurer quelque chose pour l'amour de Dieu, c'est un bien qui vaut mieux que la jouissance des délices du ciel. Si quelqu'un me donnait à choisir d'être citoyen du paradis avec les saints, ou d'être lié avec saint Paul et captif pour Jésus-Christ, je prendrais les chaînes pour mon partage, et les estimerais plus précieuses, non pas que l'amour et la gloire que les bienheureux rendent à Dieu, car cela surpasse tout exercice de vertu qu'on puisse faire sur la terre, mais que toutes les félicités, les richesses, les grandeurs qu'ils possèdent. Car c'est une plus grande marque d'amour de Dieu, et un plus grand bien pour moi d'endurer ici-bas quelque peine, que de jouir de toutes ces délices, s'il n'y avait que cela dans le ciel. C'est ce qui devrait nous encourager à la croix, vu qu'il ne peut rien arriver à l'homme de plus grand ni de plus profitable que l'affliction, soit intérieure ou extérieure, quand il la souffre patiemment pour l'amour de Dieu.

DEUXIÈME POINT.

Considérez que de souffrir pour l'amour de Jésus-Christ, est une chose très-excellente, non-seulement pour le profit et le mérite qu'on en retire, mais encore pour le véritable honneur qui nous en revient devant Dieu. C'est pourquoi les pères disent que c'est une chose si excellente, que nous pouvons à bon droit nous estimer indignes d'un si grand honneur; d'où vous reconnaîtrez que la raison pourquoi Dieu afflige davantage ceux qui l'aiment, et qu'il les accable de mépris, d'injures, de pauvreté, de maladies, c'est qu'il en

fait un grand état; voilà pourquoi il leur donne ce qu'il y a de plus honorable. C'est en cela qu'il a mis toute la gloire de son Fils; sa couronne était attachée à la croix, et toutes ses plus glorieuses conquêtes étaient dépendantes de ses douleurs. C'est pourquoi saint Paul dit à chacun des fidèles : Mon fils, gardez-vous bien de fuir les afflictions que Dieu vous envoie et de perdre courage, c'est votre gloire; c'est ainsi qu'il traite ses enfants, c'est ainsi qu'il châtie tous ceux qu'il aime; ce vous est trop d'honneur d'être traité comme eux. Oh ! quel honneur de contenter Dieu! oh! quel honneur d'être traité comme son Fils! c'est une gloire pour laquelle les anges vous porteraient envie, s'ils étaient capables de jalousie.

TROISIÈME POINT.

Considérez qu'une des grandes marques qu'une âme chrétienne ait en ce monde d'être prédestinée et choisie de Dieu pour la vie éternelle, c'est quand Dieu lui envoie des croix et des afflictions en cette vie, et qu'il lui inspire la force et le courage pour les porter.

Premièrement, le chemin du ciel le plus droit est celui de la croix, et par conséquent celui que Dieu mène par cette voie, a sujet d'espérer qu'il veut le sauver, qu'il l'a choisi de toute éternité pour le paradis et qu'il veut l'y conduire sûrement, puisqu'il lui en donne les moyens les plus certains et les plus courts. Aussi l'ange disait à Tobie : Ne vous étonnez pas si Dieu vous a affligé, c'est qu'il vous aimait, c'est qu'il vous avait choisi pour un de ses favoris dans son élection éternelle. C'est pourquoi il a fallu que vous fussiez éprouvé et tenté. Pourquoi? Parce que c'est le ressort nécessaire de la prédestination, suivant l'ordre de Dieu qui l'a ainsi voulu.

Secondement, quelle marque plus certaine de la prédestination que celle du martyre? Elle est si évidente, que l'É-

glise ne demande point d'autres preuves pour canoniser les martyrs, que celle de leurs souffrances et de leur mort. Or les persécutions, les pénitences et les mortifications d'une âme vertueuse lui tiennent lieu de martyre. C'est pourquoi les Pères disent que la persécution visible des tyrans ayant cessé, Dieu en a donné une autre invisible à ses élus pour en faire de fidèles portraits de Jésus-Christ, qui est le roi des martyrs, à savoir les tentations et les mortifications cachées qu'ils pratiquent. Et c'est par cette raison qu'ils appellent la croix des religieux un second martyre. C'est donc aussi une seconde marque de prédestination.

En troisième lieu, saint Grégoire tient cette marque si assurée, qu'il n'apporte point de plus forte raison pourquoi Dieu afflige ses élus en ce monde, sinon parce qu'il veut les rendre bienheureux en l'autre. Il leur ôte, dit-il, par la tribulation ce qui vaut fort peu, parce qu'il veut leur faire mériter par la patience ce qui est d'une infinie valeur. Il faut qu'ils soient méprisés à l'extérieur et dans le monde, parce que dans l'intérieur de leur âme et dans le ciel il veut les élever à des biens incompréhensibles. Il ajoute, pour confirmer sa pensée par le sentiment de tous les saints, que c'est le propre de tous les grands amis de Dieu et le caractère des prédestinés, de craindre la prospérité plus qu'ils ne font l'adversité; parce qu'ils ne prennent pas les prospérités temporelles pour signe de leur salut, au contraire ils ont peur que Dieu ne veuille leur donner en ce monde la récompense de leurs bonnes œuvres. Mais quant à la croix, ils s'y attachent avec assurance, parce que c'est comme l'anneau que Dieu donne aux âmes qui sont ses épouses, comme gage de son amour. Ainsi sainte Gertrude dit que Dieu voulant élever l'âme à un haut degré d'union avec lui, il lui donne la croix pour gage de ce mariage spirituel, et que c'est une faveur qu'il ne fait pas même à tous les prédestinés, mais seulement à ses plus grands favoris.

Enfin, pour dernière raison, Notre-Seigneur a bien montré dans la personne de sa bienheureuse mère, que la plus grande marque de prédestination était la croix, puisque c'est au pied de la croix qu'il a voulu qu'elle fût mère de tous les prédestinés, et qu'elle les conçut dans les plus grandes douleurs que jamais aucune créature ait endurées sur la terre, douleurs qui n'ont cédé qu'à celles de son Fils, qui a voulu être le père des élus en mourant sur le Calvaire par un martyre sensible, comme elle en était la mère par un martyre d'esprit. Oh! qu'il est donc raisonnable que nous recevions de bon cœur toutes les peines et travaux que Dieu nous envoie en cette vie! oh! quelle estime devons-nous en faire, puisque ce sont les plus visibles marques de notre prédestination, qui est le grand effet de l'amour que Dieu nous porte. Travaillons donc constamment à la conquête de la perfection, consumons-nous pour le service de Dieu, que nul obstacle ne nous arrête, que nulle contrainte ne nous épouvante. Il ne faut pas craindre la croix, il faut la chérir et l'embrasser, puisqu'elle a des effets si admirables et des fruits si doux et si précieux. Que fait un jardinier au meilleur arbre de son verger, pour lui faire porter de bons fruits? Vous le voyez toujours autour de lui, lui coupant tantôt une branche, tantôt une autre; usez-en de même à l'endroit de votre corps et de votre âme; retranchez ce qui leur est superflu, faites-leur subir une mortification continuelle, ne soyez jamais sans quelque croix, et vous ne serez jamais sans fruits et sans mérites.

TROISIÈME MÉDITATION.

Du religieux crucifié à l'imitation de Jésus-Christ.

« Pour moi, à Dieu ne plaise que je me glorifie en autre chose qu'en la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par qui le monde est crucifié pour moi, comme je suis crucifié pour le monde. »

GAL. 6. 14.

Préludes des Méditations précédentes.

PREMIER POINT.

Considérez, en premier lieu, que l'état religieux est une croix à laquelle les prédestinés s'attachent volontairement, pour être semblables à leur Sauveur; que cette croix est composée de deux pièces, la pénitence et l'obéissance, et que les règles sont les liens qui nous y lient si étroitement, que nous ne pouvons pas même avoir le libre usage de la langue à cause de la règle qui nous oblige à garder le silence. Ah! Seigneur, que je vous suis obligé de m'avoir destiné dès votre éternité une croix si précieuse et si semblable à la vôtre, où je puis comme vous être obéissant jusqu'à la mort. Ah! que j'estime la perte de ma liberté, puisque je vous en fais le sacrifice sur l'autel, où vous avez vous-même sacrifié la vôtre pour mon salut. Considérez, en second lieu, que le religieux qui vit selon l'esprit de la religion à laquelle il est appelé, est la plus vive image de Jésus-Christ crucifié; c'est à lui que Notre-Seigneur adresse ces paroles : *Que celui qui veut venir après moi renonce à lui-même, qu'il porte sa croix et qu'il me suive;* ce

même religieux (1) peut dire avec saint Paul : « *Je suis crucifié avec mon maître Jésus-Christ. Je suis crucifié au monde, et le monde me l'est aussi.* » O l'heureux sort du religieux, dit saint Ephrem, qui peut tous les jours mourir pour Jésus Christ et comme Jésus-Christ ! qui pourrait dire quelle est la couronne et la récompense qu'il mérite ? Considérez, en troisième lieu, qu'étant une fois lié à cette croix, il ne peut plus s'en défaire ; il faut qu'il y meure comme Jésus-Christ. Le monde lui crie en vain : Descends de la croix, ne sois point si scrupuleux à garder tes règles qui n'obligent point à péché, à observer le silence que si peu de personnes se font conscience de violer ; à employer le temps ordonné pour l'oraison, ce à quoi personne ne prendra garde, à tenir tes sens dans la contrainte, ton esprit à la gêne, ton corps dans une modestie forcée ; il persévère nonobstant à porter la croix, et quand il pourrait se décharger de ce fardeau si dur et si pesant à la nature, il ne le voudrait pas. Non, Seigneur, je ne le voudrais jamais, quand je pourrais le faire, et si j'étais à commencer le sacrifice que je vous ai fait de moi-même, je le ferais encore à présent d'aussi bon cœur que je l'ai jamais fait. Faites ici une rénovation spirituelle de vos vœux.

DEUXIÈME POINT.

Considérez combien le parfait religieux exprime naïvement l'image de Jésus-Christ crucifié.

1° Celui qui est crucifié n'est point dans le ciel, ni sur la terre, mais il est suspendu entre le ciel et la terre. Le religieux fervent est de même. Il n'est pas dans le ciel ; car son corps tient à la terre et en tire sa subsistance ; il n'est point aussi sur la terre, car il a renoncé aux choses terrestres ; il

(1) Chrysostom., Hom. 69, in Matth.

est néanmoins dans l'un et dans l'autre : dans le ciel, car il y monte par ses désirs, afin de converser avec les anges (1) ; sur la terre, car il y souffre et il y travaille pour acquérir le ciel ; il est comme entre deux, tenant à la terre par les pieds, c'est-à-dire par les sens, et levant la tête vers le ciel, où son esprit aspire incessamment par ses désirs.

2° Celui qui est crucifié n'est, à vrai dire, ni mort ni vif, mais il est l'un et l'autre tout ensemble. Il ne faut plus le compter entre les vivants, car il est blessé à mort, il s'en va expirer, il est près de rendre l'esprit; il n'est pas encore au rang des morts, car il souffre, il soupire, il est sensible à son martyre; mais il est tout ensemble mort et vif, parce qu'il est entre la vie et la mort, n'ayant pas encore perdu les douleurs de la vie et ne pouvant plus fuir le coup de la mort. Dites de même du religieux, c'est un mort vivant, c'est une hostie qu'on a immolée sans lui ôter la vie. Il n'est pas mort, car il respire encore et il parle, il travaille; il n'est pas vivant, car il est mort au monde et à la nature. Il est donc vif et mort tout à la fois; il est mort au monde, et il est vivant devant Dieu; il est mort d'une mort civile, car il n'a plus rien dans le monde; il est vivant d'une vie spirituelle, car il a des trésors infinis dans le ciel; il est mort à la nature, car le péché, les passions et les convoitises de la chair ne vivent plus en son âme ; il est vivant à la grâce, parce qu'il exerce d'une manière excellente les plus éclatantes actions de la vertu. O Seigneur ! accordez-moi que je vive et que je meure de cette sorte, que je meure à moi-même pour vivre à vous, que je vive de votre esprit pour mourir à tous les sentiments déréglés de la nature.

3° Celui qui est crucifié a perdu l'usage de toutes les parties du corps : il ne peut plus marcher, car ses pieds sont

(1) Philipp. 2. 20.

cloués ; il ne peut plus agir, car ses mains sont attachées ; il est hors de pouvoir nuire et de mal faire, et, quand il en aurait la volonté, il n'en aurait pas le moyen. Le religieux est dans la même disposition ; il est dans une heureuse nécessité de bien vivre et dans une aimable impuissance de pécher. Il ne peut pas abuser des richesses, car il est pauvre ; ni des grandeurs, car il en est incapable ; ni des plaisirs du monde, car il s'en est privé ; ni des compagnies, car il est solitaire ; il s'est banni du monde et des conversations du siècle ; les choses mêmes qui sont licites par elles-mêmes au regard des autres, ne lui sont plus permises ; et s'il a encore le pouvoir de les faire, il n'en a plus le droit. Ne doit-il donc pas s'estimer bienheureux d'être si éloigné des occasions du péché, qu'il n'ait pas le pouvoir de mal faire, quand même il serait assez malheureux pour en former le désir.

4° Enfin jetez les yeux sur les clous qui percent les mains et les pieds de celui qui est attaché à la croix ; ils ne manquent pas au religieux qui se donne à Dieu par un glorieux mépris de toutes choses. Ses trois vœux sont les clous qui le percent. Dans le noviciat on l'étend pour ainsi dire sur la croix, on voit si elle lui sera propre à sa profession, on l'attache par les vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance. Le clou perce la chair avec douleur, et les vœux pénètrent l'esprit et lui font de profondes et douloureuses plaies ; car ils le séparent de ses volontés, de ses plaisirs et de ses commodités, et cette division est la cause de sa douleur. Un clou en chasse un autre, et les vœux chassent du cœur toutes les affections déréglées, dont la pointe est mortelle. Le clou attache le corps à la croix, et les vœux attachent le religieux à son état dont il ne peut se séparer sans mourir. Bénissez Dieu d'être en cet état, encouragez-vous à souffrir la peine qui est inévitable à qui veut garder exactement ce qu'il a promis à Dieu. Enfoncez souvent ces

clous, afin de vous unir plus étroitement à Jésus-Christ crucifié ; renouvelez vos vœux tous les jours sur la fin de votre oraison (à l'exemple de saint François Xavier), afin d'en sortir avec la même ferveur que vous aviez lorsque vous les fîtes la première fois ! Oh ! que de saintes ardeurs embrasaient alors votre cœur ! oh ! quels désirs de vivre saintement, et de vous consumer au service de Jésus-Christ ! Tâchez de réveiller ces bons mouvements tous les matins, votre journée en sera plus sainte et plus heureuse.

TROISIÈME POINT.

Considérez, en dernier lieu, les vertus que les religieux fervents exercent pour la croix. Car c'est en cela spécialement qu'ils portent l'image de Jésus-Christ crucifié, qui nous a tracé sur le Calvaire un portrait achevé de la sainteté. Les vertus sont toujours d'un prix non pareil et d'une souveraine beauté; mais jamais elles ne paraissent mieux que dans les souffrances. C'est là que les saints en pratiquent des actes très-héroïques que vous devez imiter.

1° Ils souffrent, premièrement, par un esprit de pénitence. En voyant Jésus-Christ mourir pour nos péchés, ils voudraient volontiers s'anéantir à force de peines, pour satisfaire à la justice de Dieu qu'ils ont offensé. 2° Ils souffrent avec une résignation et un abandon admirable, et renonçant à leurs propres sentiments ils disent avec leur maître : *Votre sainte volonté, Seigneur, non pas la mienne.* 3° Ils souffrent par un esprit d'humilité très-profonde, et voyant le Dieu de la gloire moqué et méprisé sur le plus haut théâtre du monde, à la vue du ciel et de la terre, ils s'abîment dans leur néant et voudraient de bon cœur embrasser pour son amour toutes les confusions et les mépris imaginables. 4° Ils souffrent par un esprit de religion, s'offrant avec un incroyable respect comme des victimes vivantes à la

majesté de Dieu, pour reconnaître son pouvoir suprême et rendre hommage à sa grandeur. 5° Ils souffrent avec une paix, une douceur, une tranquillité miraculeuses; et voyant cet agneau qui se laisse déchirer sur le Calvaire sans dire mot, il n'y a point d'amertume pour eux qui ne perde son aigreur en passant par son cœur amoureux. 6° Ils souffrent avec un esprit de force et de constance invincible, ne donnant aucunes bornes à leurs peines, ni pour la grandeur ni pour la durée, que celles que la Providence divine leur a marquées. 7° Ils souffrent avec une confiance magnanime, et quoiqu'il semble que Dieu les oublie et les délaisse, néanmoins ils ne perdent jamais l'ancre de l'espérance, qui les attache au cœur de ce Père des miséricordes, se souvenant que Dieu châtie ses enfants et qu'il ne prend pas le même soin des réprouvés.

Enfin, ils souffrent avec un merveilleux zèle de sa gloire, étant ravis que ce feu divin ne laisse rien d'humain à détruire en eux, afin que toute la créature étant détruite en leur cœur, je veux dire tout amour de la créature, il n'y paraisse plus que l'image de Jésus-Christ crucifié. Voyez combien vous êtes éloigné de cet état, reconnaissez votre peu de vertu, d'humilité, de douceur, de résignation, de zèle, et priez le Fils de Dieu de vous donner son esprit pour animer le vôtre.

Les personnes séculières pourront prendre de cette méditation ce qui est conforme à leur état, se souvenant que tout chrétien doit graver sur lui l'image de Jésus-Christ crucifié, avant de porter celle de Jésus-Christ glorifié.

DIXIÈME JOUR.

QUATRIÈME SEMAINE DES EXERCICES.

FIN ET EMPLOI DE CETTE SEMAINE.

Vous étant fortifié dans les bonnes et saintes résolutions que vous avez prises contre toutes les difficultés de la vertu, par la considération des souffrances de Jésus-Christ crucifié, qui est le but de la troisième semaine, il vous reste encore un écueil à éviter, qui est l'attrait du plaisir que vous trouvez dans les créatures. Pour cet effet, il faut dans cette dernière semaine, vous proposer Jésus-Christ glorifié, et apprendre de lui quelle est la vraie joie des saints qui font profession de le suivre, et celle qu'ils espèrent de posséder dans le ciel durant toute l'éternité, afin de vous dégoûter de toutes les vaines joies qui ne viennent pas de lui.

PREMIÈRE MÉDITATION

« Entrez dans la joie de votre Seigneur. » MATTH., 25. 23.

PREMIER PRÉLUDE. — Montez au ciel en esprit, et vous présentant devant Jésus-Christ glorifié, contemplez la gloire de ses plaies, d'où sortent mille rayons de lumières, qui réjouissent tous les saints.

DEUXIÈME PRÉLUDE. — Demandez-lui la grâce de concevoir quelle est la joie qu'il donne dans le ciel à ceux qui l'aiment, afin de renoncer désormais à tous les vains plaisirs de la terre.

PREMIER POINT.

La joie des saints est d'être tout à Dieu et de n'être qu'à Dieu. Demandez-leur ce qu'ils aiment ? Ils vous répondront : Rien que Dieu. A quoi ils pensent? A Dieu. Ce qu'ils font ? Tout pour Dieu. La raison est que Jésus-Christ, qui est la béatitude des corps et des esprits glorieux, remplit toutes leurs puissances, il ne saurait y entrer autre chose. Ils sont tout pleins de Dieu qui les possède absolument. O heureux état! ô l'excellente joie ! Ne voulez-vous pas être désormais tout à Dieu? tout à Jésus-Christ ?

DEUXIÈME POINT.

La joie des saints est d'être hors du monde, élevés au-dessus de toutes les grandeurs de la terre, et ainsi étant si près de Dieu, la créature ne leur est rien. Ils se moquent de la folie des mondains qui prisent tant les richesses et les plaisirs périssables ; toutes les couronnes du monde et tous les contentements de la terre ne seraient pas capables de les tenter, tant ils sont remplis de l'estime de Dieu et contents du bien infini qu'ils possèdent. Imitez ces âmes bienheureuses ; dites souvent : Le monde ne m'est rien, je ne suis plus du monde, hors de Dieu tout m'est indifférent. Si votre cœur n'est plus dans le monde, ou si le monde n'est plus dans votre cœur, vous jouirez d'un grand repos.

TROISIÈME POINT.

La joie des saints est de ne pouvoir perdre Dieu, parce qu'ils sont impeccables. Ce bonheur procède de deux causes. La première est la claire vue de Dieu ; la seconde, l'amour béatifique qui remplit leur cœur et n'y laisse point de vide.

De là vient qu'ils aiment Dieu par une heureuse nécessité, et l'aimant nécessairement ils ne peuvent plus pécher. Heureux état, où la conscience jouit d'une perpétuelle tranquillité ! O mon Dieu ! plus de péchés ; plutôt mourir que de vous offenser.

QUATRIÈME POINT.

La joie des saints est d'être exempts de toute peine aussi bien que de tout péché, et néanmoins ils portent dans l'éternité le souvenir perpétuel de leurs offenses passées et en conservent la haine, quoiqu'elle soit sans tristesse et sans douleur ; de sorte qu'on peut dire qu'ils sont en quelque façon en état de pénitence perpétuelle ; mais c'est une pénitence pleine de joie, comme elle est pleine d'amour, qui a tout le bien de la pénitence et n'en a pas la peine. Aimez Jésus-Christ, et vous trouverez les fruits de la pénitence plus doux que toutes les vaines joies des sens ; ne perdez jamais le souvenir de vos péchés, n'en perdez jamais le regret, et si vous ne pouvez pas ici-bas vous exempter de la douleur, tirez de la douleur même le sujet de votre joie, et que ce soit pour vous une douce consolation d'endurer quelque chose pour satisfaire à Dieu, et pour payer la peine de vos déréglements et de vos infidélités.

CINQUIÈME POINT.

La joie des saints est de ne plus pouvoir mourir. Ils regardent la mort d'un œil victorieux et triomphant, et, goûtant les contentements d'une vie infiniment délicieuse, ils sont assurés de ne les perdre jamais. Si vous aimez parfaitement Jésus-Christ, vous participerez à ce bonheur, vous verrez venir la mort avec un visage assuré, avec une joie glorifiée, parce qu'elle vous apportera les nouvelles de votre immortalité. Oh ! que c'est un grand repos de ne pas craindre de

mourir, et d'être prêt à partir du monde au premier signal de la volonté de Dieu !

SIXIÈME POINT.

La joie des saints est de trouver une admirable facilité dans la pratique de toutes les vertus. Tout ce qui nous est si pénible durant cette vie, leur est agréable. Ils pardonnent avec joie les injures qu'ils reçoivent des pécheurs. Ceux qui ont été ennemis sur la terre, sont parfaits amis en cet état. Ils louent Dieu sans cesse et sans ennui ; ils volent avec une allégresse non pareille à tout ce qui regarde son service. Soyez fervent amateur de Jésus, vous porterez joyeusement votre croix, vous ne serez jamais triste, et la peine de la vertu se changera pour vous en plaisir et en douceur.

SEPTIÈME POINT.

La joie des saints est d'être toujours en la compagnie de Jésus-Christ, et de vivre sous la douceur de son empire. Ils sont heureux de le voir, de lui parler et de recevoir ses caresses : aussi l'aiment-ils si ardemment, que le ciel sans lui leur serait un enfer, et l'enfer avec lui serait un paradis. Oh ! qu'heureux sont ceux qui sont favoris de Jésus-Christ ! Voulez-vous être du nombre ? N'êtes-vous pas résolu de vivre et de mourir auprès de lui et dans sa chère compagnie, de le suivre partout, de vous employer courageusement à son service, de le faire connaître, aimer et servir de tout le monde, et de lui gagner tous les cœurs s'il est possible ?

HUITIÈME POINT.

La joie des saints est que Dieu est leur trésor. Il n'y a point de lieu où la pauvreté évangélique soit mieux gardée

que dans le ciel, car Dieu possède tout en commun. Les saints ne possèdent que Dieu, et ils possèdent tout en Dieu ; ils sont dans un parfait dénûment de toutes les créatures ; mais cette riche pauvreté leur fait trouver en Dieu un trésor inépuisable. Ils n'ont besoin de rien, parce qu'ils sont contents de Dieu. Ils sont indépendants de tout, parce qu'ils n'ont besoin de rien, et n'ayant rien, ils ont tout, parce qu'ils trouvent toutes les créatures en Dieu. Oh ! qu'heureuse est l'âme qui peut dire : Jésus-Christ est tout mon trésor, je trouve en lui tout ce qui m'est nécessaire.

NEUVIÈME POINT.

La joie des saints est de voir Dieu et de trouver en cette vue des délices inestimables. Qui a vu une fois la beauté de Dieu, ne trouve plus que des laideurs sur la terre. Dieu seul lui plaît, et lui plaît de telle sorte, que tout autre plaisir ne lui est que de l'absinthe. Oh ! si vous étiez souvent en la présence de Dieu, que cette vue vous donnerait de satisfaction et de calme. Il est toujours occupé de vous, et vous pensez si rarement à lui. Ce sera votre félicité de le voir un jour, et maintenant c'est votre peine et votre croix d'y penser. D'où vient cet étrange déréglement ?

DIXIÈME POINT.

La joie des saints est de faire tout ce qu'ils veulent. Ils ont l'accomplissement de tous leurs désirs, parce qu'ils ne désirent que ce que Dieu veut, et Dieu ne veut rien qu'ils ne fassent. Quand est-ce que vous serez parvenu à ce point de vous conformer en tout aux volontés de Dieu, et de faire mourir tant de désirs inutiles, qui troublent la paix de votre âme, et rendent votre vie aussi épineuse qu'elle est imparfaite et désagréable à Dieu ?

ONZIÈME POINT.

La joie des saints est d'être séparés de la compagnie des pécheurs. Ils n'ont plus de commerce avec les mondains; mais au lieu d'une si mauvaise compagnie, ils jouissent de la douce conversation des anges et des amis de Dieu, surtout de celle de la bienheureuse Vierge. O l'heureux entretien ! ô le divin commerce ! oh ! qui pourrait goûter les délices d'une si sainte conversation ! Vous le pouvez, si vous aimez le silence et la solitude. Plus vous vous séparerez des créatures, plus vous serez familier avec les saints et avec Dieu même. Jésus qui est le roi des vertus, aime la retraite et le recueillement. Celui qui est tout au dehors, qui se dissipe et qui se distrait volontiers en toutes rencontres, n'a jamais de vertus solides. Les hommes ne nous apprennent que ce qu'ils savent, et ils ne savent que le mal et la vanité.

DOUZIÈME POINT.

La joie des saints est d'être toujours en action et toujours en repos. Ils sont tous employés au service de leur maître avec un contentement admirable. Les uns sont autour de son trône, les autres président au gouvernement des cieux, les autres à la conduite des hommes, et ce qui est merveilleux, ils font aussi volontiers les plus petits offices que les plus honorables ; parce qu'ils agissent par amour et par esprit, et ne regardant purement que Dieu, ils le trouvent également partout. De là vient que ne le perdant jamais, ils sont toujours en repos, jouissant de leur souverain bien, de même que Dieu, pour travailler dans le monde et faire lui seul tout ce que font les créatures ensemble, qui ne sauraient se mouvoir s'il n'agit avec elles, ne laisse pas de se reposer toujours dans la jouissance de lui-même. Aimez donc le travail,

mais aimez-le purement pour Dieu; animez toutes vos actions d'un esprit intérieur d'amour divin, libre et dégagé de toute recherche intéressée de l'amour-propre; ne soyez jamais oisif, mais ne soyez jamais aussi empressé; gardez votre liberté, gardez votre repos au milieu du travail; ne prenez jamais de plaisir ni de divertissement que de la main de Jésus-Christ; ne prenez point aussi d'occupation ni d'emploi que par ses ordres, et vous trouverez la béatitude du paradis parmi les croix et les épines de cette vie. Ainsi soit-il.

DEUXIÈME MÉDITATION.

Ou contemplation pour nous exciter à l'amour de Dieu.

« Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme et de tout votre esprit. »
MATTH. 22. 37.

Remarque.

L'amour dépend plus des œuvres que des paroles. Secondement, l'amour consiste en une communication mutuelle de tout ce que l'on possède. Par conséquent la fin de cette contemplation est de former une résolution efficace de vous donner tout à Dieu par un amour effectif, qui ne demeure pas dans les affections ni dans les tendresses et dans les désirs, mais qui passe aux effets et ne laisse rien en vous qui ne soit consumé pour la gloire de Dieu (1).

(1) S. Ignat., in 4 hebdom.

Premier Prélude. — Représentez-vous que vous êtes devant Dieu, devant les anges et devant les saints, qui vous regardent tous d'un œil favorable.

Deuxième Prélude. — Demandez la grâce de connaître de quelle sorte Dieu se communique à vous par une infinité de bienfaits, afin que vous soyez par là embrasé de son amour, et que vous ne différiez plus à vous donner tout à lui, dans la résolution d'employer toutes les forces de votre corps et de votre âme à l'avancement de sa gloire, sans aucune réserve, et de vous consumer entièrement dans son service.

PREMIER POINT.

Considérez les bénéfices de la création et de la rédemption, qui sont communs à tous les hommes, et les grâces particulières que Dieu vous a faites (1) ; voyez ce que ce très-débonnaire Seigneur a fait et enduré pour vous ; regardez quelle part il vous a faite de ses trésors, et avec quelle sincérité il désire, selon son divin décret et selon les mouvements de son bon plaisir, se donner tout à vous autant qu'il est possible. Par tous ces bénéfices il s'épuise, pour dire ainsi, afin de vous remplir ; il sort de lui-même pour se répandre en vous et se lier intimement à vous, par une amoureuse communication de lui-même et de tous les biens de la nature et de la grâce, se réservant à se donner éternellement à vous par la gloire, si vous lui êtes fidèle et si vous n'empêchez point l'effet de son ardente charité. Si cela est vrai, comme vous ne pouvez en douter, rentrez un peu en vous-même, et voyez ce que la raison et la justice vous obligent de rendre à Dieu pour n'être pas ingrat. Ne faut-il pas que vous vous donniez à lui avec une extrême affection, et que vous lui fassiez un sacrifice parfait de votre être, de votre entendement et de votre mémoire, afin que vous n'ayez

(1) S. Ignat.

plus d'autre objet que lui ; que votre entendement ne s'occupe que de lui, que votre mémoire ne se remplisse que de lui, que votre volonté rejette tout autre propre désir, pour ne vouloir que ce que Dieu désire ; que votre liberté soit parfaitement assujettie à son amour, et ainsi que vous puissiez dire qu'il est véritablement le Dieu de votre cœur.

« O Seigneur! recevez, s'il vous plaît, le sacrifice que je vous fais absolument de ma liberté, acceptez l'oblation entière de ma mémoire, de mon entendement et de ma volonté que je vous consacre; c'est vous qui m'avez donné tout ce que j'ai et tout ce que je possède; je vous le rends aussi tout entieret je l'abandonne totalement à votre bon plaisir pour en disposer de plein droit; donnez-moi seulement votre amour et votre grâce, et je suis assez riche; je ne vous demande rien davantage (1). »

DEUXIÈME POINT.

Contemplez comme Dieu est présent à toutes les créatures, comme il donne l'être aux éléments, la vie végétale aux plantes, la vie sensitive aux animaux, la vie intellectuelle aux hommes (2). Considérez que vous êtes parmi toutes ces créatures, recevant comme elles et avec elles les effusions de son amour, vu qu'il ne leur a rien donné qu'il ne vous ait aussi libéralement accordé. Bien davantage, il vous a donné toutes les créatures, et en vous les donnant il s'est donné avec elles d'une nouvelle manière, puisqu'il est infiniment en toutes; de sorte qu'en toutes les créatures vous pouvez trouver Dieu comme un trésor caché, qui est à vous et tout pour vous. Passez encore plus avant, il vous a donné la disposition de vous-même, et vous laissant le domaine de votre liberté, par ce don qu'il vous a fait de vous-même, il s'est donné pour la troisième fois et s'est enfermé en vous-même,

(1) Orat. S. Ign. — (2) S. Ignat.

vous faisant l'honneur de résider en vous comme dans son temple, où il a mis et consacré l'image la plus belle et la plus excellente de sa divinité qui se puisse imaginer, vous créant à sa ressemblance. Admirez ici les communications divines, et puisque Dieu est si prodigue en votre endroit de ses biens et de lui-même, n'en soyez pas méconnaissant. 1° S'il vous rend toutes ses perfections si présentes, que de quelque côté que vous vous tourniez, il vous environne, il est tout à vous, il est la base et le fondement de votre être; certes vous devez réciproquement le chérir et embrasser, et ne vous séparer jamais de lui, mais vivre tout en lui; puisque toute sa douceur, toute sa sagesse, sa bonté, sa providence et son pouvoir sont en vous. 2° S'il vous donne toutes les créatures pour votre usage, et si par là il renouvelle le don qu'il vous fait de lui-même, autant de fois qu'il les assujettit à votre service, gardez-vous de vous attacher à elles par un amour déréglé; aimez le Créateur et non pas la créature, brûlez du feu de son amour et du désir de vous unir continuellement à lui. 3° Puisqu'il vous donne si libéralement toutes choses, rendez-lui le bien qu'il vous a fait. Il est vrai que vous ne pouvez augmenter les biens intérieurs qu'il possède en lui-même, car on ne peut rien ajouter à l'infini; mais vous pouvez lui donner des louanges et de l'amour. Aimez-le donc pour toutes les créatures qui ne l'aiment pas et qui ne peuvent pas l'aimer; louez-le pour suppléer à leur défaut, joignez-vous avec toutes celles qui l'aiment et qui le louent, pour le bénir avec elles. Offrez-lui la gloire de tout ce qui se fait dans le monde, rendez-lui le domaine qu'il vous a donné sur ses ouvrages, n'en usant jamais que pour sa gloire; rendez-vous enfin à lui, et si cela ne suffit pas, rendez-lui son cher Fils, et avec lui tous les cœurs des hommes et des anges enfermés dans le sien.

TROISIÈME POINT.

Considérez que Dieu se donne à vous, non-seulement par lui-même immédiatement en vous créant, rachetant, sanctifiant et vous comblant de faveurs, non-seulement par les créatures, en tant qu'il les pénètre, qu'il les contient, qu'il est intimement uni à elle, mais encore par toutes ces mêmes créatures, en tant qu'il opère avec elles et travaille incessamment pour vous (1). Il vous éclaire avec le soleil, il vous nourrit avec les fruits de la terre, il prodigue ainsi sa toute-puissance, sa sagesse, sa bonté à votre sujet, contribuant à toutes les actions qui se font dans l'univers, avec une bonté infinie, qui n'a d'autre vue que de se faire aimer en vous faisant du bien.

Si cela est véritable, que pouvez-vous faire pour lui, qui égale un si grand amour? N'est-il pas juste de reconnaître le bien qu'il vous fait par leur moyen, de le remercier de toutes les commodités et de tous les services que vous en retirez, de travailler sans cesse à l'avancement de sa gloire, d'estimer que toute votre vie ne saurait être mieux employée que pour son honneur, de tenir pour fâcheux et ennuyeux soit le repos ou le travail, qui ne l'honore point; enfin de vous réjouir que les autres s'emploient de toutes leurs forces à le glorifier, et d'en tirer autant de satisfaction que si c'était vous-même, étant ravi qu'ils vous surpassent en la poursuite d'un si louable dessein.

QUATRIÈME POINT.

Considérez que tous les biens spirituels que les hommes possèdent viennent du ciel, et que ce ne sont que des rayons de ce soleil, des ruisseaux de cette source inépuisable de la

(1) S. Ignat.

bonté de Dieu, qui leur donne ces biens avec mesure, afin de se les rendre semblables (1). Il y en a trois particulièrement où vous devez vous arrêter. Le premier, c'est la puissance ; le second, la sagesse, et le troisième, la sainteté qu'il leur communique. Voyez donc, en premier lieu, quelle puissance il donne aux grands du monde qui font trembler toute la terre, et admirez celui qui en est l'auteur ; dites en vous-même que Dieu est grand et qu'il est puissant, puisque tous ces monarques ne sont auprès de lui que des vermisseaux, et néanmoins toute la puissance de Dieu est pour moi, et il l'emploie pour me protéger. Voyez, en second lieu, quelle est l'industrie, la sagesse et les lumières d'esprit qu'il a données aux hommes, et dites avec étonnement que la sagesse de Dieu est admirable puisque tant d'excellents et admirables esprits ne sont que des ombres en comparaison de lui ! et toutefois cette sagesse est tout occupée à ma conduite. Enfin voyez quelles vertus et quelle sainteté ont paru en tant de martyrs, de confesseurs, de vierges, etc., et admirez en vous-même la sainteté de Dieu qui en est la source ; car tous ces prodiges de vertu qui ont éclaté dans tous les saints, ne sont que de petites étincelles de cette grande fournaise d'amour, et c'est avec raison que les anges chantent dans le ciel qu'il est trois fois saint, et qu'ils se cachent le visage par révérence, pour témoigner que toutes les créatures ne sont pas capables de comprendre ni de louer dignement la sainteté infinie de Dieu.

Apprenez de ces considérations, premièrement, à regarder Dieu dans vos supérieurs, reconnaissant le pouvoir qu'il leur donne, et vous y assujettissant pour son respect. Secondement, réjouissez-vous que sa gloire éclate si hautement dans la communication qu'il fait de ses dons, surtout de sa sainteté ; louez-le des vertus que tous les saints ont ja-

(1) S. Ignat.

mais pratiquées ; remerciez-le d'avoir donné à l'Église et à votre saint ordre, si vous êtes religieux, des âmes si éminentes en sainteté, comme saint François, saint Dominique, saint Ignace, saint François Xavier, et tant d'autres. Soyez confus de vous voir pauvre et dénué de ses grâces par votre faute, et s'il vous a donné quelque talent, proposez-vous dorénavant de l'employer uniquement à son service, avec plus de fidélité et de ferveur que vous n'avez fait jusqu'ici. *Amen.*

TROISIÈME MÉDITATION.

Fruits des exercices.

Remarque.

La fin de cette méditation est de recueillir par forme de répétition tous les bons sentiments et les saintes résolutions que vous avez prises durant les exercices.

Je les marque ici selon l'ordre et la fin des Méditations que vous avez faites chaque jour, pour vous en faire voir la liaison, et vous laisser un abrégé de la perfection que vous devez acquérir.

PREMIER JOUR.

Mon souverain bien en cette vie est d'être tout à Dieu, mon devoir est de le servir et de lui plaire, mon bonheur dans l'éternité de le voir et d'en jouir. Hors de lui tout m'est indifférent, je n'attends rien des hommes, la créature ne m'est rien qu'autant qu'elle me porte à Dieu.

DEUXIÈME ET TROISIÈME JOUR.

Mon souverain mal sur la terre est de l'offenser et d'être privé de son amour, mon dernier malheur est de le perdre

pour jamais et d'être privé de sa vue. O Jésus! toute ma confusion est d'avoir été votre ennemi, ma crainte de l'être derechef, ma douleur d'avoir été la cause de votre mort. J'en porterai le regret toute ma vie, et je ne cesserai de pleurer mon ingratitude et ma malice.

QUATRIÈME JOUR.

Puisque mon mal vient du déréglement de mon amour-propre et de l'attache aux créatures, mon remède est de me connaître et me haïr moi-même, de me former une bonne conscience, et de faire un éternel divorce avec le monde. Plus je m'en éloignerai, plus je me rapprocherai de Dieu.

CINQUIÈME JOUR.

Il ne faut plus tarder, le délai est dangereux. Je veux au plus tôt sortir du désordre où je suis, pour retourner à lui avec plus de ferveur, pendant qu'il m'en donne le temps; la vie m'est donnée pour le chercher, la mort pour le trouver, l'éternité pour le posséder.

SIXIÈME JOUR.

Jésus est le roi des cœurs, il est juste qu'il en soit le maître, que je l'aide à regagner son empire que le péché lui a ravi. Je veux entrer dans ses desseins et dans ses voies, je veux me donner à lui pour le servir et pour le suivre partout. Mon ambition est de lui être sujet, ma perfection de lui être semblable, ma gloire d'être un autre Jésus-Christ.

SEPTIÈME JOUR.

Je ne puis suivre Jésus si je ne renonce à mon honneur, à mes plaisirs, à mes commodités et à moi-même; la pauvreté, le mépris, la souffrance, la sujétion font toute la Compagnie de Jésus, je veux donc y entrer et en faire profession

solennelle. Je veux faire divorce avec moi-même pour me lier avec lui ; la séparation est difficile d'abord, mais l'union est aimable et pleine de douceur ; je mourrai à mes propres inclinations, mais c'est pour vivre de la vie de Jésus-Christ.

HUITIÈME JOUR.

Ce dessein est grand, et il demande un grand cœur et une volonté bien résolue, j'ai beaucoup d'ennemis qui le traversent, le monde et l'enfer font leurs efforts pour m'ébranler, mais c'est un Dieu qui m'appelle, je veux combattre sous ses étendards, et m'abandonner à sa conduite ; je suis résolu de souffrir tout plutôt que de m'en départir ; je ne serai jamais content que je ne lui aie rendu quelque signalé service, et que je ne me voie au point où il me désire, tout couvert de ses livrées et couronné de ses souffrances. O mon Dieu ! faites-moi connaître vos volontés, mon cœur est prêt ; que voulez-vous que je fasse ?

NEUVIÈME JOUR.

Ce n'est pas assez de prendre de fortes résolutions, il faut persévérer et mourir avec Jésus sur la croix. Rien ne peut me nuire, si je sais prendre de sa main tout ce qui m'arrive ; les maux ne sont plus maux quand ils ont passé par son cœur ; ils y perdent tout leur venin et toute leur amertume.

DIXIÈME JOUR.

Les biens de la vie présente sont plus à craindre que ses disgrâces. Je n'en veux point, s'ils ne viennent de la main de Jésus ; je me contente des biens du ciel, je me contente de lui seul ; il est mon unique besoin, et si je suis près de lui, je suis à la source de tous les biens. Il ne tient qu'à moi d'y être toujours, je le trouverai en moi et hors de moi, je le rencontrerai partout. Heureux celui qui a mis sa demeure

dans le cœur de Jésus, qui repose, qui travaille, qui prie, qui souffre, qui passe toute sa vie dans ce cabinet sacré! Heureux celui qui loge Jésus dans son cœur, qui le révère comme son roi, qui l'aime comme son âme, et qui peut dire véritablement : Je suis tout à Dieu, et Dieu est tout à moi.

MÉDITATION APRÈS LES EXERCICES.

Dixi nunc cœpi.

Premier Prélude. — Figurez-vous que vous êtes en la présence de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui vous dit, par un reproche amoureux, que vous n'avez encore rien fait pour sa gloire, et qu'il est temps de commencer.

Deuxième Prélude. — Demandez-lui la ferveur d'esprit et la constance dans son saint service et dans l'exécution de vos bons propos.

PREMIER POINT.

Considérez que sortir des exercices, ce n'est pas finir la dévotion, le recueillement, la ferveur et le soin particulier de votre perfection, mais plutôt que c'est commencer de nouveau à vous employer au service de Jésus-Christ. Vous n'avez fait dans les exercices que ce qui est le plus facile, qui est de délibérer, de proposer et de communiquer avec Dieu des moyens de vous faire saint et de concevoir de grands désirs de sa gloire. Le plus difficile et le plus important est d'en venir aux effets, et d'exécuter fidèlement les résolutions que vous avez prises. Il y a trois choses nécessaires à la conquête de la perfection, *savoir, vouloir, exécuter :* la première est bonne, la seconde est encore meilleure, la troisième est absolument nécessaire; mais ni la première ni la seconde ne vous serviront de rien sans la troisième, sinon

pour vous rendre plus coupable. Eh! combien y en a-t-il dans le monde et dans la religion qui n'ont que trop de lumières, et qui ne savent que trop ce que c'est que sainteté, quelle est l'excellence de la vertu et les biens incomparables qu'elle nous apporte; et néanmoins ils ne tirent aucun profit de leur science pour le changement de leur vie. Ils sont riches en vertu par idée, par spéculation, mais ils sont pauvres en vertu par la pratique. Leur science est grande, leur conscience faible et malade. Ils sont magnifiques en paroles et en discours, mais lâches dans leurs actions, nous faisant voir, par une triste expérience, qu'il n'est que trop vrai que souvent ceux qui savent mieux ce que c'est que la vertu, l'exercent et la pratiquent le moins. Dieu vous garde d'être de ce nombre, de peur que les lumières que Dieu vous donne ne vous soient préjudiciables. Cherchez donc à vous instruire pour en venir à la pratique, et sachez que ce n'est pas la connaissance du bien qui vous rendra agréable à Dieu, mais l'exercice : et que si vous négligez les vues et les lumières que Dieu vous a données dans cette retraite, il vous en demandera un jour un compte sévère et rigoureux. Au reste, il est de vos bons désirs comme de vos lumières. Il y en a beaucoup, dit saint Bonaventure, qui conçoivent de ferventes affections, qui forment ensuite de bons propos et qui se promettent de faire des merveilles; et toutefois ils n'en viennent jamais à l'exécution, jamais ils ne surmontent leurs inclinations vicieuses, jamais ils n'acquièrent aucunes vertus solides, et ainsi ils n'arrivent jamais à la perfection. Pourquoi? Leurs désirs sont faibles; ce ne sont que de vaines complaisances. Ils voudraient bien être vertueux; mais ils voudraient l'être sans peine, ou pour le moins avec peu d'effort et de travail. Ils semblent donc avoir la volonté de servir Dieu, mais en effet leur lâcheté fait voir qu'ils ne l'ont pas. Ce sont des paresseux qui veulent et ne veulent pas; ils veulent être saints, et ne veulent pas mettre

la main à l'œuvre; ils veulent vaincre, mais ils ne veulent pas combattre leurs vices; ils aiment la sainteté, mais ils n'en aiment pas la pratique. Ce n'est pas assez, dit saint Jérôme, de vouloir la justice, il faut passer de la connaissance à l'amour, et de l'amour à l'effet. Ce n'est pas qu'il ne soit très-important de prendre à cœur votre perfection, de la désirer ardemment, de la demander à Dieu; mais il faut que cette volonté et ces désirs soient efficaces, et qu'ils emportent non-seulement tout le cœur, mais encore toutes les puissances de votre âme à la poursuite de la vertu; si bien que vous ne prétendiez autre chose en toutes les actions de votre vie. Car, dit saint Thomas, expliquant ces paroles, le désir est estimé d'autant plus efficace qu'il est plus simple et moins partagé. La division l'affaiblit, l'unité le fortifie; dites donc avec David : *Je n'ai qu'un désir au monde, et je ne demande à Dieu qu'une chose, qui est de me faire saint, et de le contenter en travaillant à ma perfection.* Je la rechercherai de toutes mes forces, j'en embrasserai toutes les occasions, et n'en laisserai échapper aucune.

DEUXIÈME POINT.

Considérez qu'il est difficile que les bons désirs que nous concevons dans les exercices soient si faibles qu'ils ne nous portent à quelques bons effets, et qu'on en retire toujours quelque fruit; mais il est souvent passager et de peu de durée. Cette ferveur que nous avons conçue se ralentit peu à peu, si nous ne prenons garde à nous, ainsi que le fer qui sort tout embrasé de la fournaise se refroidit bientôt si on ne l'y remet souvent, et devient si dur que l'ouvrier ne peut le mettre en œuvre.

La cause de cette inconstance et de ce refroidissement, n'est autre que la discontinuation de ce qui doit entretenir ces bons sentiments, et les rendre efficaces. Or, ce qui doit

les entretenir, c'est cela même qui les a fait naître dans les exercices, c'est-à-dire la méditation et la prière, avec le recueillement de notre esprit, qui se dégageant des objets qui le dissipent, s'est occupé plus sérieusement des vérités éternelles qui l'ont tout-à-fait convaincu. Comme donc les œuvres sont les fruits des résolutions, et les résolutions des connaissances, et les connaissances de la considération des vérités qui est plus forte dans le recueillement et le dégagement de notre esprit, il arrive de là que nous replongeant dans les choses extérieures, nous perdons bientôt le recueillement et la liberté de l'esprit; l'esprit ainsi dissipé et embarrassé est moins propre à la considération des choses éternelles; ces vues et ces lumières venant à s'effacer peu à peu, l'affection se refroidit; la volonté se refroidissant dans ses résolutions n'agit plus qu'avec langueur, et voilà la cause de notre relâchement. C'est pourquoi, si vous désirez longtemps conserver le fruit de votre solitude, prenez garde sur toutes choses que votre esprit ne se dissipe pas trop dans les occupations extérieures, et ne s'engage insensiblement dans le tracas des affaires et des soins de votre office, ou qu'il ne s'évapore par les divertissements ou par la recherche de sa propre satisfaction; mais qu'il demeure au contraire toujours libre, toujours éclairé des vérités éternelles qui entretiennent la ferveur de votre amour et du désir que vous avez conçu de la perfection.

TROISIÈME POINT.

Pour arriver à ce but qui est si important, proposez-vous de garder exactement ces cinq avis, qui seront comme les cinq doigts de la main, avec laquelle vous travaillerez avec ferveur à l'exécution de vos bons propos.

PREMIER AVIS.

Soyez fidèle à Dieu en tous vos exercices spirituels, en vos lectures, examens et méditations, confessions, communions, et ne les laissez jamais, et même ne les différez jamais sans nécessité et sans une importante raison.

DEUXIÈME AVIS.

Faites toutes vos actions avec esprit, c'est-à-dire avec intention actuelle, fervente, amoureuse de plaire à Dieu, et pour cet effet au commencement de chaque action, élevez votre cœur à Dieu et dites intérieurement mais avec ferveur : *Mon Dieu, c'est pour votre plus grande gloire; mon Dieu, c'est pour vous plaire; ô Jésus, bénissez cette action, unissez-la à votre croix.* A la fin de l'œuvre, dites : *Mon Dieu, soyez béni; ô doux Jésus, pardonnez-moi les fautes que j'ai faites.* Au progrès de l'action, si elle dure longtemps, dites : *O Jésus, vous êtes le Dieu de mon cœur,* ou bien : *O Jésus, je ne veux vivre que pour vous;* ou semblables aspirations, qui vous fassent ressouvenir du dessein unique que vous devez avoir toujours dans l'esprit, qui est de plaire à Dieu, de le glorifier, de vous consumer dans son service, de vivre et de mourir pour lui.

TROISIÈME AVIS.

Soyez par-dessus toutes choses soigneux de bien faire votre examen particulier, prenant à tâche de profiter chaque jour dans la vertu particulière que vous avez résolu d'acquérir, et dans la mortification du vice contraire. Que ce soit le matin la seconde pensée qui occupe votre esprit, après avoir donné votre cœur et consacré votre journée à la gloire de Dieu. Que ce soit la première vue de votre examen, commençant toujours la recherche de vos fautes par celle de votre examen

particulier; enfin que le soir en vous couchant, vous tâchiez de vous endormir dans le désir de mieux servir Dieu le lendemain, et de combattre plus courageusement contre ses ennemis, surtout contre ce vice particulier.

QUATRIÈME AVIS.

Ne vous approchez jamais des sacrements par manière d'acquit, mais avec un profond respect, surtout le jour de la communion, gardez-vous de vous dissiper le matin. Employez bien ce temps qui est le plus précieux de votre vie, puisque c'est pour lors que vous êtes plus près de Dieu, et que vous pouvez obtenir de grandes faveurs de sa bonté.

CINQUIÈME AVIS.

Soyez grandement soigneux de votre office, prenez plaisir au travail, ne soyez jamais oisif, ayez soin d'y garder la pauvreté, ne disposant de rien sans congé des supérieurs; ne vous mêlez point de l'office d'autrui ni de ses affaires; mais faites volontiers plaisir à tout le monde par pur amour de Dieu, ne vous rendant ni trop fâcheux, ni aussi trop complaisant dans les choses qui sont contre les règles et l'édification.

Or, afin que cette main ne vienne à s'affaiblir ou se lasser, choisissez toutes les semaines un jour de fête pour faire une demi-heure de revue, pour considérer comment vous observez ces avis et ces pratiques, les considérant l'une après l'autre, comme les cinq doigts de la main, afin que si quelqu'un se trouvait débile ou malade, vous y apportiez du remède et preniez de là occasion de conférer avec votre directeur. Cette communication est de très-grand profit. Finissez cette méditation par une fervente prière à Notre-Seigneur et à sa bienheureuse Mère, les conjurant de vous donner la force d'exécuter tout ce que vous leur avez promis; et

sur la confiance que vous prendrez tout entière en la miséricorde de votre Sauveur, qui ne désire rien plus passionnément que votre perfection, dites avec un grand courage : *Dixi, nunc cœpi :* Je l'ai dit, je l'ai résolu, c'est ma volonté, c'est mon dessein inviolable, je veux me donner tout à Dieu, je m'en vais commencer tout de nouveau, comme si je n'avais jamais rien fait. Ainsi soit-il.

RÉFLEXIONS IMPORTANTES

SUR LE PROGRÈS QU'ON A FAIT DANS LA VIE SPIRITUELLE DEPUIS LA DERNIÈRE RETRAITE.

POUR SERVIR DE LECTURE DURANT LES EXERCICES.

PREMIER JOUR DES EXERCICES.

Réflexions sur le progrès qu'on a fait dans le désir de la perfection depuis la dernière retraite.

« Nous vous supplions, mes frères, et nous vous conjurons par le Seigneur Jésus, qu'ayant appris de nous comment vous devez marcher dans la voie de Dieu pour lui plaire, vous y marchiez aussi d'une telle sorte, que vous y avanciez de plus en plus. » I. THESS., 4. 1.

Considérez avec attention l'importance de cette règle de saint Ignace : Que tous aient soin d'avancer par de continuels progrès dans le service divin (1).

1. Le premier motif qui nous oblige à nous avancer continuellement dans la voie du service divin, et de notre perfection, est pris de la volonté de Dieu, qui nous est si souvent déclarée dans les Écritures saintes. *Que celui qui est*

(1) 3 p. const., c. 1, n. 10.

juste se justifie encore, et que le saint se sanctifie encore (1). *Croissez dans la grâce et dans la connaissance de Notre-Seigneur et notre Sauveur Jésus-Christ* (2). *Comme des enfants nouvellement nés, désirez ardemment le lait spirituel et tout pur, afin qu'il vous fasse croître dans le salut, si toutefois vous avez goûté que le Seigneur est doux* (3). *Pratiquant la vérité dans la charité, croissons en toutes choses par Jésus-Christ qui est notre chef* (4). *Dieu m'est témoin,* dit l'Apôtre, *avec quelle tendresse je vous aime tous dans les entrailles de Jésus-Christ; et ce que je lui demande est que votre charité croisse de plus en plus en science et en toute diligence, afin que vous sachiez discerner ce qui est plus parfait, que vous soyez sincères, que vous marchiez jusqu'au jour de Jésus-Christ, sans que votre course soit interrompue par aucune chute, et que vous soyez remplis des fruits de justice par Jésus-Christ, pour la gloire et la louange de Dieu* (5). *Mes frères, nous vous prions et conjurons par le Seigneur Jésus, que comme vous avez appris de nous comment vous devez marcher et plaire à Dieu, aussi vous marchiez de telle sorte, que vous vous avanciez de plus en plus; car vous savez quels préceptes nous vous avons donnés de la part du Seigneur Jésus. La volonté de Dieu est que vous soyez saints* (6). C'est ce que lui-même dit un jour à sainte Catherine de Sienne : « Je ne désire et ne recherche autre chose des hommes que leur sanctification, et, pour cette fin, je leur promets toutes choses, et les leur donne par un mouvement d'amour tout particulier (7). » Comme il est infiniment libéral, et que sans cesse nous avons besoin de lui, son plaisir est que nous le cherchions sans cesse, selon ces paroles du Prophète-roi : *Cherchez le Seigneur, et vous fortifiez;*

(1) Apoc., c. ult., n. 11. — (2) 2. Pet., 3, n. 18. — (3) 1. Pet., 2, n. 2. — (4) Ad Ephes., c. 4, n. 16. — (5) Phil., 1, n. 9 et 10. — (6) 1. Thess., c. 4, n. 1, 2, 3. — (7) Dial. 137 capite.

cherchez sans cesse son visage (1). Il n'attend rien de vous, dit saint Bernard, il ne désire autre chose, sinon que vous le cherchiez avec soin et avec affection (2). Que si vous demandez qu'est-ce que chercher sans cesse la lumière de son visage, je réponds avec ce même père : Si le travail vous plaît, si vous courez dans la voie des commandements de Dieu sans broncher et sans vous lasser, si vous êtes de jour en jour plus frais et plus vigoureux au progrès et à la fin qu'au commencement de votre course, certainement vous cherchez sans cesse son visage, et vous le trouverez indubitablement (3).

2. *Motif.* La considération du Verbe incarné, et le désir qu'il a de nous rendre semblables à lui, est aussi un puissant motif pour nous obliger à tendre à la perfection avec plus de ferveur (4); car premièrement c'est pour cela qu'il s'est fait homme, afin de nous faire des dieux, ou, selon saint Athanase le Sinaïte (5), Dieu s'est fait homme, afin que l'homme devînt un autre Jésus-Christ, en tâchant d'exprimer les vertus de sa divinité, qui éclataient durant sa vie mortelle dans son humanité. L'honneur qu'il nous avait fait en nous créant à son image, *afin que l'homme fût imitateur de son auteur,* dit saint Léon (6), était sans doute considérable, et nous engageait à l'étude de la perfection, à moins que d'abuser de ses dons et de nous rendre indignes de la vie. Mais celui qu'il nous a fait en prenant la forme de l'homme, pour nous tracer un modèle sensible de toutes les vertus, est incomparablement plus grand; vu que dans la création les anges avaient de l'avantage sur nous dans tous les dons de la nature et de la grâce; mais dans l'incarnation,

(1) Ps. 104. — (2) S. Bern., Serm. 2, de S. Andræa. — (3) S. Bern., Serm. de tripl. cohærentia. — (4) S. Aug., Serm. 13, de temp.; S. Chrys., Hom. 62, ad pop.; S. Thom., opus. 56. — (5) Anast. Sin., Hom. 7, Exham. — (6) S. Leo, Serm. 1, de jej. decimi mensis.

nous avons sur eux la préférence, et je ne m'étonne pas si saint Chrysostôme a bien osé dire que nous devrions être meilleurs que les anges, et plus grands en vertu que les archanges, parce que Dieu nous a plus honorés (1). Et de fait, le Fils de Dieu ne s'est pas contenté de se faire homme comme nous, afin de nous rendre saints comme lui; mais il a voulu nous laisser sa vie et sa mort pour exemple, et souffrir l'extrémité de tous les maux jusqu'au supplice de la croix, pour nous sanctifier par ses mérites, et nous procurer la grâce de l'imiter et de marcher sur ses pas. *Vous étiez autrefois éloignés de Dieu, et votre esprit abandonné à des œuvres criminelles, vous avait rendus ses ennemis; mais maintenant Jésus-Christ vous a réconciliés dans le corps de sa chair, par sa mort, pour vous rendre saints, purs et irréprochables devant lui* (2). Et de plus, afin de nous appliquer le trésor de ses souffrances, il a établi les sacrements qui sont les canaux de la grâce, et surtout celui de l'Eucharistie, qui est le sacrement de son corps et de son sang, *où il répand les richesses de son divin amour envers les hommes* (3), avec une telle abondance, qu'une seule communion faite avec esprit et sentiment de piété, comme disait sainte Madeleine de Pazzi (4), serait capable de conduire l'âme à une haute perfection; car elle contient tout ensemble la divinité et l'humanité de Jésus-Christ, qui est *la mamelle du Père éternel,* dit Clément Alexandrin; l'aliment de la vie, selon Fulbert de Chartres; l'aliment de la sainteté, qui nourrit et qui fait croître toutes les vertus, comme l'appelle saint Laurent Justinien; par conséquent si nous ne sommes saints, nous sommes inexcusables, puisqu'il ne tient qu'à nous de l'être, et que d'ailleurs nous y sommes obligés au péril de notre salut éternel, parce que c'est dans cette vue que Dieu *nous*

(1) S. Chrys., Hom. 3, in ep. ad Ephes., ad moral. — (2) Coloss., 1. 21. — (3) Conc. Trid., sess. 13, c. 2. — (4) In vita, c. 94.

a comblés en Jésus-Christ de toutes sortes de bénédictions spirituelles pour le ciel, ainsi qu'il nous a élus en lui avant la création du monde, par l'amour qu'il nous a porté, afin que nous fussions saints et irrépréhensibles devant ses yeux (1). Suivons donc les amoureux desseins de ce bon père, qui désire notre bien avec plus d'empressement que nous-mêmes. Soyons semblables à Jésus-Christ, puisqu'il s'est fait semblable à nous; devenons des dieux pour l'amour de lui, puisqu'il s'est fait homme pour l'amour de nous (2). Voilà la fin de tous les enseignements de la loi; voilà le dessein pour lequel Dieu s'est anéanti. C'est pour cela qu'il s'est revêtu de notre chair.

3. *Motif*. La profession que nous faisons de le servir est un troisième motif qui nous oblige à tendre à la perfection comme chrétiens, et plus encore comme religieux, parce que l'obligation générale d'un chrétien est de garder les commandements de Dieu (3), et l'obligation particulière d'un religieux est de garder les conseils qui sont propres de son état. C'est donc en vain qu'on nous appelle chrétiens, si nous ne sommes imitateurs de Jésus-Christ; nous sommes indignes de porter son nom, si nous ne nous efforçons de nous conformer à sa vie et à ses mœurs. Il est notre chef, et nous avons l'honneur d'être ses membres, ne serait-ce pas une chose monstrueuse de voir le corps d'un enfant sous le chef d'un homme fait? que si ce défaut est honteux à un chrétien, que doit-on juger d'un religieux qui est la plus illustre partie du troupeau de Jésus-Christ, dit saint Cyprien, et qui doit avoir dans son extérieur la pureté des anges, dans son intérieur l'attente des prophètes, et dans tous les deux ensemble la perfection des apôtres (4). Ce sont les paroles de saint Ber-

(1) Ephes., 1. 4. — (2) S. Greg. Nazian., orat. 40 in Pas. — (3) S. Greg., l. 4 de habit. virg., c. 21. — (4) S. Bern., serm. 2 de alt. et bass. cordis.

nard, qui déplore en plusieurs endroits la lâcheté des tièdes qui vivent dans une si grande négligence de leur avancement spirituel, qu'il est à craindre que Dieu ne retire l'abondance des grâces dont ils font un si mauvais usage. Voilà, mes frères, dit ce grand saint, le sujet de mon extrême tristesse, et de la douleur continuelle qui me serre le cœur, lorsque j'en vois quelques-uns qui sont si portés à la légèreté, aux ris et aux paroles de railleries, que je crains fort qu'ils ne tombent dans un trop profond oubli des miséricordes divines, et qu'étant ingrats de tant de bénéfices qu'ils ont reçus, la grâce ne les abandonne, parce qu'ils n'ont pas la gratitude ni l'estime qu'ils devraient avoir pour elle (1).

4. *Motif.* Nous disons souvent, pour couvrir notre nonchalance et pour fuir la confusion qu'elle mérite, que nous ne sommes pas des saints, que Dieu ne nous a pas donné de grands talents, que nous n'avons pas ces grâces de choix, ces vertus éminentes, cette force et ce courage héroïque, qu'il ne communique qu'à ses plus grands amis. Mais en vérité ces excuses sont déraisonnables, et il faut avouer de bonne foi que nous n'avons point sujet de nous plaindre de la grâce, mais que la grâce a grand sujet de se plaindre de nous. Car, dit saint Ignace, « la souveraine bonté de Dieu, son amour immense et sa charité paternelle, se portent avec plus d'inclination à nous accorder la perfection, que nous à la rechercher (2). » Autrement le Fils de Dieu, de la bonté duquel elle dépend uniquement, ne nous aurait pas dit, pour nous y exhorter, *soyez parfaits, comme votre Père céleste est parfait.* C'est pourquoi nous sommes assurés qu'il sera très-libéral envers nous, pourvu qu'il trouve en nous de la correspondance, et que nous soyons également humbles, fervents

(1) Vide S. Bern., serm. 2 de septem panib., et serm. 24 et 84 in Cant., et serm. 1 in Ps. 90, et serm. 2 de S. Andræa, et serm. 3 ded., et serm. in die Pasch. — (2) S. Ignat. Loyola, ep. de perfect. relig. init.

et fidèles à la grâce, pour en faire un bon usage. Car il est certain « qu'il nous aime plus que nous ne nous aimons nous-mêmes, qu'il est plus prompt à donner que nous à demander (1), comme il dit lui-même à sainte Brigitte, qu'il surpasse toujours avec beaucoup d'excès nos demandes et nos vœux, qu'autant qu'il trouve de capacité dans la créature, autant il se communique, qu'il donnerait à tout moment, si nous y apportions les dispositions convenables, et enfin qu'une mère pressée des douleurs de l'enfantement, ne désire pas tant de se délivrer de son fruit, que lui d'épancher sur nous les trésors de sa miséricorde (2). » Nous n'en pouvons pas douter, si nous considérons les puissants secours qu'il nous offre pour travailler à notre sanctification, l'abondance des grâces dont il nous prévient, la protection de tous les esprits bienheureux, le service de toutes les créatures, le prix de son précieux sang, les mérites de sa mort et le trésor de sa divine eucharistie, où il se donne lui-même à nous pour être notre viatique, notre voie, notre chef et notre guide à l'éternité bienheureuse. Eh ! qu'est-ce qui peut suffire à celui à qui tant de biens et de puissants motifs ne suffisent pas pour s'employer de tout son cœur au service de son prince (3) ?

5. *Motif.* Et toutefois que le nombre est petit de ceux qui servent Dieu fidèlement ! Jetez les yeux sur toutes les parties du monde habitable, vous n'y trouverez plus de terres couvertes de moissons qu'on puisse cueillir, mais d'épines qui ne sont propres que pour brûler. Hélas ! dit saint Bernard, que Dieu souffre et dissimule d'injures des païens, des Juifs, des hérétiques et des faux chrétiens. Car ceux mêmes qui paraissent chrétiens et bons chrétiens, et même religieux vivant en de saintes maisons, ne laissent pas de l'attaquer comme s'ils

(1) S. Chrys., hom. 12 in 1 Cor. — (2) Idem(3) hom. 20 ad popul. S. Brigit., l. 1. Revel., c. 15. Vide S. Thom., op. 62, liberalitas Dei.— (3) S. Ignat. Loyola, ep. de perfect. relig.

étaient ses ennemis déclarés, et ne craignent point de commettre sous un habit de religieux les péchés des infidèles (1). C'est de quoi le Fils de Dieu se plaint à ses plus fidèles amis : « Je suis méprisé de tous, tout le monde me chasse, personne ne me veut aimer. Cherchez où sont aujourd'hui les défenseurs de la foi, où sont ceux qui combattent les ennemis de Dieu et qui veulent exposer leur vie pour le Seigneur (2) ; et ailleurs : Je suis tout à fait dans l'oubli, dans le mépris et dans l'abandon, comme un roi dépouillé qu'on chasse de son royaume, pour mettre en sa place un très-méchant voleur, que l'homme, qui me doit sa rédemption élève au-dessus de moi, et lui donne la préférence et lui engage sa foi. Et néanmoins c'est un larron qui me ravit par ses suggestions et par ses fausses promesses les âmes que j'ai rachetées au prix de mon sang (3). » C'est ce qui fait gémir les saints, voyant que Jésus-Christ a si peu de serviteurs, et que ses ennemis entraînent presque tout après eux. « Qui est l'homme si insensible, dit saint Chrysostôme, qui ne soit touché de douleur, voyant qu'on se porte au service du démon avec plus de passion, qu'aux intérêts de Jésus-Christ ? Quand la récompense qu'ils nous promettent serait égale, nous serions toujours inexcusables ; mais l'un nous promet le paradis, et nous ne devons attendre de l'autre que le feu éternel. Que pourrons-nous donc alléguer pour notre défense à l'heure de la mort (4) ? » C'est ce qui animait le zèle du père Balthazar Alvarez, lorsqu'écrivant à un homme de qualité qui différait de rentrer dans le chemin de la perfection dont il s'était écarté, il lui faisait le même reproche que saint Paul faisait aux Galates : *Qui vous a ensorcelé, mon frère, pour être ainsi rebelle à la vérité? vous marchiez si bien, vous couriez si bien, qui vous a empêché d'obéir à la vérité?* dites-moi, je vous prie, quand

(1) S. Ber., l. 2 de cons. ad Eug., c. 5. — (2) S. Brigit. Revel., c. 51. — (3) Revel., c. 1. — (4) Serm. in inser. Alt., act. 17.

le démon a-t-il versé son sang pour vous, que vous avez tant d'amour pour lui (1) ? C'est par ce même motif que le bienheureux Louis de Gonzague s'excitait à la pénitence, et s'embrasait au désir de la perfection. « Tant de religieux et d'ecclésiastiques, disait-il (2), s'oublient de leur vocation, comment est-ce que le Seigneur pourra souffrir désormais un si grand renversement dans son royaume? Les fidèles ôtent la gloire à Dieu presque toute leur vie par leur grande tiédeur, qui la réparera ? Malheur aux hommes du siècle qui diffèrent leur pénitence jusqu'à la mort ! malheur aux religieux qui dorment continuellement jusqu'à ce redoutable moment ! » C'est ce feu divin qui brûlait dans le cœur de saint Ignace, lorsqu'étant encore dans les premières ferveurs de sa conversion, et sentant un extrême regret de voir Dieu offensé par tant de crimes, il s'écriait. « O Seigneur ! ô mon amour ! ô les délices de mon cœur ! oh ! si les hommes vous connaissaient, ils ne vous offenseraient jamais. » C'est dans cette vue qu'il forma le projet de la compagnie de Jésus, pour diminuer le nombre des ennemis de Dieu parmi les infidèles et les fidèles, et pour augmenter celui de ses amis et de ses saints. C'est par la même considération que sainte Thérèse s'employa si courageusement à fonder un si grand nombre de monastères, « afin, disait-elle, d'attirer plusieurs âmes au service de Dieu, qui pussent apaiser sa colère, vu qu'il y en a tant qui l'offensent (3). »

Faites réflexion sur vous, et voyez : 1° si vous avez ces saintes ardeurs et ce zèle brûlant de la plus grande gloire de Dieu, de votre perfection et du salut des âmes ; 2° si vous employez fidèlement tous les moyens que Dieu vous donne

(1) In vita P. Balth., c. 34. Ad Gal. 3 et 5 cap. — (2) B. Aloy. in manuscripto post ejus obitum invento cujus hœc verba sunt quæ sequuntur. Ita B. Aloys. Vide ep. S. Ignat., de pers. Rel. Vide B. Laur. Just de int. co., c. 11. — (3) Sainte Thérèse au chemin de la perfection, chap. 1.

pour le servir parfaitement ; 3° si vous faites chaque action comme si c'était la première et la dernière de votre vie ; 4° si vous faites état des plus petites choses, ou plutôt, si vous n'estimez rien de petit en tout ce qui peut déplaire à Dieu, non plus qu'en ce qui peut le contenter ; 5° si vous ménagez avec soin tous les moments de la journée, afin qu'il n'y ait rien de vide dans vos actions ; 6° et enfin, si après tout cela vous n'êtes jamais content de vous-même, si vous aspirez toujours à une plus grande vertu pour arriver à ce haut point de sainteté que Dieu désire de vous, c'est-à-dire *que vous soyez parfait et accompli en toute manière, et que rien ne vous manque* (1).

LECTURE POUR LE DEUXIÈME JOUR.

Réflexions sur le progrès qu'on a fait dans la fuite du péché depuis la dernière retraite.

Saint Basile dit très-bien que le premier degré de notre avancement spirituel est de nous éloigner du péché (2). Saint Ambroise est dans le même sentiment : Le commencement du bien est de s'abstenir du mal (3). Et saint Bernard en apporte la raison, parce que le vice et la vertu sont deux qualités contraires, qui ne peuvent pas croître ensemble dans un même sujet. Il faut donc se séparer du péché pour s'avancer dans la vertu (4) ; car comme on défriche la terre avant d'y semer le bon grain, afin de recueillir une abondante moisson ; de même, dit Cassien, il faut premièrement déra-

(1) 1 Jac., 4. — (2) S. Baz. in Ps. 1. — (3) S. Amb. in Ps. 1. — (4) S. Bern., serm. 58 in Cant.

ciner les vices avant de planter les vertus, afin qu'elles croissent et qu'elles portent de bons fruits (1). De fait, l'expérience nous apprend que cette maxime de saint François Xavier est très-véritable, qu'à proportion que l'âme se retire du péché, Dieu y répand les dons célestes avec plus d'abondance (2). Ce qu'Eusèbe Emissène avait dit avant lui : Autant vous vous éloignez du vice, autant vous vous approchez des vertus, parce que la destruction des crimes est l'acquisition des vertus, l'une est inséparable de l'autre.

1. Persuadé de cette vérité, faites une sérieuse réflexion sur votre disposition intérieure, et considérez, en premier lieu, quel progrès vous avez fait de la connaissance de vous-même, de vos défauts et de vos imperfections. *Nosce teipsum*, connaissez-vous vous-même. C'est une des perfections souveraines de Dieu de connaître l'excellence de son être, et la perfection de l'homme est de connaître sa bassesse, son néant et sa malice. *Nosce teipsum*, connaissez-vous vous-même, sans cela vous ne vous corrigerez jamais. La connaissance du péché est le commencement du salut. Celui qui ne se reconnaît pas pécheur, n'a pas envie de se corriger. C'est pourquoi si vous voulez vous défaire de vos vices, convainquez-vous vous-même, informez-vous de vos déportements, et après une soigneuse recherche de votre vie, faites premièrement l'office d'accusateur, puis de juge, et enfin de suppliant, pour obtenir votre grâce et une entière abolition de vos crimes (3). *Nosce teipsum*, connaissez-vous vous-même, sans cela vous ne vous convertirez jamais parfaitement. David demeura dans son crime sans retourner à Dieu, jusqu'à ce que le prophète Nathan lui fit ouvrir les yeux à son malheur ; mais depuis qu'il eut connu le misérable état de son âme, il ne cessa de gémir devant Dieu jour et nuit ; et qui lui eût demandé pour-

(1) Cass., l. 4 inst., inst., c, ult. — (2) Turs. in vit. S. Xav., l. 6, c. 13. — (3) Sen.. ep. 18.

quoi il versait ce torrent de larmes, il eût répondu : *Parce que je reconnais mon iniquité, et mon péché est toujours contre moi* (1). Quand est-ce que l'enfant prodigue résolut de changer de vie, et forma le dessein de sa conversion, disant : *Je me lèverai, et je retournerai à mon père, et lui dirai : J'ai péché contre le ciel et contre vous ?* Ce fut lorsqu'il rentra en lui-même, et que l'excès de sa misère lui fit connaître la grandeur de son péché. Et la pénitence de Magdeleine, par où commença-t-elle, sinon par la vue de son péché? Parce qu'elle vit les taches honteuses de son impureté, dit saint Grégoire, elle courut aussitôt à la fontaine de la miséricorde pour se laver (2). *Nosce teipsum,* connaissez-vous vous-même, sans cela vous n'aurez jamais aucune solide vertu. Quand vous connaîtriez tous les mystères de la grâce et tous les secrets de la nature, si vous ne vous connaissez pas vous-même, vous ressemblez à celui qui bâtit sans fondement. Vous bâtissez des ruines et non pas un édifice (3). *Nosce teipsum,* connaissez-vous vous-même, sans cela vous n'aurez jamais le recueillement de l'esprit ni la paix du cœur, ni cette spéciale protection de Dieu, qui ne se communique qu'aux humbles. *Si vous ne vous connaissez pas, ô la plus belle de toutes les femmes, sortez et suivez la piste des troupeaux de vos campagnes, paissez vos chevreuils proche des cabanes des pasteurs* (4). Remarquez ici trois peines considérables, qui sont comprises dans ces paroles : l'exil du cœur, le trouble de la conscience et l'abandon de Dieu. Une âme qui ne se connaît pas se dissipe aisément, s'épanche tout au dehors, et sort de la solitude du cœur, où les âmes pures jouissent de la manne des consolations divines. Elle pert ensuite la paix et la tranquillité de l'esprit que possèdent ceux qui ont acquis l'empire des passions, suivant ses sens et ses affections

(1) Ps. 150. — (2) S. Greg., hom. 13 in Evang. — (3) S. Bern., l. de consid. — (4) Cant. 1.

brutales, et vivant d'une vie animale et terrestre. Bien loin de mortifier ses passions déréglées, elle ne les suit pas seulement, elle les nourrit avec plaisir, elle les fomente, et préfère leur satisfaction à la protection divine. Jugez si cet état n'est pas bien déplorable, et s'il n'est pas important que vous y fassiez attention, afin de savoir ce qui vous manque. Examinez-vous donc sérieusement, et voyez : 1° si vous n'êtes point du nombre de ces aveugles qui ne se connaissent pas eux-mêmes, et qui ne se mettent pas en peine de se connaître (1) ; 2° si lorsque Dieu vous découvre vos péchés, vous ne sillez point les yeux par une dissimulation malicieuse, de peur de les voir et d'être obligé de les quitter ; 3° si vous recevez volontiers les avertissements qu'on vous donne, ou si vous vous en offensez, et si vous cherchez des prétextes pour pallier vos fautes ; 4° si votre amour-propre ne vous fait point quelquefois prendre le mal pour le bien, et ne vous persuade point que vous avez raison de faire ce que vous faites contre toute raison (2). 5° Considérez encore quel effet produit en vous la vue de vos défauts ; car si c'est le découragement, le chagrin, l'abattement, l'inquiétude et le trouble, elle vous doit être suspecte (3). La véritable lumière du Saint-Esprit qui nous découvre les taches de notre âme, nous confond sans nous troubler, nous humilie sans nous abattre le courage, et nous attriste sans nous ôter la paix du cœur ni la confiance en Dieu.

2. Considérez, en second lieu, quel progrès vous avez fait dans la contrition et la douleur de vos péchés. Les bienheureux qui sont dans le ciel prennent sujet de la vue des péchés qu'ils ont commis sur la terre, de bénir Dieu et de chanter des cantiques de joie, se souvenant de ses miséricordes en leur endroit, et disant avec le Prophète roi : *Notre âme s'est sauvée, comme un passereau qui s'échappe du filet des oiseleurs,*

(1) S. Greg., hom. 4 in Ezech. — (2) Sen. ep. 116. — (3) Jer. 2.

le filet a été brisé, et nous nous sommes échappés (1). Car, comme dit saint Paul, *tout contribue au bien de ceux qui aiment Dieu,* jusqu'aux péchés mêmes, ajoute saint Thomas. C'est pourquoi ils peuvent dire de leurs fautes particulières ce que saint Grégoire dit du péché originel : Heureuse faute qui a mérité d'avoir un tel rédempteur ! Heureuse non pas en elle-même ; car il faudrait mieux que tout le monde pérît que de commettre un seul péché ; mais dans ses suites, parce qu'elle leur a donné occasion de produire plusieurs actes de vertu, et d'éprouver les bontés et les miséricordes infinies du rédempteur.

Les réprouvés, au contraire, tirent de la vue de leurs crimes un funeste sujet de repentir et de désespoir, et comme la peine ouvre les yeux des méchants que le péché leur avait fermés (2), sentant la pesanteur du bras qui les frappe, et voyant qu'ils sont eux-mêmes la cause de leur malheur, ils jettent des cris effroyables, en détestant leur mauvaise conduite et déplorant en vain leur aveuglement et leur folie (3).

Mais nous qui tenons le milieu entre le ciel et l'enfer, et qui sommes capables de douleurs et de joie, nous devons pratiquer l'une et l'autre à la vue de nos péchés, en concevant d'une part un extrême regret d'avoir offensé une bonté infinie, qui ne cesse à chaque moment de nous faire du bien ; et d'ailleurs tirant de la douleur même un sujet de consolation et de joie, parce qu'elle est toujours très-salutaire, pourvu qu'elle soit telle qu'il faut pour obtenir le pardon de nos offenses et l'amendement de notre vie. Or, pour en tirer un fruit si considérable, il faut éviter deux écueils fort dangereux, savoir, la fausse liberté d'une conscience peu timorée qui se fait des règles de conduite, condescendantes aux inclinations de la nature corrompue, et l'excessive gêne d'une conscience scrupuleuse, qui par une crainte d'offenser Dieu

(1) Ps. 123. — (2) S. Greg. l. 25 Mor., c. 2. — (3) Sap., 5.

mal réglée et mal fondée sur des doutes et des pensées importunes, se figure des péchés où il n'y en a point, et prend tous les péchés véniels pour des péchés mortels. Examinez-vous sur ces deux points, et sondant votre conscience, voyez si vous n'écoutez point l'esprit de ténèbres et votre propre esprit qui, sous l'apparence de cette sainte liberté dont jouissent les enfants de Dieu, vous portent à une fausse liberté qui vous fasse expliquer les vérités évangéliques et les maximes de la perfection selon votre humeur, et les accommoder à vos inclinations et affections sensuelles. Pour cet effet, considérez le caractère de la vraie et de la fausse liberté, afin de voir de quel parti vous êtes. La vraie liberté use d'une grande modestie et retenue à l'endroit du prochain. Si elle est obligée de le reprendre ou de l'avertir de ses défauts, elle le fait à la vérité avec franchise, sans artifice ni flatterie, mais non pas sans compassion et sans crainte de tomber elle-même en de plus grandes imperfections. S'il le faut corriger, elle ne le fait qu'avec regret, et n'use de la sévérité que lorsque la douceur ne sert de rien. S'il est besoin de l'instruire, elle s'accommode à la portée de son esprit, elle supporte ses faiblesses, elle s'abaisse aux plus petites choses, et se fait tout à tous, pour gagner tout le monde à Jésus-Christ. La fausse liberté, tout au contraire, censure tout avec hardiesse, parce qu'elle a trop de présomption, et ne peut souffrir un bon avis, parce qu'elle manque d'humilité ; elle est indulgente envers soi-même, parce qu'elle s'aime, et ne pardonne rien aux autres, parce qu'elle n'a point de charité. Elle veut juger de tout, parler avec assurance de tout ce qu'elle sait et ne sait pas, et régenter impérieusement les esprits avec une espèce de tyrannie. La vraie liberté ne méprise point les petites choses qui peuvent nuire ou contribuer à sa perfection. Elle fuit les entretiens inutiles, les familiarités dangereuses et les conversations trop fréquentes ; les témoignages trop sensibles d'amitié et de confiance lui sont suspects, et les présents qui en

sont les marques lui sont à charge, comme des liens sensibles de la nature, et des engagements du cœur préjudiciables à la pureté de ses intentions. La fausse liberté tout au contraire est hardie et téméraire en toutes ses entreprises, évaporée dans les compagnies, ennemie de la contrainte et du règlement intérieur, amie des complaisances, des entretiens curieux, des familiarités secrètes, des déférences, des louanges, des divertissements et des délices de la vie. Enfin, la vraie liberté s'assujettit volontiers au doux joug de la foi et des lois évangéliques, et garde une fidélité indispensable au service de Notre-Seigneur, avec une parfaite soumission à la conduite des directeurs, à qui elle donne un plein pouvoir de reprendre avec confiance et corriger dans ses mœurs tout ce qui leur semble à propos. Au lieu que la fausse liberté méprise la direction, et veut elle-même disposer de tout, sous prétexte de charité et de spiritualité, abusant des maximes d'une perfection imaginaire, qui la porte à faire et à dire tout ce qui lui plaît, à mépriser ses devoirs pour suivre ses passions qu'elle entretient par la facilité qu'elle trouve à se confesser de ses fautes, et par le repos qu'elle ressent après qu'elle s'en est déchargée, quoiqu'elle ne s'en corrige pas.

Voyez, en second lieu, si vous n'êtes point sujet aux peines d'esprit, que causent les ténèbres d'une conscience scrupuleuse, ou troublée de vaines craintes et d'inquiétudes mal fondées. Les unes viennent d'une crainte excessive des jugements de Dieu, qui fait qu'un esprit faible et timide réfléchit sans cesse sur les désordres de sa vie passée, dont il craint de ne s'être jamais bien confessé, et plus il s'en confesse pour apaiser ses frayeurs, moins il est satisfait et content. Les autres naissent d'une appréhension déréglée de faillir et de perdre la grâce de Dieu par quelque offense mortelle, qui jette l'âme dans un trouble perpétuel, comme dans une prison obscure, où elle ne voit que des spectres

effroyables, prenant toutes ses imaginations pour des vérités, toutes ses pensées pour des consentements criminels et toutes ses actions pour des crimes abominables. Les autres procèdent d'une crainte désordonnée de l'âme, ou même d'une fausse imagination qu'elle a d'être déjà réprouvée de Dieu, sur ce qu'elle sent la nature trop faible, les passions trop fortes, les tentations trop violentes, les pratiques de la perfection trop difficiles, et les rechutes trop fréquentes pour pouvoir se sauver ; toutes ces craintes et ces impressions fâcheuses sont des effets de l'amour-propre, qui voudrait avoir des marques sensibles de l'innocence de ses actions et de l'approbation divine, pour vivre en repos et être assurée de son salut. Mais ce désir empressé et inquiet ne sert qu'à donner prise au démon, qui sachant le faible de cette âme trop amoureuse d'elle-même, augmente ses peines par mille artifices, qui sont d'autant plus dangereux, qu'il est plus difficile non-seulement de s'en défendre, mais encore de se persuader qu'il en est l'auteur. Car les autres tentations se font bien mieux connaître par leur malignité, et on les surmonte plus facilement par la crainte et par l'amour de Dieu ; mais pour les craintes et les troubles d'une conscience scrupuleuse, il semble qu'elles naissent de ces mêmes vertus, et qu'elles ne viennent que de la crainte d'offenser Dieu, et d'un désir empressé de l'aimer. C'est pourquoi il est plus malaisé de s'en défaire, et de croire qu'elles viennent en effet d'un mouvement secret de l'amour-propre et de la malice du démon.

3. Après avoir reconnu le progrès que vous avez fait dans la connaissance de vous-même et dans la contrition de vos péchés, qui sont les deux premiers éléments d'une bonne conscience, considérez celui que vous avez fait dans les deux autres qui contribuent à la former, savoir, la punition et l'amendement ou la diminution de vos fautes. La punition satisfait à Dieu pour les péchés que vous avez commis, et

prévient sa justice qui ne laisse aucun péché impuni, mais qui ne le punit pas aussi deux fois. Si vous en prenez la vengeance vous-même, il est content; mais si vous y manquez, il la prendra indubitablement par ses mains, avec un surcroît de rigueur qu'il voudrait vous épargner, si vous aviez soin de l'apaiser. L'amendement est la fin principale que Dieu prétend, sans laquelle tout le reste serait inutile; car, dit Tertullien, la pénitence est vaine là où il n'y a nul amendement (1). Si vous êtes pénitent, dit saint Augustin, repentez-vous d'avoir péché; si vous en avez du repentir et de la douleur, ne le faites plus; si vous le faites encore, vous n'êtes pas pénitent. Voulez-vous voir le progrès que vous avez fait en ce point, servez-vous de ces quatre marques pour le connaître. 1° Vous relevez-vous plus promptement lorsque vous êtes tombé en quelque faute? 2° Vous relevez-vous avec plus de sentiment de votre faute? avez-vous plus de douleur dans le cœur, plus de confusion devant Dieu, plus d'indignation contre vous-même, plus de recours à Jésus-Christ pour vous plaindre de vous et implorer sa miséricorde? 3° Tombez-vous en des fautes moins considérables qu'auparavant? 4° Tombez-vous plus rarement? pratiquez-vous ce conseil de saint Ignace (2), qu'il faut tous les jours diminuer le nombre de nos péchés? Oh! que cet avis est important! « Croyez-moi, dit le père Suffren, tous les défauts qui se trouvent parmi les hommes, viennent de ce qu'ils ne prennent pas un soin particulier de leur amendement, d'où il arrive que nous voyons même dans les maisons religieuses tant de personnes, qui, après plusieurs années de profession, ont autant de vanité, d'envie, d'attache à la terre, d'impatience et d'autres vices, que lorsqu'elles y sont entrées, et parfois plus. » Que vous seriez heureux, si vous pouviez dire avec vérité ce que disait ce saint religieux au

(1) Tert., lib. de pœnit. — (2) In exam. particul., l. exercit.

rapport d'Evagrius (1), que jamais il n'était tombé deux fois dans une même faute. Ah ! pour le moins dites avec David : *J'ai juré et résolu de garder les lois de votre justice, et de ne vous offenser jamais* (2).

LECTURE POUR LE TROISIÈME JOUR.

Réflexions sur le progrès qu'on a fait dans la mortification de l'esprit et dans la victoire des passions, depuis la dernière retraite.

I. Plusieurs estiment la mortification de l'esprit, parce qu'elle est louable ; plusieurs en font de beaux discours, parce qu'il est aisé d'en parler, la parole n'en coûte rien ; plusieurs l'entendent fort bien et en ont la théorie, parce qu'ils l'ont étudiée dans les livres ; mais peu la savent par leur propre expérience et par la lumière pratique du Saint-Esprit. La plupart ne se conduisent que par leur caprice, ne suivent que leur humeur et ne peuvent souffrir de règle. Examinez si vous n'êtes point de ce nombre.

1. N'aimez-vous point à vivre, comme l'on dit, à la naturelle et d'une manière émancipée ?

2. Ne fuyez-vous point le règlement intérieur ? avez-vous peine à vous contraindre, et à vous assujettir aux lois de la modestie dans vos gestes, dans vos paroles, dans vos actions, dans vos pensées ?

3. Est-ce l'impétuosité de la nature, ou la vivacité de l'imagination, ou l'ardeur de la concupiscence qui vous fait agir presqu'en tout ce que vous faites ? La raison, la foi, la volonté divine n'y ont-elles point de part ?

(1) Histor. eccles., p. 2, 1, 6, c. 1. — (2) Ps. 118.

4. Quelle passion, quelle humeur, quelle inclination déréglée domine en vous ? est-ce la colère, la tristesse, la lâcheté, la lenteur, la fainéantise, la raillerie, le libertinage, la licence de tout faire et de tout dire ce qu'il vous plaît, la vanité, la curiosité, et le désir de tout savoir et de vous mêler de toutes choses ?

II. Plusieurs font état de s'exercer dans la mortification de leurs passions et de leur humeur, mais ils profitent peu, parce qu'ils ne s'y prennent pas bien; en voici des marques :

1. Ceux qui, dans la revue qu'ils font sur leur avancement, ne s'aperçoivent point des attaques ni des révoltes de leurs passions, ont sujet de croire qu'ils ne leur font pas une bonne guerre. Il est vrai que par une protection spéciale, souvent Dieu ne permet pas que ceux qui sont encore novices dans la vertu en sentent l'importunité ni les soulèvements violents; mais ce n'est qu'une trêve et non pas une pleine paix; elles sont liées, mais elles ne sont pas mortifiées ; elles sont cachées, mais elles ne sont pas vaincues.

2. Celui qui combat ses passions pendant qu'il est favorisé des consolations divines, mais qui se relâche quand elles lui manquent, n'en emportera point la victoire, et sa lâcheté est un signe qu'il n'a pas encore fait un grand progrès dans la vertu.

3. Celui qui ne se mortifie pas généralement en toutes choses, qui mate le corps et n'assujettit pas l'esprit, ou qui veut assujettir l'esprit sans mater le corps, ou qui ne mortifie que les faibles passions, et s'abandonne aux plus fortes, travaille en vain à couper les branches de l'arbre, s'il ne va au tronc et à la racine.

4. Celui qui ne veille pas sans cesse sur les mouvements de son cœur pour les reconnaître et pour en faire un juste discernement, bien loin de s'avancer, va peu à peu s'enfonçant dans les ténèbres, et s'approchant du précipice.

5. Celui qui dans l'oraison ne s'anime pas fortement à combattre ses affections déréglées, n'a pas grand soin de son profit spirituel ; car il est bien plus aisé de se défendre lorsqu'on s'est préparé de longue main au combat, que quand on est surpris sans y avoir pensé. Les traits qu'on a prévus font bien moins d'impression, les coups en sont plus légers, et les blessures moins dangereuses.

6. Celui qui après un combat de quelques années n'a pas encore vaincu la passion qu'il voulait dompter, montre qu'il a manqué de ferveur, et qu'il s'est comporté lâchement; car il en serait venu à bout en moins de temps. Quel jugement faut-il donc faire de ceux qui, après avoir passé toute leur vie dans la religion, se trouvent à la fin aussi sensibles à l'honneur, aussi jaloux de leur réputation, aussi entiers dans leur jugement et dans leur volonté, aussi vifs dans toutes leurs passions, qu'ils étaient au commencement, et souvent même davantage? Ne pourrait-on point vous faire ce reproche? et si vous reculez au lieu d'avancer, n'en avez-vous point de confusion devant Dieu?

III. Après avoir sérieusement examiné si vous n'avez rien relâché de votre ferveur dans l'exercice de la mortification, considérez combien vous avez avancé ; vous le reconnaîtrez aisément par les signes et les marques qui suivent.

1. *Marque.* Résister si constamment aux passions, que quelque orage qui s'élève dans votre intérieur, elles ne vous entraînent point dans le péché, et ne vous fassent rien faire qui offense Dieu ni le prochain. C'est en cela que consiste le triomphe des vertus, d'avoir le péché en pouvoir et la vertu en désir. *Mettez-vous en colère, mais ne péchez pas* (1). Il est difficile de ne sentir jamais aucun mouvement de colère, mais il faut que la raison la modère et l'empêche de se porter au péché. C'est ce que le Prophète roi nous enseigne,

(1) Ps. 4.

dit saint Ambroise. Il permet ce qui est naturel, il défend ce qui est mauvais (1). Se mettre en colère, c'est le fait de l'homme, dit saint Jérôme, mais ne satisfaire pas à sa colère, c'est le devoir d'un chrétien (2). Il en est de même de toutes les autres passions; nous ne pouvons pas empêcher qu'elles ne se soulèvent quelquefois, il faudrait être hors du monde, et vivre parmi les anges et les bienheureux (3). Le Fils de Dieu a voulu ressentir les mouvements de la tristesse, de la joie, de la crainte, du désir, de la colère, et des autres passions humaines, pendant qu'il était sur la terre ; nous ne devons donc pas nous étonner si elles nous attaquent ; les membres ne sont pas de meilleure condition que le chef; mais nous devons les gouverner à son exemple, et si nous n'avons pas ce grand empire sur elles, qui nous exempte des premiers mouvements qui préviennent la raison, et les fasse dépendre absolument de notre volonté par un pouvoir despotique (4), au moins il faut les régenter, et exercer sur elles un empire politique, qui les assujettisse à la raison, et les empêche de passer les bornes de la vertu. Que si elles se révoltent, il ne faut pas pour cela céder à leur fureur, mais avoir des armes à l'épreuve, qui nous couvrent et leur ôtent le pouvoir de nous blesser.

2. *Marque.* Affaiblir les passions qui étaient auparavant fort violentes, et les amortir de telle sorte qu'elles ne s'élèvent plus avec tant d'impétuosité ; car bien que l'objet qui les excite soit de peu de conséquence, l'ardeur, l'empressement, la chaleur, la furie avec laquelle elles s'y portent, est souvent la cause de grandes fautes (5). C'est donc le propre de ceux qui s'avancent dans la perfection, de les adoucir de jour

(1) S. Ambr., l. de Isaac., c. 1. — (2) S. Hier., ep. 9. — (3) S. Cyrill. Alex. 1, 15 de orat in sp. et ver. — S. Hier., ep 9; vide S. Dor., doct. 1. — (4) S. Thom , 1, 2, 9, 61, a. 5. — (5) S. Greg., l. 30 Mor., c. 23.

en jour et d'en diminuer la véhémence. Il faut néanmoins remarquer que Dieu donne souvent pouvoir au démon d'exciter de grandes tempêtes dans le cœur des plus grands saints, et alors la violence des passions n'est pas une marque d'une faible vertu, mais plutôt d'une excellente perfection. Saint François fut deux ans dans une profonde tristesse qui l'accablait de telle sorte (1), qu'il ne pouvait l'empêcher de paraître extérieurement; si bien qu'il lui semblait que Dieu l'avait délaissé, tant il était pressé de ce pesant fardeau dont il ne pouvait se défaire, ni par l'assiduité de ses prières, ni par la rigueur de ses pénitences. Sainte Thérèse (2) témoigne dans sa vie, qu'elle souffrait quelque chose de semblable, et saint Ignace (3) assure dans ses exercices que c'est la coutume du démon, lorsqu'il voit quelqu'un qui s'avance dans la perfection, de lui susciter des scrupules, des chagrins, des mélancolies, de fausses raisons, et de semblables troubles, pour retarder le progrès qu'il fait devant Dieu.

3. *Marque.* Faire en sorte qu'elles soient non-seulement moins violentes, mais encore moins fréquentes et moins importunes, et qu'elles se présentent plutôt à l'âme d'une manière spéculative, que par impression et par sentiment; en sorte qu'elles ne troublent point la paix et la tranquillité de l'esprit. C'est cet heureux état que saint Dorothée appelle du nom d'*impassibilité* (4), que nous acquérons par la haine de notre propre volonté, et par un généreux exercice de la mortification. C'est cette aimable paix, dit saint Basile, que Notre-Seigneur donna à ses apôtres, et qui fait des rois de tous ceux qui la possèdent; que dis-je, des rois ? des saints, des bienheureux, des hommes divins. Ce sont des rois; car ils commandent à leurs passions; ce sont des saints, car l'amortissement des passions est la vraie paix et tranquillité de

(1) S. Aug., l. de cont., c. 2, 1 p. chron., l. 1, c. 59. — (2) Ribera., lib. 4, c. 17 et 25. — (3) S. Ign., exerc , c. 30. — (4) S. Dor., doct. I.

l'esprit, et la tranquillité de l'esprit est une source très-féconde de toutes les vertus (1). Ce sont des bienheureux; car la paix dont ils jouissent surpasse tous les plaisirs des sens, et approche du bonheur des anges et de la joie du paradis. Ce sont des hommes divins qui méritent ce nom, comme dit saint Denis, parce qu'ils participent à la tranquillité de Dieu même. Tel était saint Ignace qui avait acquis un parfait empire sur toutes ses passions, comme portent les actes de sa canonisation, d'où naissait cette grande joie spirituelle dont ce serviteur de Dieu était rempli, cette sérénité qui paraissait toujours sur son visage, cette paix intérieure de l'esprit, et ce grand pouvoir qu'il avait sur les mouvements de son cœur (2).

4. *Marque.* N'agir jamais par humeur, mais par raison et par esprit. Saint Ignace était admirable en ce point; il ne faisait pas un soupir, un geste, un tour de visage, un pas, qu'il ne réglât avec une sagesse toute divine; et ce qui est merveilleux (3), bien loin d'agir par mouvement de nature, il ne suivait jamais le goût des consolations divines, qu'il ne les eût examinées par les règles de la raison éclairée de la foi. Aussi disait-il qu'elle nous avait été donnée pour nous conduire, et que c'est par là que les hommes se distinguent des animaux, qui ne sont point raisonnables. Si bien qu'on peut dire de lui, ce que l'auteur de la vie de saint Laurent Justinien dit de ce grand saint, que le mouvement des cieux (s'il est permis de comparer les choses inférieures aux célestes) n'était pas plus mesuré ni mieux réglé que ses mœurs.

4. Si vous reconnaissez que vous ayez fait quelque progrès, rendez grâces à Dieu; et pour avancer toujours de plus

(1) S. Bas.. const. mon., c. 5. — (2) In relatione data Gregorio XV. pro can. S. Ignat. — (3) S. Hier., l. I contra Jov. in fin. Maff. in vita S. Ignat., l. 3, c. 10.

en plus, suivez soigneusement ces avis (1). Le premier, de vous humilier en toutes choses, et de vous mépriser vous-même. Tous ceux qui sont arrivés en peu de temps à la paix de l'âme, ont marché par ce chemin, dit saint Jean Climaque. Le second, de réprimer promptement et avec vigueur les mouvements du cœur dès leur naissance. Il ne faut souvent qu'une pierre détachée de sa place, dit saint Grégoire de Nazianze (2), pour donner passage à un fleuve impétueux, mais lorsqu'il est débordé on ne l'arrête pas aisément, quelques digues et quelques levées qu'on lui oppose. Le troisième, de prévoir dans l'oraison ce qui pourrait vous troubler, et de vous armer à l'encontre en invoquant le Saint-Esprit, qui préside à ces combats, et nous anime par ses inspirations et par ses grâces victorieuses. Le quatrième, de vous abandonner avec une entière soumission et confiance à la conduite de ceux qui vous gouvernent. Le dernier et le plus excellent de tous, est de vous exercer dans l'amour de Jésus-Christ. Cet amour, dit saint Augustin, rectifie toutes les passions, et fait que les saints les portent au bien, au lieu qu'elles nous portent au mal. C'est ce que veut dire saint Bonaventure, lorsqu'il assure que saint François était devenu insensible à toutes les choses de la terre par la charité de Jésus-Christ.

(1) S. Clim , grad. 25. S. Dor., doct. 5, vide et doct. 2. — (2) Orat. 1, n. 24.

LECTURE POUR LE QUATRIÈME JOUR.

Réflexions sur le progrès qu'on a fait depuis la dernière retraite dans la mortification du corps.

Ce n'est pas assez de mortifier l'esprit, qui est une partie du vieil homme, il faut encore mortifier le corps, qui n'est pas moins corrompu et envieilli que l'esprit. Jésus-Christ a été tout entier attaché à la croix et non pas en partie, afin que tout ce qui est en nous, meure au péché pour vivre à Dieu (1). Car alors nous pourrons dire avec saint Paul, *que notre vieil homme est crucifié avec Jésus-Christ, afin que le corps du péché soit détruit, et que désormais nous ne soyons plus esclaves du péché* (2). Armons-nous donc du zèle de la justice contre ce persécuteur de Jésus-Christ. Crions tous vengeance pour Jésus-Christ, contre l'ennemi de Jésus-Christ. Exterminez-le, exterminez-le. Crucifiez-le. Qu'on lui rende ce qu'il a fait. Il a crucifié Jésus-Christ, qu'il soit donc crucifié. Il a mérité la croix et il est digne de mort (3).

Jésus-Christ a fait de son corps le miroir de notre âme. Nous y devons souvent porter la vue, afin d'apprendre d'un si admirable exemple comment il faut traiter le nôtre. Regardez-vous donc dans ce beau miroir, il vous montrera ce que vous avez dû faire touchant la mortification de vos sens. Ses yeux à demi éteints et tout couverts de sang, ne voient que des objets affligeants, qui lui font souffrir un cruel martyre. Ses oreilles sont battues des cris funestes et des blas-

(1) S. Ans. in ep. ad Rom., 6. — (2) Rom., 6. — (3) S. Ans. citatus.

phèmes que ses ennemis vomissent contre lui. Sa bouche n'est abreuvée que de fiel et d'absinthe. Son odorat est infecté de la puanteur du Calvaire; et il n'y a partie de son corps qui ne ressente de pénétrantes douleurs, causées par la grandeur et la multitude de ses plaies. Qu'avez-vous fait pour imiter cet excellent original?

1. Quel soin avez-vous eu de mortifier vos yeux, de tenir la vue basse et l'esprit élevé en Dieu, de fuir les objets dangereux et de rejeter les mauvais avec horreur? Eh! que de maux naissent du déréglement de la vue! Si le prophète Jérémie se plaint de son œil comme d'un voleur qui lui a enlevé tous les trésors de son âme; si ni la sainteté de David, ni la sagesse de Salomon, ni l'austérité des solitaires n'ont pu se défendre de ses surprises, comment pouvez-vous vivre en assurance au milieu de tant de périls? Et si la reine des vierges a tremblé à la vue d'un ange qui avait pris la forme d'un homme; comment ne tremblez-vous pas, ô chaste épouse de Jésus-Christ! à la vue d'un homme, quand même il serait transformé en ange par l'innocence de sa vie?

2. Quelle sûre garde avez-vous mise à vos oreilles, dont la porte est toujours ouverte et où l'ennemi peut par conséquent entrer à toute heure avec tant de facilité, si la crainte de Dieu ne veille à la défense de votre cœur. Avez-vous été soigneux de repousser les cajoleries, les entretiens curieux, les paroles à deux sens, les médisances, les railleries, les discours inutiles et superflus, qui étouffent les semences des vertus, dissipent le cœur et ruinent votre avancement spirituel? Celui qui veut entendre parfaitement et goûter les paroles de Jésus, doit éviter tant qu'il peut le tumulte du monde et la conversation des personnes mondaines (1). Car cet entretien de nouvelles et d'affaires du siècle nuit beaucoup, lors même qu'on s'y porte fort simplement; cet air de vanité se glisse

(1) Gerson., l. I de l'Imit. de J.-C., c. 10.

en un moment, souille notre âme et la rend esclave. Nous cherchons à nous consoler les uns les autres et à trouver quelque soulagement à notre esprit dans l'inquiétude et l'agitation de ses pensées. Mais hélas! que ces entretiens sont ordinairement vains et nuisibles! car cette consolation extérieure est un grand obstacle aux consolations intérieures que Dieu nous voulait donner.

3. Il semble que de tous les sens le plus innocent c'est l'odorat; néanmoins il est nécessaire de le mortifier, si vous voulez entretenir la pureté de cœur que Dieu désire de vous. Comment en avez-vous usé? La mauvaise odeur ne vous a-t-elle point éloigné des hôpitaux et des prisons, et des autres lieux où la charité s'exerce? Ne recherchez-vous point avec trop de sensualité le plaisir de l'odorat? Les senteurs et les parfums sont indignes d'une âme chrétienne qui fait profession de la vertu. Celui qui s'en sert par délicatesse, montre qu'il mène une vie molle, dont on ne peut rien espérer de bon, dit saint Chrysostôme. Ces habits parfumés, ces cheveux poudrés, dit ce même père, cachent souvent bien de l'ordure. Le temps de cette vie n'est pas le temps des fleurs; les plus doux parfums se changent en puanteur à la mort. Laissez donc l'encens et les senteurs aux autels (1). Encore ne faut-il pas que sous prétexte de dévotion vous soyez trop curieux d'avoir des reliquaires et des chapelets de senteur, ou d'un bois exquis et odoriférant. Les saints seront plus honorés et plus satisfaits de votre mortification que de vos parfums.

4. Comment avez-vous retranché les délices du goût? c'est le premier de tous les sens qu'il faut mortifier, parce que c'est par là que commence le combat spirituel, dit Hugues de Saint-Victor (2), comme ce fut par là que le prince des ténèbres attaqua premièrement Notre-Seigneur dans le dé-

(1) S. Chrys., hom. 6 de Lazaro. — (2) In regula, c. 5.

sert. Ce combat est d'autant plus difficile, que nous ne saurions subsister nous-mêmes, sans être obligés à fournir tous les jours des vivres à notre ennemi, quoi qu'il en abuse pour nous faire une plus cruelle guerre, et qu'il devienne plus insolent lorsque nous le traitons avec plus de douceur. C'est ce qui met les bonnes âmes en des agonies qui les font gémir, et vous savez que les plus grands saints n'allaient au repas que comme au tourment. Saint Isidore y allait en pleurant, saint Bernard en soupirant, et saint Eutice garda cette pratique l'espace de quarante ans; il ne mangea jamais durant tout ce temps-là qu'après avoir versé beaucoup de larmes, et jeté beaucoup de soupirs. Voyez comment vous les avez imités, et apprenez au moins à éviter les fautes que la sensualité vous fait commettre sous prétexte de nécessité. 1. Demandez lumière à Dieu pour connaître cette sage médiocrité, que saint Augustin cherchait avec tant de soin pour ne point faillir dans la quantité des viandes qu'il prenait pour sa nourriture, et qu'il avait peine à trouver, comme il confesse lui-même. 2. Ne soyez point trop délicat pour ce qui regarde la qualité de celles qu'on vous donne; vous n'êtes point disciples d'Hippocrate, mais de Jésus-Christ crucifié; il est bon quelquefois de goûter avec lui un peu de fiel et de vinaigre; portez compassion à ceux qui sont difficiles à contenter en ce point par une trop grande attache qu'ils ont à leur santé et à la vie, et qui meurent à chaque heure par des frayeurs paniques, faute de mourir une fois à eux-mêmes par une solide mortification, et de vivre à Dieu par des exercices spirituels détachés de la matière. 3. Si vous êtes religieux, contentez-vous de ce qu'on donne à la communauté : Dieu fait souvent des miracles en faveur de ceux qui se mortifient ; il donne une telle bénédiction aux viandes communes, quoique grossières, qu'elles sont souvent plus salutaires et même plus agréables que celles que la sensualité recherche avec plus d'empressement. 4. Ne vous plaignez jamais ni de la qualité,

ni de la quantité, ni de l'assaisonnement des viandes, ni du refus qu'on vous fait de ce que vous demandez, ni de la négligence des officiers qui vous servent. Cette bassesse de cœur est indigne d'un serviteur de Dieu, qui doit faire pénitence et accepter volontiers ces petites mortifications en punition des fautes qu'il fait en offrant à Dieu des prières et des oraisons si mal faites, si froides, si sèches et si insipides. 5. N'allez jamais à la table par mouvement de nature et par le motif du plaisir que vous prenez au repas, mais seulement afin de soutenir et réparer les forces nécessaires pour le service de Dieu. 6. Enfin, ne vous contentez pas de garder la tempérance pour éviter les déréglements du goût; faites un grand état du jeûne, non-seulement lorsqu'il est de règle ou de précepte, mais encore lorsque Dieu vous l'inspire et que vos supérieurs le permettent; mais ne faites rien à leur insu, ni sans conseil, si vous ne voulez tomber en de grandes illusions.

5. Le toucher est le dernier de tous les sens; mais quoiqu'il soit le plus vil et le plus grossier, il se fait néanmoins servir de tous les autres. Comme il est tout terrestre, saint Augustin le compare à la terre, pour qui tous les autres éléments et les cieux mêmes travaillent. Mais donnez-vous de garde de vous rendre esclave d'un si mauvais maître. Ayez en horreur les plus légers attouchements sensuels tant sur vous que sur les autres. Regardez votre corps comme un charbon qui vous brûle si vous le touchez quand il est ardent, et qui vous salit lors même qu'il est éteint; ou si vous l'aimez mieux, regardez-le comme un vase sacré dédié au Saint-Esprit qu'il faut respecter, mais qu'il ne faut point toucher. Mais si vous me croyez, traitez le toujours comme votre plus grand ennemi, dont vous devez vous défier; et s'il faut aimer ses ennemis, soyez persuadé que c'est l'aimer que de le mortifier et de lui ôter les moyens de perdre votre âme et de se perdre lui-même.

Soyez donc courageux et constant dans ce saint exercice. Il faut vous faire violence en matant votre corps, parce que c'est une partie de vous-même; voilà pourquoi il faut être courageux. Il faut vous faire une continuelle violence; voilà pourquoi il faut être constant. Je sais bien qu'il faut aussi être discret, pour éviter l'excès qui pourrait ruiner vos forces; mais la meilleure règle que l'on puisse vous donner pour mesurer vos mortifications à vos forces, c'est la soumission à vos supérieurs et à vos directeurs que Dieu vous a donnés pour vous déclarer ses volontés. Ne faites rien sans conseil, vous ne serez point sujet au repentir. Est-ce là votre conduite?

LECTURE POUR LE CINQUIÈME JOUR.

Réflexions sur les peines du purgatoire et sur le soin qu'on a eu de faire pénitence pour éviter ces flammes vengeresses de la justice divine, et pour en délivrer ceux qui les souffrent.

Saint Bernard dit excellemment que l'amour de Jésus-Christ envers ses amis est incomparable (1), vu qu'après avoir tout souffert jusqu'à la mort pour leur salut, il a voulu descendre même aux enfers pour les consoler et les mettre en liberté. Il ne s'est pas contenté de verser le sang de ses plaies sur les flammes du purgatoire, pour en éteindre l'ardeur; il a voulu aller lui-même dans ces prisons de la justice divine pour en tirer ses élus. Il est bien probable qu'il n'y en laissa pas un de ceux qu'il y trouva. Saint Ambroise nous assure *qu'après avoir triomphé du démon, il descendit*

(1) S. Bern., serm. 2 de advent. initio.

au cœur de la terre, afin que sa seule présence prêchât aux morts leur délivrance, et que tous ceux qui avaient de l'amour et de l'inclination pour lui fussent mis en liberté (1). Descendez-y avec lui pour apprendre ce qu'il faut faire pour soulager ceux qui y sont encore à présent, partageant votre zèle, vos mortifications et vos pénitences entre les vivants et les morts, comme il a partagé le mérite de sa mort aux uns et aux autres.

I. Pour vous exciter, considérez que quiconque meurt avant que d'avoir pleinement satisfait à la justice de Dieu par ses péchés, bien qu'ils lui aient été remis quant à la coulpe, il n'entrera point dans le ciel qu'il n'ait aussi payé toute la peine. Pour cet effet, il y a une prison sous la terre que nous appelons le purgatoire, où les âmes des justes sont portées après la mort par le ministère des anges, afin de payer leurs dettes jusqu'au dernier denier. En quoi il faut peser premièrement que Dieu est juste, quoique sa justice soit toujours mêlée avec sa miséricorde; car il ne veut et ne peut souffrir aucun mal impuni; c'est pourquoi dans le sacrement de la pénitence, lorsqu'il pardonne le péché mortel, il change la peine éternelle en une peine temporelle, montrant également par là sa miséricorde en remettant une peine qui devait toujours durer, et sa justice en demandant pour satisfaction une peine légère et de peu de durée. Ce qui doit vous encourager à vous conformer à ses ordres, puisque sa bonté est si excessive en votre endroit, que de changer une éternité de flammes dévorantes avec ce peu de jours de pénitence volontaire qu'il exige de vous; vu que tout ce que vous sauriez souffrir durant cette vie, n'est presque rien en comparaison de ce que vous avez mérité, et dont il vous a accordé le pardon. En second lieu, pesez que si cette peine temporelle ne se paye durant cette vie par quelque acte de contrition fort

(1) S. Amb. in c. 4, ep. ad Eph.

excellent, ou par quelque œuvre pénale, indubitablement il faut qu'elle soit payée en l'autre, tant parce qu'il faut garder l'ordre de la justice, que parce que Dieu est si jaloux de la pureté, qu'il ne reçoit personne dans le ciel s'il n'est purifié non-seulement de ses fautes légères, mais encore des peines qu'elles méritent. Car l'Église glorifiée, dit saint Paul, doit être sans tache et sans macule, et sans aucune difformité. C'est pourquoi elle doit avoir tant d'amour pour la pureté en cette vie, qu'on ne trouve rien en elle dans l'autre qu'il soit besoin de purger. O doux agneau! dans le sang duquel les saints lavent et blanchissent leur âme pour être admis dans votre royaume, accordez-moi par la vertu et le mérite de votre sang un tel regret de mes péchés, que je demeure quitte des peines, afin que mon âme sortant de la prison de ce corps mortel ne soit point détenue dans la prison du purgatoire. Pesez, en troisième lieu, quelle est la malice du péché véniel, avec lequel il est impossible d'entrer dans le ciel. Car, dit saint Jean, il n'entrera rien dans le royaume du ciel qui soit souillé ni impur; et puis ne faut-il pas que Dieu lui porte une haine étrange, puisqu'il châtie si rigoureusement les âmes qui sont ses épouses, et qui d'ailleurs sont saintes, les humiliant jusqu'à ce point de leur donner pour prison un lieu si proche de l'enfer, si bas et si ténébreux? Oh! que le péché véniel est horrible, puisqu'il précipite les prédestinés et les amis de Dieu dans un abîme si profond! Quelle crainte ne dois-je pas avoir d'y tomber, soit à cause du bien dont il me prive, soit pour la prison où il m'engage, soit pour la haine que Dieu lui porte et pour le déplaisir qu'il en reçoit.

II. Considérez ce qu'endurent les âmes du purgatoire se voyant privées de la vision de Dieu, confinées dans cette obscure prison, souffrant une peine semblable à celle du dam. La première cause de leurs douleurs est parce qu'elles ont une vive foi de ce que Dieu est, de sa puissance, de sa bonté

et de sa beauté ; comme il est notre béatitude, notre centre, notre dernière fin ; comme hors de lui rien ne peut nous rendre bienheureux ni contents. Toutes les obscurités de cette vie étant levées, toutes les ténèbres dissipées, cette vive foi allume dans leur volonté un désir incompréhensible de le voir; et par conséquent le retardement d'un si ardent désir leur donne une peine incroyable, suivant ce que dit le Sage, que l'espérance qui se voit prolongée et reculée afflige sensiblement le cœur. La seconde cause est que l'amour de Dieu dans cet état est dans sa perfection, et par suite il désire ardemment de s'unir à son souverain bien. Rien ne divertit sa flamme, rien n'en diminue l'activité. Il n'y a plus de gloire nouvelle à acquérir, plus d'accroissement de vertu et de charité envers le prochain ; et néanmoins il se voit séparé de ce qu'il aime. Si donc il y a des saints en cette vie qui s'affligent si sensiblement de se voir éloignés de leur centre, s'ils disent avec douleur : Hélas! ne suis-je pas bien infortuné d'être si longtemps banni du ciel! Que diront les âmes du purgatoire, ne sachant combien leurs peines et leur bannissement durera? Car bien qu'elles soient conformes à la volonté de Dieu, cette conformité ne leur ôte pas l'ennui ni la douleur; parce que c'est par leur faute qu'elles sont privées de ce bonheur, soit pour n'avoir pas eu le soin de faire pénitence, soit pour avoir eu si peu de désir de voir Dieu durant leur vie, par une lâcheté honteuse, qui mérite une peine particulière, que les théologiens pour cela appellent un purgatoire de désir. Figurez-vous un prince sage et généreux qui serait confiné dans une prison obscure, sans pouvoir conférer avec ses amis, ni savoir ce qui se passe dans le monde, ni combien durera sa captivité; quelle douleur ne souffrirait-il pas? Il est vrai que les anges peuvent y descendre et les consoler ; mais ne leur disent-elles pas comme Tobie? Quelle joie puis-je recevoir, ne voyant point la lumière du ciel? O mon âme! si tu crois cette peine qui t'attend à la sortie de ce monde, comment tardes-

tu à payer tes dettes et à faire pénitence? éveille ton cœur, pique-le du désir de voir Dieu, excite-toi à faire pénitence, rejette loin de toi tout ce qui peut retarder ta béatitude, afin d'échapper à ces ténèbres et à ces feux qui sont si cuisants, et qui ne servent de rien pour l'accroissement de ta félicité.

III. Considérez la peine qu'ils appellent du sens, qui est toute semblable à celle de l'enfer excepté la durée. Le feu qui les brûle agit miraculeusement; la main qui l'allume est toute-puissante; son activité est prodigieuse; il fait fondre de douleur ces âmes prisonnières, ainsi que le feu fait fondre l'argent qu'il raffine; il ne leur donne point de relâche pendant qu'il reste quelque tache d'impureté. Il n'y a ni repos, ni distraction, ni soulagement qui ralentisse l'ardeur de la flamme, dont la violence est si grande, selon le témoignage des saints, qu'elle surpasse tous les tourments que les martyrs ont soufferts. O mon doux rédempteur! si votre justice est rigoureuse, accordez-moi la grâce que je vive si saintement, que je n'aie besoin que du feu de l'autre vie pour expier mes péchés. Je tirerai de cette vérité trois saintes affections : la première est une respectueuse crainte de la justice divine; car il n'est pas si étrange qu'elle tourmente les damnés, ce sont ses ennemis; mais des saints, mais des prédestinés, mais des amis, des favoris et des enfants, cela est étonnant. O Dieu! si vous brûlez ainsi l'arbre fruitier, à cause de quelques épines qui se lient à ses branches, comment traiterez-vous un arbre stérile comme moi? La seconde est une forte résolution de faire pénitence pour mes péchés; et si je m'en oublie, je prierai Notre-Seigneur qu'il ne m'épargne pas en cette vie, afin que sa miséricorde me traite plus doucement en l'autre. O doux Jésus! c'est la prière que je vous fais à présent, vous conjurant de rompre ce sommeil dangereux, qui me fait vivre dans la langueur et dans l'oubli de vos jugements et de ma perfection. La troisième est l'horreur

du péché véniel, qui est la paille que ce feu dévorera. Si je voyais un homme qui apportât un faisceau de bois, et que lui demandant ce qu'il en veut faire, il me dît que c'est pour mettre le feu dans sa maison, et pour se brûler lui-même, ne le tiendrais-je pas pour un fou ou pour un désespéré? Mais hélas! je le suis bien davantage, prenant tant de peine à faire des choses qui ne serviront que de bois pour allumer le feu où je serai puni. O mon âme! puisque tu as un fondement aussi solide et immuable qu'est Jésus-Christ, bâtis là-dessus des ouvrages de haut prix avec l'or de la charité, et avec les pierres précieuses de toutes les vertus qui demeurent avec toi dans l'éternité. N'y mêle point de paille, ni d'imperfections qui servent de matière pour te brûler. O doux rédempteur! délivrez-moi d'une si grande folie, et mettez fin à mes désordres par votre infinie bonté.

IV. Considérez deux choses remarquables qui se trouvent dans les âmes du purgatoire. La première est la résignation qu'elles ont à la volonté de Dieu, touchant la durée et la mesure de leurs peines, et l'extrême patience avec laquelle elles les endurent, étant bien aises que Dieu soit satisfait à leurs dépens. Elles m'apprennent par là quelle patience je dois avoir dans mes peines, si je veux qu'elles me servent de purgatoire; car je me dois réjouir que Dieu soit justicier; et si tout ce qui est en lui est infiniment adorable, je dois respecter sa justice autant que sa miséricorde. La seconde chose qui est dans ces âmes souffrantes, c'est le très-grand désir qu'elles ont d'être aidées et soulagées des fidèles par toutes les manières possibles; ce qui doit me convier à les secourir, quand je devrais beaucoup patir pour leur donner secours. 1. Si je voyais brûler mon ami dans un grand embrasement, et que je l'en pusse tirer, ne serait-ce pas une cruauté de lui refuser la main? Et donc si je vois par la foi ces âmes emprisonnées dans les flammes, les pouvant délivrer par mes pénitences et par mes prières, ne sera-ce pas une grande cha-

rité de le faire? 2. Je dois faire pour elles ce que je voudrais qu'on fît pour moi, si j'étais dans la peine où elles sont. 3. Ce soin que je prendrai méritera devant Dieu qu'il inspire à d'autres la même charité pour moi, quand j'en aurai besoin; car les miséricordieux sont dignes de recevoir miséricorde. 4. Ces âmes étant dans le ciel seront fort reconnaissantes; elles solliciteront donc pour moi la divine bonté, et se revancheront du bien qu'elles auront reçu. 5. Mettre une âme dans le ciel, c'est acquérir un grand trésor (1); on ne peut rien perdre, quoiqu'on donne pour se faire des amis dans le paradis. Ce commerce est trop avantageux pour moi, bien que je me prive de la satisfaction que je leur applique, néanmoins la leur donnant comme par aumône, je redouble mon mérite, parce que j'augmente la charité; de là vient que l'Écriture appelle cette œuvre de miséricorde une sainte et salutaire pensée, à cause du mérite qu'on en retire. 6. Jésus-Christ a donné son sang pour deux raisons en la croix, la première, pour ôter la peine éternelle, ce qu'il a fait par lui-même; la seconde, pour ôter la peine temporelle, ce qu'il fait par les pécheurs qui s'en appliquent le mérite. Ces âmes donc ne pouvant plus se l'appliquer elles-mêmes, si je le puis faire pour elles, soit par mes prières, soit par mes pénitences, soit en leur donnant mes satisfactions, pourquoi ne le ferai-je pas? Faites ici une résolution de partager également toutes les satisfactions de vos bonnes œuvres, de vos jeûnes et de vos mortifications avec les âmes du purgatoire. Voyez ce que vous pourriez ajouter aux devoirs de charité et de miséricorde que vous leur rendez. Sainte Thérèse réglait tous les ans au jour des trépassés ce qu'elle devait faire pour eux toute l'année. Faites-le maintenant que vous en avez le temps. Remarquez combien vous avez laissé passer d'occasions où vous

(1) Cassiodorus, l. de anima, c. 11.

pouviez les secourir, et vous humiliant devant Dieu, demandez-lui pardon de votre lâcheté. Considérez par combien de moyens, et avec quelle facilité vous pouvez réparer cette faute; autant d'actions de piété que vous pratiquez, autant de mortifications, de peines et de souffrances que vous endurez, autant de messes, de sacrifices et de prières que vous offrez à Dieu, autant d'aumônes, de pénitences, et d'autres bonnes œuvres que vous faites, vous peuvent servir à ce dessein. Ne craignez point d'excéder en ce point. Quoi que vous puissiez faire, dites avec Salvien : Je devrais faire encore plus pour le respect que je dois à Dieu; parce qu'il me donne plus infiniment que ce qu'il exige de moi (1).

LECTURE POUR LE SIXIÈME JOUR.

Réflexions sur le progrès qu'on a fait dans les solides vertus depuis la dernière retraite.

Pour connaître le progrès que vous avez fait dans la pratique des vertus solides, faites attention aux règles que les saints nous ont laissées pour les acquérir, et voyez de quelle manière vous les suivez.

1. *Règle.* Pour acquérir les solides vertus, il faut premièrement les connaître et s'en former une juste idée; parce que, dit saint François de Sales dans son introduction à la vie dévote, il est aisé de s'y tromper, et d'en faire un mauvais choix. Il est de la vertu comme des choses les plus rares dans la nature, qui se trouvent souvent mêlées parmi d'autres qui en ont l'apparence, mais qui n'en ont pas le prix. Les

(1) L. 3 de Prov.

vices, disait un ancien père du désert, sont logés auprès des vertus, on se méprend souvent à leur demeure; l'ambition passe pour grandeur de courage, et la lâcheté pour modestie; la profusion pour libéralité, et l'avarice pour une épargne nécessaire. D'ailleurs, nous faisons ordinairement pour choix des vertus, ce que les idolâtres faisaient pour choix de leurs divinités, qu'ils peignaient chacun selon son inclination et son humeur. Les Lacédémoniens les représentaient avec des habillements de guerre, parce qu'ils étaient guerriers; les Maures peignaient leurs idoles toutes noires, parce que c'est la couleur du pays. De même chacun de nous, s'il n'y prend garde, se forme l'idée de la vertu selon son affection et sa disposition naturelle. Celui qui est d'un naturel austère se tient pour vertueux, pourvu qu'il jeûne, quoique son cœur soit plein de fiel et d'amertume pour le prochain; et n'osant par sobriété tremper sa langue dans l'eau, il ne craint pas de la plonger dans le sang de son frère par des médisances atroces. Un autre se croit déjà hors du commun, parce qu'il fait beaucoup de prières, quoiqu'il n'écoute pas celle des pauvres. Un autre ouvrira sa main pour faire l'aumône, qui ne peut ouvrir son cœur pour en tirer de la douceur et pardonner une injure. Ce qui rend encore ce discernement des solides vertus plus difficile, est que le vice et la vertu peuvent avoir le même objet matériel, et ne se distinguent que par le motif qui les y porte. Si vous mortifiez votre corps par une secrète vanité, c'est un vice; si vous le châtiez pour l'assujettir à l'esprit, c'est une vertu. L'objet qui est commun à tous les deux, frappe les sens par son éclat; l'intention qui les sépare est intérieure, et demeure cachée au fond du cœur; c'est ce qui trompe le monde. Il y a dans l'Égypte certains lieux marécageux, où il s'élève sur le soir une si grande quantité de feux volages, que vous prendriez la terre pour un ciel semé d'étoiles; mais le jour étant venu, vous ne voyez que des marais et de la boue; je dis la même chose des ver-

tus qui ont beaucoup d'éclat et peu de solidité. Plusieurs se contentent de cette apparence spécieuse qui leur attire de l'estime, mais au fond ils trompent les hommes, et ce qui est plus étrange, ils se trompent eux-mêmes tous les premiers, se croyant riches de vertus et de mérites, quoiqu'ils en soient fort dénués. Il est donc très-important de savoir faire un sage discernement des vertus solides d'avec celles qui n'ont que l'apparence; parce que la connaissance donne entrée à l'amour, et l'amour de la vertu est le premier pas que nous faisons à sa poursuite. C'est pourquoi saint Augustin, dans ses Soliloques, dit à Dieu dès le commencement : O mon Dieu! éclairez mon entendement, afin qu'il vous connaisse et qu'il vous aime; car s'il ne vous aime pas, c'est qu'il ne vous connaît pas; et s'il ne vous connaît pas, c'est qu'il n'a pas la lumière; je dis cette lumière qui sort du visage de Dieu, et qui nous apprend à séparer ce qui est précieux d'avec ce qui est vil et méprisable. Le faites-vous? Croissez-vous en lumière et en connaissance?

2. *Règle.* Ce n'est pas assez de se former une véritable idée de la vertu, et de savoir en quoi elle consiste, il en faut concevoir une haute estime, comme de la chose du monde la plus précieuse; car c'est elle qui nous rend vraiment spirituels, et comme ce qui fait la dignité des magistrats, ce n'est pas la pompe et la magnificence extérieure qui les environne, mais l'autorité du prince dont ils sont revêtus, et leur propre mérite; de même ce qui fait le parfait chrétien, c'est le trésor de la grâce qui vient de Dieu, et celui de la vertu que l'homme acquiert par son moyen. C'est elle qui le suit après la mort, qui l'élève jusqu'au ciel, qui le couronne de gloire, et qui le rend semblable à Dieu même : *Parem Deo.*

Quelle estime faites-vous de la vertu? En faites-vous plus d'état que de tout ce que les hommes prisent et recherchent avec tant d'ardeur?

3. *Règle.* Cette estime doit être suivie d'un grand désir de

la vertu, et d'une volonté résolue de s'y appliquer sérieusement ; car c'est le désir de ce trésor qui lui prépare une place dans le cœur capable de le recevoir, en l'ouvrant et le dilatant par son ardeur. Et puis il pique la volonté, et l'anime à la poursuite d'un si grand bien. *Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi pour boire à la source et se désaltérer* (1). Si vous n'avez soif, vous n'irez pas à la fontaine. La soif vous pressera d'y aller; la soif vous donnera des forces pour y arriver; la soif obligera Notre-Seigneur de vous accorder libéralement ce que vous demandez (2). Bien davantage, la soif sera une partie considérable de ce que vous poursuivez. C'est être déjà vertueux que de vouloir l'être. Oh! si le désir des biens du monde pouvait nous faire riches, qu'il y aurait peu de pauvres! La vertu est un bien qu'on possède dès qu'on commence à le vouloir, dit l'orateur chrétien (3).

Mais ce désir doit être généreux et efficace. Je dis efficace, parce que c'est un moyen nécessaire à mon salut, dont il faut venir à bout, ou périr éternellement. Je ne puis me dispenser de la pratique des vertus, elles me sont absolument nécessaires, il faut donc que j'y travaille; je dis généreux, parce que les vertus sont d'une difficile conquête. Que ne font les gens du monde quand ils ont une affaire de conséquence où il s'agit de leur réputation? Ils cherchent toutes les voies possibles, ils emploient tous leurs soins, ils font tous leurs efforts pour réussir, ils n'épargnent rien, et rien ne leur coûte. Il faut faire le même dans l'étude des vertus; vous devez y appliquer toute votre attention, et ne rien omettre de ce que vous jugerez propre pour lès acquérir; comment vous acquittez-vous de ce devoir?

4. *Règle.* Après avoir formé une forte résolution de vous adonner à l'étude des solides vertus, persuadez-vous que le

(1) Jean. 7. 37. — (2) Isaiæ, 44. — (3) Lactant., l. 1, divin. instit., c. 20.

point le plus important pour vous rendre véritablement vertueux, est d'en venir à la pratique, sans laquelle les sublimes pensées, les hauts desseins, les discours relevés et les plus douces complaisances sont inutiles. Il est bon, comme nous avons dit, et même il est nécessaire d'avoir une haute estime de la vertu, d'en concevoir de grands désirs et de s'en proposer de belles idées; mais tout cela n'est utile qu'autant qu'il sert à l'exécution; parce que, dit saint Bernard, nous ne sommes vertueux que par l'exercice des vertus (1). Les philosophes même païens ont reconnu cette vérité, et Aristote (2) dit que c'est une stupidité de l'ignorer. La nature, dit Sénèque, ne donne pas la vertu. Devenir homme de bien, c'est un ouvrage de l'art; la vertu ne se trouve que dans une âme bien disciplinée, bien instruite, bien cultivée, qui s'élève à la perfection par un continuel exercice (3). L'assiduité est nécessaire pour y faire quelque progrès. Les étoiles errantes ont des bornes où elles s'arrêtent et suspendent leur mouvement; mais la vertu n'en a point, elle est en continuel mouvement, et si elle n'avance, elle recule; comme une pièce d'or que l'on pèse au trébuchet ne peut avoir de consistance, il faut qu'elle hausse ou qu'elle baisse selon son poids. C'est pourquoi celui qui aspire à la perfection ne doit pas avoir moins de soin de s'avancer dans la pratique des vertus que dans la fuite des vices. Et le père Orlandin, dans la vie du père Lefèvre (4), premier compagnon de saint Ignace, remarque que ceux qui aspirent à la plus haute sainteté, sont sujets à faillir en ce point, s'appliquant davantage à se défaire de leurs imperfections qu'à s'enrichir des vertus, et que ce grand homme regrettait d'avoir été quelque temps dans cette erreur. Mais en fuyant cet écueil, il ne faut pas tomber dans un autre, qui est de négliger nos mauvaises habitudes, sous

(1) S. Bern., de consid., c. 11. — (2) Arist., l. 2 eth., c. 18, et l. 3, c. 5. — (3) Senec., ep. 90. — (4) Orl., lib. 2 vitæ, c. 11.

prétexte de donner nos soins à des pratiques plus relevées; vu principalement qu'il est difficile de s'avancer dans la vertu sans s'éloigner du vice, ou de fuir le vice sans pratiquer la vertu. Il faut donc joindre tous les deux ensemble, et pour cet effet se rendre fidèle aux occasions qui se présentent tous les jours, et qui sont toujours à notre main. Car il n'y a rien de plus fréquent, on ne voit, on n'entend rien, on ne fait rien et on ne souffre rien qui ne soit matière de vice ou de vertu (1). On vous dit une parole qui vous déplaît, souffrez-la doucement; voilà une occasion de vertu. On vous donne des louanges flatteuses, méprisez-les; c'en est une autre. On vous commande une chose qui choque votre inclination, c'en est encore une autre. Il ne faut point aller plus loin pour apprendre les secrets de la vertu. Voilà ce qu'il faut faire, ce qu'il faut savoir, ce qui est de plus grand prix, et ce que l'on estime le plus dans la science des saints.

5. *Règle.* Bien que nous devions apporter de notre part toute sorte de diligence et de soin pour l'acquisition des vertus, il faut néanmoins reconnaître humblement que si Dieu n'agit avec nous et ne bénit notre travail, tous nos efforts sont inutiles, parce qu'il nous assure que nous ne pouvons rien sans le secours particulier de sa grâce (2). C'est pourquoi il faut travailler à notre avancement avec une profonde humilité et un grand sentiment de notre faiblesse, nous persuadant que tout le progrès que nous ferons dépend plus de Dieu que de nous, et que toute notre force vient de lui (3). Plus nous entrerons dans ce sentiment d'humilité, nous expérimenterons de jour en jour une plus grande abondance de bénédictions célestes : parce que Dieu résiste aux orgueilleux et donne sa grâce aux humbles. Et cette persuasion ne sera pas difficile à prendre, si nous nous souvenons combien nous sommes faibles dans les moindres difficultés qui surviennent,

(1) Deut., 30, n. 14. — (2) Joan. 15. 5. — (3) II. Cor. 3. 5.

et combien de fois nous avons fait des résolutions spécieuses de nous vaincre et de détruire nos mauvaises habitudes par des actes contraires, sans que nous en ayons vu aucun effet, pour n'avoir pas assez de vigueur ni de courage quand il s'agit d'exécuter nos bons propos.

6. *Règle.* Cette défiance de nous-mêmes doit être accompagnée d'une généreuse confiance en la bonté de Dieu, qui nous a appelés à son service, et ne nous manquera jamais au besoin ; vu même qu'il n'omet rien pour nous convier et nous obliger à mettre notre espérance en lui. Surtout, il veut que nous ayons recours à la prière, et nous le ferons sans doute avec beaucoup de ferveur, si nous considérons que la possession des vertus est le comble de tous les biens, et que de là dépend notre souveraine félicité. Représentez-vous ce que ferait un homme de la cour pour obtenir une des grandes charges du royaume, s'il croyait pouvoir y parvenir par l'assiduité de ses prières ? Il faut solliciter la divine bonté avec la même ferveur, et pour cet effet, il est nécessaire de faire tous les jours quelques dévotions et quelques mortifications particulières, afin de fléchir la miséricorde de votre Père céleste. Il est aussi très-important, lorsqu'il se présente occasion d'exercer quelque acte de patience, d'humilité, d'obéissance, de charité, de vous accoutumer à le faire de grand cœur, à dessein d'obtenir la grâce de surmonter vos passions et de vous défaire des vices contraires à la vertu, qui fait le sujet de votre examen particulier, disant par exemple intérieurement, par une manière d'oblation spirituelle : Mon Dieu, j'accepte cette mortification, je fais cette bonne œuvre, j'agrée cette confusion, afin d'obtenir de votre bonté la victoire du vice que je combats, et la vertu contraire que j'ai résolu d'acquérir. On ne peut dire combien la continuation de ces actes est profitable, et quel trésor de mérites on amasse lorsqu'on les réitère souvent avec ferveur. C'est le moyen d'arriver promptement à une haute perfec-

tion, pourvu que vous soyez fidèle et constant à solliciter la divine bonté sans inquiétude et sans trouble, vous assurant que Dieu, qui est un père amoureux, ne peut frustrer les désirs et les saints exercices de ses enfants.

7. *Règle.* Pour réussir dans l'exécution et faire un notable progrès dans l'exercice des vertus, il faut en faire un bon choix, et pour le rendre tel, il faut : 1° choisir celles qui nous sont propres, eu égard à notre état, à nos dispositions et à nos emplois ; 2° les choisir avec ordre l'une après l'autre, selon le besoin présent qu'on en a ; 3° choisir celles qui mortifient davantage la nature corrompue et l'amour-propre ; 4° choisir dans chacune ce qu'il y a de meilleur ; par exemple, avoir de bons sentiments et de bonnes volontés pour le prochain, c'est un acte de charité qui est louable ; ajouter de bonnes paroles aux bonnes volontés, c'est quelque chose de mieux ; mais lui témoigner notre affection par de bons offices et par des effets considérables, c'est ce qui est excellent dans cette vertu ; 5° choisir ce qu'il y a de plus agréable et de plus utile au prochain. Vous voulez pratiquer la mortification, soyez austère à vous-même, mais ne soyez point pour cela triste ni morne. Vous aimez la retraite, à la bonne heure, soyez bien recueilli, mais ne soyez pas de mauvaise humeur. Vous êtes porté au zèle de la gloire de Dieu, soyez fervent, mais non pas indiscret ; ayez de la fermeté, mais n'ayez point d'amertume. En un mot, choisissez ce que l'on respecte dans la vertu et ce que l'on aime raisonnablement ; mais fuyez ce qui choque et ce qui rebute le monde, non par une vraine complaisance, mais par un désir sincère d'inspirer la vertu et de la rendre aimable aux autres.

8. *Règle.* La pureté d'intention est absolument nécessaire dans le choix et dans la poursuite des vertus, soit pour attirer la faveur de Dieu en l'intéressant dans ce dessein, et ne recherchant que sa gloire, soit pour éviter deux écueils très-dangereux, savoir, le respect humain et la recherche secrète

de ce qui plaît à l'amour-propre. Vous ne ferez jamais aucun progrès dans la perfection si vous êtes esclave de l'opinion des hommes, et si aux occasions où vous aurez sujet de pratiquer la vertu, vous vous amusez à considérer ce que l'on dit, ce que l'on pense de vous, ou ce que l'on devrait faire et que l'on ne fait pas, pour rejeter vos manquements sur les défauts d'un autre. Il faut vous souvenir que c'est avec Dieu, et pour Dieu seul que vous travaillez, et à lui seul que vous devez rendre compte de vos actions, sans prétendre aucun intérêt d'honneur ni de profit de la part des hommes, dont les louanges ne peuvent vous rendre meilleur, ni leurs défauts vous servir de prétexte pour couvrir les vôtres et pour paraître plus innocent : soyez attentif à ce qui regarde vos obligations, et ne vous occupez point de ce que font les autres. Ne faites pas de la vertu un trafic avec les hommes, comme si vous ne vouliez être vertueux que pour attirer leur approbation et leur estime ; ne le faites pas même avec Dieu ; ne recherchez point dans vos actions ni la consolation ni le repos de votre esprit, ni aucune utilité temporelle ou spirituelle. Ce petit commerce déplaît à Dieu ; car c'est dire tacitement : Seigneur, je vous servirai pourvu que j'y trouve mon compte; j'aimerai l'oraison, tandis que vous m'y donnerez de la consolation. De là viennent les dégoûts, les langueurs, les lâchetés et les refroidissements dans le service de Dieu, lorsqu'on n'y fait pas le progrès qu'on voudrait; et le chagrin qu'on en a semble d'autant plus juste, qu'il paraît procéder de l'amour de la vertu; mais, en effet, c'est un mouvement de l'amour-propre, vu que celui qui ne cherche qu'à plaire à Dieu, et qui lui laisse le soin de lui-même est toujours content, et ne se met en peine d'autre chose que de faire tout son possible pour accomplir la volonté divine.

9. *Règle.* Pour connaître encore mieux le progrès que vous avez fait en observant ces règles dans l'acquisition des vertus, jugez-en par les marques suivantes, que nous déduirons

plus amplement dans la dernière considération : 1° pratiquer les vertus avec plus de promptitude et de facilité ; 2° les exercer avec moins de répugnance de la nature corrompue et de l'amour-propre ; 3° les pratiquer avec plus de plaisir ; 4° s'y porter avec plus de ferveur ; 5° être plus fidèle aux occasions, et ne laisser écouler aucun moment qui soit vide et inutile ; 6° être plus constant et plus fort dans les adversités, contradictions, oppositions et tentations dangereuses, qui ont coutume de ruiner, ou pour le moins de retarder notre perfection ; car la persévérance dans la poursuite des vertus solides a quatre puissants ennemis à combattre. Le premier est la mauvaise coutume et les habitudes vicieuses, dont la cure est toujours rude et pénible ; mais quand on est guéri, on jouit d'une grande douceur, qui récompense abondamment tous les maux qu'on a soufferts. Le second est la difficulté de la vertu, dont les commencements sont toujours fort épineux. *Oh! que la sagesse semble dure et fâcheuse à ceux qui n'en ont pas appris la pratique! un homme lâche et sans cœur n'y persévérera pas,* dit le Sage dans l'Ecclésiastique. *Quand il est question d'en faire l'épreuve, elle leur paraît pesante comme une pierre dont ils se déchargeront bientôt* (1). Les uns ne l'osent toucher du doigt, les autres se contentent de la soulever, les autres la lèvent jusqu'à la ceinture, mais peu la mettent sur leur tête, pour s'y soumettre absolument. Mais pour vous, chargez-la sur vos épaules et portez-la constamment. Ne vous ennuyez pas d'être dans ses liens ; allez à elle de tout votre cœur et suivez-la de toutes vos forces (2). Le troisième est le prétexte de la nécessité (3). Car il y en a qui persévèrent dans la vertu, jusqu'à ce qu'ils tombent en quelque maladie ou dans la pauvreté, ou qu'ils se trouvent dans l'emploi, dans les affaires, dans les voyages, et alors ils

(1) Eccli., 6, 21, 22. — (2) Ibid., 26, 27. — (3) Judith. contra Holophernem itura, c. 9. Vide S. Amb., l. I de Cain., c. 10.

croient en être dispensés. Le dernier est l'instabilité et la faiblesse du cœur humain, qui se laisse vaincre sans résistance, et souvent tombe de lui-même, et perd en un moment ce qu'il avait acquis en plusieurs années. Evitez cet écueil, et dites avec Job : *Je ne quitterai jamais le dessein que j'ai pris de me sanctifier* (1).

LECTURE POUR LE SEPTIÈME JOUR.

Réflexions sur le progrès qu'on a fait dans la victoire des tentations depuis la dernière retraite.

Avant que de voir les marques du progrès que vous avez fait dans la victoire des tentations, écoutez avec attention l'avis important que vous donne saint Bernard. Je veux vous avertir que personne ne vivra jamais sur la terre exempt de tentation ; afin que si quelqu'un par aventure se trouve quitte de l'une, il en attend infailliblement une autre (2). Sur quoi, poursuit ce père, nous devons considérer que la bonté de Dieu use de cette conduite en notre endroit, qu'il permet quelquefois que nous soyons plus longtemps travaillés d'une même tentation, de peur qu'il n'en vienne d'autres plus dangereuses ; quelquefois aussi il nous en délivre plus tôt, afin de nous exercer en d'autres qu'il prévoit nous devoir être plus utiles. Examinez-vous donc premièrement, si vous êtes dans une continuelle défiance de vous-même et de vos ennemis qui vous épient jour et nuit pour vous surprendre, si vous ne vous endormez point pendant qu'ils veillent et machinent votre ruine, si vous avez soin de vous instruire

(3) Job, 27, 6. — (2) S. Bernard., serm. 16 in Psal. Qui habitat.

des moyens de vous défendre et de repousser leurs attaques. Ne vous imaginez pas que ce soit une marque de perfection de n'être point tenté; les tentations sont communes à tous les états de la vie spirituelle; et il n'y a personne ni entre ceux qui commencent, ni entre ceux qui s'avancent, ni même entre les plus parfaits qui n'y soit sujet, c'est-à-dire qui ne ressente des mouvements intérieurs qui le portent au péché. Mais l'importance est de savoir d'où viennent ces mouvements, où ils vont, comment on y succombe et de quelle manière on y résiste. Pour en juger sainement, servez-vous des règles suivantes.

2. *Première règle.* Les tentations viennent quelquefois de nous-mêmes, quelquefois du démon, quelquefois de tous deux ensemble. Les tentations qui naissent de notre propre malice, viennent le plus souvent du désordre de nos sens, ou de nos passions déréglées, ou de nos mauvaises habitudes, ou du tempérament et de la disposition du corps. Quelquefois elles viennent de l'esprit et de la volonté, qui a son libre arbitre et peut se porter d'elle-même au péché aussi bien qu'à la vertu. C'est pourquoi saint Augustin dit qu'on ne doit pas attribuer tous les vices d'une mauvaise vie à la chair (1), et Vasquez (2) ajoute que tous les péchés ne naissent pas du foyer de la concupiscence, non plus que le pouvoir de pécher, qu'on doit plutôt appeler une malheureuse impuissance ; mais que la volonté peut d'elle-même se porter au mal par son propre poids, et qu'elle a coutume de le faire. Les démons qui connaissent notre faible, nous combattent de nos propres armes, et nous attaquent tantôt par nos sens, tantôt par nos passions, pour emporter le consentement de la volonté, qui se laisse vaincre à leurs suggestions. Ce que l'abbé Achilles étant interrogé de quelle manière

(1) S. August., l. 11 de civit. Dei, c. 3. — (2) Vasquez, tom. 2, in 3 par., disput. 118, c. 3, n. 39.

le démon nous surmontait, expliqua fort naïvement par cette parabole. *Les arbres du Liban,* disait-il (1), *tinrent un jour conseil se plaignant entr'eux, et disant : Nous sommes tous si grands, et néanmoins nous nous laissons couper et abattre avec un petit morceau de fer. C'est notre faute, ne donnons rien du nôtre, et on ne pourra nous nuire. L'avis était excellent, s'il eût été exécuté. Mais les hommes vinrent et firent un manche de bois à leur cognée et coupèrent les arbres d'où ils l'avaient pris. Nos âmes sont comme ces grands arbres ; le démon est la cognée ; le manche dont il se sert est notre volonté. C'est donc par la malice de notre volonté que nous sommes abattus et vaincus.* C'est la vérité que le démon serait fort faible si nous ne lui fournissions des armes pour nous vaincre et pour nous perdre. Par conséquent nous avons moins de sujet de nous plaindre de lui que de nous-mêmes. Les démons, disait l'abbé Abraham, ne nous font pas la guerre, parce que nous faisons ce qu'ils veulent ; mais nos propres volontés sont devenues nos démons qui nous tourmentent. Les démons ont combattu avec l'abbé Moïse et avec ses semblables, mais pour nous, ce sont nos propres volontés qui nous attaquent. Il voulait dire que les démons trouvant en nous beaucoup de pente et d'inclination au mal, se servent de nos passions et de nos vices pour nous tenter, et ainsi ils ne nous tentent pas tout seuls ; ils nous font combattre contre nous-mêmes ; nous sommes nous-mêmes notre fléau, dit saint Augustin, et nos plus dangereux ennemis (2). Mais au contraire, parce qu'ils rencontrent dans les saints un corps mortifié et soumis à l'esprit, des passions bien réglées, une imagination exempte de fantômes impurs, une volonté affermie dans le bien par de fortes habitudes, un entendement éclairé des lumières du ciel, une âme remplie de grâce et munie de toutes les vertus, ils sont contraints de les com-

(1) Vit. PP., l. 7, 6, 35, n. 4. — (2) S. Aug., in Ps. 75.

battre seul à seul, n'y ayant point d'ennemi caché qui soit d'intelligence avec eux. Ce n'est pas que pour être parfaits, les saints aient entièrement éteint le foyer de la concupiscence, vu que saint Paul s'en est senti lui-même importuné ; mais ils sont si bien aguerris et si bien établis dans la vertu, que si l'esprit malin ne les tentait que par eux-mêmes, tous ses efforts seraient inutiles. Il faut donc voir comme il les attaque.

3. *Seconde règle.* Le démon nous combat en trois manières, avec la lance, avec l'épée et par lui-même. Il nous combat avec la lance et comme de loin, lorsqu'il nous sollicite au mal par les objets extérieurs qu'il représente à nos sens; il nous combat de plus près avec l'épée, lorsqu'il nous tente par les mouvements du corps, qu'il excite avec tant d'impétuosité et de violence pour émouvoir les passions, qu'il se fait assez connaître; il nous tente par lui-même, lorsqu'il attaque immédiatement l'imagination et la remplit de pensées horribles d'impureté, ou de blasphème, ou d'infidélité, ou de désespoir, et de là jette le trouble dans la partie inférieure, par des mouvements furieux de mélancolie, d'impatience, d'envie, de haine de Dieu, de passions d'amour et de semblables impressions si fortes, si subites, si vives, que l'esprit humain, s'il était seul, ne pourrait jamais les produire. Et c'est ce qu'on appelle esprit de blasphème, esprit de fornication, etc., dont nous demandons d'être délivrés dans les prières publiques de l'Église. Ce dernier combat est le plus grand de tous et le plus dangereux, aussi Dieu ne permet pas ordinairement qu'il arrive, sinon aux personnes de piété et de vertu (1). C'est pourquoi le père Visavée (2) de la compagnie de Jésus, de qui j'ai emprunté cette règle, dit que c'est par cette raison que Dieu retire ces personnes du

(1) Tom. 2, hist. societ. Jesu, l. 3, n. 58. — (2) Cornelius Vischaveus Belga loco citato hist. societ.

monde et les appelle à la religion, afin qu'elles y trouvent des directeurs expérimentés dans la vie spirituelle, qui les conduisent sûrement dans le chemin de la perfection, et qui les défendent contre les illusions du démon.

4. *Troisième règle.* Dieu permet que nous soyons tentés pour plusieurs fins différentes. Souvent pour éprouver notre vertu, dit Cassien, et nous donner occasion d'en pratiquer des actes héroïques; quelquefois pour purifier l'âme de ses attaches secrètes et des complaisances de l'amour-propre qui se nourrit de tout ce qu'il rencontre, jusqu'aux choses les plus saintes; quelquefois aussi par punition de quelque infidélité qu'on a commise (1), car nos passions et nos péchés donnent à ce démon un grand empire sur nous. Le père Thomas de Jésus suivant la pensée de Cassien, remarque que quand le démon attaque quelqu'un par le corps, et que les tentations contre la pureté sont également horribles et longues, c'est une marque que l'âme n'est pas encore bien purifiée de ses vices, et que telles tentations sont pour l'ordinaire des suites et des effets d'une vie déréglée qui a précédé. Mais quand le démon nous attaque par lui-même, quoique les tentations soient charnelles, ordinairement néanmoins elles ne sont pas si impures et si sales, ni de si longue durée, et elles ne souillent pas l'âme, mais plutôt elles servent à la purifier.

5. *Quatrième règle.* On connaît le progrès que l'on fait dans la victoire des tentations (2) : 1° si on y résiste constamment sans se laisser vaincre. L'abbé Théodore, chez Cassien, dit que l'homme parfait demeure ferme et inébranlable dans la tentation, et que son âme est comme un cachet de diamant qui conserve toujours l'image du prince sans l'effacer. Saint Augustin dit que le parfait chrétien peut bien être

(1) Abbas Theod. apud Cassian., col. 7, c. 11. — (2) Cass., collat. 6, c. 11 et 12.

poussé, mais qu'il ne tombe pas pour cela. Soyez prêts, dit-il, à soutenir l'effort de la tentation de quelque part qu'elle vienne, comme le cube, où qu'on le jette, demeure toujours droit sur son assiette. Quelque effort qu'on fasse pour vous pousser, ne vous laissez point abattre. Quoi qu'il arrive, tenez-vous toujours debout (1). Le vénérable Bède dit que saint Luc appelle du nom de roi ceux qui résistent ainsi aux tentations, parce qu'ils savent commander à leurs passions en les réprimant, et n'y succomber pas par un lâche consentement (2). 2° Si on y résiste plus promptement ; car pour lors non-seulement on demeure ferme contre la tentation, mais même on n'est pas dans le danger prochain d'y tomber. Et c'est ce que les saints pères recommandent comme un conseil très-important, suivant ce que dit le Prophète : Malheureuse fille de Babylone, heureux celui qui prendra tes enfants dès leur naissance, et les écrasera contre la pierre vive, qui est Jésus-Christ (3) ! 3° Si on y résiste avec plus de vigueur, et que non-seulement on n'en reçoive point de préjudice, mais qu'on en tire avantage, en repoussant et poursuivant l'ennemi par des actes généreux de vertu. Saint Chrysostôme dit que Job, combattant avec le démon, se servait des plaies que son ennemi lui faisait souffrir, comme de flèches pour le percer. Nous le devons imiter en cela, et prendre occasion des assauts que nous livre le tentateur en soulevant nos passions, de produire plusieurs actes héroïques de confiance en Dieu, de patience, d'humilité, d'horreur du vice, de résignation et d'abandon au bon plaisir divin. 4° Si après plusieurs combats et plusieurs victoires remportés sur l'ennemi, on l'affaiblit tellement qu'il ne fasse plus que de légères impressions dans l'âme, ou point du tout ; car, dit saint Basile, c'est une marque certaine de vertu, que de conserver la tranquillité de l'esprit au milieu des tenta-

(1) Aug. — (2) Beda in Matth., c. 22, 13, 13. — (3) Ps. 136, n. 9.

tions qui nous assaillent (1). Cassien dit qu'il n'appartient qu'à ceux qui ont acquis une plus exquise et plus parfaite pureté de jouir de cette paix, et que c'est un ouvrage admirable de Dieu de faire qu'un homme charnel rejette ainsi les affections de la chair, et qu'il demeure dans une assiette immobile et dans une même égalité d'esprit parmi une si grande variété d'accidents qui le traversent. Sur quoi il apporte l'exemple d'un saint vieillard, qui étant attaqué dans la ville d'Alexandrie par une troupe d'infidèles qui le chargeaient d'injures et d'outrages atroces , lui demandant par moquerie : Quel miracle a fait le Christ que vous adorez? leur répondit divinement : Il m'a fait la grâce de n'être point ému des injures que vous me faites, ni de plus grandes encore, si vous voulez (2). Saint Jean Climaque assure que cet état miraculeux est semblable à celui de la résurrection, et qu'un homme qui a réduit au néant les assauts de ce chien immonde qui ne fait plus qu'aboyer, est déjà ressuscité d'entre les morts, quoiqu'il soit encore engagé dans la chair (3). Saint Bernard parle encore plus clairement et plus avantageusement de cet heureux état (4). Car il dit qu'il n'appartient qu'aux parfaits, qui imitent dans leur conversation l'état immuable de la bienheureuse éternité, et qui peuvent dire avec saint Jean : Nous sommes dans le monde comme Jésus-Christ y est. Nos ennemis peuvent bien nous attaquer au dehors comme lui, mais ils ne peuvent porter le trouble au dedans. Admirable disposition qui nous fait entrer en société avec Jésus-Christ tenté dans le désert, où le démon, dit saint Grégoire, n'attaqua le Saint des saints que par des objets extérieurs, sans faire impression dans son intérieur (5). Saint Jean Damascène ajoute qu'Adam ne fut point tenté autrement dans le paradis terrestre que le Fils de Dieu au

(1) S. Bas., Const. monast., c. 8. — (2) Cass., collat. 12, c. 13. — (3) S. Joann. Clim., 9, 15. — (4) S. Bern., serm. 48 parvo. — (5) Hom. 16 in Evang.

désert. Ce méchant attaqua Jésus-Christ extérieurement et non pas par des pensées intérieures ; il attaqua encore Adam de la même manière, car il ne le tenta pas par des pensées intérieures, mais seulement par le serpent (1). Mais si la tentation du vieil Adam fut semblable en ce point à celle du nouveau, hélas ! le succès ne le fut pas, et ce qui est plus déplorable, les enfants ne tombent que trop souvent dans la faiblesse et le malheur de leur père. Ils se laissent vaincre aux plus légères tentations, au lieu que s'ils voulaient, dit saint Chrysostôme, veiller sur eux, et se prévaloir de la grâce de Jésus-Christ et des moyens qu'il leur a enseignés, rien ne pourrait troubler leur repos, non pas même quand ils seraient au milieu des flots de la mer orageuse.

6. *Cinquième règle.* « Le bon et le malin esprit s'insinuent diversement dans les âmes (2), qui s'avancent dans le chemin du salut, et qui vont de mieux en mieux : le bon esprit entre doucement, paisiblement et agréablement, comme une douce rosée qui tombe sur une éponge ; le malin au contraire y vient d'une manière dure, turbulente et violente, faisant du bruit comme la pluie qui tombe sur une pierre. Leur procédé est tout contraire à l'égard de ceux qui deviennent tous les jours plus enclins au mal. La cause de cette diversité est la disposition de l'âme, selon qu'elle a de la convenance ou de l'opposition à l'un des deux esprits. Car si l'un ou l'autre y trouve de l'opposition, il la joint avec un bruit et un effort qu'il est aisé de reconnaître ; mais s'il y trouve de la conformité, il y entre paisiblement comme dans sa propre maison. » De là vient la peine extrême que souffrent quelquefois les bonnes âmes, quand elles sont fortement assaillies du malin esprit, par quelque secret conseil de la Providence divine ; les tentations sont parfois si vio-

(1) S. Joan. Dam., lib. 3 de fid., c. 30. — (2) S. Ign. in reg. ad plen. spirit. discret., reg. 7, p. 127.

lentes, qu'à moins que d'avoir un grand cœur, elles entraînent la volonté, si elle ne s'élève promptement à Dieu pour lui dire avec le Prophète : Seigneur, je souffre violence, soyez mon garant, s'il vous plaît. Parfois elles sont en si grand nombre, qu'on ne sait auxquelles on doit premièrement remédier (1). Parfois elles sont si horribles, que l'âme en est tout effrayée, ne sachant comment elle peut concevoir des choses si abominables; et ce qui l'afflige davantage que tout le reste, c'est la crainte d'y succomber, vu la force de ses ennemis et sa propre fragilité.

7. *Sixième règle.* Le bon usage des remèdes dont on doit se servir contre les artifices du démon, et contre le venin de ses suggestions, est une marque visible de notre avancement. Voyez si vous en usez comme il faut, pour vous fortifier contre le trouble et le découragement que produisent en vous la crainte et la peine que vous souffrez. 1° Vous devez considérer que Dieu est fidèle, et qu'il ne permettra jamais que vous soyez tenté par dessus vos forces; 2° que vos ennemis sont faibles, puisque Jésus-Christ les a vaincus, et vous a mis en état de ne pouvoir être surmonté, si vous ne voulez. Gardez-vous de leur ouvrir votre cœur, ils ne pourront jamais y entrer, si vous n'y consentez; 3° que votre résistance confond les démons, réjouit les anges et donne beaucoup de gloire à Dieu, et à vous beaucoup de mérite; 4° que si le nombre de vos ennemis est grand, celui de vos amis et de vos défenseurs est incomparablement plus fort, puisque les anges vous protégent, et que le roi des anges combat pour vous et avec vous (2). Oh! quelle assurance! Jésus-Christ est avec moi, jamais il n'en fut si proche, j'en suis certain, il y a engagé sa parole. 5° Jésus-Christ, me direz-vous, dans son délaissement était assuré qu'il ne succomberait point, car il était impeccable; si je pouvais avoir la même assu-

(1) Ps. 68. 5. — (2) Ps. 33. 18.

rance, je me rirais de tout le reste. Je réponds que vous demandez ce qui ne vous appartient pas, et ce que les saints n'ont jamais eu. Quand par malheur vous feriez quelque légère faute, par surprise, par impatience, par l'effort de la mélancolie qui vous serre le cœur, vous ne devez pas vous décourager pour cela, mais vous relever promptement et recourir à la contrition qui effacera cette tache. Ne regardez pas seulement votre faiblesse, mais le bien que Dieu en tire. Elle sert pour vous tenir dans l'humilité et vous rendre plus avisé. Un peu de crainte est toujours bon ; heureux celui qui ne la perd jamais, pourvu qu'elle soit tranquille et paisible ; car si elle est pleine de scrupules, de troubles et d'opiniâtreté dans vos sentiments, c'est un signe d'orgueil qui craint la confusion, et d'un amour-propre très-fin et très-secret. *Servez le Seigneur avec crainte, et réjouissez-vous en lui avec tremblement* (1). Dieu aime surtout un cœur humble et simple, qui avoue sa faute ingénument, qui en demande pardon, qui propose de s'amender, qui dit innocemment : Vous étonnez-vous que j'ai fait une faute, moi qui ne suis que misère? Eh ! si Dieu ne me tenait par la main, de quel crime ne suis-je pas capable? Après cela tenez-vous en repos, ne vous tourmentez point en vain, criant avec amertume de cœur : Ah ! détestable et malheureux que je suis, de retomber toujours dans les mêmes fautes ; quoi ! faire encore ces lourdes fautes ! être encore si superbe ! ces élans seraient bons peut-être dans une personne plus parfaite que vous; mais en vous, croyez que ce n'est que présomption. Et de grâce, qui pensez-vous être? pour qui vous prenez-vous ? croyez-vous être impeccable ? plût à Dieu que nous le fussions vous et moi ! mais certainement il vaut bien mieux nous mettre dans le sein de l'humilité et de la paix, que de nous inquiéter de nos fautes ; car d'un mauvais cœur comme le nôtre, que

(1) Ps. 2. 11.

doit-on attendre que corruption? Après tout, pour vous arracher jusqu'aux dernières racines qui produisent dans votre âme ces épines si aiguës et si pénétrantes, dites-moi tout simplement, voudriez-vous faire la moindre faute de propos délibéré? ne choisiriez-vous pas plutôt la mort que le péché? et quand il vous échappe quelque trait d'impatience, le cœur ne vous fait-il pas sentir sa blessure aussitôt que la faute est faite? ne fait-il pas sortir les larmes des yeux, comme s'il voulait courir après vos paroles, pour les noyer et les couvrir d'un déluge d'eau? Ne demandez-vous pas souvent pardon à Dieu? Ne le priez-vous pas cent fois qu'il vous préserve par sa bonté, qu'il fortifie votre esprit, qu'il augmente vos peines, pourvu qu'il renforce votre patience? Ne faites-vous pas cent actes d'humilité, de confiance, d'amour, de sacrifice de vous-même, de mortification de vos sens, d'oblation, de dénûment, de désappropriation, de conformité à la volonté de Dieu? Ne voulez-vous pas qu'il soit le Dieu de votre cœur? qu'il dispose de vous? qu'il accomplisse son bon plaisir? en un mot tout ce qu'il veut et demande de vous, ne le voulez-vous pas aussi? Si cela est, de quoi vous troublez-vous? La plupart de ces pensées noires qui vous persécutent, passent par votre esprit et s'en vont à l'heure même; laissez-les donc passer, et ne vous y arrêtez pas. Ayez de plus doux sentiments de la bonté de Dieu, qui ne vous oblige jamais à des choses si difficiles, qu'elles passent moralement pour impossibles.

LECTURE POUR LE HUITIÈME JOUR.

Réflexions sur le soin et l'exactitude à bien faire toutes ses actions, et sur le progrès qu'on y a fait depuis la dernière retraite.

I. POINT.

Considérez qu'il n'y a proprement que Jésus-Christ de qui l'on puisse dire qu'il a bien fait toutes choses (1). Éloge magnifique, qui honore souverainement sa sainteté, sa sagesse et sa bonté. Sa sainteté, qui fait toutes choses sans défaut et sans mélange de mal; sa sagesse, qui les fait dans un ordre admirable; sa bonté, qui les rapporte toutes à la gloire de son père et à notre salut avec un avantage inestimable. Éloge légitime et convenable à sa grandeur; car *il est la splendeur du Père,* et en cette qualité il devait faire éclater dans toutes ses actions la gloire de sa divinité; *il est la figure de sa substance,* il devait donc représenter les traits de son infinie beauté; il est *l'image de sa bonté*, il devait donc laisser dans toutes ses œuvres les traces de ses perfections et des attributs de sa gloire. S'il le devait, il le pouvait et le voulait; car étant infiniment sage il ne pouvait faillir par erreur, étant infiniment bon il ne pouvait faillir par malice, étant infiniment clairvoyant il ne pouvait faillir par surprise, étant infiniment puissant il ne pouvait faillir par faiblesse. Aussi dit-il qu'il avait mis la loi divine au milieu de son cœur, comme le premier article du livre de vie, comme le centre de toutes ses pensées et de tous ses désirs, comme la

(1) Marc. 7. 37.

source et le principe qui donnaient le mouvement à toutes les actions de sa vie (1). Cette gloire n'appartient qu'à lui seul; on ne peut dire de l'homme : *Il a bien fait toutes choses;* car il est esclave de la nature corrompue; on ne peut le dire de l'ange, car on y a trouvé des taches (2). Il n'y a qu'un Homme-Dieu qui mérite cette louange, parce qu'il est au-dessus de la nature humaine et angélique. Comme Dieu, il produit le Saint-Esprit qui est la bonté par essence, en unité de principe avec son Père, et le monde avec tous les deux, où il n'y a rien qui ne soit bon (3). Comme homme il est uni personnellement au Verbe, qui gouverne toutes sés actions conjointement avec le Saint-Esprit, auquel il en a cédé la direction. C'est pourquoi il dit dans l'Évangile : *Nul n'est bon, sinon Dieu seul* (4). Comment est-ce donc que nous pouvons l'imiter, puisqu'il n'y a que lui qui soit bon? A cela il faut répondre qu'il n'y a que lui qui soit bon par lui-même, et par l'excellence suprême de son être et de sa personne, et c'est en ce sens qu'il dit qu'il n'y a que Dieu qui soit bon; mais que nous pouvons être bons par participation et par le secours de sa grâce. C'est pourquoi il veut que nous soyons parfaits en toutes nos actions, comme notre Père céleste est parfait (5).

II. POINT.

Considérez les raisons qui nous y obligent, dont la première est prise de la sainteté de Dieu même, qui se propose pour modèle, et qui veut que nous soyons parfaits comme lui. Or, dit saint Thomas, la manière d'agir qui est propre de Dieu, est de faire tous ses ouvrages dans la dernière perfection (6). L'ouvrage de la création du ciel et de la terre est

(1) Ps. 39. 9. — (2) Job. 4. 18. — (3) Gen. 1. 31. — (4) Luc. 18. 19. — (5) Matth. 5. 48. — (6) S. Thom., opusculo de moribus divinis.

si excellent, qu'on ne peut rien s'imaginer de plus achevé. L'ouvrage de notre rédemption, que nul autre que lui ne pouvait faire en rigueur de justice, est si accompli, qu'on ne peut rien y ajouter. De même, tout ce qu'il fait encore aujourd'hui, soit qu'il punisse les crimes, ou qu'il les dissimule pour attirer les pécheurs à la pénitence, soit qu'il donne sa grâce aux élus, ou qu'il la retire, soit qu'il traite familièrement avec une âme fidèle, ou qu'il use de rigueur dans sa conduite, soit qu'il bénisse les fruits de la terre, ou qu'il envoie la stérilité, soit qu'il donne la pluie ou la sécheresse, tout cela est si bien fait, qu'il ne peut être mieux; parce qu'il fait chaque chose en son temps, avec un amour infini, une bonté immense et une sagesse souveraine. Il faut dire la même chose de tout ce qu'il doit faire au jour de la rétribution générale, parce qu'il ordonnera à chaque péché et à chaque partie du corps qui aura servi à le commettre, une peine proportionnée à la quantité et à la qualité de l'offense et à chaque bonne œuvre, pensée, désir, parole d'édification et d'exemple, une récompense proportionnée à leur mérite. Voilà l'original après lequel nous devons travailler, nous souvenant que celui qui nous le donne est le Saint des saints, qui remédie à tous les désordres avec une sagesse infinie, et qui fait tout en nombre, avec poids et avec mesure; et par conséquent que c'est l'offenser de renverser ses ordres, et de ne pas garder son procédé. Le chrétien qui fait mal ses actions, les fait *sans ordre* et sans règle, car il ne suit pas la raison qui est sa règle. Mais plutôt sa passion qui jette le trouble partout. Il les fait *sans poids*, car il n'y apporte pas la considération ni l'application nécessaire. Il les fait *sans mesure*, car il se laisse aller à la violence de quelque passion qui l'emporte jusqu'à l'excès. Il manque aussi au nombre, car il se répand en plusieurs actions frivoles et inutiles, et s'oublie de plusieurs autres nécessaires. Par conséquent il déshonore la sainteté de son original, contre la défense que le Saint-

Esprit lui fait par la bouche du Sage : *Ne faites point d'actions qui soient injurieuses à la sainteté de Dieu* (1). Faites-les toutes avec la plus grande perfection qu'il vous sera possible, dit le docteur angélique, y employant toute la force de la grâce que Jésus-Christ nous a méritée pour cet effet; vous unissant parfaitement aux désirs et aux intentions de l'Église triomphante et militante; agissant sous le nom du créateur, c'est-à-dire en Dieu, avec Dieu, pour Dieu, sous la conduite de Dieu, et d'une manière digne de Dieu; vous y portant avec la même faveur, que si tout votre salut, toute la gloire de Dieu et tout le bien de l'univers dépendaient de chaque action que vous faites; faisant chaque action comme si c'était la dernière de votre vie, comme si vous ne la deviez plus faire ni en commencer de nouvelles; voyez si vous agissez de la sorte. Humiliez-vous dans la vue de vos défauts, et tâchez d'y apporter du remède.

III. POINT.

Le second motif qui nous oblige à rendre toutes nos actions parfaites est pris de la souveraineté de Dieu; car il a un domaine souverain de propriété et de juridiction sur nous, qui ne lui est pas échu ni par succession, ni par notre élection, ni par usurpation, mais par des titres plus légitimes : titre de création : *Vous avez fait le ciel et la terre, et tout ce qu'ils renferment, vous êtes le Seigneur de toutes choses* (2); titre de conservation : *Soutenant tout par sa parole toute puissante* (3); titre de rédemption : *Vous ne vous appartenez point, vous avez été achetés à un grand prix* (4); titre de dernière fin : *Dieu a tout fait pour lui-même.* Ces quatre titres donnant à Dieu un souverain pouvoir sur nous et sur toutes

(1) Eccli. 10. 6. — (2) Esth. 13. 10. — (3) Hebr. 1. 3. — (4) 1. Cor. 6. 20.

nos actions, nous obligent sans doute à les bien faire, soit parce qu'il a droit d'exiger de nous des hommages sortables à sa grandeur, qui n'est pas moins qu'infinie, il faut donc que nos actions, qui sont autant d'offrandes et de sacrifices, lui rendent toute la gloire qui lui est due (1). Soit parce qu'en qualité de souverain, il a droit de commander et nous sommes obligés d'obéir. Or, son commandement ne peut pas être plus exprès : *Faites toutes vos actions de la manière du monde la plus parfaite, la plus noble et la plus excellente* (2); soit parce qu'en qualité de souverain, il a dans ses mains deux trésors inépuisables, trésor de justice, trésor de miséricorde, qu'il peut ouvrir quand il lui plaît, l'un pour nous punir, l'autre pour nous récompeuser. Or, les peines et les récompenses qu'il nous prépare sont si grandes, que l'esprit humain ne peut pas en comprendre l'excès (3). Ajoutez à cela le prix inestimable des grâces qu'il nous offre pour bien faire toutes nos actions, dont la perte et le mauvais emploi lui sont d'autant plus sensibles, qu'elles lui ont coûté tout son sang. C'est pourquoi saint Paul nous avertit si souvent, et nous exhorte à les faire valoir et à ne les rendre pas inutiles (4). Pour concourir avec Dieu comme les ministres de sa parole, nous vous exhortons de ne point recevoir sa grâce en vain. Et ailleurs : *Prenez garde que personne ne manque à la grâce de Dieu* (5); et de rechef : *Ne négligez point la grâce qui est en vous* (6), et enfin : *Je vous avertis de réveiller la grâce de Dieu* (7), que vous laissez dormir par votre paresse; c'est à quoi nous devons travailler d'un grand cœur, afin que nous puissions dire comme lui : *Sa grâce en moi n'a pas été sans fruit* (8); saint Antoine lit : Sa grâce en moi n'a point perdu son prix et son mérite; je l'ai fait valoir autant qu'il a été en

(1) Malac. 1. 8. — (2) Eccli. 33. 23. — (3) 1. Cor. 2. 9. — (4) 2. Cor. 6. 1. — (5) Hebr. 12. 15. — (6) Tim. 4. 14. — (7) Tim. 1. 6. — (8) Cor. 15. 16.

mon pouvoir. D'autres interprètes lisent : La grâce en moi n'a point été stérile ni oisive. Je ne l'ai point rendue inutile, j'y ai coopéré, j'en ai fait un bon usage. Êtes-vous bien satisfait de vous-même sur ce chapitre ? Oh ! que de richesses que vous avez laissé périr dans vos mains ! Enfant prodigue, comment avez-vous dissipé votre substance? que sont devenues tant de lumières et d'inspirations divines? où sont fondus tant de trésors du ciel? quand est-ce que vous réparerez cette perte?

IV. POINT.

Le troisième motif qui nous engage dans une heureuse nécessité de bien faire toutes nos actions, est pris de la présence de Dieu, qui remplit tout de son immensité, par conséquent nous ne pouvons aller nulle part qu'il ne nous voie, ni faire aucune action qu'il n'éclaire de sa présence. Il est le principe et la fin de notre être, de nos puissances et de nos mouvements (1); il nous enferme de toutes parts, et, comme dit saint Augustin, nous sommes plus intimement en Dieu que l'éponge dans l'eau, et l'enfant au sein de sa mère. Et si cela est véritable, n'est-ce pas l'offenser que de mal faire nos actions en sa présence? *Ne faites pas paraître votre impiété aux yeux du prince* (2); gardez-vous de rien faire en sa présence qui ne soit honnête et louable; si l'on doit ce respect aux grands du monde, quel soin devons-nous avoir de ne rien faire en la présence de Dieu qui ne soit digne de ses yeux? Saint Quirin étant interrogé par son juge, d'où lui venait tant de force et de courage dans les tourments, lui répondit sagement : Le Dieu que je sers est en tout lieu; il remplit le ciel et la terre de son immense grandeur, c'est assez qu'il me voie pour animer mon cœur à souffrir l'extrémité de tous les

(1) Act. 17. 28. — (2) Prov. 25. 5.

maux. Si donc nous sommes lâches jusqu'à ce point de négliger nos actions, et de les faire avec tant d'imperfections et de défauts, ne faut-il pas conclure, ou que nous ne croyons pas que Dieu nous voit, ou que nous n'y pensons pas, ou que nous nous moquons de lui en sa présence? Et n'avons-nous pas sujet de craindre les menaces foudroyantes du Prophète? *Malheur à celui qui fait l'œuvre de Dieu avec négligence!* Malheur à celui qui prie sans discrétion et sans prudence, qui marche sans modestie, qui vit sans règle et sans conduite. Pensez-y sérieusement, et prenez une forte résolution de vous servir des moyens que les saints nous enseignent pour agir avec toute la perfection qu'exige de nous la sainteté de Dieu, la souveraineté de Dieu et la présence de Dieu.

V. POINT.

Établissez donc premièrement cette maxime de ne faire jamais aucune action ni par hasard, ni par coutume, ni par nature, mais toujours par principe de vertu. C'était la règle que saint Louis de Gonzague (1) s'était prescrite, et qu'il gardait inviolablement en toutes choses : « Il est de votre devoir, ayant été créé pour Dieu, qui vous a délivré de la mort en vous recevant dans sa sainte maison, de vous porter vers lui, puisqu'il vous a tant obligé ; d'où vous conclurez que vous devez vous abstenir, non-seulement de tout péché, mais encore de toute action indifférente ou inutile. Et pour vous approcher toujours plus près de Dieu, employez tous vos soins pour arriver à ce point de perfection, que vous ne fassiez aucune action, ni aucun dessein qui ne parte d'un principe de vertu. » Secondement, prenez à tâche de faire les plus petites actions de la manière la plus parfaite que vous pourrez; car Dieu, qui n'a pas besoin de nos services, n'a

(1) Lib. 2 vitæ ejus, c. 5.

pas tant d'égard à la grandeur de l'action qu'on lui présente, qu'à la manière dont on la fait (1). Une petite masse d'or vaut mieux qu'un grand amas de quelque vil métal, dit saint Laurent Justinien (2); et un petit nombre d'actions faites avec un cœur embrasé d'amour, est plus agréable au Créateur qu'une grande quantité de pratiques et d'exercices qui partent d'un esprit lâche et d'une intention qui n'a rien de noble ni de généreux. Saint Ignace pratiquait excellemment cette maxime jusque dans les plus petites choses qui regardaient le culte divin ; car il les faisait avec une telle application, que tout son visage s'enflammait, et l'on eût dit qu'il voyait Dieu présent visiblement devant ses yeux (3). Aussi disait-il quelquefois qu'il n'eût pu vivre s'il eût aperçu dans son âme quelque affection trop humaine, et qui ne fût pas toute divine. En troisième lieu, tâchez d'égaler vos actions à la lumière qui vous montre comme il faut les faire. « Car la raison supérieure de l'homme qui est éclairée des rayons de la sagesse, et qui s'approche de la lumière divine, est la règle des choses spirituelles et la maîtresse des vertus, par le moyen de laquelle il connaît suffisamment ce qui est droit dans son cœur et ce qui ne l'est pas, ce qu'il faut faire et ce qu'il faut omettre. C'est pourquoi le fidèle serviteur de Jésus-Christ, et le vrai amateur de la perfection, ne cesse jamais d'examiner les actes de vertu qu'il pratique par le jugement de la raison, de peur que le vice ne se glisse dans ses actions sous le voile de la vertu, s'il néglige d'en faire un juste discernement (4). » De là vient que comme les saints ont de plus grandes lumières que les autres, aussi ils font leurs actions d'une manière plus excellente. Et ce n'est pas une petite louange que celle qu'on donne au bienheureux

(1) Sen., ep. 95. — (2) S. Laur. Just., discip. et perfec. mor. con., c. 24. — (3) P. Lancitius glor. S. Ignat., c. 7. — (4) S. Laur. Justin., de discip. et perfect., c. 24.

Louis de Gonzague, savoir qu'il tâchait dans toutes ses actions d'égaler ses connaissances par les effets (1). C'est le conseil que Notre-Seigneur donna un jour à sainte Magdeleine de Pazzi, l'avertissant de regarder en toutes ses actions intérieures et extérieures cette pureté qu'il lui avait fait connaître (2). C'était aussi le grand désir de saint Ignace, que tous les hommes suivissent cette pratique, et même lorsqu'il écrivait aux séculiers qui tenaient quelque rang considérable dans le monde, parlant de l'abondance de son cœur il avait coutume de finir par ces termes : « Je prie la bonté souveraine et infinie de nous donner la plénitude de sa grâce pour connaître sa très-sainte volonté, et l'accomplir entièrement. » Assurez-vous que cet avis est de la dernière importance pour la perfection, ou pour mieux dire que toute la perfection des saints consiste à vivre de la sorte et à garder cette conduite. Que leur volonté réponde à leur connaissance, en quoi consiste la religion parfaite ou la perfection religieuse, dit excellemment saint Bernard (3).

En quatrième lieu, quand vous avez le choix de deux actions, déterminez-vous à prendre toujours la plus parfaite, cherchant en toutes choses la plus grande gloire et le plus grand service de Dieu, ce que saint Ignace répète cent sept fois dans ses Constitutions. Que si l'une et l'autre vous semblent également bonnes, choisissez sans hésiter celle qui est la plus conforme aux humiliations et aux souffrances de Jésus-Christ. C'est en cela que consiste la générosité chrétienne, et le plus sublime degré de la vraie humilité dont saint Ignace faisait tant d'état, qu'il disait (4) que si l'on mettait dans une balance tout le monde d'un côté, et les chaînes de sa prison de l'autre, le monde entier lui serait moins qu'un grain de poussière en comparaison de celle-ci.

(1) Vit. B. Aloi., l. 2, c. 7. — (2) I. Par. vitæ S. Magdal. de Pazzi, c. 10. — (3) S. Ber., serm. 3 de Ascens. — (4) P. Ribad., l. 5 vit. S. Ign., c. 10.

En cinquième lieu, portez-vous à chaque action avec une ferveur que vous témoignerez par votre diligence et par votre allégresse. Ce n'est pas assez de faire, si vous n'usez de diligence en ce que vous faites ; car la loi commande de manger vitement la Pâque. La dévotion qui est accompagnée de diligence, porte une plus grande abondance de fruits (1). Que le serviteur de Dieu serve avec joie, pour se rendre digne de son amour, et qu'il imite les anges qui obéissent à leur Créateur avec une joie indicible et une charité qui les comble de contentement (2). Dieu aime celui qui lui offre ses présents avec joie, dit saint Bernard (3) ? Pensez-vous qu'il aime celui qui le fait avec chagrin ? Certainement il reçut avec complaisance le sacrifice d'Abel, mais il ne regarda pas celui de Caïn. Pourquoi ? Leurs visages étaient trop différents. La joie faisait éclater une blancheur agréable sur le visage d'Abel, qui attirait les yeux et le cœur de Dieu. L'envie et le chagrin avaient noirci celui de Caïn, c'est pourquoi Dieu dédaigna de le voir. Remarquez quelle est la couleur de la tristesse ou de l'envie, qui fait que Dieu en détourne les yeux (4).

En sixième lieu, joignez la prudence à la ferveur, car il n'y a rien de plus dangereux qu'une bonne volonté qui n'est pas éclairée de la discrétion ; ces esprits fervents et zélés qui n'ont pas bien dompté leurs passions, sont sujets à faire de grandes fautes. Ils trouvent à redire à tout, ils n'épargnent ni supérieurs, ni inférieurs, ni égaux ; ils sont impitoyables lorsqu'ils ont le pouvoir de châtier ; ils ne peuvent rien souffrir de personne, et ils font souffrir tout le monde. Ils s'inquiètent eux-mêmes et inquiètent les autres. Ils s'engagent témérairement dans les affaires contre le gré de leurs

(1) S. Amb. l. 1 de Abr., c. 5. — Lib. 1 de Cain. et Abel., c. 7. — (2) S. Laur. Just., de disc. et pers. mon., c. 7. — (3) S. Ber., serm. 7. in Cant. — S. Chrysos., hom. 47 in Matthœum. — (4) Ibidem.

supérieurs, qui ne les peuvent retenir, et faute de conduite et de soumission, suivant l'impétuosité de leur zèle, ils offensent souvent les étrangers qui traitent avec eux, et portent grand préjudice à leur communauté.

En septième lieu, gardez la bienséance et la modestie dans toutes vos actions, vous souvenant que les hommes vous regardent en public, les anges en secret et Dieu en tout lieu. *Que votre port, vos gestes, vos mouvements, votre visage, votre parole, votre silence aient un certain éclat de sainteté convenable à votre profession, qui édifie ceux qui conversent avec vous.* Il n'y a rien dans les saints qui ne respire l'air du paradis, et un certain esprit de grâce qui se répand non-seulement dans leur discours, mais encore sur leur visage (1). Ce n'est point l'habit qui les distingue, mais la probité et la modestie, et les vertus même les plus communes paraissent rares et singulières en leurs personnes. Tel était saint Meletius, évêque d'Antioche, dont la seule vue, dit saint Grégoire de Nazianze (2), inspirait la vertu à ceux qui le regardaient. Tel Cæsarius, frère de saint Grégoire, dont tous les mouvements rendaient une harmonie toute céleste qui ravissait les esprits. Tel saint Bernard (3) qui fuyait la singularité, mais qui faisait paraître une rare pureté et piété dans les actions les plus communes. Tel le grand saint Ignace, dont la modestie était toute divine. Tel enfin le bienheureux Stanislas (4), qui dans les observances communes de la religion gardait une si grande bienséance et modestie religieuse, qu'il semblait en relever l'éclat ; et que n'ayant point d'autres pratiques que les autres, il faisait néanmoins plus que tous les autres. Imitez donc ces grands saints, et gardez exactement la règle que saint Louis de Gonzague s'était prescrite, *de ne rien faire dans toutes ses fonctions et dans les devoirs de son office, qui ne fût conforme*

(1) S. Hieron. in c. 2 Tit.— S. Chrys., hom. 3. ad popul.— (2) Orat. 10. — (3) Vita ejus, l. 3. c. I. — (4) Sacchinus in vita B. Stanislai.

à l'exemple de Jésus-Christ et des saints, ou plutôt suivez celle que Jésus-Christ donna lui-même à sainte Magdeleine de Pazzi, « que toutes vos actions soient accompagnées d'une si grande douceur et humilité, qu'elles soient comme l'aimant qui attire les âmes à Dieu, et d'une si grande prudence, qu'elles servent d'une règle vivante pour la conduite des âmes religieuses et de leur prochain, qui sont les membres de mon corps. »

LECTURE POUR LE NEUVIÈME JOUR.

Réflexions sur le progrès qu'on a fait dans l'amour des souffrances depuis la dernière retraite.

I. POINT.

Considérez si vous faites un bon usage de toutes les choses qui servent à crucifier et faire mourir votre amour-propre. Le père Balthazar Alvarez (1) en remarquait de cinq sortes, qu'il appelait cinq sources de mérites, ainsi qu'il est écrit dans sa vie. La première regarde les injures du temps, le froid ou le chaud excessif, les sécheresses ou les pluies, les orages, les tonnerres, les tremblements de terre, les vents impétueux et choses semblables. Quel profit en tirez-vous ? en prenez-vous occasion d'en bénir Dieu ? reconnaissez-vous sa providence qui les ordonne ? vous y soumettez-vous avec amour ? ne vous en fâchez-vous point ? Le second regarde les maladies, les douleurs et les incommodités du corps, de quelque part qu'elles viennent, soit du mauvais tempérament, soit du travail, soit de l'intempérie de l'air, soit de la

(1) In vita ejus, c. 10.

mauvaise nourriture, soit de la pauvreté des habits, de la demeure et du lit, et de cent autres choses qui ont coutume d'exercer la patience. Comment les recevez-vous? comment les endurez-vous? comment les rapportez-vous à Dieu?

La troisième regarde ce qu'il faut souffrir du prochain, soit à cause de l'antipathie des humeurs, soit pour ses défauts et imperfections, soit pour la contrariété des désirs et des prétentions qui se trouvent entre les particuliers, en quoi les maîtres ont beaucoup à souffrir de leurs serviteurs, et les serviteurs de leurs maîtres encore plus, de même que les supérieurs de leurs inférieurs, et les inférieurs de leurs supérieurs, et généralement tous ceux qui sont en quelque communauté, ou qui vivent parmi les hommes, où il y a une si grande et si fréquente opposition de sentiments et de pensées. Quelle faute y faites-vous?

4. La quatrième comprend les ignominies, les mépris et le tort que nous souffrons en nos personnes, ou en celles de nos amis et de ceux avec lesquels nous avons quelque société; qui fait que leurs déplaisirs, leur déshonneur et leurs disgrâces retombent sur nous par communication, quoique nous n'ayons aucune part aux fautes qui les leur ont attirées. Voyez comment vous vous y comportez.

5. La cinquième regarde toutes les peines d'esprit qui arrivent dans les exercices de la vie spirituelle (1), comme sont les sécheresses, les distractions, les obscurités, les découragements, les scrupules, les tentations, les persécutions des démons, les difficultés, les épreuves et les mortifications qui viennent de la part des supérieurs, des confesseurs et des directeurs; sur quoi, il faut vous examiner et voir comme vous prenez ces croix qui ne sont pas petites, et de quelle manière vous les portez.

(1) S. Chrysost., hom. 43 ad popul. — S. Chrysost., epist. 7 ad Olympiadem.

Le véritable esprit avec lequel vous devez vous conduire généralement en toutes sortes de peines (1), soit intérieures ou extérieures, consiste : 1° à les porter avec patience, c'est-à-dire à ne point offenser Dieu ou le prochain, ni par parole, ni par œuvres, ni par aucun mouvement déréglé du cœur ; 2° à les accepter de bon cœur, à les agréer et dire comme saint Loup : *O fléau de Dieu, que vous soyez le bienvenu* (2); 3° à les porter avec joie, à l'exemple des apôtres qui triomphaient de joie d'avoir été jugés dignes de souffrir de l'ignominie pour le nom de Jésus-Christ.

Pour parvenir à ce haut point de perfection, il faut vous accoutumer à regarder les souffrances « comme de signalés dons de Dieu (3), comme des fleurs qui nous promettent les fruits d'une gloire immortelle, comme des grêles de pierres précieuses qui tombent du ciel pour nous enrichir de toutes sortes de vertus, comme des récompenses et des couronnes éclatantes, comme des sources d'une joie perpétuelle, comme des faveurs plus grandes que le don de ressusciter les morts et de faire des miracles, et enfin comme les plus précieux gages de l'amour de Dieu, comme les livrées de Jésus-Christ, comme les plus divins caractères et les traits les plus vifs de sa ressemblance. »

Par ce moyen il arrivera, non-seulement que vous ne les fuirez point quand elles se présenteront, ni vous ne tâcherez point de vous en défaire, mais que vous les rechercherez, vous les chérirez et vous estimerez heureux de les porter. *Seigneur,* disait saint François Xavier, *ne m'ôtez point cette croix, que pour m'en donner une plus grande.* Et sainte Catherine de Sienne : *Je vous prie, Seigneur, de me donner une faim continuelle, un désir insatiable des incommodités et des*

(1) S. Greg. Nyssenus, ad illud Matthæi 5. Beati qui persecut. patiuntur.— (2) S. Chrysost., in c. 1 epis. ad Philip.— S. Laur. Justin. de patient., c. 2. — Rationem reddit in fasci. Amor. 5. — (3) In vita P. Balthazar Alvarez, c. 40.

souffrances (1). *Je ne puis recevoir de plus grande grâce que de vivre toujours dans les peines, et de finir ma vie par le martyre pour l'amour de vous.*

II POINT.

Considérez comme vous vous comportez envers le prochain qui vous donne sujet de peine. Et si vous observez les règles suivantes (2):

1. La première, de ne point regarder qui est celui qui vous offense. « Ne dites jamais, je ne puis endurer d'être traité de la sorte d'un tel homme, cela est entièrement insupportable. Il m'a fait un tort insigne, et il me reproche des choses à quoi je n'ai jamais pensé. Je pourrais aisément souffrir d'autres personnes, et il y a d'autres sortes d'offenses auxquelles je serais assez peu sensible. Cette pensée n'est point raisonnable; celui qui ne veut souffrir que de qui il lui plaît et qu'autant qu'il lui plaît, n'a point la véritable patience. Celui qui est vraiment patient ne discerne point si c'est son supérieur ou son égal ou son inférieur, ou un homme de néant, ou un saint ou un méchant qui le fait souffrir, mais il reçoit indifféremment de qui que ce soit tout le mal qui lui arrive, autant de fois et en quelque manière qu'il lui arrive ; il agrée tout comme venant de la main de Dieu et le tient pour un grand gain, parce qu'on ne peut rien souffrir, si peu que ce soit, pourvu qu'on le souffre pour l'amour de Dieu, qui soit sans mérite devant lui.

2. La seconde, de ne concevoir aucune aigreur ni mouvement de colère ou de vengeance contre celui qui vous fait du déplaisir. *Soyez,* dit l'abbé Agathon (3), *comme une colonne immobile qui n'a point de sentiment des outrages qu'on lui*

(1) S. Cath. Sen., orat. 19. — (2) Orat. 9 in fine. L. 3 de l'Imit. de J.-C , chap. 19. — (3) In vita PP. 2, l. 7, c. 42, n. 2.

fait. La vengeance est un aveu de la douleur que vous avez reçue. Un cœur n'a rien de grand, s'il n'est à l'épreuve d'une injure (1).

3. La troisième, d'aimer celui qui vous offense, et bien loin de lui vouloir du mal, lui souhaiter toute sorte de bien. Aimer ses amis, c'est une chose commune à tous; mais il n'appartient qu'aux chrétiens d'aimer leurs ennemis (2).

4. La quatrième, de lui témoigner cet amour par de bons effets. *Faites du bien à ceux qui vous haïssent* (3), rendez le bien pour le mal, les louanges pour les injures, les bons services pour les mauvais offices, et le respect pour les mépris. Rendre injure pour injure, c'est une vengeance humaine; mais aimer son ennemi et lui faire du bien, c'est une vengeance toute céleste (4). *Oublier une injure,* dit saint Chrysostôme, *et n'en rechercher point la vengeance, c'est une action d'un homme sage ; mais de dire du bien de ceux qui vous persécutent, c'est une action d'ange et une marque d'un grand amour pour Jésus-Christ* (5). C'est se venger comme les saints, c'est se venger comme Dieu, qui fait tomber la pluie du ciel sur les bons et sur les mauvais. *Vous devez tenir pour un singulier bienfait l'occasion qui se présente en faisant du bien à votre ennemi, de moyenner un favorable accès auprès de Dieu et de racheter vos péchés* (6). A l'exemple de ce saint anachorète dont parle Rufin dans la vie des Pères (7), qui sachant que quelqu'un avait mal parlé de lui, s'en allait aussitôt lui rendre quelque bon service si sa demeure était proche, et s'il était trop éloigné, il lui envoyait des présents.

(1) Senec., l. 3 de ira, c. 5. — (2) Tert., l. ad scap. — (3) S. Matth., 5. — (4) S. Paul., ep. ad Sev. — (5) Hom. 22 in ep. ad Rom. — (6) Idem., hom. 4 in Genes. — (7) Lib, 3, n. 19.

III. POINT.

Considérez comment vous vous comportez envers Dieu dans vos peines et dans vos souffrances.

1. C'est une vertu propre des chrétiens de rendre grâces à leur créateur, même dans les adversités, selon le conseil de l'Apôtre. Cette vertu est fort excellente, dit saint Jérôme, de remercier Dieu au milieu des dangers et des misères, et de dire en tout temps : Dieu soit béni ; je sais bien que je souffre moins que je ne mérite ; tout ceci est peu de chose en comparaison de mes péchés ; on ne me punit pas selon mes démérites. C'est là véritablement avoir l'esprit du christianisme, c'est porter sa croix et suivre le Sauveur du monde. Rien n'égale la sainteté d'une âme qui bénit Dieu dans les afflictions ; elle n'est en rien différente de celle des martyrs ; elles méritent l'une et l'autre une même couronne. Êtes-vous animé de cet esprit (1) ?

2. Auriez-vous bien le courage de prier Notre-Seigneur d'augmenter vos souffrances, et de dire avec saint François Xavier : Encore plus, Seigneur, encore plus, ou bien avec David : *Éprouvez-moi, Seigneur, et sondez-moi ; mettez mes reins et mon cœur à l'épreuve du feu* (2). Saint Laurent Justinien dit que ce généreux désir de souffrir est comme un diamant plus pur que le marteau qu'on doit poser pour fondement de tout l'édifice spirituel (3) ; qu'il fortifie l'esprit, qu'il rend les peines légères, qu'il donne la persévérance, qu'il élève l'âme à la sainteté, qu'il l'égale aux martyrs, et qu'il la rend digne du ciel.

3. Humiliez-vous, si vous ne sentez pas ce désir lorsque

(1) S. Hier., in c. 5 Ephes. — (2) Ps. 25. 2. — (3) S. Laur. Just., de disc. et perf. mon., c. 6.

vous êtes au fort de votre peine; il est aisé, et même quelquefois dangereux de demander des croix par une ferveur indiscrète, quand elles sont éloignées; mais quand Dieu inspire cette sainte faveur au milieu des plus grandes souffrances, c'est une marque d'un courage héroïque, et un don signalé dont vous devez vous réputer indigné, vous contentant de lui demander la force nécessaire pour souffrir constamment les afflictions qu'il lui plaira de vous envoyer. Saint Louis, évêque de Toulouse, fut donné en ôtage avec ses deux frères, pour son père roi de Sicile, et y demeura sept ans, portant sa détention avec une merveilleuse égalité d'esprit; pendant tout ce temps il ne demanda jamais à Dieu qu'une seule fois sa liberté, avec cette condition qu'elle ne fût point contraire à son salut. Ce qui vous empêche le plus souvent de recevoir les consolations du ciel, c'est que vous différez trop de vous approcher de Dieu par la prière; car avant de vous appliquer sérieusement à le prier, vous cherchez cependant beaucoup de choses pour vous soulager, et vous allez mendier au dehors des consolations humaines. C'est pourquoi tout ce que vous faites est inutile, jusqu'à ce vous reconnaissiez par expérience que c'est Dieu *qui fortifie* les âmes au jour de l'affliction, qu'il tire du péril ceux qui espèrent en lui, et que hors de lui il n'y a point de secours qui soit puissant, ni de conseil qui soit utile, ni de remède qui soit durable.

IV. POINT.

Considérez comment vous vous comportez envers vous-même, lorsque vous êtes dans la souffrance.

1. Celui qui juge solidement des choses, et qui les regarde dans la lumière de la vérité, ne doit point s'attrister ni s'abattre dans les adversités. Il doit relever son courage par la confiance en Dieu, qui connaît le fond de son cœur, et qui

est assez puissant pour protéger ceux qu'il aime. *Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous?*

2. Il ne doit point s'arrêter au jugement des hommes; il est tel que Dieu le connaît. L'homme ne voit que le dehors et ce qui paraît sur le visage, mais Dieu regarde le cœur. On doit faire plus d'état de son seul jugement que de tous les jugements des hommes ramassés ensemble.

3. Il ne doit point s'inquiéter de l'avenir, c'est un soin vain et inutile d'aller chercher dans l'avenir des sujets de trouble ou de joie qui n'arriveront peut-être jamais.

Que vous sert de vous tourmenter l'esprit sur tant de choses futures, dont l'événement est incertain, sinon de redoubler votre tristesse, et d'ajouter peine sur peine? A chaque jour son mal suffit, c'est un effet de la faiblesse humaine de se laisser aller à ces vaines frayeurs, et de se laisser si aisément séduire aux persuasions de l'ennemi, qui se met peu en peine si ce qu'il nous propose est véritable ou faux, pourvu qu'il lui serve à nous tromper; car il lui est indifférent de nous remplir d'un vain amour des choses présentes, ou d'une vaine appréhension des choses futures, pourvu qu'il nous renverse par l'un ou par l'autre.

4. Le sage ne doit point se désister de ses saintes résolutions, ni quitter ses bonnes pratiques pour aucune disgrâce qui lui arrive (1); il doit toujours avancer à travers des ténèbres, des inquiétudes, des sécheresses, des résolutions, des mépris, des contradictions, des maladies et de toutes les afflictions qui lui surviennent, comme le soleil ne laisse pas de continuer sa course d'un pas égal, quelques nuages qui s'élèvent et qui s'opposent à sa lumière. L'âme du juste, disait l'abbé Théodore, ne doit pas être comme la cire qui perd aisément l'impression qu'elle a reçue, et en reçoit aussi facilement de nouvelles; elle doit ressembler à un cachet de

(1) S. Thom , 21, 9, 136, a. 4, ad. 2.

diamant, qui garde inviolablement l'image du prince et qui l'imprime sur tout ce qui se présente.

5. Il doit au contraire profiter de l'adversité. Saint Ignace étant interrogé par le père Jérôme de Natalis, quelle était la voie la plus courte pour arriver à la perfection, lui répondit en ces termes : Le chemin que vous demandez est de souffrir plusieurs adversités considérables pour l'amour de Jésus-Christ. Priez-le qu'il vous accorde cette grâce ; car ce seul bienfait de Notre-Seigneur en comprend beaucoup d'autres très-signalés. C'est ainsi qu'il gratifia ses disciples lorsqu'il les envoya à la conquête du monde : *Je vous envoie,* leur dit-il, *comme mon Père qui est vivant m'a envoyé.* Il ne les envoya pas dans le monde pour y jouir des plaisirs passagers, mais pour y soutenir de grands combats ; non pour y être élevés en honneur, mais pour y souffrir les derniers mépris ; non pour y vivre dans l'oisiveté et dans le repos, mais pour y travailler sans cesse, afin de lui pouvoir offrir la conversion du monde, comme le fruit de leur zèle et le prix de leur patience (1).

LECTURE POUR LE DERNIER JOUR.

Réflexions sur les marques d'une vertu parfaite et consommée.

Il est important de bien faire cet exercice, afin de voir combien nous sommes éloignés de la perfection, et combien de chemin il nous reste pour y arriver. Saint Thomas distingue deux sortes de perfection et de sainteté, l'une négative, et l'autre positive ; l'une qui regarde l'éloignement du mal, l'autre qui consiste dans l'assemblage de toutes les vertus. Nous donnerons ici des marques de l'une et de l'autre.

(1) L. 3 de Imit. Christ., c. 30. fin.

§ I.

Les marques de la sainteté négatives ou de la parfaite pureté de cœur.

1. *Marque.* La facilité à résister aux tentations qui nous portent au mal, est une marque de sainteté, parce que c'est un signe que le cœur est sain, et que l'esprit malin qui nous attaque n'a point d'intelligence au dedans; car, dit le cardinal Pierre Damien, les vices qui sont au dedans de nous se liguent avec les tentations qui nous assaillent au dehors, et donnent des forces aux esprits malins (1). Il est des vices comme des ulcères, dit Sénèque. Ceux qui ont quelque partie du corps mal affectée, où l'inflammation et la pourriture se forment, sont extrêmement sensibles quand on les y touche, et tremblent dès qu'on y porte la main. Il en est de même d'un esprit vicieux qui a contracté quelque mauvaise habitude; dès qu'on le touche en cet endroit il s'en ressent; il ne faut rien pour le blesser; c'est le prendre par son faible. Un mot, un geste, un regard est capable de le troubler (2).

2. *Marque.* La tranquillité intérieure de l'âme qui ne sent plus de pente au mal (3), après un long combat contre les vices, est aussi une marque qu'elle a déraciné les mauvaises habitudes, selon ces paroles du Prophète roi : J'ai combattu les mauvaises inclinations de mon esprit naturel, et je les ai peu à peu affaiblies (4). Parce que nous avançons dans l'amour de Dieu, dit ce père, par une grâce secrète qui nous est dispensée avec mesure, plus la vertu qui vient de l'esprit de Dieu s'augmente de jour en jour, notre propre esprit devient plus faible, et parce que nous ne retranchons

(1) Opusc. 13 de perf., c. 21. — (2) Sen., l. 1 de ira, c. 10. — (3) Vide Cassianum, collat. 6, c. 10. — (4) Ps. 76.

pas tout à coup cet esprit d'erreur, on dit avec raison qu'il perd ses forces et s'évanouit peu à peu (1).

3. *Marque.* Une preuve encore plus assurée de la parfaite pureté de cœur, est quand on sent de la difficulté, du dégoût, de l'horreur du vice, et même une certaine impossibilité morale à le commettre. Je dis de la difficulté et de l'horreur, car l'aversion que les parfaits ont du péché et l'inclination qu'ils ont à la vertu leur deviennent naturelles. Ils fuient le vice, comme les plus amoureux d'eux-mêmes fuient les douleurs, les maladies et la mort; ils se plaisent dans la pratique des vertus, comme ceux-ci dans les délices de la vie; et comme la lumière du soleil réjouit l'œil qui est sain et attire ses regards, de même l'éclat et la gloire des perfections de Dieu charment le cœur qui est parfaitement pur, et l'attirent comme naturellement à sa connaissance et à son amour; c'est ainsi que saint Bernard dépeint l'homme vraiment spirituel. Un homme qui aime Jésus-Christ d'un amour tout spirituel, c'est un homme, dit ce père, qui aime la sainteté de vie et le règlement des mœurs; ce qui le fait éviter la vanterie comme une chose honteuse, abhorrer la médisance, être incapable d'envie, détester l'orgueil, ne fuir pas seulement toute la gloire des hommes, mais l'avoir à dégoût et à mépris, s'éloigner avec la dernière abomination de toute impureté de corps et d'esprit, et tâcher de la détruire, et enfin rejeter comme naturellement tout ce qui est mauvais et embrasser tout ce qui est bon (2). Je dis de plus une impossibilité morale, parce que, dit Notre-Seigneur, *un bon arbre ne peut porter de mauvais fruits* (3); et saint Jean dans sa première épître : *Quiconque est né de Dieu, ne commet point de péché, et même il ne peut pécher, parce qu'il est né de Dieu* (4). C'est ce qui a donné sujet à saint Ambroise

(1) S. Greg., l. 22 Mor., c. 14. — (2) S. Bern., serm. 20 in Cant., sub finem. — (3) Matth., 7, 18.— (4) Joan., 3. 9.

de dire que celui qui s'est parfaitement corrigé ne peut plus, quand il le voudrait pour ainsi dire, retomber dans le crime (1). Saint Prosper suivant la même pensée, assure que la charité des parfaits unie inséparablement à Dieu, n'est plus sujette à aucun vice de changement et d'instabilité (2). L'abbé Paphnuce, chez Cassien, dit que la charité ne souffre jamais que celui qui la suit tombe dans le péché. Et saint Bernard attribue ce privilége à l'appui du Verbe incarné : Quiconque est appuyé sur le Verbe, et revêtu de la vertu d'en-haut, ne peut être abattu lorsqu'il est debout, ou renversé du trône de son empire lorsqu'il est maître de ses passions, ni par aucune force, ni par aucune tromperie, ni par aucun attrait qui le fasse tomber dans le péché (3). Cette impossibilité n'est pas à la vérité une impeccabilité antécédente et absolue, comme elle est dans les bienheureux (ce serait une erreur de le croire), mais une impeccabilité morale, qui affermit tellement la volonté du juste, qu'il est très-difficile qu'il se démente et qu'il tombe dans le péché. De sorte qu'il peut dire comme Joseph lorsqu'il fut sollicité par sa maîtresse : *Comment est-ce que je puis faire cela, et pécher contre mon maître* (4)? *Je suis certain,* disait saint Paul (5), *que ni la mort, ni la vie, ni aucune créature ne pourra jamais me séparer de l'amour de Jésus-Christ.* Ce fut la réponse que sainte Euphrasie donna à l'empereur, qui la pressait de consentir au mariage, elle qui était religieuse et qui avait fait vœu de chasteté : A Dieu ne plaise que votre servante commette cette impiété! Je me suis donnée à Jésus-Christ, il n'est pas possible que j'y renonce (6). Ce n'est pas qu'elle ne pût absolument violer son vœu; mais l'extrême amour qu'elle avait pour la virginité, lui donnait tant d'horreur de

(1) S Ambr., in Ps. 118, octon. 22. — (2) S. Fulg., l. 3 vit. contemp., c. 13. — (3) S. Bern., serm. 85 in 1 Cant. — (4) Gen., 39. — (5) Rom., 8, 38. — (6) Roveyd., in vitis SS. PP., l. 1, c. 13.

tout ce qui la pouvait tant soit peu blesser, qu'elle n'eût pu s'y laisser aller qu'avec une violence insupportable. Ce fut aussi la promesse que saint Barlaam fit à Josaphat qu'il avait gagné à Jésus-Christ, l'exhortant après sa conversion de s'adonner à la pratique des vertus. « Après que vous aurez travaillé quelque peu pour acquérir les vertus, et que vous en aurez contracté l'habitude, vous vous avancerez sans peine dans la perfection avec l'assistance de Dieu. Car depuis qu'une habitude vertueuse s'est formée dans l'âme, avec laquelle elle a une alliance naturelle, et que Dieu l'a fortifiée de son secours, à peine peut-elle souffrir aucun changement, elle a une fermeté admirable qu'il est presque impossible d'ébranler. Un homme de grande vertu me racontait un jour, qu'ayant acquis un grand don de contemplation par un long exercice de l'oraison, il voulut pour en faire l'essai retenir son esprit qui s'y portait selon sa coutume, mais qu'il sentit aussitôt que son âme souffrait une étrange violence, et qu'elle aspirait à la prière avec une pente et une impétuosité incroyables, et que quelque effort qu'il lui fît, elle ne pouvait s'appliquer à d'autre pensée (1). » Ce discours fait voir combien il est utile de s'habituer dans la pratique des vertus; mais il ne faut pas oublier ce que remarque l'abbé Théodore chez Cassien, qu'il n'y a point de vertu qui soit si immuable, qu'elle ne puisse souffrir quelque altération, et que pour en conserver la possession il faut veiller avec autant de soin que nous en avons eu pour l'acquérir. Car c'est tout autre chose, dit ce père, d'être d'une nature immuable, que de ne changer point par principe de vertu et par une veille continuelle sur soi, avec la grâce de Dieu qui est immuable. Tout ce qui s'acquiert ou se conserve par un soigneux exercice, se peut perdre par négligence. C'est pourquoi à quelque degré de pureté que vous soyez arrivé, il faut toujours

(1) S. Joann. Damas. in vit. SS. Barl. et Joseph.

être en garde (1), et comme dit saint Cyprien, vous devez fermer, non-seulement toutes les portes de votre âme, mais encore les moindres ouvertures, de peur que l'ennemi ne se glisse par là, et vous enlève toutes les richesses que vous avez amassées (2). Surtout vous devez fortifier l'endroit que vous savez être le plus faible, et quoique vous ne soyez plus attaqué par des tentations violentes, ni troublé par de fortes passions, ne vous fiez pas à ce calme, comme si la guerre était finie ; ce n'est pas une paix durable, ce n'est qu'un artifice de l'esprit malin qui se cache pour vous surprendre. Le vice tâche de se cacher et de conserver dans le cœur de l'homme une demeure secrète, dit excellemment saint Macaire (3).

§ II

Les marques de la sainteté positive et des vertus consommées.

La sainteté positive consiste dans l'assemblage des vertus consommées sous l'empire du pur amour. Pour connaître si vous y êtes arrivé, ou plutôt combien vous en êtes encore éloigné, servez-vous de ces règles.

1. *Règle.* Les vertus ont leurs degrés d'excellence conformes aux degrés de la vie purgative, illuminative et unitive. Le premier degré est propre à ceux qui commencent, et consiste dans une volonté ferme et résolue de pratiquer les vertus et de déraciner les vices.

Le second est propre à ceux qui sont plus avancés, et qui par un long exercice ont acquis une fermeté inébranlable et une force invincible pour résister à toutes les tentations, et vaincre tous les obstacles, difficultés, contradictions, périls et travaux qui pourraient s'opposer à leur perfection ; en

(1) Cass., col. 6, c. 16. — (2) S. Cypr. de sing. cleric. — (3) S. Mac., hom. 15.

sorte que rien ne les puisse détourner de ce qu'ils savent être conforme à la volonté de Dieu. Car alors on peut dire qu'ils ont acquis cette force d'esprit et cette inflexibilité dans le service de Dieu. Ceux qui commencent ont la volonté de l'acquérir et la résolution d'y travailler, mais ceux-ci l'ont déjà acquise; et par suite, il est vrai de dire qu'ils sont en possession de la vertu, qui n'est autre chose que cette force et cette fermeté inflexible contre tout ce qui répugne à la droite raison et à la loi de Dieu.

Le troisième est propre aux parfaits, qui par un long usage ont acquis non-seulement la force, mais encore la facilité de pratiquer les actes de vertu, et qui bien loin de fuir ou de craindre les difficultés et contrariétés qui se présentent, se portent avec un désir ardent aux choses qui sont les plus difficiles et pénibles dans la vertu, comme sont les persécutions, les mépris, les calomnies, et trouvent du goût et de la joie à les souffrir.

2. *Règle.* On peut pratiquer les vertus en deux façons. La première, par des actes qui sont conformes à la manière d'agir de l'homme avec le secours ordinaire de la grâce. La seconde, par des actes qui procèdent d'un mouvement extraordinaire du Saint-Esprit, qui nous fait agir par ses dons, ou par des grâces miraculeuses d'une manière héroïque et divine.

3. *Règle.* C'est une plus grande perfection de pratiquer les vertus par le motif du pur amour divin, que par celui qui leur est propre. Par exemple, celui qui s'humilie par le motif de plaire à Dieu, agit plus parfaitement que celui qui le fait par le simple motif de la vertu d'humilité; car c'est ainsi qu'ont coutume d'agir ceux qui ont acquis une intime union avec Dieu; et outre que ce motif est plus noble, il est aussi plus simple, plus universel et plus puissant, par conséquent plus propre pour faire croître les vertus et nous faire agir avec plus de force et de douceur.

4. *Règle.* On ne connaît jamais mieux la vertu que dans l'adversité et dans la tentation. Une vertu consommée, dit saint Bernard, rend facilement l'esprit vainqueur de soi-même et invincible à tout ce qui le peut traverser (1). Saint Antoine, abbé (2), disait fort à propos qu'on connaît l'adresse d'un pilote dans la tempête, et la solidité de la vertu dans la contradiction; plus elle croît, plus elle devient forte et vigoureuse dans les épreuves les plus rudes et les plus fâcheuses (3). L'amour qu'on a pour elle, dit saint Chrysostôme, doit être si violent, et pour ainsi dire si tyrannique, qu'il ne cède jamais en aucune rencontre, mais qu'il demeure inséparablement attaché à l'âme; en sorte que nulle affliction ni travail ne la puisse surmonter (4).

5. *Règle.* Le mépris généreux de tout ce que le monde estime n'est pas une moindre preuve de la perfection. *Nul ne peut mépriser ce qui est dans l'estime du monde, s'il n'est parfaitement vertueux.* Aussi est-ce, dit saint Grégoire, le caractère spécial des élus de regarder tout ce qui passe dans le siècle bien bas au-dessous d'eux, et par un généreux désir de l'éternité, fouler aux pieds tout ce qui paraît grand et éminent dans le siècle (5). *Je vous élèverai au-dessus des hauteurs et des éminences de la terre,* dit le Seigneur par son Prophète (6). Les afflictions, les confusions, les pertes temporelles et tous les accidents de la mauvaise fortune, sont comme de profondes vallées que les amateurs du siècle mettent sous leurs pieds en tâchant de les éviter; et tout au contraire, les richesses, les honneurs, les grandes charges et les prospérités de cette vie, sont comme de hautes montagnes que les âmes basses admirent; mais depuis qu'un homme vertueux a mis son cœur dans le ciel, ce qui lui semblait au-

(1) S. Bern., serm. 85 in Cant. — (2) Ep. 6, tom. 4 Bibl. SS. PP. — (3) S. Doroth., serm. 17. — (4) S. Chrysost., homil. 1 ad Philipp. — (5) S. Greg., l. 31 Mor., c. 34. — (6) Is., 58, 14.

paravant fort éminent lui paraît fort vil et abject, et comme celui qui monte sur la cime d'une montagne, voit plus bas au-dessous de lui toutes les plaines d'alentour à mesure qu'il s'avance, de même plus il s'élève à Dieu par de saints désirs, il voit plus bas sous ses pieds ce qui était auparavant sur sa tête (1).

6. *Règle.* C'est une marque de sainteté de pratiquer les vertus, non-seulement sans répugnance, mais avec tant de facilité, de ferveur, de promptitude, de douceur et d'inclination, qu'il semble que l'habitude qu'on a acquise soit passée en nature. C'est l'éloge que saint Athanase donne à saint Antoine, *qui portait,* dit-il, *le travail avec patience, parce que la longue étude d'une volontaire servitude pour l'œuvre de Dieu avait changé la coutume en nature.*

Le père André Frusius disait de saint Ignace, fondateur de notre compagnie, *que la grâce céleste de Jésus-Christ semblait être née avec lui et devenue toute naturelle, vu la constance et la facilité avec laquelle il agissait toujours selon les règles de la vertu* (2). Saint Thomas dit que cette excellente disposition est un effet du don de sagesse, qui nous imprime l'estime et le goût des biens éternels, et fait que nous jugeons sainement de toutes choses par les premiers principes, à cause de la convenance et de la connaturalité qui est entre les règles divines et notre volonté, lorsqu'elle est pénétrée des plus vifs sentiments du pur amour. Saint Chrysostôme dit que c'est un fruit des bonnes habitudes qu'on a acquises, et que ce que l'on fait par un long usage, ne fatigue point lorsqu'on y est accoutumé. Cassien (3) attribue cet effet à la charité que l'âme acquiert par certains degrés d'humilité, qui la conduisent à un si haut point de perfection, *que ce qu'elle observait auparavant avec peine et par un motif de*

(1) Is., 58, 14. — (2) P. Orlandinus, l. 16 hist., n. 123, 2, 9, 45. a. 2. — (3) L. 4, c. 39.

crainte, elle le pratique pour lors facilement et comme naturellement, non par la crainte du châtiment, mais par l'amour du bien et par le plaisir de la vertu. Sainte Brigitte (1) assure qu'on arrive à ce degré de sainteté par l'abnégation de la propre volonté, et que Notre-Seigneur le lui avait révélé lui-même en ces termes : « Celui qui veut être dans mon amour commence premièrement à lever le fardeau, c'est-à-dire à faire ce qu'il peut, disant en soi-même : Je puis bien faire cela avec l'assistance de Dieu, et en peu de temps, s'il persévère dans son dessein, il commence à porter avec tant d'allégresse ce qui lui semblait auparavant fort pesant, que toute la peine des jeûnes, des veilles et des autres travaux lui paraît légère comme la plume. Mes amis se reposent doucement dans cette place, qui semble aux hommes lâches et paresseux tout environnée de pointes et d'épines; mais pour mes amis c'est un doux repos, c'est un lieu de fleurs et de roses. Le droit chemin pour arriver à ce trésor de mon épargne, c'est l'abnégation de la propre volonté, lorsqu'un homme considérant ma passion et mon amour, ne veut plus faire sa volonté, mais au contraire il y résiste de toutes ses forces, et tâche toujours d'avancer et aspirer à de plus grandes choses. Or, quoique ce chemin semble difficile d'abord, néanmoins au progrès il est très-agréable, en sorte que les choses qu'il croyait auparavant ne pouvoir porter, lui semblent alors très-légères, et lui font dire en lui-même : *Jugum Dei suave est :* Oh ! que le joug de Dieu est doux ! » Saint Augustin l'avait éprouvé lorsqu'il disait : « O très-bon et très-miséricordieux Seigneur, vous avez regardé en pitié ce profond gouffre de mort où je m'étais jeté, et votre main charitable a tiré du fond de mon cœur un abîme de corruption. Et cela n'était autre chose que ne vouloir plus ce que je voulais auparavant, et vouloir ce que vous vouliez. Où était

(1) Lib. 7 Revel., c. 15.

donc durant tant de temps mon libre arbitre? et de quel lieu secret et caché a-t-il été rappelé en un moment, ô Jésus, mon protecteur et mon rédempteur! afin que je baissasse la tête sous votre aimable joug, et les épaules sous le fardeau léger de votre loi? combien tout à coup trouvai-je de douceur et de plaisir à renoncer aux vains plaisirs du siècle? J'avais autant de joie à les quitter, que j'avais eu auparavant d'appréhension de les perdre; car vous qui êtes la vraie et souveraine joie, vous les rejetiez loin de moi, et vous entriez en leur place, vous qui êtes plus doux que tous les plaisirs du monde. »

7. *Règle.* La marque d'une vertu consommée et accomplie, c'est l'unité d'esprit avec Dieu, *lorsqu'un homme qui a le cœur dans le ciel, non-seulement veut ce que Dieu veut; mais,* dit saint Bernard (1), *il est tellement affectionné à la volonté de Dieu, et si parfait dans cette affection, qu'il ne peut vouloir que ce que Dieu veut.* Vouloir ce que Dieu veut, c'est être déjà semblable à Dieu; mais ne pouvoir vouloir que ce que Dieu veut, c'est être en quelque façon ce que Dieu est, au regard duquel l'être et le vouloir est tout le même. Celui qui est parvenu jusque-là, ne sert pas seulement Dieu, comme font plusieurs, mais il ne vit que pour Dieu seul, ce que peu de personnes font, dit le père Lancicius, parce qu'ils ne perdent pas un seul moment de temps, et comme Notre-Seigneur distribue à tous en général, et à chacun en particulier tous les jours les dons de sa grâce, à chaque heure, à chaque moment, à chaque instant indivisible (ce sont les termes d'Orosius de Cordoue dans le concile de Diospolis contre Pélage), aussi les hommes spirituels tâchent à toute heure et à tout moment de faire ses volontés, et de coopérer à ses inspirations; et ce qui est merveilleux, c'est que plus ils avancent dans la grâce, comme dit saint Macaire, plus ils

(1) Tract. de vit. solit. sub fin.

s'estiment pauvres et dénués de vertu, disant en eux-mêmes: Je ne mérite pas que le soleil me regarde; et cependant ce sont ces fidèles ministres de Jésus-Christ qui éclairent le monde comme des soleils, et qui travaillent plus utilement à rendre les autres parfaits (1).

(1) Colos., 1, 28.

AVERTISSEMENT.

On distingue la Considération de la Méditation, parce qu'elle tient moins du raisonnement, et qu'elle approche plus de la première manière de prier, que saint Ignace enseigne sur la fin de la quatrième semaine des exercices; car il n'y a point de différence pour la forme, mais seulement pour la matière, en ce qu'il nous donne pour matière de discussion et d'entretien les commandements de Dieu, ou les sept péchés capitaux, ou les trois puissances de l'âme, ou les cinq sens du corps, pour voir les fautes qu'on y commet, et les moyens de s'en corriger; au lieu que dans la Retraite nous prenons pour sujet de nos considérations, ou les actions de la journée, ou les règles de notre institut, chacun selon sa condition, Dans la considération des actions, il faut faire trois choses: 1° Considérer quelle perfection est requise en chaque action pour la rendre agréable à Dieu, et semblable à celle de Jésus-Christ; 2° quel défaut on y commet; 3° quel remède on y doit apporter. Dans la considération des règles, il faut premièrement en bien concevoir le sens, l'utilité et l'excellence; secondement, faire réflexion de quelle manière on les garde; en dernier lieu, se résoudre à les garder plus parfaitement, et en chercher les moyens.

CONSIDÉRATIONS

QU'ON DOIT FAIRE CHAQUE JOUR DE LA RETRAITE

CONSIDÉRATION POUR LE PREMIER JOUR

DE LA RETRAITE.

Sur la première et la dernière action du jour, à savoir le lever et le coucher.

I. POINT.

Considérez en général qu'il faut aimer l'ordre en toutes vos actions et dans toute la conduite de votre vie. C'est la marque d'une bonne âme, qui est remplie de l'esprit de Jésus-Christ, d'être réglée dans sa conduite. Le déréglement nous éloigne de Dieu, qui fait tout dans un grand ordre. Le règlement vous tiendra attaché à ses volontés, et appliqué à l'action présente qu'il demande de vous, sans vous distraire ni par l'inquiétude et le regret du passé, dont le souvenir inutile ne peut empêcher que la faute ne soit faite, ni par la vaine appréhension du futur qui n'arrivera peut-être jamais, ni par le soin importun d'une affaire qui vous tourmente avant le temps, et qui ne s'avance point par l'empressement qu'elle vous donne. Établissez donc un bon ordre en toutes vos œuvres, et faites état de les conduire si parfaitement, et de les ajuster si bien aux temps, aux lieux et à la condition où Dieu vous a engagé, que la confusion n'y apporte point

de trouble, et que l'inapplication ou la négligence n'y laisse point de manquement ni de défaut. Considérez en particulier l'obligation que vous avez de bien commencer et finir la journée. Dieu est votre premier principe, et en cette qualité vous lui devez les prémices de votre cœur, c'est-à-dire de vos pensées et de vos paroles, de vos actions et de vos affections, dit saint Ambroise. Il est votre dernière fin, et en cette considération vous devez lui consacrer les derniers moments du jour. Sa gloire et votre intérêt vous y obligent, vu que ce n'est pas assez de bien commencer la journée pour la rendre sainte et heureuse, il faut encore mieux la finir.

II. POINT.

Considérez avec quelle perfection extérieure et intérieure vous devez faire ces deux actions, pour les rendre agréables à Dieu, et pour suivre l'exemple de Jésus-Christ et des saints.

Nous marquerons ici quelques actes de vertu que l'on y peut pratiquer.

ACTES DE VERTU QUE L'ON PEUT PRATIQUER EN SE COUCHANT.

1. Produire un acte de foi sur la présence de Dieu, qui veille à la garde de notre cœur pendant que nous dormons, et qui y fait sa demeure. C'est dans ce sentiment que sainte Gertrude (1) disait un soir : « Plût à Dieu que je pusse faire passer sur ma tête toute la mer changée en sang, afin de purifier cette vile sentine de mon cœur que vous avez choisie pour votre demeure, vous qui êtes ma dernière fin, dont la grandeur est incompréhensible. Oh ! que ne puis-je tirer pour une heure ce cœur de ma poitrine, afin de le faire passer par

(1) Ins., l. 2, c. 3.

le feu, et de n'y laisser aucune partie qui ne souffre cette épreuve pour en consumer toute l'impureté, et le rendre digne de votre adorable présence. »

2. Un acte de confiance en la protection divine, méditant ces paroles, selon le conseil que Notre-Seigneur donna à saint Mechtilde : Seigneur, que mes yeux prennent leur sommeil, et que mon cœur veille toujours vers vous. Que votre droite protége vos serviteurs qui ont de l'amour pour vous (1).

3. Acte d'amour, en rapportant à la gloire de Dieu le repos de la nuit, et les travaux du jour suivant, disant avec sainte Gertrude : Seigneur, tout ce que je prends de commodités et de soulagement pour mon corps, je vous l'offre pour vous rendre une éternelle louange (2).

4. Acte d'humilité, en baisant la terre, et vous abaissant devant Dieu jusqu'aux enfers, pour lui demander sa sainte bénédiction et celle de la bienheureuse Vierge et des saints, disant avec David : *Que Dieu répande sur nous ses faveurs ; qu'il soit révéré jusqu'aux extrémités de la terre* (3).

5. Acte de componction en vous déshabillant, vous souvenant que Notre-Seigneur est mort tout nu dans la croix pour vos péchés, et lui présentant votre pauvre âme dénuée de toutes les vertus, lui demandant pardon, en récitant pour cet effet : *Miserere mei, Deus.*

6. Acte de prévoyance, vous souvenant de la mort en vous couchant, comme si on vous ouvrait le tombeau pour y entrer, en disant : *Seigneur, je remets mon âme entre vos mains* (4), à l'imitation de notre Seigneur Jésus-Christ lorsqu'il expirait.

7. Acte de confusion étant couché, disant avec saint Philippe de Néry : Eh ! mon doux Jésus, vous êtes sur la croix vous qui êtes le Maître, et je suis dans un lit, moi qui suis votre esclave (5) !

(1) S. Mechtild. spirit. grat., c. 2, c. 4. — (2) Ins., l. 5, c. 24. — (3) Ps. 66. 7. — (4) Luc., 23. 46. — (5) Gallon., in ejus vita.

8. Si vous vous éveillez durant la nuit, répétez quelques-uns de ces actes, surtout de foi, d'espérance, d'amour et de respect envers Dieu, qui veille sur vous par sa providence, et de charité priant pour les âmes du purgatoire.

9. Si vous ne pouvez dormir, dites avec sainte Gertrude : « Mon Seigneur Jésus, je vous supplie par ce très-doux repos que vous prenez de toute éternité dans le sein de votre Père, et par celui que vous avez pris durant neuf mois dans le sein de votre bienheureuse mère, et par celui que vous prenez dans le cœur de ceux que vous aimez, de me faire la grâce que je puisse prendre un peu de repos, non pour ma commodité, mais pour votre éternelle gloire, afin que mon corps puisse prendre des forces pour vous servir, et pour faire les fonctions qui me sont ordonnées (1). »

Ce fut Notre-Seigneur qui lui apprit cette prière, et qui lui dit aussitôt qu'elle l'eut prononcée : *Venez, reposez sur mon cœur !* O le saint et délicieux repos !

ACTES DES VERTUS QUE L'ON PEUT PRATIQUER EN SE LEVANT.

1. Acte d'amour et d'adoration en vous éveillant : *Mon Dieu, je vous adore et vous donne mon cœur* (2). Sainte Gertrude (3) dit que c'est l'amour divin qui réveille l'âme et qui lui dit : « Éveillez-vous ; jusqu'à quand serez-vous assoupie ? Le roi qui est épris de votre amour est par-dessus les cieux. Il vous aime de tout son cœur, et d'un amour excessif. C'est lui qui vous a lavée de son sang, et qui vous a délivrée par sa mort. Jusqu'à quand attendra-t-il que vous l'aimiez réciproquement ? Vous lui avez trop coûté ; il a acheté trop chèrement votre amour. Il vous a plus aimée que sa vie qu'il n'a jamais épargnée. Ce doux amour, ce fidèle amateur des âmes demande de vous un amour réciproque. »

(1) L. 2, infin., c. 51. — (2) Ps. 72. 26. — (3) In. exerc. piet.

A cela l'âme répond : « Je suis tout à vous, Seigneur, mon corps et mon âme sont dans vos mains. Disposez de moi selon votre bon plaisir. Faites que je sois un homme selon votre cœur, et que j'accomplisse aujourd'hui toutes vos saintes volontés. O Jésus! l'unique objet de mon cœur, mon bien-aimé, mon bien-aimé, mon bien-aimé, que j'aime par-dessus tout ce que l'on peut aimer, ô beau jour de l'éternité, venez éclairer mon cœur qui soupire après vous, et ne respire que votre amour. O source des lumières éternelles ! sainte Trinité, et un seul Dieu, fortifiez-moi par votre divine puissance, gouvernez-moi par votre divine sagesse, faites que je sois selon votre cœur par votre divine bonté. »

2. Acte de diligence, en vous levant promptement et avec joie pour traiter avec Dieu et vaquer à son service, à l'exemple du Fils de Dieu, qui allait au temple à la pointe du jour pour adorer son Père (1). Saint Mechtilde entendit un jour une voix du ciel qui lui disait : Oh ! que vous êtes heureux ! vous qui vivez sur la terre, et qui pouvez chaque jour acquérir de nouveaux mérites. Si un homme savait ce qu'il peut mériter en un jour, son cœur à son réveil se dilaterait de joie d'avoir moyen de vivre à Dieu ce jour-là, et d'augmenter ses mérites ; et cette joie le ferait agir et souffrir toute la journée avec plus de force et d'allégresse (2). »

3. Acte de piété et de modestie en s'habillant, fuyant tout ce qui peut blesser la pudeur, évitant les entretiens inutiles, et récitant quelques prières qu'il faut commencer par le signe de la croix : *In nomine Patris,* et puis ensuite : O Dieu de mon cœur ! je crois en vous, j'espère en vous, je vous aime par-dessus toutes choses. Jésus-Christ crucifié soit en toutes mes pensées, en toutes mes paroles et en toutes mes œuvres. Je vous salue, Marie, fille du Père, mère du Fils, épouse du Saint-Esprit, temple de la très-sainte Trinité, reine du ciel

(1) Joann., 8. — (2) Bredemb. collat., l. 8, c. 30.

et de la terre. Ange du ciel, qui m'assistez en tous mes besoins, conduisez-moi au port du salut, et dressez tous mes pas et toutes mes actions à la plus grande gloire de Dieu. Mon cher patron, dont je porte le nom, priez pour moi ; et vous, ô saints et saintes ! mon doux Sauveur, par le mérite de votre passion et par l'intercession de tous les saints, donnez-moi la grâce qui m'est nécessaire pour bien passer cette journée. *Pater, Ave, Credo, Confiteor.*

III. POINT.

Considérez de quelle manière vous faites ces actes ou d'autres semblables ; si vous avez quelque pratique réglée ; si vous la gardez exactement, ou si vous êtes lâche et inconstant, et tâchez de remédier à vos défauts.

CONSIDÉRATION POUR LE SECOND JOUR.

Sur l'exercice du matin et sur la visite du Saint-Sacrement.

Etant levé, mettez-vous à genoux devant le crucifix, ou devant le Saint-Sacrement si vous pouvez y aller, pour prier Dieu avec plus de révérence, et pour lui rendre vos hommages en la manière qui suit.

ACTE D'ADORATION.

Très-sainte Trinité, Père, Fils et Saint-Esprit, seul et vrai Dieu souverainement grand, souverainement bon, souverainement saint, principe indépendant de qui je suis, dernière fin pour qui je suis, être infini qui me donnez le mouvement, la subsistance et la vie. En vue de votre excellence, de votre grandeur, de votre majesté suprême,

devant laquelle toutes les grandeurs et toutes les puissances du ciel et de la terre ne sont que bassesse et impuissance, je vous adore avec un profond respect comme mon souverain Seigneur dont je suis le pauvre esclave, comme mon bienfaiteur à qui j'ai des obligations infinies, comme mon juge, à qui je dois rendre compte de toutes mes pensées, paroles et actions, comme l'époux de mon âme à qui je dois une fidélité inviolable. J'abaisse en votre divine présence, dont je suis très-indigne, toutes les puissances de mon âme, et désire de tout mon cœur que toutes les créatures vous rendent la même soumission, en sorte qu'il n'y ait rien dans l'enceinte du monde qui ne reconnaisse votre puissance, et qui ne plie sous votre empire. Je reconnais humblement que je ne suis rien devant vous, et que je n'ai rien qui ne soit à vous, et qui ne relève de votre domaine absolu et universel. J'avoue ma dépendance et l'agrée de tout mon cœur, m'estimant heureux de renoncer à ma propre liberté pour m'assujettir à vous, et vivre sous les lois de votre amour, que je préfère à tous mes intérêts et à toutes les choses du monde.

ACTION DE GRACE.

O bonté infinie ! source inépuisable de tout bien, je serais la plus ingrate de toutes les créatures, si je ne vous rendais la gloire de tous les bénéfices dont vous m'avez prévenu. Je n'étais rien et je ne pouvais rien mériter, quand vous m'avez donné l'être, me tirant du néant où vous avez laissé une infinité d'autres qui vous eussent servi plus fidèlement que moi ; cette faveur m'oblige à être tout à vous, puisque je tiens tout de vous, sans qu'il me soit loisible de vous soustraire volontairement une seule pensée, un seul moment de ma vie. Mais si je me dois tout entier parce que vous m'avez créé, que vous rendrai-je pour m'avoir racheté avec le prix du sang précieux que vous avez répandu sur la croix, afin de noyer mes péchés

dans cet abîme de miséricorde? Qu'avais-je fait, ô mon Sauveur, pour attirer vos miséricordes, lorsque vous m'avez appelé au baptême, ménageant par une aimable et secrète providence, le lieu, le temps et les auteurs de ma naissance, pour me faire chrétien et m'ouvrir la porte de votre Église, d'où tant d'hérétiques et d'infidèles sont exclus. O mon Dieu! que cette grâce est rare, puisqu'elle est faite à si peu de personnes! oh! qu'elle est précieuse! puisqu'elle me donne l'honneur de vous appartenir comme l'enfant adoptif par une seconde naissance, de participer à votre nouvelle nature par la communication de la grâce, et d'avoir droit de prétendre à l'héritage céleste, si je suis vrai enfant d'un si bon père, et si je satisfais aux obligations de mon baptême! O bonté incompréhensible! infatigable patience! miséricorde inépuisable! le torrent de ses grâces ne s'est pas contenu dans ses bornes, il s'est répandu sur moi avec tant d'excès, que de quelque côté que je me tourne, je me vois environné, noyé et abîmé dans un déluge de bienfaits dont le nombre est infini. Combien de moyens m'avez-vous donnés pour connaître et accomplir votre sainte volonté? combien de lumières et d'inspirations m'avez-vous envoyées par le ministère des anges et des hommes, pour me consoler, fortifier et encourager au besoin? Combien de grâces me départez-vous tous les jours, si fréquentes que je ne les puis compter, si fortes que je ne les puis dissimuler, si précieuses que je ne les puis dignement estimer, avec une douceur et une patience si prodigieuses, que je ne vous en pourrai jamais assez remercier? De combien de péchés m'avez-vous préservé, m'en ôtant ou m'éloignant les occasions, ou bien me soutenant lorsque j'étais près d'y tomber. Combien de fois m'avez-vous retiré du précipice où je m'étais aveuglément précipité? combien de reproches et de remords en mon intérieur? combien de secours et de sensibles marques de votre protection à l'extérieur? Quelle bonté que vous m'ayez souffert jusqu'ici, et que mon

âme criminelle ne m'ait pas été ravie, comme je le méritais, dans l'engagement actuel et dans le dessein de vous offenser? Quelle faveur que vous me donniez encore cette journée, afin de me convertir et de faire pénitence, pendant que la mort en surprend peut-être à ce moment, et que l'enfer en engloutit un million qui vous ont moins offensé que moi? O miséricorde! ô patience! ô amour de mon Dieu! que j'aurais cent fois lassé par mes lâchetés, vaincu par ma malice, éteint par mon ingratitude, si vous n'étiez infini; que tous les cieux et les éléments vous louent, que tous les anges et les saints vous rendent grâces avec votre Fils bien-aimé, de tous les biens que j'ai reçus, sans les avoir jamais mérités, et sans les pouvoir jamais reconnaître.

ACTE DE CONTRITION.

Coupable de l'abus que j'ai fait de tant de grâces, ô mon Dieu! et de tant de faveurs si particulières qu'il vous a plu me communiquer, chargé d'imperfections et de défauts, et accablé du poids de mes offenses, je me prosterne à vos pieds pour vous demander miséricorde et vous témoigner le regret que j'ai de vous avoir offensé. Que n'est-il en mon pouvoir de vous faire une digne réparation des péchés que j'ai commis contre vous? que ne les puis-je expier par mes larmes et par l'effusion de mon sang? Eh! que je suis honteux d'avoir si indignement traité une bonté si digne d'amour, d'honneur et de respect! ô bonté souveraine et souverainement aimable, comment est-ce que j'ai eu pour vous tant de froideur et de mépris? Est-il possible qu'au lieu de me tenir inséparablement uni à vous qui êtes seul capable de contenter et d'assouvir tous les désirs de mon cœur, je m'en suis si lâchement détourné pour une fumée d'honneur, pour un infâme plaisir, pour une vaine satisfaction de mes sens, pour un caprice, pour un rien? Se peut-il faire que pour un néant

je me sois tant oublié que de vous abandonner? Devais-je préférer un monde entier à votre amour? et je l'ai méprisé pour plaire à une chétive et misérable créature! O mon Dieu et mon tout! que j'ai de confusion de mon infidélité! Je m'en repens de tout mon cœur, tant à cause de votre grandeur à qui je devais tout respect, qu'à cause de votre bonté qui m'obligeait à toute sorte de reconnaissance. Je désavoue mon crime, et je voudrais ne l'avoir jamais commis. Ah! si c'était à refaire! ah! si je le pouvais détruire. Mais puisqu'il n'est pas en mon pouvoir de rappeler le passé, je vous supplie par le sang adorable que mon Sauveur a versé sur la croix, de me le pardonner et de m'accorder le temps pour en faire pénitence, pour régler le présent, et pour vous servir plus fidèlement à l'avenir.

RÉSOLUTIONS.

Mon Seigneur et mon Dieu, qui êtes toute ma force, ma consolation et mon bonheur, je supplie votre infinie bonté de me rendre tel que vous me désirez de toute éternité, afin que je vous puisse plaire, et former dans mon cœur le plan et le dessein de toute la perfection que vous recherchez et attendez de moi. Me confiant donc en votre miséricorde, et m'appuyant sur les mérites de votre Fils, je fais un ferme et irrévocable propos en présence de la bienheureuse Vierge, de mon bon ange et de toute la cour céleste, de plutôt souffrir toute sorte de maux, et de porter la perte de toute sorte de biens, que de vous offenser, ni mortellement, ni véniellement de propos délibéré.

Je veux autant que je pourrai, avec votre grâce, former au commencement de chaque action une pure et sincère intention de vous plaire, et vous la dédier et offrir en union des mérites de Jésus-Christ, afin qu'elle tire son prix et sa valeur du sang de cet agneau.

Je veux faire toutes mes œuvres aussi parfaitement qu'il

me sera possible, et les animer d'actes intérieurs d'amour, de respect, de complaisance en vos bontés, de contrition et de zèle de votre gloire, que je rendrai les plus fréquents qu'il sera en mon pouvoir.

Je fais résolution de veiller sans cesse sur les mouvements de mon cœur, de vivre continuellement en esprit de pénitence et d'humilité, de mortifier mon corps, ma volonté, mon amour-propre et tout ce qui sera contraire à votre plus grande gloire, surtout en fait de vanité, de jactance, de propre estime et d'attache à tous les miens.

Je prends un dessein arrêté de travailler à l'acquisition des vertus solides, faisant couler dans toutes les pratiques ordinaires et dans toute la conduite de ma vie, la douceur, l'humilité, la charité, la sincérité, la modération des passions, la tranquillité d'esprit, le détachement des créatures, pour me rendre d'autant plus semblable à Jésus, l'unique modèle des élus.

Je me résigne dès ce moment à tout ce qu'il vous plaira ordonner de moi le reste de ma vie, prêt à recevoir de votre main tout ce qui m'arrivera, soit en ma personne ou en celle d'autrui, avec une parfaite soumission et indifférence.

J'accepte de tout mon cœur toutes les croix qui me viendront de votre part ; et pour cet effet je vous demande l'esprit de force et de constance pour souffrir tout ce qu'il vous plaira m'envoyer, pour l'agréer et vous en remercier comme d'une singulière faveur que vous faites à tous vos favoris, et enfin pour vous servir plus purement et avec moins de mélange de mes propres intérêts.

Je veux avec votre grâce me recueillir de temps en temps pour écouter ce que vous daignerez me dire dans l'intérieur de mon âme, et pour obéir à vos divines inspirations.

Je veux m'exciter singulièrement au zèle des âmes par des vœux et des souhaits embrasés de leur salut et perfection, par des prières ardentes, par bon exemple, par une correction

discrète et charitable, par les soins que j'apporterai à les retirer ou à les éloigner du mal, par de bons discours, par une adresse chrétienne à détourner ou empêcher les médisances et propos libertins, par œuvres de miséricordes spirituelles ou corporelles où je m'emploierai volontiers, tâchant de ne traiter avec personne que je ne m'efforce de le porter à Dieu selon l'occasion qui m'en ouvrira le moyen.

Enfin je suis absolument résolu de n'omettre aucun point de perfection conforme à mon état et à votre sainte volonté, tâchant de vivre en votre divine présence et de m'unir étroitement à vous tous les moments de la vie.

O le Dieu de mon cœur ! épurez et fortifiez ma volonté, affermissez-la dans ces saintes résolutions. Donnez-moi par votre miséricorde la fidélité à les garder et la constance pour ne m'en départir jamais ; faites-moi la grâce d'être tel en toutes rencontres que vous le désirez, et que votre Fils par sa mort a mérité que je fusse. Je vous en conjure par ce cher Fils en qui vous avez mis vos complaisances, au nom duquel vous avez promis de nous exaucer, et par lequel avec le Saint-Esprit sanctificateur de nos âmes vous est rendu tout honneur et gloire dans les siècles des siècles.

ORAISON.

Seigneur Dieu tout-puissant, qui nous avez fait la grâce de parvenir au commencement de ce jour, sauvez-nous aujourd'hui par votre infini pouvoir, afin que dans le cours de cette journée nous ne nous portions à aucun péché, mais que nos paroles, nos pensées et nos œuvres tendent toujours à faire vos commandements qui sont pleins de justice et d'équité.

ORAISON.

Dieu tout-puissant et éternel, conduisez nos actions selon votre bon plaisir, afin que nous méritions de faire beaucoup de bonnes œuvres au nom de votre Fils bien-aimé.

ORAISON.

Prévenez, s'il vous plaît, Seigneur, toutes nos œuvres par vos inspirations ; accompagnez-les de votre secours, afin que toutes nos prières et toutes nos actions commencent toujours par vous, et finissent en vous comme elles y ont commencé.

CONSIDÉRATION POUR LE TROISIÈME JOUR.

Sur l'examen général.

Mettez-vous en la présence de Dieu, et rentrant en vous-même, considérez avec attention la pratique de l'examen général qui consiste en cinq points que saint Ignace a marqués dans la première semaine des exercices.

I. POINT.

Rendre grâces à Dieu des bénéfices que nous avons reçus en général toute notre vie, et en particulier depuis le dernier examen. Il faut s'appliquer sérieusement à ce point, et accompagner notre action de grâce de dévotion et de tendresse d'amour, 1° parce que ce souvenir de la libéralité divine nous dispose à la contrition et à l'amendement de notre vie ; 2° parce qu'il attire les grâces et les bénédictions de Dieu sur nous, comme au contraire l'ingratitude en ferme la source et nous rend plus coupables ; ce qui a fait dire à saint Bernard, que c'est un effet de bonté de refuser à l'in-

grat ce qu'il demande, de peur qu'il n'en abuse (1). Voyez comment vous pratiquez ce point, et remédiez à votre négligence.

II. POINT.

Demander la grâce de connaître nos péchés et de les bannir de notre cœur.

Il y a peu de personnes qui se connaissent parfaitement elles-mêmes, cela n'appartient qu'aux âmes qui ne perdent point la présence de Dieu (2). Notre amour-propre nous aveugle et nous cache nos fautes ; si nous étions plus soigneux de les remarquer et de rentrer en nous-mêmes, nous éviterions plusieurs tentations fort dangereuses qui nous arrivent par un juste châtiment de notre lâcheté. Ces ténèbres de l'esprit sont suivies d'une grande dureté de cœur, qui nous rend la contrition difficile. C'est pourquoi nous avons également besoin de la lumière du Saint-Esprit pour découvrir le visage de notre âme qui est si obscur et ténébreux, et de son amour pour toucher et attendrir notre cœur qui est si dur. Comment demandez-vous l'un et l'autre? est-ce avec ferveur? est-ce avec tiédeur? pensez à votre amendement.

III. POINT.

Rechercher les péchés que nous avons commis cette journée, parcourant toutes les heures depuis le réveil, et faisant réflexion premièrement sur nos pensées, puis sur nos paroles et sur nos actions, examinant si elles ont été conformes à la volonté de Dieu, et proportionnées à notre fin. Cet exa-

(1) S. Ambr., l. 1 de Cain. et Abel., c. 10. — S. Bern., serm. de 4 modis orandi. — S. Bern., serm. 51 in Cant. — S. Bern. — (2) Diadoch., c. 77.

men doit être sévère. *Ne dissimulons point nos péchés* dit saint Bernard, *ne nous flattons point nous-mêmes, puisque nous savons que chacun se rend agréable à Dieu à proportion qu'il est juge sévère envers lui-même* (1). De plus, il doit être exact ; il faut examiner en quels péchés vous retombez plus souvent, à quelle passion vous êtes plus sujet, et si elle éclate au dehors par des paroles et des gestes contre la modestie et la bienséance, afin de la régler de telle sorte qu'elle ne paraisse point intérieurement, et qu'elle ne vous inquiète point au dedans ; si vous avez soin de rapporter actuellement chaque action indifférente à Dieu lorsque vous les commencez ; si vos intentions sont pures en tout ce que vous faites et en tout ce que vous dites, et si vous n'y regardez que Dieu seul, sans avoir égard ni à vos intérêts, ni à votre honneur, ni à la faveur des grands, ni à l'opinion des hommes ; enfin, si vous n'avez point d'attache, soit au lieu où vous êtes, soit à votre emploi, sôit à vos commodités, soit à vos amis ; comme au contraire, si vous n'avez point d'adversion ou de froideur, ou de dégoût de quelqu'une des choses susdites. Au reste, ne croyez pas que votre avancement spirituel consiste à ne trouver point de défauts en vos actions, mais à corriger ceux que vous y trouvez. Ne vous ennuyez pas aussi de faire tous les jours cette recherche tout de nouveau ; car jamais votre examen n'est mieux fait et ne vous profite d'avantage, que lorsqu'il vous fait connaître que vous avez besoin de le réitérer et de le faire souvent (2). Pesez bien tout ceci, et faites une forte résolution de le garder.

IV. POINT.

Demander pardon de ses fautes avec un sensible regret d'avoir offensé Dieu, après tant de grâces qu'il nous a faites,

(1) S. Bern., ser. de 4 modis orandi. — (2) S. Bern., serm. 56 in Cant.

et que nous ne payons que d'ingratitudes et de péchés, au préjudice de notre salut et de l'édification du prochain. Il est bon d'exciter cette douleur à chaque défaut que vous rencontrez, et puis après produire un acte de contrition, qui les déteste tous en général, et qui s'étende à tous ceux que vous avez jamais commis, et même à tous les péchés du monde (1). Les âmes qui tendent à la perfection doivent faire plus d'état de l'amour de componction que de l'amour de jouissance, de l'amour qui se déplaît d'avoir offensé Dieu, que de l'amour qui se complaît en ses grandeurs. Sainte Magdeleine de Pazzi en apporte quatre excellentes raisons (2) : la première, parce que le temps de cette vie est le temps de se purifier, et par conséquent de s'attrister plutôt que de se réjouir ; la seconde, parce qu'on plaît davantage à Dieu en s'approchant de lui par la voie de la douleur que par celle de la joie ; aussi l'apaise-t-on plus tôt, et on se le rend plus favorable ; la troisième, parce qu'on s'exerce davantage dans l'amour du prochain, et dans le zèle des âmes qui est si agréable à Dieu ; car ce zèle s'enflamme merveilleusement par le regret qu'on a de voir Dieu tant offensé ; la quatrième, parce que c'est une espèce de martyre qui nous rend semblables à Jésus-Christ mourant sur la croix (3) ; car l'âme se détruit par la douleur et se recrée par la jouissance. Quelle est ici votre pratique ?

V. POINT.

Proposer de se corriger et de s'amender avec la grâce de Dieu. Saint Thomas dit que la suppression des affections déréglées qui naissent de nos passions, et l'éloignement de

(1) S. Bern., serm. de altit. et Bassit. cordis. — (2) In ejus vita, p. 4, 29. — (3) V. de omnino S. Bern., serm. 3 de Adventu, et serm. de vita solitar., col. 12.

toutes les imperfections, jusqu'à celles mêmes qui ne sont pas criminelles ; et pour terme où il tend, la perfection de nos bonnes œuvres, la pratique fréquente des actions louables et vertueuses, et un continuel progrès dans la vertu. D'où il s'ensuit que celui qui se propose sérieusement de se corriger, doit se déterminer à ne laisser aucun de ses défauts, pour léger qu'il lui paraisse, et à tendre toujours à une plus haute perfection. J'ajoute qu'il doit aussi concevoir un généreux désir de faire pénitence pour les fautes qu'il a commises, et commencer à l'heure même à satisfaire à la justice divine par quelque mortification, quand ce ne serait qu'en baisant la terre et frappant sa poitrine. Celui qui regrette d'avoir offensé Dieu, dit saint Bernard (1), et qui sent la pesanteur de ses crimes, ne ressent point les peines du corps, ou il les ressent fort peu; il n'appréhende point le travail, qu'il sait être utile à punir ou à éviter le péché ; il passe encore plus avant, et il désire de souffrir toutes sortes de peines, et la mort même, afin de satisfaire à Dieu pour tous les péchés qui se commettent dans le monde, et d'empêcher qu'il s'en commette davantage (2) ; car l'offense de Dieu est un mal intolérable à celui qui connaît et qui aime son infinie bonté.

Sur la fin de l'examen, il est bon de dire quelque courte prière qui porte indulgence.

Ce dernier point est fort important, parce que de là dépend le renouvellement de notre conscience, et qu'il servirait peu de connaître nos fautes, si nous n'y apportions du remède. Heureux ceux qui se jugent eux-mêmes équitablement, et qui gardent en tout temps les règles de la justice (3). Comment les gardez-vous au temps de l'examen? faites-y réflexion, et soyez désormais plus soigneux de faire votre devoir.

(1) Serm. de altitud. et bassit. cordis. — (2) Vide Dialog. S. Cathar. Senons., c. 5. — (3) Ps. 105. 3.

CONSIDÉRATION POUR LE QUATRIÈME JOUR.

Sur l'examen particulier.

L'examen particulier est un exercice spirituel, qui a pour fin de se défaire de quelque vice particulier qui nous fait plus de préjudice, ou d'acquérir quelque vertu qui nous est plus nécessaire. C'est pourquoi il y faut apporter un grand soin, et je puis dire que c'est en vain qu'on espère sans cela arriver à une parfaite pureté de cœur.

I. POINT.

Considérez donc, en premier lieu, le besoin que vous en avez, à quelque degré de vertu que vous soyez arrivé. Quelque progrès, dit saint Bernard, que vous ayez fait pendant que vous êtes encore engagé dans ce corps, vous vous trompez si vous croyez avoir éteint entièrement tous les vices (1); vous devez plutôt craindre qu'ils ne se cachent, et que vous n'ayez fait que les supprimer. Il est toujours temps, mes frères, de couper et de retrancher, parce que nous en avons toujours besoin (2). La vertu ne peut croître avec les vices. Empêchez donc ceux-ci de croître, afin que celle-là prenne de la vigueur. Otez ce qui est superflu, et vous ferez lever les bonnes semences. La vertu profitera de tout ce que vous ôterez à la convoitise (3).

(1) S. Bern., serm. 58 in Cant.— (2) S. Bern., ibidem.— (3) Ibidem.

II. POINT.

Considérez en quel temps et de quelle manière vous devez faire cet examen, selon les règles de saint Ignace. Il vous assigne trois temps différents que vous devez prendre pour le bien faire, le matin, vers le midi et sur le soir.

1. Le matin, sitôt que vous êtes levé, faites une sérieuse résolution de ne point tomber dans le vice que vous avez pris à combattre, ou de pratiquer la vertu que vous voulez acquérir, et implorant le secours divin qui vous est nécessaire pour cet effet, dites :

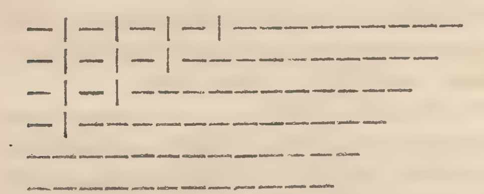
Seigneur, donnez-moi, s'il vous plaît, la force de résister à cette mauvaise inclination, et de la détruire entièrement; ou bien :

Seigneur, donnez-moi, s'il vous plaît, la grâce de pratiquer aujourd'hui cette vertu et d'en acquérir l'habitude.

2. Vers le midi, avant le dîner, demandez à Dieu la grâce de vous souvenir combien de fois vous êtes tombé dans ce défaut, et de vous en corriger; et puis examinez-vous sur les fautes que vous avez commises en repassant sur toutes les heures du jour depuis votre lever; comptez le nombre de vos fautes, ou des actes de la vertu particulière que vous avez choisie, et les marquez sur une ligne de la figure suivante que vous ferez pour ce sujet dans votre journal, pour vous servir de mémorial. Ensuite de quoi vous demanderez pardon à Dieu, et ferez une nouvelle résolution d'être plus sur vos gardes le reste du jour, frappant votre poitrine, et disant de cœur : *Vous voyez, Seigneur, ce que je suis de moi-même, et combien je suis fragile. Pardonnez-moi, mon très-doux Sauveur, et me faites la grâce de vous être plus fidèle.*

3. Sur le soir, faites la seconde recherche en la même manière que celle du midi; et puis conférez les marques que

vous ferez sur la seconde ligne du jour dans la figure susdite, afin de voir s'il y a de l'amendement depuis le premier examen. Il faudra aussi conférer de la même façon les jours, les semaines, les mois et les années, afin de voir si l'on avance en la vertu ou si l'on recule.



Dans cette figure, on a fait à dessein la première ligne plus longue que la seconde, et la seconde que la troisième, et ainsi consécutivement des autres, parce, dit saint Ignace, qu'il est raisonnable de diminuer tous les jours le nombre de nos fautes.

III. POINT.

Considérez que l'utilité de cet examen dépend de la pratique constante des points suivants.

1. Du choix de la vertu ou du vice qui doit servir de matière à l'examen; sur quoi vous remarquerez qu'il faut ordinairement commencer par les vices qui paraissent à l'extérieur, et qui peuvent mal édifier le prochain, puis attaquer les vices qui causent plus de désordre dans votre intérieur, et enfin passez aux vertus qui vous sont plus nécessaires; mais pour ne vous point tromper en ce point, il est bon de consulter votre directeur, vu principalement que la première chose dont vous lui devez rendre compte, c'est votre examen particulier.

2. Du désir efficace et constant d'acquérir une excellente pureté de cœur pour la gloire de Dieu. Car si ce désir se

trouve faible en vous, il répandra sa langueur et sa tiédeur dans votre examen à votre grand préjudice.

3. De la ferveur avec laquelle vous prenez votre résolution dès le matin. Car si elle est grande, elle étendra sa vigueur à toutes les parties du jour, vous rendant plus vigilant, plus attentif et plus soigneux d'éviter les fautes que vous pourrez commettre. Au contraire, si elle est peu considérable, vous ferez beaucoup d'imperfections sans y faire réflexion, ou sans en avoir un assez sensible regret.

4. De l'exactitude avec laquelle vous faites la recherche de vos fautes, et vous en marquez le nombre.

Saint Ignace, qui conseille cette pratique, la garda si constamment, que, le jour même qu'il mourut, il marqua sur la ligne qu'il avait tirée le nombre des omissions qu'il avait faites des actes de la vertu qu'il s'était proposée.

Le père Dupont assure qu'un religieux de sa compagnie garda la même fidélité jusqu'au jour qui précéda sa mort, *tenant à grand honneur d'imiter en cela son saint fondateur, qui avait fait la même chose;* ce sont ses termes (1). L'exemple du père Jean de Cannas, qui mourut au collége de Malaca, en l'année 1596, est fort remarquable en ce point; car on trouva après sa mort un journal, où il avait marqué exactement jour pour jour les fautes de son examen particulier, qu'il avait fait l'espace de trente ans, sans y manquer un seul jour, comme témoigne le père Lancicius dans un de ses opuscules.

5. Du soin que vous apportez à veiller sur vous, de peur de tomber dans le vice dont vous voulez vous défaire, et de la grandeur de la douleur que vous concevez à chaque fois que vous vous apercevez d'y être tombé, frappant secrètement votre poitrine à l'heure même, et demandant pardon à Dieu. Car ce vif sentiment de douleur lui plaît extrêmement,

(1) Joannes Ortunius apud P. Dupont in vita P. Balthazas, c. 30.

et attire sur nous une plus abondante grâce; et de plus, il détruit peu à peu la pente que vous avez au vice qu'il déteste.

6. De la ferveur de la prière que vous employez pour implorer le secours divin. A quoi servira de faire quelquefois votre méditation sur ce sujet, et souvent dans vos autres méditations de rapporter vos considérations à cette même fin. Il sera encore bon de communier pour obtenir de Dieu la victoire que vous prétendez emporter sur vos mauvaises habitudes.

7. Enfin de la peine volontaire que vous vous imposez pour vous corriger de vos rechutes. Si vous gardez ces points de pratique soigneusement et constamment, soyez assuré qu'ils vous conduiront à un très-haut degré de sainteté et de perfection.

CONSIDÉRATION POUR LE CINQUIÈME JOUR.

Sur la confession.

La confession est un des moyens les plus nécessaires et les plus efficaces pour avancer dans la vertu, parce que c'est un sacrement de l'Église qui ne contient pas seulement la grâce sanctifiante pour effacer les péchés commis, mais encore la grâce actuelle pour s'en préserver à l'avenir. Grâce que Dieu communique d'autant plus libéralement, qu'on se prépare à la confession avec plus de soin et de diligence, et qu'on tâche de la faire avec plus de perfection. A quoi les avis suivants vous serviront beaucoup, si vous les pratiquez fidèlement.

PREMIER AVIS.

N'allez jamais vous présenter à ce sacrement par coutume, et sans y être bien préparé; mais tâchez d'y apporter tou-

jours une nouvelle ferveur, vous servant de quelque puissant motif pour réveiller votre cœur. Par exemple 1° du désir de satisfaire à la justice de Dieu que vous avez offensé (1); 2° de la confiance en sa miséricorde (2); 3° du zèle de sa gloire qui vous porte à réparer l'honneur que vous lui avez ôté; 4° d'indignation contre vous-même, et de regret d'avoir déplu à votre Père céleste, et de vous être rendu indigne de ses faveurs (3).

DEUXIÈME AVIS.

Avant la confession, prenez un temps raisonnable pour vous y préparer. Mettez-vous en la présence de Dieu avec un profond respect; et voyant le besoin que vous avez de son secours, priez le Saint-Esprit d'allumer en votre cœur le feu de son amour, et d'y exciter une douleur capable de consumer toute l'amertume de vos péchés; suppliez le Fils de vous donner des lumières propres pour connaître vos fautes, et des paroles humbles pour les confesser. Demandez au Père le don de force pour faire pénitence et tirer vengeance de l'injure que vous lui avez faite. Implorez l'aide de la bienheureuse Vierge et de votre ange gardien qui est l'inspecteur de vos actions; et puis faites une revue sur les fautes que vous avez commises depuis votre dernière confession, et commencez par celles qui regardent la matière de votre examen particulier. Une âme qui fait tous les jours exactement son examen, qui veille sur soi durant le jour et qui cherche Dieu en vérité, est si tendre vers lui, qu'elle n'a pas besoin d'un grand emploi de temps pour examiner et rechercher ce qui peut blesser le cœur et les yeux de son divin époux; son principal soin doit être de produire un acte de contrition le plus fervent qu'il lui sera possible.

(1) Ps. 31. 6. — (2) Ps. 41. 6. — (3) Luc. 18. 21.

Notre-Seigneur dit un jour à sainte Catherine : On satisfait pour les péchés par un désir infini, c'est-à-dire par le désir d'une contrition infinie. C'est pourquoi, moi qui suis infini, je demande un amour infini et une douleur infinie, sinon en effet, pour le moins en désir (1). Dites donc avec cette grande sainte :

Seigneur, je voudrais, s'il m'était possible, vous aimer d'un amour infini; et je souhaiterais pouvoir pleurer mes péchés et ceux de tout le monde, avec une douleur infinie qui vînt de cet amour infini comme de sa source; ou bien avec saint Augustin :

Je vous supplie, Seigneur mon Dieu, de me montrer moi-même à moi-même, afin que je confesse toutes les plaies dont je me trouverai atteint. Faites-moi cette grâce qu'en vous trouvant je vous aime, qu'en vous aimant je rachète mes péchés, et qu'après les avoir rachetés je ne m'engage plus en de nouvelles dettes. Donnez à mon cœur une véritable pénitence, à mon esprit une contrition parfaite et à mes yeux une vive source de larmes (2).

TROISIÈME AVIS.

Soyez persuadé qu'il vaut mieux, parlant régulièrement, se confesser souvent que de s'en abstenir, sous prétexte qu'il y a danger qu'en s'en approchant si facilement on ne le fasse par habitude, et qu'au lieu d'y apporter une préparation requise, on n'y vienne avec une certaine insensibilité ou négligence qui ruine le fruit et le mérite d'une si sainte action. A la vérité, il faut fuir cet écueil; et pour l'éviter vous devez vous servir de deux choses très-importantes et nécessaires : l'une est la crainte de Dieu, qui vous fasse appréhender l'énormité de vos défauts que vous estimez légers; l'autre est

(1) Dialog., c. 3. — (2) S. Ang., l. 10 Conf., c. 37, et medit., c. 1.

l'amour de Dieu qui vous rende sensible aux moindres infidélités que vous commettez contre le respect que vous lui devez et les obligations que vous avez à son infinie bonté. Votre cœur étant saisi de cette crainte respectueuse, et attendri par cet amour, il vous sera aisé de vous humilier devant Dieu, de concevoir de la douleur et de la confusion d'avoir si indignement traité son infinie bonté, après tant de grâces qu'il vous a faites, de lui demander miséricorde, d'appréhender la rechute et de vous préparer à la confession avec soin, et non par manière d'acquit. Or, vous approchant du sacrement avec ces dispositions, le fréquent usage que vous en faites est pour vous une source de mille bénédictions. Vous acquérez à chaque fois une pureté nouvelle; vous vous unissez plus étroitement à Dieu; vous concevez une plus grande horreur de vos imperfections, vous vous affermissez de plus en plus dans la pratique de la perfection, et vous devenez peu à peu semblable à ces grands saints, que l'Ecclésiastique appelle des hommes riches en vertu, qui sont soigneux de cultiver la beauté de leur âme (1). Tels étaient les premiers religieux de l'ordre de Saint-Dominique, qui se confessaient tous les jours, non-seulement une fois, mais deux et trois fois; et néanmoins la plupart d'entre eux, comme témoigne saint Antonin, vivaient comme des anges, et pouvaient disputer avec eux de la pureté de leur cœur et de la virginité de leur corps.

QUATRIÈME AVIS.

Afin que la grâce du sacrement opère en vous, selon les desseins de Jésus-Christ, allez-y avec une grande pureté d'intention, et fuyez soigneusement les recherches secrètes de votre amour-propre. Il y en a qui ont une grande peine à

(1) Eccli., 44, 6.

se confesser, parce qu'ils craignent leur abjection, ou la violence qu'il se faut faire pour quitter certains vices auxquels on a de l'attache, ou même pour se recueillir et rentrer en soi lorsqu'on s'épanche trop au dehors. Il y en a d'autres qui voudraient toujours se confesser, et qui ne sont jamais contents de leur confession, craignant de ne s'être pas bien confessés. Voilà pourquoi ils voudraient toujours recommencer. Évitez également ces deux défauts, vous souvenant que Dieu a établi la pénitence pour servir de remède à votre âme et non pas de satisfaction à votre amour-propre. Si c'est un remède nécessaire, il le faut prendre avec courage, et vaincre sa répugnance, qui s'évanouira par une généreuse résolution de ne la point écouter. Si ce n'est pas un amusement de l'amour-propre, il y faut plutôt chercher la guérison que le goût, et suivre simplement l'avis du confesseur, sans avoir égard à sa propre satisfaction.

CINQUIÈME AVIS.

Usez en vous accusant de paroles simples, nettes et claires, désirant que vos fautes soient connues telles qu'elles sont devant Dieu qui voit le fond de votre cœur, et qui est votre premier juge. La confusion que vous souffrirez vous servira de satisfaction, et attirera sur vous la bénédiction du ciel et la paix de votre conscience. Dans l'accusation des fautes vénielles, évitez l'embarras, la longueur et la superfluité des paroles; contentez-vous d'en choisir quatre ou cinq de celles qui vous donneront plus de confusion en les confessant, et qui vous porteront plus de préjudice si vous en négligez le remède. Surtout ayez la conscience très-délicate à l'égard de l'obéissance, de la charité fraternelle et de la révérence dans vos prières mentales et vocales. C'est trop peu de s'accuser en général du peu de soin qu'on y apporte, sans spécifier les fautes que nous avons honte de dire. La paresse et l'orgueil

sont les sources de ce défaut, qui nous jettent dans l'oubli et le mépris des choses qui semblent petites; mais, hélas! qu'elles sont grandes!

SIXIÈME AVIS.

Lorsque vous avez achevé votre confession, entrez en esprit dans les sacrées plaies de Notre-Seigneur Jésus-Christ, pour y recevoir la guérison des vôtres, et pour en retirer la force qui vous est nécessaire, afin de vous séparer avec vigueur de vous-même et de vos propres faiblesses qui vous font succomber si souvent; ou si vous aimez mieux, figurez-vous avec la bienheureuse Magdeleine de Pazzi (1), que vous voyez couler son précieux sang sur les âmes pénitentes, et en même temps disposez-vous à le recevoir avec respect. Car, encore que ce ne soit pas en effet le précieux sang de Jésus-Christ qui descend du ciel, néanmoins, comme dit saint François de Sales, c'est le mérite de ce sang répandu sur le Calvaire qui arrose abondamment les pécheurs autour des confessionnaux, et qui remplit leur cœur de bénédictions à mesure qu'ils l'ouvrent pour en faire sortir leurs crimes. Regardez-le donc avec une vive foi comme votre juge, qui va vous absoudre de vos péchés par la bouche du prêtre, pour qui vous devez avoir un grand respect, et écouter les avis qu'il vous donne avec un sentiment d'humilité très-profond, acceptant la pénitence qu'il vous impose d'une prompte volonté, et concevant un saint désir d'en ajouter encore d'autres, pour satisfaire à la justice divine et pour prévenir les peines du purgatoire.

SEPTIÈME AVIS.

Après la confession, acquittez-vous au plus tôt de la pénitence qui vous a été enjointe; rendez grâces à Dieu du béné-

(1) Pucinus in ejus vita, c. 66.

fice que vous venez de recevoir. Le Psaume 102 est fort propre pour cela. *Bénis le Seigneur, ô mon âme, et que tout ce qui est en moi bénisse son saint nom.*

HUITIÈME AVIS.

Soyez présent à vous pour ne point retomber dans vos fautes ordinaires aussitôt après en avoir reçu le pardon; car cette rechute si prompte est une marque presque assurée d'une confession mal faite; comme au contraire le sigue le plus certain du profit que vous tirez de ce sacrement, est la haine habituelle du péché qui reste après la confession, et qui produit son effet lorsque l'occasion est présente, ce qui arrive bientôt par la malice du diable qui tâche d'affaiblir autant qu'il peut les bonnes résolutions que vous avez faites, et de les étouffer dès que vous les avez conçues. Il y faut prendre garde, et vous préparer à la tentation. Oh! qu'une âme qui observe fidèlement toutes ces saintes pratiques, fait de grands progrès en peu de temps!

CONSIDÉRATION POUR LE SIXIÈME JOUR.

Sur le sacrifice de la messe.

I. POINT.

Considérez avec quel sentiment de révérence intérieure et extérieure vous devez assister au saint sacrifice de la messe. Premièrement, à cause de la grandeur et de la majesté souveraine de celui auquel il est offert, qui est Dieu.

Car le sacrifice est un culte de latrie, qui n'est dû qu'à Dieu seul, comme au premier de tous les êtres, en reconnais-

sance du souverain domaine qu'il a sur nous, et de la soumission qui lui est due à raison de la dépendance essentielle que nous avons de lui. Jugez avec quel respect on doit lui rendre cet hommage, qui est l'âme de la vraie dévotion, le centre de la religion chrétienne, le premier et le plus important de nos devoirs. Secondement, à cause de la dignité souveraine et infinie de la personne sacrifiée, qui est Jésus-Christ, en la présence duquel les anges tremblent. Car c'est lui qui demeure sous les espèces, après que le pain a été changé en son corps, et le vin en son précieux sang, et qui s'offre lui-même à son Père éternel, comme le suprême adorateur, le premier et principal sacrificateur dont le prêtre n'est que l'organe et le ministre. C'est pourquoi ce spectacle est infiniment agréable aux yeux de Dieu, qui voit son Fils abîmé dans le respect devant lui, avec toutes les vertus d'humilité, d'obéissance, de patience et de charité qu'il exerça sur le Calvaire.

En troisième lieu, à cause de l'excellence du sacrifice qui est le même en substance que celui de la croix, quoique la manière dont il est offert soit différente; car celui de la croix fut sanglant, et celui-ci innocent; celui de la croix fut accompagné d'un horrible attentat des Juifs, qui crucifièrent leur roi, celui-ci de la piété des fidèles qui immolent cette adorable victime sur les autels; celui de la croix ne se fit qu'en un lieu, celui-ci se fait partout le monde; celui de la croix ne se fit qu'une fois, celui-ci se fait à toutes les heures du jour en quelque partie de la terre; enfin, celui de la croix ne dura que trois heures, celui-ci durera jusqu'à la consommation des siècles. Mais quoique ces circonstances soient différentes, cela n'empêche pas que ce ne soit toujours le même sacrifice qui est offert sur la croix et sur l'autel, puisque c'est la même victime; par conséquent nous devons y apporter autant de respect que si nous étions sur le Calvaire, et que nous vissions le Fils de Dieu expirer pour le salut des

hommes. Il semble même que nous devions en quelque façon redoubler notre dévotion envers Notre-Seigneur, parce qu'il était encore passible et mortel lorsqu'il s'immolait sur la croix, et maintenant il est glorieux et immortel; alors il offrait à son Père ses souffrances et ses mérites pour la rédemption générale de tous les hommes, et maintenant il nous en applique le fruit.

Et c'est ici que je tire un quatrième motif de révérence et d'amour, à cause des biens inestimables que Dieu nous fait par le moyen de ce divin sacrifice, pourvu que nous n'y mettions point d'empêchement. Car c'est un mystère ineffable, qui comprend en soi l'abîme de la charité divine envers les pécheurs; c'est un abrégé de tout ce que Dieu a jamais fait pour nous; c'est un trésor infini, qui contient en soi tout ce qu'il y a d'excellent, de grand, de rare au ciel et en terre, à savoir, l'humanité sainte de Jésus-Christ, son corps, son sang, son âme bienheureuse, dépositaire de tous les trésors de sagesse, de vertu, de grâce et de gloire, que Dieu a communiqués et qu'il communiquera à jamais, et enfin sa divinité même qui s'unit et se donne entièrement à nous.

Ajoutez, pour dernière raison, qu'en offrant à Dieu le saint sacrifice de la messe, nous pouvons satisfaire pleinement à tout ce que nous lui devons, et lui rendre autant qu'il nous peut donner. Que devons-nous à Dieu? Adoration pour ses grandeurs, action de grâces pour ses bienfaits, satisfaction pour nos péchés, invocation pour obtenir de lui tout ce qui nous est nécessaire. Or, en lui offrant son très-cher Fils, nous lui offrons une victime égale à ses grandeurs, un présent égal à ses bienfaits, une rançon qui surpasse toutes nos dettes, une requête qui ne peut souffrir de refus puisqu'elle est appuyée sur les mérites de Jésus-Christ, que Dieu ne peut dignement récompenser s'il ne se donne lui-même à nous.

II. POINT.

Cela étant ainsi, considérez combien il est honteux à un serviteur de Dieu d'aller à la sainte messe par précipitation, par coutume et par manière d'acquit; et d'y assister sans respect, sans attention, sans dévotion et sans modestie. Remarquez les fautes que vous y commettez, vos égarements de vue, vos évagations d'esprit, vos légèretés, froideur et lâchetés de cœur; demandez pardon de vos irrévérences, et faites résolution de vous en corriger.

III. POINT.

Considérez ce que vous pouvez faire à l'avenir pour perfectionner la pratique que vous gardez en entendant ou célébrant la messe. Que si vous n'en avez point de réglée, prenez-en une aujourd'hui qui soit courte et facile, afin de la garder avec plus de facilité et de constance.

Une des plus faciles et des plus solides est de vous unir aux actions du prêtre qui représente dans les différentes parties de la messe les mystères de la vie et de la mort de Jésus-Christ, selon le commandement qu'il en donna aux apôtres par ces paroles : Faites ceci en mémoire de moi (1).

1. Par exemple, lorsque le prêtre descend de l'autel pour faire sa confession, souvenez-vous que Jésus-Christ est descendu du ciel à dessein de satisfaire à la justice de Dieu pour vos péchés, et dans cette vue unissez-vous à lui en esprit de pénitence pour demander à Dieu la pureté de cœur qui est requise, afin de participer au fruit du sacrifice.

2. A l'*Introït*. Adorez l'entrée de Jésus-Christ dans le monde par l'incarnation.

(1) Cor., II, 24.

3. Au *Kyrie*. Soupirez après sa naissance avec les anciens patriarches.

4. Au *Gloria*. Adorez-le avec les anges et les pasteurs dans l'étable.

5. Pendant que le prêtre prie, honorez la vie cachée de Jésus-Christ et les prières continuelles qu'il faisait pour la rédemption des pécheurs.

6. Depuis l'Épître jusqu'au *Credo,* honorez sa conversation parmi les hommes, écoutez sa doctrine, et faisant un acte de foi, demandez la grâce de vivre conformément à ses conseils.

7. A l'Offertoire. Honorez l'offrande que Jésus-Christ fit de soi-même le jour de la Cène en mangeant l'agneau pascal, et en instituant le très-saint Sacrement. Offrez-vous avec lui au Père éternel, pour détruire votre amour-propre et pour vous consommer à son service.

8. A la Préface. Élevez votre cœur et vos pensées au ciel; et connaissant que ce grand Dieu qui le gouverne est digne de l'adoration éternelle des anges et des hommes, unissez-vous premièrement avec les esprits bienheureux, pour rendre hommage à son souverain domaine et lui offrir le plus grand de tous les sacrifices, qui est le sacrifice de la croix ; et puis après le *Memento,* où vous mettrez dans les sacrées plaies de Jésus-Christ tous ceux pour lesquels vous voulez prier, unissez-vous avec tous les saints pour les mêmes fins, à savoir, pour honorer la passion de Notre-Seigneur, et l'offrir au Père éternel en hommage de ses grandeurs, en reconnaissance de ses bienfaits, en rémission de vos péchés, et pour obtenir de sa bonté tout ce que vous voulez lui demander pour vous et pour les autres.

9. A l'élévation de la sainte hostie, dites de cœur et de bouche : Je vous adore du plus profond de mon âme, mon souverain Seigneur et rédempteur, vrai et unique Fils de Dieu ; j'adore votre divinité et votre sainte humanité que je

crois être sous les espèces du sacrement. Je consacre et immole à votre gloire mon corps, mon âme, ma vie et tout ce que je suis, protestant que vous êtes mon salut et que je n'espère mon bonheur que de vous qui avez bien voulu mourir pour moi. O très-doux Jésus, faites-moi miséricorde.

10. A l'élevation du calice. O sainte et adorable Trinité, Père, Fils et Saint-Esprit, je vous offre le précieux sang que mon Sauveur a répandu sur la croix. Mon aimable rédempteur, faites couler sur mon âme une goutte de ce sang divin que j'adore, afin qu'elle s'attendrisse et qu'elle se tourne vers vous qui êtes le centre de mon cœur. Appliquez, s'il vous plaît, votre mort à ma vie pour la sanctifier, votre chair à mon âme pour la nourrir, votre force à mon infirmité pour la soutenir, votre grâce à mes péchés pour les effacer, votre miséricorde à mes misères pour les soulager, votre lumière à mes ténèbres pour les éclairer, votre gloire à ma bassesse pour m'élever à la souveraine béatitude (1).

11. Au second *Memento*. Adorez la descente de Jésus-Christ dans les enfers, et priez pour les trépassés.

12. A la seconde élévation de l'hostie. Adorez la résurrection et l'ascension de Notre-Seigneur; et puis en récitant l'Oraison dominicale, préparez-vous à la communion soit réelle soit spirituelle, et demandez le Saint-Esprit pour vous disposer à la réception de ce pain supersubstantiel qui est la nourriture des enfants de Dieu.

13. Employez le temps qui reste après la communion à remercier Dieu des grâces qu'il vous communique par le moyen de ce mystère, et à renouveler en vous les sentiments du pur amour que vous lui devez.

(1) Oratio S. Alberti, quæ est ad calcem vitæ illus.

CONSIDÉRATION POUR LE SEPTIÈME JOUR.

Sur l'office divin et sur la prière vocale.

I. POINT.

Considérez l'excellence de cette action et combien il importe de la bien faire. 1° Quand vous allez réciter l'office divin, vous allez faire en terre ce que les anges font dans le ciel, et vous joindre avec eux pour chanter les louanges de Dieu, et rendre gloire à sa souveraine majesté. 2° Vous allez traiter avec Dieu de la part de toute l'Église qui vous députe pour porter devant lui tous les vœux et les désirs des fidèles, et pour servir de médiateur entre Dieu et les hommes. 3° Vous allez vous acquitter d'un emploi qui, de tous les exercices que vous pratiquez, soit par obligation ou par dévotion, mérite à plus juste titre d'être appelé votre office. Par conséquent c'est vous oublier beaucoup de vous-même et de votre devoir, que de le réciter négligemment, et de l'accommoder à vos autres occupations, puisque c'est votre principale affaire, qui doit occuper par un privilége spécial le plus beau et le meilleur de votre temps. Êtes-vous bien persuadé de cette vérité? la suivez-vous dans la pratique?

II. POINT.

1. Si vous voulez satisfaire à vos obligations en ce qui regarde l'office divin, choisissez toujours l'heure la plus commode pour le réciter, et le lieu moins sujet à la distraction. 2. Gardez-vous soigneusement de vous en procurer vous-

même en regardant çà et là curieusement, et donnant trop de liberté à vos sens extérieurs et intérieurs, que vous devez recueillir et arrêter pour les faire servir à ce que vous dites et à ce que vous faites avec Dieu. 3. Tenez-vous en la posture la plus séante et la plus respectueuse que vous pourrez, vous souvenant que vous êtes en la présence de Dieu, et que c'est à lui que vous parlez. 4. Avant que de commencer votre office, rentrez un peu en vous-même, pour vous désoccuper de tout autre soin que de bien faire cette action, et pour demander à Dieu la grâce de vous en bien acquitter. Saint François Xavier récitait le *Veni Creator* avant chaque heure de l'office avec une si grande ferveur, qu'on eût dit que son cœur voulait sortir de sa poitrine. Le père Lefèvre, premier compagnon de saint Ignace, avait coutume de dire : Père céleste, donnez-moi votre esprit. 5. Dressez votre intention, rapportant cette action à la gloire de Dieu, et à quelque fin particulière selon votre dévotion. 6. Tâchez en récitant votre office, de prendre l'esprit avez lequel les Psaumes, les Prophéties, et les autres prières ont été composées, et de produire les actes de vertu et les sentiments de piété qu'elles contiennent. 7. Renouvelez votre attention de temps en temps, spécialement au *Gloria Patri,* qui se répète à la fin des Psaumes. 8. A la fin demandez pardon des fautes que vous avez commises. Gagnez l'indulgence en disant : *Laudate Dominum omnes gentes.* Priez votre ange tutélaire de présenter à Dieu l'action que vous venez d'achever. Priez pour les âmes du Purgatoire : *De profundis, etc.*

III. POINT.

Faites réflexion sur ces pratiques, et voyez comment vous en usez, les fautes que vous y commettez et le remède que vous pourrez y apporter.

CONSIDÉRATION POUR LE HUITIÈME JOUR.

Sur l'heure de l'oraison mentale.

Mettez-vous en la présence de Dieu, et recevez avec respect les avis que l'amour divin vous donne pour bien faire cette action.

PREMIER AVIS.

Allez à l'oraison avec une haute estime de cette excellente action, et dans un pareil désir de la bien faire. *Quand je vois quelqu'un qui néglige l'oraison, et qui ne s'y porte pas avec un fervent amour, je juge aussitôt qu'il n'y a rien de grand dans son âme, et qu'il a peu de grâce et de dons du ciel,* dit saint Jean Chrysostôme (1). La méditation est le premier ressort nécessaire pour acquérir les vertus; il faut commencer par là l'exercice de la vie chrétienne; et comme dit sainte Thérèse (2), il n'y a point de si méchant homme qui ne doive s'y adonner, quand Dieu lui fait la grâce de lui en donner le mouvement. Quiconque possède le vrai don de l'oraison mentale, doit garder la grâce de méditer comme la prunelle de l'œil, et la conserver avec soin comme un dépôt spirituel fort excellent et précieux (3). Le faites-vous ainsi? ne vous êtes-vous point refroidi dans l'amour de cette vertu? Il faut bannir cette langueur, et rentrer dans les voies du ciel, pour courir après l'époux à l'odeur de ses parfums.

(1) S. Chrysost., l. 1 de orand. Deum. — (2) S. Theres., au chemin de la perfect., c. 16. — (3) S. Laurent. Justin., de casto connub., c. 22.

DEUXIÈME AVIS.

Prenez pour le sujet le plus ordinaire de vos méditations les mystères de la vie et de la mort de Notre-Seigneur. C'était le conseil et la pratique de saint Ignace et de saint François Xavier, et c'est encore le commun sentiment des saints pères. Vous ne priez pas bien, dit saint Bernard, si vous cherchez autre chose que le Verbe dans l'oraison, ou si vous y cherchez quelque chose sans le rapporter au Verbe, parce que tout est en lui; vous y trouvez le remède à toutes vos plaies, le secours à tous vos besoins, le supplément à tous vos défauts, l'affluence des grâces pour avancer dans la perfection, et enfin tout ce qu'un homme doit recevoir d'utile, de bienséant ou de nécessaire (1). Le sujet des méditations se doit préparer en trois temps.

Premièrement, une fois l'année, ou en plusieurs différentes saisons, choisissant la matière sur laquelle on veut méditer durant ce temps-là.

Secondement, le soir en se couchant, lisant attentivement le sujet de la méditation du jour suivant, choisissant les points et la fin principale qu'on prétend dans l'oraison, et faisant quelque courte prière pour cet effet.

Troisièmement, le matin, repassant par la mémoire le sujet et les points qu'on a choisis, et la fin qu'on s'est proposée.

TROISIÈME AVIS.

Gardez soigneusement la forme et la manière de méditer que saint Ignace vous enseigne, et qui peut se réduire à trois ordres.

(1) S. Ber., serm. 62 in Cant Vide S. Laur. Justin., l. de casto connubio, c. 23, et lib. de discipl. Monast., c. 4 et 8 et 18, ubi pulcherr. habet.

Le premier est un ordre de grâce ordinaire, qui contient trois pratiques ou méthodes qu'on donne communément pour faciliter cet exercice, à savoir : 1° un plein et entier discours sur toutes les circonstances du sujet proposé ; 2° un fort raisonnement et une conviction puissante de l'âme et de ses facultés, de son entendement, de sa mémoire, de sa volonté et de son appétit sensitif, concupiscible et irascible sur quelque vérité ou conclusion pratique tirée de tout le sujet, ou sur la laideur de quelque vice, sur les maux qu'il nous cause, et sur les biens dont il nous prive, pour en concevoir de l'horreur avec toutes les forces de l'appétit irascible, ou bien enfin sur la beauté de quelque vertu, sur les biens qu'elle nous apporte, et sur les maux dont elle nous délivre, afin de nous animer à sa poursuite avec toutes les adresses et les industries de l'appétit concupiscible ; 3° une instruction morale plus étendue quant aux actes de la volonté, et moins pressée par les actes du raisonnement, s'appliquant aux affections du cœur, à la simple vue des vérités ou des actions et des gestes que l'on remarque dans son sujet, en le parcourant à la façon des homélies des saints pères, à quoi peut encore servir l'application des sens que nous avons expliquée ailleurs.

Le second est un ordre de grâce extraordinaire, où l'âme reçoit plus qu'elle n'agit, ce qui se fait en trois principales manières qui répondent aux trois états de pureté, de lumière et d'amour, qui se trouvent dans la vie spirituelle. La première consiste dans un sentiment ardent et inopiné de nos péchés et de nos imperfections, qui nous sont montrées dans un si grand jour et par une si grande effusion de lumières survenues tout à coup et sans discours, qu'on est contraint d'avouer que c'est un coup du ciel qui fait fondre notre cœur en soupirs, en larmes et en éclairs. La seconde consiste dans une si intime pénétration de la beauté des vertus, et dans un si ardent désir de les posséder que rien

ne nous semble assez puissant pour en retarder la poursuite. Si bien que l'âme ravie par ses attraits tout divins, admire le changement qu'elle sent en soi, sa faiblesse se dissipant, et sa vigueur se renouvelant en telle sorte, qu'on peut dire avec David qu'elle a pris des ailes d'aigle pour voler à la perfection, qu'elle a toute une autre force pour vaincre ses passions, et que sa vigueur ne se relâchera jamais. La troisième est encore plus relevée, parce que Dieu y agit avec plus d'indépendance, attirant, élevant, purifiant et remplissant l'âme de lumières et de flammes au premier rayon de sa bonté, ou de sa sagesse, ou de ses autres perfections, et à la première vue qu'elle en a, en quelque sujet que ce soit, sur les mystères, sur les sacrements, sur les bénéfices divins, où elle s'arrête amoureusement sans aucun effort ni mouvement du discours. D'où vient que les théologiens mystiques, pour exprimer les diverses impressions qu'elle reçoit dans l'union qu'elle a avec Dieu, disent tantôt qu'elle sommeille à cause de la douceur de ces communications divines; tantôt qu'elle ne peut exprimer ce qu'elle voit; tantôt qu'elle est blessée, parce qu'elle est pénétrée d'amour; tantôt qu'elle est liée, parce qu'elle ne peut penser qu'à ce qu'elle aime, et ainsi du reste.

Le troisième est un ordre de supplément, qui peut servir au défaut des autres, lorsque par infirmité ou par soustraction de grâce ils ne nous réussissent pas, soit que cette privation soit une simple épreuve de notre fidélité, soit qu'elle arrive par notre faute, pour nous être laissé aller avec trop d'empressement et de dissipation aux affaires extérieures, pour avoir manqué aux préparations nécessaires, ou pour avoir commis quelque autre manquement semblable. Quand donc vous serez dans cette sorte d'aridité, de délaissement et d'impuissance, servez-vous de l'une des pratiques qui suivent. 1. Lisez votre méditation, et pratiquant de temps en temps des actes de foi et des affections conformes au sujet

que vous lisez, dites par plusieurs reprises, s'il est besoin: Je crois cela, Seigneur, j'y consens, je l'accepte, je le veux; et si en cela même vous vous trouvez sans sentiment et sans goût, dites: Mon Dieu, je veux croire ce que je lis, je désire de l'accepter, de l'agréer et de le pratiquer (1). 2. Désavouez devant Dieu et devant toute la cour céleste vos distractions, sécheresses, évagations et lâchetés, et puis acquiescez avec douceur, humilité et patience au bon plaisir de Dieu, vous souvenant que les saints ont souvent souffert de semblables peines d'esprit, vous mettant en leur compagnie pour les souffrir comme eux et avec eux, et répétant souvent ces paroles: *Mon Père, que votre volonté soit faite, et non la mienne.* 3. Rendez-vous spectateur des personnes qui entrent dans le sujet de votre médiation, voyez ce qu'elles disent et ce qu'elles font, accompagnez-les, suivez-les, écoutez-les en esprit, unissez-vous de volonté à tout ce qu'elles font, désirez de les imiter, présentez le tout au Père éternel, vous souvenant que c'est sur le Calvaire plutôt que sur le Thabor qu'il faut dire: *Il fait bon demeurer ici.* 4. Attendez comme un pauvre à la porte de la miséricorde de Dien, pour recevoir les miettes qui tombent de sa table, sans envier le bonheur de ceux qui jouissent des délices de son divin banquet.

QUATRIÈME AVIS.

Il est certain que le bon succès de l'oraison dépend uniquement de Dieu; mais néanmoins il demande notre coopération, qui consiste en deux choses principales. La première est d'ôter les empêchements qui nous privent du secours divin et qui affaiblissent la vigueur de l'âme qui doit agir avec Dieu, comme sont les péchés, les affections déréglées et les empressements ou inquiétudes trop vives.

(1) Marc. 9. 23.

La seconde est d'apporter de notre part ce qui est requis pour bien faire cette action, à savoir le désir, la prière et le recueillement. Le désir nous doit faire soupirer souvent après l'heure de l'oraison et nous en donner une haute estime. La prière nous doit faire souvent demander le don d'oraison pour nous et pour les autres, disant avec un aveu sincère de notre faiblesse : *Seigneur, enseignez-nous à prier.* Enfin, le recueillement doit rallier tous nos sens extérieurs et intérieurs et toutes nos puissances, non-seulement le soir et le matin, mais encore de temps en temps durant le jour, pour les faire conspirer à la recherche des moyens de nous bien comporter dans l'oraison (1).

CINQUIÈME AVIS.

Il est très-important, outre la fin générale de l'oraison, qui est la plus grande gloire de Dieu, et la spéciale qui regarde notre perfection, de vous proposer encore une fin particulière à laquelle vous rapportiez votre méditation. En voici cinq principales que vous devez regarder, choisissant tantôt l'une, tantôt l'autre, selon votre besoin et le mouvement de la grâce. 1° La correction de vos défauts. La méditation, dit saint Jean Climaque, est le miroir de la perfection qui nous montre nos vices pour les corriger; c'est un tribunal qui prévient celui du Seigneur et remédie aux plaies de notre âme (2). 2° La pratique des bonnes œuvres. Car c'est le propre de l'homme de se porter à l'action par la conduite de la raison, comme dit saint Bernard (3), ou, selon saint Thomas, par la recherche qu'en fait la raison (4). 3° L'acquisition des vertus. Le docteur angélique avait coutume de dire que, sans l'oraison, on ne peut s'avancer dans la vertu, non

(1) De Imitat. Christi, l. c. 21. — (2) S. Climacus, gradu 28. — (3) S. Bern., scal. claust., c. 1. — (4) S. Th., 22, q. 52, a. 1.

plus qu'un soldat ne peut suivre la milice sans armes. D'où vient que l'abbé Isaac dit que la fin principale de l'oraison est de travailler à l'acquisition de toutes les vertus. 4° L'amour des souffrances et le sublime esprit de la croix. 5° La connaissance et l'amour de Dieu, et l'intime communication avec lui.

SIXIÈME AVIS.

La méditation se divise en six parties, qui sont l'oraison préparatoire, les préludes, la méditation, les affections, les résolutions et les colloques, dont voici la pratique en abrégé que vous devez vous rendre familière. *L'oraison préparatoire* se fait en cette manière : 1. Mettez-vous en la présence de Dieu, vous tenant un peu éloigné de l'oratoire. 2. Faites une profonde révérence, vous humiliant devant lui, en vue de sa présence, de son excellence et de votre bassesse. 3. Vous mettant à genoux, faites-lui une offrande de votre corps et de votre âme, protestant 1° que vous êtes tout à lui, et que vous lui offrez tout ce que vous êtes ; 2° que vous ne prétendez rien autre chose que son bon plaisir ; 3° et que c'est pour cela seul que vous implorez son secours et que vous lui demandez un accès favorable auprès de sa bonté. *Les préludes* sont au nombre de trois : 1° la représentation du sujet qu'on veut méditer pour l'exercice de la mémoire ; 2° la représentation du lieu, pour arrêter l'imagination et faciliter le discours de l'entendement ; 3° la représentation de la fin que l'on prétend, et du fruit particulier qu'on désire recueillir de la méditation. Sur quoi la volonté commençant à s'échauffer en ses désirs, demande à Dieu la grâce de réussir en son dessein, et réclame pour cet effet l'intercession de la bienheureuse Vierge et des saints. Après les préludes suit immédiatement *l'exercice de la mémoire et de l'entendement,* qui doivent concourir ensemble pour former le discours de la

méditation; la mémoire suggérant les vérités évangéliques dont elle se souvient, ou que Dieu lui imprime sur les points de son sujet, et l'entendement les considérant attentivement et les pénétrant profondément pour en tirer des conclusions morales et pratiques, selon ce que dit saint Bernard. La sérieuse méditation ne demeure point au dehors, elle ne s'arrête point à la surface, elle passe plus avant, elle pénètre dans l'intérieur, elle entre dans le particulier, et pesant chaque chose par le menu avec une exacte recherche, elle en tire le suc qu'elle transmet jusqu'au cœur (1). De là naissent les *saintes affections de la volonté,* sans lesquelles la méditation serait sans vie et sans âme. Car, comme dit le même saint, on ne doit point chercher ici des pensées sublimes et relevées, mais des pensées qui soient savoureuses, solides et salutaires (2); des pensées qui nous portent à la douleur et à la confusion de nos infidélités, à l'amour de Dieu et du prochain, à la confiance en la miséricorde divine; des pensées d'où nous prenions occasion de nous encourager à la poursuite de la vertu et à la fuite du vice, de nous reprocher nos déréglements, de nous confondre devant Dieu, et de nous jeter entre les bras de son amoureuse providence; en un mot, des pensées qui aient de la lumière et du feu, qui éclairent et qui brûlent, qui instruisent et qui fortifient; parce que, comme dit saint Jean Climaque, ceux qui sortent de l'oraison sans ces deux effets, prient de corps plutôt que d'esprit, et, s'il faut ainsi dire, à la manière des Juifs. De ces saintes affections, il faut passer aux *résolutions et bons propos,* dont l'exécution est le fruit principal de l'oraison, que l'on termine par quatre sortes de colloques *honoraires,* par lesquels on donne louange à Dieu, à la bienheureuse Vierge et aux saints. *Eucharistiques,* par lesquels on remercie Dieu des biens qu'il nous a faits et des maux dont il nous a

(1) C 1 de scal. claust. — (2) Serm. 67 in Cant.

délivrés nous et les autres. *Propitiatoires,* par lesquels nous demandons à Dieu le pardon de nos péchés. *Impératoires,* par lesquels nous demandons à Dieu sa grâce, son secours, sa protection, tant pour nous que pour le prochain. Au reste, les affections, résolutions et colloques se peuvent faire, non-seulement à la fin de chaque point de la méditation, mais encore en deux autres temps : le premier est lorsqu'on s'y sent extraordinairement porté, qui est le temps de la consolation ; le second est lorsqu'on se trouve dans l'aridité ou dans le trouble, ou dans la difficulté qu'on ressent à se vaincre ou à faire quelque acte de vertu, car alors il faut s'animer et s'échauffer peu à peu par des élans, des affections, des résolutions courageuses qu'on peut tirer de quelque sujet que ce soit ; à quoi serviront beaucoup les oraisons jaculatoires.

Après l'oraison, il ne reste plus à faire qu'une revue qui consiste : 1° à reconnaître en quoi on a bien réussi pour en remercier Dieu ; 2° à voir en quoi l'on a manqué, à la préparation, au discours, aux affections, à l'attention, au temps, au lieu, à la persévérance, à la ferveur, etc. ; 3° à remarquer le résultat de la méditation, les résolutions qu'on a prises, afin de les exécuter, et les bons sentiments qu'on a eus, afin de s'y entretenir le reste du jour, et conserver le feu de l'amour divin que la méditation aura allumé dans le cœur. *Hoc fac et vives.*

CONSIDÉRATION POUR LE NEUVIÈME JOUR.

Sur le bon usage du temps.

Nous partageons le temps ordinairement en cinq sortes d'actions : les unes regardent le service de Dieu, les autres re-

gardent la conversation avec le prochain et le maniement des affaires, les autres la récréation et les divertissements honnêtes, les autres la réfection du corps et le soin modéré de sa santé; les autres les soins et les occupations domestiques.

I. POINT.

Pour le regard du premier chef, faites vos dévotions au temps ordonné; ayez vos heures réglées pour l'oraison, pour la lecture, pour la messe, pour les autres exercices de piété, et tâchez toujours de les faire de la manière la plus parfaite pour imiter Notre-Seigneur qui fait parfaitement bien toutes choses, et qui vous a donné tout ce qu'il avait de plus excellent dans l'ordre de la nature, de la grâce et de la gloire, et de l'union hypostatique. Le paradis mérite bien que nous fassions parfaitement les actions avec lesquelles nous le devons acquérir.

II. POINT.

Avant que de traiter d'aucune affaire avec les hommes, consultez premièrement l'oracle divin. Il ne serait pas bienséant de laisser le maître et de s'adresser aux serviteurs. Entrant dans la conversation, implorez le secours des anges gardiens, de ceux avec qui vous avez à traiter; c'est un puissant moyen pour les gagner. Durant l'action, portez toujours cette pensée que Dieu vous voit et qu'il considère ce que vous faites. Le souvenir de Dieu est une vive source de joie et de tous biens. Ne sortez point du centre de la volonté divine, mais soyez soigneux de vous y conformer en toutes choses. Faites tous vos efforts pour faire réussir vos affaires, comme si tout dépendait de vous; mais néanmoins dépendez de Dieu aussi absolument, comme si vous n'attendiez rien de votre industrie ni de la faveur des hommes. Souvenez-vous

que vous n'êtes pas maître des événements, et qu'ayant fait tout ce qui dépend de vous, vous devez prendre le succès de la main de Dieu, sans impatience, sans chagrin et sans dépit, qui ne sert qu'à redoubler votre mal. Dans les affaires de conséquence, ne prenez aucune résolution ni engagement sans une mûre délibération ; ne donnez jamais votre consentement à la première rencontre ; soyez avisé dans vos discours, et tenez pour maxime qu'un secret ou un mot important est votre maître ou votre esclave, selon que vous en savez user. Si vous le laissez échapper légèrement, vous en serez esclave ; si vous le savez retenir, vous en serez le maître. Ne craignez point de paraître partout homme consciencieux, ennemi du vice, zélé pour la vertu, et soyez-le en effet comme vous le voulez paraître. Imitez en traitant avec les hommes la patience, la douceur et la condescendance de Jésus-Christ ; sachez vous accommoder à leur humeur : ne vous rebutez point de leurs défauts, ni des difficultés qu'ils apportent aux affaires, ni de leurs souplesses et artifices, ni de leur peu d'affection et de sincérité : c'est tout ce que vous devez attendre des hommes. Une des plus belles vertus dans la conversation, c'est l'humilité de cœur qui a des charmes puissants et qui fait ce qu'elle veut, lorsqu'elle est accompagnée d'une cordiale charité envers ceux qui traitent avec vous, et d'une honnête retenue, qui donne à connaître que vous êtes homme de sens et de jugement. Accoutumez-vous à faire un bon usage de toutes les occasions qui se présentent d'agir ou de souffrir pour la gloire de Dieu et de pratiquer la mortification intérieure. S'il arrive quelque adversité, considérez-la comme le Fils de Dieu fit du calice que l'ange lui apporta au jardin des Olives, disant avec lui : *Que votre volonté soit faite et non pas la mienne.* Si vous souffrez quelque incommodité, regardez en esprit le crucifix, et dites en vous-même : Ce que je souffre, mon doux Jésus, est peu en comparaison de vous. Si vous vous trouvez en quelque

doute et obscurité, recourez au Saint-Esprit et à la bienheureuse Vierge, qui est la porte de la lumière. Si quelque consolation vous vient de la terre : Hé ! Seigneur, pourrez-vous dire, vous n'en eûtes jamais, et je n'en veux point avoir que de vous et avec vous. Si elle vient du ciel, servez-vous-en pour mépriser les joies du monde : *Oh ! que la terre me semble vile, quand je considère le ciel !* Si on vous loue, dites en votre cœur : *Non nobis, Domine, non nobis, sed nomini tuo ad gloriam.* Si on vous reprend, prenez la correction comme un remède d'humilité, qui est amer comme la myrrhe, mais qui vous préserve de corruption. Si on ne vous rend pas l'honneur qui vous est dû, dites intérieurement : O mon Jésus, à moi la confusion, et à vous tout honneur et gloire. Si vous voyez quelque chose qui vous plaise, qui soit aimable, remontez à la source et vous la trouverez encore plus belle et plus agréable. Quand vous verrez quelque laideur et difformité, souvenez-vous de la laideur du péché et en concevez de l'horreur. Si vous voyez faire quelque bien, prenez-y part par complaisance, et réjouissez-vous de la gloire qui en revient à Jésus-Christ. Si vous voyez faire du mal, ayez-en de la douleur, et tâchez d'en faire réparation, en demandant pardon à Dieu par les plaies de son Fils. Enfin, s'il s'élève quelque désir, quelque curiosité ou quelque affection dans votre âme, calmez-la promptement et vous en rendez le maître, vous souvenant que Jésus-Christ est votre unique objet, et qu'il n'y a que lui dont vous devez craindre la perte ou désirer la jouissance.

III. POINT.

Considérez quels sont vos divertissements et vos récréations, et tâchez de les ajuster aux règles suivantes :

Ayez égard à votre état et au bon exemple dans le choix de vos divertissements et de vos récréations : n'en prenez

jamais sans avoir élevé votre cœur à Dieu ; n'y employez qu'un temps raisonnable; regardez-y toujours le bien honnête plutôt que l'utile ou le délectable, et le service de Dieu plutôt que votre commodité ; fuyez la passion et la tromperie dans le jeu, n'y cherchez point le gain, n'y attachez point votre cœur, il y a d'autres objets plus relevés et plus dignes de votre affection. Evitez dans vos entretiens les paroles de raillerie, de mépris, de chaleur et d'emportement, et celles qui peuvent blesser tant soit peu la piété ou la pureté et la modestie. Ne donnez jamais lieu à la partialité qui est une source dangereuse de murmures, d'envie, de médisances, de soupçons, de haines et de divisions; surtout retranchez cette délicatesse qui se trouve assez souvent dans les personnes spirituelles qui, sous prétexte de zèle, ne peuvent supporter les défauts qu'elles remarquent dans les autres; car c'est une pure faiblesse et un défaut de charité, dont le propre est de garder la rigueur pour soi et la douceur pour le prochain.

IV. POINT.

Dans la réfection du corps pratiquez cinq vertus : la droite intention, n'allant à la table que pour réparer vos forces, afin de mieux servir Dieu ; la dévotion, vous rendant attentif à la bénédiction et aux grâces ; la bienséance et la modestie, vous souvenant de la présence de Dieu ; la tempérance, retranchant tout excès, et la mortification, ne vous plaignant jamais des viandes qui sont mal assaisonnées, ne suivant point votre sensualité quand elles sont à votre goût, n'y pensant point hors du temps, ne vous vantant point de la bonne chère que vous avez faite, et ne vous épanchant point sur les mets, comme si vous y cherchiez une partie de votre béatitude.

V. POINT.

Ayez soin de vos domestiques et de votre office. Gardez avec les domestiques une grande sincérité, avec les étrangers une grande discrétion, afin de mêler la prudence du serpent avec la simplicité de la colombe. Si vous n'avez point de charge, gouvernez bien vos passions, vos sens, vos affections et vos pensées. Ne les laissez point vaquer ni égarer inutilement; ne vous attachez point à celles qui sont agréables, souvent en nous plaisant elles nous trompent et nous nuisent. Ne craignez point celles qui sont affligeantes; ce sont ordinairement les plus utiles et salutaires; mais généralement parlant, fuyez les pensées mélancoliques et noires, les curieuses, les présomptueuses, les ambitieuses et les impures. Que si vous êtes élevé à quelque dignité qui vous donne du pouvoir et de l'autorité sur les autres, plus le rang que vous tenez est éminent, plus soyez soumis à Dieu, et recherchez sa faveur et sa conduite avec plus d'humilité.

CONSIDÉRATION POUR LE DIXIÈME JOUR.

Sur la présence de Dieu et sur la prière fréquente.

PREMIER AVIS.

Si vous voulez faire un grand progrès en la vertu, tâchez de cheminer toujours en la présence de Dieu, de le regarder sans cesse des yeux de la foi, de l'entretenir avec amour et confiance par de fréquentes et ferventes aspirations, et de vous souvenir en tout ce que vous faites qu'il est présent,

qu'il est avec vous, qu'il est près de vous, qu'il est en vous et qu'il agit avec vous. Vous ne pouvez douter que cet exercice ne soit très-utile, et qu'il ne produise d'excellents fruits et d'admirables effets. 1. C'est le moyen d'acquérir une grande pureté, d'autant que l'âme sachant qu'elle est devant Dieu, en conçoit un profond respect, et ce respect lui donne une grande crainte de lui déplaire. « Les plus sales passions de l'âme s'écartent à la présence de Dieu, dit saint Ephrem (1), comme les voleurs fuient devant le prévôt des maréchaux ; d'où vient que l'âme, qui est la demeure du Saint-Esprit, se trouve bientôt nette; mais quand le souvenir de Dieu en est banni, il n'y a plus que ténèbres, que puanteur et corruption, et toute sorte de méchancetés. » 2. C'est la source de toutes les vertus et de toutes les grâces du ciel. *Quand la présence de Dieu se fait sentir à mon âme,* dit saint Bernard, *elle éveille mon esprit, elle amollit mon cœur endurci, elle en déracine le vice et y plante toutes les vertus.* C'est de là que viennent les bonnes œuvres, les paroles chastes, les saintes pensées, les généreuses entreprises et le mépris de toutes les choses extérieures, qu'il est aisé d'oublier quand on est occupé d'un objet plus noble, plus doux et plus ravissant. 3. C'est ce qui donne la paix et la joie spirituelle. La voix de l'époux réjouit le cœur de l'ami. La vue du secours qu'il avait attendu le fait tressaillir d'allégresse. Celui qui se tient en la présence de Dieu, demeure ferme parmi tous les assauts de l'ennemi, qu'il repousse avec une assurance inébranlable, et lorsque Dieu lui parle par ses inspirations secrètes, qui sont les voix de l'époux, il ressent une incroyable douceur ; et si la gloire du paradis est de voir Dieu continuellement, et de jouir dans cette vue d'une joie et d'une tranquillité parfaite, on peut dire que quiconque s'accoutume à regarder Dieu partout, et marcher toujours en sa

(1) Tom. 2, trait. de virt., c. 20.

présence, avec un entier oubli de tout ce qui n'est point Dieu, est le vrai portrait d'un bienheureux. 4. Au contraire l'oubli de Dieu est la cause de tous les maux. D'où vient que les hommes du monde violent si souvent les commandements de Dieu? c'est qu'ils perdent le souvenir de sa présence. *Le pécheur,* dit David, *n'a point Dieu devant les yeux, c'est pourquoi toutes les actions de sa vie sont pleines d'impureté* (1); et en un autre lieu : *J'ai gardé vos commandements et vos volontés, parce que je marche toujours en votre présence* (2). D'où vient que nous sommes si tièdes et si distraits dans nos prières? C'est que nous n'avons pas, dit saint Basile (3), une vive foi de la présence de Dieu. Nous n'avons pas cette pensée fortement imprimée : Dieu me voit (4). D'où vient que nous sommes si légers dans notre conversation, si vains, si précipités, si évaporés? C'est que nous oublions Dieu. Car si la présence de saint Bernardin de Sienne (5), lorsqu'il était encore jeune, retenait ses compagnons et leur faisait quitter tous les discours qui lui eussent pu déplaire, que ne ferait pas la présence de Dieu, si nous l'avions devant les yeux? D'où vient cette langueur dans la pratique des bonnes œuvres? C'est que nous ne regardons pas Dieu qui les doit récompenser. L'œil du maître encourage le serviteur au travail, celui du prince anime le soldat au combat, et l'œil de Dieu n'exciterait pas le chrétien à toutes sortes de biens? D'où vient cette faiblesse de cœur dans les afflictions, ces craintes, ces murmures, ces impatiences, sinon du peu de foi que nous avons de la présence de Dieu? *Ayez confiance,* disait Notre-Seigneur à ses disciples, *me voici, ne craignez point* (6). En effet, qui craindrait ayant le Fils de Dieu si près de soi? Toutes les craintes et même tous les dangers cessent en sa présence, dit saint Cyrille sur ces paroles. Enfin, d'où vien-

(1) Ps. 9. — (2) Ps. 118. — (3) In terr., 21 et 201. — (4) Genes., 22. — (5) Surius, 20 maii. — (6) Joann., 6. — S. Cyrill., c. 23.

nent tant de déguisements, d'hypocrisies, de dissimulations, de tromperies dont la vie humaine est remplie? C'est que la plupart des hommes ne pensent point à Dieu, et ne craignent que la vue des créatures. L'hypocrisie dit : *Qui me voit? je suis au milieu de la nuit, enfermé dans mon cabinet. Et il ne voit pas que les yeux de Dieu sont plus lumineux que le soleil, et que toutes les voies de l'homme lui sont connues* (1).

DEUXIÈME AVIS.

Persuadé par ces raisons de l'utilité et de la nécessité de cet exercice, tâchez de vous en rendre la pratique familière, et pour vous y établir solidement, prenez-en premièrement les principes, et les gravez bien avant dans votre esprit; pensez et repensez souvent que Dieu est en tout lieu par essence, par présence, par puissance, par providence. Il est partout, et remplit tout de son essence, parce qu'elle est infinie dans son étendue, c'est-à-dire que son immensité comprend tout ce qui est et tout ce qui peut être; de sorte que s'il y avait une infinité de mondes plus grands et plus vastes que le nôtre, Dieu y serait et les remplirait tous, sans qu'il y eût un seul point en aucun lieu qui ne fût plein de Dieu. N'est-ce pas moi, dit le Seigneur, qui remplis le ciel et la terre (2)? Je les environne au dehors, je les pénètre au dedans. Je suis au dedans sans y être enfermé, je suis au dehors sans en être exclus. Dieu est partout et éclaire tout par sa présence, c'est-à-dire qu'il connaît tout, et qu'il n'y a point de créature qui ne soit exposée à ses yeux (3). Il pénètre jusque dans la moelle de nos os et jusqu'au fond de nos entrailles. Il voit les secrets les plus cachés de nos consciences, et les plus subtiles ruses de nos esprits (4). Il découvre toutes nos pensées

(1) Eccl., 23. — (2) Jer., 25. — (3) Heb., 4. — (4) Minut. Felix in act.

et toutes les images de notre mémoire, et toutes les bizarreries de notre imagination. Il sonde toutes nos affections, et développe tous les replis de notre cœur. *On ne lui peut rien céler. Il voit les choses occultes, lui qui a fait les plus éloignées de nos sens et de notre connaissance. Le Seigneur est partout; l'esprit divin remplit tout* (1). Dieu est partout par sa puissance, et comme dit saint Augustin, il remplit le ciel et la terre de sa vertu, qui n'est pas moins présente que son essence. C'est lui qui donne l'être à toutes choses, et avec l'être les puissances pour agir et son concours pour déployer leur vertu. Si bien que tout dépend de lui, il agit immédiatement avec toutes les créatures et dans toutes les créatures, opérant par elles, sur elles-mêmes, et quand il lui plaît contre elles-mêmes, car il faut que tout cède à son bon plaisir et plie sous son pouvoir, parce qu'il est le maître absolu de tout. Enfin, Dieu est partout par sa providence, parce qu'il a soin de toutes choses, et comme c'est lui qui a tout fait, aussi c'est lui qui pourvoit à tout avec une sagesse et un amour si merveilleux, qu'il ne tombe pas un cheveu de notre tête, ni une feuille d'arbre sans son ordre et sa permission.

TROISIÈME AVIS.

Sur ces principes les saints ont établi diverses pratiques de la présence de Dieu que vous devez essayer, afin de connaître celles qui vous sont plus propres, et quand vous les aurez reconnues, il faut vous y appliquer sérieusement sans vous rebuter de la difficulté que vous y rencontrerez. Car, encore que ces pratiques de la présence de Dieu soient très-faciles en elles-mêmes, toutefois elles ne le sont pas à notre égard. Il n'est rien, ce semble, plus facile ni plus doux que de voir la lumière quand elle nous éclaire. *Quelle joie puis-*

(1) S. Bern., l. de modo bene vac., c. 9.

je avoir, disait Tobie, *moi qui suis privé de la lumière du ciel* (1)? Or, Dieu est la lumière des esprits, qui pénètre tout et qui luit même dans les plus épaisses ténèbres ; par conséquent la vue nous en devrait être plus agréable ; et puis on pense volontiers à ce que l'on aime ; et qu'y a-t-il de plus aimable que Dieu ? outre qu'étant partout, quand nous voudrions, nous ne le pourrions pas fuir. Comment est-ce donc qu'on aurait peine à chercher celui qu'on trouve partout, qui partout nous fait du bien, et sans lequel nous ne pouvons subsister ? Néanmoins, nous voyons par expérience que ceux qui s'adonnent à ce saint exercice, y trouvent au commencement de grands obstacles et de grandes difficultés, ce qui vient de la faiblesse de notre imagination, qui se plaît au change sans se pouvoir lier à un seul objet, ou si elle s'attache à quelque objet, comme elle est fort matérielle, elle se prend bien plus aisément aux choses sensibles qu'aux spirituelles qui sont au-dessus de sa portée. A quoi il faut ajouter la pente de nos inclinaisons naturelles que le péché a déréglées, les détournant de Dieu, et les portant à la terre. D'où vient que comme des enfants nous nous amusons à des pensées basses, inutiles, indignes de la noblesse de notre âme, et nous quittons Dieu, qui devrait ravir tous nos cœurs et nos esprits. De cette faiblesse naissent les mauvaises habitudes que nous prenons de jeunesse, nous accoutumant à penser à toute autre chose qu'à celui qui est le centre de notre âme, d'où elle ne devrait jamais sortir. Si bien que quand nous y voulons rentrer, le retour nous semble fort difficile, surtout quand nous avons vécu dans le vice, et que nos péchés se joignant aux soins de la terre, font la chaîne de notre servitude, qui nous rend esclaves du monde, et nous oblige à lui payer un tribut de nos pensées et de nos affections les plus ordinaires.

(1) Vide S. Ambr. l. 1. off., c. 14.

QUATRIÈME AVIS.

Pour vaincre ces difficultés, servez-vous des moyens que je vous marque, si le Saint-Esprit ne vous en suggère de meilleurs. 1. Etudiez-vous à la pureté de cœur, et le tenez net de toutes taches, vous verrez Dieu avec plaisir dans ce miroir, pourvu qu'il ne soit point souillé ; vous vous élèverez sans peine vers le ciel, pourvu que vous ne teniez point à la terre. 2. Augmentez en vous l'amour de Dieu par des aspirations fréquentes, plus vous aurez d'amour pour lui, moins vous aurez de peine à penser à lui ; qui aime Dieu ardemment, n'en peut perdre la vue, parce que l'amour est l'œil de l'âme, et c'est voir en quelque façon que d'aimer. C'est l'œil de la colombe, qui ne regarde que Dieu dans le cours des choses humaines, qui passent et s'écoulent comme l'eau (1). Œil qui ne se ferme point, parce qu'il n'a point de paupière, c'est-à-dire qu'il n'a rien de sensuel ni de charnel ; œil qui ne se trouble point, parce qu'il n'y entre rien d'étranger qui lui puisse nuire ; œil qui n'est jamais offusqué, parce qu'il ne peut souffrir de ténèbres ; ni endormi, parce que le cœur veille toujours, selon le témoignage de celui qui dit : *Je dors, et mon cœur veille ;* œil toujours droit, qui n'est jamais détourné par aucune intention sinistre, ni abaissé par aucune affection terrestre ; œil véritablement simple et clairvoyant qui n'est point ébranlé par des soupçons mal fondés, ni embarrassé par des soins curieux et inutiles, mais qui regarde d'une vue ferme et immuable celui que les anges désirent sans cesse de contempler. 3. Humiliez-vous profondément, et s'il est possible, oubliez-vous vous-mêmes, car Notre-Seigneur regarde amoureusement les humbles, et s'il vous regarde d'un œil favorable, il fera que vous le regarde-

(1) Rich. à S. Vic.

rez aussi avec plaisir. Ce qui fait qu'il nous laisse courir çà et là, c'est que nous sommes pleins de nous-mêmes, et que nous cherchons nos intérêts avec trop de passion. Vidons-nous, il nous remplira, quittons le soin de nous-mêmes, le souvenir de Dieu nous sera doux. 4. Demandez cette grâce à Dieu instamment, et ne vous lassez point de le prier, jusqu'à ce qu'il vous l'ait accordée. 5. Secondez les mouvements qu'il vous en donne, et soyez certain que vous ne réussirez pas en cet exercice, si vous n'y apportez une grande diligence et une application particulière, car le bien que vous voulez acquérir étant si considérable et si difficile tout ensemble, vous ne devez pas prétendre d'y arriver, si vous ne vous y appliquez avec une grande ferveur et une grande assiduité. 6. Mais parce que l'estime que nous faisons d'un bien est la mesure du soin et de la diligence que nous apportons à l'acquérir, formez une haute idée de cette sainte pratique. Considérez que *Dieu vous a choisi,* dit saint Paul, *pour vous sanctifier par amour et mener une vie innocente, exempte de tout reproche en sa divine présence* (1); que vous n'êtes au monde que pour cela, que toutes les créatures sont pour vous, mais que vous êtes pour Dieu, que tout votre soin doit être de lui plaire (2) ; qu'il attend cela de vous, qu'il vous le commande, et comme à tout moment il vous fait du bien, qu'il veut aussi que vous pensiez à lui, sinon à tout moment, au moins le plus souvent que vous pourrez, que tous les saints ont tenu ce chemin pour arriver à la perfection, et que vous n'y arriverez jamais que par là ; que c'est le conseil que Tobie donna à son fils, et saint Dorothée à son disciple saint Dosithée, qui l'accomplit si fidèlement, qu'il ne perdait jamais le souvenir de Dieu, conversant avec lui, et lui parlant avec tant de confiance et de ferveur, qu'en cinq ans, d'un jeune cavalier adonné aux vanités du monde, il

(1). Eph., 1. 4. — (2) S. Aug.

devint un parfait religieux et un grand saint ; que tous les prophètes de l'ancien Testament ont excellé en cette pratique, et qu'on peut dire de tous ce que David dit de soi-même, qu'il avait toujours Dieu devant les yeux (1) ; enfin, que c'est l'emploi de tous les saints dans le ciel, et que rien ne nous peut empêcher de les imiter que notre lâcheté, comme disait le père Joseph Anchieta de la compagnie de Jésus.

CINQUIÈME AVIS.

Commencez de bonne heure à vous accoutumer peu à peu à la présence de Dieu. Il y a des gens qui voudraient employer tout le meilleur de leur vie à plaire au monde, se réservant à chercher Dieu lorsque la vieillesse les aura tout usés et rendus inutiles à toutes choses. Comme ce fameux comédien dont parle saint Augustin, qui après avoir passé sa vie sur le théâtre à plaire aux hommes et à s'enivrer de leurs applaudissements, étant devenu pesant sur ses vieux jours, et voyant que tout le monde le quittait, s'avisa d'aller au Capitole jouer devant les statues des dieux, parce qu'il ne pouvait plus plaire aux hommes. Il est vrai que Dieu ne rebute point ceux qui reviennent sincèrement à lui, en quelque temps que ce soit ; mais de se flatter de cette pensée, et de s'oublier de Dieu sous ce prétexte, c'est un mépris si malin, qu'il attire souvent un total abandon, et mérite que Dieu nous laisse tomber dans l'impénitence finale. Faisons donc au plus tôt une ferme résolution de cheminer toute notre vie en la présence de Dieu, et de faire si parfaitement toutes nos actions, qu'elles soient dignes de ses yeux (2).

(1) Coloss., I, 9. — (2) Ps. 15. 8.

SIXIÈME AVIS.

Joignez dans l'exécution des avis précédents la discrétion à la ferveur et la persévérance à tous les deux. Fuyez l'empressement excessif et tout effort violent de l'imagination. Ne vous découragez point si vous manquez au commencement à vos résolutions, et quoique vous soyez cent fois distrait de la pensée de Dieu, relevez-vous autant de fois que vous y ferez réflexion sans perdre cœur. Mais aussi d'ailleurs, ne pensez pas que vous l'emportiez à force de bras, je veux dire par un effort indiscret et par une application trop tendue. Usez donc d'adresse et de conduite en ce point, et contentez-vous d'abord de vous prescrire un petit nombre d'actes de la présence de Dieu, que vous pratiquiez durant le jour; par exemple, trois fois avant midi, et trois fois après, et puis ayant acquis l'habitude de vous élever à Dieu, multipliez les actes, et tâchez à chaque heure du jour, l'horloge sonnant, de renouveler le souvenir de sa présence. Après que vous aurez gagné cela sur vous, souvenez-vous au commencement, à la fin et au milieu de vos actions, de rentrer en Dieu, de lui demander secours, ou de lui rendre grâces ; et enfin, s'il est possible, faites en sorte que tout vous porte à Dieu, et que vous puissiez vous prévaloir de toutes les occasions et de toutes les rencontres pour vous mettre en sa présence et vous y conserver. Pour cet effet faites un bon propos le matin, renouvelez-le vers le midi, et sur le soir faites une revue sur le progrès que vous y avez fait, et sur les fautes que vous y avez commises, afin de corriger celles-ci, et remercier Dieu de celui-là.

Première pratique de la présence de Dieu.

Je vous ai averti que les saints se sont servis de plusieurs pratiques différentes pour se mettre en la présence de Dieu,

et que vous en deviez faire l'essai, afin d'en choisir quelques-unes de celles qui vous reviennent le plus. En voici quelques-unes des plus considérables que je vous marque. La première est de regarder Dieu dans le ciel, comme dans le séjour de sa gloire, d'où il contemple et gouverne toutes choses. Nous tenons cette pratique de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui veut que nous nous en servions dans nos prières, disant : *Notre Père qui êtes dans les cieux.* Et la nature même nous l'enseigne, vu que dans les dangers qui nous menacent, nous avons coutume de lever les yeux au ciel, comme pour chercher Dieu par un instinct naturel, non qu'il ne soit partout ailleurs, mais parce qu'il est là comme dans la principale partie de son domaine, où est toute sa cour, et où nous espérons être un jour pour le bénir et le louer à jamais. De là vient que cette pensée est fort utile pour élever nos cœurs de la terre, et tenir toujours la vue haute, nous souvenant que nous sommes nés pour le ciel, et que la terre n'est qu'un triste exil qui nous sépare de la présence de notre Père céleste et de notre chère patrie ; considération qui touchait si fortement le cœur de saint Martin, qu'il avait presque toujours les yeux levés vers le ciel, où il aspirait sans cesse, comme au lieu où était tout son trésor et son amour.

Deuxième pratique.

La seconde est de regarder Dieu partout, et nous rendre cette pensée familière, en quelque lieu que nous allions, *Dieu est ici.* Cette pensée nous tiendra dans un profond respect envers la majesté de Dieu, et nous fera dire avec une sainte frayeur, ce que Jacob disait au pied de l'échelle mystérieuse : *Oh! que ce lieu est terrible! C'est ici la maison de Dieu et la porte du ciel.* Quand les pèlerins entrent dans la maison de Lorette, où la bienheureuse Vierge conçut le Verbe incarné, ils sont pour la plupart saisis d'une sainte horreur, se souve-

nant que c'est le lieu où le Fils de Dieu est descendu pour opérer le salut de tous les hommes. Pourquoi donc ne serions-nous pas touchés d'une crainte respectueuse, si nous avions un peu de foi, nous souvenant de cette vérité, *Dieu est ici ;* oui, le même qui s'est incarné dans le sein de la bienheureuse Vierge, le même qui réside dans le Saint-Sacrement, le même que les saints adorent avec tremblement dans le ciel.

Troisième pratique.

La troisième est de graver bien avant cette pensée dans notre esprit : *Dieu me voit,* et de la porter en tous lieux par un simple souvenir d'une foi nue. Les dieux des gentils étaient vus de leurs adorateurs, mais ils ne les voyaient pas, parce que ce n'étaient que des idoles ; le vrai Dieu que nous adorons est d'une condition toute contraire, il nous voit et nous ne le voyons pas. Vos yeux, ô Seigneur, plus brillants et lumineux que le soleil, éclairent toutes mes imperfections (1). Car étant partout, vous allez considérant toutes mes voies, et remarquant toutes mes inclinations, mes desseins, mes pensées, mes actions, avec autant d'attention et d'application comme si vous vous étiez oublié du ciel et de la terre, et de toutes vos créatures, ou que je fusse seul au monde, ou que tout le reste ne vous fût rien à l'égard de moi ; car la lumière de votre connaissance ne peut recevoir de changement ni de perfection. Elle ne serait pas plus forte ni plus distincte, si vous ne voyiez qu'une chose, et elle ne souffre point de diminution pour les considérer toutes ensemble, parce que vous les voyez toutes ensemble avec autant de perfection et de discernement que si vous les regardiez à part et une à une. C'est pourquoi vous arrêtez votre vue aussi attentivement sur moi, comme si vous aviez oublié tout

(1) S. Aug., Solil., c. 14.

le reste, et que vous n'eussiez autre chose à penser qu'à moi. Ainsi quelque part que j'aille, vous m'accompagnez et je vous trouve partout; je ne serais pas, si je n'étais avec vous et dans vous, et vous voyez mieux ce que je fais que moi-même. Voilà la pensée la plus ordinaire des grands saints, qui leur sert d'aiguillon pour les porter à toutes sortes de bonnes œuvres, de frein pour les retenir dans les occasions du péché, et de renfort pour les soutenir dans les attaques des tentations. Suivez leur exemple, si vous voulez avoir part à leur couronne. Craignez de faire le mal en la présence de Dieu, quoique vous soyez à l'écart et tout seul dans les ténèbres. Entretenez de saintes pensées dans votre cœur, sachant bien que Dieu voit tous les plis de votre conscience, qu'il pénètre dans votre intérieur, et qu'il prévoit de loin tous vos projets, même avant que vous les ayez formés.

Avis important sur la fréquente prière durant le jour.

Cet avis regarde généralement tous les hommes, quoique peu de personnes l'observent. Soyez du petit nombre; si vous aimez votre salut, vous ne pouvez vous en dispenser.

1. Vous êtes souvent attaqué de tentations; vos ennemis veillent sans cesse, et ne veillent qu'à votre ruine. Il faut donc prier souvent pour vous défendre de leurs assauts, parce que la prière, dit Cassien (1), est le bouclier du chrétien, qu'il ne doit jamais quitter dans le combat. Nous nous levons, dit saint Chrysologue, sans savoir ce qui nous doit arriver. Nous passons le jour en de continuels périls; à chaque heure nous sommes sujets au changement, chaque moment porte son danger, nous ne pouvons dire une parole ni faire une action, qu'il ne s'y glisse quelque défaut. D'où vient donc que nous négligeons le matin d'entrer dans l'Église, et de faire la prière pour demander la protection de Dieu? d'où vient que tout le jour nous parlons volontiers

(1) Collat. 10, c. 10.

aux hommes, et qu'à peine pouvons-nous parler à Dieu un moment sans nous distraire (1)? Ce n'est pas nous, mes frères, ce sont nos ennemis qui nous dressent des piéges, et qui tâchent de nous décevoir, en nous ôtant les armes de la prière. Mais quiconque ne demande à Dieu l'heureux succès de ses desseins, n'a pas sujet de se plaindre du malheur qui lui arrive. Qui ne va pas souvent à l'oraison, va souvent à la tentation. Pensez-vous que celui qui ne peut trouver de parole pour implorer le secours de Dieu, puisse tirer des larmes de ses yeux pour le fléchir (2)?

2. De plus, vous souillez à toute heure la pureté de votre âme par vos infidélités, quel moyen de la purifier si vous ne recourez souvent à la prière, aux soupirs, aux gémissements de la colombe? Celui qui désire entretenir la pureté de son cœur, dit saint Diadoque (3), doit l'enflammer sans cesse par le souvenir de Jésus-Christ, s'occupant de lui, et vaquant à l'oraison sans relâche. Car il ne faut pas penser que ceux qui s'étudient à purifier leur âme et en essuyer les taches, puissent y réussir en priant à certain temps, et ne priant pas en l'autre; mais ils doivent s'efforcer de prier continuellement, encore qu'ils ne soient pas à l'oratoire. Car comme celui qui purifie l'or, s'il laisse éteindre ou refroidir le feu où il l'a mis, trouve qu'il s'endurcit de nouveau, et par ce moyen il retient ce qu'il y a d'impur, qu'il était près de quitter; de même celui qui laisse l'oraison pour un temps, en perdant la présence de Dieu, perd par cette cessation et par cet oubli ce qu'il avait gagné par le souvenir et par la prière. Il faut donc que ceux qui sont touchés du véritable amour de la vertu, et qui se portent de bonne sorte à sa conquête, s'accoutument à prier sans cesse, afin de consumer tout ce qui est de terrestre dans leur cœur, et que leur

(1) S. Chrysol., ser. 43. — (2) S. Chrysol., ibidem. — (3) C. 97 de perfect. spirit.

âme nettoyée de ses ordures, puisse acquérir la splendeur divine qu'elle doit avoir pour être au point où Dieu la veut.

3. D'ailleurs vous êtes obligé pour être semblable à Dieu, de faire vos actions avec toute la perfection possible, ainsi qu'il est écrit de lui *qu'il fait bien toutes choses, et qu'il est saint en toutes ses œuvres*. Il faut donc prier souvent et ne commencer jamais aucune action sans réclamer son secours, puisque sans lui vous ne pouvez rien faire qui soit parfait. C'est dans cette vue que les pères du désert, comme remarque Cassiodore, disaient si souvent ce verset de David : O Dieu ! veillez à mon aide, hâtez-vous de me secourir (1). Prière qu'ils répétaient par trois fois au commencement de chaque action, et que l'Église à leur imitation nous ordonne de dire à l'ouverture de chaque heure canoniale, et même quatre fois à celle de prime, pour commencer heureusement les actions de la journée par l'invocation du secours divin tant de fois réitérée.

4. D'abondant, vous savez que l'œil de Dieu est toujours ouvert sur vous, et qu'il pense à vous de toute éternité sans vous oublier un seul moment; n'est-il pas juste que vous pensiez à lui le plus souvent que vous pourrez ? Il n'y a moment auquel il ne vous fasse du bien; ne le devriez-vous pas bénir et remercier à tout moment ? Vous ne vivez et ne subsistez que par lui; ne faudrait-il pas soupirer après lui, s'il était possible, autant de fois que vous respirez? Enfin vous dépendez continuellement de sa bonté; il est l'arbitre de votre bonheur, il est votre souverain bien, votre béatitude, votre dernière fin, votre centre, votre tout; il faut donc que votre cœur soit dans une tendance continuelle vers lui, et dans un désir infatigable de lui plaire. Or, la chose du monde qui lui est plus agréable, c'est que vous soyez toujours près de lui, que vous y pensiez souvent, que vous lui

(1) Cassiodorus ad illum versum. Ps. 69. Vide Cass., col. 10, c. 10.

rendiez vos hommages, que vous l'aimiez actuellement, que vous le consultiez dans vos doutes, et que vous lui communiquiez tous vos desseins et tous vos désirs, afin qu'il les bénisse et qu'il vous en donne l'accomplissement. Vous ne pouvez douter de son intention puisqu'il vous l'a déclarée en cent endroits de l'Écriture. *Il faut toujours prier et ne se relâcher jamais* (1). *Veillez à votre salut* (2), *pensez-y sérieusement, n'en perdez jamais le souvenir ; et pour cet effet adonnez-vous à la prière, vaquez-y à toute heure sans intermission* (3) ; *soyez-y assidu et vigilant; faites vos prières en esprit avec une ardente affection et une invincible persévérance* (4); *ne vous excusez point sur le lieu, car on peut prier partout* (5); *ni sur vos affaires, car rien ne vous doit empêcher de prier* (6); ni sur votre faiblesse, car l'esprit de Jésus prie pour vous, et la grâce de prier ne vous est point déniée (7).

4. Les saints ont tous été dans la fidèle pratique de ce conseil. Saint Paul, le premier des anachorètes, a vécu cent vingt ans, et sa longue vie n'était qu'une continuelle prière. Saint Antoine y passait les nuits d'un soleil à l'autre, sans changer de place ni de posture. Saint Martin avait toujours les yeux et les mains levés au ciel, tenant son esprit si attaché à la prière, que rien ne l'en pouvait divertir. David, qui était chargé des affaires d'un grand royaume, avait ses heures réglées pour prier sept fois le jour, sans compter ses élévations de cœur presque continuelles, tant de jour que de nuit. Saint Barthélemy fléchissait les genoux cent fois le jour et autant la nuit. Saint Jacques était si assidu à l'oraison, qu'il avait les genoux endurcis comme ceux d'un chameau, et un cal au front qu'il avait contracté par la longueur des prières qu'il faisait la face contre terre. Je ne vous porte pas à ce

(1) Luc. 18. 1. — (2) Luc. 21. — (3) Thess. 5, 17. — (4) Eph. 6. — (5) I. Timoth., 2. — (6) Eccl. — (7) Joan. 6, 45.

haut point de ferveur que plusieurs saints ont imité ; mais je vous demande trois temps dans la journée pour traiter avec Dieu du salut de votre âme, et pour lui rendre vos devoirs, à savoir au commencement, au milieu et à la fin du jour. A quoi j'ajoute que dans le cours de vos actions vous ayez soin de faire des élévations d'esprit courtes et ferventes le plus souvent que vous pourrez. La fidélité que vous y apporterez vous en facilitera la pratique, et vous y fera trouver le paradis sur la terre. Faute de cela, vous n'avancerez jamais en la vertu, étant certain ce que dit saint Chrysostôme (1), que celui qui n'aime pas la prière n'a rien de noble ni de bon dans l'âme. Certes, j'ai pitié de voir le misérable état de ceux qui ne prient point Dieu ou qui le prient fort rarement et qui le font très-mal, ensuite de quoi ce n'est pas merveille s'ils deviennent tout charnels et attachés à la terre, s'ils se rendent si lâchement aux assauts de leurs ennemis, s'ils se laissent gourmander à leurs passions, s'ils consentent sans résistance à toutes les inclinations de leurs sens, et s'ils mettent si souvent leur salut en danger. Mes jours, dit le Prophète roi (2), s'en sont allés en fumée, les plus chères heures de mon loisir se sont écoulées en légèretés et en actions vaines ; mes os se sont affaiblis, les vertus qui faisaient toute la force de mon esprit se sont évanouies, mon cœur s'est flétri et séché comme le foin qu'on a fauché, parce que je me suis oublié de manger mon pain, et de donner à mon âme sa nourriture ordinaire qui est la prière. N'est-il pas tout à fait déplorable que de toutes les actions de piété que les personnes même vertueuses exercent, il n'y en ait point qu'elles fassent plus mal et avec plus de négligence que l'oraison? Cela est vrai, prenez-y garde et vous en tomberez d'accord. La raison est parce que le diable ne hait rien tant que la prière, et par suite il n'y a rien qu'il attaque avec plus de force et d'arti-

(1) Or. 1 de precatio. — (2) Ps. 101.

fice, sachant bien que c'est le plus court chemin et le moyen le plus sûr pour nous perdre, que de nous retirer de la communication avec Dieu, et de nous y traverser en sorte que nous n'y allions qu'avec peine, ou que nous la quittions tout à fait. Et lâches que nous sommes, nous nous laissons vaincre par ces importunités, et nous rendons les armes au moindre effort de la tentation et au premier dégoût qui nous prend.

Pesez ce que je dis, et convaincu de la nécessité de la prière et du besoin particulier que vous en avez, faites résolution de n'abandonner jamais, sous quelque prétexte que ce soit, l'usage des pratiques que vous vous serez prescrites.

CONVENTIONS ENTRE DIEU ET L'AME.

Après la sainte Communion ou après le saint sacrifice de la Messe.

I. En m'éveillant au matin, et disant *Gloria Patri, et Filio, Spiritui sancto,* mon intention est d'offrir pour salut à la très-sainte Trinité tout l'honneur et le respect que lui rendent les saints à leur entrée dans le ciel, et toute la gloire que toutes les créatures lui rendront à jamais, me réjouissant intimement du beau jour de son éternité.

II. Au temps de mon repos, mon désir est de m'unir à l'état des bienheureux, qui se reposant sans cesse dans la contemplation de la divine beauté, l'aiment sans interruption et sans fin. Je désire encore prendre part aux louanges que lui chantent les familles religieuses durant la nuit, et je les lui offre comme si elles partaient de mon cœur et de ma bouche.

III. Quand je ferai le signe de la croix, mon désir est de renouveler ma créance sur tous les mystères de la foi, de mettre en fuite tous les esprits de ténèbres, de renoncer à toutes leurs tentations, et de prendre pour ma défense les armes de Jésus-Christ crucifié, pour me préserver de tout péché.

IV. Quand je frapperai ma poitrine en disant le *Confiteor,* je prétends vous offrir tout l'océan d'amertume où votre Fils s'abîma dans le jardin des Olives, toutes les douleurs de sa bienheureuse mère au pied de la croix, toutes les larmes des plus saints pénitents, et d'enfoncer dans mon cœur l'épée de douleur qui a percé leur âme et qui en a fait mourir quelques-uns, désirant comme eux d'être martyr de la pénitence.

V. Quand je me confesserai de mes péchés, je souhaite que mon âme se plonge dans le sang de Jésus-Christ, que le prix de ses souffrances et de sa mort me soit appliqué, que je meure totalement à mes défauts, et que l'abîme des miséricordes divines se déborde sur moi pour les noyer.

VI. Quand j'assisterai à la messe, mon intention est d'offrir à Dieu le sacrifice de son Fils, autant de fois qu'il lui a été offert et qu'il le sera jusqu'à la fin du monde.

VII. Quand je m'approcherai de la sainte table, ma prétention est en m'unissant à mon Dieu, d'imiter le plus parfaitement qu'il se peut l'union de la personne du Verbe avec notre humanité, celle de la bienheureuse Vierge avec son Fils, lorsqu'elle le conçut dans son sein, et enfin celle des bienheureux dans le ciel, afin de l'aimer et de le glorifier autant qu'il est possible.

VIII. Quand je ferai ma lecture spirituelle, ou que j'entendrai la parole de Dieu, mon désir est de présenter à mon Dieu la vie de Jésus-Christ et celle des martyrs avec la mienne, pour soutenir les vérités de la foi, pour éteindre les hérésies et pour étendre la religion et le culte divin par toute la terre.

IX. Toutes les fois que je baiserai les plaies du crucifix, je désire m'offrir en victime à son amour, prêt à lui sacrifier autant de vies, si je les avais, qu'il y aura jamais d'hommes et d'anges dans le ciel et sur la terre.

X. Toutes les fois que je regarderai quelque image de Jésus-Christ et des saints, je prétends m'unir au regard dont ils contemplent la divine essence et à l'amour qu'ils lui portent, comme si j'avais leur œil, leur cœur et leur amour. Et de plus, je les prie d'imprimer en mon âme leur portrait, qui me serve à chasser les fantômes des créatures qui me pourraient porter au péché.

XI. Quand je prendrai de l'eau bénite en entrant dans l'Église, mon désir est d'accompagner la bienheureuse Vierge sur le Calvaire, pour y être arrosé du sang qui découle des plaies de Jésus-Christ.

XII. Quand je converserai avec le prochain, je désire, ô mon Sauveur, imiter votre sainte conversation et celle de la sainte Vierge et de saint Joseph, afin que je répande partout le baume de votre sainteté et de votre bon exemple.

XIII. Quand j'irai aux champs prendre quelque honnête divertissement, je désire entrer en esprit dans le paradis, et y recréer mon cœur des mêmes délices qu'ont ressenties les saints qui y ont été ravis durant leur vie.

XIV. Quand j'entendrai quelque blasphème ou que le nom du péché frappera mon cœur, je désire convertir, s'il était possible, en amour de Dieu toute la haine des réprouvés, tous leurs blasphèmes en louanges et tout l'enfer en paradis.

XV. Ma vie se passant en respirations et aspirations, mon désir est d'attirer en moi autant de fois que j'aspire la vie des trois personnes divines, afin que je vive intérieurement de la vie de mon Dieu, que mon esprit le contemple, comme le Père éternel se contemple lui-même ; que ma mémoire lui raconte ses grandeurs, comme le Verbe en fait l'expression,

et que mon cœur l'aime de l'amour du Saint-Esprit. Et quand je l'aurai attirée, mon désir est en respirant, de l'inspirer à mon prochain par exemples, par paroles, par travaux et par tous les moyens qui seront en mon pouvoir.

O doux Jésus ! ô bienheureuse Vierge ! ô glorieux protecteur de ma vie ! voilà les conventions que je fais pour me lier à vous, souhaitant ardemment, ô mon Dieu ! si toutefois il était possible, que toutes mes pensées, paroles et affections, que tous les actes de mes sens soit intérieurs ou extérieurs, et tous les mouvements de mon corps et de mon âme, vous rendent autant de louange et d'honneur, autant d'amour et et de joie, autant d'actions de grâces et de conjouissances que vous en méritez, et que vous en recevez, et que vous vous en rendez vous-même dans l'éternité. O mon Dieu ! vous savez les secrets de mon cœur, il est à vous, je vous le donne avec tous les moments de ma vie, pour gages de mes intentions que je voudrais pouvoir renouveler autant de fois que je respire, il ne reste plus que l'agrément que vous en ferez. J'espère que votre bonté ne me le refusera pas, puisqu'elles ont été conçues en votre présence et par le secours de votre grâce. *Amen.*

DEUXIÈME RETRAITE

POUR ACQUÉRIR L'ESPRIT DE JÉSUS-CHRIST.

PREMIER ENTRETIEN

DU PREMIER JOUR.

Jésus est le centre de notre âme, et la fin de tous nos désirs.

« Je suis le commencement et la fin. »
Apoc. 1. 8.

I. POINT.

Considérez que Dieu nous a donné une âme qui est d'une capacité infinie, qui ne peut être remplie que d'un bien souverain et infini. Cette capacité qui n'a point de bornes, lui laisse deux choses fort contraires, une grande noblesse et une grande indigence ; grande noblesse, parce qu'elle est capable de tout ; grande indigence, parce qu'elle est vide de tout. Ce vide fait qu'elle est toujours en mouvement, cherchant son centre pour y trouver sa plénitude et son repos qu'elle n'a pas en elle-même. Toutes ses pensées, tous ses désirs et toutes ses actions tendent là : et si vous lui-demandiez à chaque instant ce qu'elle cherche, elle vous répon-

drait, lors même qu'elle s'égare, je cherche mon centre, je cherche ma béatitude, et je n'aurai point de repos que je n'y sois arrivée. Cette inclination lui a été donnée, pour nous faire connaître que nous ne naissons pas heureux, mais que nous naissons capables de l'être ; que notre félicité est un bien qu'il faut acquérir, et qu'il y faut employer tous nos soins, si nous ne voulons être toujours misérables. Mais qui le voudrait? mais qui serait capable de le vouloir? Et toutefois, ô prodige! personne n'est misérable, s'il ne veut. Qu'est-ce ceci, mon Dieu? je ne puis haïr mon bonheur, et néanmoins je le trahis ; je ne puis aimer mon malheur, et néanmoins je le procure volontairement. N'êtes-vous pas mon souverain bien? d'où vient donc que je l'aime, et que je ne vous aime pas? D'où vient que je pense continuellement aux moyens de me rendre heureux, et que je pense rarement à vous de qui dépend tout mon bonheur?

Mon fils, il y a du désordre dans vos désirs ; vous voulez trouver le souverain bien avant de le chercher, vous voulez jouir avant de souffrir, vous voulez vous reposer avant de travailler, et par une juste punition, vous cherchez sans trouver, vous souffrez sans jouir, vous travaillez sans avoir jamais de repos.

II. POINT.

Notre âme étant d'une capacité infinie, les créatures ne la peuvent pas remplir. Elles sont trop petites en elles-mêmes; une goutte d'eau ne peut pas remplir le vaste abîme de la mer, la disproportion est infinie.

Elles sont trop faibles en leur pouvoir ; elles frappent les sens, mais elles ne peuvent entrer dans le cœur. Leur beauté donne dans les yeux, leurs louanges flattent l'oreille, leur douceur contente le goût, leurs richesses accommodent le

corps ; mais pas une ne satisfait pleinement l'esprit, parce que ce ne sont pas les biens du cœur.

Elles sont trop courtes en leur durée. A peine les a-t-on qu'il faut les quitter, et la béatitude est un bien éternel. Si on en pouvait déchoir, la seule crainte de la perdre serait capable de nous rendre malheureux.

Enfin, elles sont trop infidèles dans leurs promesses, et trompeuses dans leur apparente bonté ; elles fuient lorsque nous les poursuivons, elles nous échappent lorsque nous les prenons ; et quand nous les perdons, après les avoir retenues quelque temps avec beaucoup de peine, il ne nous en reste aucun fruit, sinon le repentir d'avoir offensé Dieu, le déplaisir d'avoir négligé les biens spirituels et éternels, qu'il était aisé d'acquérir en modérant l'attache que nous avons aux biens créés, et la crainte du châtiment qu'il faut subir, au moins dans le purgatoire, plaise à Dieu que ce ne soit pas dans les enfers. Oh ! quel regret devrions-nous concevoir du passé à la vue de ces vérités ! quelle résolution pour l'avenir d'être plus fidèles à Dieu !

III. POINT.

Il n'y a que Dieu seul qui soit capable de remplir le vide de votre âme. C'est votre fin, vous avez été créé pour le servir. Le monde n'est qu'un moyen pour aller à Dieu. Quiconque s'attache à quelque créature, s'arrête malheureusement dans son chemin et n'arrive jamais au terme.

C'est votre centre. Vous y trouverez le repos, la joie, l'honneur, l'accomplissement de tous vos désirs.

C'est un bien infini dans sa hauteur, dans sa profondeur, dans sa longueur et dans sa largeur. Sa hauteur, c'est l'infinité, sa profondeur l'immutabilité, sa longueur l'éternité, sa largeur l'immensité. Son éternité enferme tous les temps, son immensité tous les lieux, son infinité tous les êtres, son

immutabilité tous les mouvements et toutes les opérations de l'être. Il peut donc vous remplir en tout temps, en tout lieu, en toute action, en toutes choses.

Il est content de lui-même, pourquoi ne le seriez-vous pas ? votre cœur est-il plus grand que le sien ? Je dis plus, il est content pourvu qu'il vous gagne, cela seul lui suffit, pourquoi ne vous suffira-t-il pas ? Ajoutez qu'il désire infiniment de vous rendre heureux, d'où vient donc qu'il ne le fait pas ? C'est que le péché ferme l'ouverture de votre cœur. Il est comme un vaisseau fermé dans cette mer d'essence et de tout bien, sans qu'il y entre une goutte. Quand est-ce que vous l'ouvrirez ?

DEUXIÈME ENTRETIEN

DU PREMIER JOUR.

Jésus est l'unique moyen de salut.

« Il n'y a point de salut par aucun autre. » Act. 4. 12.

I. POINT.

Jésus est fils de Dieu et fils de l'homme tout ensemble. Tout bien est en lui, parce qu'il est Dieu ; tout don est en lui, parce qu'il est Homme-Dieu. Il est notre dernière fin, parce qu'il a la plénitude de tout bien ; il est l'unique moyen de salut, parce qu'il a la plénitude de tout don.

Aimez donc Jésus comme fin, aimez-le comme moyen, et ne cherchez rien hors de lui, puisque vous avez tout en lui.

Vous le trouverez toujours plein de grâce, parce qu'il est la paix et la réconciliation du monde. Vous le trouverez plein de vérité, parce qu'il est le Verbe du Père (1). Vous le trouverez plein de beauté, parce qu'il est l'original de toutes les beautés créées (2). Vous le trouverez plein de vertu, parce qu'il est le Saint des saints (3). Vous le trouverez un jour plein de gloire, parce qu'il est le miroir sans tache, où vous verrez clairement la divine essence dans son éternité qui ne change jamais (4).

II. POINT.

C'est en vain que vous cherchez tant de moyens pour arriver à la perfection, et que vous en changez si souvent; vous les trouverez tous en Jésus-Christ, qui est le seul qu'il ne faut jamais changer. Sans lui vous ne pouvez rien faire, tous les autres moyens sont inutiles sans le secours de sa grâce. Vous allez à Dieu par le bon usage des biens créés; mais sans la grâce de Jésus-Christ, ils vous peuvent tous beaucoup nuire, et pas un ne vous peut servir. Vous y allez par la souffrance des maux et des misères de la vie; mais c'est Jésus qui les a sanctifiés dans ses serviteurs et déifiés en sa personne. Vous y allez par la pratique des vertus et par l'exercice des bonnes œuvres; mais c'est lui qui vous en a tracé le modèle, et qui vous donne la force de le suivre.

O Jésus! ne permettez pas que je me sépare de vous; vous êtes la voie, je ne puis vous quitter sans m'écarter de mon salut; vous êtes la vérité, je ne puis vous quitter sans me tromper; vous êtes la vie, je ne puis vous quitter sans me perdre.

(1) Joann., 1. — (2) Ps. 44. 3. — (3) Ps. 8. 10. — (4) Hebr. 14. 8.

III. POINT.

Voyez comme l'épouse monte appuyée sur son bien-aimé (1); elle vous apprendra le moyen d'aller à Jésus par le moyen de Jésus, et en même temps elle vous fera voir les fautes que vous y faites.

Elle monte vers Dieu avec plaisir, et vous n'y allez qu'avec peine.

Elle monte sans descendre, et vous faites autant de chutes que de pas.

Elle monte sans détour, et vous n'avancez point, parce que vous ne faites que tournoyer (2).

Elle monte sans interruption, et votre vie est pleine d'inconstance.

Enfin, elle monte avec une vitesse incroyable, et vous marchez lentement. D'où vient cela ?

C'est qu'elle s'appuie sur son bien-aimé, et vous ne savez pas vous prévaloir de ses faveurs.

O Jésus ! soyez mon appui, soyez ma force, soyez mon unique secours. Tirez-moi à vous, je marcherai, je monterai, je volerai vers vous, je n'irai pas tout seul, j'en tirerai d'autres en grand nombre avec moi (3). Ainsi soit-il.

(1) Cant. 8. 5. — (2) Ps. 11. 9. — (3) Cant. 1. 3.

TROISIÈME ENTRETIEN

DU PREMIER JOUR.

L'esprit de Jésus est le guide de l'éternité. On ne va à Jésus que par l'esprit de Jésus.

« Tout ceux qui sont poussés par l'esprit de Dieu, sont les enfants de Dieu. »
ROM. 8. 14.

I. POINT.

Considérez ce que c'est que l'esprit de Jésus, et en quoi consiste sa conduite.

L'esprit de Jésus dit deux choses, savoir la manière de vie qu'il a embrassée sur la terre, et le principe de sa conduite qui est le Saint-Esprit, dont il suivait tous les mouvements avec une soumission très-parfaite.

Celui-là donc a l'esprit de Jésus, qui lui ressemble en sa manière de vivre, et qui suit comme lui en toutes choses la conduite du Saint-Esprit, qui lui est communiqué à ce dessein, comme l'esprit de Jésus, pour lui inspirer les sentiments, les dispositions, les vertus, les pratiques et les mœurs de Jésus-Christ, en sorte que sa vie ne soit qu'une fidèle expression, et s'il m'est permis de le dire, une continuation de la vie de Jésus, qu'il parle comme lui, qu'il marche comme lui, qu'il ait les mêmes habitudes, les mêmes inclinations et les mêmes sentiments que lui.

Pour en venir à ce point de perfection, il faut faire mourir en nous tous les mouvements de la nature, et assujettir tellement toutes les puissances de notre âme aux impressions

de la grâce, que notre mémoire ne reçoive aucun souvenir, notre entendement aucune pensée, notre imagination aucune idée, notre volonté aucun désir, nos sens aucun attrait qui ne vienne du Saint-Esprit, car c'est en cela proprement que consiste sa conduite et le plus important secret de la vie de l'esprit, parce que vivre c'est avoir un principe intérieur de mouvement que le Saint-Esprit, n'agir que par l'esprit de Jésus, ne vivre que de son esprit, et faire cesser tout autre mouvement, comme si l'on était mort à soi-même, et que l'âme ne fût plus qu'une pure capacité à recevoir la grâce; non que ses facultés naturelles soient détruites, mais parce qu'elles sont liées à Jésus par l'esprit de Jésus, qui est le sacré lien de l'âme avec le Fils de Dieu, et du Fils de Dieu avec son Père. *Je m'en vais en Jérusalem étant lié par le Saint-Esprit,* dit l'Apôtre (1). Quand on est lié à quelqu'un, s'il est le plus fort, il faut le suivre. Saint Paul est lié par le Saint-Esprit, il faut qu'il suive. Votre âme est liée par ce même esprit à Jésus-Christ, il faut qu'elle suive le mouvement qu'il lui donne. C'est ce qu'on appelle charité liante (2). Heureux lien qui nous fait esclaves de Jésus-Christ, qui réduit la chair en servitude et met l'esprit en liberté !

II. POINT.

Considérez les motifs qui vous obligent à vous laisser conduire par l'esprit de Jésus.

1. Le Fils de Dieu a pris notre chair pour nous donner son esprit. S'il vous le présente, refuserez-vous un don si précieux?

2. Le Fils de Dieu était la sagesse incarnée, il n'avait pas besoin de conduite, néanmoins il a été toute sa vie dans un parfait anéantissement de sa volonté, se laissant conduire en

(1) Act., 20, 22. — (2) Richard à S. Vict.

toutes ses actions aux mouvements du Saint-Esprit. Pourquoi ne suivrez-vous pas une si divine conduite?

3. C'est l'esprit de Dieu, il vous conduira donc à Dieu; c'est le lien du Père et du Fils, il vous unira donc avec Dieu; c'est la source de toutes les grâces, de toutes les vertus, de tous les dons de toutes les actions admirables des saints, il vous conduira donc à une éminente sainteté; c'est le sceau des prédestinés et de ceux qui appartiennent à Jésus-Christ, il vous conduira donc dans son royaume éternel; c'est l'esprit d'amour essentiel, donc le chemin par lequel il vous conduira sera doux et plein d'amour. Craignez-vous donc d'aller à Dieu qui est votre souverain bien, sous la conduite amoureuse d'un Dieu?

III. POINT.

Considérez les moyens de reconnaître la conduite du Saint-Esprit sur vous, et de vous en rendre digne. Ceci est important pour ceux qui commencent à vivre de l'esprit de Jésus, et qui n'ont pas encore assez de lumière pour discerner les mouvements de sa grâce. Pratiquez donc fidèlement ces conseils.

1. Si vous n'avez pas encore de grandes vues, accomplissez soigneusement ce que vous connaissez, et suivez pleinement les inspirations qu'il vous donne. 2. Estimez cette conduite, désirez-la, demandez-la souvent au Saint-Esprit, récitez pour cet effet quelque fervente prière, offrez-vous à lui, disant : Mon Dieu, si je connaissais plus parfaitement vos volontés, je tâcherais de toutes mes forces de les accomplir moyennant votre grâce. 3. Au commencement de vos actions, présentez votre cœur au Saint-Esprit, afin qu'il y mette tel motif, telle intention, telle lumière qu'il lui plaira. Mettez-vous quelquefois en état de pure attention pour écouter Dieu, et s'il ne vous parle pas, reprenez vos sentiments précédents,

c'est signe qu'il veut que vous y demeuriez et que vous n'en avez pas encore assez profité. 4. Surtout, rendez-vous fort docile et soumis à l'esprit de Jésus-Christ, car il est le roi des cœurs, il y vient pour les régir. Il est l'âme de notre âme, et l'esprit de notre esprit; il y vient pour la vivifier, parce que c'est l'esprit de vie; pour l'éclairer, parce que c'est l'esprit de vérité; pour la remplir de ferveur, parce que c'est l'esprit d'amour. Rendez aussi la même soumission à ceux dont il se sert pour vous conduire, préférant leur sentiment au vôtre. C'est ce qui vous mettra hors de danger d'être trompé, et attirera sa bénédiction sur toutes vos entreprises. *Amen.*

PREMIER ENTRETIEN

DU DEUXIÈME JOUR.

L'esprit de Jésus est ennemi du péché.

« Il a été blessé lui-même à cause de nos iniquités, il a été brisé pour nos crimes. » Isa. 53. 5.

I. POINT.

Considérez la haine que Jésus-Christ porte au péché. Comme vous devez aimer tout ce qu'il aime, vous devez aussi haïr tout ce qu'il hait. Or, il ne peut rien haïr que le péché, et il lui serait impossible de ne pas le haïr. De là vient que cette haine étant nécessaire, elle est aussi infinie, égalant l'amour qu'il porte à son Père et qu'il se porte à lui-même. Si bien que tout ce que le cœur de Jésus peut concevoir de co-

lère, de vengeance, de fureur, il l'emploie et le décharge sur ce seul ennemi; il ne peut pas en avoir d'autre. Oh! si votre cœur avait les mêmes dispositions que celui de Jésus! Oh! s'il ne pouvait haïr que le péché, et s'il ne pouvait s'empêcher de le haïr! Heureuse impuissance, qui fait le bonheur des saints dans le ciel! O Jésus, souverain ennemi du péché, donnez-moi la grâce de haïr ce monstre d'une haine infinie, s'il est possible; ou si cela ne se peut faire, au moins ôtez-moi le pouvoir de l'aimer.

II. POINT.

Voulez-vous voir combien Jésus hait le péché, considérez l'opposition extrême et la contrariété qui les sépare. Jésus est la sagesse même, et le péché n'est que folie; Jésus est la loi éternelle, et le péché est le violement et l'infraction de la loi: Jésus est la raison subsistante et increéée, le péché est contre toute raison; Jésus est la lumière du monde, le péché n'est que ténèbres; Jésus est la vertu du Père, et le péché n'est que faiblesse; Jésus est la beauté souveraine, et le péché n'est que laideur; Jésus est la bonté par essence, et le péché n'est que malice; enfin amassez tout le bien imaginable, c'est ce que nous appelons Jésus; amassez tous les maux ensemble, c'est ce que porte le péché. L'opposition ne peut pas être plus grande, par conséquent vous ne les pouvez pas accorder. Il faut bannir le péché de votre âme, autrement Jésus n'y entrera jamais. Aimer souverainement Jésus, haïr souverainement le péché, partager tous les mouvements de votre cœur entre ces deux objets, donner à Jésus toutes vos complaisances, au péché toutes vos aversions, c'est l'abrégé de vos devoirs et le sommaire de la perfection. Savoir cela, c'est le haut point de la sagesse; le faire, c'est le haut point de la vertu.

III. POINT.

Voulez-vous savoir encore une fois combien Jésus hait le péché, considérez le tort qu'il en reçoit et le sujet qu'il a de le haïr.

C'est le péché qui lui dérobe toute sa gloire, pour la prostituer à des idoles; c'est lui qui lui débauche ses sujets et les fortifie contre leur maître légitime; c'est lui qui perd les âmes qui lui ont coûté tant de larmes, de sueurs et de sang; c'est lui qui détruit tous ses ouvrages et qui dévore, comme un torrent de feu, tous les biens de la grâce et de la gloire; c'est lui qui a fait tomber les anges du ciel, qui a chassé Adam du paradis terrestre, qui a fait entrer dans le monde les guerres, les meurtres, les discordes, la maladie et la mort; enfin, c'est lui qui a attenté à la personne même du Fils de Dieu, qui l'a mis dans la croix, qui le crucifie tous les jours de nouveau, et qui anéantit autant qu'il peut le créateur dans la volonté du pécheur; je dis dans la volonté du pécheur, car c'est cette perverse volonté qui lui donne son venin, dans lequel consiste toute sa force. O cœur humain! que tu es un profond abîme de toutes sortes de maux! c'est toi qui récèles l'ennemi de Dieu, le meurtrier de ton Sauveur; c'est toi qui le fais subsister et qui lui prêtes la main pour commettre un si horrible attentat.

IV. POINT.

Prenez encore une troisième règle pour connaître la haine que Jésus porte au péché. Considérez ce qu'il a fait pour le détruire, ce qu'il a souffert, ce qu'il a dit pendant qu'il était sur la terre. Tous ses travaux, ses soins, ses voyages, ses fatigues, sa vie, sa mort, n'ont abouti qu'à la destruction du

péché. Et pour témoigner combien il le haïssait, il a voulu faire passer sa haine dans le cœur de tous les saints. Voyez l'horreur qu'ils en ont eue, ce n'est qu'une suite, une décharge et une dépendance de celle de Jésus-Christ. Il oblige tous les hommes à le détester et l'avoir en horreur. Quiconque veut être des amis de Jésus-Christ, doit être ennemi irréconciliable du péché : c'est la marque de tous les élus, il faut que vous la portiez, si vous voulez être du nombre. Si vous n'êtes héritier de la haine que Jésus porte au péché, vous ne serez point héritier de la gloire de son royaume.

DEUXIÈME ENTRETIEN

DU DEUXIÈME JOUR.

L'esprit de Jésus est un esprit de pénitence.

« Il a vraiment lui-même porté nos langueurs, il s'est chargé de nos souffrances. » Is. 53, 4.

I. POINT.

Considérez que Jésus-Christ a pris nos péchés sur lui et s'en est chargé volontairement, non pour en contracter la tache, mais pour en porter la peine. *Son père a mis sur lui toutes nos iniquités* (1), comme si l'on mettait sur le corps d'un prince délicat une chemise de lépreux toute souillée d'ordure, de sang et de pus. Oh ! quelle horreur ressentit le Fils de Dieu, se voyant tout couvert de la lèpre abominable

(1) Is., 53.

de nos péchés! *Il a vraiment souffert toutes nos langueurs, et il a porté lui-même toutes nos douleurs* (1). Hé! qui peut compter le nombre infini de nos offenses? C'est un gouffre sans fond, c'est un abîme inépuisable de maux. Cependant Jésus a reçu autant de plaies mortelles dans le cœur, qu'il s'est commis de crimes depuis le commencement du monde. On lui a présenté le fiel et le poison de tous les péchés du monde, et il l'a pris et il en a bu l'amertume. *Il a porté le poids de nos péchés sur son corps, il s'en est chargé pour en faire pénitence en mourant pour nous dans la croix* (2). Oh! quelle pesante charge! Pensez à ceci sérieusement. Autant de fois que vous péchez vous chargez Jésus-Christ d'un fardeau qui l'accable. Épargnez votre Sauveur; n'est-il pas déjà assez chargé! Ne le faites pas languir, défaillir et mourir sous le faix.

II. POINT.

Considérez la confusion horrible, le regret extrême et la douleur incroyable que Jésus a conçue de nos offenses. *La confusion lui a couvert le visage* (3), se voyant traité comme la victime du péché chargée de la malédiction de tous les crimes du monde. Jésus-Christ nous a rachetés de la malédiction de la loi, *s'étant fait lui-même malédiction pour nous, selon qu'il écrit : Maudit est celui qui est pendu au bois* (4). Il en a conçu autant de douleur que s'il les eût commis lui-même. Il les a pleurés comme siens (5). *Sa contrition a été profonde comme l'abîme de la mer* (6). *Ses yeux se sont comme éteints et amortis à force de pleurer* (7). *Il a passé toute sa vie en douleurs et en gémissements* (8). En vérité est-il raisonnable que vous la passiez en délices et en plaisirs? Est-il

(1) Is., 53. — (1) 1 Petr., 2. — (3) Ps. 68, 8. — (4) Gal., 3. — (5) Ps. 21, 2. — (6) Thren. 2. — (7) Ps. 68, 4. — (8) Ps. 30.

juste que l'innocent s'afflige, et que le criminel ne pleure pas? que vous fassiez la faute, et qu'un autre en porte la peine? que l'offensé soit puni, et qu'on vous souffre dans l'impunité, vous qui avez commis l'offense?

III. POINT.

Considérez comme il a prié pour demander notre grâce et obtenir le pardon de nos péchés. *Sa prière a été accompagnée d'une puissante clameur, d'une abondance de larmes* (1), d'une infinité de soupirs et de plaintes amoureuses, qui montraient l'ardeur de son désir, l'humiliation de son cœur et la grandeur de son amour. *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous délaissé? mes offenses m'ont éloigné du salut* (2). Sauvez-moi, mon Dieu, car je suis noyé dans un abîme de péchés. Si vous ne me faites miséricorde, c'en est fait de mon âme; il faut périr dans ce naufrage (3).

Joignez vos prières à celles de votre Sauveur. C'est pour vous qu'il prie, c'est en votre personne qu'il parle, c'est pour vous qu'il crie et qu'il demande miséricorde.

IV. POINT.

Considérez la satisfaction qu'il a faite pour vous. Sa pénitence a été si rigoureuse, qu'il n'est resté aucune partie de son corps qui ne fût couverte de plaies. Jetez les yeux sur la croix où il est mort pour vous; pouvez-vous le regarder en ce pitoyable état sans fondre en pleurs et en larmes? *Il est tout brisé de coups* (4), *il n'est plus connaissable, tant il est défiguré* (5); c'est vous qui l'avez ainsi maltraité, n'en avez-vous point de regret?

(1) Hebr., 5, 7. — (2) Ps. 21. — (3) Ps. 68, 2. — (4) Is., 53, 5. — (5) Is., 53.

V. POINT.

Enfin, considérez comme il a publié la pénitence, commençant ses prédications par la recommandation de cette vertu, comme il avait commencé sa vie par la pratique. *Faites pénitence, parce que le royaume des cieux s'approche* (1). Si vous ne faites pénitence, vous périrez tous ensemble. La pénitence et l'innocence sont les deux clefs du ciel; vous avez perdu celle-ci, comment entrerez-vous, si vous n'avez recours à celle-là? Pourquoi donc ne faites-vous pénitence? pourquoi ne la faites-vous pas plus tôt? pourquoi non plus longtemps? pourquoi non plus sincèrement? pourquoi non plus rigoureusement?

TROISIÈME ENTRETIEN

DU DEUXIÈME JOUR.

L'esprit de Jésus est un esprit de componction et de larmes.

« Ma vie a défailli dans la souffrance,
et mes années dans les gémissements. »
Ps. 30. 11.

I. POINT.

On dit qu'il n'est pas bienséant aux grands princes de pleurer; néanmoins Jésus qui est le plus noble et le plus grand de tous les rois, a versé beaucoup de larmes durant

(1) Matth., 4, 17.

sa vie. Il a pleuré à sa naissance : il a pleuré à la mort de ses amis et à la vue de leur tombeau (1) ; il a pleuré à la vue de la ville de Jérusalem (2) ; il a pleuré sur le Calvaire et sur la montagne des Olives à la vue de nos péchés ; mais on ne dit point qu'on l'ait vu rire en aucune occasion. Il en faut chercher les raisons, afin de suivre son esprit et de nous conformer à son exemple.

Premièrement, ses larmes étaient des larmes d'amour. Les yeux suivent le cœur, et l'on peut dire réciproquement que le cœur est où les yeux se portent. Il y a trois témoins irréprochables de l'amour : les regards, les soupirs et les larmes. Voulez-vous voir si l'on vous aime ? jugez du feu qui est au cœur par l'eau des larmes qui coulent des yeux ; des flammes qui sont cachées au dedans, par les soupirs qui sortent au dehors ; des douces ardeurs de l'amour qui brûle dans la poitrine, par les regards fréquents et les étincelles ardentes qui partent des yeux. *Voilà comme il l'aimait,* disaient les Juifs (3), voyant pleurer le Fils de Dieu sur le tombeau du Lazare. Le lieu où la rosée se forme est la région chaude de l'air, et le lieu d'où naissent les larmes de Jésus-Christ est son tendre et amoureux cœur, qui est plein de chaleur et de douceur envers nous. Ah ! si vous saviez combien de fois il a pleuré sur vous, combien il a jeté de soupirs, combien il a eu de regards et de vues favorables sur votre salut, vous ne pourriez douter qu'il ne vous aime, ni vous empêcher de l'aimer.

II. POINT.

Secondement, les larmes de Jésus-Christ étaient des larmes de compassion, son cœur était extrêmement tendre aux sentiments de la misère des hommes. Il ne pouvait voir un

(1) Joann., 11, 35. — (2) Luc., 19, 41. — (3) Joan., 11, 36.

pauvre malade qu'il n'en fût touché, comme un bon père ne peut voir sans en être ému, son fils unique malade à la mort. De là vient que les lépreux, les aveugles et les paralytiques, et tous les misérables qui s'adressaient à lui et qui savaient la tendresse de son cœur, n'usaient point d'autres traits pour le blesser que de celui de la miséricorde. Servez-vous de ces armes pour combattre sa justice et attirer sa clémence sur vous; dites-lui souvent avec le sentiment de vos misères : *Jésus, Fils de Dieu, ayez pitié de moi* (1); Jésus, mon bon maître, faites-moi miséricorde.

III. POINT.

En troisième lieu, les larmes de Jésus étaient des marques du saint mépris qu'il faisait de toutes les vanités du monde. C'est par cette raison qu'il pleura à la vue de Jérusalem, parmi la joie publique et les acclamations du peuple. Il en connaissait l'inconstance, il en savait les dangers et les écueils, où tant d'âmes font naufrage : voilà le sujet de ses larmes. Il était venu au monde avec un profond mépris des plaisirs, des richesses et de la gloire du siècle, il en voulut sortir avec le même sentiment, pleurant l'aveuglement des hommes qui en font tant d'état et qui s'oublient de la gloire du ciel et du salut éternel. Ah ! monde trompeur et inconstant, si les hommes te connaissaient, ils auraient plus de sujet de pleurer que de se réjouir. Esprits idolâtres du siècle, que vous me faites pitié ! si Jésus pleure la vanité du monde, pourquoi le suivez-vous avec tant de passion ? S'il déplore son inconstance, pourquoi vous y arrêtez-vous ? S'il montre par ses pleurs et par ses soupirs le mépris qu'il en fait, pourquoi l'estimez-vous ? Ou condamnez votre aveuglement, ou accusez la sagesse éternelle, et dites que le Fils de Dieu s'est mépris.

(1) Luc. 18. 38.

IV. POINT.

Les larmes de Jésus-Christ étaient des marques de ce zèle brûlant qu'il avait pour la gloire de son Père et pour le salut de nos âmes. Il pleurait la perte de tant de pécheurs qui se précipitent tous les jours dans les abîmes, rendant son sang et ses travaux inutiles. Saint Hilaire dit que les larmes sont la sueur de l'âme, parce que comme le corps sue quand il est las et fatigué, ainsi l'âme s'afflige quand elle travaille sans fruit, et sa douleur se décharge par les pleurs. Jésus voyant donc que sa mort ne profiterait pas à plusieurs qui s'en rendraient indignes, s'attristait jusqu'aux larmes et disait en soupirant : Je me suis consommé en gémissements et en pleurs (1), parce que j'ai vu que je travaillais en vain pour des ingrats qui ne m'en sauraient point de gré (2). Il pleurait encore l'injure que Dieu souffre par la malice des hommes, et la plaie que nos péchés faisaient sur son cœur lui était plus sensible que celles que les bourreaux faisaient sur son corps. Saint Grégoire de Nysse dit que les larmes sont des gouttes de sang qui coulent de la plaie du cœur, et saint Basile enseigne que ce sont des vapeurs que la douleur d'un cœur affligé fait monter des entrailles au cerveau, et qu'elle fait distiller par les yeux comme dans un alambic. Or, Jésus ressentait vivement, non les plaies de son corps, mais celles de notre âme, non ses douleurs, mais l'injure de son Père, et le voyant offensé en tant de manières, son cœur serré de douleur faisait de ses yeux deux sources de larmes qui ne tarissaient point (3).

Il pleurait pour apaiser la colère de Dieu et en étreindre

(1) Ps. 6. 7. — (2) Ezech. 24. — (3) Ps. 118. 136.

toutes les flammes; il pleurait pour satisfaire à sa justice et pour fléchir son cœur irrité contre nos désordres.

Il pleurait pour nous délivrer de ces pleurs et de ces larmes perpétuelles, que les réprouvés verseront inutilement dans les enfers, sans pouvoir adoucir la rigueur du feu qui lês dévore.

Il pleurait pour nous exciter par son exemple à la contrition de nos péchés.

Il pleurait notre impénitence, parce que nous ne pleurons pas.

Enfin, il pleurait pour nous obliger à l'aimer et pour attendrir par ses soupirs la dureté de nos cœurs.

C'est le fruit qu'il prétend retirer de tant de larmes qu'il a versées durant sa vie. Il ne faut pas que cette douce et céleste rosée tombe en vain dans nos cœurs comme dans une terre ingrate et stérile; il faut qu'elle y produise des fruits de pénitence, de justice, de sainteté, de toutes sortes de vertus, mais surtout de l'amour. Joseph voyant ses frères à ses pieds tout éperdus de frayeur, ne peut retenir ses pleurs; il les baisait tous l'un après l'autre, il les baignait de ses larmes et adoucissait la frayeur de leur cœur de l'eau de ses yeux, et par ce moyen il en effaça avec la peur toute la haine qu'ils lui portaient (1). L'amour que l'envie avait éteint dans leur poitrine se ralluma, et demandant pardon de leur faute, ils dirent tous unanimement : *Nous sommes vos serviteurs* (2), nous ne voulons plus vivre que pour reconnaître par nos services la faveur que vous nous faites.

Que direz-vous donc au Fils de Dieu, qui ne dédaigne pas de s'appeler votre frère, le voyant pleurer si tendrement, et vous conjurer par ses larmes de le vouloir aimer? Ah! ne résistez plus à de si puissants attraits; aimez ce débonnaire Sauveur qui vous donne de si sensibles témoignages de son

(1) S. Aug. serm. 83 de temp. — (2) Gen. 45.

amour. Mêlez vos larmes avec les siennes pour effacer vos péchés; vous n'avez point de plus fortes armes contre vos ennemis invisibles. Une seule larme d'un cœur vraiment contrit, est un tourment plus terrible au démon que tout le feu de l'enfer. Armez-vous donc de soupirs, de gémissements et de pleurs, d'une sainte componction contre les plaisirs de la chair, contre les vanités du monde, contre les attaques du diable (1). C'est une lâcheté que de pleurer par des considérations temporelles, c'est faiblesse d'esprit, c'est faiblesse de cœur et de force; mais de pleurer par des motifs surnaturels et divins, c'est la force des saints et le triomphe de Jésus-Christ. Jacob emporta la bénédiction de l'ange par la force de ses larmes; David gagna le cœur de Dieu (2); une larme d'Ezéchias fit reculer la mort, qui l'allait saisir, de quinze années. Servez-vous donc de ces armes spirituelles à l'exemple de votre maître (3). Pleurez les misères de la vie présente; pleurez la longueur de votre exil; pleurez la perte des âmes; pleurez l'offense de Dieu; pleurez le nombre et la grandeur de vos péchés. Ce fut en pleurant que ce mauvais serviteur de l'Évangile obtint de son maître la remise de toutes ses dettes, et si le plus malheureux des réprouvés qui sont dans les abîmes, pouvait verser seulement une larme de contrition, elle changerait l'enfer en paradis (4). Vous donc qui en avez le pouvoir, ne le négligez pas. Témoignez au Fils de Dieu en pleurant à ses pieds, que vous l'aimez et que vous avez regret de l'avoir offensé; autrement, si vous laissez endurcir votre cœur, viendra le temps que vous demanderez une goutte d'eau et ne la pourrez obtenir.

(1) S. Bern. serm. 10 ad sororem. — (2) Os. 12. — (3) S. Ambr. serm. 40. — (4) S. Vincent. Ferrerius. Dom. 2 post Pasch. serm. 2.

PREMIER ENTRETIEN

DU TROISIÈME JOUR.

L'esprit de Jésus est un esprit de révérence et de crainte filiale.

« La crainte du Seigneur est sainte, elle subsiste dans l'éternité. »
Ps. 30. 11.

I. POINT.

Considérez qu'il y a plusieurs sortes de craintes. Il y a une crainte naturelle qui nous fait appréhender la mort et les autres choses qui nous privent de la jouissance de quelque bien naturel, et cette crainte n'est ni bonne ni mauvaise. Il y a une crainte mondaine qui nous empêche de pratiquer la vertu et de faire ce que Dieu demande de nous, de peur de déplaire aux créatures; cette crainte est mauvaise, parce qu'elle nous porte au péché. Il y a une crainte servile qui nous fait acquitter de ce que nous devons à Dieu pour la crainte des peines dont nous sommes menacés, comme est celle de l'enfer. On en peut quelquefois user particulièrement dans les tentations subites et dangereuses qui nous surprennent. Saint Jérôme disait qu'il s'était enfermé dans la solitude comme dans une prison, pour la crainte de l'enfer. Le lion craint le feu, et les âmes les plus généreuses craignent les flammes éternelles. Je crains le feu éternel, disait saint Augustin. Il y a une crainte d'amour et de révérence, qui est la crainte des saints, qui craignent le péché plus que la mort, plus que l'enfer, seulement parce qu'il déplaît à Dieu.

Enfin, il y a une crainte qu'on appelle initiale, qui se forme du concours des deux précédentes, savoir de la crainte servile et de la crainte filiale. Et c'est de celle-ci que parle David, lorsqu'il dit que la crainte du Seigneur est le commencement de la sagesse, parce que c'est par elle que l'on commence à goûter Dieu et sa puissance, sa grandeur, sa sainteté et sa justice. Voyez quelle est la disposition de votre cœur sur ce sujet, et tâchez d'y établir la crainte des parfaits, ou du moins celle des commençants qui tendent à la perfection; mais prenez garde que la crainte du monde n'entre jamais en votre âme; la charité ne peut compatir avec elle (1).

II. POINT.

La crainte filiale fait deux impressions considérables dans le cœur des serviteurs de Dieu : elle leur fait appréhender de lui déplaire, comme le plus grand de tous les maux, et elle les tient dans un respect merveilleux en sa présence. Jésus-Christ était incapable du premier acte, parce qu'il était impeccable ; mais il a eu un respect merveilleux pour la majesté infinie de son Père. Il le fit paraître dans le jardin des Olives, où il le pria de la manière la plus respectueuse qui se puisse imaginer; et dans le Saint-Sacrement n'est-il pas réduit au néant, pour ainsi dire, puisqu'il se met sous un atome, sous une petite miette de pain, dont il détruit même la substance, comme pour dire que son humanité sainte n'est comme rien en la présence de sa Majesté souveraine (2). Et vous, ne tremblez-vous point au souvenir de vos irrévérences? Vous ne devriez jamais entrer dans l'église sans être saisi de frayeur, pensant que vous allez vous présenter devant la Majesté infinie de votre Créateur. Le Fils de Dieu tremble de-

(1) 1. Joan. 4. 18. — (2) Ps. 36. 6.

vant son Père, et vous ne craignez pas de paraître avec une messéante et une étrange dissipation d'esprit.

III. POINT.

Notre-Seigneur ne pouvait craindre la colère de Dieu pour sa personne; mais il la craignait pour nous durant sa vie mortelle; et il est encore sur nos autels en état de suppliant pour l'apaiser. Quand le corps est menacé de quelque mal, les membres tremblent naturellement pour la tête; mais ici Notre-Seigneur, qui est notre chef, tremble pour nous qui sommes ses membres. Il voit, dans cette pauvre âme, une mauvaise habitude qui la perdra, si elle ne s'en corrige. Il voit l'éternité du bonheur ou du malheur qui nous attend, et cette vue qui le tenait dans un grand tremblement durant sa vie, le tient encore dans un état d'humiliation, jusqu'à la fin du monde dans la divine Eucharistie, pour le grand amour qu'il nous porte. Hé! mon Dieu, je suis entre le paradis et l'enfer, entre le ciel et l'abîme, entre l'éternité bienheureuse et malheureuse; est-il possible que ce danger ne fasse aucune impression sur mon esprit? Le Fils de Dieu ne tremblait pas pour lui, mais pour nous. Pourquoi ne craindrons-nous pas nous-mêmes, puisqu'il y va de notre intérêt? Crains Dieu, mon âme; cette crainte ne trouble point le cœur qui est rempli d'amour. Elle le calme, elle l'affermit dans le bien, elle le rend en quelque façon impeccable, et enfin elle le fait courir à grands pas à la perfection.

DEUXIÈME ENTRETIEN

DU TROISIÈME JOUR.

L'esprit de Jésus est un esprit de mortification.

« Je châtie mon corps, et je le réduis en servitude. » I. Cor. 9. 27.

I. POINT.

La mortification est, à vrai dire, le propre caractère de l'esprit de Jésus-Christ; il faut nécessairement porter ses livrées pour être admis dans son cœur; car on n'y entre que par une plaie, et c'est par cette raison que ceux qui sont les plus mortifiés y sont aussi les mieux reçus.

Nous lisons dans la vie des pères du désert (1), que le bienheureux abbé Posthume, avant sa conversion au christianisme, vivait dans une si grande innocence, que jamais il ne sortit une parole indécente de sa bouche ni un regard lascif de ses yeux. Le désir des richesses ne faisait point d'impression sur son cœur; les passions ne troublaient point la tranquillité de son esprit, sa douceur naturelle gagnait l'affection de tous ceux qui le voyaient; et quoiqu'il fût d'une basse extraction, il n'avait rien de vil ni de bas dans sa conduite; le mensonge même lui donnait de l'horreur, tant il avait l'âme généreuse. Ayant passé trente-sept ans dans une manière de vie si rare et si merveilleuse, un ange lui apparut, et lui demanda s'il connaissait le Très-Haut qui habite

(1) Lib. 1 vitæ sanctor. patr. in vita B. Posthumii, c. 1.

dans le ciel. Eh ! Seigneur, lui dit-il, je ne sais s'il y a un Dieu dans le ciel, car je suis un paysan qui ne sais rien. Je n'ai jamais été dans les villes où l'on apprend ces choses, j'ai toujours vécu dans la solitude, éloigné du commerce des hommes. L'ange lui repartit : Priez Dieu, il vous donnera la sagesse et l'intelligence. Je ne sais pas prier Dieu, répliqua Posthume, j'ignore ce qu'il lui faut dire. Alors l'ange prit une feuille de laurier où il écrivit une oraison qu'il lui donna à manger. Mais il ne l'eut pas plus tôt prise, qu'il sentit une grande amertume à la bouche, et tout ensemble une merveilleuse douceur qui se répandit dans ses entrailles. En même temps l'ange lui ayant touché les lèvres, et l'ayant averti de mettre les genoux à terre, le visage tourné vers l'orient, il se trouva rempli du don de sagesse, son aigreur se passa, et dès lors, il commença à prier et à parler des choses divines d'une manière fort sublime.

Cette amertume extérieure, jointe à la douceur intérieure que ressentit ce saint abbé, nous fait voir l'étroite alliance qui est entre la mortification et la familiarité avec Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui a donné sujet aux maîtres de la vie spirituelle de dire que la mortification sans l'oraison est une croix trop pesante, eu égard à la faiblesse humaine, et que l'oraison sans la mortification n'est qu'une pure illusion.

Il faut donc les joindre toutes deux ensemble, et tenir pour maxime indubitable que celui qui veut trouver entrée dans le cœur de Jésus-Christ, par le moyen de l'oraison, doit être un homme de grande mortification.

II. POINT.

Et premièrement, il doit travailler à la mortification des sens, parce que la trop grande liberté que nous leur donnons, est un grand obstacle aux lumières et aux consolations

célestes. Notre-Seigneur disait un jour à sainte Brigitte (1), que notre âme a cinq serviteurs qui la peuvent aider dans la contemplation, s'ils sont bien disciplinés. L'œil lui sert pour s'élever de la vue des créatures à la beauté du Créateur ; l'oreille, pour passer de l'harmonie des voix à celle des vertus ; le goût, pour juger de la douceur des consolations célestes et de l'amertume du vice ; l'odorat, pour sentir les parfums de l'époux, et le toucher pour lui donner un sentiment délicat de ce qui la peut blesser. Mais s'ils ne sont bien réglés, ils lui portent grand préjudice, et lui font perdre tout le fruit de sa dévotion ; car c'est en vain, dit saint Grégoire (2), que nous voulons pénétrer dans le secret des mystères divins, si nous permettons à nos sens de s'épancher au dehors, de regarder curieusement toutes sortes d'objets, d'écouter toutes sortes de nouvelles, d'éclater en ris immodestes, de railler de tout et de se divertir aux dépens de tout le monde. Il n'y a que celui qui ferme l'oreille aux discours de la chair et du sang, et qui détourne ses yeux de tous les mauvais objets, qui puisse s'élever au plus haut degré de la contemplation et y demeurer par état. Là, il sera en assurance comme dans une forteresse inaccessible. Le pain de la parole de Dieu ne lui manquera point, ni les eaux des consolations divines. Ses yeux mortifiés verront le roi dans tout l'éclat de sa beauté, et ravis de sa gloire ils dédaigneront de s'abaisser vers la terre (3). Quand est-ce que Jésus-Christ visita ses apôtres après sa résurrection ? Lorsqu'ils étaient assemblés dans le conclave et que les portes étaient fermées, et ce fut dans le même lieu et dans la même disposition qu'il leur envoya le Saint-Esprit. Votre bien-aimé a cela qu'il ne reçoit personne avec lui ; il veut seul posséder votre cœur et s'y asseoir comme dans son trône (4). Il faut qu'il vous trouve

(1) L. 5 Revel., c. 66.— (2) In l. 1 Reg., c. 1. — (3) Is. 33. — (4) De Imitat. Christi, l. 2, c. 7.

en même état qu'il est dans le Saint-Sacrement, c'est-à-dire dans une parfaite mortification de vos sens, si vous voulez qu'il vous visite et qu'il vous donne l'esprit d'oraison. Saint Bernard était si appliqué à la contemplation, qu'il ne faisait autre usage de ses sens que celui que la piété exigeait de lui. Sara vécut soixante ans dans un monastère sans jamais regarder une rivière qui battait le pied des murailles. Helladius demeura vingt ans dans une cellule, sans en voir le toit. Saint Hugues, évêque de Grenoble, ne reconnaissait le visage d'aucune femme de son diocèse. Heureux celui qui peut garder si fidèlement les portes de ses sens, que rien n'entre dans son cœur pendant qu'il est dans l'oraison (1).

III. POINT.

Plus heureux encore celui qui, par le moyen de la mortification, se rend si absolument maître de ses désirs, de ses pensées, de ses affections et de tous les mouvements intérieurs de son âme, qu'ils ne troublent point ses entretiens avec Dieu. Que ce serait un grand ouvrage, si comme les anges bâtirent au milieu de la mer une chapelle à saint Clément, nous pouvions bâtir un oratoire dans notre cœur, au milieu des passions et des affections qui sont comme les vagues qui l'agitent, et que nous eussions un tel empire sur elles, que les gouvernant à notre gré, le passage nous fût libre pour y entrer quand nous voulons, et y vaquer paisiblement à la prière; car l'exercice de l'oraison demande un grand calme et une grande tranquillité d'esprit! L'eau des fontaines étant calme, représente parfaitement toutes les beautés du ciel; mais quand elle est agitée, ce n'est plus qu'une confusion d'images bouleversées, où l'on ne voit que du désordre. De même quand une âme est tranquille, et que

(1) S. Nilus, de orat., c. 113.

ni les soins superflus, ni l'inégalité d'humeur, ni les inclinations et les appétits déréglés ne l'inquiètent point, elle est alors capable de porter l'image de Jésus-Christ; mais quand elle est émue par la violence de quelque passion, ou qu'elle se laisse gouverner par humeur, il lui arrive comme au malade, dont le cerveau rempli de mauvaises vapeurs, ne forme durant le sommeil que des spectres fâcheux, à cause de la chaleur déréglée qui agite les esprits et trouble les espèces de l'imagination. Et voilà la raison la plus ordinaire pourquoi ceux qui commencent à cheminer dans les voies de Dieu, sont moins propres à méditer, parce que leurs pensées volages, leurs affections mal réglées, leurs désirs superflus, leurs passions mal mortifiées les troublent et les empêchent d'écouter la voix de Dieu, qui est fort délicate, et de lui parler réciproquement, en étant divertis par cent choses inutiles qui les amusent, outre que ce désordre rebute Notre-Seigneur; et comme un roi se tiendrait offensé, si son favori le quittait pour entretenir des personnes de néant et se divertir avec elles, de même ce divin Sauveur se fâche et se retire en colère, s'il voit que celui qui a l'honneur de parler à lui dans l'oraison, s'attache à de vains objets avec des affections désordonnées. C'est pourquoi il disait un jour à une de ses plus ferventes épouses, que celui qui désire jouir des biens célestes, doit chasser de son cœur toutes les affections de la terre, parce qu'en même temps qu'une âme commence à goûter Dieu, elle n'a plus que du mépris et du dégoût pour les créatures (1). Elie égorgea les faux prophètes, s'enfuit devant Jézabel, passa le Jourdain, et laissa son manteau avant que d'être ravi dans le paradis terrestre. Voulez-vous être homme d'oraison, étouffez premièrement tous les vices et toutes les fausses maximes du monde, fuyez les plaisirs et les vanités, passez et méprisez les choses mortelles, quittez le manteau et

(1) S. Brig., l. 6 Revelat., c. 166.

l'attache aux biens de la terre, et puis vous serez ravi sur le chariot de l'oraison, qui est tout brillant des lumières de la sagesse, et tout étincelant des feux de l'amour. Moïse montait seul sur la montagne de Sinaï pour traiter avec Dieu, et laissait le peuple au pied. Défaites-vous de la foule de vos pensées et du tumulte de vos passions lorsque vous allez à l'oraison, il n'en faut qu'une pour vous lier et empêcher le vol de votre esprit.

IV. POINT.

Il ne suffit pas même pour vous disposer à l'oraison, de faire mourir en vous tous les désirs vicieux des choses basses et terrestres, il faut encore y apporter un esprit mortifié à l'égard des biens spirituels, qui ne soit point amoureux de ses propres vues, ni attaché à son sens, mais docile et susceptible des impressions divines. Il faut désirer que Dieu demeure dans la liberté de disposer de vos voies et de tout l'usage qu'il veut avoir en vous, sans que vous y trouviez à redire. Quand Notre-Seigneur monta sur la croix, et qu'il commença à traiter avec son Père du salut de tous les hommes, le soleil s'éclipsa, parce qu'il voulait faire sa prière dans les ténèbres. Voulez-vous méditer utilement au pied de la croix, renoncez d'abord à toutes les lumières de votre esprit, dont la curiosité a coutume de se nourrir, aimez le secret des voies de Dieu, soyez bien aise qu'il se réserve cela à lui seul, sans vous en faire part, demandez plutôt d'y entrer par fidélité, que de les connaître par discernement. Abraham ayant reçu ordre de sortir de sa maison et de son pays; suivit la voix qui l'appela, sans s'informer où elle l'appelait, et il quitta ses biens, ses héritages, ses amis, pour aller où il plairait à Dieu, sans savoir pourtant où il allait (1). Faites-

(1) Hebr., 11, 8.

en de même lorsque Dieu vous appelle à l'oraison, allez-y sans savoir ce que vous deviendrez, laissez-vous conduire tout simplement, sans vouloir entrer trop avant dans les desseins de Dieu. Je ne dis pas que vous y deviez aller sans préparation, mais sans attache à ce que vous avez préparé, si Dieu vous donne autre chose, prêt à prendre et à laisser, à entrer dans les lumières de Dieu, ou à demeurer dans les ténèbres, à pénétrer dans l'intelligence des mystères, ou à souffrir l'exil de cœur; car Dieu n'est pas moins glorifié dans la nuit la plus obscure que dans le plus clair midi (1).

Pour vous mettre dans cette parfaite indifférence à l'un et à l'autre état de privation et de jouissance, vous avez besoin d'une grande abnégation et d'une patience à l'épreuve de toutes les peines d'esprit. L'abnégation est tout à fait nécessaire, parce que vous devez renoncer à toute la satisfaction propre que vous pourriez retirer de votre esprit, de vos pensées, de vos vues, de vos raisonnements et de votre goût, vous dépouillant de toute propriété, et ne vous regardant en aucune manière, mais Dieu seul. Je dis qu'il faut renoncer à la satisfaction de votre esprit, parce que c'est l'esprit de Dieu qui vous doit conduire dans la solitude et vous lier à Jésus-Christ crucifié. Il faut renoncer à vos pensées, parce qu'elles sont aussi éloignées de celles de Dieu, que la terre l'est du ciel. Il faut renoncer à vos vues, parce qu'elles sont trop faibles pour percer l'abîme de ses grandeurs et de ses perfections. Il faut renoncer à vos raisonnements, parce que la raison humaine n'est pas capable de comprendre les mystères de la foi, si elle n'est éclairée d'en haut. Il faut renoncer à votre goût, parce que la bonté divine a caché le plus doux rayon de miel dans les plaies du rédempteur. C'est pourquoi il ne faut pas rechercher avec trop d'avidité, ni référer votre oraison à cela; il y aurait une espèce de dureté

(1) Ps. 138. 12.

et un désordre de l'amour-propre, de vouloir jouir pendant que vous contemplez votre Sauveur dans la souffrance, et de prendre vos délices à le voir mourir. Ce serait chercher Dieu pour vous, au lieu de vous quitter pour Dieu. Il faut renoncer à toute propriété, parce que ce n'est pas tant en votre personne privée que vous priez et méditez, que comme membre de Jésus-Christ, au nom et en la personne duquel vous avez droit de vous présenter à son Père, n'en étant pas digne en la vôtre. Enfin, il faut vous souvenir souvent que ce ne sont ni les goûts, ni les lumières, ni les consolations, ni vous-même que vous cherchez, mais Jésus-Christ crucifié. Si vous le cherchez purement, vous le trouverez; si vous cherchez quelque chose avec lui, vous êtes en danger de ne trouver ni l'un ni l'autre. Il n'y a rien de tout ce qui n'est point Dieu, qui ne vous puisse empêcher d'aller à Dieu, si vous vous y arrêtez sans passer outre.

Que si l'abnégation est nécessaire, comme vous voyez, la patience ne l'est pas moins. Le péché nous a laissés dans un si grand éloignement de Dieu, que nous ne saurions plus y retourner qu'avec beaucoup de travail de notre part, et beaucoup de secours de la part de Dieu. De sorte que nous avons besoin de nous résoudre à souffrir, parce que l'œuvre est grand, et il n'y a que la patience qui le puisse couronner d'une bonne et heureuse fin (1). Les autres vertus peuvent bien commencer l'œuvre, mais il faut que la patience l'achève et le mette en sa perfection. Ne vous rebutez donc point pour la peine que vous sentirez dans l'oraison; elle fait une partie de la voie que Dieu veut tenir sur vous. Ce serait une merveille que la croix et les épines de Jésus-Christ pussent entrer dans votre cœur sans le blesser. Acceptez humblement la plaie qu'elles y feront; demandez à Jésus-Christ la force de souffrir avec lui. Vous posséderez votre âme dans l'abon-

(1) Jacob. 1. 4.

dance et dans la joie, quand il plaira à Dieu; mais s'il ne lui plaît pas, tâchez au moins de la posséder en patience, et de porter dans cette disposition tout ce qui peut vous donner sujet de peine et d'ennui.

V. POINT.

Au reste, pour vous crucifier entièrement avec Notre-Seigneur, ne vous contentez pas d'apporter à l'oraison un esprit de pénitence et de mortification intérieure, venez-y avec un corps mortifié, qui contribue au sacrifice que vous faites de vous-même. Il n'y a que l'agneau qui soit digne de prendre le livre de vie et d'ouvrir les sceaux dont il est fermé, et il n'y a que ceux qui ont blanchi leurs robes dans son sang, c'est-à-dire qui pratiquent la mortification du corps, qui soient dignes de le suivre. Pour voir Dieu clairement dans la gloire, il faut que le corps meure auparavant (1); et pour le contempler à l'oratoire, il faut que le corps soit mortifié; car, comme dans la balance, quand un bassin s'abaisse l'autre s'élève, de même, quand on châtie le corps, l'âme reprend ses avantages. L'humiliation de l'un est l'élévation de l'autre. Les lampes de Gédéon ne firent paraître leurs lumières qu'après que les cruches furent cassées; ainsi l'âme n'éclate et ne brille jamais de tant de clartés, que lorsqu'on maltraite le corps. L'encens ne s'élève que dans les flammes qui le consument, et l'esprit que dans les peines et châtiments qui domptent l'insolence de la chair. Voyez tous ceux qui ont excellé dans l'oraison, ils ont tous excellé dans la mortification. La bienheureuse Magdeleine, qui était ravie sept fois le jour dans l'oraison, consacrait le reste du temps à la pénitence, et ne voulait vivre que pour patir à l'exemple de son cher maître qu'elle avait vu mourir sur la croix. Saint Fran-

(1) Exod. 33. 20.

çois d'Assise était un séraphin en amour, y avait-il rien de plus austère que sa vie? Saint Bernard était un homme d'oraison, s'il en fut jamais; on sait les excès qu'il faisait dans la mortification. Et saint Louis, comment traitait-il sa chair royale avec ses disciplines de fer? Quelles furent les abstinences de Daniel et d'Esther dans l'ancien Testament, de saint Jean-Baptiste, de saint Jacques et de saint Paul dans le nouveau? La colonne des Siméons, le lit épineux de saint Benoît, les cailloux de saint Jérôme, les chaînes, les cilices, les jeûnes continuels des saints anachorètes, ne sont-ce pas des preuves certaines qui nous font voir que la mortification est inséparable de l'oraison? Où trouverez-vous un homme bien uni avec Dieu, qui n'ait à cœur la maxime de l'Apôtre : *Je châtie mon corps et le réduis à la servitude* (1)? Donnez-m'en un qui ait eu entrée dans l'oraison sans passer par la mortification. N'espérez donc pas y entrer par une autre voie, mais soyez persuadé qu'il n'y en a point d'autre pour vous, que celle que tous les grands saints ont tenue; que la pénitence est l'épine blanche du prophète Baruch, sur laquelle se reposent les oiseaux du ciel; que c'est le fiel du poisson qui rend la vue aux contemplatifs; que ces âmes blanches comme les lis croissent entre les épines; que ces roses fleurissent sur des branches toutes hérissées de pointes; que ces abeilles ne sont jamais sans aiguillon, et que le thym le plus amer de la mortification fait le plus doux miel de l'oraison.

(1) 1. Cor. 9. 27.

TROISIÈME ENTRETIEN

DU TROISIÈME JOUR.

L'esprit de Jésus est un esprit sérieux.

« Les pensées des justes sont des arrêts. » PROV. 12. 5.

I. POINT.

C'est une maxime constante dans la vie spirituelle, qu'un esprit qui n'est pas sérieux ne réussira jamais dans l'étude de la perfection et de la communication familière avec Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Quand je parle d'un esprit sérieux, je ne prétends pas obliger un homme qui aspire à la perfection et qui veut vivre selon l'esprit de Jésus, à ne paraître jamais qu'avec une mine sévère, un visage de censeur qui fasse peur à ceux qui le regardent, ni à se tenir toujours dans la réserve, ne marchant qu'à pas mesurés et comptant toutes ses paroles. Au lieu d'inspirer l'amour de la vertu, il en donnerait de l'aversion, et ceux qu'il voudrait appeler d'un main, il les chasserait de l'autre. Et puis je ne crois pas que pour fort que soit l'esprit humain, il puisse porter cette violence perpétuelle, et vivre toujours dans la contrainte sans prendre quelque sorte de relâche. Les plus grands saints et les plus élevés dans la lumière de Dieu, ont été d'une douce et agréable humeur, comme il est aisé de le remarquer dans les actions de leur vie. Saint Antoine qui passait les nuits entières dans l'orai-

son (1), et qui se plaignait du soleil qui venait trop tôt interrompre les délices de sa contemplation, portait toujours la joie sur son visage, et je ne sais quels charmes de douceur dans ses entretiens, qui gagnaient le cœur de tous ceux qui le venaient visiter. Pallade (2) n'en dit pas moins de saint Macaire d'Alexandrie, qui était le miroir des solitaires. Saint Grégoire de Nazianze (3) donne la même louange à saint Basile, la fleur et la gloire des prélats. Sévère Sulpice (4), disciple de saint Martin, a pris un soin particulier de remarquer les traits agréables d'esprit que son cher maître faisait paraître dans la conversation, et de les enchâsser comme des pierres précieuses dans l'histoire de sa vie. Et saint François Xavier, ce grand apôtre des Indes, n'était-il pas si affable, si commode, si gracieux, si doux dans ses entretiens, que sa seule présence bannissait la tristesse des cœurs qui étaient plongés dans la plus profonde mélancolie. C'est pourquoi saint Bernard avait raison de dire, écrivant au pape Eugène III : « Je ne vous porte pas à l'austérité, ni à la rigueur, mais je vous recommande la gravité. Celle-là éloigne les esprits timides, celle-ci arrête les esprits légers; avec celle-là un homme se rend fâcheux et importun, sans celle-ci il est sujet au mépris. Le milieu me plaît entre ces deux extrémités, et je ne voudrais point être ni trop sévère ni trop léger. Y a-t-il rien de plus agréable que ce juste tempérament qui ne vous rend point odieux par trop de sévérité, ni méprisable par trop de légèreté (5)? »

Quand donc je parle d'un esprit sérieux, j'entends un esprit qui connaissant l'importance de son salut et de sa perfection, s'y porte de tout son cœur, et dans cette vue ne s'entretient que de bonnes pensées, ne forme que de généreux desseins, ne s'occupe que des affaires de Dieu et de l'éterni-

(1) Nicephorus, l. 8 hist., c. 40. — (2) Hist. Lausiaca, c. 19. — (3) Orat. 20. — (4) Dial. 2, 11. — (5) S. Bern., l. 4 de consid., c. 6.

té, et ne sort jamais des termes de la bienséance et de la modestie en quelque lieu qu'il se trouve. Que si quelquefois il descend de sa gravité et de sa retenue ordinaire pour s'accommoder aux compagnies où il se trouve, ce n'est que d'un degré seulement, et avec tant de modération qu'on ne voit point en lui de changement qui soit indécent ; au contraire, cette douceur et cette condescendance sont comme un rayon de lumière qui anime et réjouit le cœur de ceux qui traitent avec lui.

II. POINT.

Cette rare qualité a son principe dans la foi, dans la crainte de Dieu et dans l'amour. La foi nous fait concevoir combien Dieu mérite d'être loué, honoré et servi de sa créature, et combien il est important d'être bien avec lui et de nous unir intimement à sa bonté, de qui dépend tout notre bonheur éternel. La crainte de lui déplaire nous retire et nous éloigne de tout ce qui ne regarde pas son service, et nous fait quitter toutes les bagatelles du monde pour son respect ; mais l'amour nous applique avec un soin merveilleux à toutes les dispositions et à tous les desseins de Dieu sur nous. Je sais que saint Paul écrit aux Corinthiens, qu'il désire de les voir dégagés de soins et d'inquiétudes, mais il ne parle que des soins que nous avons des choses de la terre, et que nous donne le trop grand amour de nous-mêmes. Il rejette les soins épineux qui étouffent tous les sentiments de la pitié et qui troublent la paix de l'âme. Il rejette les soins qui sont hors de saison, et qui portent notre prévoyance plus loin qu'il ne faut. Ne soyez point en peine pour le lendemain, dit Notre-Seigneur Jésus-Christ (1) ; car le lendemain se mettra en peine pour lui-même. A chaque jour suffit son

(1) Matth., 6, 34.

mal. Il rejette les soins qui sont contraires à la confiance que nous devons avoir en la providence paternelle de Dieu, qui sait nos besoins et qui veut qu'en faisant ce qui est en notre pouvoir, nous nous jetions entre ses bras, et nous attendions tout de lui comme si nous n'avions rien fait, parce que tout le succès dépend de lui. Cette disposition est nécessaire à qui veut suivre l'esprit de Jésus. Il doit avant toutes choses renoncer au soin de soi-même, et prendre également de la main de Jésus-Christ le bien et le mal, la consolation et la peine d'esprit, la prospérité et l'adversité, sachant bien que le vrai ami ne peut vouloir que du bien à celui qu'il aime, et ne lui peut faire de mal, si ce n'est par mégarde, ce qui n'a point lieu dans la sagesse éternelle, qui voit tout et qui ne peut rien ignorer. C'est pourquoi il ne s'inquiète point lorsqu'il est menacé de tomber en quelque affliction de maladie, de pauvreté, de confusion et d'ignominie ; il ne s'empresse pas même de savoir s'il est dans la faveur ou dans la disgrâce de son maître, s'il persévérera ou non, s'il est du nombre des prédestinés ou des réprouvés ; il suit avec simplicité et confiance la règle de saint Paul : *Ne vous inquiétez de rien* (1), mais en quelque état que vous soyez, exposez à Dieu dans toutes vos oraisons, prières et actions de grâces, ce que vous désirez. Et que la paix de Dieu qui surpasse tout entendement, garde vos cœurs et vos esprits en Jésus-Christ. C'est ainsi que l'amour divin bannit tous les soins qui pourraient empêcher la douceur de notre entretien avec Dieu, mais en même temps il nous en inspire un autre qui naît du zèle de sa gloire, du désir d'accomplir ses saintes volontés, et de la crainte de lui déplaire ou de perdre son amoureuse présence, qui fait tout le bonheur de cette vie. Voilà les principes qui forment un esprit sérieux dans les choses divines ; voyons ensuite quels en sont les effets.

(1) Philipp., 4. 6.

III. POINT.

Le premier est de régler nos pensées, d'où dépend la gravité de nos discours et de nos actions. Ce règlement consiste à fermer notre cœur à toutes les pensées inutiles, vaines et ridicules, et n'en admettre aucune qui ne soit digne de la grandeur de Dieu, qui nous honore de sa familiarité. C'est ce que veut dire le Sage, lorsqu'il assure *que toutes les pensées des justes sont des arrêts* (1). Pourquoi cela? parce qu'elles sont aussi sérieuses que les arrêts des juges qui décident de la vie des hommes, et ne doivent porter leur jugement sur des choses de cette importance qu'après y avoir sérieusement pensé ; car les justes n'ont point d'autres vues ni d'autres pensées que du salut et de la vie éternelle qui est incomparablement plus précieuse que la vie temporelle, que la mort nous ravit à chaque moment, et sachant qu'il n'y a point de mouvement dans notre cœur, si petit ni si léger, qui ne puisse être une semence de l'éternité bienheureuse, ils mettent tout leur soin et toute leur application à les ménager si sagement, qu'il ne leur en échappe aucun qui ne soit digne de la couronne qui leur est promise dans le ciel.

Le second est de veiller sur leurs paroles, et faire en sorte que leur bouche soit éternellement fermée aux railleries, aux paroles piquantes, aux plaisanteries et aux vains discours, qui marquent, dit saint Isidore, une vaine conscience, un esprit léger, une âme faible et dénuée de vertus. Vous avez consacré votre cœur à Jésus-Christ et votre langue à la parole de son Évangile, il ne vous est pas permis de l'employer à des discours inutiles, beaucoup moins à des paroles messéantes et peu convenables à votre condition. Il vous est hon-

(1) Prov., 12.

teux de gausser et d'éclater de rire, mais bien plus encore de faire rire les autres (1). Certes, dit saint Ambroise (2), c'est chose étrange qu'en toutes les saintes Écritures qui contiennent tant de merveilles, vous ne trouviez pas un seul sujet d'entretien, et que vous deveniez muet aussitôt que les discours du siècle et les nouvelles du monde vous manquent.

Le troisième est de garder dans leur extérieur la gravité et la modestie qui est bienséante aux personnes qui font profession de vertu, ce que saint Ignace estime de si grande conséquence, que, dans ses Constitutions, il défend aux religieux de s'entretoucher, même par jeu, et c'est à mon sens une des raisons pour lesquelles il nous recommande si fort de regarder Dieu en la personne de nos frères, pour nous obliger à traiter d'une manière grave et modeste avec eux, et à leur rendre le respect et l'amour que nous leur devons, sans affectation et sans contrainte, avec la même affection et sincérité de cœur, que si nous étions en sa présence (3). Car sans cela nous ne pouvons ni les édifier par notre exemple, ni profiter de leur conversation, parce que pour profiter de leur entretien il faut faire état de leur personne, et pour les édifier il faut leur donner de l'estime de notre vertu, ce que nous ne pouvons faire que par la modestie et la gravité de nos mœurs, qui est au reste des vertus ce que la première peau est au visage, dont la difformité nous causerait de l'horreur s'il nous paraissait écorché.

Le dernier est de nous appliquer sérieusement aux plus petites actions, parce qu'il n'y en a point de si petite qui ne soit l'œuvre de Dieu, et qui n'ait besoin de son esprit pour la conduire. Or, qu'y a-t-il de plus sérieux que l'esprit de Jésus-Christ, soit que nous le considérions en sa personne, soit que nous le considérions en nous-mêmes ? Si nous

(1) S. Bern., l. 2 de consid., c. 13. — (2) In ps. 118, octon. 22. — (3) S. Bon., in spec., par. c. 16.

le considérons en sa personne, l'esprit de Jésus c'est sa divinité qui est infinie dans son excellence ; c'est le Saint-Esprit qu'il produit avec son Père par une opération infinie ; c'est la manière d'agir qu'il gardait durant le cours de sa vie, dont le mérite était infini, et qu'il garde encore à présent dans la conduite des âmes qu'il gouverne avec une sagesse infinie. Si nous le considérons en nous-mêmes, le même Esprit qui est le terme de son opération dans l'adorable Trinité, est le principe de toutes les bonnes œuvres que nous faisons ; et si nous suivons avec fidélité le mouvement de sa direction, notre manière d'agir doit être parfaitement conforme à la sienne, par conséquent elle doit être extrêmement sérieuse ; car il ne doit sortir aucune pensée de notre esprit, aucune affection de notre cœur, aucune action de nos mains, qui ne vienne de son esprit et qui ne regarde sa gloire et son service. Or, il n'y a rien de petit dans le service de Dieu, rien qui ne mérite une application sérieuse ; et d'ailleurs toute action qui n'est pas faite dans cet esprit, ne peut venir de lui et ne mérite pas d'être mise au rang des actions qu'il nous inspire et qu'il opère avec nous par l'efficace de sa grâce.

IV. POINT.

Cette considération pourrait suffire pour nous persuader qu'un homme d'oraison doit être grave et sérieux en tous ses déportements, vu que l'esprit de Jésus-Christ duquel il dépend absolument dans ce divin exercice, est ennemi de la légèreté et ne fait pas long séjour dans une âme volage, qui se plaît aux amusements et aux vains divertissements du siècle ; mais parce que cette vérité est de la dernière importance, il ne sera pas inutile de lui donner toute la force et tout l'appui qu'il nous sera possible, pour faire voir qu'il n'y a rien qui soit plus contraire à l'esprit de Jésus-Christ, qu'un esprit léger qui n'a rien de sérieux dans sa conduite.

En effet, l'esprit de Jésus-Christ, est un esprit de pénitence, qui nous apprend à satisfaire par tous les moyens possibles à la justice divine. La vie de ceux qui le suivent est une continuelle pratique de mortification qui fait violence à la nature corrompue ; une croix où l'esprit et le corps s'attachent pour n'être jamais séparés de Jésus-Christ; un martyre spirituel qui détruit la vie sensuelle de l'homme ; un sacrifice qui nous met en état de victimes et d'holocaustes, pour être consumés dans le feu de la charité. Or, l'esprit qui n'est pas sérieux ne trouve rien de plus insupportable que la contrainte; il ne respire que la liberté, c'est le mettre à la gêne que de lui parler seulement de mortification. Et donc le moyen de joindre le jeu, la raillerie, la légèreté de l'esprit avec la qualité de victime, de martyr, de crucifié, de mort? C'est une alliance monstrueuse qui n'a jamais été vue.

L'esprit de Jésus est un esprit de sainteté, qui nous apprend à vivre une vie intérieure, qui tient l'âme recueillie en elle-même, pour chercher Dieu dans son fond et se rendre attentive à sa parole. Je demande si un esprit qui s'épanche tout au dehors, qui n'aime que son divertissement, qui tourne tout en raillerie et qui n'a rien de sérieux, est bien propre pour cet emploi? A-t-on jamais vu un saint qui fût de cette humeur, ou qui ne l'ait pas changée quand il s'est adonné à la vertu? Qui ne sait ce que dit saint Jean Climaque (1), que lorsque Dieu veut attirer une âme à soi, la première chose qu'il fait est de lui enfoncer bien avant le trait de sa sainte crainte, de la remplir de l'esprit de componction, de détruire toute l'affection qu'elle avait aux vaines joies et aux amusements de ce monde, et de la sevrer entièrement du lait des consolations sensuelles, selon ces paroles d'Isaïe : *Qui est celui qui aura le bonheur d'apprendre de lui*

(1) Grad. 7.

la science d'esprit, et à qui se communiquera-t-il, sinon à ceux qui auront quitté le lait et qui seront détachés de la mamelle (1)? Certes, sainte Ildegarde témoigne elle-même, dans la préface de ses Révélations, qu'encore qu'elle eût senti dans son enfance les attraits de Dieu qui voulait posséder son âme, néanmoins, il attendit qu'elle eût atteint l'âge de maturité pour l'instruire plus particulièrement, lui disant qu'il était la lumière vivante qui chasse les ténèbres de l'esprit, et qu'il l'avait choisie pour lui faire part de ses secrets, avec beaucoup plus d'avantage qu'il n'avait fait auparavant. Depuis ce bienheureux moment elle perdit tellement le goût de toutes les douceurs imaginaires de cette vie, qu'il lui était impossible d'en recevoir aucune ; au contraire, il lui fut imprimé un sentiment de douleur très-aigu dans toutes les parties de son corps qui ne l'abandonna jamais ; ce qu'elle attribue à une faveur singulière de celui qui s'était emparé de son cœur, et qui en avait si bien fermé toutes les ouvertures, par où d'ordinaire il se répand à la complaisance des objets extérieurs, qu'elle ne pouvait prendre aucun plaisir hors de Dieu. Vous opposerez peut-être à cet exemple celui de Siméon Sales, qui affecta de paraître fou pour confondre la folle sagesse du monde. Mais je réponds que son exemple n'est pas à imiter, qu'il est unique dans son espèce, que tout l'avantage que nous devons tirer de sa conduite est d'adorer les desseins de Dieu, qui est admirable dans ses saints ; qu'au reste il n'y avait rien de plus sérieux que sa folie apparente, et qu'il était infiniment éloigné de cette humeur volage et légère, que Salomon appelle du nom de charme, qui offusque l'esprit, qui renverse les consciences et qui perd tout le bien que Dieu y a mis (2). Car je puis dire que le démon qui préside à la raillerie, est un des plus dangereux esprits qui soient sortis de l'abîme, et que les plaisanteries de ceux qui

(1) Is., 28. 9. — (2) Sap. 4. 12.

le suivent sont plus à craindre que les plus cruelles persécutions que l'Église ait jamais souffertes, vu que celles-ci ont fait des saints, et ont souvent changé les bourreaux en martyrs, mais celles-là ont glacé le cœur d'une infinité de personnes qui avaient de très-bons desseins, et ont fait avorter dans leur naissance leurs saintes résolutions. Qu'un esprit de cette nature se rencontre dans une assemblée, on lui applaudit aussitôt, et comme il est aisé de prendre les vices pour les vertus, on le regarde comme l'idée d'une belle conversation, et ainsi cet esprit dominant tient le dessus, chacun se tait, hormis ceux qui sont de même humeur, et le champ leur demeurant, sans que les plus retenus osent dire mot, tout se passe en légèretés, en discours inutiles, et souvent même en des entretiens dangereux, aux dépens de la charité, de l'édification et de la dévotion. Ne voyons-nous pas, par notre propre expérience, qu'autant de fois que nous nous laissons aller à cette dangereuse liberté, ou que nous prêtons l'oreille à de semblables discours, notre esprit en demeure affaibli, notre dévotion s'évapore, la tiédeur et la dissolution s'emparent de notre cœur, et refroidissent l'amour divin? N'est-ce pas la plainte que saint Bernard fait avec tant de douleur : Nous sortons hors de nous-mêmes et du royaume de Dieu qui est dans nous, et quittant les biens véritables et éternels, nous nous épanchons au dehors pour prendre une vaine consolation en des vanités et en de trompeuses folies (1).

Nous en avons un exemple signalé dans la vie de saint Pacôme, qui ayant admis dans son monastère un solitaire nommé Sylvain, qui n'avait eu dans le monde autre profession que de donner du passe-temps aux gens, reçut de lui durant quelques années toute la satisfaction qu'il pouvait souhaiter, tant Sylvain se montrait sérieux et exemplaire

(1) S. Bern., apolog. ad Guillel. abbet.

dans sa conversation. Mais comme il est malaisé de déraciner tout-à-fait les habitudes qu'on a contractées de longue main, après s'être contraint quelque temps il revint à son premier esprit, de sorte que comme l'on voit sortir d'un brasier caché des étincelles qui montrent que le feu n'est pas éteint, de même, il était aisé de juger par les contes facétieux et les discours ridicules qu'il tenait, que son humeur bouffonne n'était pas encore parfaitement vaincue. Saint Pacôme, qui s'apercevait du mal que ces railleries faisaient parmi ses religieux, et qui voyait par expérience qu'elles leur causaient un grand égarement dans leurs oraisons et un notable refroidissement dans la mortification de leurs passions, se servait de tous les remèdes dont il se pouvait aviser pour guérir l'esprit de Sylvain ; mais il ne gagnait rien sur lui, ni par ses paroles, quoique fortes et puissantes, ni par ses corrections fréquentes, et le mal alla si avant, qu'enfin il fut obligé d'assembler ses religieux, et après avoir protesté qu'il n'avait rien omis pour toucher le cœur du coupable, et qu'il serait seul la cause de son malheur, il lui commanda de quitter l'habit et de sortir de leur compagnie, comme incorrigible et ennemi du bien public. Sylvain fut fort effrayé de ce coup de tonnerre, mais c'était fait de lui si Dieu par sa bonté ne lui eût trouvé un répondant nommé Pétroine, l'un des plus anciens et des plus saints religieux de la maison, lequel se prosternant à deux genoux devant le saint abbé pour demander le pardon que ce railleur ne méritait pas, lui attendrit tellement le cœur, qu'il le reçut enfin à pénitence. Sylvain ne trompa point son garant. Il fit dès lors un changement si merveilleux, et répandit une si douce odeur de ses vertus l'espace de cinq ans qu'il survécut, que tout le désert en fut embaumé, et conserva longtemps l'opinion de sainteté qu'il avait laissée en mourant.

Voilà quels sont, au jugement des saints, les pernicieux effets que produit cet esprit de raillerie dans les maisons les

plus saintes où Dieu devrait être plus fidèlement servi. Je sais bien qu'un mot de dévotion proféré avec un cœur ouvert, un visage plein de douceur, entre dans l'âme où il porte la joie, comme une douce pluie dans le sein d'une terre sèche et altérée. Je n'ai garde de condamner ceux qui ont reçu de Dieu un don de si haut prix, et qui s'en servent utilement. Il serait à souhaiter que tous ceux qui pratiquent la piété, eussent cet avantage que je tiens pour un signalé bienfait de Dieu. Ceux qui ont traité avec notre saint fondateur, remarquent dans sa vie, qu'encore qu'il fût extrêmement grave et sérieux lorsqu'il traitait des affaires de Dieu, néanmoins il n'y avait rien de plus commode ni de plus agréable que sa manière de converser avec les hommes. Et nous lisons dans l'Histoire Ecclésiastique, que saint Odon, qui avait une grâce particulière pour tenir ses disciples dans la joie, ne faisait pas moins de fruit avec ce riche talent que par les discours les plus sérieux et les plus spirituels qu'il leur tenait. Mais, comme j'ai dit au commencement de cet entretien, il ne faut pas que cette joie passe jusqu'à la dissolution et à l'excès; les païens mêmes ont reconnu que la vraie joie tient toujours du sérieux. Et quiconque fait état d'acquérir la dévotion et de l'inspirer aux autres, doit sur toutes choses éviter le vice contraire comme un écueil très-dangereux, où l'on perd souvent toute l'estime de vertu et toute l'autorité qui est nécessaire pour la conduite des âmes et pour le service de Dieu. On sait ce que répondit saint Thomas, comme on lui demandait quelque marque pour reconnaître un homme vraiment spirituel : Si vous voyez, dit-il, un homme qui se plaise aux railleries et aux bagatelles du siècle, ou qui ne puisse souffrir un mépris, gardez-vous de croire qu'il soit spirituel quand même il ferait des miracles; pourquoi? *Parce que cette vertu est sans liaison ;* elle n'est pas soutenue par une conversation grave et sérieuse, qui est le lien de toutes les vertus. Et de vrai, quel jugement peut-on faire d'un homme qu'on aura

vu à l'autel, ou dans la chaire, ou dans les exercices de piété, et qui un moment après s'oubliant de la gravité et de la modestie convenable à son état, s'épanche en des discours et en des actions messéantes? N'a-t-on pas sujet de dire que cette vertu est sans liaison, et qu'elle a plus d'apparence que de fonds et de vérité? C'est par cette raison que Synésius assure qu'il n'y a rien qui décrédite plus celui qui se mêle de conduire les âmes, que le rire et la légèreté d'une conversation trop libre; et Nicéphore (1) remarque une chose considérable, qui fait voir clairement que la pratique de ce grand homme était conforme à sa doctrine; car ayant appris qu'on le voulait élever à l'épiscopat, et que Théophile, patriarche d'Alexandrie, n'oubliait rien pour lui faire tomber la chaire vacante de Ptolemaïs, il écrivit une lettre à son frère, qui est la cent cinquième de celles que nous avons de lui, par laquelle il le prie de faire savoir à tous ses amis qui s'empressaient le plus à lui procurer cet honneur, qu'il en est tout à fait incapable, et entre tous les moyens qu'il emploie pour se décrier dans leur esprit, celui sur lequel il appuie davantage est son humeur railleuse et plaisante, dont il lui serait trop difficile de se défaire. « Car pour moi, dit-il, je tiens pour certain que celui qui est appelé à l'Église, doit être un homme tout divin, aussi éloigné du jeu et de tous les amusements du siècle dont les mondains font état, que s'il venait de la nature de Dieu même, d'autant que tout le monde a les yeux sur lui, et qu'il a autant de censeurs que de personnes qui le regardent. Que s'ils le voient encore attaché à ces menus plaisirs et railleries profanes, ils se figurent qu'il n'a rien au-dessus du commun, et le peu d'estime qu'ils en font empêche tout le fruit qu'ils pourraient tirer de ses paroles. »

(1) L. 14, c. 13.

PREMIER ENTRETIEN

DU QUATRIÈME JOUR.

L'esprit de Jésus est un esprit de ferveur.

« Conservez-vous dans la ferveur de l'Esprit. » THOM., 12. 11.

I. POINT.

Il y a quatre sortes de gens qu'on appelle tièdes, qui étouffent en eux-mêmes l'esprit de Jésus. Les premiers sont ceux qui sont pleins de bons désirs, qui font état de la vertu, qui l'aiment, qui la louent et qui font de bons propos de l'acquérir, mais ils n'en viennent jamais à l'exécution, parce qu'ils craignent la difficulté, qui est néanmoins ce qui rend la vertu recommandable. Ils voudraient être vertueux sans avoir la peine de le devenir ; ils voudraient avoir la vertu sans en avoir les charges ; ils voudraient l'avoir sans perdre leurs aises et leurs commodités ; en un mot, ils voudraient l'avoir sans se faire violence. Ils aiment le bien, dit saint Grégoire, mais ils ne se retirent point de leurs mauvaises habitudes ; ils voudraient être humbles sans être méprisés, être contents de ce qu'ils ont, mais sans avoir besoin de rien, être chastes sans mortifier leurs corps, être patients, et ne rien endurer ; mais en voulant ainsi acquérir les vertus, et fuyant néanmoins le travail qui les accompagne, qu'est-ce qu'ils veulent, sinon entrer en triomphe dans les villes, sans avoir jamais été au champ de bataille pour combattre et remporter la victoire (1) ?

(1) S. Greg., l. 7 Mor., c. 12.

Ne se trompent-ils pas eux-mêmes par leurs désirs, ne refusent-ils pas la vertu en la désirant, puisqu'ils refusent le travail sans lequel il n'y a point de vertu? Car le travail en est le prix, il en est le mérite, la gloire et le principal ornement, et vouloir la vertu sans honneur et sans mérite, n'est-ce pas la rejeter et ne vouloir pas ce qu'on voudrait avoir?

Les seconds sont ceux qui non-seulement négligent la pratique des vertus, mais qui n'en ont pas même les désirs ni les premiers mouvements. Ceux-là sont en grand danger de leur salut, parce qu'ils s'exposent à une infinité d'imperfections et de défauts, et outre la stérilité des bonnes œuvres qui leur manquent aussi bien qu'aux premiers, ils tombent dans un abîme de péchés qui se suivent les uns les autres, et font la chaîne fatale de leur réprobation; car si le serviteur paresseux fut condamné pour n'avoir pas employé son talent, qui n'est autre que le désir de la vertu, quoiqu'il l'eût soigneusement conservé, qu'eût-il dû craindre s'il l'eût perdu? De quel mal n'est pas coupable celui qui a perdu le goût du bien? Que ne doit-il craindre de la malice des démons, qui prennent un si grand empire sur les tièdes en punition de leur lâcheté criminelle? Que ne doit-il craindre de la malice de son cœur, qui est susceptible de tout mal, quand il est abandonné à ses propres désirs?

Les troisièmes sont ceux qui partagent leur cœur entre le vice et la vertu, qui surmontent certains défauts, mais ils en forment d'autres et ne s'en veulent point défaire. Ce partage déplaît à Dieu, qui ne peut demeurer dans le cœur s'il ne le possède tout absolument. Dieu qui est d'une nature très-simple et très-indivisible, dit saint Bernard, demande une grande simplicité de cœur (1). Sa conversation est avec les simples; nous ne le trouverons jamais si nous ne le cherchons de tout notre cœur. Cherchons-le sincèrement, cher-

(1) S. Bern., serm. de altit. cord.

chons-le fréquemment, cherchons-le constamment, ne cherchons point autre chose pour lui, ne cherchons point autre chose avec lui, ne cherchons rien après lui (1). Il ne faut qu'une vertu quand elle est parfaite pour bannir tous les vices; c'est signe qu'elle est encore faible si elle en souffre quelqu'un. Aussi ne faut-il qu'un vice pour attirer tous les autres, et bannir toutes les vertus avec le Dieu même des vertus.

Les derniers sont ceux qui fuient le mal et pratiquent la vertu, mais qui n'ont pas encore une parfaite liberté d'esprit. De là vient qu'ils trouvent plusieurs empêchements qui les arrêtent dans le chemin de la perfection. Un respect humain, une appréhension trop forte de quelque mal, quelque raisonnable qu'elle paraisse; un bon désir, mais qui n'est pas assez soumis à la volonté de Dieu, suffit pour retarder notre course, et affaiblir ou ralentir notre ferveur.

II. POINT.

Considérez l'étrange opposition de la tiédeur à l'esprit de Jésus-Christ.

L'esprit de Jésus-Christ est un esprit de douceur et de joie, la tiédeur au contraire est un esprit de tristesse et de chagrin qui nous abat et nous empêche de bien faire; ce n'est pas seulement une tristesse, c'est un dégoût du bien spirituel, qui rend l'homme pesant et mal content, et l'empêche de faire ce qu'il doit (2). Je dis encore plus, c'est un dégoût du bien divin, qui nous porte quelquefois jusqu'au désespoir et au mépris de Dieu et de ses bienfaits; car comme c'est un acte d'amour de se plaire en Dieu et dans les choses qui regardent son honneur et son service, de même c'est un effet de

(1) Vide Nieremberg., l. 6 doct. Ascet., doct. 5, c. 40. — (2) 2, q. 35, a. 2.

la tiédeur de les trouver fâcheuses, et de les avoir à dégoût et à mépris.

L'esprit de Jésus est un esprit généreux et magnanime, et la tiédeur est un effet de la pusillanimité qui procède d'une vaine crainte de la difficulté qui paraît dans la poursuite de la vertu et dans le culte divin, et qui fait qu'on l'abandonne par bassesse de cœur et faute de confiance en Dieu.

L'esprit de Jésus est un esprit de zèle, je dis d'un zèle tout de feu, d'un feu agissant, qui ne dit jamais c'est assez. Tout ce qu'il fait pour la gloire de Dieu lui semble peu; plus il travaille, plus il augmente le désir qu'il a de travailler pour son service. Au lieu que la tiédeur rend l'âme toute languissante dans l'exercice des vertus, et quoiqu'elle ne fasse presque rien pour Dieu, elle se plaint sans cesse de sa peine, et croit toujours qu'elle en fait trop, ce qui déplaît infiniment à la divine Majesté; car cette langueur plaintive offense sa bonté, gémissant sous un joug, comme s'il était insupportable. Elle avilit son mérite, comme s'il n'était pas assez grand pour mériter la peine qu'on prend à le servir; elle est injurieuse à sa grâce, comme si elle ne suffisait pas pour faciliter la pratique de la vertu et de la perfection; elle fait tort à sa magnificence, comme si elle n'avait pas le pouvoir de nous récompenser et de nous rendre au centuple le peu que nous faisons pour son amour; elle choque son excellence et sa grandeur, en lui préférant un vain plaisir que l'on prend à satisfaire sa passion, ou à contenter celle d'une vile créature. O vanité! ô faiblesse du cœur humain! Promettez à une âme imparfaite un vil contentement, un peu d'honneur et de commodité, elle fera avec joie ce que vous désirez d'elle, quelque difficulté qu'il y ait. Promettez-lui le ciel, dites-lui qu'il y va de la gloire de Dieu, elle aura peine à faire un pas par ce motif. Nous sommes des enfants en la vie spirituelle, nous ne ferions jamais rien, si on ne s'accommodait à nos inclinations.

III. POINT.

Apprenez la pratique de la ferveur et le remède que vous devez apporter à vos langueurs. 1. Faites pour Jésus-Christ ce qu'il a fait pour vous. 2. Allez à lui avec amour et avec joie, comme il vous a cherché avec amour. 3. Tout ce qu'il a fait pour vous, il l'a fait parfaitement, faites chaque action comme l'œuvre de Dieu. 4. Figurez-vous que Jésus-Christ vous dit à chaque action qui vous paraît difficile : *Sequere me*, suivez-moi, je veux cela de vous. 5. Enfin, faites toutes vos œuvres comme s'il y allait de tout votre salut et de toute la gloire de Dieu.

DEUXIÈME ENTRETIEN

DU QUATRIÈME JOUR.

L'esprit de Jésus est un esprit de sagesse et de prudence surnaturelle.

« Nous sommes fous pour l'amour de Jésus-Christ ; mais vous autres, vous êtes sages en Jésus-Christ. »

I. Cor. 4. 10.

I. POINT.

Considérez que la sagesse de Jésus est élevée au dessus de toutes les lumières de la nature. Il y a dans notre esprit cinq sortes de lumières fondées sur cinq sortes de vie : vie végétale, vie sensitive, vie civile, vie raisonnable, vie céleste et

surnaturelle. La première lumière qui est fondée sur la vie végétale, nous montre le bien utile et les commodités nécessaires à la nourriture du corps. La seconde, qui est fondée sur la vie sensitive, nous découvre le bien délectable et le contentement des sens qui ne vivent que de plaisir. La troisième, qui est fondée sur la vie civile, nous fait voir le bien honorable et l'avantage qu'il y a d'être dans l'estime des hommes. La quatrième, qui est fondée sur la vie raisonnable, nous met devant les yeux le bien de la vertu purement morale, qui ne passe pas les bornes de la nature et de la raison humaine. La cinquième, qui est fondée sur la vie de la grâce, vie céleste, vie toute surnaturelle, nous propose les vertus théologales et les vertus infuses, avec les dons du Saint-Esprit, dont l'exercice et la pratique sont nécessaires au chrétien pour parvenir à sa fin et au salut éternel. Car de croire que Dieu nous récompense dans le ciel, pour le soin qu'on a eu d'amasser des richesses, de satisfaire les sens et d'acquérir de l'honneur ou des vertus purement morales et naturelles, ce serait une illusion. Ce n'est point ce que le Fils de Dieu, qui est la sagesse incarnée, nous est venu apprendre par ses paroles et ses exemples. Il n'a point recherché l'honneur du monde, ni les plaisirs, ni les richesses de la terre ; il ne nous a point appris à les chercher ; il n'a jamais eu en vue que la plus grande gloire de son Père céleste et le salut de nos âmes ; il ne nous a jamais recommandé que ces deux choses, dans la poursuite desquelles consiste toute la sagesse chrétienne, qui n'est autre chose qu'une divine habitude qui dispose notre entendement à choisir, et notre volonté à poursuivre en toutes choses ce qui est plus pour la gloire de Dieu, pour l'accomplissement de sa sainte volonté, et pour notre salut, et qui les détourne de toutes les autres considérations et affections mondaines et sensuelles ou simplement humaines, chose qui surpasse toutes les forces de la nature. C'est à vous, ô mon très-aimable Sauveur, que nous en sommes uniquement redeva-

bles ; c'est vous qui nous avez apporté ce riche don du ciel ; c'est vous qui en êtes la source ; c'est en vous que je l'adore et le révère.

II. POINT.

La sagesse de Jésus est souvent contraire à toutes les lumières de la raison humaine ; elle nous fait embrasser la pauvreté volontaire contre la prudence du siècle, la mortification contre la prudence de la chair, l'obéissance contre le propre jugement, le mépris contre toutes les inclinations de la nature ; en un mot, la vraie sagesse choisit toujours ce qui est plus contraire aux sens, et ce qui détruit et anéantit davantage l'amour-propre, pourvu que ce soit un moyen d'avancer la gloire de Dieu et le bien des âmes. C'est ainsi qu'il faut entendre cet admirable conseil de saint Paul : *Celui qui est sage selon Dieu, qu'il devienne fou selon le monde.* Par exemple, il se présente deux moyens qui peuvent servir également à la gloire de Dieu, dont l'un est honorable et avantageux pour moi, l'autre m'anéantit et me jette dans la confusion. Je dois, si je veux suivre l'esprit de Jésus-Christ, et agir selon les règles de sa sagesse, choisir le dernier et rejeter le premier. Il l'a toujours fait ainsi, et nous devons l'imiter. C'est par la sainte folie de la croix que l'Évangile a été reçu dans le monde ; c'est par là que les maximes de l'Évangile s'établiront solidement dans nos cœurs. Pesez cette importante vérité, vous trouverez que c'est l'esprit de Jésus-Christ qui donne force et vigueur aux choses qui semblent folie à l'esprit humain, et quelquefois même aux personnes un peu spirituelles, comme saint Paul le reproche aux Corinthiens par ces paroles : *Nous passons pour des fous dans l'esprit du monde, pour l'amour de Jésus-Christ ; mais pour vous, vous êtes prudents en Jésus-Christ* (1). Ils étaient sages en Jésus-

(1) 1. Cor., 4. 10.

Christ, parce qu'ils aimaient son honneur et sa gloire ; mais ils n'étaient pas arrivés au plus haut degré de la sagesse chrétienne, parce qu'ils fuyaient l'ignominie de la croix, qui est folie devant le monde, et sagesse devant Dieu. O sagesse du Père ! Verbe incarné, qu'il y a peu de personnes qui suivent votre esprit ! chacun suit son inclination, et se forme une idée de prudence selon son propre jugement. Délivrez-moi de cette erreur, éclairez mon esprit des lumières d'une prudence vraiment chrétienne, afin que je vous suive et que je vous aime jusqu'à la folie, mais une sainte folie, qui vaut mieux que la prudence de tous les sages du monde.

III. POINT.

La sagesse de Jésus-Christ est une sagesse toute divine, en quelque manière qu'on la considère. 1. Elle est divine en sa fin qui est la gloire de Dieu ; parce qu'il n'a jamais exercé aucun acte de prudence que pour la plus grande gloire de son Père ; quand est-ce que vous lui serez semblable ? 2. Elle est divine dans son principe, qui est l'esprit de Dieu ; car il assure qu'il ne fait rien de lui-même, mais qu'il juge selon ce qu'il entend (1). Est-ce par le mouvement du Saint-Esprit que vous faites toutes vos actions ? l'amour-propre n'y a-t-il point de part ? pensez-y bien. 3. Elle est divine dans sa règle, qui est la volonté de Dieu ; car il ne faisait rien que ce que son Père lui ordonnait, et de la manière qu'il le voulait (2). Oh ! que vous seriez heureux, si le bon plaisir de Dieu était la seule règle de toute votre vie ! 4. Elle est divine dans son modèle, qui est la providence de Dieu ; car la conduite de l'Homme-Dieu est une vive expression de la divine Providence qui ordonne toutes choses, et qui dispose toutes les actions des créatures, comme autant de moyens qu'elle choisit pour

(1) Joan. 5. 30. — (2) Joan. 8. 29.

sa gloire, et pour notre sanctification qu'elle procure avec un amour singulier. O la grande sagesse de s'abandonner parfaitement à Dieu pour être conduit par son amoureuse providence! 5. Enfin, elle est divine dans son sujet, qui est l'âme du Fils de Dieu, subsistante en la personne du Verbe, sans autre appui que de Dieu seul. De là vient que la sagesse y réside dans une plénitude qui répond à la dignité de la personne divine ; qu'elle y est naturellement comme une perfection qui est due à la qualité du Fils de Dieu ; et enfin qu'elle y est comme la lumière dans le soleil, *qui éclaire tout homme venant au monde;* car il n'est pas seulement l'idée et le modèle de la vraie sagesse, mais encore le principe effectif, et la cause méritoire qui nous la communique. Heureux celui qui la reçoit avec abondance, et qui la préfère à toutes les richesses du monde (1). Verbe incarné, je vous adore dans la plénitude de votre divine sagesse que j'aime et que j'estime par-dessus toutes choses. Faites-moi la grâce que je l'aime toujours, et que mon esprit soit toujours soumis à sa lumière. Je vous l'offre pour cet effet, afin que vous y imprimiez tous les traits d'une prudence vraiment chrétienne, qui ne cherche, qui ne regarde et qui ne choisisse rien que ce qui est plus conforme à votre bon plaisir et plus avantageux à votre gloire.

(1) Prov., 3.

TROISIÈME ENTRETIEN

DU QUATRIÈME JOUR.

L'esprit de Jésus est un esprit de simplicité.

« Je sais, mon Dieu, que vous touchez les cœurs, et que vous aimez la simplicité : c'est pourquoi je vous ai offert toutes ces choses dans la simplicité de mon cœur et avec allégresse. » PARAL., 29. 17.

I. POINT.

La simplicité est une vertu qui n'est point contraire à la discrétion ni à la sagesse chrétienne, mais elle est ennemie des artifices, des finesses et des déguisements de la prudence mondaine et charnelle. C'est un acte de pur amour, selon le sentiment de saint François de Sales, qui n'a qu'une seule fin, à savoir d'acquérir l'union avec Dieu. Elle n'a point d'autre prétention, et si elle pouvait souffrir quelque mélange de son propre intérêt, ou quelque recherche et considération des créatures, ce ne serait plus simplicité. Une âme est simple lorsqu'elle est toute à Dieu, et que Dieu seul y trouve place. Tel doit être celui qui veut vivre selon l'esprit de Jésus-Christ, et traiter familièrement avec lui, pour deux raisons essentielles : la première, parce que ce divin époux de nos âmes aime singulièrement la simplicité ; la seconde, parce qu'il se plaît singulièrement avec les simples. *Je sais, mon Dieu, que vous éprouvez les cœurs et que vous aimez la*

simplicité; c'est pourquoi je vous ai offert avec plaisir toutes ces choses dans la simplicité de mon cœur (1).

II. POINT.

Le Fils de Dieu fait tant d'état de cette vertu, qu'il a voulu que son cœur fût ouvert de part en part sur la croix, pour nous découvrir la sincérité de son amour et la bonté avec laquelle il voulait vivre en nous et avec nous. Il ne faut pas s'en étonner, il est trop généreux pour user de déguisements. On sait que les esprits les plus timides sont les plus artificieux et les plus cachés, parce que n'ayant pas assez de force, ils ont recours aux ruses et aux finesses pour suppléer à la faiblesse de leur courage. Un cœur généreux parle franchement et ne déguise rien, parce qu'il ne craint rien; et par un retour naturel, il ne craint rien parce qu'il ne déguise rien. D'ailleurs, le Fils de Dieu est l'innocence même, qui ne veut mal ni ne fait mal à personne. Or l'innocence ne fuit point la lumière, elle ne se cache point, parce qu'elle n'a point envie de mal faire. Les animaux les plus venimeux sont aussi les plus fins. Que le serpent, dit Tertullien, se cache tant qu'il pourra, qu'il mette toute sa prudence à se tenir dans le fond de sa caverne, qu'il ne marche quand il en sort que par des plis et des replis entortillés les uns dans les autres, qu'il ne se montre jamais tout entier, ennemi qu'il est de la lumière; la demeure de notre colombe est toute simple, elle se plaît dans les lieux les plus hauts, les plus ouverts et les plus exposés au jour (2). Les disciples de saint Jean demandent à Notre-Seigneur où il demeure; il leur répond tout simplement et bonnement: *Venez et voyez* (3), je ne vous célerai rien. Je n'ai rien de caché pour vous; je suis

(1) Paral., c. 29. — (2) Tert., l. advers. Valentinianum. — (3) Joan. 1. 39.

bien aise que vous me connaissiez, car je suis assuré que vous m'aimeriez si vous voyiez le fond de mon cœur, qui n'a que de la douceur et de la bonté pour vous.

De plus, le Fils de Dieu est la lumière du monde. La Jérusalem céleste n'a pas besoin de soleil ni de lune, parce que la clarté divine l'éclaire et l'agneau lui sert de flambeau. Or, il n'y a rien de plus simple que la lumière qui se montre elle-même en découvrant toutes choses, et qui tâche de s'insinuer jusque dans les yeux de ceux qui dorment, bien loin de se cacher à ceux qui veillent.

Ajoutez à cela que son cœur n'est pas moins ardent que lumineux. Il nous aime, et il veut être aimé de nous. Or, il n'y a rien de plus franc ni de plus simple que l'amour; il n'a point de secret pour un ami, il ne peut rien dissimuler. La charité a fait sur moi ce que la question fait sur les criminels, disait Ennodius; elle m'a fait dire ce que je voulais tenir secret, je n'ai pu m'en défendre (3). Saint Chrysologue dit de même du Fils de Dieu. Il a voulu se cacher, mais il n'a pu; il s'est fait un combat dans son cœur entre la sagesse et l'amour. La sagesse en a fait longtemps un Dieu caché, parce que l'admiration est le tribut qui lui est dû, et nous n'admirons rien que ce qui surpasse nos connaissances. Mais enfin l'amour l'a emporté sur la sagesse, et nous a rendu l'invisible visible; parce que s'il voulait être admiré, il voulait encore plus être aimé; et nous n'aimons rien sans le connaître. Jésus-Christ est le roi des cœurs, il est venu dans le monde pour les remettre sous son empire, et pour attirer tout à soi. Or, il n'y a rien qui attire si doucement l'amour et l'affection des peuples, que la bonté des souverains, qui les reçoivent à cœur ouvert, et qui n'affectent point d'agir par des ressorts secrets, et de paraître artificieux, profonds, impénétrables dans leur conduite. *Je connais mes ouailles,* dit

(1) Ennod., l. 2, ep. 6.

le souverain pasteur de nos âmes, *et mes ouailles me connaissent* (1); elles savent bien que je ne les trompe point, que j'agis sincèrement, et que je ne cherche que leur bien qui m'est plus cher que la vie. Voilà la marque du bon pasteur; voilà le charme qui attire l'amour et la confiance des ouailles; car n'est-ce pas une grande consolation pour nous, et un grand attrait à l'oraison, d'avoir affaire à un si bon maître, dont toutes les caresses sont si amoureuses et les promesses si sincères, et qui traite si franchement et si familièrement avec nous ?

III. POINT.

Mais s'il aime tant la simplicité, et s'il la pratique si parfaitement en conversant avec nous, il ne faut point douter qu'il ne se plaise aussi avec les simples, et qu'il n'aime singulièrement ceux qui lui ressemblent. *Ses plus familiers entretiens*, dit Salomon, *sont avec les simples* (2); ou comme porte une autre version: *C'est aux simples qu'il ouvre tout son cœur et qu'il confie tous ses secrets. Ne vous approchez point de lui avec un cœur double* (3); il vous renverra comme cet homme intéressé qui, suivant les maximes de la sagesse du siècle, pensait faire fortune avec lui et qui lui promettait de le suivre partout; mais il lui répondit : *Les renards ont leurs tanières et les oiseaux du ciel ont leurs nids, mais le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête* (4); comme s'il eût voulu lui dire : Vous êtes trop fin pour moi, et vous prenez le vol trop haut. Je suis pauvre, je suis humble, je suis petit, je n'ai point de charges ni de richesses temporelles à départir. Ceux qui veulent être mes disciples, ne doivent rien prétendre dans le monde; j'aime les simples et les petits, je me plais avec eux, et les reçois volontiers dans ma compagnie.

(1) Joan. 14. 10. — (2) Prov., 3, 32. — (3) Eccli., 1. — (4) Luc., 9. 58.

La raison est parce que les âmes simples ne mettent point d'obstacle à ses lumères ni à ses inspirations, elles soumettent leur jugement à sa parole avec facilité et la reçoivent sans l'examiner. Elles sont sans faste, sans curiosité, sans attache à leur propre sens; elles font gloire de servir Dieu en simplicité de cœur, et de s'attacher aux vérités éternelles, sans se donner la liberté de les interpréter ou de les altérer par les raisonnements de la prudence humaine. Ce qui fait le sujet de notre gloire, c'est le témoignage que nous rend notre conscience, de nous être conduits en ce monde dans la simplicité du cœur et dans la sincérité de Dieu, et non dans la sagesse de la chair, mais dans la grâce de Dieu (1). L'esprit de Jésus, qui est la source de la vraie sagesse, ne s'accorde pas avec l'esprit du monde, qui est un esprit de finesse et de malice. Il y a opposition de sentiments et de volontés. Le monde méprise ce que Jésus-Christ estime, et Jésus-Christ méprise ce que le monde estime. Le monde hait ce que Jésus-Christ aime, et Jésus-Christ hait ce que le monde chérit. De là vient qu'il réprouve toute la sagesse du monde, et que la simplicité lui plaît, *parce que la prudence du siècle n'est point soumise à la loi de Dieu, et ne s'y peut soumettre* (2); au lieu qu'une âme simple met tout son contentement à exécuter les volontés de Dieu; son bon plaisir se trouve toujours en ceux qui prennent la simplicité pour le principe de leur conduite (3). Ils font un grand état de tout ce qui vient de sa main, ils estiment ses dons, ils respectent ses ordres et les exécutent avec une grande fidélité.

C'est par cette raison que Tertullien assure qu'il n'y a rien qui soit plus capable de connaître Dieu, qu'une âme saintement simple, rien qui le puisse mieux faire connaître (4). Rien ne le connaît mieux, parce qu'elle approche plus de la

(1) 2 Cor., 1. — (2) Rom., 8. — (3) Prov., 11. — (4) Tertull., advers. Valent.

simplicité divine, et chacun connaît mieux son semblable ; rien ne le peut mieux faire connaître, parce que le connaissant mieux, elle en peut aussi mieux parler. C'est pourquoi saint Paul donne cet avis très-important aux Corinthiens : *Si quelqu'un d'entre vous pense être sage selon le monde, qu'il devienne fou pour être sage* (1) ; c'est-à-dire qu'il aime cette sainte simplicité qui passe pour folie dans l'estime du monde, mais qui est la vraie sagesse dans l'estime des saints et de Dieu même. Car il y a une folie naturelle qui vient ou de naissance, ou de quelque accident, ou de quelque maladie ; il y en a une autre criminelle qui est un fruit du péché, qui rend un homme tout brutal ; mais il y en a une toute sainte, qui est un rayon de la vraie sagesse que les saints font éclater dans toute leur conduite ; et celle-ci est une excellente disposition pour la prière que nous appelons simplicité, dont le propre est de bannir toutes les réflexions de l'amour-propre, et de n'avoir qu'un seul regard, un seul mouvement d'amour vers Dieu, et dans cet amour une seule prétention de reposer dans le sein de sa bonté, lui laissant tout le soin de soi-même, sans se mettre en peine de rien, sans s'empresser et s'inquiéter, non pas même du désir des vertus ni de la recherche des moyens qui semblent nécessaires pour acquérir la perfection, non qu'elle néglige ceux qui lui sont prescrits, mais parce qu'elle met toute son application à les employer fidèlement, sans en chercher de nouveaux, sans se divertir à faire des retours sur soi pour voir ce qu'elle fait ou si elle est satisfaite, sachant bien que nos satisfactions et nos consolations ne satisfont pas toujours les yeux de Dieu, mais seulement ce misérable amour et ce soin intéressé que nous avons de nous hors de Dieu et de la considération de son service.

(1) 1 Cor. 3, 18.

PREMIER ENTRETIEN

DU CINQUIÈME JOUR.

L'esprit de Jésus est un esprit d'humilité.

« Apprenez de moi que je suis humble de cœur. » MATTH. 11. 29.

I. POINT.

L'humilité est le centre du cœur de Jésus, où il a réduit tous les secrets de sa sagesse, toute la sainteté de sa vie, toutes les grâces, tous les pouvoirs, toutes les grandeurs, toutes les délices et toutes les richesses qu'il possède et qu'il communique aux âmes qui lui sont fidèles. C'est dans l'humilité que toute sa doctrine et toutes les vérités évangéliques se trouvent recueillies et abrégées. Étant le Verbe du Père, il pouvait nous dire des merveilles (1) ; qu'a-t-il dit? quels secrets nous a-t-il appris? quelle leçon nous a-t-il faite? *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur.* Est-ce là, Seigneur, s'écrie saint Bernard, tout ce que vous avez à nous dire? Votre bouche est un ciel ouvert qui répand sur la terre de vives sources de lumière, ne nous apprendra-t-elle rien autre chose? Est-ce là que vous avez réduit tous les trésors de votre sagesse? Oui, sans doute, toute la sagesse chrétienne consiste à connaître Dieu et à se connaître soi-même. Il ne veut pas, dit saint Augustin, que nous apprenions de lui à faire des miracles, à créer des mondes nouveaux, à devenir tout-puissants, mais à être humbles de cœur comme lui.

(1) Joan. 7, 46.

C'est à l'humilité que tendent toutes les actions de sa vie. S'il est descendu du ciel, c'est pour remettre l'homme dans sa place qu'il a quitté la sienne, et qu'il est venu dans l'anéantissement, dans la faiblesse et le mépris, pour le ramener dans le chemin de la vérité, et lui montrer la voie qu'il doit tenir. Il est né dans une étable ; il a vécu dans l'abjection ; il est mort dans l'opprobre de la croix ; il a animé toutes ses vertus de l'esprit d'humilité ; n'est-ce pas une chose horrible et monstrueuse, qu'un Dieu s'anéantisse et qu'un ver de terre devienne orgueilleux ?

Enfin, c'est dans l'humilité qu'il a renfermé toutes les richesses qu'il a apportées du ciel. Voulez-vous entrer dans la connaissance des choses divines ? soyez humble ; l'esprit de Jésus vous découvrira des merveilles à l'oraison, et vous remplira de lumières. Celui qui le suit ne marche point dans les ténèbres. Voulez-vous trouver tous les trésors du ciel ? soyez humble. Comme les eaux découlent dans les vallées et les rendent fertiles, ainsi les pluies des grâces célestes se vont rendre aux âmes humbles et leur font porter beaucoup de fruit. Voulez-vous trouver la paix du cœur, la douceur de la vie, la félicité en terre ? soyez humble. Le miel que les abeilles tirent des fleurs du romarin et du thim est le meilleur et le plus abondant ; ainsi les consolations divines que l'on goûte dans les exercices d'humilité sont plus fréquentes et plus pures que dans les plus éclatants emplois. Voulez-vous acquérir toutes les vertus dans un haut degré de perfection ? soyez humble. L'orgueil est la racine de tous les vices, et l'humilité est la racine de toutes les vertus. La fleur se nourrit en sa racine, et se flétrit lorsqu'elle en est séparée ; aussi la vertu se perd, pour grande qu'elle soit, si elle n'est attachée à l'humilité. La racine est cachée sous la terre, elle est foulée aux pieds, elle n'a en soi ni beauté ni odeur, et néanmoins c'est d'elle que l'arbre reçoit la vie ; ainsi l'humble est méprisé, abaissé, foulé, mis en oubli, et c'est cela

même qui l'entretient et le fait croître. Afin que l'arbre vive longtemps, qu'il croisse bien haut et qu'il porte beaucoup de fruits, il faut que sa racine entre profondément dans la terre ; ainsi pour s'affermir dans la vertu, pour y croître et pour y persévérer, il faut avoir auparavant jeté de profondes racines d'humilité.

II. POINT.

Le fils de Dieu est descendu par quatre degrés jusque dans le centre de l'humilité. Le premier est le mépris qu'il a fait de tout l'éclat qui lui pouvait revenir de l'excellence mondaine, du crédit et de l'estime des hommes, des richesses, de la beauté, de la santé, de l'esprit, anéantissant tout cela dans son cœur, et s'en désappropriant par effet. Le faites-vous ainsi ? Gardez-vous bien de désirer l'estime et les louanges des hommes, de peur que Dieu ne vous paie de cette monnaie. Craignez les charges et les emplois honorables. A proportion que les rochers sont plus élevés, les précipices sont plus profonds et les chutes plus dangereuses.

Le cœur humble ne craint point de tomber, étant dans son néant il ne peut aller plus bas. L'humilité n'a rien au-dessous d'elle, ainsi elle est toujours bien assurée. Ne vous fiez point en votre esprit, et si Dieu vous a donné de grands talents naturels, n'entrez point en une vaine complaisance. Dieu n'a pas ôté aux démons les qualités naturelles. Le dernier de tous a plus d'esprit et de pouvoir que le premier des hommes, mais il n'en est pas moins méchant et misérable.

Le second est le renvoi qu'il a fait de tous les biens surnaturels à leur source, n'y cherchant que la gloire de Dieu et en laissant toute la disposition à son Père. Je ne cherche point ma propre gloire, *un autre la recherchera et me fera justice,* je lui en laisse le soin (1). Je n'ai rien de moi, et je

(1) Joann. 8, 50.

ne fais rien de moi. Voilà quelle doit être la disposition de votre cœur. Ne vous attribuer aucun talent, n'en désirer aucun pour votre intérêt, en laisser toute la disposition à Dieu, n'envier point ceux des autres, ne retirer aucune satisfaction propre de ceux qu'il vous donne, ni aucune complaisance de l'estime que les hommes en conçoivent quand on ne peut les leur cacher.

C'est une grande vertu de faire de grandes choses et de ne savoir pas qu'on est grand, de ne reconnaître pas sa sainteté lorsqu'elle éblouit les yeux du monde. Celui-là est véritablement serviteur fidèle, qui ne souffre pas qu'il demeure un seul rayon de la gloire de Dieu dans ses mains, et qui ne se glorifie pas de l'honneur qu'il a de servir comme d'organe à la puissance de son maître.

Le troisième est l'acceptation volontaire et amoureuse de toutes sortes de confusions et de mépris. Le Dieu de la gloire chargé d'ignominie et couvert d'opprobres, quel spectacle ! C'est peu que nous souffrions que Dieu nous humilie par lui-même, si nous n'avons les mêmes sentiments lorsqu'il nous humilie par les hommes. Ceux qui semblent être humbles, lorsqu'il ne se présente aucune occasion d'être humiliés, mais qui se troublent quand elle s'offre, ne sont humbles que par la vertu des autres; la paix et l'humilité ne logent pas chez eux, mais dans ceux qui les épargnent. Ils ressemblent aux eaux mortes et croupissantes des marais, qui ne sentent point mauvais tandis qu'on les laisse reposer, mais quand on les remue elles exhalent une puanteur étrange.

Le quatrième est le choix qu'il a fait du plus bas lieu du monde ; car *il est descendu,* comme dit saint Pierre, *jusqu'aux plus basses parties de la terre,* jusqu'aux pieds de Judas, jusqu'au néant. Un Dieu dans le néant ! quel exemple pour vous qui n'êtes rien, et qui ne pouvez céder à personne qui soit moins que vous ! Oh ! que c'est une rare vertu de voir que Dieu élève les autres dans les plus hauts degrés de

la grâce, et qu'on n'est qu'un atome en comparaison, sans s'attrister de sa petitesse. Il me semble que c'est de toutes les abjections celle qui est la plus difficile à aimer.

III. POINT.

Le Fils de Dieu s'est servi de trois moyens pour descendre dans ce centre.

1. Il s'y est jeté lui-même par la vue de la grandeur de sa divinité, par la vue du néant d'où son âme a été tirée, par la vue de nos péchés dont il a pris la confusion et la peine sur lui, par la vue de notre orgueil, pour suppléer au peu de respect que nous portons à son Père, et pour payer le mépris que nous faisons de ses grandeurs.

2. Il a permis aux hommes de l'y jeter, et toutes les créatures ont servi à son humiliation, parce qu'il l'a bien voulu ainsi.

3. Son Père même l'y a jeté, le traitant comme une victime d'expiation chargée de tous les crimes du monde, et en cette qualité *le regardant comme le dernier de tous les hommes* (1).

Admirez sa charité et son humilité, et reconnaissez qu'il n'y a que lui qui vous puisse donner, et la lumière, et l'amour, et la force nécessaire pour pratiquer cette vertu.

C'est par sa doctrine qu'il nous éclaire, c'est par son exemple qu'il nous attire, c'est par sa grâce qu'il nous fortifie et nous établit dans la pratique. Enfin, c'est par son amour qu'il nous fait trouver le repos et la joie, le paradis de cette vie dans ce divin exercice.

O mon Seigneur! je crains de me jeter dans cet abîme.

Venez, ne craignez point, ou vous m'aimez ou vous ne m'aimez point. Si vous m'aimez, suivez-moi; si vous ne

(1) Is. 53. 3.

m'aimez pas, gardez-vous de tomber dans la confusion éternelle. Si votre cœur ne brûle du feu de mon amour, il mérite de brûler dn feu de l'enfer.

DEUXIÈME ENTRETIEN

DU CINQUIÈME JOUR.

L'esprit de Jésus est un esprit d'obéissance.

« Celui qui vous écoute, m'écoute. »
Luc. 10, 26.

I. POINT.

Jésus, dans le sein de son Père, est un Verbe dominant, et en cette qualité il est l'objet de notre obéissance. Le propre du sage est d'ordonner, et Jésus est la sagesse increéée. Il est le bras du Père, *avec lequel* il a fait toutes choses. Sa toute-puissance lui donne donc le droit de commander et de régner sur toutes choses. *Il est la parole du Père, qui se fait entendre jusque dans le néant* (1). Il faut donc que les vivants l'écoutent, puisque les morts mêmes lui obéissent. Le Père éternel nous le commande. C'est la loi éternelle, il faut que tout le monde la reçoive. *C'est le Fils bien-aimé, il faut lui rendre son obéissance* (2), comme à notre roi légitime qui a commis son autorité à nos supérieurs, et qui nous déclare ses volontés par leur organe : *Qui vous écoute m'écoute* (3).

(1) Rom. 4. 17. — (2) Math. 3. 17. — (3) Luc. 10. 16.

Paroles saintes, qui nous apprennent quatre maximes importantes.

La première, qu'il ne faut pas regarder dans le supérieur, ni sa prudence, ni sa vertu, ni son crédit, ni sa faveur, mais seulement la personne de Jésus-Christ qu'il représente.

La seconde, qu'il ne faut point établir et appuyer notre obéissance sur notre intérêt, ou sur notre goût, ou sur notre jugement, ni obéir par complaisance, ou par crainte, ou par amitié, ou par respect humain, mais seulement par le motif du pur amour que nous avons pour Jésus-Christ.

La troisième, qu'on doit prendre la volonté du supérieur comme la volonté de Dieu, non parce que sa conduite est douce, charitable, juste et désintéressée, ni parce qu'il est grand serviteur de Dieu, mais parce qu'il est son interprète, et que c'est par lui qu'il nous parle.

La quatrième, que l'action d'obéissance ne tire pas son prix ni de l'éclat et du succès qu'elle peut avoir, ni de son importance, ni de son utilité, mais de ce que c'est la volonté de Dieu, sans laquelle les plus grandes actions ne sont rien, et avec laquelle les plus petites sont très-considérables.

Examinez-vous sérieusement là-dessus, et voyez si vous réglez votre obéissance sur ces maximes. Si vous étiez près de rendre l'esprit, pourriez-vous dire : Je n'ai jamais fait ma propre volonté, ou bien ce que disait l'abbé Zozime : *Depuis cinquante-deux ans que je suis en religion, je ne me souviens pas d'avoir rompu aucune règle.*

II. POINT.

Jésus, dans le sein de sa mère, est un verbe anéanti, et en cette qualité il est le modèle de notre obéissance. Il nous a voulu tracer en toutes les actions de sa vie un parfait exemple de cette vertu, et nous apprendre qu'elle doit être :

1. Prompte et ponctuelle dans l'exécution, sans différer, sans rien négliger, sans rien omettre.

2. Amoureuse dans l'acquiescement et la soumission de notre volonté, sans murmure, sans répugnance et sans réplique.

3. Humble dans la soumission de notre jugement, qui a peine à s'assujettir au sentiment des personnes pour lesquelles nous n'avons pas d'inclination ou d'estime, à moins que d'avoir bien dompté notre orgueil.

4. Universelle en toutes choses, grandes et petites, faciles et difficiles.

Jetez les yeux sur votre divin modèle, et voyez si toutes ces qualités ne se trouvent pas en un haut degré de perfection dans son obéissance. Il a exécuté de point en point tout ce qui était écrit de lui, et en mourant il a dit : *Tout est consommé.* Son obéissance pouvait-elle être plus ponctuelle ? Il est allé au-devant de ses ennemis, pour faire connaître à tout le monde la désir qu'il avait d'obéir à son Père jusqu'à la mort. Son obéissance pouvait-elle être plus amoureuse ? Il s'est soumis à la sentence d'un méchant juge qui prononçait l'arrêt de sa mort, honorant en sa personne le pouvoir qui lui avait été donné du ciel. Son obéissance pouvait-elle être plus humble ? Enfin, il s'est rendu obéissant en toutes choses depuis le premier jusqu'au dernier moment de sa vie, n'ayant jamais été un seul instant sans la croix, c'est-à-dire sans souffrance et sans douleur. Son obéissance pouvait-elle être plus universelle et de plus grande étendue. Regardez-vous dans ce miroir, vous y verrez ce que vous devez être et peut-être ce que vous n'êtes pas (1).

(1) Hebr. 5. 8.

III. POINT.

Jésus mourant en la croix nous a mérité le don du Saint-Esprit et la grâce nécessaire pour obéir; et en cette qualité il est le principe et la cause méritoire de notre obéissance. Qui le tient cloué à ce bois sacré, pour être l'homme de douleurs et l'objet de la dernière infamie, qui puisse noircir une âme innocente? L'obéissance. Quelle est cette obéissance, qui fait du roi de la gloire la butte des calomnies les plus atroces et des blasphèmes les plus horribles? L'obéissance qu'il nous enseigne, et celle qu'il pratique, pour nous obtenir la grâce de l'imiter. Lorsqu'il expira sur la croix, il nous laissa héritiers de son esprit, qu'il fit passer dans les membres de son corps mystique, pour animer par sa mort tous les enfants de l'Église. Voulez-vous vivre de cet esprit? soyez soumis à l'obéissance. Sainte Mechtilde méditant un jour sur la passion de Notre-Seigneur, et lui disant : *Seigneur, apprenez-moi à vous honorer comme il faut,* il lui répondit : *Attachez-vous à l'obéissanee en l'honneur de mes liens; soyez fidèle à garder vos règles pour l'amour de moi, et ne dites jamais, quoi que l'on vous commande : Cela n'est pas raisonnable.* Si vous aimez Jésus-Christ, vous ne direz jamais : J'ai de la peine à obéir, je n'aime point l'obéissance, car c'est la vertu qu'il aime le plus. Les âmes qui ont de la répugnance à ce qu'on leur commande, et qui ne la surmontent pas, méritent d'être éternellement esclaves du démon; au contraire, celles qui aiment l'obéissance auront une auréole particulière, et régneront avec Jésus-Christ dans la durée de tous les siècles. Ainsi soit-il.

TROISIÈME ENTRETIEN

DU CINQUIÈME JOUR.

L'esprit de Jésus est un esprit de pauvreté et de parfait dénûment.

« Bienheureux les pauvres d'esprit, parce que le royaume des cieux leur appartient. »
MATTH., 5. 3.

I. POINT.

Considérez que Jésus a embrassé la sainte pauvreté pour honorer l'indépendance et la suffisance divine, et dépendre absolument de la providence de son Père céleste.

L'âme chrétienne le doit imiter en ce point. Le vrai pauvre, à son exemple, se défait du soin que chacun prend de soi et de ses commodités. Il ne s'empresse point à faire nombre d'amis pour s'appuyer, il ne fait point fond sur son industrie, sur ses talents, sur son travail, ni sur tous les moyens que la prudence humaine prescrit pour mener une vie tranquille et commode; il lui suffit de savoir qu'il a un Père au ciel : il s'attache comme un enfant à la mamelle de sa providence; s'il lui donne en abondance, il le remercie; s'il lui donne peu, il le reçoit avec amour, s'il ne lui donne rien, il le souffre avec abandon, s'offrant d'un côté à patir, et de l'autre se confiant en ses soins paternels, contre toute apparence de raison (1). Voilà tout son revenu, avec cela il est trop riche. O Jésus! animez-moi de cet esprit, enrichissez-

(1) Matth. 4. 4.

moi de ce trésor. Que je quitte tout le soin de moi-même, pour me reposer en votre sein. J'acquiesce, mon Sauveur, à tous vos ordres, et je me reconnais indigne que vous pensiez à moi. Vous êtes tout mon bien et toutes mes richesses; je ne veux rien avoir ni posséder que vous. L'homme parfait, dit saint Jérôme, n'a rien que Jésus-Christ, ou s'il a quelque autre chose, il n'est pas encore parfait. Le vrai pauvre trouve tout en Jésus-Christ, il ne cherche point d'autre fonds. Si vous avez peur que l'on vous ôte quelque chose, vous ne pouvez pas dire à Notre-Seigneur : Vous êtes mon trésor et ma richesse.

II. POINT.

Considérez que Jésus a embrassé la pauvreté, pour mener une vie abjecte, vile, méprisée et dépendante des hommes. Car le pauvre est en mépris, on ne le recherche point, mais on se fait rechercher de lui. Il faut qu'il s'humilie, qu'il dépende, qu'il prie, qu'il soit sujet. La pauvreté l'avilit, il n'a ni crédit, ni faveur, ni emploi. C'est ce que le vrai pauvre prise dans cette vertu, à l'exemple de Jésus-Christ. Une pauvreté honorée, c'est peu de chose; mais une pauvreté méprisée, c'est la vertu de Jésus-Christ. Prenez bien cette pensée. Quand on ne tient compte de vous, dites en vous-même : Je suis pauvre. Quand il faut demander vos besoins et vaincre la difficulté qu'on y a, dites : Je suis pauvre. Soyez fort reconnaissant des biens qu'on vous fait. Contentez-vous quand on vous donne le plus vil, et dites : Je suis pauvre, en voilà encore trop pour moi. On en voit plusieurs qui veulent que cette pauvreté paraisse après leur mort. Qu'on fasse mes obsèques, disent-ils, sans pompe et sans appareil. Il ne faut point tant de choses pour ensevelir un mort. Quand les parents ou les amis donnent quelque chose à une personne religieuse, que doit-elle faire? Elle doit le recevoir avec un

esprit de reconnaissance et prier Dieu pour eux; mais aussitôt elle le doit porter à la supérieure, et lui dire : Je n'ai pas besoin de cela; je suis bien aise qu'il soit employé pour la communauté; je suis pauvre et je ne veux rien avoir. Oh! que ce sentiment est saint et agréable à Dieu!

III. POINT.

Considérez que Jésus-Christ a pris la pauvreté pour avoir l'occasion de souffrir et de patir. Il est aisé d'être pauvre quand rien ne nous manque, cela est fort naturel. Il est aisé de souffrir l'indigence extérieure, quand on est en santé, en consolation et dans l'affluence des biens célestes; c'est un effet de la grâce assez commun; mais d'aimer la pauvreté et de la porter comme Jésus dans la croix, dans les tourments, étant délaissé de Dieu et des hommes, accablé de souffrances au corps et à l'âme, c'est le haut point du dénûment. Si cela vous arrive, croyez que Jésus-Christ vous aime; car c'est ainsi qu'il traite ses amis, permettant qu'on l'oublie, et que les choses les plus nécessaires leur manquent. C'est ainsi que son Père l'a traité lui-même, permettant qu'il fût délaissé en la croix, et privé de tout secours de ses amis.

IV. POINT.

Jésus a embrassé la pauvreté pour être le roi des pauvres, pour être leur modèle, pour décrier les richesses, pour déclarer les riches roturiers dans son royaume, pour nous faire soupirer après les richesses du ciel, et nous dire, non tant de paroles que d'effet : *Amassez des trésors dans le ciel* (1). Ouvrez les yeux et considérez votre extrême pauvreté. Vous dites que vous êtes assez riche, et que vous ne prétendez

(1) S. Pasch. in Ps. 44.

pas être du nombre des grands saints. O aveugle! vous ne voyez pas que vous êtes tout misérable, tout dénué des biens célestes. Laissez-moi le soin de vos besoins, et ne songez qu'à me servir et à m'aimer.

PREMIER ENTRETIEN

DU SIXIÈME JOUR.

L'esprit de Jésus est un esprit de pureté.

« Une vierge s'occupe du soin des choses du Seigneur, afin d'être sainte de corps et d'esprit. » I. Cor., 7. 34.

Pureté de corps.

I. POINT.

Jésus aime singulièrement la pureté, et la possède avec une éminence incomparable. Il l'aime singulièrement à raison de son excellente beauté. Il ne fallait pas qu'il y eût aucune tache sur celui qui est le visage de Dieu, selon l'Écriture, et par conséquent le siége de la beauté. Comme il était plus beau que les anges par la pureté de son esprit, il devait être aussi le plus beau de tous les hommes par la pureté de son corps. Les vierges, à son exemple, ne doivent affecter d'autre beauté, dit saint Paschase, que celle de la pureté, qui donne à leur époux le glorieux titre du plus beau de tous les hommes (1).

(1) S. Pasch. in Ps. 44.

Il l'aime à cause du rapport qu'elle a avec la sagesse ; car il est la sagesse incréée. *Or la sagesse qui vient d'en haut est amie de la pudeur* (1). Ces deux vertus vont toujours de compagnie. C'est ainsi qu'elles apparurent à saint Grégoire de Nazianze, et lui dirent avec beaucoup de douceur : Ne craignez point, nous ne vous sommes point inconnues ; l'une d'entre nous est la sagesse, l'autre la chasteté ; nous venons de la part de Dieu pour demeurer avec vous, parce que vous nous avez préparé une demeure très-pure et très-agréable dans votre cœur.

Il l'aime, parce qu'il est le saint des saints. Or, la pureté est la sainteté du corps, comme la charité est la sainteté de l'âme, et Tertullien dit qu'elle a cette prérogative de voir Dieu de plus près que les autres. Il se fonde sur ce que dit saint Paul, que sans la paix de l'âme qui est la charité, et sans la pureté du corps qu'il appelle du nom de sainteté, personne ne verra Dieu dans sa gloire (2).

Enfin il l'aime parce qu'il est le roi du ciel et la source de la vie bienheureuse des saints. Or, la pureté, dit saint Bernard (3), est la seule vertu qui représente, dans le lieu et dans le temps de cette vie mortelle, l'état de l'immortalité glorieuse. Elle conserve ce vaisseau fragile du corps, et le maintient dans une sainteté inviolable, selon le conseil de l'Apôtre. Elle lui sert de parfum odoriférant semblable à celui dont on embaume les corps morts, pour les garantir de la pourriture. Elle resserre les sens, et ôte pour ainsi dire la chair à la chair, pour la faire vivre à la manière des corps bienheureux, l'empêchant de se relâcher par l'oisiveté, ou de se corrompre par des désirs déréglés, ou de se pourrir par l'ordure des sales plaisirs. Précieuse vertu ! heureux état des vierges, qui jouissez par avance des priviléges de la ré-

(1) Jacobi, 3, 17. — Clem. Alex., 3 pœdag. c. 5. — (2) Ad Hebr., 12, 14. — (3) Ep. 42.

surrection, et qui disputez en quelque façon de l'égalité avec les anges. Vous êtes déjà ce que nous serons un jour, vous vivez dans le siècle, sans prendre les pensées du siècle, vous égalez en demeurant chastes, comme vous faites, la noblesse des anges ; et ce qui est plus admirable, vous imitez d'une manière toute divine la pureté du Verbe incarné, dont l'âme glorieuse, prenant un plein empire sur son corps dès le moment de sa création, ne lui laissa de toutes les faiblesses de la chair que les souffrances et la mort. C'est pourquoi il ne faut pas s'étonner s'il aime singulièrement la pureté, puisqu'elle est née avec lui, et qu'il l'a apportée avec lui en venant au monde, comme son plus riche trésor. Considération qui nous doit rendre cette vertu très-aimable, puisque, dit le pape Xiste, ce qui est digne de la grandeur de Dieu, et ce qu'il a voulu posséder par préciput, ne peut être que très-honorable à la petitesse de l'homme (1).

II. POINT.

Le Fils de Dieu aime singulièrement les âmes pures et innocentes.

Il montre l'amour qu'il a pour elles :

1. Par le rang qu'il leur donne auprès de sa personne. *La pureté inviolable,* dit le Sage, *est la chose du monde qui nous approche plus de Dieu* (2), comme nous voyons dans le monde que les éléments les plus purs sont les plus élevés. Jésus-Christ les tient plus près de soi, parce qu'elles se séparent de tout ce qu'elles ont de plus cher pour lui adhérer, et cet éloignement des créatures leur donne un certain éclat qui les rend fort semblables à lui. C'est pourquoi saint Cyprien (3) dit que la chasteté ne cherche point d'ornement

(1) Xistus, 1 de castit. — (2) Sap. 6. 20. — (3) De bono pudicitiæ.

pour plaire aux yeux du divin époux ; elle est elle-même le plus doux charme de son cœur ; c'est elle qui nous unit étroitement à lui, et qui fait le bonheur des âmes où elle établit sa demeure, portant pour ainsi dire le paradis partout où elle va.

2. Il témoigne ce même amour par le soin qu'il prend de leur conduite ; car comme elles ne pensent qu'à lui (1), il n'a garde de se laisser vaincre en amour, ni de les mettre en oubli. Nous avons un soin particulier des choses rares et précieuses ; or, rien n'est plus précieux, ni dans le ciel, ni sur la terre, qu'une âme pure ; et puisqu'elles sont toutes dévouées au service de Jésus-Christ, il doit donc avoir soin de ce qui leur appartient; et c'est pour cela que Henri Suso ayant épousé la sagesse incréée par une grâce spéciale, prit depuis le nom de son ministre, pour montrer que ceux qui se consacrent à Dieu en pureté de cœur, doivent quitter tous les soins de la terre, et ne travailler que pour le service du divin époux, à l'exemple de sainte Cécile, *qui servait Jésus-Christ comme une abeille industrieuse,* ainsi que chante l'Église, s'immolant à la gloire de Dieu par autant de sacrifices qu'il y avait de moments dans la durée de la vie.

3. Il le fait encore paraître par les consolations qu'il leur donne, et par les caresses qu'il leur fait ; car si la sagesse se plaît à converser avec les hommes, qui doute qu'entre tous les hommes elle ne se plaise davantage avec les vierges. Saint Laurent Justinien étant agité de diverses pensées sur le choix de vie où il pourrait trouver la paix de son âme, la sagesse lui apparut, et lui dit : Pourquoi vous troublez-vous? vous cherchez partout le repos et la satisfaction de votre esprit, si vous voulez faire alliance avec moi, vous trouverez la paix que vous cherchez avec tant de passion.

4. Enfin, la dernière marque de son amour, c'est la com-

(1) 1. Cor. 7. 34

munication entière de ses biens et de son pouvoir, dont il est si libéral envers les âmes pures et innocentes, qu'il semble leur donner le sceptre de sa toute-puissance, et soumettre toutes les créatures à leur empire. Témoin ce saint abbé de Thébaïde, nommé Paul, qui maniait innocemment les serpents sans en recevoir aucune blessure ; et comme on lui demandait un jour d'où lui venait cette grâce si signalée, il répondit avec une grande simplicité : Pardonnez-moi, mes frères, la liberté que je prends de parler devant vous ; mais je puis dire en vérité que si quelqu'un se rend excellent dans la pureté de corps et d'esprit, toutes les créatures lui seront aussi soumises qu'elles étaient au premier homme, tandis qu'il demeura dans l'état d'innocence. O âme pure ! dit saint Bernard, que pouvez-vous rendre à ce souverain Seigneur, pour la faveur qu'il vous a faite de vous associer à ses pouvoirs, à sa table, à son trône et à sa couche royale (1)?

III. POINT.

Si l'amour ne peut se payer que par un amour réciproque, les âmes pures doivent aimer souverainement Jésus-Christ, puisque, comme dit saint Augustin, elles ne seraient pas pures s'il ne les avait singulièrement aimées, et que d'ailleurs il ne les a appelées à cet état de pureté, qu'afin qu'elles puissent l'aimer singulièrement de leur part. Ajoutez à cela qu'entre toutes les vertus, la plus nécessaire et la plus fidèle gardienne de la pureté, c'est l'amour de Notre Seigneur Jésus-Christ, qui est, dit saint Amboise, une fleur sortie de la tige de Jessé, qui a chassé du monde la puanteur de l'impureté, et l'a rempli de la douce odeur de la vie éternelle. Or, ce qu'il fait dans le monde, il le fait aussi dans le cœur où il règne

(1) S. Bern., serm. 2 de dom. 1 post Epiph.

par amour. Sa présence est fatale à tous les vices de la chair, une âme impure n'est pas digne de le recevoir.

D'où je conclus que toute l'affection des âmes innocentes, toute leur joie, tout leur plaisir doit être, dit saint Augustin, de Jésus-Christ, en Jésus-Christ, par Jésus-Christ et pour l'amour de Jésus-Christ.

De Jésus-Christ, c'est-à-dire que leur joie ne doit point avoir d'autre objet. Le frère Alphonse Rodriguez prenait sa chambre pour un sépulcre, sa vie pour un exil, sa profession religieuse pour un chemin épineux qui conduit à la vie éternelle par la mort de la croix, et il disait que c'était une folie de chercher des parfums agréables parmi les ossements des morts, de la joie dans un exil, et des fleurs parmi les épines.

En Jésus-Christ, c'est-à-dire dans sa grâce et dans son amour; car qui n'est point en sa grâce est hors de son centre, il ne peut jouir d'un vrai repos.

Avec Jésus-Christ, c'est-à-dire en sa présence; car si l'amour de Jésus-Christ est maître de notre cœur, nous l'aurons toujours présent à nos pensées.

Par Jésus-Christ, c'est-à-dire qu'il faut entrer par ses saintes plaies dans son cœur, et y puiser notre joie, comme à la source des vrais plaisirs.

Pour Jésus-Christ, c'est-à-dire qu'il faut renvoyer toute notre joie à son principe, et reconnaître humblement que nous lui sommes redevables de toutes les vertus qu'il met en nous, imitant cette sainte abbesse, nommée Sara, qui ayant soutenu avec un courage héroïque de furieux combats contre la chasteté, entendit la voix du démon qui lui disait par une flatterie artificieuse et maligne : *Tu m'as vaincu, Sara ;* mais la sage fille, qui n'ignorait pas les ruses de son ennemi, lui répartit : *Ce n'est pas moi qui t'ai vaincu, c'est mon Seigneur Jésus-Christ.* C'est lui en effet qui est l'auteur et le fruit de la virginité, le don et celui qui le donne, l'époux et

le gardien des vierges ; c'est lui qui conserve leur beauté, c'est lui qui leur donne la persévérance, et enfin c'est lui qui les couronne et qui les fait régner dans l'éternité (1).

DEUXIÈME ENTRETIEN

DU SIXIÈME JOUR.

L'esprit de Jésus-Christ est un esprit de pureté.

« Nous ne sommes pas capables de former de nous-mêmes aucune bonne pensée, comme de nous-mêmes ; mais c'est Dieu qui nous en rend capables. »
2. Cor. 3. 5.

Pureté d'esprit et de pensées.

I. POINT.

La pureté d'esprit est le but où doivent tendre tous les exercices de la vie spirituelle, parce que, comme le feu vole à son centre avec une extrême vitesse, lorsqu'il est pur et qu'il ne trouve point d'obstacle, de même le cœur qui est exempt de tache, et dégagé de toutes les choses de la terre, s'élève sans peine, et s'unit au souverain bien, qui est le centre de son repos et de sa perfection.

Mais quiconque veut sérieusement s'appliquer à purifier son cœur doit commencer par la pureté de ses pensées, parce que c'est en cela que consiste toute la force de l'âme, comme la force de Samson était cachée dans ses cheveux. Les

(1) S. Pasch. in Ps. 44.

bonnes pensées sont comme les fleurs qui nous promettent les fruits des bonnes œuvres, et de là dépend toute la sainteté que nous pouvons espérer en cette vie. C'est le principal ressort de notre conduite intérieure, et il n'y a rien qui soit plus propre à toucher, à émouvoir et à fléchir nos volontés, que les bons sentiments et les lumières que Dieu nous donne. C'est par là que les anges nous gouvernent et qu'ils portent, pour ainsi dire, notre âme dans leurs mains, en l'éclairant et l'enlevant vers le ciel, par les inspirations, les vues, et les saintes pensées qu'ils lui communiquent.

Or, pour arriver à ce degré de pureté, il est très-important et même nécessaire de regarder souvent et d'entrer le plus qu'il est possible dans le divin cœur de Jésus, parce que c'est le miroir qui nous découvre les taches de notre âme, et la claire fontaine de toute pureté, qui nous donne de l'eau pour les laver.

Considérons donc cet admirable cœur comme un ciel sans nuages et tout brillant de lumières, dont la sérénité ne fut jamais troublée, ni offusquée d'aucune pensée, je ne dis pas impure, mais inutile et superflue. S'il n'entrait dans notre esprit aucune idée qui ne fût sainte et céleste, ce serait une vive image de la divine nature et de ses perfections infinies; mais cette glace délicate se salit aisément par l'oubli de Dieu et des choses spirituelles, et par le souvenir des choses de la terre, et par la multiplicité des images impures et grossières dont il se remplit par l'artifice du démon et par le désordre de ses inclinations déréglées. Qui verrait la confusion des pensées qui entrent dans notre cœur, en l'espace seulement d'une heure, serait également surpris et de leur qualité et de leur nombre. Les unes l'amusent, comme les pensées oiseuses; les autres l'enflent, comme les pensées de vanité et d'orgueil; les autres le corrompent, comme les pensées lascives et impudiques; les autres le déchirent, comme les soins et les inquiétudes du siècle; les autres le dessèchent et le

tuent, comme les pensées chagrines et mélancoliques ; mais toutes ensemble le souillent et le flétrissent, en l'attachant à la terre et l'éloignant de Dieu qui est la source de toute pureté. Il n'y a que le cœur de Jésus qui n'a jamais admis aucune image qui ne fût toute pure et toute divine. Il était jour et nuit occupé de Dieu, dont la claire vue n'était jamais interrompue, non pas même un instant, non plus que le soleil n'interrompt jamais l'écoulement de ses rayons. Il ne s'oubliait point de nous, et le soin de notre salut ne sortait point de sa mémoire. Et parce que la gloire de son Père et le bonheur de ses élus étaient attachés à ses souffrances et à sa mort, l'image de la croix était aussi toujours présente à sa pensée. Tout ce qui n'avait point de rapport à l'un de ces trois objets, n'entrait point dans son esprit, et s'il avait une connaissance claire et distincte de tout ce qui se passe dans le monde, ce n'était que pour en corriger les défauts, et veiller à la conservation de l'univers.

II. POINT.

Je dis bien davantage, non-seulement il n'entra jamais dans son cœur aucune pensée inutile, mais il n'y en pouvait pas entrer, parce qu'étant inséparablement uni à la première vérité et à la sainteté increéée, il n'était pas capable ni de fausseté, ni d'erreur, ni d'ignorance, ni d'oubli, ni d'aucune idée qui fût ou défectueuse ou inutile. Ajoutez à cela le grand pouvoir qu'il avait sur toutes ses pensées, n'en recevant aucune que par un choix volontaire, et ne s'en occupant qu'autant qu'il le voulait et qu'il le jugeait à propos.

Cette perfection est rare et singulière en sa personne. Les plus grands saints n'éprouvent et ne ressentent que trop souvent l'importunité des objets, qui entrent malgré eux dans leur cœur, et le tumulte des pensées qui s'y jettent en foule, soit par surprise, ou par force, ou par violence. C'était le sujet

des plaintes amoureuses que saint Antoine adressait au Fils de Dieu, lui disant avec une sensible douleur : Seigneur, je me veux sauver, et mes mauvaises pensées me troublent et traversent sans cesse mes bons désirs (1). C'était le sujet des soupirs de saint Jérôme dans sa solitude (2), et des regrets de David qui se plaignait que son cœur l'avait quitté (3).

A vrai dire, il n'y a que le cœur de Jésus qui soit le maître de ses pensées ; nous pouvons bien désavouer et rejeter celles qui se présentent lorsqu'elles sollicitent le consentement de notre volonté ; mais nous ne pouvons pas toujours les prévenir, ni empêcher qu'elles ne nous attaquent et nous surprennent (4). Cette grâce ne peut venir que du cœur de Jésus-Christ, qui est le cœur de la sagesse incarnée, dont le propre est de présider à tous les sages conseils et à tous les bons sentiments de ses élus.

III. POINT.

De là vient qu'il ne dispose pas seulement de ses propres pensées, mais qu'il a un souverain pouvoir sur toutes les pensées des hommes ; en sorte qu'ils ne sont pas capables, sans son assistance et son secours, d'en former une seule qui soit sainte, ni d'empêcher ou repousser celles qui sont criminelles (5). Jésus est le seul gardien de notre cœur, qui est le lieu de ses délices, il lui en faut confier la clef, afin qu'il n'y entre rien que par sa permission. C'est dans son cœur que nous devons prendre toutes les vues et tous les sentiments qui nous portent à Dieu ; car c'en est la source, et tout ce qu'il y a jamais eu de bon dans tous les cœurs des hommes est un fruit de ses mérites. Ramassez toutes les plus sublimes

(1) S. Antonius apud S. Antoninum, part. 1., tit. 2, c. 8, § 2. — (2) Vide S. Hier., l. advers. Luciferianos. — (3) Ps. 39. 13 — (4) S. Antoninus, ibidem. — (5) 2 Cor., 3.

pensées que les saints nous ont laissées dans leurs écrits, ou qui sont demeurées cachées dans leur intérieur et connues à Dieu seul, ce ne sont que des rayons de ce soleil et des gouttes d'eau de cette grande mer. Oh ! quel trésor en sagesse ! oh ! quel abîme de lumières !

C'est de ce même cœur que nous devons tirer la force pour étouffer les mauvaises pensées dans leur naissance, la grâce pour les prévenir, et les remèdes pour en guérir les plaies et effacer les taches. C'est le rasoir mystique, comme dit saint Paulin, propre à retrancher la superfluité de nos pensées, à couper la racine des vices, à purifier et orner notre cœur, à rendre notre âme agréable aux yeux de Dieu, et à la mettre en liberté, en détruisant toutes les images impures des choses périssables et terrestres, qui sont les liens de notre servitude. C'est la pierre vive, contre laquelle il faut briser la tête du serpent, c'est-à-dire la mauvaise pensée, qui est le commencement de tous les vices. C'est la fontaine de la vie, d'où sortent ces ruisseaux d'eau claire où les colombes, c'est-à-dire les âmes chastes et innocentes, se lavent et deviennent blanches comme le lait. Oh ! quelle doit être la pureté de ce sacré cœur, duquel est sortie une liqueur précieuse qui a purifié toutes les immondices de la terre (1).

Enfin, c'est par l'union intime de ce cœur avec le nôtre que nous arrivons à la parfaite pureté de nos pensées, qui consiste principalement en quatre choses.

La première est de prendre toujours des pensées de rigueur pour nous, en retranchant toutes les inutiles où l'amour-propre cherche son divertissement ; les naturelles où il s'attache sous prétexte de nécessité, comme celles du boire et du manger, et les soins excessifs de la santé et des commodités du corps ; et enfin les criminelles qui flattent les inclinations de la nature corrompue, et qui nous portent au luxe, à l'impu-

(1) Cassianus, l. 6, c. 13.

reté et à l'orgueil ; car il importe peu qu'elles viennent de nous ou de l'esprit des ténèbres. Comme il est impossible de faire un juste discernement entre la faiblesse du cœur et la morsure du serpent, comme dit saint Bernard, aussi est-il inutile, vu que de quelque côté qu'elles viennent elles sont également dangereuses, et il les faut fuir avec une même vitesse (1).

La seconde est de prendre toujours des pensées de douceur pour le prochain, et n'en former que des jugements favorables (2). C'est une marque de relâchement d'être si prompt à juger ou à mal penser des autres. Cela montre un esprit dissipé qui pense à ses propres défauts, et qui est tout épanché au dehors. C'est encore un signe de peu de charité, car la charité n'est point susceptible de soupçon, de jalousie ni d'envie. *Ne jugez point, afin que vous ne soyez point jugé ; car vous serez jugé comme vous aurez jugé les autres, et vous serez mesuré à la même mesure que vous aurez mesuré les autres.* L'aigreur que vous aurez conçue contre votre prochain, aggravera les fautes dont vous serez accusé devant Dieu au jour du jugement, comme dit saint Chrysostôme (3).

La troisième est de prendre toujours des sentiments sincères et véritables des objets qui se présentent, donnant à chacun l'estime qu'il mérite et qu'il en faut avoir, sans se laisser préoccuper des fausses opinions des hommes et des vaines apparences du siècle. Les âmes lâches qui suivent le jugement des mondains, et qui ont la même estime des biens du siècle, sont aussi sujettes aux mêmes troubles et aux mêmes gênes d'esprit. Mais ceux qui en font un généreux mépris, et qui ne prisent rien que ce qui est immortel, font en peu de temps un progrès considérable en toutes sortes de vertus, parce que leurs pensées étant pleines d'une sagesse céleste, soulagent et adoucissent notablement leurs peines et leurs

(1) S. Bern., serm. 52 in Cant. — (2) S. Hier., epist. 22. — (3) Hom. 3 ad popul.

travaux ; au lieu que celle des autres ne leur servent que d'un poids insupportable qui les attache à la terre, et fait de leur cœur une prison ténébreuse où ils tournent sans cesse la meule du moulin comme des bêtes, et travaillent sans fruit et sans récompense comme des esclaves du démon.

La quatrième est d'avoir toujours pour Dieu des sentiments de respect, et de ne perdre point, s'il est possible, le souvenir de sa présence ; car il n'y a rien qui soit plus agréable à Dieu que le recueillement d'une âme qui pense toujours à lui, et qui ramasse toutes les forces de son cœur pour s'attacher uniquement à sa bonté. Cet unique regard, cette vue très-pure et très-simple est le trait amoureux qui blesse le cœur de l'époux, et qui attire sur nous ses plus tendres complaisances. Sans cela, il est difficile de parvenir à un haut degré d'oraison, et nous savons que la main de l'ange qui enleva le prophète Ezéchiel entre le ciel et la terre, ne le prit que par un cheveu pour le porter en Jérusalem, non plus que celui qui porta le prophète Habacuc en Babylone sur la fosse aux lions, afin de secourir Daniel ; pour nous montrer que celui qui s'oublie de la présence de Dieu, et qui ne s'étudie pas à simplifier ses pensées et à les recueillir dans un regard, n'arrivera jamais à la contemplation, et ne fera pas même beaucoup de fruit dans le monde, quelque peine qu'il prenne pour la conversion des pécheurs.

IV. POINT.

Pour donc faciliter cette importante pratique, je dis qu'il n'y a rien ni de plus efficace ni de plus doux que d'unir son cœur au cœur de Jésus, de mettre l'amour de Jésus-Christ dans notre cœur, ou de renfermer tout notre amour dans le cœur de Jésus-Christ ; car c'est l'amour de la sagesse incarnée qui triomphe de toutes les pensées de la terre, et qui bannit de notre cœur l'amour-propre qui en est la source. C'est lui

qui nous inspire des pensées pacifiques et charitables à l'endroit de notre prochain, et qui nous fait dire à son exemple : Je n'ai pour mes frères que des pensées de douceur, de concorde, de complaisance et d'amour ; c'est lui qui nous fait juger sainement de toutes choses, et qui dissipe toutes les illusions du monde et du démon ; c'est lui qui lie toutes nos pensées, et qui nous met dans une heureuse impuissance de nous occuper d'aucun objet qui n'ait du rapport à son service. O amour précipité ! amour violent ! amour impétueux ! qui ne permettez pas qu'on pense à d'autre chose qu'à vous, qui n'avez pour tout le reste que du dégoût et du mépris, vous contentant de vous-même et suffisant vous seul à vous-même. Vous triomphez en vous-même, et vous assujettissez à votre empire le temps, la raison, la pudeur, le conseil et la prudence, et vous occupez tellement le cœur de l'épouse, que tout ce qu'elle pense et tout ce qu'elle dit ne parle que de vous, ne respire que vous et rien autre chose (1). Heureux celui qui prépare un si glorieux triomphe à Jésus-Christ, et qui s'attache si fortement à lui, qu'il n'a point d'autre pensée que de lui plaire ! Heureux celui qui rend à la fille de Babylone tout le mal qu'elle nous fait, et qui écrase tous ses enfants contre la pierre, c'est-à-dire qui étouffe toutes les pensées mauvaises dès leur naissance, dans le cœur de Jésus-Christ (2) !

(1) S. Bern., serm. 39 in Cant. — (2) S. Ambr., l. 2 de pœnit., c. 11.

TROISIÈME ENTRETIEN

DU SIXIÈME JOUR.

L'esprit de Jésus est un esprit de pureté.

« Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu. »

MATTH. 5. 8.

Pureté de cœur et de désirs.

I. POINT.

Notre cœur n'est pas moins déréglé dans ses désirs que dans ses pensées. Nous désirons trop de choses, nous les désirons trop, nous ne savons ce que nous voulons, nous voulons ce que nous ne pouvons, nous ne voulons pas ce que nous devons, et par un étrange aveuglement, nous rendant propriétaires de nos désirs, nous voulons que Dieu s'accommode à nos inclinations, au lieu de les soumettre à sa volonté qui est la souveraine règle de tous les bons désirs. Le Fils de Dieu a pris un cœur d'homme pour remédier à ces désordres, et nous tracer un modèle sur lequel nous puissions régler les nôtres. *La grâce de Dieu notre Sauveur a paru à tous les hommes,* dit saint Paul, *et elle nous a appris à renoncer à l'impiété et aux désirs du siècle, pour vivre en ce monde sobrement, justement et religieusement. Attendant la béatitude que nous espérons, et l'avénement glorieux du grand Dieu notre Sauveur Jésus-Christ, qui s'est livré lui-même pour nous, afin de nous racheter de tout péché et de nous purifier, pour se faire un peuple chéri par-dessus tous, et porté aux bonnes*

œuvres (1). Paroles saintes, qui nous excitent à purifier nos désirs par quatre considérations puissantes, prises du cœur et de la personne de Jésus-Christ.

La première regarde l'exemple qu'il nous a donné dans son premier avénement, nous apprenant à bannir de notre cœur, comme il a fait, le désir des richesses, des plaisirs et des honneurs du siècle, afin de vivre dans le siècle présent avec tempérance, avec justice et avec piété, en quoi consiste la parfaite pauvreté d'esprit et la pratique de tous les vœux religieux ; car celui qui ne désire rien dans le monde, ni biens, ni honneurs, ni plaisirs, est parfaitement pauvre par le mépris des richesses, parfaitement chaste par l'horreur de toutes les voluptés du corps, et parfaitement obéissant par la fuite de tous les honneurs. Or, qui l'a jamais fait si parfaitement que Jésus-Christ, qui dès le premier moment de sa vie passible, s'est dénué de toutes choses, fermant son cœur à tout ce qui flatte la convoitise des hommes, pour y loger le seul désir d'accomplir la volonté de son Père et de procurer notre salut (2) ?

La seconde est la récompense qu'il nous promet à son dernier avénement, dont la gloire et le bonheur devraient faire mourir en nous tous les désirs de cette vie périssable ; car que peut désirer sur la terre celui qui aspire à la couronne du ciel? O mon Sauveur, l'unique objet de mon cœur, que désiré-je dans le ciel, sinon vous? et que puis-je souhaiter sur la terre, que vous seul? Ma chair et mon cœur sont dans la défaillance. L'ardeur du désir qui me consume a détruit et anéanti toutes les affections de la terre, vous êtes le Dieu de mon cœur et mon partage pour jamais (3).

La troisième est l'excès de sa bonté et la générosité de son cœur, avec laquelle il s'est donné à nous, pour nous purifier dans son sang et nous délivrer du péché ; car si Jésus-Christ

(1) Ad. Titum. 2, 12 12, 13 st 14. — (2) Ps 39. 9. — (3) Ps. 72. 26.

se donne à nous, pourquoi n'accepterons-nous pas une donation qui nous est si avantageuse? Or, nous ne pouvons recevoir Jésus-Christ que dans le cœur, ni le posséder parfaitement s'il n'y entre ; et jamais il n'y entrera s'il le trouve déjà occupé de l'amour du monde, et souillé par l'impureté des désirs de la terre. D'ailleurs, si Jésus-Christ se donne à nous, il est juste que nous nous donnions réciproquement à lui ; mais comment nous donnerons-nous à lui, si nous sommes déjà pris et possédés par des désirs périssables?

La quatrième est le prix du sang qu'il a tiré de son cœur pour nous racheter de la tyrannie du démon, et nous rétablir dans la possession des biens célestes. Il n'est pas raisonnable que nous perdions par notre faute ce qui lui a coûté si cher, et que nous rendions ses travaux et ses souffrances inutiles, en nous attachant aux biens du monde ; car pendant que nos désirs seront tournés vers la terre, jamais nous ne serons en liberté, nos passions déréglées seront autant de liens avec lesquels Satan nous tiendra captifs sous son empire (1). Jamais nous ne serons parfaits disciples de la croix. Il n'y a point de plus visible marque qu'une âme n'est pas de bonne intelligence avec l'esprit de Jésus-Christ, que lorsqu'elle sent une grande multiplicité de désirs qui l'agitent, parce que lorsqu'on goûte et qu'on trouve qu'il a toutes sortes de saveurs et de charmes, on néglige tout pour le suivre, et l'âme n'a plus qu'une affaire, qui est de se lier étroitement à sa bonté. Jamais nous ne jouirons de la paix et de la tranquillité de l'esprit ; tandis que notre cœur ne sera pas où Dieu le veut, il ne sera point en repos. Il est capable d'un bien infini qu'il ne trouvera jamais que dans la fin de ses désirs. Un désir déréglé a troublé la paix du ciel, faut-il s'étonner s'il trouble la paix de la terre (2)? Enfin, jamais nous ne ferons aucun progrès dans la vertu, ni dans la pratique des

(1) Ps. 139. 9. — (2) S. Bern.. in declamat. de Crucifero loquitur.

bonnes œuvres, ni dans l'union avec Dieu. Il n'y a point de plus dangereux écueil pour le salut, ni de plus grand empêchement de la perfection qu'un désir mal mortifié, qui est la racine venimeuse qui corrompt toutes les bonnes œuvres et qui produit tous les vices.

Toutes ces considérations prises du cœur de Jésus-Christ nous obligent étroitement à mortifier le nôtre; mais ce n'est pas assez d'en bannir les mauvais désirs pour suivre son exemple, il faut encore y entretenir ce feu des saints désirs qu'il a apporté du ciel, afin de l'allumer sur la terre.

II. POINT.

Je trouve quatre vives flammes qui brûlaient continuellement dans son cœur. La première est le grand désir qu'il témoigna à ses apôtres le jour de la cène, lorsqu'il leur dit ces paroles : *J'ai eu un désir extrême de manger cette Pâque avec vous avant que je souffre* (1). Ce qui nous montre avec quelle ardeur nous devons nous approcher de sa sainte table, pour y prendre le pain céleste que nous ne recevrons jamais avec tant de désir qu'il en a eu de le donner ; car il semble que cet adorable mystère était le centre de ses actions, et que l'ayant accompli il crut qu'il avait heureusement achevé le cours de sa vie, et qu'après ce grand chef-d'œuvre d'amour il ne lui restait plus rien à faire, mais seulement à souffrir et à mourir pour nous dans la croix. C'est ici le second objet de ses désirs, dont il fit assez paraître la chaleur, lorsqu'il dit avec tant de force: *Je dois être baptisé d'un baptême; oh! qu'il me tarde qu'il s'accomplisse* (2) ! Il regardait la croix comme l'autel sur lequel il devait consommer le sacrifice de propitiation pour la rédemption du monde. Voilà pourquoi il soupirait après elle, et la souhaitait avec empressement;

(1) Luc., 22, 15. — (2)

car le désir qu'il avait de souffrir n'était qu'un effet d'un autre désir encore plus pressant, je veux dire de cette soif violente du salut de nos âmes, qui lui fit dire, dans l'extrémité de ses douleurs : *Sitio*, j'ai soif. Hé! Seigneur, quelle est cette ardente soif qui vous brûle et vous fait languir? je brûle du désir de votre salut, de votre repos, de votre sanctification, de votre bonheur éternel (1). Mais le plus grand de tous ses désirs était de glorifier son Père, et de le faire régner par amour dans le cœur des hommes. *Je suis venu,* disait-il, *jeter le feu sur la terre, et que désiré-je, sinon qu'il s'allume* (2)? Voilà quelles étaient les saintes ardeurs du cœur de Jésus, que les pères nous représentent comme l'ambre du prophète Ezéchiel au milieu des flammes, comme l'encens qui s'évaporait sur l'autel des parfums, ou comme une fiole pleine d'une liqueur précieuse qui se répandait dans le sein de son Père éternel, ne souhaitant rien plus que de se fondre et s'anéantir pour son service.

Voilà l'exemple sur lequel tous les saints se forment ; voilà le feu qui échauffe, qui brûle, qui embrase leurs cœurs. Leur désir est de souffrir pour Dieu, parce qu'il n'y a point de plus grande marque de l'amour que Dieu leur porte, parce qu'il n'y a rien qui contente davantage l'amour qu'ils ont pour Dieu, parce qu'il n'y a point de voie plus sûre pour arriver à la couronne, parce que c'est le meilleur moyen de devenir semblable à Jésus-Christ, et de se transformer en lui par amour. Ainsi saint André voyant la croix qui lui était préparée, s'écria de joie : O croix que j'ai si longtemps désirée ! Ainsi sainte Catherine de Sienne, voyant les deux couronnes que Notre-Seigneur lui offrait, courut à celles d'épines, et l'enfonça dans sa tête avec une ardeur incroyable. Ainsi sainte Thérèse ne se lassait point de dire en la présence de Notre Seigneur : *ou souffrir ou mourir;* si grand

(1) Drogo, de sacram. Dom. pass. — (3) Luc, 12, 49.

était le désir qu'elle avait de souffrir pour son amour. Ainsi Notre-Seigneur demandant au bienheureux Jean-de-la-Croix ce qu'il désirait pour récompense de ses services, lui répondit qu'il ne désirait autre chose que la grâce de souffrir et d'être méprisé pour l'amour de lui. Leur désir est de jouir de Dieu, et ce désir les fait languir et souhaiter la mort avec plus d'ardeur que les mondains ne souhaitent la vie. Ainsi saint Paul disait : *Je désire la mort pour voir mon Sauveur et jouir de sa présence* (1). Ainsi David soupirait fort tendrement, et disait : *Mon âme brûle d'une soif ardente de jouir de Dieu, quand irai-je paraître devant la face de mon Dieu* (2) ? Ainsi l'épouse priait qu'on lui donnât des fruits et des fleurs pour l'appuyer et soulager sa langueur, parce que le désir de voir Dieu s'augmente souvent de telle sorte, que non-seulement les saints sentent leurs forces corporelles s'affaiblir et défaillir, mais ils se trouvent quelquefois en danger de perdre la vie. Leur désir est de s'unir à Dieu par l'oraison continuelle et par la sainte communion qu'ils regardent comme le paradis de la terre. Ils y vont avec une faim indicible, et ils n'en sortent que comme les bienheureux sortent du ciel avec le désir d'y retourner. *Tôt, tôt,* disait sainte Catherine de Gênes, *apportez-moi le pain de la vie.* Les eaux ne sortent de la mer qu'avec peine et par de petites veines, mais elles y retournent en foule avec une grande rapidité; ainsi les âmes saintes vont à l'oraison et à la sainte table avec avidité, et si quelquefois elles sont obligées de quitter Dieu pour Dieu, ou s'il se cache pour les éprouver, hélas ! avec quel souci et avec quelles amoureuses inquiétudes le cherchent-elles, avec quels soupirs le rappellent-elles, avec quels désirs disent-elles : Venez, Seigneur, venez au plus tôt, ou comme l'épouse : Venez, mon bien-aimé, cherchons la solitude, quittons les conversations mondaines, sortons du matin avant que nous

(1) Phil., 1. — (2) Ps. 41. 3.

soyons empêchés et embarrassés dans les affaires (1). Ah! quand sera-ce que je serai tout à vous, et que vous serez tout à moi. Ou bien, comme dit David, qui me donnera les ailes de la colombe pour m'éloigner des créatures et reposer en Dieu? Ah! que c'est une chose dure que d'avoir à traiter avec les créatures, disait sainte Thérèse, pleurant tendrement et s'affligeant sensiblement, lorsqu'elle se voyait divertie de la présence de son époux par les personnes du monde. *O Seigneur! le souvenir de votre nom est tout le désir de mon âme. Mon âme soupire après vous durant la nuit, et le matin à mon réveil mon cœur se tourne vers vous et ne peut penser qu'à vous* (2). Enfin, leur désir est de servir Dieu, de louer Dieu, de parler de Dieu, de lui gagner des âmes, et d'avancer sa gloire et son honneur. Elles ne veulent vivre que pour servir et aider le prochain; et l'on sait que l'Apôtre désirait d'être anathème pour ses frères, afin de les attirer à Jésus-Christ. Oh! combien font-elles de pénitences, combien versent-elles de larmes, combien trouvent-elles d'inventions, combien de vœux adressent-elles à Dieu pour la conversion des pécheurs!

III. POINT.

Imitez ces grands serviteurs de Dieu, et tâchez d'allumer ces vives flammes dans votre cœur. Souvenez-vous qu'un bien infini mérite des désirs infinis; qu'on ne le possède qu'à proportion qu'on le désire, mais qu'on ne le désire jamais parfaitement, que lorsqu'on en jouit parfaitement, et qu'on en peut avoir une jouissance parfaite, qu'on n'en ait en même temps un désir parfait (3). Considérez qu'il n'y a rien qui purifie mieux notre âme et qui efface si bien

(1) Cant. 7. 11. — (2) Is. 26. 8. — (3) S. Bern., serm. 2 omnium sanctorum.

les taches qui la souillent, ni qui la rende mieux disposée à recevoir Jésus-Christ, qu'un saint désir de le servir, qui est le feu qui doit précéder sa venue (1); que c'est le charme qui l'attire et qui obtient de sa bonté tout ce qu'on demande; que c'est ce qui lui rend toutes nos bonnes œuvres et nos prières agréables; que Dieu ne révéla pas ses secrets à Daniel à cause de ses jeûnes, mais à cause de la ferveur de ses désirs (2), et enfin qu'il n'y a rien de plus utile pour la perfection, de plus nécessaire pour le salut, ni de plus propre pour adoucir toutes les difficultés et toutes les peines qu'il faut souffrir dans la poursuite de la vertu; que c'est le fondement de la vie spirituelle, le progrès et la fin; que c'est ce qui donne la persévérance, ce qui consomme les saints, et ce qui fait les martyrs sans les faire souffrir le martyre, puisque c'est le plus doux lénitif de leurs souffrances (3).

PREMIER ENTRETIEN

DU SEPTIÈME JOUR.

L'esprit de Jésus ne craint point le mépris.

« N'est-ce pas le fils d'un charpentier? » MATTH. 13. 55.

I. POINT.

Considérez que Jésus-Christ a fui l'honneur, et pour cet effet il a voulu être inconnu l'espace de trente ans, et mener une

(1) Ps. 96. 3. — (2) S. Laur. Just., c. 6, de perfecta mon. convers. — (3) Ibidem.

vie cachée. Imitez ce beau modèle, et faites état que *vous êtes mort, et que votre vie est cachée en Dieu avec Jésus-Christ* (1). Or, les morts sont cachés dans leur tombeau, le monde n'y pense plus, et quand ils sortent de leur sépulcre ils épouvantent les hommes. Aimez donc à ne connaître personne, et à n'être connu, c'est-à-dire prisé ni estimé de personne, et lorque *Jésus-Christ, qui est votre vie, paraîtra* (2), vous paraîtrez aussi avec lui dans la gloire. C'est dans le ciel qu'il faut désirer de paraître et non pas sur la terre. O vie secrète et cachée ! ô secret de vie désirable ! oh ! quel repos pour une âme chrétienne, d'être cachée en Dieu avec Jésus-Christ ! oh ! quel bonheur de paraître avec Jésus-Christ dans la gloire ! Qui ne préférera les ténèbres d'une vie si sûrement cachée aux fausses lumières, à l'éclat trompeur de ce siècle.

II. POINT.

Considérez que Jésus-Christ n'a voulu être connu, durant les trois années de sa prédication, que pour être méprisé. Il a bien voulu passer pour le fils d'un artisan (3), pour un homme simple et sans étude (4), pour un homme qui n'avait rien qui méritât d'être considéré (5) ; jusque-là que Nicodème n'osait de honte le venir trouver de jour. Aimez à être méprisé à son exemple, mais ne faites rien pour cela qui soit méprisable et indigne d'un homme sage , ou qui puisse avilir la piété et la vertu, dont vous devez faire profession ouverte.

III. POINT.

Considérez en particulier les marques que Jésus-Christ a données de l'amour du mépris. 1. Il s'est assujetti aux ten-

(1) Coloss. 3. 5. — (2) Coloss. 3. 4. — (3) Matth. 13. 55. — (4) Joan. 7. 15. — (5) Joan. 1. 46.

tations du démon, jusqu'à souffrir qu'il se saisît de sa personne, pour l'enlever et le transporter où il voulait. Qu'y a-t-il de plus abject? Oh! que l'abjection est un excellent moyen pour vaincre les tentations de l'ennemi! 2. Il a choisi le dernier lieu aux noces de Cana et en plusieurs autres occasions, et nous voudrions avoir partout la préséance. 3. Il a cédé à ses persécuteurs, lui qui pouvait les abîmer, et nous voulons l'emporter sur tous les autres. 4. Il a souffert d'être repris. Souvent les pharisiens lui faisaient des réprimandes, la Samaritaine lui reprocha qu'il était Juif, et ses parents le traitaient comme un forcené qui était hors de son bon sens. 5. Il a paru pauvre et abject jusque dans son triomphe, qui ne servit qu'à rendre sa passion plus ignominieuse, et à accroître l'envie de ses ennemis. Oh! que l'esprit de Jésus est contraire à celui du monde qui ne cherche que le faste et l'ostentation! Lequel des deux se trompe, le monde ou Jésus-Christ? lequel des deux voulez-vous suivre?

DEUXIÈME ENTRETIEN

DU SEPTIÈME JOUR.

L'esprit de Jésus ne craint point le travail ni les souffrances.

« J'ai été pauvre et dans le travail depuis ma jeunesse. »

Ps. 87. 16.

I. POINT.

Considérez les degrés de la patience que Jésus-Christ nous a enseignée.

1. Être résolu à souffrir avec résignation.

2. Être résolu à souffrir avec indifférence tout ce qu'il plaira à Dieu, sans rien déterminer de soi-même.

3. Endurer sans donner aucun signe d'impatience.

4. Ne parler point sans nécessité de ce que l'on souffre.

5. Ne s'en plaindre point ni extérieurement, ni intérieurement, mais laisser agir la bonté de Dieu, le louer et le bénir au milieu des souffrances, sans lui en demander la délivrance.

6. Ne témoigner point d'aigreur ni de ressentiment à ceux qui nous donnent sujet de peine, mais les supporter avec douceur, et tâcher de les obliger.

7. Ressentir charitablement le mal qu'ils font en offensant Dieu, prier pour eux, et offrir à Dieu ce que l'on souffre, afin qu'il leur pardonne.

8. S'offrir à de plus grandes croix, si c'est le bon plaisir de Dieu, sans les craindre ou s'en étonner.

9. Se glorifier et reposer en la croix, pour imiter Notre-Seigneur et pour lui plaire.

10. Persévérer dans la croix jusqu'à la mort, et ne désirer vivre que pour souffrir à l'exemple de Jésus-Christ, et pour sa plus grande gloire.

Ne vous reste-t-il point encore beaucoup de chemin faire, à avant que d'être arrivé jusque-là ? Cependant il y faut aller, si vous voulez êtes parfait ; mais que la difficulté ne vous étonne point ; appuyez-vous sur la grâce de Jésus-Christ, et suivez son exemple. Vous pouvez tout avec lui.

II. POINT.

Considérez l'estime que Jésus-Christ fait des souffrances ; il est venu dans le monde pour glorifier son Père de la manière la plus parfaite. Qu'a-t-il choisi pour cet effet ? La croix perpétuelle, sans laquelle il n'a jamais été un seul moment. Il a choisi une naissance basse, une vie laborieuse, une

mort cruelle et ignominieuse. Il a souffert la pauvreté, la faim, la soif, les calomnies, la prison, les chaînes, les fouets, les clous, les épines, le délaissement et la privation de toutes les consolations humaines et divines, jusqu'à s'écrier en mourant : Mon Dieu, mon Dieu ! pourquoi m'avez-vous délaissé ? Il a conservé ses plaies même après sa résurrection, pour accroître la gloire du paradis par les marques de sa patience. Il a institué le Saint-Sacrement et le sacrifice de l'autel, où il a voulu se trouver lui-même en personne, pour célébrer la mémoire de la croix. Il a relevé l'honneur de ce sacré bois, en le rendant vénérable à toutes les nations du monde. Il a mis les souffrances, les pleurs, les larmes, les persécutions et les contradictions entre les béatitudes, inspirant l'esprit de la croix à ses plus grands amis et à sa propre mère. Après cela peut-on douter que ce ne soit l'esprit de Jésus ? Et si c'est l'esprit de Jésus, peut-on refuser de souffrir avec lui et pour l'amour de lui ? Quand je n'espérerais aucune récompense, ce me serait trop d'honneur de porter les livrées de mon Sauveur. Il m'a laissé le modèle de la patience, pour l'imiter et me rendre semblable à lui. Il faut que j'en exprime tous les traits en ma vie et en ma mort.

III. POINT.

Considérez les grandes lumières et les sublimes sentiments que l'esprit de Jésus nous a donnés sur les souffrances et sur la croix.

1. Il nous apprend que la justice divine, pour châtier la désobéissance d'Adam et les péchés de ses descendants, nous a privés de la douceur de cet heureux état que nous possédions dans l'innocence originelle, et qu'ensuite elle nous a donnés en proie à la mort, aux maladies, aux afflictions, à une infinité de misères ; par conséquent qu'il les faut prendre

de la main de Dieu, comme autant d'effets de sa providence, qui n'est pas moins sage qu'elle est juste et équitable.

2. Que la prospérité nous fait aisément tomber dans le vice; qu'elle nous jette dans l'oubli de Dieu; qu'elle nous précipite dans un abandon et un endurcissement de cœur, dont on ne peut moralement se retirer sans un extraordinaire secours de la grâce; et qu'au contraire la croix nous humilie et nous fait retourner à Dieu, en modérant l'excès de nos passions violentes. Par conséquent, qu'il est raisonnable que j'adore les jugements de Dieu, et que je baise les verges dont il me châtie, les prenant comme des remèdes de mes péchés passés, et des préservatifs salutaires contre mes nouvelles chutes.

3. Que les exemples de ceux qui sont tombés dans la prospérité, et de ceux qui se sont relevés par le moyen des afflictions, nous doivent servir de préjugé pour agréer l'état de souffrance où Dieu nous met. Que le premier ange se perdit dans les lumières du ciel, le premier homme dans les délices du paradis, Salomon dans les plaisirs, presque tous les rois de Juda dans les grandeurs, et qu'au contraire Manassès se reconnut dans la prison, Nabuchodonosor dans son exil parmi les bêtes, et tant d'autres fameux pénitents dans les disgrâces de la fortune.

4. Que Dieu connaît nos inclinations, qu'il prévoit les dangers où nous tomberions en cent diverses rencontres; qu'il est sage, qu'il nous aime et qu'il peut tout; par conséquent, que nous devons prendre en bonne part, et recevoir avec amour tout ce qui vient de sa main, nous confiant en sa bonté, qui fera tout pour le mieux, et tournera à notre avantage les plus fâcheux accidents, si nous lui sommes fidèles.

5. Que nous ne voyons jamais plus clairement à quel degré de charité et de vertu nous sommes arrivés, que lorsque nous souffrons avec une patience vraiment chrétienne; que

Satan se moquait de la vertu de Job dans la prospérité ; mais que le voyant souffrir avec une constance héroïque, il changea son mépris en admiration; en un mot, que plus le service que nous rendons à Dieu est difficile, plus il lui est agréable, parce qu'il est plus pur et plus parfait (1).

6. Que Dieu fait tant d'état de la patience, qu'il récompense une affliction d'un moment *par-dessus toute mesure, avec éminence et sublimité, d'un poids éternel de gloire.* Si donc le malade endure le fer et le feu, pour prolonger sa vie d'un peu de temps ; si le soldat, pour un faible butin ou pour un peu d'honneur, court tant de hasards, et supporte de si grandes fatigues ; si tous les hommes souffrent tant de travaux pour un petit gain temporel, n'y aura-t-il que le ciel et la béatitude éternelle qui soit à tel mépris, qu'on ne veuille rien endurer pour l'acquérir ?

O mon Seigneur ! je vous rends grâces de la lumière que vous me donnez pour reconnaître la dignité, la valeur, l'excellence de l'état d'une âme souffrante. Esprit de Jésus, qui éclairez mon âme, animez aussi mon courage, afin que je suive la vérité que j'ai connue, à savoir que vos fidèles disciples se gouvernent par des maximes totalement opposées à la créance du monde, et qu'ils mettent le vrai honneur dans les opprobres qu'ils souffrent pour votre amour, et tout le bonheur de cette vie dans la croix.

(1) Jacob. 1. 4.

TROISIÈME ENTRETIEN

DU SEPTIÈME JOUR.

L'esprit de Jésus ne craint point les maladies ni la mort.

« Il a goûté la mort pour l'amour de nous tous. » Hébr. 2. 9.

I. POINT.

Jésus-Christ n'a point été malade, parce qu'il n'était pas bienséant que ce corps déifié, qui avait été formé par le Saint-Esprit du plus pur sang de la Vierge, fût sujet à la corruption et au déréglement des humeurs ; mais il n'a pas laissé de vous apprendre comment il faut vous gouverner dans les maladies. Regardez le lit comme il a regardé la croix. Il ne s'y pouvait remuer ; il ne s'en pouvait déprendre que par miracle ; il y était dépendant de tous les hommes ; le nécessaire lui manquait ; il y souffrait la soif, la douleur, l'ennui, le délaissement ; on lui tirait le sang de toutes les veines ; on lui donnait des breuvages de fiel et de vinaigre ; on le tourmentait en toutes manières, et néanmoins il ne laissait pas de prier. En cet état, il n'est pas seulement l'exemple des malades, il est encore leur charitable médecin ; faites qu'il soit le vôtre ; mettez votre confiance en lui ; abandonnez-lui votre santé et votre vie ; dites-lui de cœur : *Ecce quem amas, infirmatur*. Sachez qu'il vous aime toujours, mais qu'il n'a jamais plus de tendresse pour vous, que lorsque vous êtes malade.

II. POINT.

Considérez pourquoi Jésus a voulu s'exposer à la mort. 1. Pour la détruire et pour anéantir sa puissance et son venin, qui est le péché. 2. Pour nous adoucir la nécessité de mourir, et nous en ôter la crainte et l'amertume. *Il a goûté la mort*, dit saint Paul, *pour l'amour de nous tous;* comme un médecin goûte la médecine, afin d'encourager le malade : 3. Pour nous montrer comment il faut mourir ; car puisque de ce moment dépend l'éternité, il était important qu'il nous apprît à le bien employer.

III. POINT.

Considérez pourquoi Dieu nous a assujettis à la mort après que Jésus-Christ l'a détruite : 1. Afin de mériter en mourant constamment et en faisant un sacrifice de notre vie, à l'exemple de Notre-Seigneur; 2. Afin d'éviter le péché par le souvenir de la mort ; 3. Afin d'éteindre en nous les désirs de la terre, et d'augmenter ceux du ciel. *Volons au ciel, fidèles,* disait sainte Monique, *fidèles, volons au ciel.* Tandis que nous sommes en ce corps, nous sommes éloignés de Dieu et de Jésus-Christ (1).

IV. POINT.

Considérez que pour bien mourir, il faut mourir comme Jésus-Christ. *Si nous lui sommes semblables en la mort,* dit saint Paul, *nous le serons en la gloire.* 1. La vie de Jésus a été une disposition continuelle à la mort. 2. Il s'en est souvenu souvent ; il l'avait toujours présente. 3. Il l'accepta des mains

(1) 2. Cor. 5. 6.

de son Père contre toutes les résistances de la nature. 4. Il mit ordre à sa famille et à ses disciples. 5. Puis ayant tout accompli, il recommanda son esprit à son Père. Mourir ainsi, ce n'est pas perdre la vie, mais passer de la mort à la vie éternelle.

PREMIER ENTRETIEN

DU HUITIÈME JOUR.

L'esprit de Jésus joint l'action à l'oraison, l'amour effectif à l'amour affectif.

« Levez-vous, hâtez-vous, ma bien-aimée. » CANT. 2. 10.

I. POINT.

La vie active et la vie contemplative semblent d'abord contraires, l'une se plaint de l'autre ; Marthe se plaint que sa sœur est oisive ; Marie se plaint que Marthe est inquiète et qu'elle interrompt son repos. Il est néanmoins aisé de les justifier toutes deux. Elles ne sont criminelles ni l'une ni l'autre, dit saint Augustin, elles ne sont point oisives ; elles sont toutes deux innocentes, elles sont toutes deux dignes de louange ; l'une travaille, l'autre jouit du repos. Le repos de celle-ci n'est point oisif ; le travail de celle-là n'est point fautif. Le saint docteur en apporte la raison : C'est que Jésus-Christ, qui est la source de la vie, est l'auteur de l'une et de l'autre, et les anime de son esprit. Marthe aime Jésus-Christ, et cet amour la fait agir ; Marie aime Jésus-Christ, et cet amour la fait jouir. Aimez uniquement Jésus-Christ, et suivez avec fidélité le

mouvement de son esprit, vous ne pouvez faillir. Faites ce que vous voudrez, vous ne pouvez vous égarer, si vous le faites par cet esprit.

II. POINT.

Il semble qu'il est plus difficile de les unir ensemble que de les justifier séparément; il n'est pas néanmoins impossible. L'action n'empêche point l'oraison, non plus que la main en travaillant, comme dit saint Bernard, n'empêche point l'œil de voir; au contraire l'œil lui sert pour conduire son ouvrage. Le céleste époux ne laisse pas toujours l'épouse dans le repos; après qu'elle a joui d'un doux sommeil, il l'appelle aussitôt à l'action (1). Cette alliance de l'amour agissant et jouissant est nécessaire pour leur perfection.

L'amour agissant sans l'amour jouissant est sujet à trois notables défauts : il s'empresse trop, témoin ces folles vierges qui oublièrent de remplir leurs lampes pour vouloir trop faire, et manquant d'huile leurs lampes s'éteignirent.

Il se trouble et perd la paix, parce qu'il veut plaire aux hommes et se contenter soi-même. Il s'épanche au dehors et se dissipe, parce que le cœur se partage aux créatures, et s'écoule en plusieurs désirs déréglés ou inutiles; voyez si vous êtes sujet à ces défauts.

L'amour affectif n'est pas exempt d'imperfection quand il est seul; il a ses taches aussi bien que l'amour effectif.

Il présume trop de soi, et se voyant caressé de Dieu, il croit être déjà parmi les séraphins, et ose sonder les secrets de sa providence, en danger de s'éblouir et de s'aveugler par l'éclat de la majesté divine. Il s'attache trop à ses pensées et à son propre sens, comme Naaman, quoique lépreux, se fiait à son jugement, et méprisait le conseil du Prophète.

(1) Cant. 2. 10.

Il fait plus d'état des consolations divines que des vertus solides, perdant le temps en de vaines complaisances, et demeurant inutile. Le père Rodriguez compare les goûts célestes aux biens meubles qui se consument bientôt, et les solides vertus aux biens immeubles et fonciers, qui subsistent et durent toujours. Joignez les uns avec les autres, et servez-vous des consolations pour travailler avec plus de joie et de perfection à l'acquisition des vertus.

III. POINT.

Le moyen de faire cet accord consiste en quatre points, qui sont autant de marques d'un amour parfait, qui est effectif et affectif.

La première est quand le cœur étant blessé d'amour, soupire fréquemment après Dieu, et que le corps se mortifie en même temps ou souffre d'être mortifié.

La seconde, quand l'âme est si étroitement liée à Dieu, qu'elle y pense sans cesse et que le corps se lie en même temps au travail pour servir Dieu.

La troisième, quand l'âme languit si elle ne brûle d'amour, et que le corps languit s'il n'est occupé pour Dieu.

La quatrième, quand l'âme tombe en défaillance, ne trouvant rien dans la créature qui la puisse contenter, et que rien ne peut empêcher que le corps ne se consume au service de Dieu.

Faites ici réflexion sur votre intérieur et sur la disposition de votre cœur.

Souvenez-vous que ces saints religieux du désert ne sont pas parvenus à une si grande union avec Dieu en suivant leurs inclinations, mais en se mortifiant dans les choses les plus saintes ; et bien qu'ils eussent un grand goût à chanter les divins cantiques, à lire, à prier, à goûter Dieu, ils ne le faisaient pas pour se contenter eux-mêmes ; au contraire, ils se

privaient volontairement de ces exercices paisibles, pour s'abandonner à des œuvres de travail fort pénibles. Il est vrai que les âmes religieuses trouvent de grandes douceurs parmi les austérités et les rigueurs de la sainte religion ; c'est principalement à elles que le Saint-Esprit départ ses précieux dons ; mais pourtant elles n'y doivent chercher que le service de Dieu et la mortification de leur humeur, de leurs passions et de leurs mauvaises inclinations, autrement elles n'y trouveront jamais la consolation qu'elles prétendent. Et pour cela il faut avoir un courage invincible, pour ne se point lasser de combattre avec soi-même, parce qu'il y a toujours quelque chose à refaire ou à retrancher.

DEUXIÈME ENTRETIEN

DU HUITIÈME JOUR.

Que l'esprit de Jésus-Christ est un esprit d'amour fidèle et constant.

« Je vous ai aimé d'un amour éternel. »
JOAN. 31. 3.

I. POINT.

Jésus est le plus ancien de vos amis. Il était de toute éternité. Son origine ne peut être plus glorieuse, puisqu'elle est divine, ni sa noblesse plus ancienne, puisqu'elle est éternelle. *Au commencement,* dit saint Jean, *était le Verbe* (1). Ce commencement devance tous les âges du monde, surmonte la

(1) Joan. 1.

durée de tous les temps (1) ; prenez-le comme il vous plaira, vous n'y arriverez jamais par la supputation des années ; la multitude des siècles ne l'égale point, le nombre des jours n'y peut atteindre, et quelque espace de temps que vous puissiez vous figurer, je dirai toujours qu'il était auparavant. Il était avant la bienheureuse Vierge qui lui a donné sa naissance temporelle, *erat Verbum*. Il était avant le monde visible, qui a commencé avec le temps, et qui doit prendre fin avec le temps, *erat Verbum*. Il était avant les anges qui sont immortels par l'excellence de leur nature, mais qui ne sont pas éternels par leur origine, *erat Verbum*. Imaginez-vous autant de siècles que votre esprit en peut ramasser dans sa pensée, je dis pour la quatrième fois qu'il était auparavant, *erat Verbum* (2) ; et par ces divines paroles, je détruis, comme dit saint Basile, le blasphème de tous les hérétiques, qui soutiennent avec impiété qu'il a été un temps que le Fils de Dieu n'était point (3).

Cette vérité, si vous l'avez bien conçue, vous doit donner un grand respect pour le Fils de Dieu ; et c'est en cette vue que son bien-aimé disciple a commencé l'histoire de sa vie par l'éternité de sa divine naissance, sachant, dit saint Chrysostôme, que les choses anciennes sont plus vénérables par leur antiquité (4). La raison est parce qu'elle leur donne plus de relief et de majesté par la préséance qu'elles ont sur les autres ; secondement, parce qu'elle les tire du commun, et que le temps détruisant les plus belles choses, comme il y en a peu qui résistent longuement à sa tyrannie, plus elles sont rares, plus elles nous semblent précieuses ; en troisième lieu, parce qu'elle les approche plus près de Dieu, qui est la source de l'être ; ce qui nous fait croire qu'elles

(1) S. Ambr., l. 1. de fide, c. 5. V. S. Hilarium, 2 de Trin. initio. — (2) D. Thom. in hunc loc. — Anastasius Sinaïta, orat. I, vel l. I de rect. fidei dogmat. — (3) S. Jean répète quatre fois ce mot Erat. S. Basil., hom. 1 in hunc locum. — (4) S. Chrysost., hom. 1 in Joann.

ont je ne sais quoi de divin. Or, si cela est véritable, qu'y a-t-il de plus près de Dieu que celui qui est dans le sein du Père éternel, et qui est un autre lui-même? qu'y a-t-il de plus rare que celui qui est unique (1)? et enfin, que peut-on s'imaginer de plus majestueux que celui qui marche à la tête de toutes les créatures, devant toutes les grandeurs mortelles, devant toutes les puissances invisibles et visibles, devant tous les êtres qui le suivent de si loin, qu'il y a entre deux un intervalle infini qui les sépare. Rendez donc avant toutes choses, hommage à la naissance du Verbe; adorez-le dans son éternité, regardez-le comme l'*Ancien des jours,* non moins ancien que le soleil qui le produit. Recevez avec honneur ces paroles sacrées : *In principio erat Verbum* (2), vous souvenant qu'elles sont venues du ciel, selon le témoignage de saint Jérôme, parmi les tonnerres et les éclairs, pour montrer qu'il ne les faut méditer qu'avec de grands sentiments de respect.

Cette crainte respectueuse ne doit pourtant rien diminuer de la tendresse ni de la force de votre amour; car si sa naissance est éternelle, sa charité l'est aussi. Il vivait dans l'éternité infiniment heureux et suffisant à lui-même; il jouissait du trésor de son essence et de ses perfections souveraines sans avoir besoin de vous, et néanmoins il vous aimait dès lors et vous portait dans son cœur; il projetait votre création, votre rédemption et votre salut; il traitait avec son Père et avec le Saint-Esprit de son incarnation, de sa vie, de sa mort, et sa bonté l'obligeait, parmi les délices de sa béatitude, à penser aux moyens de participer à vos misères. Comment pourriez-vous donc vous empêcher de l'aimer, puisqu'il vous a aimé si longtemps avant que vous le puissiez reconnaître, avant même que vous le puissiez savoir? N'est-il pas juste que vous soyez fidèle à répondre aux mouvements

(1) Joan. 1. 18. — (2) S. Hieron, prologo in Matth.

de son amour, puisqu'il a été si généreux à vous prévenir. Pensez donc à lui durant les années de votre vie qui sont si courtes, puisqu'il a pensé à vous dans son éternité. Regrettez le temps non-seulement que vous ne l'avez pas servi, mais que vous l'avez offensé par tant d'infidélités. Il n'a jamais été un moment sans vous aimer et penser à vous : ne rougissez-vous point de passer vos plus belles années dans l'oubli de ses bontés et dans le mépris de sa grandeur? Verbe éternel, je vous adore comme l'ancien des jours, et je vous aime de tout mon cœur comme le premier et le plus ancien de mes amis. Hé! que j'ai mal employé le temps de ma vie, puisque je l'ai passé sans vous aimer? Beauté ancienne et toujours nouvelle que j'ai si tard connue, comment puis-je réparer une telle perte? Sera-t-il temps de commencer à vous servir quand il faudra cesser de vivre? Non, je ne veux plus différer à me donner à vous. Je me rends, mon Dieu, à votre amour, et je ne veux plus vivre dans le temps que pour apprendre à vous aimer dans l'éternité.

II. POINT.

Jésus est le plus fidèle de vos amis, et comme il est immuable dans son être par le privilége de son éternité bienheureuse, il n'est pas moins constant dans son amour par les inclinations de sa bonté. Le temps est un rayon imparfait et une image mobile de l'éternité qui ne change point. De là vient qu'on attribue au Fils de Dieu toutes les différences du temps, à savoir le passé, le présent et l'avenir, pour exprimer la gloire de son éternelle naissance, qui les enferme toutes avec éminence; mais il n'y en a aucune qui lui convienne mieux que le présent (1). Nous pouvons dire avec saint Augustin qu'il a été, parce qu'en effet il n'a jamais

(1) Marius Victor, l. 4, adversus Arrium.

cessé d'être (1). Nous pouvons aussi dire qu'il sera, parce qu'il ne cessera jamais. Mais il vaut encore mieux dire qu'il est, parce que l'être divin dont il jouit pleinement, et la félicité qui l'accompagne est immuable et toujours présente (2). Ces différences du passé et de l'avenir sont deux pièces détachées du temps, dit saint Grégoire de Nazianze, qui ne sont propres que d'une nature fragile et changeante, d'autant que l'une marque ce qui n'est pas encore, et l'autre ce qui n'est plus. Or, ces deux défauts ne conviennent pas au Verbe qui mesure son être par l'éternité (3). Il est aujourd'hui ce qu'il a été de toute éternité (4), c'est-à-dire toujours également sage, également puissant, également saint; toujours plein de gloire, plein de richesses, plein de majesté; toujours semblable à lui-même, contemplant du centre de son éternité le changement de toutes les créatures, sans changer ni varier, non plus que le centre, qui n'étant qu'un point indivisible au milieu du cercle, voit tourner autour de lui toutes les lignes qui s'ouvrent vers la circonférence, et demeure toujours immobile. Or, s'il est immuable dans son être, dans son jugement et dans sa grandeur, il n'est pas moins constant dans son amour. La vue de nos ingratitudes ne l'a jamais refroidi, et quelque haine qu'il ait pour le péché, il n'a pas laissé d'aimer les pécheurs jusqu'à donner sa vie pour les affranchir de la mort. O force admirable de l'amour divin! nos misères ont eu assez de pouvoir sur son cœur pour lui faire assujettir son éternité aux changements et aux vicissitudes du temps, mais nos péchés n'ont pu lui faire changer d'inclination pour nous, ni perdre le dessein qu'il avait pris de nous sauver.

Apprenez de là que le Fils de Dieu est l'ami du monde le

(1) S. Aug., tract. 99 in Joann. — (2) Vide eumdem in Ps. 89. — (3) Vide pulcher. locum apud S. Bern., serm. 31 in Cant. — (4) Bœtius quinto de consolat. pres. 6. Idem habet D. Anselmus, c. 24 Monol.

plus fidèle, comme il est le plus ancien. Que si son exemple ne vous a point donné jusqu'ici de fermeté ni de constance dans son service, que votre légèreté vous donne de la confusion. Que vous êtes peu égal à vous-même ! Votre cœur n'est jamais en même assiette; vous n'êtes jamais deux instants de suite un même homme. Tant de fois vous lui avez promis d'être plus fidèle, et tant de fois vous lui avez faussé la foi. Demandez-lui pardon de votre inconstance, et si vous ne pouvez vous exempter de changement, changez à la bonne heure, mais que ce soit de bien en mieux. Changez de coutume, changez de cœur, changez de sentiments, et quand vous vous serez laissé vous-même, liez-vous à Jésus-Christ, ne l'abandonnez jamais.

Apprenez, en second lieu, que vous n'avez point de plus ferme appui dans vos faiblesses, et dans vos besoins que celui du Fils de Dieu. Ne vous fiez point à l'amitié des hommes, parce qu'elle est volage, ni à leurs promesses, parce qu'elles sont trompeuses, ni à leur puissance, parce qu'elle est trop faible. Aujourd'hui ils sont, demain ils ne seront plus. Il n'y a que le Fils de Dieu qui est toujours le même, et qui peut dire : *Je suis celui qui suis*. Ce n'est point sans mystère qu'en prononçant sur le point de sa mort ces paroles miraculeuses : *Ego sum,* cette troupe de soldats qui le cherchait parmi les ténèbres, tomba à la renverse, les yeux en haut, le visage tourné vers le ciel, pour leur apprendre à demander pardon de leur insolence, et nous enseigner en même temps que lorsque l'on compare avec Dieu l'être des créatures, elles fuient, elles tombent, elles se perdent et s'abîment dans le néant. Oh ! le grand abus de s'attacher à des biens légers et périssables, comme s'ils étaient durables et permanents, quoique l'expérience nous fasse connaître leur fragilité et leur inconstance, et nous contraigne cent fois le jour de condamner la passion qui nous aveugle! Pitoyable faiblesse qui nous fait si souvent repentir de notre folie, sans jamais en être plus sages. O vé-

rité souveraine ! qui ne nous trompez point, immuable appui de nos espérances, ne permettez pas que je m'éloigne de vous. Vous êtes le centre de tous les cœurs, hors duquel il n'y a point de stabilité ni de repos; n'abandonnez pas le mien à l'inconstance volage des créatures. Ce cœur vous appartient, ne donnez pas le sceptre de votre empire à des maîtres illégitimes dont la faveur n'est qu'une ombre et le pouvoir qu'un néant (1).

III. POINT.

Jésus est un ami qui ne meurt point, et qui sera toujours le même. L'éternité a deux prérogatives, pour parler avec Tertullien : l'une, d'être sans commencement, et l'autre de n'avoir point de bout ni de fin (2). Toutes les deux contribuent également à la gloire du Verbe, et relèvent infiniment la noblesse de son origine. Comme sa naissance est sans commencement, elle sera sans fin et sans terme; aussi fallait-il, pour être divine, qu'elle fût immortelle, parce qu'il n'y a rien en Dieu qui ne soit aussi durable que lui-même (3). Toutes choses vieillissent sur la terre, leur être n'est qu'une continuelle défaillance, et plus elles s'avancent en âge, plus elles s'approchent de leur fin. Voilà pourquoi les grands du monde n'ont pas sujet de se glorifier de leur fortune. Cette vaine grandeur qui les rend superbes, ne peut être de longue durée, puisque leur vie, qui en est la base, n'est qu'une mort continuelle (4). Ils règnent comme les dieux de la terre, mais ils meurent pourtant comme des hommes, et quelque ascendant qu'ils prennent sur leurs semblables, leur élévation n'est qu'une chute, puisqu'ils s'élèvent comme la fumée qui se perd en l'air à mesure qu'elle y monte. Il n'y a que le Fils

(1) Esther. — (2) Tertull. advers. Hermogenem. c. 4. — (3) S. Aug. in Ps. 101. — (4) Ps. 36.

de Dieu qui demeure et qui ne meurt point, dit saint Augustin (1). Il sera toujours ce qu'il est, sa gloire ne perdra rien de son éclat par le cours des siècles, parce que sa vie divine est une continuelle naissance, que chaque moment de l'éternité fera paraître toute nouvelle. Son Père l'a vu naître dans son sein avant que les cieux eussent jamais donné le jour à la terre (2) ; il le verra naître encore après qu'ils auront achevé leur course. Les cieux passeront, mais vous, ô mon Dieu, serez toujours vivant et glorieux dans la compagnie de votre Fils (3). Autant que la plus noble intelligence peut imaginer d'instants, d'heures, de jours dans l'éternité, vous lui direz autant de fois avec une complaisance infinie : Je vous ai toujours conçu dans mon sein, et en vous donnant naissance, je vous ai communiqué tout de nouveau mon être, mon pouvoir, ma félicité et tous les attributs de ma gloire (4).

Si vous avez de l'amour pour le Fils unique du Père éternel, prenez part à la joie de sa naissance, comme si elle était toute nouvelle ; estimez-vous heureux de lui appartenir comme le plus humble de ses esclaves, et si votre condition vous oblige à la servitude, tenez à grand honneur de servir un maître qui ne meurt jamais, et qui rend ses serviteurs immortels ; trois choses sont en notre choix : un maître, un héritage et un ami. Pour ne nous point tromper, il faut choisir un maître qui ne puisse mourir, un héritage qui ne puisse dépérir, un ami qui ne puisse défaillir. C'est ce qui ne se trouve point dans le monde. Ces biens qu'il promet ont deux défauts essentiels, ils ne sont ni solides ni durables (5). Cette ombre de gloire, cette apparence, ce fantôme que vous poursuivez à perdre haleine, et pour mieux dire à perte de corps et d'âme, vous fuit avec une extrême vitesse, et vous-même en pensant le suivre le fuyez aussi. Il fuit d'un côté, et vous

(1) S. Aug. in Ps. 89. — (2) Ps. 109. — (3) Ps. 101. 27. — (4) Ps. 2. 7.— (5) 1. Cor. 7.

de l'autre ; vous le quittez ou il vous quitte, et quoiqu'il vous fâche de vous séparer, la mort se mettant entre deux, vous ne pouvez éviter ce divorce. Il y a seulement cette différence que la mort qui vous enlève du monde, ne touche point à votre âme, elle n'a prise que sur votre corps que vous tenez de la terre ; si bien que l'on peut dire d'un homme mort, qu'il est et qu'il n'est plus ; il n'est plus ce qu'il était selon le corps, il subsiste selon l'âme, qui reçoit dans l'éternité la récompense de sa bonne ou mauvaise vie. Dites-moi où sont les grands saints qui nous ont laissé une si douce mémoire de leur vertu ? Ils ne sont plus, et ils sont encore ; ils ne sont plus dans les souffrances, dans les travaux et dans les larmes de la pénitence ; mais ils sont dans les délices et dans les félicités du ciel ; ils ont quitté une vie mortelle, et ils jouissent maintenant des avantages d'une vie glorieuse et immortelle. Tout au contraire, que sont devenus ces impies qui ont rempli le monde de leurs crimes et de leurs désordres ? Ils sont et ne sont plus ; ils ne sont plus dans l'honneur, ni dans les grandeurs, ni même dans les prospérités du monde ; mais ils sont dans un repentir éternel de les avoir trop aimées. Ils ont injustement méprisé le service de Dieu pour vivre un moment de temps dans un infâme libertinage, et Dieu leur fait justice dans son éternité, les châtiant selon leur malice. Ils souhaitent la mort pour trouver la fin de leurs peines, et la mort s'enfuyant devant eux, les laisse dans le désespoir et dans l'impossibilité de n'être plus ce qu'ils sont, c'est-à-dire infiniment malheureux. Pensez à ceci, âme chrétienne, et souvenez-vous que vous servez un maître dont l'empire est éternel, et que s'il couronne les services de ses fidèles sujets de l'immortalité bienheureuse, il punit aussi les rebelles d'une éternité de supplices,

TROISIÈME ENTRETIEN

DU HUITIÈME JOUR.

Jésus-Christ dans le Saint-Sacrement est le sceau de notre persévérance.

« Comme mon Père qui m'a envoyé est vivant par lui-même, et que je vis par mon Père; de même celui qui me mange vivra aussi par moi. »
JOAN. 6. 58.

I. POINT.

Jésus-Christ est avec nous dans le Saint-Sacrement jusqu'à la consommation des siècles, par un miracle de sa toute-puissance, de sa sagesse et de sa bonté, qui le rend présent par toute la terre d'une présence stable, invisible, spirituelle et universelle.

1. Présence stable; car c'est dans ce sacrement que son amour le tient prisonnier dans les liens d'une charité invincible, qui l'attache indissolublement aux espèces, sans les quitter tandis qu'elles demeurent entières, sans prendre autre mouvement que celui qu'on leur donne lorsqu'on porte l'hostie.

2. Présence spirituelle et invisible; car il est tout en chaque partie de l'hostie à la manière des esprits, pour nous apprendre à rendre nos corps spirituels, et à vivre d'une vie cachée et dégagée de tous les sens.

3. Présence universelle; car il est en tous les lieux du

monde où il y a des prêtres qui consacrent, donnant ainsi à son humanité sainte une espèce d'étendue immense pour quatre raisons considérables.

La première, pour sanctifier toute la terre et réparer toutes les injures que les hommes font à la majesté divine; ce qui était fort nécessaire, car autrement qui eût pu apaiser la colère de Dieu irrité par tant de crimes?

La seconde, pour prendre l'empire de tous les cœurs, comme les rois, lorsqu'ils ont conquis une place forte, y entrent victorieux pour en prendre possession par leur présence. Nos cœurs sont les plus chères conquêtes du Fils de Dieu. Il en a triomphé dans la croix. Son plaisir est d'y régner et de les posséder absolument.

La troisième, pour traiter et converser familièrement avec nous (1).

La quatrième, pour être l'asile et le remède présent de tous les maux. Quel prodige de bonté, d'avoir employé toute sa sagesse et tout son pouvoir pour faire en notre faveur tant de merveilles, afin de nous secourir dans nos misères en tout temps et en tous lieux? Quel motif plus puissant pour nous exciter à le servir constamment, et à garder inviolablement les résolutions que nous avons prises de vivre de son esprit, et d'être parfaitement et uniquement à lui. En hommage de cette admirable présence, visitez le plus souvent que vous pourrez le très-saint Sacrement, et amenez toutes vos puissances captives pour les assujettir à son empire, et vous offrir à lui pour adorer, aimer, publier et défendre ce mystère envers tous et contre tous.

II. POINT.

Jésus n'est pas seulement avec nous dans le Saint-Sacrement, il est à nous; il n'y demeure pas seulement, il s'y

(1) Prov. 2. 31.

donne par une donation irrévocable, parce que les dons de Dieu sont sans repentir, comme ils sont sans obligation et sans prix. Il la réitère néanmoins tous les jours, afin qu'elle soit toujours nouvelle ; de même, en quelque façon, que le Père éternel communique à tout moment toute sa substance à son Fils, et ce Fils unique se réfère à son Père par un fidèle et continuel renvoi. Au reste, que ne fait-il pas pour se donner ainsi? Il se dénue de tout ; il n'a pas même l'usage de ses sens ni des organes du corps. Il y est dans une pauvreté extrême. Il s'expose à tout, et quoiqu'il y soit si mal reçu et si maltraité de ses créatures, et qu'il ait prévu de toute éternité l'abus qu'on ferait de ce riche présent, rien ne peut empêcher les effets de sa libéralité. Il se donne pour être notre vie, notre trésor, notre béatitude, notre tout. Il faudrait une éternité pour expliquer jusqu'où va l'excès de son amour, et dire quelque chose des merveilles incompréhensibles qu'il opère dans nos âmes, pour nous rendre participants de la vie divine qu'il mène avec son Père (1). Son Esprit-Saint éclaire le nôtre, son âme nous sanctifie, sa sainteté imprime une certaine excellence dans nos bonnes œuvres, qui les rendent dignes de Dieu ; sa sagesse nous gouverne ; son immortalité nous donne part à la gloire éternelle ; en un mot, toutes ses perfections infinies nous sont données par participation dans ce mystère, et cela pour jamais. L'union qu'il a avec nous tient de l'union hypostatique, qui est éternelle, c'en est une extension qui est indissoluble de sa part ; car il est l'âme de notre âme, et comme l'âme est toujours unie au corps jusqu'à la mort, de même le Fils de Dieu ne se sépare de nous que par le péché mortel. Tandis que nous adhérons à lui par amour, nous ne le perdons jamais ; et quoique sa présence corporelle cesse lorsque les espèces sont corrompues, il est néanmoins toujours à nous.

(1) Joan. 6. 58.

Pourquoi donc ne serai-je pas toujours à lui? Ah! je veux, Seigneur, me donner irrévocablement à vous, et je ne m'en veux pas séparer un seul moment. S'il faut pour me donner à vous me dénuer de tout, et ôter pour jamais toutes les créatures de mon cœur, je le veux, mon Sauveur, j'y consens, et ma résolution est de donner le tout pour le tout. Je sais que mon esprit est léger et inconstant; mais vous êtes assez puissant pour soutenir ses faiblesses. Le moyen d'être immuable est de s'attacher à vous.

III. POINT.

Jésus-Christ dans le Saint-Sacrement n'est pas seulement à nous, il est en nous. Il ne s'y donne pas seulement, il s'applique et s'imprime intimement dans nous. Cette union est si admirable, qu'il est impossible de trouver rien de semblable dans la nature.

Il n'y a que l'union que le Fils de Dieu a avec son Père éternel, et celle de tous les deux avec le Saint-Esprit, qui nous en puissent donner une assez noble idée, parce que c'en est l'original et le modèle. Mais qui en pourrait parler dignement? Contentons-nous d'en former quelque image imparfaite, et autant que la bassesse de nos esprits en est capable.

Voyez comme le cachet s'imprime sur la cire, qui en reçoit tous les caractères et tous les traits. C'est ce que fait le Fils de Dieu, qui est le cachet du Père éternel (1). Il imprime dans le fond de notre âme tous les traits de ses vertus par le moyen du Saint-Sacrement, et nous rend humbles par état comme lui, doux et patients comme lui, purs et innocents comme lui.

Voyez comme la greffe entée sur le sauvageon lui donne sa

(1) Joan. 6. 27.

vertu et sa vigueur, et communique à ses fruits toute leur bonté et leur douceur. C'est ce que fait Jésus-Christ par la divine Eucharistie; il donne à l'âme une céleste vigueur pour produire des actions dignes du ciel, qui la rendent fort semblable à lui.

Enfin, voyez comme la nourriture que nous prenons se partage à tous les membres avec une admirable justice distributive, et devient une même chose avec nous, étant changée en notre substance. C'est ce que fait Jésus-Christ dans ce mystère, il se donne à nous comme notre nourriture, avec cette différence, que nous ne le changeons pas en nous, mais il nous change en lui. Il n'y a partie de notre corps ni puissance de l'âme qui n'en soit sanctifiée.

Finissez cette retraite par une sainte résolution de vivre le reste de vos jours de l'esprit de Jésus, et de vous présenter souvent devant le Saint-Sacrement pour obtenir cette grâce, prenant pour votre conduite cette maxime du père Thomas Sanchez de la compagnie de Jésus : Tout mon soin sera désormais d'honorer Jésus dans l'adorable Eucharistie, et de l'imprimer si profondément dans mon âme, que toutes mes pensées, mes paroles et mes actions portent les traits de ses vertus et le sceau de son amour.

CONVENTION DÉVOTE ET AMOUREUSE AVEC JÉSUS-CHRIST.

O très-doux Seigneur de toutes choses, mon adorable Sauveur(1), je sais que tout mon bien, ma félicité et ma béatitude est en vous seul; et je suis également persuadé que je ne dois pas m'éloigner tant soit peu de vous, non pas même un moment, mais que je dois faire tous mes efforts pour m'unir très-étroitement avec vous. C'est pourquoi mon désir est de faire en sorte que je ne laisse passer aucun instant,

(1) Ex P. Blasio Palma de actibus virtutum in fine.

auquel je n'exécute et ne confirme toutes les résolutions que j'ai prises dans cette retraite. Et afin que je sois plus fidèle à les garder, agréez, mon Dieu, que je fasse ce pacte avec vous, que comme il ne se passera aucun moment de ma vie sans que je respire, aussi je sois résolu de n'en laisser écouler aucun sans vous adorer, sans vous aimer, sans vous bénir et sans m'étudier à mépriser et abhorrer le monde, à brûler du zèle de votre gloire et du salut du prochain, à vous respecter, à me soumettre à vous, à détester mes péchés, à aimer le prochain, à imiter votre humilité, pauvreté, chasteté, obéissance, simplicité, douceur, et enfin à vous presser sans cesse par mes prières de m'accorder cette grâce. Pour cet effet, je proteste devant votre divine Majesté, et en la présence de la bienheureuse Vierge et de toute la cour céleste, avec tout le respect et la soumission que je vous dois, que c'est là mon dessein et ma résolution, que je vous supplie, mon Seigneur Jésus, de ratifier à présent et pour toujours, et de la munir du sceau de votre très-gracieuse faveur pour toute l'éternité. Ainsi soit-il.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

TROISIÈME JOUR DES EXERCICES.

QUATRIÈME JOUR DES EXERCICES.

CINQUIÈME JOUR DES EXERCICES.

SIXIÈME JOUR.

LA SECONDE SEMAINE DES EXERCICES.

SEPTIÈME JOUR DES EXERCICES.

HUITIÈME JOUR DES EXERCICES.

NEUVIÈME JOUR

TROISIÈME SEMAINE DES EXERCICES.

DIXIÈME JOUR.

QUATRIÈME SEMAINE DES EXERCICES.

RÉFLEXIONS IMPORTANTES

Sur le progrès qu'on a fait dans la vie spirituelle depuis la dernière retraite.

PREMIER JOUR DES EXERCICES.

PAGES.

CONSIDÉRATIONS

QU'ON DOIT FAIRE CHAQUE JOUR DE LA RETRAITE.

DEUXIÈME RETRAITE

Pour acquérir l'esprit de Jésus-Christ.

PAGES.

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

60 — Nantes, Imp. Jules Grinsard, succ[r] de M. Charpentier.

